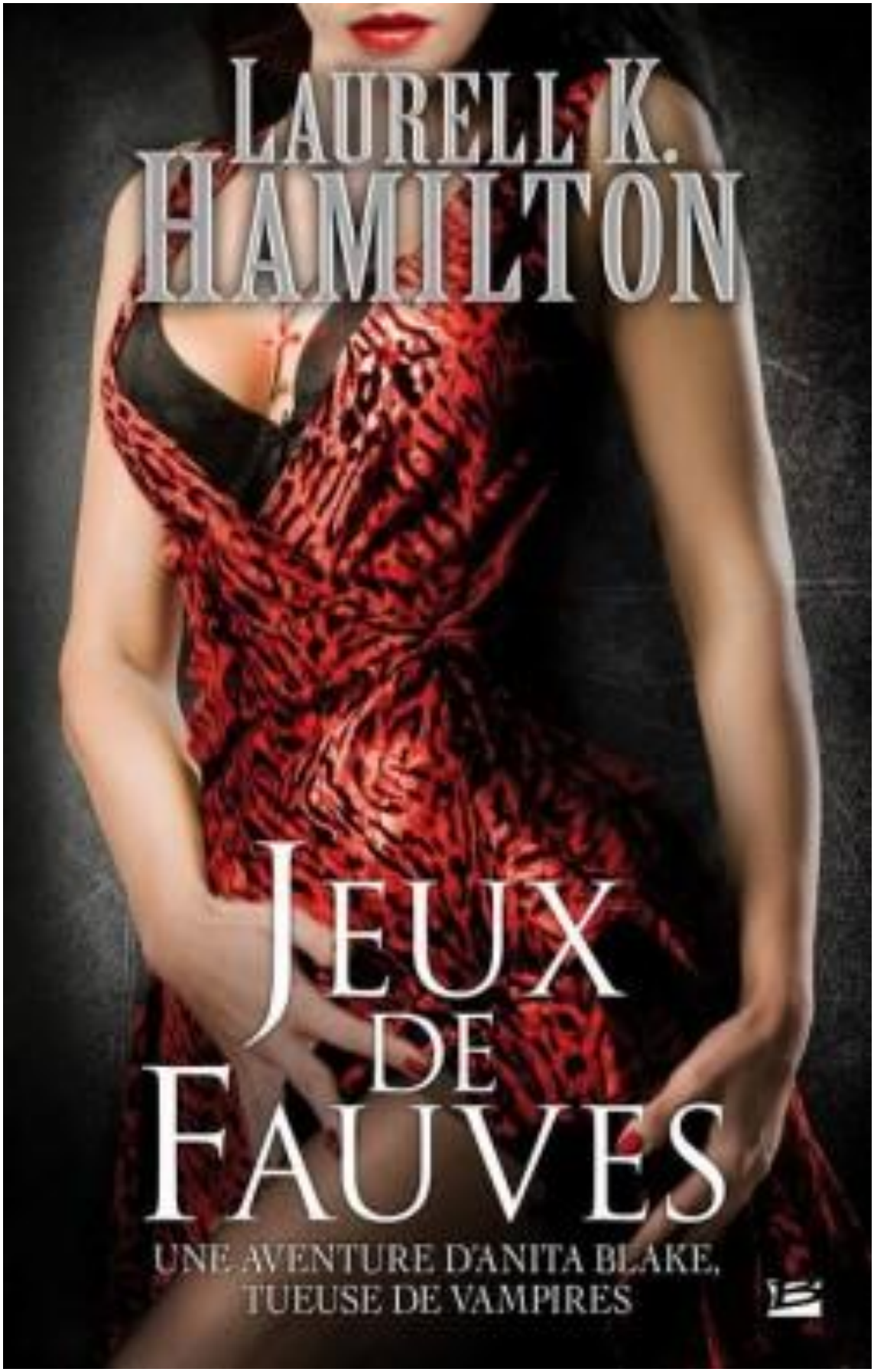
LAURELL K.
HAMILTON
JEUX
DE
FAUVES
UNE AVENTURE D'ANITA BLAKE,
TUEUSE DE VAMPIRES

RÉSUMÉ

Le 17ème roman d'Anita Blake d'Hamilton entraîne le chasseur de vampire dans un jeu du chat et de la souris avec un vampire particulièrement monstrueux nommé Vittorio. Aidé par le tueur en série sadique Otto Jefferies, Edward Kemper sociopathe commode et escorte triés sur le volet par son amant, Jean-Claude, en tant que maréchal des États-Unis, Anita, offre ses services à Las Vegas, maintenant en sous le siège de l'Armée Vittorio fascinés par les êtres surnaturels. Manipulé par la ruse de Vittorio et de temps en temps induit en erreurs par des évènements coïncidents, Anita emploie sa perspicacité dans la condition de Vittorio et la libido comme des armes décisives dans cette lutte. Le livre est en grande partie concerné par le conflit mélodramatique entre le chasseur et la vie d'amour d'opéra de savon de Blake, mais Hamilton gère vraiment certains des passages authentiquement en mouvement, particulièrement ceux décrivant la terreur de vampires innocents attrapés dans le système légal américain arbitraire et draconien.

Du même auteur, chez Milady, en poche:

Anita Blake:

1. Plaisirs *Coupables*

2. Le Cadavre Rieur

3. Le Cirque des Damnés

4. Lunatic *Café*

5. L*e Squelette Sanglant*

6. Mortelle Séduction

7. Offrande Brûlée

8. *Lune Bleue*

9. *Papillon d'Obsidienne*

10. *Narcisse Enchaîné*

11. *Péchés Céruléens*

12. *Rêves d'Incube*

13. Micah

14. *Danse Macabre*

15. *Arlequin*

Ravenloft – L'Alliance :

Mort d'un sombre seigneur

Aux éditions Bragelonne, en grand format :

Anita Blake – L'Intégrale de la trilogie

Anita Blake :

10. *Narcisse Enchaîné*

11. *Péchés céruléens*

12. *Rives d'Incube*

13. *Micah*

14. *Danse Macabre*

15. *Arlequin*

16. *Sang Noir*

17. *Jeux de fauves*

www.bragelonne.fr

Laurell K. Hamilton

JEUX DE FAUVES

Anita Blake – tome 17

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Isabelle Troisi

Bragelonne

Collection dirigée par Stéphane Marsin et Alain Névant

Titre original : *Skin Trade*
Copyright © 2009 by Laurell K. Hamilton
© Bragelonne 2013, pour la présente traduction
ISBN : 978-2-35294-629-8
Bragelonne
60-02. rue d'Hauteville 75010 Paris
E mail : info@bragelonne.fr
Site Internet : www.bragelonne

Pour Jonathon,
qui sait que je suis une emmerdeuse caractérielle, et qui m'aime quand même. Parfois, il m'aime justement pour ça. Mais ne dit-on pas: « Qui se ressemble s'assemble»?

REMERCIEMENTS

À tous ceux qui restent près de moi : Darla, Sherry, Mary et Teresa. Merrilee, mon agent, qui n'abandonne jamais. Susan, mon éditrice, dont la clairvoyance me surprend régulièrement. Tous les gens de chez Marvel qui bossent sur la bande dessinée *Anita Blake.* Une équipe, enfin! Shawn, qui a répondu à une série quasi interminable de questions sur le boulot de la police et qui, quand il ne connaissait pas les réponses, l'a avoué et m'a aidée à trouver d'autres experts à interroger. Merci d'avoir surveillé nos arrières à Las Vegas. Robin, qui m'a aidée à me calmer. Qu'elle soit bénie. Merci à Kathy pour son coup de main au dernier « Wolf Howl ». Charles, tu nous manqueras aux prochaines réunions, mais la vie continue, et il faut bien poursuivre de nouveaux objectifs. Bonne chance pour décrocher ton diplôme. Daven et Wendi, merci pour l'hospitalité et les câlins. Sharon Shinn, car personne d'autre ne comprend si bien la panique. A tous les autres Historiens Alternatifs : Deborah Millitello, Tom Drennan, Mark Sumner et Marella Sands ; bons amis et bons écrivains, que demander de plus ? Au SWAT de la ville de Las Vegas : merci à vous tous ; grâce à vous, j'ai compris que c'est l'équipe qui prime, pas les individus. Et qui suis-je pour contredire une équipe qui fonctionne aussi bien ? Merci à Bill, Alane, Nicole et REM, qui nous ont fait visiter la morgue de Clark County. C'était super de vous rencontrer tous à Las Vegas ; vous nous avez si bien accueillis ! Merci. Toutes les erreurs dans ce livre relèvent de ma seule responsabilité, car nous n'avons pas eu le temps de faire relire le manuscrit à tout le monde, mais grâce à l'aide que j'ai reçue à Las Vegas, il ne devrait y en avoir qu'un minimum. Merci à tous !

« Si soudainement, si promptement, si légèrement,
Les liens cédèrent,
Et il découvrit d'autres fins
Que celle de la tombe. »

Extrait de «L'impulsion» de Robert Frost
(La Femme de la colline, 1922).

CHAPITRE PREMIER

J'avais déjà bossé sur un paquet d'affaires de tueurs en série, mais aucun des assassins ne m'avait jamais envoyé de tête humaine par la poste. C'était une première. Je détaillai la tête spectrale à travers le sac en plastique dans lequel elle était emballée. Elle reposait sur mon sous-main, comme des centaines d'autres paquets précédemment livrés chez *Réanimateurs Inc.* dont le slogan est : « Ici, les vivants relèvent les morts pour mieux les tuer. » La tête était proprement entourée de glace, comme si un employé de la poste s'était chargé de l'empaqueter. Ce qui pouvait fort bien être le cas : les vampires savent se montrer très persuasifs, et l'expéditeur était justement l'un d'eux.

Il s'appelait Vittorio, et il avait joint une lettre à son envoi. Mon nom était joliment calligraphié sur l'enveloppe – *Anita Blake.* Il voulait que je sache qui remercier pour cette charmante surprise. Lui et ses gens avaient massacré plus d'une dizaine de personnes à St. Louis avant de disparaître dans la nature.

Enfin, dans la nature, peut-être pas. L'adresse de l'expéditeur indiquait que le colis avait été envoyé depuis Las Vegas, dans le Nevada. Ou Vittorio s'y trouvait encore, ou il s'agissait d'un de ses tours habituels de prestidigitation. Il pouvait très bien habiter sur place, comme il pouvait y avoir simplement posté son paquet en passant. Auquel cas, le temps que je transmette l'information à la police, il serait déjà loin. Et je n'avais aucun moyen de le savoir.

Dans la pièce voisine, j'entendis Mary, notre secrétaire de jour, faire une crise d'hystérie. Par chance, il n'y avait aucun client dans les bureaux. J'avais encore une demi-heure devant moi avant mon premier rendez-vous, qui était aussi le premier de la journée pour l'ensemble de la boîte. Un coup de bol. Mary pouvait péter les plombs pendant que notre gérant, Bert, tentait de la calmer. J'aurais peut-être dû lui filer un coup de main, mais je suis un marshal fédéral, et mon devoir passait d'abord. Il fallait que j'appelle les autorités de Las Vegas pour les prévenir qu'elles avaient peut-être un tueur en série sur les bras. Oh, et joyeux lundi.

Je m'assis derrière mon bureau, le téléphone à la main, mais je ne composai pas le numéro. Au lieu de ça, je regardai les photos d'autres personnes posées devant moi. Autrefois, il n'y avait que des dossiers mélangés dans les tiroirs de ce bureau que je partage avec deux de mes collègues. Puis Manny Rodriguez avait apporté une de ses photos de famille – vous savez, le portrait classique où tout le monde a l'air trop sérieux et où seules une ou deux personnes sourient vraiment. Manny y semble mal à l'aise dans son costard-cravate. Livré à lui-même, il oublie toujours la cravate, mais sa femme Rosita, qui fait quelques centimètres de plus que lui en hauteur et beaucoup de centimètres de plus en largeur, avait dû insister pour qu'il en mette une ce jour-là. Généralement, c'est elle qui l'emporte sur ces questions. Manny n'est pas un époux battu, mais il n'est pas non plus précisément la voix de l'autorité à la maison.

Leurs deux filles, déjà adultes, Mercedes et Consuela (dite Connie), se tiennent très droites près d'eux. Elles ont hérité de la minceur de leur père, et leur visage ravissant semble briller dans l'ombre des traits plus lourds et plus âgés de leur mère. En les regardant, je devinai ce que Manny avait dû voir en Rosita (« Petite rose ») du temps où son physique collait sans doute avec son prénom. Leur fils Tomas est encore petit et va à l'école primaire ; il doit être en... CE2 ou CM1 maintenant, je ne m'en souviens pas.

A côté de ce portrait de la famille Rodriguez se trouvaient deux photos dans un cadre articulé. La première montre Larry Kirkland et sa femme, l'inspecteur Tammy Reynolds, le jour de leur mariage. Ils se regardent là-dessus comme s'ils voyaient quelque chose de merveilleux, étincelant et plein de promesses. Sur la seconde, ils posent avec leur fille Angelica, que tout le monde n'appelle déjà plus qu'Angel. Le bébé a les boucles de son papa, qui forment un halo auburn autour de sa tête. Larry coupe ses cheveux roux vif très court pour ne pas les laisser boucler. Tammy est brune, et le mélange des deux couleurs a produit un brun-roux un peu plus foncé que celui des cheveux de Nathaniel.

Devrais-je apporter une photo de moi avec Micah et Nathaniel pour la mettre sur notre bureau ? me demandai-je. Je savais que les autres réanimateurs avaient tous un portrait de famille sur le leur. D'un autre côté, je n'étais pas sûre qu'une seule photo suffise, dans mon cas. Quand vous vivez plus ou moins avec quatre hommes – au dernier recensement – et que vous sortez avec cinq ou six autres, qui a le droit de figurer dans votre portrait de famille ?

Le paquet posé devant moi ne m'inspirait aucun sentiment. Il ne m'effrayait ni ne me dégoûtait. Je n'éprouvais rien d'autre à sa vue qu'un immense vide intérieur, presque identique au silence qui m'envahit lorsque je m'apprête à tirer sur quelqu'un. Ou bien je gérais ça comme un chef, ou bien j'étais sous le choc. Et vu que je n'arrivais pas à me décider entre les deux, j'étais sans doute sous le choc. Génial.

Je me levai et baissai les yeux sur la tête enveloppée de plastique en pensant : *Pas de photos de mes petits amis. Pas au travail.* Une poignée de mes anciens clients s'étaient révélés être de vilains criminels. Je préférais qu'ils ne voient pas la bobine des personnes que j'aimais. Inutile de donner des idées aux méchants : ils en trouvent bien assez par eux-mêmes. Non, pas de photos personnelles au boulot.

Je composai le numéro des renseignements parce que je ne connaissais pas celui de la police de Las Vegas. Je n'avais encore jamais eu de contact avec mes collègues du Nevada. C'était donc l'occasion de me faire de nouveaux amis... ou d'être cataloguée emmerdeuse de compétition par un tas de gens supplémentaires. Avec moi, les chances sont toujours de cinquante-cinquante. Je ne le fais pas exprès, mais j'ai un don pour prendre les autres à rebrousse-poil. Un peu parce que je suis une femme dans un secteur essentiellement masculin, et un peu à cause de ma délicieuse personnalité.

Je me rassis pour ne plus voir l'intérieur de la boîte. J'avais déjà appelé les autorités locales. Je voulais que les techniciens analysent le colis, trouvent des indices et nous aident à capturer ce salopard. A qui appartenait cette tête, et pourquoi était-ce à moi qu'on l'avait envoyée ? Qu'est-ce qui me valait cet honneur ? Devais-je en déduire que Vittorio m'en voulait d'avoir abattu une partie de ses gens alors même qu'ils massacraient des humains à St. Louis, ou cela signifiait-il autre chose, autre chose que j'étais à mille lieues d'imaginer ?

Il existe des tas de bons profiteurs qui bossent sur les affaires de tueurs en série, mais je crois qu'ils occultent un détail. Personne ne peut se mettre à la place de ces malades. Personne ne peut réfléchir comme eux. Oh, vous pouvez toujours essayer. Vous pouvez toujours vous insinuer dans leurs pensées jusqu'à avoir l'impression que vous ne serez plus jamais propre, mais au final, à moins d'être l'un d'eux, vous ne pouvez pas comprendre ce qui les motive. Et ce sont des créatures égoïstes, qui ne se soucient que de leur propre plaisir, qui sont tout entières concentrées sur leur propre patho-

logie. Un tueur en série ne vous aidera jamais à en attraper un autre, à moins que cela ne serve son propre dessein.

Évidemment, certaines personnes affirment que je suis une tueuse en série. De tous les exécuteurs de vampires licenciés aux États-Unis, c'est moi qui affiche le plus grand nombre de victimes au compteur. J'ai passé la barre des cent cette année. Est-ce que ça compte que je ne prenne pas mon pied en tuant ? Que je n'en retire aucun plaisir, sexuel ou autre ? Qu'au début, je vomissais chaque fois ? Et que j'avais un ordre d'exécution en bonne et due forme pour la plupart des vampires abattus par mes soins ? Cela rend-il mes actes moins brutaux, plus acceptables ?

Certains tueurs en série utilisent du poison qui ne provoque pratiquement aucune douleur ; ils sont moins brutaux que moi. Depuis quelque temps, je me demande ce qui me distingue des gens comme Vittorio. Et si mes motivations ont la moindre importance pour mes victimes, certes désignées par la loi.

A Las Vegas, une femme décrocha et entreprit de faire remonter mon appel jusqu'à la personne susceptible d'identifier la tête posée devant moi.

CHAPITRE 2

Le shérif en second Rupert Shaw avait la voix rauque. Ou bien il venait de crier très fort sur quelqu'un, ou bien il fumait trop, et depuis trop longtemps.

—Vous dites que vous êtes qui ? demanda-t-il.

Je soupirai et répétai pour la énième fois :

— Marshal fédéral Anita Blake. J'ai besoin de parler à un responsable, et je suppose que c'est vous, shérif Shaw.

—Je botterai le cul de celui ou de celle qui a donné votre nom aux médias.

—Hein ?

—Vous n'avez pas entendu les infos ?

—Si vous parlez de la radio ou de la télé, elles ne sont pas allumées, au bureau. C'est quelque chose que je devrais savoir ?

— Si vous n'êtes pas au courant, comment se fait-il que vous nous appeliez ?

Perplexe, je me radossai à mon fauteuil.

—J'ai comme l'impression que si je ne l'avais pas fait, c'est vous qui m'auriez contactée, n'est-ce pas ?

—Comment se fait-il que vous nous appeliez ? répéta-t-il un peu plus nettement, avec un frémissement de stress - voire de colère - dans la voix.

—Je vous appelle parce que j'ai sur mon bureau un colis qui a été expédié de Las Vegas.

—Quel genre de colis ?

Le moment était-il venu de raconter toute l'histoire ? Je ne l'avais pas fait jusque-là, car une fois que vous révélez certaines choses à quelqu'un - par exemple, qu'on vous a envoyé une tête humaine par la poste -, les gens ont tendance à vous cataloguer malade mentale. Les médias parlent de moi assez souvent pour que quelqu'un tente de se faire passer pour moi ; donc, je ne voulais pas que la police de Las Vegas me raccroche au nez en me prenant pour une cinglée.

—Quelqu'un m'a envoyé une tête humaine. L'adresse de l'expéditeur est dans votre ville.

Mon interlocuteur garda le silence pendant presque une minute. J'entendais sa respiration rauque à l'autre bout du fil. J'aurais parié que c'était la clope. Au moment où j'allais le relancer, il me demanda :

—Vous pouvez me décrire cette tête ?

Je m'attendais à beaucoup de réactions de sa part, mais cette question ne figurait pas sur la liste. Il était trop calme, même pour un flic, et trop pragmatique. Dès cet instant, je sus qu'il pensait à une victime potentielle, quelqu'un dont la tête avait disparu. Et merde.

—Elle était emballée dans du plastique et entourée de glace. Les cheveux ont l'air bruns ou noirs, mais c'est peut-être juste parce qu'ils sont humides. Et raides, mais là encore, ça pourrait être dû à une fuite quelconque. La victime est d'origine caucasienne ; ça, j'en suis sûre, et ses yeux me semblent clairs... gris ou peut-être bleu clair, même si les iris perdent parfois leur couleur après la mort. Je n'ai aucun moyen de déterminer l'heure du décès, donc, je ne peux pas estimer le facteur décoloration.

—Vous avez trouvé autre chose dans la boîte ?

—Pourquoi ? On a pris autre chose que sa tête à l'homme auquel vous pensez ?

—Son insigne, et un doigt. L'annulaire gauche. Il devrait avoir une alliance.

—Je suis vraiment désolée.

—Désolée pourquoi ?

—Vous allez devoir le dire à sa femme. Je ne vous envie pas.

—Vous avez souvent eu à faire ce genre de chose ?

—J'ai rencontré pas mal de familles de vampires que j'avais éliminés. C'est toujours pénible.

—Ouais, c'est toujours pénible.

—J'attends que les techniciens l'examinent avant de toucher quoi que ce soit. S'il y a des indices, je ne veux pas les bousiller par impatience.

—Tenez-moi au courant de ce qu'ils trouveront.

— Promis.

J'attendis qu'il ajoute quelque chose, mais il n'en fit rien. Je n'entendais que sa respiration trop lourde et trop laborieuse. Je me demandai à quand remontait son dernier bilan de santé.

—Que s'est-il passé à Las Vegas, shérif Shaw ? lançai-je enfin. Pourquoi ai-je un bout d'un de vos agents sur mon bureau ?

—Nous ne sommes pas certains que ce soit lui.

—Non, mais ce serait une sacrée coïncidence que vous ayez un agent à qui il manque la tête, que j'aie la tête d'un homme envoyée depuis votre ville, et que les deux ne collent pas. Je n'y crois pas une seule seconde, shérif.

Shaw soupira, puis partit d'une quinte de toux grasse. Peut-être avait-il seulement du mal à se remettre d'un virus quelconque,

—Moi non plus, Blake. Moi non plus. Et je vais vous en apprendre une autre. Nous n'avons pas révélé aux médias qu'il nous manquait une tête et un insigne. Nous ne leur avons pas révélé non plus qu'il y avait un message sur le mur près duquel mes hommes ont été massacrés. Il est écrit avec leur sang, et il vous est adressé.

—A moi, répétai-je avec un peu moins d'assurance que je ne l'aurais voulu.

Ce fut à mon tour de m'éclaircir la voix.

—Ouais. C'est marqué : « Dites à Anita Blake que je l'attends. »

—Flippant, lâchai-je, faute de trouver mieux à dire.

Mais l'espace d'une seconde, une décharge électrique traversa le nuage de brume dans lequel m'avait noyée le choc. Je connaissais bien cette décharge : c'était celle de la peur.

—« Flippant », c'est tout ? Ce vampire vous a envoyé une tête humaine. Réagirez-vous davantage si je vous dis que c'est celle de notre exécuteur de vampires local ?

J'y réfléchis pendant quelques instants et éprouvai une nouvelle décharge électrique - un truc à mi-chemin entre la sensation d'avoir les doigts coincés dans une prise et celle du Champagne coulant dans les veines.

—Quel adjectif vous satisferait, Shaw ? L'assassin a-t-il emporté un souvenir de ses autres victimes ?

—Vous voulez dire, en a-t-il décapité d'autres ?

—Par exemple.

—Non. Lui et ses monstres ont buté trois opérateurs, mais sans mutiler leur cadavre.

—Des opérateurs ? Donc, l'exécuteur de vampires accompagnait une équipe du SWAT ?

—Tous les mandats d'exécution sont considérés comme des interventions à haut risque. Le SWAT nous aide à porter le message.

—Ouais, à St. Louis aussi, ils envisagent de procéder systématiquement de cette façon.

Je ne savais pas trop ce que j'en pensais. Une partie de moi était ravie d'avoir des renforts efficaces au cours de mes traques de vampires, et une

autre partie se rebellait complètement contre cette idée. La dernière fois qu'une équipe du SWAT m'avait accompagnée pendant une descente sur un nid de vampires, plusieurs de ses membres étaient morts. Je n'avais pas envie d'être responsable de la vie d'autres personnes. Et puis, c'est toujours la croix et la bannière pour les convaincre que je suis digne de joindre mon épaule à la leur quand il faut défoncer une porte.

—Si nos hommes ont réussi à tuer un ou plusieurs monstres, il n'en reste aucune trace. Ils sont tombés comme s'ils avaient été abattus par la foudre.

Comme je ne savais pas quoi répondre, je ne tins aucun compte de cette remarque.

—Et c'est arrivé quand ?

—Hier. Non, pardon, avant-hier. Je suis debout depuis un bail ; je commence à perdre la notion du temps.

—Je connais ça.

—Qu'est-ce que vous avez fait à ce vampire pour qu'il vous apprécie autant, bordel ?

—Je n'en ai pas la moindre idée. C'est peut-être parce que je l'ai laissé s'enfuir sans le pourchasser. Merde, Shaw, vous savez que ces ravagés du ciboulot n'obéissent à aucune logique.

—« Ces ravagés du ciboulot » ?

—Ces tueurs en série, si vous préférez. Morts ou vivants, ils opèrent selon des motivations qui leur sont propres, et que nous ne pouvons pas comprendre parce que nous ne sommes pas ravagés du ciboulot.

Shaw émit un bruit, qui était probablement un rire.

—Non, nous ne sommes pas ravagés du ciboulot. Pas encore. Les journaux et la télé disent que vous avez buté un paquet des siens.

—J'ai eu de l'aide. Notre SWAT local. Ils ont perdu des gars, dans l'histoire.

—J'ai lu les articles sur Internet, mais, franchement, je pensais que vous vous attribueriez tout le mérite sans mentionner la police.

—Ils sont venus avec moi. Ils ont risqué leur vie. Certains d'entre eux l'ont perdue. Je ne vois pas comment je pourrais oublier ça.

—D'après la rumeur, vous êtes prête à vous pros... à tout pour un peu de pub, dit-il, rectifiant sa phrase pour ne pas m'offenser.

J'éclatai de rire, ce qui était bon signe : je n'étais pas complètement choquée. Hourra !

—Je ne suis pas prête à me prostituer pour un peu de pub, shérif Shaw. Croyez-moi, les médias s'intéressent à mon cas beaucoup plus que je ne le voudrais.

—Pour quelqu'un qui préfère rester discret, vous attirez drôlement l'attention.

Je haussai les épaules, me rendis compte qu'il ne pouvait pas me voir et dis :

—Je suis impliquée dans des affaires vraiment crades, shérif. Forcément, les médias sont sur le coup.

—Vous êtes aussi une belle jeune femme qui sort avec son Maître de la Ville.

—Dois-je vous remercier pour le compliment avant ou après avoir fait remarquer que ma vie privée ne vous regarde pas ?

—Elle me regarde si elle interfère avec votre boulot.

—Consultez vos archives, shérif Shaw. J'ai tué plus de vampires depuis que je sors avec Jean-Claude qu'avant d'être en couple avec lui.

—J'ai entendu dire que vous refusiez de les empaler à la morgue.

—Je ne me sens pas de planter un pieu dans le cœur de quelqu'un qui gît enchaîné et impuissant sur un chariot.

—Ils dorment, ou je ne sais quoi, non ?

—Pas toujours, et croyez-moi, la première fois que vous devez regarder dans les yeux quelqu'un qui vous supplie de l'épargner... Disons que même avec de la pratique, ce n'est pas une façon rapide de tuer un vampire. Ça leur laisse le temps d'implorer et de se justifier jusqu'à la dernière seconde.

—Mais ils ont forcément fait quelque chose pour mériter d'être mis à mort.

—Pas toujours. Parfois, ils tombent sous le coup de la loi des trois infractions qui veut que, même pour un simple délit, le tribunal émette un mandat d'exécution. Je n'aime pas tuer des gens qui se sont, par exemple, contentés de voler sans violenter personne.

—Mais voler beaucoup, non ?

—Non, shérif. Une femme a été exécutée pour moins de 1000 dollars de conneries. C'était une kleptomane diagnostiquée avant de devenir un vampire, et contrairement à ce qu'elle espérait, la mort ne l'a pas guérie.

—Quelqu'un l'a empalée pour un vol mineur ?

—Oui.

—La loi ne permet pas aux marshals spécialisés dans les affaires surnaturelles de refuser un boulot.

—Techniquement, non. Je ne refuse pas : je me contente de ne pas le faire. J'avais arrêté bien avant que les exécuteurs de vampires deviennent des marshals fédéraux.

—Et personne ne vous a rien dit ?

—Disons que j'ai un accord avec mes supérieurs.

Cet accord, c'était que je ne témoignerais pas en faveur de la famille de cette malheureuse kleptomane s'ils ne m'obligeaient plus jamais à tuer quelqu'un qui n'était pas un assassin. Une vie contre une vie, ça obéit à une certaine logique. Une vie contre des bijoux fantaisie, ça n'a pas de sens. Beaucoup d'entre nous ont refusé d'exécuter cette femme. Il a fallu contacter Washington et faire venir Gerald Mallory, un des tout premiers exécuteurs de vampires et un des seuls encore en vie à l'heure actuelle. Il pense que les vampires sont tous des monstres sanguinaires; donc, il a empalé cette femme sans remords. Mallory me fout les jetons. Quand il regarde un vampire, on voit bien dans ses yeux que quelque chose ne tourne pas rond chez lui.

—Marshal, vous êtes toujours là ?

—Désolée, shérif, vous m'avez fait repenser à cette pauvre voleuse.

—D'après les médias, la famille fait un procès pour abus judiciaire.

—C'est exact.

—Vous n'êtes pas très bavarde, pas vrai ?

—Je ne dis que ce qui doit être dit.

—C'est peu, pour une femme.

—Vous n'avez pas besoin que je vous parle. Je suppose que vous avez besoin que je vienne à Las Vegas pour faire mon boulot.

—C'est un piège, Blake. Un piège tendu juste pour vous.

—Probablement. Et comme menace, on peut difficilement faire plus explicite que m'envoyer la tête de votre exécuteur.

—Mais vous allez venir quand même ?

Je me levai, baissant le nez sur la boîte et la tête dont les yeux morts me fixaient. Elle avait l'air mi-endormie, mi-surprise.

—Il m'a envoyé la tête de votre exécuteur. Il me l'a envoyée au boulot. Il m'a écrit un message avec du sang sur le mur contre lequel il avait massacré trois de vos opérateurs. Oui, putain, je vais venir à Las Vegas.

—Vous avez l'air en colère.

La colère, c'est mieux que la peur, pensai-je. Si je restais suffisamment indignée, peut-être empêcherais-je la peur de grandir en moi. Parce qu'elle

était là, au creux de mon ventre, au fond de mon esprit, comme une tumeur noire qui se développerait si je la laissais faire.

—A ma place, vous ne le seriez pas ?

—À votre place, j'aurais la trouille.

Cela m'arrêta net, car c'est un truc que les flics n'admettent jamais.

—Vous avez enfreint la règle, Shaw. On n'avoue jamais qu'on a peur.

—Je veux juste que vous sachiez où vous mettez les pieds, Blake – que vous le sachiez vraiment.

—Ça devait être drôlement moche.

—J'ai déjà vu plus de morts d'un coup. Merde, j'ai déjà perdu plus d'hommes que ça sous mon commandement.

—Vous devez être retraité de l'armée.

—En effet.

J'attendis qu'il me dise dans quel corps il avait servi. La plupart des ex-militaires l'auraient fait, mais pas lui.

—Où étiez-vous stationné ?

—Information classifiée, pour l'essentiel.

—Vous faisiez partie d'un commando ? Ce n'était qu'à moitié une question.

—Oui.

—Je vous demande quel genre, ou je laisse tomber avant que vous ne soyez obligé de me tuer pour me l'avoir dit ?

J'avais essayé de plaisanter, mais Shaw le prit plutôt mal.

—Si vous pouvez encore faire de l'humour, c'est que vous ne vous rendez pas compte à quoi vous avez affaire.

—Vous avez trois opérateurs morts, plus un exécuteur de vampires mort et découpé en morceaux. C'est un sale coup, mais vous n'avez pas envoyé seulement trois hommes pour accompagner le marshal. Donc, le plus gros de votre équipe s'en est tiré.

—Pas vraiment, répliqua-t-il.

Et quelque chose dans sa voix fit enfler la tumeur noire au creux de mon ventre.

—Ils ne sont pas morts. Sinon, vous me l'auriez dit.

—Pas morts, non. Pas tout à fait.

—Gravement blessés?

—Pas tout à fait non plus.

—Cessez de tourner autour du pot, Shaw, et crachez le morceau.

—Sept de nos gars sont à l'hosto. Ils n'ont pas une seule égratignure. Ils se sont effondrés juste comme ça.

—S'ils n'ont pas une seule égratignure, pourquoi se sont-ils effondrés, et que font-ils à l'hôpital ?

—Ils dorment.

—Quoi ?

—Vous m'avez bien entendu.

—Vous voulez dire qu'ils sont dans le coma ?

—Pas d'après les médecins. Ils dorment. Simplement, nous ne pouvons pas les réveiller.

—Il y a des antécédents ?

—La seule chose qui y ressemble, ce sont ces patients qui, dans les années 1920, se sont endormis et ne se sont jamais réveillés.

—Je croyais qu'on avait fait un film sur leur réveil, il y a quelques années ?

—Oui, mais ils se sont rendormis presque tout de suite. Et personne n'a pu expliquer en quoi leur mal différait de la narcolepsie habituelle.

—Votre équipe tout entière n'a pas attrapé le virus du sommeil au beau milieu d'une fusillade !

—Je vous rapporte ce qu'ont dit les médecins.

—Et vous, qu'est-ce que vous en pensez ?

—D'après un de nos pratiquants, c'est de la magie.

—Un de vos pratiquants ?

—On a intégré des psys dans l'équipe, mais on ne peut pas les appeler « sorciers domestiques ».

« Psys », c'est l'abréviation qu'utilise la police pour désigner les gens dotés de pouvoirs psychiques.

—Je vois. Donc, opérateurs et pratiquants.

—C'est ça.

—Alors, quelqu'un a lancé un sort ?

—Je n'en sais rien, mais, apparemment, ça puait la merde psychique. Et faute d'explication rationnelle...

—« Quand vous avez éliminé l'impossible, ce qui reste, même improbable, doit être la vérité. »

—Vous venez de citer Sherlock Holmes ?

—Ouais.

—C'est que vous ne pigez toujours pas, Blake. Vous ne pigez toujours pas.

—D'accord. Je vais être directe. Ma réaction n'est pas ce à quoi vous vous attendiez, donc, vous êtes persuadé que je ne saisis pas la gravité de la situation. Vous êtes un ex-commando, ce qui signifie que, pour vous, aucune femme ne peut être à la hauteur. Vous m'avez dit que j'étais belle, et ça aussi, c'est le genre de chose qui pousse la plupart des flics et des militaires à sous-estimer une femme. Mais en tant qu'ex-commando, vous devez même penser que la plupart des militaires hommes - ou des flics hommes - ne vous arrivent pas à la cheville. Oui, je suis une fille. Il va falloir vous y faire. Je suis petite et menue, et j'ai de l'allure quand je prends la peine de m'en donner. Ça aussi, il va falloir vous y faire. Je sors avec un vampire, le Maître de ma Ville : et alors ? Ça n'a rien à voir avec mon boulot, ou avec la raison pour laquelle Vittorio m'invite à venir le chasser à Las Vegas.

—Pourquoi s'est-il enfui de St. Louis ? Et pourquoi ne s'est-il pas enfui de Las Vegas quand il a compris que nous venions le chercher ? Pourquoi a-t-il tendu une embuscade à nos hommes et pas aux vôtres ?

—Peut-être parce qu'il ne pouvait pas se permettre de perdre une aussi grande quantité de vampires une seconde fois, ou peut-être parce qu'il avait décidé qu'il ne voulait plus courir. Du coup, il a choisi de rester et de se battre dans votre ville.

—Quelle chance pour nous, railla Shaw.

—Ouais.

—Je me suis renseigné auprès des autres flics avec lesquels vous avez bossé, et certains des exécuteurs aussi. Vous voulez savoir pourquoi ils pensent que ce vampire s'est enfui de St. Louis ?

—Je suis tout ouïe.

—A cause de vous. Ils pensent que c'est à cause de vous. Notre Maître de la Ville m'a dit que les vampires vous appellent « l'Exécutrice », et ce, depuis des années.

—Ouais, c'est le petit surnom affectueux qu'ils me donnent.

—Pourquoi vous ? Pourquoi vous et pas Gerald Mallory, par exemple ? Il fait ce boulot depuis bien plus longtemps.

—Oui, mais c'est moi qui ai le plus de victimes au compteur.

—Comment est-ce possible, s'il est dans le métier depuis au moins... dix ans de plus que vous ?

—D'abord, il s'obstine à bosser avec un pieu et un marteau. Il ne veut pas entendre parler de flingues et de balles en argent. Autrement dit, il doit neutraliser les vampires avant de les tuer. C'est dur de neutraliser complètement

un vampire. Moi, je peux les blesser et les abattre à distance. Ensuite, je crois que sa haine des vampires le rend moins efficace. Elle le pousse à négliger des indices et l'empêche de réfléchir correctement quand il est en chasse.

—Donc, vous êtes plus efficace que n'importe lequel de vos collègues.

—Apparemment.

—Je vais être franc, Blake : je préférerais que vous soyez un homme. Et je serais encore plus rassuré si vous aviez fait l'armée. D'après ce qu'on raconte, quelques expéditions de chasse avec votre père mises à part, vous n'aviez jamais utilisé une arme à feu avant de vous mettre à tuer des monstres. Vous n'aviez jamais possédé une arme de poing.

—Nous avons tous débuté un jour, Shaw. Mais faites-moi confiance, j'ai eu le temps de me rattraper.

—Notre Maître de la Ville coopère pleinement avec nous.

—Je n'en doute pas.

—Il a dit qu'il suffisait de vous faire venir à Las Vegas et que vous régleriez le problème.

Cela m'arrêta net. Maximilian - Max pour les intimes - ne m'avait rencontrée qu'une seule fois, quand il était venu à St. Louis avec certains de ses tigres-garous après un malheureux accident métaphysique. Accident au cours duquel j'avais plus ou moins possédé Crispin, un de ses tigres-garous. Max l'avait ramené à Las Vegas avec lui, mais pas parce que Crispin voulait rentrer. Au contraire, il faisait preuve envers moi d'un dévouement qui me perturbait. Je ne voulais pas le lier de la sorte, mais le mal était fait.

Ces derniers temps, certains des pouvoirs dont j'ai hérité en tant que servante humaine de Jean-Claude se traduisent par une forte attirance qui s'exerce sur les mâles surnaturels. Jusqu'ici, seulement les vampires et les lycanthropes, mais c'est bien assez. Parfois, c'est même trop. Et je ne me souvenais pas avoir fait quoi que ce soit de très impressionnant pendant la visite de Max.

J'avais passé le plus clair de son séjour parmi nous à me comporter comme une parfaite servante humaine pour Jean-Claude. Or, selon la loi vampirique, tout ce qui m'appartient appartient aussi à mon maître, tigres-garous y compris. Nous avons effectué quelques tours métaphysiques perturbants pour le bénéfice de notre invité. Et à moins qu'il ne soit plus bisexuel qu'il ne voulait l'admettre, ça avait forcément dû lui foutre les jetons.

—Blake, vous êtes toujours là ?

—Ouais. Je pense à votre Maître de la Ville. Je suis flattée qu'il me croie capable de résoudre cette affaire.

—Vous pouvez. C'est un mafieux à l'ancienne. Ne le prenez pas mal, mais si vous trouvez que j'ai une mauvaise opinion des femmes, vous devez savoir que celle des mafieux à l'ancienne est dix fois pire.

—Ouais, ouais. Vous pensez seulement qu'une femme ne peut pas faire votre boulot. Les mafieux pensent qu'elles sont juste bonnes à baiser et à faire des bébés.

Il rit de nouveau.

—Vous êtes un fils de pute drôlement direct.

Je le pris comme le compliment que c'était. Il n'avait pas dit : « Fille de pute. » Si je pouvais obtenir qu'il me traite comme un homme, j'arriverais à faire mon boulot.

—Je suis probablement l'une des personnes les plus directes que vous rencontrerez jamais, Shaw.

—Je commence à vous croire.

—Alors, prévenez les autres, ça nous fera gagner du temps.

—Les prévenir de quoi – que vous êtes directe ?

—De tout. Que je suis une femme, jolie, directe, qui sort avec des vampires, et tout le tralala. Qu'ils se fassent à cette idée avant que j'atterrisse à Las Vegas. Je ne veux pas avoir à gérer leur machisme à la con.

—Je n'y peux rien, Blake. Vous devrez leur prouver votre valeur comme n'importe quel... agent.

—Comme n'importe quelle femme ; vous alliez dire : « Comme n'importe quelle femme. » Je sais comment ça marche, Shaw. Parce que je suis une fille, je dois me montrer deux fois meilleure que les gars pour obtenir le même niveau de respect. Mais avec trois morts à Las Vegas, sept autres ensorcelés, dix morts ici à St. Louis, cinq à la Nouvelle-Orléans et deux à Pittsburgh, j'ose espérer que vos hommes seront plus motivés pour attraper ce salopard que pour me mener la vie dure.

—Ils sont motivés, Blake, mais vous restez une belle femme, et ils restent des flics.

Je ne relevai pas, je ne sais jamais comment réagir quand on me complimente sur mon physique.

—Et ils ont peur.

—Je n’ai pas dit ça.

—Ce n'était pas nécessaire. Vous êtes un ex-commando, et vous avez avoué que vous aviez peur. Si c'était assez terrible pour vous foutre la trouille, ça l'a forcément foutue aussi aux autres. Ils seront nerveux, et ils chercheront un responsable.

—Le responsable, c'est le vampire qui a tué nos camarades.

—Ouais, mais je vais servir de substitut à certains d'entre eux.

—Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

—Le message sur le mur était pour moi. La tête m'a été envoyée. Vous m'avez déjà demandé ce que j'avais fait pour mettre Vittorio en rogne. Certains de vos hommes vont dire que c'est ma faute, soit parce que je l'ai poussé à bout, soit parce qu'il cherche à m'impressionner à la façon tordue des tueurs en série.

Shaw garda le silence. Un moment, je n'entendis que sa respiration lourde à l'autre bout du fil. J'attendis sans essayer de le faire parler, et finalement, il lâcha :

—Vous êtes plus cynique que moi, Blake.

—Vous croyez que j'ai tort ?

Il hésita une ou deux secondes.

—Non, Blake, je ne crois pas que vous ayez tort. Je crois que vous avez tout à fait raison. Mes hommes ont peur, et ils chercheront quelqu'un à blâmer. Ce vampire a fait en sorte que toute la police de Las Vegas ait des sentiments mitigés envers vous.

—Ce que vous devez vous demander, Shaw, c'est s'il a fait ça exprès pour me compliquer la tâche, ou s'il se foutait complètement de l'effet que ça produirait sur vous et sur vos hommes.

—Vous le connaissez mieux que moi, Blake. A votre avis ?

—Je ne connais pas ce vampire, Shaw. Je connais ses victimes, et les sous-fifres qu'il a laissés derrière lui pour se faire tuer à sa place. Je pensais bien qu'il referait surface un jour, parce qu'arrivés à un certain niveau de violence, la plupart de ces types n'arrivent plus à s'arrêter. C'est comme une drogue à laquelle ils sont accros. Mais jamais je n'aurais imaginé qu'il m'envoie des cadeaux ou des messages personnalisés. Honnêtement, je ne pensais pas lui avoir fait une si forte impression.

—On vous montrera la scène du crime quand vous arriverez. Croyez-moi, Blake, vous lui avez fait une forte impression.

—Pas celle que je voulais, hélas.

—Et quelle impression vouliez-vous lui faire ?

—Un trou dans la tête, et un autre dans le cœur - assez gros pour qu'on voie le jour au travers.

—Je vous donnerai un coup de main.

—Je pensais que les shérifs en second ne bossaient pas sur le terrain.

—Pour cette fois, je ferai une exception. Quand pouvez-vous venir ?

—Il faut que je consulte les horaires des vols et le règlement des compagnies aériennes concernant mon matos d'exécutrice. On dirait qu'il change chaque fois que je dois prendre l'avion.

—Notre marshal n'avait sur lui rien que vous ne pourrez prendre à bord si vous avez votre licence.

Je pensai : *Ouais, et c'est peut-être pour ça qu'il est mort.* Mais je me contentai de répondre:

—Si j'ai le droit, je vais apporter des grenades au phosphore.

—Sans déconner ?

—Sans déconner.

—Elles fonctionnent sur les vampires ?

—Elles fonctionnent sur n'importe qui, Shaw, et l'eau les fait brûler encore plus fort.

—Vous avez déjà vu quelqu'un plonger en pensant que ça l'éteindrait ?

Dans ma tête, je revis une goule qui avait tenté de s'enfuir en traversant une rivière. Elle, ou une autre créature de sa horde, avait tué un SDF qui dormait dans le cimetière où elles étaient sorties de leur tombe. S'il avait été éveillé, elles n'auraient jamais osé s'en prendre à lui. En l'état, elles l'avaient bouffé tout cru, et cela leur avait valu un mandat d'exécution.

Moi, j'étais juste là pour filer un coup de main à l'équipe d'exterminateurs armés de lance-flammes. Mais des goules assez courageuses pour attaquer un vivant au lieu de se nourrir de charognes peuvent se révéler très dangereuses. Autrement dit, si on envoie des civils se charger d'elles, on leur file des renforts policiers ou militaires.

C'était la première fois que j'avais utilisé ces grenades. Elles étaient plus efficaces que toutes les autres armes que j'avais déjà testées sur des goules. Quand celles-ci tournent mal, elles sont aussi costauds que des vampires, plus rapides qu'un zombie, immunisées contre les balles en argent et presque impossibles à tuer, sinon avec du feu.

—J'ai vu quelqu'un tenter de s'enfuir en traversant une rivière. Le phosphore l'a enveloppé comme une aura blanche incendiaire partout où l'eau l'éclaboussait. Si éblouissant que l'eau étincelait dans sa lumière.

—Et le type a crié longtemps, dit Shaw sur un ton entendu.

—C'était une goule, mais... oui.

Ma voix était d'une froideur glaciale. Je ne pouvais pas me permettre de ressentir quoi que ce soit.

—Je croyais que le phosphore moderne ne faisait plus ça.

—La mode est un éternel recommencement.

—Je comprends enfin pourquoi les vampires ont peur de vous, Blake.

—Ce ne sont pas les grenades qui me rendent effrayante, Shaw.

—C'est quoi alors ?

—Le fait que je sois prête à m'en servir.

—Faux. C'est le fait que vous soyez prête à vous en servir une deuxième fois.

Je réfléchis quelques instants avant de lâcher :

—Ouais.

—Appelez-moi quand vous aurez pris votre billet d'avion.

Il n'avait pas l'air content, comme si je venais encore de dire un truc qu'il ne fallait pas.

—Je vous tiens au courant dès que possible. Si vous êtes mon contact, filez-moi votre ligne directe.

Il soupira assez fort pour que je l'entende.

—Ouais, je suis votre contact. (Il me donna le numéro de son poste et celui de son portable.) Nous ne vous attendrons pas, Blake. Si nous avons une chance de mettre la main sur ces salopards avant votre arrivée, nous la saisirons.

—Le mandat d'exécution a été annulé par la mort de votre exécuteur. Si vous les tuez sans moi, ou sans être accompagnés par un autre exécuteur, vous serez inculpés.

—Si nous les trouvons et que nous hésitons, ils nous massacreront.

—Je sais.

—Alors, pourquoi cette remarque ?

—Un simple rappel de la loi.

—Je n'ai pas besoin qu'une putain d'exécutrice me rappelle la loi.

—J'arrive le plus vite possible. Un de mes amis a un jet privé. C'est probablement le moyen le plus rapide de vous rejoindre.

—Un de vos amis, ou votre maître ?

—Qu'est-ce que j'ai dit pour vous foutre en rogne, Shaw ?

—Je n'en suis pas sûr. C'est peut-être parce que vous m'avez remis en mémoire quelque chose dont je ne voulais pas me souvenir. Ou peut-être parce que vous m'avez expliqué très clairement ce qui risque de se passer bientôt dans ma ville.

—Si vous voulez qu'on vous serve des mensonges réconfortants, vous vous adressez à la mauvaise personne.

—C'est ce que j'ai entendu dire. Ça, et aussi que vous baisez tout ce qui bouge.

Ouais, je l'avais foutu en rogne.

—Ne vous en faites pas, Shaw : je n'en ai pas après votre vertu.

—Pourquoi ? Je ne suis pas assez beau pour vous ?

—Probablement pas, mais c'est surtout que je ne couche pas avec les flics.

—Vous couchez avec qui, alors ?

—Les monstres.

Et je lui raccrochai au nez. Je n'aurais pas dû. J'aurais dû lui expliquer que les rumeurs étaient fausses et que je n'avais jamais laissé ma vie sexuelle interférer avec mon boulot... ou du moins, pas beaucoup. Mais au bout d'un moment, vous finissez par en avoir marre de vous justifier. Et voyons la vérité en face : il est impossible de prouver une négation. Je ne pouvais pas prouver que je n'étais pas une traînée. Je pouvais juste faire mon boulot au mieux de mes capacités, essayer de rester en vie et de sauver un maximum de gens, au passage. Oh, et tuer les méchants vampires. Oui, il ne fallait pas que j'oublie cette partie.

J'avais d'autres coups de fil à passer avant de quitter la ville. Les portables sont vraiment une invention merveilleuse. Je commençai par appeler Larry Kirkland, qui, comme moi, est un exécuteur de vampires et un marshal fédéral. Il décrocha à la deuxième sonnerie.

—Salut, Anita ; quoi de neuf ?

Larry a toujours une voix juvénile et enthousiaste, mais depuis quatre ans que nous nous connaissons, il a acquis ses premières cicatrices, ainsi qu'une femme et un bébé, et il reste le principal responsable des empalements à la morgue. Lui aussi a refusé d'exécuter la kleptomane. En fait, c'est même lui qui m'a appelée depuis la morgue pour me demander conseil.

Il fait à peu près ma taille ; il a des cheveux roux vif, qui boucleraient s'il ne les coupait pas si court, et le visage couvert de taches de rousseur, la totale. Il aurait pu être ce gamin qui, avec Tom Sawyer, jouait des tours pen-

dables à la petite Becky ; pourtant, il avait traversé des situations terribles avec moi, et sans flancher.

S'il a un défaut, hormis celui d'avoir épousé une fille dont je ne suis pas fan, c'est que ce n'est pas un flingueur. Larry réfléchit comme un flic plutôt que comme un assassin, et dans notre métier, ce n'est pas toujours une bonne chose.

Quoi, vous voulez savoir ce que j'ai contre sa femme, l'inspecteur Tammy Reynolds ? Disons qu'elle n'approuve pas mes choix amoureux, et qu'elle voudrait me convertir à sa branche du christianisme, qui est un peu trop gnostique pour moi. En fait, c'est l'une des dernières formes de christianisme gnostique qui ait survécu au développement de l'Eglise. Elle accepte les sorcières - entendez par là, les psys. Tammy pense que je ferais une parfaite Sœur de la Foi. Larry étant, comme moi, capable de relever des zombies de la tombe, il est devenu un Frère de la Foi. Rien n'est maléfique si vous le faites au nom de l'Église.

—Je dois aller à Las Vegas pour exécuter un mandat.

—Tu veux que je te remplace en ton absence ?

—Ouais.

—Pas de souci.

J'envisageai de lui donner plus de détails, mais je craignais qu'il ne veuille m'accompagner. Me mettre en danger, c'était une chose ; mettre Larry en danger, c'en était une autre. Un peu parce qu'il était marié et père de famille, un peu parce que j'avais toujours eu tendance à le protéger. Il n'a que quelques années de moins que moi, mais il a gardé une certaine innocence que je chéris et qui m'effraie tout à la fois. Dans notre métier, ou l'innocence disparaît, ou elle finit par vous faire tuer.

—Merci, Larry. On se voit à mon retour.

—Sois prudente, me recommanda-t-il.

—Je le suis toujours.

Il éclata de rire.

—Certainement pas.

Nous raccrochâmes. Il m'en voudrait quand il apprendrait ce qui se passait à Las Vegas. Il m'en voudrait de ne pas le lui avoir raconté, et il m'en voudrait d'essayer encore de le protéger. Mais je pouvais supporter sa rancœur, alors que sa mort...

J'appelai aussi la Nouvelle-Orléans. J'avais promis au chasseur de vampires local, Denis-Luc St. John, de le prévenir si jamais Vittorio refaisait surface. St.

John avait failli faire partie de ses victimes. Après plusieurs mois passés à l'hôpital et en rééducation, il tenait beaucoup à participer à la capture et à l'exécution du monstre qui lui avait infligé ça.

Ce fut une voix de femme qui me répondit – à ma grande surprise –, car pour ce que j'en savais, St. John n'était pas marié.

—Désolée, j'ai peut-être fait un faux numéro. Je cherche à joindre Denis-Luc St. John.

—Qui est à l'appareil ?

—Marshal fédéral Anita Blake.

—L'exécutrice de vampires, dit mon interlocutrice comme si c'était une mauvaise chose.

—Oui.

—Je suis la sœur de Denis-Luc, révéla-t-elle avec un accent que je ne pus identifier.

—Bonjour. Pouvez-vous me passer votre frère ?

—Il est sorti, mais je lui transmettrai le message.

—D'accord.

Je lui racontai la réapparition de Vittorio.

—C'est bien le vampire qui a failli le tuer ?

—Oui.

—Alors, pourquoi l'appelez-vous ? demanda-t-elle sur un ton franchement hostile, cette fois.

—Parce qu'il me l'a fait promettre. Il voulait avoir une chance de se venger et de finir le boulot.

—C'est tout à fait lui, commenta-t-elle, mécontente.

—Vous lui transmettrez le message ?

—Bien sûr.

Et elle me raccrocha au nez.

Je n'étais pas certaine de la croire, mais je n'avais pas d'autre numéro où joindre St. John. J'aurais pu contacter les autorités locales et leur demander de jouer les intermédiaires, mais... Et si Vittorio le tuait pour de bon, cette fois ? Que dirais-je à sa sœur ? Je la laissai décider. Si elle lui transmettait le message, tant mieux. Sinon, ça ne serait pas ma faute. Dans un cas comme dans l'autre, j'aurais tenu ma promesse et je n'aurais pas envoyé St. John au casse-pipe. C'était tout bon.

CHAPITRE 3

Dans les films, on voit toujours le héros monter à bord d'un avion pour aller combattre les méchants. Dans la vraie vie, il faut d'abord faire ses bagages. J'aurais sans doute pu acheter des fringues de rechange à Las Vegas, mais mes armes... pas le choix : je devais les emporter.

En ce moment, je réside sous le Cirque des Damnés. Un peu comme les commerçants habitaient au-dessus de leur boutique, autrefois, mais quand vous vivez avec un vampire, les fenêtres sont une mauvaise idée. Et puis, c'est l'un des endroits les plus faciles à défendre dans tout St. Louis. Car lorsque le chéri avec lequel vous partagez votre vie est aussi le Maître de la Ville, la sécurité est un vrai problème. Vous n'avez pas à vous soucier des humains, mais beaucoup d'autres vampires voudraient planter leurs crocs dans votre part du gâteau métaphysique. D'accord, jusqu'ici, nous avions surtout été embêtés par des métamorphes renégats, mais ça revient au même. Les monstres qui enfreignent la loi sont aussi virulents que les criminels humains, et ils ont des capacités de nuisance bien supérieures.

Voilà pourquoi, lorsque je me garai dans le parking du cirque et me dirigeai vers la porte de service, je sus que des gardes m'observaient. Je résistai à l'envie de leur faire coucou, car leur présence était censée rester secrète.

Mon portable sonna alors que je cherchais mes clés dans mon sac. La musique avait changé: maintenant, c'était *Wild boys* de Duran Duran. Nathaniel trouve ça très marrant que je sois infoutue de bidouiller mon propre téléphone ; du coup, il change ma sonnerie régulièrement, et sans me prévenir. Les mecs, je vous jure.

—Blake à l'appareil.

La voix qui me répondit m'arrêta net au milieu du parking.

—Anita, c'est Edward.

Edward est un assassin spécialisé dans l'élimination de monstres - abattre les humains était devenu trop facile pour lui. Sous le nom de Ted Forrester, il a une licence d'exécuteur de vampires et un insigne de marshal fédéral. Sous n'importe quel nom, c'est l'un des tueurs les plus efficaces que je connaisse.

—Que se passe-t-il, Edward ?

—Rien de mon côté, mais j'ai entendu dire que c'était assez intéressant du tien.

Je restai plantée là, dans la chaleur estivale, les clés pendant au bout de la main, et je sentis la peur me gagner.

—De quoi parles-tu, Edward ?

—Dis-moi que tu allais m'appeler et me demander de te rejoindre à Las Vegas. Dis-moi que tu ne comptais pas te mettre en chasse sans m'inviter à jouer avec toi.

—Comment tu l'as su, putain ?

Il fut un temps pas si lointain où, quand quelqu'un mourait de façon spectaculaire, Edward était probablement dans le coup. Un instant, je me demandai s'il n'était pas impliqué dans les événements de Las Vegas.

—Souviens-toi : moi aussi, je suis un marshal fédéral.

—Oui, mais je suis au courant depuis moins d'une heure. Comment se fait-il que quelqu'un t'ait déjà appelé, et qui était-ce ?

—Ils ont tué l'un des nôtres, Anita. Les flics ne le prennent jamais bien.

En l'espace de deux phrases, il avait dit « les nôtres », puis « les flics » comme s'il n'en était pas un. Edward est comme moi : malgré notre insigne, on n'a pas toujours l'impression de faire partie de la bande.

—Comment l'as-tu appris, Edward ?

—Tu as l'air méfiante.

—Cesse de jouer avec moi, et réponds.

Il prit une grande inspiration et la relâcha d'un coup.

—D'accord. Je vis au Nouveau-Mexique, tu te souviens ? Ce n'est pas si loin du Nevada. Ils ont probablement contacté tous les exécuteurs du sud-ouest du pays.

—Et pourquoi m'as-tu appelée ?

—Les flics ne dissimulent le message sur le mur qu'aux médias, pas à leurs propres collègues.

—Donc, tu sais que je suis concernée directement.

Mais savait-il que j'avais reçu la tête de l'exécuteur défunt ? Ses informateurs étaient-ils toujours aussi efficaces ? Autrefois, Edward m'apparaissait comme un gourou mystérieux qui voyait tout, qui savait tout, et qui était meilleur que moi en tout.

— Es-tu en train de me dire que tu ne comptes pas te rendre à Las Vegas pour chasser ces monstres ?

—Pas du tout. Je compte sauter dans le premier avion.

—Tu me caches quelque chose.

Je m'appuyai d'une épaule contre le mur du Cirque.

—Tu es au courant, pour la tête ?

—Je sais que les vampires ont décapité l'exécuteur de Las Vegas, ouais, mais je me demande pourquoi ils ont emporté sa tête. Ce ne sont pas des goules ni des zombies renégats. Ils ne mangent pas de chair humaine.

—Même les goules qui stockent de la nourriture n'emportent presque jamais la tête. Elles préfèrent les parties plus charnues.

—Tu as déjà vu un garde-manger de goule ?

—Une fois.

Edward eut un petit rire.

—Parfois, j'ai tendance à oublier.

—A oublier quoi ?

—Que tu es l'une des rares personnes au monde qui tombe parfois sur des trucs encore plus bizarres que moi.

—J'ignore si je dois me sentir insultée, flattée ou effrayée.

—Flattée, répondit-il.

Et je sus qu'il était sincère.

—Ils n'ont pas emporté la tête pour la manger.

—Tu sais ce qu'ils en ont fait ?

—Ouais.

—Tu veux vraiment m'obliger à te poser la question ?

Je soupirai.

—Non.

Et je lui parlai du petit cadeau que j'avais reçu au bureau. Il garda le silence si longtemps que je finis par reprendre :

—On a eu du bol que le colis arrive le seul jour de la semaine où je prends des rendez-vous le matin. Dieu seul sait comment Bert, notre gérant, aurait réagi si je n'avais pas été là pour l'obliger à attendre l'arrivée des techniciens.

—Tu crois vraiment que c'était une coïncidence s'il est arrivé le seul jour où tu pouvais le réceptionner ? insinua Edward.

Je m'appuyai complètement contre le mur, agrippant mon portable d'une main et mes clés de l'autre. Soudain, je me sentis exposée dans le parking, car je compris exactement où Edward voulait en venir.

—Tu crois que Vittorio me surveille. Qu'il connaît mon emploi du temps.

Je balayai du regard le parking baigné de soleil. Il n'y avait aucun endroit où se cacher. En plein jour, peu de voitures sont garées au Cirque. Brusquement, je voulus être à l'intérieur, hors de vue. J'introduisis ma clé dans la serrure, coinçant mon téléphone entre l'épaule et la joue le temps d'ouvrir la porte.

— Oui, répondit simplement Edward.

C'était tout lui. Doué pour dire la vérité, beaucoup moins pour réconforter les gens.

J'entrai précipitamment et refermai derrière moi avant que les deux gardes postés à l'intérieur n'aient le temps de faire autre chose que de s'écarter du mur. Tous deux portaient un jean et un tee-shirt noirs ; seul leur flingue dans leur holster gâchait le côté décontracté de leur look.

Ils commencèrent à dire quelque chose, et j'agitai la main pour leur signifier que j'étais au téléphone. Ils retournèrent soutenir leur portion de mur, et je me dirigeai vers la porte du fond - l'un des deux seuls accès aux souterrains où dorment Jean-Claude et ses vampires. Voilà pourquoi deux gardes restent en permanence postés en haut de l'escalier. C'est un boulot assez ennuyeux, que nous réservons à nos recrues les plus récentes. Je me souvenais qu'un des deux types s'appelait Brian, mais même si ma vie en avait dépendu, je n'aurais pas pu vous dire le nom de l'autre.

—Anita, tu es toujours là ? demanda Edward.

—Laisse-moi une minute pour trouver un endroit où je serai tranquille.

J'ouvris la porte de l'escalier et la refermai derrière moi. Posant une main sur le mur, j'entrepris de descendre la longue volée de marches en pierre qui s'enfonçait dans les entrailles du Cirque - et qui n'avait pas du tout été conçue pour une fille en talons hauts. En fait, elle semblait plutôt l'avoir été pour quelque chose qui ne marchait même pas comme un être humain, quelque chose de plus gros et avec des jambes très différentes.

—Vittorio ne serait pas revenu à St. Louis, dis-je.

—Probablement pas, concéda Edward, mais tu es bien placée pour savoir que les vampires ont d'autres ressources.

—Ouais. Je suis la servante humaine de Jean-Claude; Vittorio pourrait très bien en avoir une lui aussi.

—De simples humains qu'il a mordus deux fois et hypnotisés suffiraient à faire le boulot.

—Et je ne pourrais pas les repérer parce que mon radar métaphysique ne les détecterait pas.

—Voilà. Donc, oui, je pense qu'on t'espionne. Je te dirais bien de ne pas venir, mais je sais que tu ne m'écouterais pas.

Je trébuchai sur une marche et dus reprendre mon équilibre avant de lancer :

—Tu me conseillerais vraiment de rester à la maison ? Toi, qui passes ton temps à m'inviter à chasser des monstres de plus en plus gros et de plus en plus dangereux ?

—Cette fois, c'est personnel, Anita. Il veut ta tête.

—Merci pour l'image, après le cadeau que j'ai reçu ce matin.

—Je l'ai fait exprès. Tu es comme moi maintenant - entourée de personnes que tu aimes et que tu ne veux pas abandonner. Je te rappelle simplement que tu as le choix. Tu peux passer ton tour.

—Tu veux dire, rester en sécurité à St. Louis pendant que toi et les autres traquerez ce salopard ?

—Oui.

—Et tu peux me jurer que je ne baisserais pas d'un cran ou deux dans ton estime pour avoir joué la carte de la sûreté ?

Il garda le silence si longtemps que j'atteignis presque la moitié de l'escalier, à l'endroit où celui-ci forme un angle aveugle. Je ne le relançai pas, me contentant d'écouter sa respiration et de me concentrer pour ne pas me tordre une cheville sur la pierre inégale.

—Je ne te blâmerais pas de rester chez toi.

—Mais ça me ferait baisser d'un cran dans ton estime.

Nouveau silence, plus court cette fois.

—J'essaierais de ne pas te juger.

—Ouais, et le reste des flics, ceux qui me méprisent déjà parce que je suis une fille, que je couche avec des vampires et, selon eux, avec un peu n'importe qui d'autre -, ils ne me jugeraient pas, eux ?

—Ne te fais pas tuer par orgueil, Anita. C'est une raison de mec pour mourir. Tu es une fille ; pour une fois, réagis comme telle.

—Edward, si les sbires de Vittorio me surveillent, je ne serai peut-être pas en sécurité à St. Louis non plus.

—Peut-être. Ou peut-être qu'il essaie juste de te faire sortit du bois, Anita, de t'attirer à découvert. Peut-être qu'il voulait revenir te tuer, mais qu'il s'est rendu compte qu'il n'arriverait pas à t'atteindre avec tous les gens de Jean-Claude autour de toi.

Je franchis l'angle en réfléchissant.

—Merde. J'espère que tu te trompes.

—Tu te doutais bien que c'était un piège, non ?

—Oui, mais savoir que Vittorio jette le gantelet à Las Vegas, c'est une chose. Penser qu'il a choisi un endroit lointain pour me séparer de Jean-Claude et de ses gardes, c'est... effrayant.

—Tant mieux. Je veux que tu aies peur, parce que la situation le justifie.

—Mais encore ?

—Vittorio te surveille, ou du moins, il te fait surveiller. Il t'a envoyé la tête un jour où il savait que tu serais là. Il s'est débrouillé pour qu'elle arrive tôt le matin, à un moment où ton amant vampire dort encore, afin que personne ne puisse t'interdire de te rendre à Las Vegas ou te forcer à emmener des gardes. À St. Louis, quand Jean-Claude est HS pour la journée, c'est toi qui commandes.

—On se donne beaucoup de mal pour que j'aie davantage l'air d'une servante humaine et lui, davantage l'air d'un maître.

—Ouais, au point que tu as emménagé au Cirque. Les autres marshals n'apprécient pas trop que tu vives avec le Maître de la Ville.

—Salopards pleins de préjugés.

J'avais atteint la grande porte qui donnait sur les souterrains proprement dits.

—Ils racontent également que Jean-Claude et tes autres petits amis sont sortis du placard, et qu'ils couchent tous ensemble. J'imagine que c'est pour justifier le fait que Jean-Claude te laissait avoir d'autres amants ?

—C'est ce que nous avons dit à la communauté surnaturelle, pas à la police. Comment les autres marshals peuvent-ils le savoir ?

—Tu n'es pas la seule personne proche des vampires de ta ville, Anita.

—J'ai rencontré les vampires de ta ville. Je sais que tu ne parles pas de Papillon d'Obsidienne. Elle est si terrifiante que la communauté surnaturelle a décrété un embargo sur Albuquerque.

—Je vis à Santa Fe.

—Ouais, et c'est encore beaucoup trop près d'elle et de sa bande. C'est pour ça que tu dois sortir du Nouveau-Mexique pour chasser les monstres : le Maître de la Ville local ne te laisserait pas t'attaquer aux siens.

—Elle se prend pour une déesse aztèque, Anita. Les dieux ne sont pas partageurs.

—C'est une vampire, Edward. Même s'il se peut qu'elle soit la créature que les Aztèques vénéraient sous son nom.

—Peu importe. Elle reste une vampire.

—Je n'aime pas le ton que tu emploies. Promets-moi que si, un jour, tu reçois un mandat d'exécution contre elle ou un de ses gens, tu me laisseras venir t'aider.

—Tu serais allée à Las Vegas sans moi.

—Peut-être. Ou peut-être que recevoir une tête humaine dans un carton était trop bizarre, même pour moi. Peut-être que j'ai peur de Vittorio et que je déteste l'idée d'aller me jeter dans son piège comme un lapin. Peut-être que je n'ai tout simplement pas eu le temps de penser à t'appeler.

—Ça fait beaucoup de « peut-être », Anita.

—Je risque de perdre le réseau si je continue à m'enfoncer dans les tunnels, Edward, mais je dois faire mes bagages, donc...

—Je suis plus près de Las Vegas que toi. Je t'attendrai sur place.

—D'accord. Edward ?

—Oui ?

—Tu crois vraiment que Vittorio voulait me forcer à prendre l'avion avant que Jean-Claude soit réveillé pour m'interdire d'aller à Las Vegas, ou pour me forcer à emmener des gardes ?

—Je ne sais pas, mais si c'est le cas, ça signifie qu'il a peur de tes gardes. Qu'il a peur de toi avec Jean-Claude. Qu'il a peur de toi entourée de tes copains métamorphes. Mais qu'il n'a pas peur de toi toute seule.

—Je ne serai pas seule.

—Non, en effet.

—Je ne parle pas juste de toi, Edward. Vittorio a tué des officiers de police. A mon avis, il ne se rend pas compte combien c'est grave.

—Nous le lui expliquerons, promit Edward d'une voix complètement atone et dénuée d'accent - la voix qu'il emploie lorsqu'il est le plus dangereux.

—Oui, acquiesçai-je. Nous le lui expliquerons.

Edward raccrocha.

Je rangeai mon téléphone dans ma poche et pénétrai dans le salon de Jean-Claude.

CHAPITRE 4

Deux de mes amants gisaient morts dans le lit que nous partagions. Ils reviendraient à la vie plus tard dans la journée, ou très tôt dans la nuit, mais pour le moment, Jean-Claude et Asher étaient bel et bien morts. J'ai touché assez de cadavres pour faire la différence avec de simples dormeurs. Il y a en eux une vacuité, un relâchement qu'on ne trouve pas même chez les patients dans le coma.

Debout près du lit, je les contemplais au milieu des draps de soie blanche entortillés. Jean-Claude avec ses boucles noires et son visage d'une délicatesse sublime. Il suffirait de presque rien pour qu'il bascule vers l'efféminé, mais jamais personne n'aurait pu le prendre pour une fille, en le voyant. Malgré sa beauté exquise, il restait éminemment viril. Bien sûr, ça aidait qu'il dorme nu : dans cet état, personne ne pouvait se méprendre.

Les vagues dorées de la chevelure d'Asher s'étaient répandues sur son visage, dissimulant un des profils les plus parfaits qui aient jamais existé. Je possède quelques souvenirs de la vampire qui l'a transformé, Belle Morte. Elle a plus de deux millénaires, et elle continue à penser que le profil gauche d'Asher est l'un des plus parfaits qu'elle ait jamais vus. À ses yeux, son profil droit est gâché par les cicatrices qu'a laissées l'eau bénite en rongeant sa peau, quand l'Église a tenté d'exorciser le démon en lui. Elles ne sont pas si étendues : depuis le milieu de sa joue jusqu'à son menton. Sa bouche est toujours aussi appétissante, la beauté de son visage vous serre toujours le cœur, mais pour Belle, c'est comme si les cicatrices masquaient tout le reste.

Le cou d'Asher est intact. Mais de la poitrine jusqu'en haut de la cuisse, en passant par son bas-ventre, le côté droit de son corps est lui aussi recouvert de tissu cicatriciel. On dirait que sa chair a fondu et s'est reformée partiellement, comme de la cire. Sa peau a une texture différente de celle de la moitié gauche, mais ses terminaisons nerveuses sont intactes. Asher sent encore mes caresses de ce côté ; il aime que je le lèche et que je le morde à cet endroit.

Quant à moi, ça ne me dégoûte pas : c'est différent, voilà tout. Ça reste Asher, et j'aime Asher. Pas de la même façon que j'aime Jean-Claude, certes, mais j'ai appris que l'amour pouvait revêtir bien des formes, et que si semblable puisse-t-il paraître vu de l'extérieur, il est toujours unique de l'intérieur. Et toujours aussi délicieux.

Mes bagages étaient prêts, même si j'allais avoir besoin d'un coup de main pour monter mon arsenal jusqu'au rez-de-chaussée. Je devais me rendre à l'aéroport où le jet m'attendait, réservoir plein. Je voulais atterrir pendant qu'il faisait encore jour. Si Vittorio avait tout calculé pour que je quitte St. Louis avant que Jean-Claude se réveille et puisse prendre des mesures pour ma protection, j'arriverais à Las Vegas pendant que Vittorio était mort pour le reste du monde, lui aussi. Je profiterais à fond de la faiblesse universelle des vampires.

Evidemment, si Vittorio m'avait espionnée, il devait se douter que je me conduirais ainsi. La pensée que ses espions m'attendaient sans doute à Las Vegas n'avait rien de réconfortant.

Les yeux baissés sur Jean-Claude et Asher, je regrettais de ne pas pouvoir leur dire au revoir quand la porte de la salle de bains s'ouvrit, livrant passage à Jason. Il portait un peignoir qu'il ne s'était pas donné la peine de fermer, mais vu qu'il était complètement nu entre les deux vampires lorsque j'étais entrée dans la chambre... Et puis, ce n'était pas comme si je n'avais pas déjà vu la totale.

Jason est la pomme de sang de Jean-Claude, un mélange de casse-croûte impromptu et de maîtresse entretenue. La plupart des vampires ne couchent pas avec leur pomme de sang, et Jean-Claude ne le fait pas non plus, mais la réputation de Jason a été sacrifiée sur l'autel du besoin diplomatique. Nous devions aider notre maître commun à paraître plus puissant aux yeux de l'ensemble de la communauté vampirique. Aujourd'hui, Jason allait également avoir le plaisir de dire à Jean-Claude où j'étais allée et pourquoi faire, lorsque le vampire se réveillerait.

Jason fait la même taille que moi, ou peut-être deux centimètres de plus. Il n'est pas très grand pour un homme - et je ne suis pas très grande pour une femme, non plus. Ses cheveux blonds lui arrivent aux épaules, maintenant. Il les laisse de nouveau pousser même si, honnêtement, c'est l'un des rares hommes de ma connaissance à qui les cheveux coupés court, façon homme d'affaires, vont beaucoup mieux. Mais je suis juste son amie et sa maîtresse, pas sa copine. Donc, la longueur de sa chevelure ne me regarde pas.

Il me sourit, ses yeux d'un bleu printanier pétillant comme s'il pensait à quelque chose de drôle. Puis il redevint sérieux, et soudain, je pris conscience qu'il était nu, que son peignoir ne dissimulait pas grand-chose et que...

—Arrête, Jason, dis-je tout bas.

Je ne sais pas pourquoi on ne peut s'empêcher de chuchoter en présence d'un vampire endormi comme si on risquait de le réveiller, mais c'est le cas. Il faut faire un effort conscient pour ne pas baisser la voix, comme s'il pouvait entendre et s'en trouver dérangé.

—Arrête quoi ? demanda Jason d'une voix un tout petit peu plus grave que d'habitude.

Je n'aurais pas su expliquer en quoi sa démarche avait changé, mais il faisait tout pour me rappeler qu'il gagnait sa vie comme strip-teaseur.

—Qu'est-ce qui te prend de flirter avec moi, Jason ? Tu sais bien que je n'ai pas le temps de jouer.

Il s'immobilisa au pied du lit, me laissant le choix : ou je reculais, ou je restais face à lui pendant qu'il tentait de me séduire. Reculer me semblait lâche. Autrefois, j'aurais facilement pu résister au charme de Jason, mais depuis que j'ai sans le vouloir fait de lui mon loup à appeler, il exerce une emprise supérieure sur ma libido. Mais en général, il n'en profite pas - alors, pourquoi maintenant ?

Je restai face à lui, mais avec une conscience presque douloureuse de sa proximité.

—Tu sais que Jean-Claude va péter les plombs en se réveillant, dit Jason.

—Jean-Claude ne pète jamais les plombs.

—Vittorio te tend un piège, Anita. Et tu vas te jeter droit dedans.

Jason me contourna et vint se planter derrière moi, si près que les revers de son peignoir me frôlèrent le dos.

—Jason, s'il te plaît. Je dois y aller.

Et cette fois, je ne chuchotai pas pour éviter de réveiller les vampires : je chuchotai parce que je ne pouvais pas faire mieux.

Un des gros inconvénients d'avoir emménagé au Cirque et de vivre avec tous les hommes qui m'étaient liés métaphysiquement, c'est que ça semble accroître leur emprise sur moi. Pour Jean-Claude, je peux comprendre : c'est le Maître de la Ville. Pour Asher, passe encore : c'est un maître vampire. Mais Jason est un loup-garou, une pomme de sang et mon loup à appeler. Dans notre relation, ça aurait dû être moi, le maître, et ça ne l'était plus.

Il repassa devant moi, me frôlant de si près que ça me demanda plus d'efforts de continuer à ne pas le toucher que de m'abandonner à son contact. Je gardais une main sur le montant du baldaquin comme si c'était lui qui m'amarrait à la réalité. Jason se planta face à moi, ses yeux un peu au-dessous des miens, car je portais toujours mes chaussures à talons.

—Alors, vas-y, souffla-t-il.

Je déglutis péniblement mais ne m'écartai pas. Un instant, je me demandai si j'en étais encore capable, et cela suffit. Je fermai les yeux et reculai. Je pouvais le faire. C'était Jason, pas Jean-Claude. Je pouvais le faire.

Jason me prit les bras.

—Ne t'en va pas.

—Il le faut.

Mais devoir garder les yeux fermés ôtait beaucoup de poids à ma déclaration.

Jason attira mes mains vers son corps. Sous une de mes paumes, son ventre était lisse et musclé. Sous l'autre, une raideur qui m'apprit qu'il était de plus en plus content de me sentir près de lui. Mes doigts se refermèrent machinalement sur son sexe, dont la fermeté et la largeur me remplirent la main. Il était de nouveau intact.

Deux mois plus tôt, des gens très méchants nous avaient capturés, Jason et moi. Ils l'avaient torturé avec le bout incandescent d'une cigarette, car un métamorphe peut guérir facilement, sauf s'il a subi des dégâts faits par le feu. Ils avaient marqué son corps parfait jusque-là, et ils avaient bien failli le tuer.

Mes mains s'insinuèrent sous le peignoir pour enlacer Jason. Je le serrai contre moi, goûtant le contact de son corps nu contre le mien, et il me serra en retour. Je me revis le tenir dans mes bras pendant qu'il saignait - pendant qu'il se mourait, croyais-je.

—Anita, je suis désolé, dit-il d'une voix redevenue normale.

Je m'écartai suffisamment pour le dévisager.

—Désolé d'avoir utilisé ton nouveau pouvoir sur moi pour m'obliger à rester à la maison ?

Il grimaça un sourire.

—Ouais. Mais ça me fait plaisir que tu admires la façon dont j'ai récupéré.

—Je suis vraiment contente que le docteur Lilian ait pensé que si elle découpait les endroits abîmés, la chair se reformerait intacte.

—Et moi, je suis vraiment content qu'elle ait trouvé un anesthésiant qui fonctionne sur le métabolisme plus rapide des métamorphes. Je n'aurais pas voulu qu'elle me fasse tout ça pendant que j'étais conscient.

—Tout à fait.

—Tu sais qu'elle envisage de découper une partie du tissu cicatriciel d'Asher pour voir s'il guérit tout seul, lui aussi ?

—C'est un vampire, pas un métamorphe, Jason. Son pouvoir ne fonctionne pas de la même façon que le tien.

—Tu es capable de guérir les blessures fraîches même sur de la chair morte.

—Justement : des blessures fraîches. Et jamais des brûlures.

—Mais si le docteur découpait les parties brûlées, ça deviendrait des blessures fraîches, et son pouvoir agirait.

—Nous ne pouvons pas en être certains. Et si Lilian découpe un morceau d'Asher, que je n'arrive pas à le soigner et que ça ne guérit pas tout seul ? Asher sera condamné à se balader avec un trou dans le ventre, ou je ne sais où ?

—Tu sais qu'il faut essayer.

Je secouai la tête.

—Tout ce dont je suis certaine, c'est que j'ai un avion à prendre, et que je dois appeler les gardes pour qu'ils m'aident à transporter mes armes.

—Tu te rends compte qu'ils ont peur de toi maintenant ?

—Ouais, ils croient que je suis un succube et que je vais bouffer leur âme.

—Tu te nourris de sexe, Anita. Et si tu ne le fais pas assez souvent, tu meurs. Ça colle assez bien avec la définition d'un succube, tu ne trouves pas ?

Je me rembrunis.

—Merci de me le rappeler, je me sens déjà beaucoup mieux.

Il eut un sourire grimaçant et haussa les épaules.

—De qui vas-tu te nourrir à Las Vegas ?

—Crispin est là-bas.

—Un seul petit tigre-garou ne te suffira pas si tu dois rester plusieurs jours.

—Souviens-toi que je peux aussi me nourrir de colère maintenant.

J'avais découvert cette capacité récemment. Jean-Claude ne la possédait pas, ni aucun autre vampire de sa lignée. Donc, si je n'acquérais mes pou-

voirs qu'à travers lui, je n'aurais pas dû être en mesure de le faire. Mais je l'étais.

—Tu n'as pas encore eu l'occasion de décortiquer le processus et de comprendre comment ça marche.

—Non, mais ça marche.

—Et de quelle colère comptes-tu te nourrir à Las Vegas ?

—Je vais être entourée de flics et de suspects. Tu sais bien que le zen n'est pas une qualité très répandue chez nous.

—Te nourrir d'eux sans permission est illégal. Je pense même que c'est considéré comme un crime.

—Si je bois leur sang, oui. Mais la loi ne s'est pas encore adaptée pour tenir compte des vampires qui peuvent se nourrir d'autre chose. Si je me nourrissais de sexe involontairement, ça tomberait sous le coup de la loi antiviol psychique et magique, mais pour ce qui est de la colère, la juridiction reste floue.

—Et si les flics sert aperçoivent ? Ils pensent déjà que tu es l'une des nôtres.

Je réfléchis et haussai les épaules.

—Honnêtement, la manière dont la plupart des mandats sont formulés m'encourage à utiliser toutes mes capacités métaphysiques pour attraper les méchants.

—Je ne crois pas que l'idée soit de t'encourager à te nourrir de tes collègues ou de tes proies.

Je souris.

—Non, ce n'est pas l'idée, mais c'est ce qui est marqué sur le papier. Et c'est la seule chose qui compte avec la loi - ça, et la façon dont tu peux l'interpréter.

—Qu'est devenue la fille que j'ai rencontrée il y a quelques années, et qui croyait à la vérité, à la justice et à l'idéal américain ?

—Elle a grandi.

L'expression de Jason s'adoucit.

—J'ai comme l'impression que je devrais te demander pardon pour ça au nom de tous les hommes de ta vie.

—Ne te flatte pas. La police m'a aidée à m'endurcir, elle aussi.

—Tu ne t'es nourrie de colère que quelques fois, et ça ne t'a pas rassasiée autant que l'ardeur.

—Jean-Claude pourra répartir mon ardeur entre vous tous pendant mon absence. Il l'a déjà fait pendant que je bossais pour la police.

—Oui, mais ce n'est qu'une mesure temporaire, et ça marche mieux si tu t'es déjà bien nourrie juste avant.

—Tu es volontaire ?

Il eut un large sourire.

—Que se passera-t-il si je dis « oui » ?

—Tu fais ça pour me retarder jusqu'au réveil de Jean-Claude, tu crois qu'il tentera de me retenir.

—Je crois surtout que tu as déjà beaucoup de mal à me repousser. Si notre maître t'ordonne de rester, seras-tu capable de le défier ?

Soudain, j'eus peur. Jason avait raison : quoi qu'il se passe entre moi et les hommes de ma vie, c'est toujours à Jean-Claude que j'ai le plus de mal à résister. Comme si ce n'était pas ma nécromancie qui l'empêchait de me contrôler totalement, mais plutôt la distance. Le simple fait d'être trop souvent très proche de lui usait peu à peu ma résistance et sapait mon indépendance.

—Merci, Jason.

Il fronça les sourcils.

—Pour quoi ?

—Grâce à toi, j'ai compris qu'il ne fallait pas que je perde de temps. Je viens de me rendre compte que si Jean-Claude se réveillait et m'interdisait d'y aller, il n'est pas dit que j'arriverais à partir quand même. Et ça ne va pas du tout. Je suis un marshal fédéral et une exécutrice de vampires. Je dois être capable de faire mon boulot ; sans ça, qui suis-je ?

—Tu es Anita Blake, la servante humaine de Jean-Claude et la première véritable nécromancienne depuis plus d'un millénaire.

—Ouais : je suis la nécromancienne domestique de Jean-Claude.

Je me dirigeai vers la porte pour demander aux gardes de m'envoyer deux de leurs collègues.

—Tu es l'une de mes meilleures amies, lança Jason dans mon dos, et j'ai peur de ce qui pourrait t'arriver à Las Vegas.

Je hochai la tête mais ne me retournai pas, au cas où voir l'un de mes meilleurs amis à poil m'aurait fait changer d'avis.

—Moi aussi, j'ai peur, Jason. Peur d'aller à Las Vegas et d'affronter Vittorio, mais, très franchement, je commence aussi à avoir peur de rester ici.

Saisissant la poignée de la porte, j'ajoutai :

—Quand il est réveillé et qu'il me regarde, j'ai de plus en plus du mal à lui dire « non ». Je suis en train de me perdre, Jason.

—Je suis ton animal à appeler, Anita. Il te suffit de me toucher pour avoir la force de résister aux vampires.

—Le problème, Jason, c'est que tu es l'une des personnes à cause desquelles je suis en train de me perdre. Le problème, ce n'est pas seulement Jean-Claude, c'est vous tous. Je peux résister à un ou deux d'entre vous, mais pas à une demi-douzaine. Vous êtes trop nombreux pour moi.

J'ouvris la porte et dis aux gardes en tee-shirt noir que j'avais besoin de porteurs. Je ne retournai pas dans la chambre pour attendre. Je ne voulais plus parler à Jason, et je voulais encore moins contempler le lit où dormaient deux magnifiques vampires. Si je n'avais pas été convaincue que Vittorio voulait me tuer pour envoyer ma tête à quelqu'un, j'aurais été ravie de ce voyage impromptu à Las Vegas. J'avais besoin de mettre de la distance entre moi et les hommes de ma vie.

CHAPITRE 5

L'avion se posa à Las Vegas sans que j'aie fait de crise d'hystérie. Un bon point pour moi. Le plus triste, c'est que j'ai moins peur avec quelqu'un près de moi ; donc, je me réjouissais d'être un peu seule, et en même temps, ça me manquait d'avoir une main à tenir. Comment pouvais-je à la fois avoir envie de m'enfuir très loin d'eux et de les emmener avec moi ? Même de ma part, ça n'avait pas de sens.

Il fait chaud à St. Louis, mais c'est pire à Las Vegas. D'accord, c'est de la chaleur sèche, donc un peu plus facile à supporter... si on trouve supportable de vivre dans un four allumé. La température était telle que, l'espace d'un instant, j'en eus le souffle coupé, comme si mon corps me disait : « C'est une blague, j'espère ? » Hélas, non seulement ça n'en était pas une, mais nous allions devoir poursuivre des vampires par cette chaleur. Merveilleux.

Je chaussai mes lunettes, ce qui ne me rafraîchit absolument pas, mais qui m'évita d'être éblouie par le soleil.

Le pilote m'aidait à décharger mes bagages quand j'aperçus un gros balèze en uniforme qui se dirigeait vers nous. D'autres types vêtus de la même façon le suivaient à une distance respectueuse. Je n'eus pas besoin de voir son badge pour deviner qu'il s'agissait du shérif en second Shaw.

Il était si grand et si costaud que sa main engloutit la mienne lorsqu'il la serra. Je ne pouvais pas voir ses yeux derrière les verres réfléchissants de ses lunettes, mais il ne pouvait pas voir les miens non plus. Les lunettes de soleil, ça vous donne peut-être l'air cool, mais ça cache ce que la plupart des gens ont de plus expressif. On peut mentir avec sa bouche, voire même avec son visage, mais les yeux trahissent beaucoup de choses, et pas toujours en les montrant. Vous pouvez déduire un paquet de trucs d'après ce que quelqu'un tente de dissimuler. Évidemment, nous étions plantés au milieu du désert, donc, sur ce coup-là, nos lunettes pouvaient très bien servir uniquement à nous protéger du soleil.

—Fry et Reddick vont prendre vos bagages, dit Shaw. Vous pouvez monter dans la première voiture avec moi.

—Désolée, shérif, mais une fois qu'un mandat d'exécution a pris effet et que la chasse est ouverte, je suis légalement tenue de garder mon équipement sous les yeux, ou sécurisé et hors de vue du public.

—Depuis quand ?

Ce fut le lieutenant Grimes qui répondit :

—Depuis le mois dernier.

Je hochai la tête.

—Je suis impressionnée que vous le sachiez.

Il sourit.

—On accompagne l'exécuteur local depuis un an. Ça fait partie de notre boulot de suivre l'évolution de la loi.

J'acquiesçai de nouveau, me gardant bien de lui faire remarquer que la plupart des flics traitaient toujours les marshals de la branche surnaturelle comme des inférieurs, voire comme une gêne. Je ne pouvais pas les en blâmer : beaucoup d'entre nous ne sont guère plus que des assassins munis d'un insigne, mais les autres... Nous faisons de notre mieux.

—A quoi est dû ce changement ? s'enquit Shaw.

Cela me plut qu'il pose la question. La plupart de ses collègues ne l'auraient pas fait.

—Un chasseur de vampires du Colorado a laissé sa hotte de joujoux sur la banquette arrière de sa voiture, et des ados en mal de sensations fortes la lui ont piquée. Ils ne devaient pas se douter de ce qu'elle contenait, mais ils ont vendu ses flingues, et l'un d'eux a été utilisé pour un vol à main armée, qui a fait une victime.

Shaw détailla ma montagne de bagages.

—Vous ne pouvez pas emporter tout ça. Certains de ces sacs doivent peser plus lourd que vous.

—Je les mettrai quelque part en lieu sûr, et je prendrai ce dont j'ai besoin au fur et à mesure. Je n'emporterai pas plus d'un sac à dos et quelques armes que je garderai sur moi.

—On peut les entreposer au bureau, offrit Grimes. Nos gars vous accompagneront pour exécuter le mandat ; vous n'aurez qu'à revenir prendre vos affaires en même temps qu'eux.

J'acquiesçai.

—Parfait.

Grimes me sourit de nouveau. Impossible de dire si c'était un vrai sourire ou sa version d'une tête de flic. Certains vous présentent un visage impas-

sible, d'autres vous sourient, mais tous s'assurent que vous ne puissiez pas déchiffrer ce qu'ils pensent et ressentent réellement. Et je n'aurais sans doute pas l'occasion de découvrir de quoi il retournait, pendant mon séjour, parce que le lieutenant ne m'accompagnerait pas sur le terrain. Il resterait au poste pour diriger les opérations.

—Sonny va nous conduire.

Je ne savais pas trop qui était Sonny, mais je le verrais bien quand quelqu'un s'installerait au volant.

—J'ai besoin d'emmener le marshal Blake au débriefing, objecta Shaw.

—Vous voulez monter avec nous, shérif ? demanda Grimes.

Shaw parut réfléchir une seconde ou deux. Il ôta son chapeau pour essuyer la sueur de son front, révélant que ses cheveux étaient coupés plus court que ceux des membres du SWAT - presque rasés sur les côtés et pas beaucoup plus longs sur le dessus, comme s'il n'avait jamais quitté l'armée... ou comme s'il fréquentait toujours ses coiffeurs.

—Je vous suis. Du moment qu'on se met au frais...

Ils acquiescèrent tous, et j'attendis que quelqu'un se dirige vers la voiture que nous devions prendre. Je pensais que les choses iraient plus vite dès ma descente d'avion. Au lieu de ça, ils restaient tous très calmes - d'un autre côté, moi aussi. Quoi que nous puissions ressentir à l'intérieur, extérieurement, tout le monde se maîtrisait. Le boulot d'abord, et les émotions plus tard... peut-être. Parfois, vous repoussez le moment de vous laisser aller jusqu'à ce qu'une émotion devienne obsolète, et qu'elle s'ajoute à la longue liste des choses que vous n'avez pas pu vous permettre d'éprouver.

Je saisis un de mes énormes sacs et m'apprêtai à en empoigner un autre, mais le dénommé Rocco (d'après son badge) me prit de vitesse. Je le laissai faire. Son collègue Hooper se chargea du dernier, et je ne protestai pas non plus. Le problème survint quand Grimes voulut me soulager de mon fardeau.

—C'est bon, lieutenant. Je peux le porter.

Il hésita. Nous nous regardâmes un moment, puis je dis :

—Mais vous pouvez prendre ma valise si vous voulez.

Il hocha la tête et obtempéra.

Je découvris bientôt que Hooper était Sonny. Lorsqu'il ouvrit le coffre d'un SUV, son équipement se trouvait déjà là. J'y aperçus un gilet pare-balles, deux casques différents, et tout un tas d'autres trucs, mais pas de flingues.

Comme si j'avais posé la question, il lâcha :

—J'ai une armoire blindée.

Et il poussa le reste de ses affaires pour me la montrer.

—Trouvée au marché des accessoires ? demandai-je. Il acquiesça.

—Il faudrait peut-être que je m'en procure une. Ce serait « sécurisé », au sens de la nouvelle loi, et drôlement plus pratique pour moi.

—Nous devons être constamment prêts à intervenir.

—Moi aussi.

Son coffre était déjà si plein qu'il y eut à peine la place de caser mes sacs. Grimes nous rejoignit, traînant mon unique valise.

—Le pilote a dit que vous n'aviez pas d'autres bagages personnels.

—En effet.

—Trois sacs de flingues plus gros que vous, mais une seule valise de fringues.

—Ouais.

Ils hochèrent tous la tête d'un air approbateur en réarrangeant le contenu du coffre pour tenter de faire de la place à ma valise. J'ai découvert, il y a longtemps, que se déplacer avec son entière garde-robe est le meilleur moyen de perdre de la crédibilité auprès des flics. Si vous voulez qu'ils vous traitent en égale, mieux vaut éviter de jouer les poupées Barbie. Et puis, on était aux États-Unis, pas sur une île déserte. Si je tombais à court de vêtements propres, je trouverais toujours un centre commercial où en acheter d'autres.

Hooper, alias Sonny, s'installa au volant. Grimes prit le siège passager. Les plus haut gradés montent généralement devant. Ou derrière, ça dépend des gens. Le sergent Rocco se retrouva à côté de moi. J'avais l'impression que la montagne d'armes et d'équipement exerçait une pression contre le dossier de la banquette, comme si le potentiel de destruction pouvait s'échapper des sacs. Ou peut-être que j'étais juste nerveuse. Je savais qu'il y avait des grenades là-dedans. Or, Mme Grenade est votre amie jusqu'à ce que vous l'activiez, mais quand même. Je n'ai pas encore l'habitude de transporter des trucs qui font « boum », ou qui crament tout dans un rayon de dix mètres. Je sais que je n'ai rien à craindre, mais ça me rend toujours un peu nerveuse. Je ne suis pas fan des explosifs.

Nous démarrâmes. Shaw était toujours dehors, debout au milieu de ses agents en uniforme. C'est lui qui avait suggéré qu'on se mette au frais, pourtant il restait planté en plein cagnard, m'observant derrière ses verres réfléchissants. Je songeai qu'il ne m'avait pas montré ses yeux, pas une seule fois. Pour être honnête, je ne lui avais pas montré les miens non plus.

—Il sait qu'on peut encore le voir, hein ? demandai-je comme nous le dépassions en roulant.

—Oui, répondit Grimes. Pourquoi ?

—Parce qu'il n'a pas l'air content tout à coup.

—On a perdu des gars.

Je le dévisageai et vis que son expression affable s'était quelque peu flétrie sur les bords. A présent, elle laissait transparaître une pointe de douleur, et ce frémissement de colère que nous avons tous en nous.

—Je ne peux pas les ramener, mais je ferai tout mon possible pour buter le vampire qui les a tués, promis-je.

—Notre mission est de sauver des vies, marshal, pas d'en supprimer, répliqua Grimes.

J'ouvris la bouche, la refermai et cherchai ce que je pourrais bien dire pour ne pas le contrarier davantage.

—Mais moi, mon boulot, c'est de supprimer des vies, pas d'en sauver, lieutenant.

—Vous ne pensez pas qu'en éliminant des vampires, vous sauvez leurs prochaines victimes ? intervint Rocco.

Je réfléchis et secouai la tête.

—Je le pensais autrefois, oui, et c'est peut-être vrai. Mais aujourd'hui, j'ai juste l'impression de tuer des gens.

—Des gens, pas des monstres ?

—J'ai longtemps cru que c'était des monstres.

—Et maintenant ?

Je haussai les épaules et détournai les yeux. Dehors, je voyais défiler beaucoup de terrain nu. Des centres commerciaux se profilaient dans le lointain. Nous nous trouvions peut-être à Las Vegas, mais le paysage était parfaitement générique.

—Ne me dites pas que la célèbre et redoutable Anita Blake ramollit en vieillissant ? lança Hooper.

—Hooper, dit Grimes sur un ton d'avertissement.

L'intéressé ne s'excusa pas.

—Vous m'avez dit que mon équipe était à sa disposition, lieutenant. J'ai besoin de savoir. Nous avons tous besoin de savoir.

Rocco ne bougea pas. Je ne te vis même pas frémir. Il se figea comme s'il ne savait pas trop ce qui allait se passer. Et cette simple réaction m'indiqua que les gars de Grimes ne le contredisaient pas souvent, voire jamais. Le fait

que Hooper s'y soit risqué disait bien à quel point ils étaient bouleversés par la mort de certains de leurs camarades et le sommeil étrange qui affectait les autres.

Assise à côté de Rocco, je laissai un silence lourd se prolonger à l'intérieur du SUV. Je comptais bien calquer mon attitude sur celle du sergent.

—Poser une question à quelqu'un ne suffit pas pour savoir si on peut lui faire confiance ou non, Sonny, lâcha enfin Grimes.

—Je sais, lieutenant, mais on n'a pas le temps pour autre chose.

Je sentis la tension de Rocco se relâcher. Je considérai que c'était bon signe, mais attendis quand même la suite sans intervenir.

Grimes me jeta un coup d'œil.

—On ne peut pas vous demander si vous ramollissez, marshal. Ce serait malpoli, et vous répondriez forcément comme n'importe lequel d'entre nous – par la négative.

Je souris et secouai la tête.

—Je buterai ce vampire pour vous, Grimes. Je buterai toute personne qui l'aidera. Je buterai autant de gens que mon mandat m'y autorisera. Je vengerai vos hommes.

—La vengeance, ce n'est pas notre boulot.

—Mais c'est le mien.

Grimes baissa les yeux sur sa grande main posée sur le bord du siège passager. Puis il leva ses yeux bruns vers moi.

—Nous ne pouvons pas agir par désir de vengeance, marshal Blake, dit-il gravement. Nous sommes la police. Les gentils. Il n'y a que les criminels qui agissent pour se venger. Nous, nous faisons respecter la loi. La vengeance est contraire à la loi.

Je soutins son regard et je vis qu'il pensait ce qu'il disait, qu'il le pensait du fond du cœur.

—C'est un beau et noble sentiment, lieutenant. Mais j'ai tenu dans mes bras des gens que j'aimais et qui se mouraient après avoir été attaqués par une de ces créatures. J'ai vu des familles entières détruites. (Il secoua la tête.) Vittorio est maléfique, pas parce que c'est un vampire, mais parce que c'est un tueur en série. Il tire du plaisir de la douleur et de la mort d'autrui. Il continuera à faire des victimes tant que nous ne l'arrêterons pas. Et la loi me donne le droit de le faire. Si vous ne voulez pas considérer que je vengerai vos hommes en le tuant, libre à vous. Qui que je venge, le résultat sera le même.

—Et qui vengerez-vous ? interrogea Hooper.

Cette fois, personne ne lui ordonna de se taire.

Je réfléchis, et la réponse m'apparut immédiatement.

—Melbourne et Baldwin.

—Les deux membres du SWAT que vous avez perdus à St. Louis, dit Grimes.

Je hochai la tête.

—Vous étiez proche d'eux?

—Je ne les avais jamais rencontrés avant cette intervention.

—Pourquoi vouloir venger deux types que vous ne connaissiez pas ? demanda Rocco.

Alors, je sentis un filet d'énergie s'écouler de lui. Il venait de baisser légèrement son bouclier psychique. Etait-ce un empathe ? Cherchait-il à lire mes véritables émotions ?

Le SUV ralentit, et Hooper se gara. Je plongeai mon regard dans les yeux sombres de Rocco, bien plus sombres que ceux de Grimes - presque noirs, en fait. Du coup, ses pupilles étaient difficiles à distinguer, comme celles d'un vampire quand son pouvoir les fait disparaître dans la couleur de ses iris.

—C'est quoi votre spécialité ? lançai-je.

—De quoi parlez-vous ? répliqua Rocco.

—Allons, sergent. Vous êtes trop grand pour jouer les ingénues.

Il sourit.

—Je suis un empathe.

Les yeux plissés, je le dévisageai. Son pouls s'était accéléré un tout petit peu, et sa bouche était entrouverte. Je me mordis la lèvre inférieure.

—Vous mentez.

—Je suis un empathe, répéta-t-il très fermement.

—Et ?

—Et quoi ?

—Vous êtes un empathe et un ?..., dis-je, attendant qu'il termine ma phrase.

Nous nous regardâmes, et l'air se fit plus dense et plus lourd comme nous baissions nos boucliers respectifs.

—On pourrait continuer à l'intérieur ? suggéra Grimes.

—Oui, monsieur, répondit Rocco.

—Pas de problème, ajoutai-je.

—Vous voulez bien qu'il vous lise psychiquement ? demanda Hooper.

—Comme l'a fait remarquer Grimes, me poser des questions ne vous suffira pas pour déterminer si vous pouvez me faire confiance. Mais quelque chose me dit que la partie de Rocco qui n'est pas un empathe pourra vous en apprendre davantage.

—Nous voulons savoir ce qui s'est passé la dernière fois que vous avez chassé ce vampire, marshal. Etes-vous prête à revivre ça ?

Je n'accordai pas même un coup d'œil à Grimes. Je continuai à soutenir le regard noir et inébranlable de Rocco, je savais quelque chose que le lieutenant ignorait sans doute au sujet de son sergent. Il brûlait d'envie de me tester. C'était en partie dû à son instinct de mâle, qui désirait établir lequel de nous deux était le dominant, mais il n'y avait pas que ça. Son pouvoir semblait avide, presque... affamé. Je ne voyais pas comment lui demander poliment s'il se nourrissait des souvenirs qu'il collectait. Car dans l'affirmative, je n'étais pas le seul vampire vivant à Las Vegas.

CHAPITRE 6

Rocco et moi remontâmes nos boucliers comme d'autres auraient renfilé leur veste. Nous étions des pros tous les deux. C'était bon à savoir.

—On va entrer par le parking, dit Grimes à Hooper. La salle de réunion doit être prête.

Hooper redémarra et se dirigea vers une énorme porte de garage. Je ne compris pourquoi elle était aussi haute et aussi large qu'une fois à l'intérieur. Je dirais bien que c'était plein de camions là-dedans, mais le mot ne leur rendait pas justice. J'avais vu les véhicules du SWAT de St. Louis, et, franchement, j'étais jalouse pour eux.

Nous descendîmes de voiture. Du coin de l'œil, je remarquai une zone d'exercices moquettée sur la gauche, mais, pour l'essentiel, je concentrai mon attention sur les camions. Je reconnus le B.E.A.R. Lenco, le SWAT de St. Louis en avait un, mais les autres étaient nouveaux pour moi. Deux d'entre eux ressemblaient à des petits frères du B.E.A.R., ce qu'ils étaient probablement. Le reste..., je n'en avais pas la moindre idée. Oh, je pouvais deviner à quoi ils servaient, mais je ne connaissais pas leur nom. L'un d'eux était le plus gros RV que j'aie jamais vu. Ensemble, ils offraient un spectacle intimidant et étrangement masculin. Je sais que la plupart des hommes parlent de leur voiture comme s'il s'agissait d'une belle femme, mais aucun des véhicules garés-là n'avait quoi que ce soit de féminin.

—Marshal Blake, dit Grimes sur un ton insistant.

Je me tournai vers mes compagnons, qui m'observaient avec une certaine impatience.

—Désolée, lieutenant. J'étais hypnotisée par votre matos.

Il sourit.

—Si vous avez le temps avant de repartir, nous vous ferons une visite guidée avec joie.

—J'adorerais.

La porte du garage commença à descendre.

—Vos armes sont en sécurité dans le coffre de Sonny.

—Je n'en doute pas.

Grimes me fit un signe.

—Alors, tout le monde en salle de réunion.

J'acquiesçai et leur emboîtai le pas tandis qu'ils contournaient la zone d'exercices. Contre le mur, j'aperçus des casiers beiges à cadenas. Sans doute des râteliers. Je savais qu'on finirait par mettre mes flingues sous clé, mais, franchement, si les méchants arrivaient jusqu'ici, je parierais sur nous. L'armoire blindée de Sonny était top.

La salle de réunion était une grande pièce meublée de longues tables et de plusieurs rangées de chaises. Il y avait un tableau blanc contre un mur - ambiance salle de classe. Mais les six hommes qui nous attendaient ne ressemblaient pas du tout à des étudiants. Personne n'avait passé de coup de fil en chemin ; donc, ou bien Rocco était télépathe, en plus de tout le reste, ou bien ils avaient prévu de me présenter leurs pratiquants dès le début. Je n'arrivais pas à décider si je me sentais piégée, ou si j'aurais fait la même chose à leur place. Me serais-je fait confiance ?

Les six hommes avaient les cheveux coupés aussi court que le reste de l'unité comme s'ils fréquentaient tous le même coiffeur. Mais après avoir vu le crâne presque rasé de Shaw, je ne trouvais pas que leur coupe soit particulièrement radicale. Ils étaient tous grands : un mètre soixante-quinze pour le plus petit, et la plupart d'entre eux dépassaient le mètre quatre-vingts. Ils avaient tous les épaules larges, et leur uniforme ne pouvait pas dissimuler qu'ils faisaient de la muscu. D'un autre côté, c'était des membres du SWAT. S'ils se laissaient aller physiquement, ils perdraient leur boulot. Les seules différences entre eux, au premier abord, c'était la couleur de leurs yeux, de leurs cheveux, et la teinte de leur peau. Alors qu'ils étaient juste plantés là, sans rien faire de spécial, ils avaient l'air d'une équipe.

Me sentais-je mise à l'écart ? Non, pas vraiment. Avais-je l'impression d'être la curiosité du jour qu'un élève avait apportée et qu'il allait montrer au reste de la classe ? Un peu.

Le sergent Rocco s'avança et me présenta aux autres. Le lieutenant Grimes et Hooper restèrent près de la porte, qu'ils avaient refermée derrière eux.

—Voici Davis - Davey, dit Rocco en me désignant un blond aux yeux bleu clair, dont la fossette au menton soulignait une très belle bouche.

Je n'aurais pas dû faire attention à ce genre de détail, hein ? Probablement pas.

Je tendis ma main à Davey, qui la serra fermement. Vu que la sienne était environ deux fois plus grosse que la mienne, j'appréciais qu'il ne se retienne pas. Certains types costauds me serrent la main comme s'ils avaient peur de la casser. Davey semblait convaincu que je n'étais pas en porcelaine. Tant mieux.

—Voici Mercer – Mercy.

Mercy avait des cheveux bruns et de grands yeux clairs, dont je n'arrivais pas à décider s'ils étaient gris ou bleus. Quand il me regarda bien en face en me serrant la main, ils me parurent bleus, mais d'un bleu incertain, comme si leur couleur pouvait changer en fonction de la lumière. Lui aussi avait une bonne poignée de main. Peut-être s'étaient-ils tous entraînés.

Le suivant dans la file était brun lui aussi, mais avec des cheveux tellement frisés que même sa coupe courte ne parvenait pas à le dissimuler. Il avait des yeux d'un brun chocolat pur. Quand Rocco me le présenta sous le nom de Rusterman, je pensai un instant qu'on devait le surnommer Rusty, mais je me trompais.

—Spider.

Je me retins de demander : « L'araignée ? Pourquoi ? » et laissai Rocco m'entraîner plus loin dans la file.

Le suivant s'appelait Sanchez, et il avait le physique de son patronyme. Pourtant, il ressemblait tellement à ses collègues qu'on aurait dit la version latino du militaire de base. Certes, ils étaient tous grands et athlétiques, mais il n'y avait pas que ça. C'était comme si la personne qui les avait recrutés avait un type bien défini, et qu'elle s'y était tenue.

« Voici Sanchez – Arrio », avait dit Rocco, et je ne savais pas si c'était son prénom ou un autre surnom. Je ne posai pas la question parce que, franchement, ça n'avait aucune importance. Du moment que je savais comment l'appeler.

Quand la main de Sanchez toucha la mienne, une petite étincelle jaillit, comme une décharge d'électricité. Nous luttâmes tous deux pour ne pas sursauter, mais les autres s'en aperçurent, à moins qu'ils ne l'aient senti. Après tout, je me tenais dans une pièce pleine de psys entraînés.

—Tu l'as piquée, Arrio. Vilain pratiquant, tu seras privé de dessert, plaisanta Spider.

Les autres eurent ce gloussement si masculin que même les lesbiennes les plus hommasses ne parviennent jamais à imiter.

—Désolé, marshal, s'excusa Sanchez.

—Il n'y a pas de mal.

Il sourit et hocha la tête, mais il était embarrassé. Je compris alors que cette poignée de main était un test, pas seulement pour moi mais pour chacun d'entre nous. De la même façon que tes hommes testent leurs capacités physiques en salle de muscu, au stand de tir ou sur le parcours du combattant, ces pratiquants cherchaient à voir s'ils pouvaient dissimuler leur nature quand ils étaient peau contre peau avec une autre psy. J'en ai rencontré beaucoup qui n'auraient pas pu.

—Tu dois bosser sur ton bouclier au contact, Arrio, dit Rocco.

—Oui, sergent. Désolé.

Rocco hocha la tête et passa au suivant dans la file. Il s'appelait Theodoros, un nom aussi grec que son physique, et était surnommé Santa, même si je peux vous assurer qu'il ne ressemblait à aucun Père Noël de mon enfance. Ses cheveux étaient raides, aussi noirs que les miens ou ceux de Sanchez. Un grand brun ténébreux typique, pour qui les aime musclés. Je me demandais où diable il avait été péché le surnom de « Santa ». Je savais que ça voulait dire « saint » en espagnol, mais je doutais que ce soit pour cette raison.

Santa n'éprouva aucune difficulté à me serrer la main sans me faire sentir rien d'autre que la pression ferme de ses doigts. Lui et le dernier de ses collègues devaient y mettre un point d'honneur. Sanchez avait merdé ; ils feraient d'autant plus d'efforts pour compenser.

Le dernier des pratiquants était basané, lui aussi, même si j'eus du mal à deviner ses origines. Il avait les cheveux assez frisés pour être afro-américain, mais ses traits et sa couleur de peau ne collaient pas tout à fait. Ses yeux hésitaient entre le brun foncé et le noir. Mais quelle que soit leur teinte exacte, plus proche de la mienne ou de celle de Rocco, ils étaient encadrés par des cils étrangement courts et épais, une sorte de dentelle noire qui leur donnait l'air plus grands et plus délicats qu'ils ne l'étaient réellement.

—Et voici Moonus - Moon, dit Rocco.

Nous échangeâmes un sourire et une poignée de main. Puis Rocco me fit signe de le suivre jusqu'au tableau blanc.

—Quant à moi, je suis Cannibale,

Comme avec Spider, je me demandai pourquoi on l'avait surnommé ainsi.

— Puisqu'on se présente par nos petits noms, je m'appelle Anita.

—Nous avons entendu dire que vous aviez un surnom, dit Rocco, alias Cannibale.

Je le regardai sans réagir, attendant qu'il enchaîne.

—L'Exécutrice.

Je hochai la tête.

—C'est comme ça que m'appellent les vampires, ouais.

—Vous êtes un peu petite pour une exécutrice, non ? lança Davey.

—De votre point de vue, sûrement, répliquai-je. Vous mesurez quoi, Davis : un mètre quatre-vingt-dix ?

—Quatre-vingt-douze, rectifia-t-il.

—Seigneur. Tout le monde doit vous paraître petit quand vous n'êtes pas au boulot.

Les autres rirent de lui, et avec moi, ce qui était une bonne chose. Leur sergent les fit taire d'un geste.

—Sur le terrain, nous utilisons nos surnoms, marshal. Voulez-vous que nous utilisions le vôtre ?

Je le dévisageai.

—Vous me demandez si je veux que vous m'appeliez « l'Exécutrice » plutôt que Anita ou Blake ?

Il acquiesça.

—Sûrement pas ! D'abord, c'est trop long. Ensuite, personne ne m'a jamais appelée ainsi d'une façon positive.

—C'est un surnom qui vous embarrasse ?

—Non, mais c'est comme Ivan le Terrible. Je doute sérieusement que quiconque l'ait jamais appelé ainsi en face.

—Les vampires vous appellent «l'Exécutrice » en face, répliqua Cannibale comme s'il en était certain.

J'opinai.

—Parfois. Mais généralement, quand ils s'adressent à moi, ils disent juste « Exécutrice », sans article devant.

—On peut vous appeler « Exécutrice » nous aussi.

Je soupirai.

—J'aimerais autant pas, sergent. Trop de méchants m'ont appelée ainsi pendant qu'ils essayaient de me tuer. C'était leur façon de se moquer de moi, parce qu'ils ne voyaient en moi qu'une femme petite à l'air fragile et très peu menaçant.

—Et que leur est-il arrivé après qu'ils se sont moqués de vous ? demanda Cannibale très sérieusement en scrutant mon visage.

Je soutins son regard.

—Après ça, c'est moi qui les ai tués, sergent. Sans ça, je ne me tiendrais pas devant vous aujourd'hui.

—Je vous promets de ne plus jamais dire que vous êtes petite, lança Davey.

Cela eut raison de la gravité de l'instant, et je fus ravie de rire avec les autres.

—Très bien. Alors, si vous venez sur le terrain avec nous, ce sera Anita.

—Vous ne me laisserez vous accompagner que si je réussis votre petit test, pas vrai ?

—C'est ça, répondit le lieutenant Grimes, qui se tenait toujours près de la porte.

Tout le monde se tourna automatiquement vers lui.

—Il existe des tas de psys en ce monde, marshal Blake, mais très peu qui soient assez puissants pour nous servir à quelque chose et qui se maîtrisent suffisamment pour ne pas nous mettre en danger, dans une situation de combat. Nous devons connaître la nature exacte de vos pouvoirs et mesurer le contrôle que vous exercez dessus. Certaines capacités psychiques sont antagonistes ; si les vôtres entrent en conflit avec celles d'un de nos hommes, nous ferons attention à ne pas vous mettre dans la même équipe.

—Vous avez visiblement beaucoup réfléchi à tout ça, lieutenant, et j'apprécie. Mais je sais également que notre ami Cannibale teste vos hommes en même temps que moi. Il cherche à déterminer s'ils peuvent rester dans la pièce sans être affectés pendant qu'il goûtera mon pouvoir. Oui, vous voulez savoir si mes capacités sont compatibles avec celles de vos hommes, mais vous en profitez pour les tester eux aussi du même coup.

—Nous venons de perdre l'un d'eux, marshal. Un de nos meilleurs éléments. Nous n'avons que peu de temps pour vous mettre au parfum, et réciproquement. Vous avez déjà chassé ce vampire, et nous avons besoin de savoir ce que vous savez.

—Tout est dans le rapport.

—Le pouvoir de Cannibale nous dira si le rapport était exact.

—Vous voulez dire, si je n'ai pas menti.

Il sourit et fit un signe de dénégation.

—Pas si vous avez menti, mais si vous avez omis des choses. Vous sortez avec le Maître de votre Ville, marshal. Vous vivez avec lui. Nous avons besoin de savoir si cela affecte votre loyauté.

—Merci pour votre politesse, lieutenant. Le dernier flic de Las Vegas qui m'a posé ce genre de question m'a accusée de baiser tout ce qui bougeait.

Il eut une grimace de dégoût.

—Aucun de mes hommes ne vous aurait jamais insultée de la sorte, mais je m'excuse pour ce manque d'hospitalité de la part des autorités de notre ville.

—Merci, lieutenant. J'apprécie.

—Wizard était le bras droit de Cannibale pendant cette opération.

—Wizard, « le magicien ». C'est l'homme que vous avez perdu ?

Il acquiesça.

—Nous devons savoir comment vous vous intégrez à l'équipe, et nous n'avons qu'une heure pour le déterminer avant d'être tenus de vous rendre à Shaw.

Pas « au shérif Shaw », remarquai-je. Je me demandai s'il avait compris que c'était lui qui m'avait insultée.

Cannibale prit la parole, et je reportai mon attention sur lui.

—Si vous étiez comme notre exécuteur et que vous utilisiez juste des armes conventionnelles, nous trouverions le temps de vous emmener au stand de tir, mais ce sont vos capacités psychiques qui risquent de nous causer le plus de problèmes. Nous pouvons toujours vous confisquer vos flingues, mais pas vos pouvoirs.

—Que se passera-t-il si je ne réussis pas votre test ?

—Je ne mettrai pas mes hommes en danger à cause de vous, marshal Blake, affirma Grimes.

—Et si je réussis ?

—Nous vous aiderons à exécuter votre mandat.

—Si vous échouez, il y a d'autres chasseurs de vampires en ville, dit Cannibale. Des chasseurs qui ne sont pas assez psys pour que ça pose un problème.

—Dans ce cas, ils ne seront pas non plus assez psys pour vous être utiles, répliquai-je.

—Nous pouvons nous débrouiller seuls.

—L'un de vous est-il capable de sentir les morts-vivants ?

—Aucun de nous ne possède de pouvoir qui concerne les vampires en particulier, non.

Je plongeai mon regard dans les yeux sombres de Cannibale.

—Il existe des tas de sortes de morts. Les vampires ne sont pas les seuls au menu.

Je fis un petit pas vers lui, me rapprochant sans toutefois envahir son espace personnel, et ajoutai à voix basse :

—De la même façon qu'il existe des tas de sortes de vampires.

Cannibale sourit, et de nouveau, je perçus son excitation.

—Très bien. Allons-y.

—Oui.

Plus fort, pour que son lieutenant et ses hommes l'entendent, il lança :

—Vous êtes prête, Anita ?

—Vous voulez que je me prépare comment, au juste ?

—C'est-à-dire ?

—Vous voulez que je tente de vous repousser, ou que je coopère quand vous tenterez de lire dans mon esprit ?

—J'adorerais essayer d'enfoncer votre bouclier, à l'occasion. Mais là, nous n'avons pas le temps, et le dernier psy qui a joué à ça avec moi est reparti à l'arrière d'une ambulance.

—Vous êtes bon à ce point, ou mauvais à ce point ?

Un des hommes émit un bruit surpris, genre « Ooh ». Nous ne lui prêtâmes aucune attention.

—Je suis bon, répondit Cannibale. Sauf si vous vous opposez à moi. Dans ce cas, c'est mauvais pour vous.

—Si nous avions le temps, je vous obligerais à me le prouver, mais nous ne l'avons pas. Donc, je vais baisser mon bouclier juste assez pour vous laisser entrer. Merci de ne pas chercher à l'ouvrir complètement.

—Pourquoi ?

—Parce que non seulement je peux sentir les morts, mais, parfois, les morts me sentent aussi. Si vous défoncez mon bouclier, je brillerai comme un fanal, et tous les vampires du coin sauront qu'il y a une psy en ville. Je préfère ne pas trop m'en vanter pour le moment.

—Je ne crois pas que vous mentiez, ni même que vous exagériez.

—Je m'efforce de ne jamais exagérer, sergent. La vérité est déjà bien assez étrange.

—Je ferai attention à votre bouclier, Anita.

—D'accord. Comment procède-t-on ?

—On commence par s'asseoir.

—Au cas où l'un de nous deux tomberait.

—Quelque chose comme ça, oui.

—Vous pensez vraiment être le psy le plus fort dans cette pièce, pas vrai ?

—Oui.

Je haussai les épaules.

—On verra bien.

Les hommes apportèrent une chaise à chacun de nous. Nous nous assîmes face à face. Je baissai légèrement mon bouclier, comme j'aurais entrouvert une porte. A présent, je sentais l'énergie de Cannibale bourdonner sur ma peau, et je percevais aussi des flashs et des vagues de chaleur en provenance des autres hommes. Je luttais pour ne pas me concentrer dessus, pour faire comme s'ils n'existaient pas. C'est la même chose avec les fantômes : si vous ne leur prêtez aucune attention, ils finissent par disparaître.

—Ça marcherait mieux si je vous touchais, dit Cannibale.

Je lui jetai un regard éloquent. Il sourit.

—Vous êtes bien jeune pour être aussi cynique.

Les sourcils froncés, je lui tendis les mains.

—D'accord, d'accord.

Il les prit dans les siennes. Alors seulement, il baissa son propre bouclier ; alors seulement, il projeta vers moi son énergie bourdonnante. Alors seulement, je me souvins que le contact physique augmentait l'efficacité de tous les pouvoirs vampiriques, même si leur propriétaire portait un uniforme et avait encore un pouls.

CHAPITRE 7

Son pouvoir se déversa par la brèche de mon bouclier tel un flot tiède et vivant. L'énergie des métamorphes est chaude mais électrique, si bien que je n'arrive jamais à décider si je la trouve agréable ou pas. Elle chevauche la frontière entre plaisir et douleur. Mais le pouvoir de Cannibale était juste tiède, presque réconfortant. Que diable... ?

Ses mains, qui tenaient les miennes, me semblaient plus chaudes qu'un instant auparavant, comme si sa température corporelle était en train de monter. De nouveau, je comparais son pouvoir à celui d'un lycanthrope, parce qu'il n'avait vraiment rien de commun avec l'énergie froide de la tombe.

Je me rendis compte que j'avais le regard rivé sur nos mains. Je traitais Cannibale comme un vrai vampire. Les gens normaux ne les regardent pas dans les yeux, mais ça fait des années que j'ai dépassé ce stade. Je n'ai pas rencontré de vampire capable de me rouler avec son regard, depuis très longtemps. Un vampire psy encore vivant n'avait aucune chance d'y arriver – non ? Alors, pourquoi ne voulais-je pas le regarder en face ?

Je pris conscience que j'étais nerveuse, limite effrayée, et j'aurais été bien incapable de dire pourquoi. Mis à part quand quelqu'un essaie de me tuer, ou que ma vie privée se complique encore davantage, j'ai un sang-froid à toute épreuve. Je ne comprenais pas cette brusque appréhension.

Je me forçai à lever le regard vers lui. Ses prunelles étaient presque noires, et je ne distinguais toujours pas ses pupilles, mais ses yeux n'étaient pas ceux d'un vampire. Leur couleur n'avait pas dévoré le blanc et embrasé ses globes oculaires. C'était des yeux humains parce que Cannibale était un simple humain. Je n'avais aucune raison de paniquer.

—Vous êtes prête, Anita ? demanda-t-il d'une voix basse et apaisante, comme quand quelqu'un tente de vous hypnotiser.

Je fronçai les sourcils.

—Allez-y, sergent. Les préliminaires ont assez duré.

Il sourit.

Un des autres psys – je ne connaissais pas encore assez bien leur voix pour l'identifier à l'oreille – lança :

—Ne le bousculez pas, marshal. Vous ne voulez pas savoir de quoi il est capable quand il se lâche.

Soutenant le regard noir intense de Cannibale, je répliquai :

—Oh si, je veux savoir de quoi il est capable.

—Vous en êtes sûre ? demanda Cannibale d'une voix toujours aussi douce, comme s'il s'efforçait de ne pas réveiller quelqu'un.

—Autant que vous voulez savoir de quoi je suis capable, répondis-je sur le même ton.

—Vous comptez résister ?

—Seulement si vous me faites mal.

Il eut ce sourire plus féroce que joyeux.

—D'accord.

Il se pencha vers moi, inclinant son buste bien plus long que le mien pour amener nos visages au même niveau, et chuchota :

—Montrez-moi Baldwin. Montrez-moi l'opérateur que vous avez perdu. Montrez-moi Baldwin, Anita.

Ça n'aurait pas dû être aussi facile, mais ce fut comme s'il avait prononcé une formule magique. Les souvenirs se présentèrent à l'avant de mon esprit, et je ne pus les retenir, comme si Cannibale avait démarré un film dans ma tête.

La seule lumière était celle des lampes torche devant et derrière moi. Comme je n'avais pas de lampe moi-même, elle bousillait ma vision nocturne sans m'aider vraiment.

Derry sauta par-dessus quelque chose. Baissant les yeux, je vis qu'il y avait des corps allongés dans le couloir, et je trébuchai sur le troisième. Celui-ci était des nôtres, contrairement aux deux premiers. Trop de sang, trop de dégâts. Je ne parvins pas à l'identifier. Il était cloué au mur par une épée. Il ressemblait à une tortue dont on a arraché la carapace. Sa tenue de combat en miettes révélait son torse déchiqueté. Le gros bouclier en métal gisait écrasé loin de lui. S'agissait-il de Baldwin ?

Des jambes dépassaient d'une porte ouverte. Derry les enjamba sans vérifier à qui elles appartenaient: il faisait confiance à ses camarades pour n'avoir rien laissé de vivant et de dangereux derrière eux. Ça me posait un problème, mais je continuai à avancer quand même. Je restai avec Derry et Mendez, comme j'en avais reçu l'ordre.

Je hoquetai sur ma chaise, dévisageant Cannibale dont les mains agrippaient les miennes.

—Ce n'était pas juste un souvenir, dis-je d'une voix tendue. Vous m'avez ramenée dans ce couloir, à ce moment.

—J'ai besoin de savoir ce que vous avez ressenti cette nuit-là, Anita. Montrez-moi le pire moment de cette descente.

—Non.

Mais sans le vouloir, je me retrouvai dans la pièce qui donnait sur le couloir.

La seule vampire encore vivante avait reculé. Elle pressait son visage ensanglanté contre l'angle du mur derrière le lit, tendant ses petites mains devant elle comme pour repousser croix et rosaires. Au début, j'eus l'impression qu'elle portait des gants opéra rouge, puis la lumière fit briller ses avant-bras, et je me rendis compte qu'elle était couverte de sang jusqu'aux coudes.

Mais même après l'avoir compris lui aussi, et malgré la vision de Melbourne, qui gisait immobile aux pieds de la fille, Mendez ne lui tira pas dessus. Jung était adossé au mur comme s'il risquait de s'écrouler faute de soutien. Il avait le cou amoché, mais son sang ne coulait pas trop fort. La vampire avait raté sa jugulaire. L'inexpérience, ça a parfois du bon.

—Butez-la, ordonnai-je.

La fille émettait de petits miaulements, comme une enfant effrayée.

—S'il vous plaît, ne me faites pas du mal. Pitié. C'est lui qui m'a faite. C'est lui qui m'a faite.

—Butez-la, Mendez, répétai-je avec force dans le micro.

—Elle me supplie de l'épargner, protesta-t-il d'une voix qui ne me plut pas.

Je pris de nouvelles cartouches dans le porte-chargeur et les enfilai dans le canon du Mossberg. Puis je me dirigeai vers Mendez et la vampire, qui continuait à supplier en pleurant.

—Ils nous ont forcés, ils nous ont forcés, sanglotait-elle.

Jung faisait de son mieux pour comprimer sa blessure au cou. Le corps de Melbourne gisait sur le flanc, une main tendue vers la vampire frémissante, il ne bougeait plus, mais elle, si. Ce n'était pas normal. Par chance, je savais comment y remédier.

J'avais rechargé le Mossberg, mais il pendait contre ma hanche. A cette distance, mieux valait utiliser l'Ithaca à canon scié pour ne pas gaspiller de

munitions. Mendez me jeta un coup d'œil, puis consulta son sergent du regard.

—Je ne peux pas tuer quelqu'un qui me supplie de l'épargner.

— Ce n'est pas grave, Mendez. Moi, je peux.

—Non, dit-il. (Il reporta son attention sur moi. Le blanc de ses yeux était trop visible.) Non.

—Recule, Mendez, ordonna Hudson.

—Monsieur...

—Recule et laisse le marshal Blake faire son boulot.

—Monsieur..., ce n'est pas bien.

—Tu veux désobéir à un ordre direct, Mendez?

—Non, monsieur, mais...

—Alors, recule et laisse le marshal faire son boulot.

Mendez hésitait toujours.

—Tout de suite, Mendez ! aboya Hudson.

*Mendez recula, mais je ne voulais pas de lui derrière moi. Il n'était pas hypnotisé, la vampire ne l'avait pas ensorcelé avec ses yeux. C'était beaucoup plus simple que ça. Les policiers sont formés à sauver des vies, pas à les prendre. Si cette fille avait attaqué Mendez, il l'aurait abattue. Si elle avait attaqué quelqu'un d'autre, il l'aurait abattue. Si elle avait eu l'air d'un monstre enragé, il l'aurait abattue. Mais elle était recroquevillée dans un coin de la pièce, comme une enfant avant que les coups commencent à pleuvoir, quand il n'y a plus d'endroit où se cacher et que rien ne peut empêcher la raclée qui va suivre - aucun mot, aucun geste, aucune action. Les mains quelle tendait désespérément devant elle n'étaient pas plus grandes que les miennes. **

—Allez rejoindre votre sergent, ordonnai-je à Mendez.

Il me dévisagea. Il respirait beaucoup trop vite.

—Mendez, appela Hudson. Viens ici, tout de suite.

Mendez obéit à la voix de son chef comme il avait été formé à le faire, mais il ne cessa de jeter des coups d'œil par-dessus son épaule tandis qu'il s'éloignait.

La vampire baissa légèrement les bras et, parce que je ne portais pas d'objet saint visible, elle me laissa voir ses yeux pâles et effrayés dans la faible lumière.

—S'il vous plaît, supplia-t-elle. Ne me faites pas du mal. Il nous a obligés à faire des choses affreuses. Je ne voulais pas, mais le sang. ..Je ne pouvais pas

résister. (Elle leva vers moi son délicat visage ovale.) Je ne pouvais pas résister.

Tout le bas de sa figure n'était qu'un masque écarlate.

Je hochai la tête et calai le fusil à pompe contre ma hanche plutôt que mon épaule.

—Je sais, acquiesçai-je.

—Ne faites pas ça, implora-t-elle en tendant les mains.

Je lui tirai dans la tête à moins de soixante centimètres. Son visage disparut dans une gerbe de sang et de fluides plus épais. Son corps demeura assis, très raide, assez longtemps pour que je puisse lui tirer au milieu de la poitrine. Elle était si frêle, avec si peu de chair sur les os, que, d'un seul coup, je parvins à la transpercer. L'ouverture, au centre de son torse, était si profonde que je pouvais voir passer la lumière à travers.

— Comment avez-vous pu la regarder dans les yeux et faire ça ?

Je me retournai. Mendez se tenait juste à côté de moi. Il avait ôté son casque et son masque, alors que nous n'étions même pas sortis de l'immeuble. Ce qui, je l'aurais parié, était contraire au règlement. Je couvris mon micro avec la main, car personne ne devrait apprendre la mort de quelqu'un fortuitement.

—Elle a arraché la gorge de Melbourne.

—Elle a dit que l'autre vampire l'avait forcée à le faire; c'est vrai ?

—Peut-être.

—Si vous aviez un doute, pourquoi l'avez-vous descendue ?

—Parce qu'elle était coupable.

—Et qui est mort en faisant de vous le juge, le jury et l'exé... ?

Il s'arrêta pile au milieu de sa phrase.

—L'Exécutrice, finis-je à sa place. En fait, ce sont les autorités fédérales et le gouvernement de cet Etat.

—Je croyais qu'on était les gentils, se lamenta-t-il.

—On l'est, affirmai-je. Mendez secoua la tête.

—Pas vous.

Et pendant que je revivais ce souvenir, l'énergie de Cannibale était en moi, comme une chanson que vous n'arrivez pas à vous sortir de la tête -, mais une chanson qui se nourrissait de votre douleur, de votre terreur, et même de votre confusion.

Je repoussai ce pouvoir ; je voulus le chasser d'une bourrade mentale, mais c'était comme essayer d'attraper une toile d'araignée quand vous courez au

travers. Vous la sentez sur votre peau, mais plus vous tirez, plus il en vient, jusqu'à ce que vous vous rendiez compte que l'araignée produit des fils de soie plus vite que vous n'arrivez à les enlever. Vous devez lutter contre la panique rien que pour vous mettre à crier, car vous savez qu'elle est quelque part sur vous, prête à mordre.

Puis le souvenir s'estompa comme si on avait baissé le volume d'une radio. Il était toujours là, mais j'arrivais de nouveau à réfléchir. Je sentais les mains de Cannibale sur les miennes ; je pouvais ouvrir les yeux, le regarder et voir le présent. Les dents serrées, je lâchai :

—Arrêtez ça.

—Pas encore.

Son pouvoir se remit à pousser sur moi. C'était comme quand vous vous noyez, quand vous croyez avoir regagné la surface et qu'une autre vague vous frappe de plein fouet. Mais le truc pour ne pas être englouti, c'est de ne pas paniquer. Je ne ferais pas cadeau de ma peur à Cannibale. Un simple souvenir ne pouvait pas me faire du mal ; j'avais déjà survécu à cette scène.

Je tentai de couper la connexion, mais sans succès. Je voulus dégager mes mains des siennes, et une image clignota dans ma tête comme si je venais de zapper sur une chaîne de télévision. Une image qui venait de lui.

Je continuai à tirer. Une femme sous lui. Il tenait ses poignets et l'immobilisait de tout son poids. Elle se débattait, mais en riant, et je savais que c'était sa femme. Ses cheveux, aussi foncés que les siens et aussi bouclés que les miens, étaient répandus sur l'oreiller. La soie rouge des draps faisait merveilleusement ressortir son bronzage dans la lumière du soleil qui baignait le lit. Il se penchait pour l'embrasser.

Soudain, je me retrouvai dans cette autre chambre obscure, en compagnie des morts. Je fis pivoter mes mains dans celles de Cannibale et lui touchai le poignet du bout d'un doigt, à l'endroit où la peau est la plus fine et où le sang coule le plus près de la surface. Nous basculâmes de nouveau dans son souvenir lumineux - soie rouge, draps en coton, et une femme qui le regardait comme s'il était tout son univers.

Je sentis son corps sous lui, sentis combien il la désirait et combien il l'aimait. C'était une émotion si forte qu'elle me nourrit. Sans l'avoir cherché, j'aspirai l'émotion de ce moment, et je m'en repus.

Mais Cannibale n'abandonna pas. Il poussa à son tour, me renvoyant dans ma chambre à la maison. Le visage de Micah était au-dessus de moi, ses yeux d'un vert doré à quelques centimètres des miens, son corps profondé-

ment enfoui dans le mien. Mes mains descendaient le long de son dos jusqu'à ce qu'elles trouvent la courbe de ses fesses et que je sente ses muscles jouer tandis qu'il allait et venait en moi.

Je fis ravaler son pouvoir à Cannibale, le chassai hors de mon souvenir et me retrouvai dans sa propre chambre à coucher baignée de soleil. Il ne restait plus beaucoup de vêtements pour s'interposer, à présent. Je le vis brièvement pénétrer sa femme ; puis il me jeta dehors. Il m'arracha ses mains d'un geste brusque, et à l'instant où il rompit notre contact physique, ce fut terminé. Fini. Je restai seule dans ma propre tête, avec mes propres souvenirs, et pareil pour lui.

Il se leva trop vite, renversant sa chaise, qui heurta le sol avec fracas. Je restai assise et m'enveloppai dans mes bras. Je me recroquevillai autour de la sensation de son pouvoir en moi, fouillant à travers ma mémoire –, même si les mots sont impuissants à décrire ça. C'était très intime, et si ça m'avait fait un tel effet, ce n'était pas à cause de la nature sexuelle des derniers souvenirs que nous avions échangés. C'était parce que son pouvoir avait forcé l'accès à ma mémoire.

Cannibale alla se placer à l'autre bout de la pièce, face au mur, pour ne pas me regarder.

—Sergent Rocco, appela Grimes.

J'entendis la voix de Cannibale, mais, moi non plus, je n'étais pas prête à le regarder.

—Les rapports disent vrai. La mort des opérateurs l'a affectée. Elle est lasse de tuer.

—La ferme, dis-je. (Et je me levai, mais sans renverser ma chaise –, un bon point pour moi.) Vous avez violé mon esprit. Ce dernier souvenir n'avait aucun rapport avec la mort des deux hommes.

Il se retourna, baissant les bras comme s'il s'en était enveloppé, lui aussi. Il me dévisagea, mais sur ses traits, je vis l'effort que ça lui coûtait.

—Vous avez tué la vampire qui avait tué Melbourne. Vous l'avez tuée alors qu'elle vous suppliait de l'épargner, et vous avez détesté ça, mais vous l'avez fait quand même. Je l'ai senti. Vous avez pris sa vie parce qu'elle avait pris celle de Melbourne.

—J'ai pris sa vie parce que j'ai prêté serment devant la loi, et que c'était mon boulot.

—Je sais pourquoi vous l'avez fait, Anita. Je sais ce que vous avez ressenti au moment où vous avez appuyé sur la détente.

—Et moi, je sais ce que vous ressentiez dans cette chambre, sergent. Vous voulez que je le raconte à vos camarades ?

—C'était personnel. Rien à voir avec le boulot.

Je me dirigeai vers lui à grands pas furieux. Les hommes se raidirent comme s'ils sentaient qu'il allait se passer quelque chose. Je ne m'arrêtai que lorsque je fus assez près de Rocco pour lui siffler au visage :

—Vous avez dépassé les limites, et vous le savez. Vous vous êtes nourri de mes souvenirs, de mes émotions.

—Et vous des miens, répliqua-t-il aussi bas que moi.

Techniquement, ce que nous avions fait n'était pas illégal, la loi n'a pas encore intégré le fait qu'on peut être vivant et un vampire. Selon sa définition, ni Cannibale ni moi n'étions donc concernés par les interdictions faites aux vampires.

—C'est vous qui avez commencé.

—Vous avez retourné mon pouvoir contre moi.

Il parlait toujours à voix basse, mais il ne chuchotait plus. Ce que je pouvais comprendre. Il fallait qu'on discute de ce qui venait de se passer.

—Il arrive que je puisse retourner le pouvoir d'un vampire contre son propriétaire, oui.

—Explique-toi, Cannibale, réclama Grimes.

Nous lui jetâmes un coup d'œil, puis nous nous regardâmes de nouveau. Je déteste expliquer les capacités psychiques aux gens qui n'en possèdent pas. C'est très difficile, voire impossible, de trouver les mots justes. Mais cette fois, ce fut Cannibale qui s'y colla.

—La plupart du temps, je ne perçois que des souvenirs de violence - de la peur, de la douleur. Quand Anita a tenté de m'arrêter, elle m'a soutiré un souvenir, un souvenir qui n'avait rien de violent. Comment avez-vous fait ?

—S'il n'avait rien de violent, de quoi s'agissait-il ? interrogea Grimes.

Cannibale et moi échangeâmes un autre regard. Je haussai les épaules.

—C'était quelque chose de personnel, répondit-il au lieutenant. À propos de ma famille.

Puis il reporta son attention sur moi et répéta :

—Comment avez-vous fait ?

—Dans la vraie vie, mon métier, c'est la violence. Mais en ce qui concerne mes pouvoirs psychiques, il est d'autres émotions que je manipule beaucoup mieux.

Voilà, je n'avais pas menti, mais j'étais restée assez vague. Je ne voulais surtout pas que les flics découvrent que j'étais un succube. Pour l'instant, la seule chose qui empêchait Cannibale de me dénoncer, c'est qu'il ne désirait pas que je parle de sa femme. Le bon sens exigeait que chacun de nous garde le secret de l'autre.

Quelque chose passa sur son visage, comme s'il essayait de décider quelle expression il devait afficher face à moi.

—Elle m'a montré un souvenir plein d'amour et de tendresse. La version féminine de ce que je peux tirer des gens.

Lui non plus n'avait pas menti, et lui aussi était resté assez vague.

—Vous apprenez vite, le félicitai-je. Le dernier souvenir que vous m'avez soutiré n'avait rien de violent non plus.

Il acquiesça.

—Vous avez regardé la mienne, et j'ai regardé le vôtre.

—Oui.

—Regardé quoi ? demanda Grimes.

—Nos partenaires. Les gens que nous aimons, répondit Cannibale.

Grimes nous considéra tour à tour, les sourcils froncés.

—Mais le type dans votre souvenir..., ce n'était pas un vampire, ajouta Cannibale. Je croyais que vous viviez avec le Maître de la Ville de St. Louis.

—C'est le cas.

—Alors, qui était ce type ? J'ai vu ses yeux, ils n'étaient pas humains.

—C'est un léopard-garou.

—Vous n'avez pas d'hommes humains dans votre vie ?

—Non.

—Pourquoi ?

J'envisageai des tas de réponses et optai pour :

—Avez-vous choisi de tomber amoureux de votre femme ?

Il ouvrit la bouche, la referma et avoua :

—Non, ça devait juste être un coup d'un soir. (Il se rembrunit, et cela me suffit pour deviner qu'il n'avait pas eu l'intention de dire ça tout haut.) Si vous étiez un homme, je ne sais pas ce que je vous ferais, là tout de suite.

—Vous me frapperiez ?

—Peut-être.

—Vous me forcez à revivre une des pires expériences de mon passé récent et vous osez râler parce que je vous oblige à revivre quelque chose de mer-

veilleux ? Je crois que j'ai une sacrée avance sur le plan karmique, là. Ne vous avisez plus jamais de me refaire ce coup.

—Sinon ?

—Je ne peux pas vous flinguer, mais si vous me touchez une nouvelle fois pour fouiller dans mes souvenirs, je trouverai quelque chose de très déplaisant à vous faire, quelque chose de très déplaisant et de tout aussi légal que ce que vous venez de me faire.

Nous nous foudroyâmes du regard. Grimes nous rejoignit.

—Qu'est-ce qui s'est passé, Cannibale ?

—Elle a pris mon pouvoir et elle l'a retourné contre moi. Je l'ai récupéré, mais j'ai dû me battre pour ça.

Grimes écarquilla les yeux et me dévisagea. Il me scruta comme il l'aurait fait d'une arme nouvelle, ou d'un camion flambant neuf à ranger dans son garage de l'enfer bourré de testostérone.

—Elle est si bonne que ça ?

—Ouais, et elle sait ce qu'elle fait, répondit Cannibale. On aurait pu s'amocher sérieusement, mais on est restés prudents tous les deux. Pour être honnête, lieutenant, si j'avais su qu'elle était aussi puissante, j'y serais allé moins fort. Si elle se contrôlait moins bien, vous seriez probablement en train de nous emmener à l'hôpital tous les deux.

Grimes continua à me dévisager comme s'il me voyait pour la première fois, mais il s'adressa à Cannibale comme si je n'étais pas là :

—Tu as vu ses scores au tir quand elle a passé sa qualification pour la licence de marshal fédéral ?

—Oui, monsieur.

—Est-elle aussi bonne psychiquement qu'un flingue à la main ?

—Meilleure.

—Meilleure, vraiment ? répéta Grimes, l'air ravi.

—Vous savez, lieutenant, c'est un peu agaçant que vous me regardiez en parlant à votre collègue comme si je n'étais pas là.

—Je suis désolé. C'était très malpoli de ma part. Mais je n'avais encore jamais vu personne rendre ainsi la monnaie de sa pièce à Cannibale. Il est le meilleur pratiquant de son type dont nous disposions.

—Ouais, je parie qu'il obtient des résultats d'enfer pendant les interrogatoires.

—Il récolte des informations qui nous aident à sauver des vies, marshal Blake.

—Ouais. Ben, j'ai senti comment il les récolte, et ça ne m'a pas plu.

—Je vous avais dit que, si vous résistiez, je risquais de vous faire mal, intervint Cannibale.

—Non. Vous avez dit que si je ne baissais pas suffisamment mon bouclier pour vous permettre d'accéder à mes souvenirs, ça risquait de me faire mal. Mais je vous ai laissé entrer, et, franchement, ce que vous avez fait, ça revient à piquer l'argenterie chez les gens qui vous ont invité à dîner.

—J'ai loupé quelque chose ? demanda Grimes, perplexe.

—Non, monsieur.

—Vous n'êtes pas psy, et vous tentez de diriger des hommes qui le sont. Je n'ai rien contre vous, lieutenant, mais sans pouvoirs, vous allez forcément louper des choses.

—Je ne suis pas non plus docteur, marshal ; c'est pour ça que chaque équipe a le sien, plus un technicien médical qui l'accompagne à chaque sortie sur le terrain. Depuis que nous avons ajouté des pratiquants à notre personnel, nous avons sauvé plus de vies sans faire aucun blessé que n'importe quelle autre unité du pays. Je ne comprends peut-être pas tout ce qui vient de se passer entre vous et Cannibale, mais je sais que, si vous êtes aussi douée qu'il le dit, vous pouvez nous aider à protéger la population.

Je ne trouvai rien à répondre à ça. Grimes était tellement sincère ! Peut-être même avait-il raison. Mais ça ne changeait rien au fait que Cannibale m'avait baisée mentalement et qu'il avait adoré se nourrir de ma douleur. Evidemment, je m'étais nourrie du souvenir de cette fois où il avait fait l'amour avec sa femme, et nous nous étions tous deux nourris du souvenir de Micah et moi. Avais-je trouvé un nouveau moyen d'apaiser l'ardeur, ou ne pourrais-je jamais reproduire ce qui venait de se passer sans les pouvoirs de Cannibale ? Je n'en savais rien, et je n'étais pas certaine de m'en soucier.

« Elle est lasse de tuer », avait dit Cannibale. C'était la pire insulte de toutes, car il avait raison. J'avais six ans de sang sur les mains, et j'étais fatiguée. Je revoyais la vampire levant ses petites mains pour m'implorer de l'épargner. Après la descente sur le nid, j'avais rêvé d'elle pendant plusieurs jours, et l'agitation m'avait réveillée. Micah et Nathaniel avaient dû me caresser le dos pour que je me rendorme, ou se lever avec moi et boire café sur café jusqu'à l'aube, ou attendre à mes côtés, chacun, à leur tour qu'il soit l'heure pour moi de partir au travail, et d'aller chercher un nouveau mandat pour tuer quelqu'un d'autre.

J'avais repoussé tout ça dans cette partie de mon être où j'enfouis systématiquement les choses déplaisantes, mais le pouvoir de Cannibale l'avait fait resurgir, comme une griffure rouvre une cicatrice encore fraîche. Je croyais avoir surmonté ça ; en réalité, je n'avais fait que le nier.

—Maintenant, nous devons vous ramener au shérif Shaw, marshal, dit Grimes, m'arrachant à mes ruminations. Mais nous voulons vous accompagner à l'hôpital pour que vous rendiez visite à nos hommes. Ni nos pratiquants ni nos docteurs n'ont réussi à comprendre ce qui clochait chez eux. J'ai confiance en Cannibale, et vous l'avez impressionné. Ce qui n'est pas un mince exploit.

—J'irai volontiers voir vos hommes à l'hôpital, et si je peux les aider, j'en serai ravie.

Grimes me dévisagea avec toute l'intensité de ses yeux bruns. Il n'avait pas de pouvoir psychique, mais il avait le pouvoir de la foi, et un dessein pur. Cette unité du SWAT était sa vocation, sa religion - et lui, un véritable croyant. Une de ces personnes effrayantes dont la foi se révèle contagieuse, si bien que vous ne pouvez vous empêcher d'adhérer à sa vision des choses et à ses objectifs, qui deviennent aussi les vôtres.

La dernière personne de ce genre que j'avais rencontrée était Malcolm, le chef de l'Eglise de la Vie éternelle. Je le tenais pour dangereux, car c'était un maître vampire. Mais en scrutant les yeux bruns de Grimes, je songeai que le pouvoir qu'il exerçait sur les gens n'était peut-être pas entièrement d'origine vampirique. Peut-être découlait-il simplement de la conviction que lui prêtait sa foi.

Grimes croyait en ce qu'il faisait, il y croyait sans l'ombre d'un doute. Même s'il avait au moins dix ans de plus que moi, je me sentis vieille tout à coup. Il est des choses qui marquent votre âme, pas en termes de temps écoulé mais plutôt de sang et de douleur. À force de vendre des morceaux de vous aux méchants, un jour, vous vous regardez dans le miroir et vous ne savez plus très bien à quel camp vous appartenez. Il arrive un moment où avoir un insigne ne suffit plus à faire de vous un gentil. Et j'avais besoin de rester une gentille - sans ça, qu'allais-je devenir ?

CHAPITRE 8

J'avais vu juste au sujet des casiers beiges qui se dressaient contre le mur. Agenouillée devant l'un d'eux, qui béait, je fouillais mes trois énormes sacs en me demandant ce que j'allais garder avec moi. J'étais de nouveau seule avec Grimes, Hooper et Rocco, mais les autres pratiquants ne se trouvaient pas bien loin. Après la fin de la réunion, la plupart d'entre eux s'étaient rendus en salle d'entraînement pour soulever de la fonte. J'entendais des gens ahaner et des poids cliqueter derrière moi. Mais comme les bruits semblaient se diluer dans l'espace ouvert sur le reste du garage, tout ça restait très discret.

—Attendez, lança Hooper par-dessus mon épaule. C'est quoi, ça ?

Je baissai les yeux devant moi, sur le sac grand ouvert.

—Vous parlez de quoi ?

Il s'accroupit près de moi et tendit un index.

—De ça.

—Des grenades au phosphore.

—Je n'en ai jamais vu de pareilles.

—Elles sont inspirées des anciens modèles.

J'avais réussi à éveiller également l'intérêt de Grimes et de Rocco, qui se joignirent à la discussion.

—Elles ont quel âge au juste ? demanda Hooper.

—Elles ne sont pas vieilles du tout, bien au contraire. Elles sortent juste de l'usine. C'est un fabricant spécial qui les produit.

—Quel genre de fabricant spécial ? s'enquit Grimes, soupçonneux.

—Le genre qui comprend que le phosphore à l'ancienne fonctionne mieux sur les morts-vivants.

—Mieux ? C'est-à-dire ?

—Je ne veux pas qu'ils puissent éteindre le feu en se jetant dans l'eau. Je veux qu'ils brûlent.

—Elles ont la même portée que les anciennes classiques ? interrogea Rocco en m'étudiant de ses yeux sombres.

Je luttai pour soutenir son regard, même si je n'en avais pas envie. Pour le moment, il ne m'inspirait guère de sympathie.

—Franchement, non. Inutile de se trouver à quinze mètres pour ne pas cramer avec votre cible. La portée est de trois mètres. C'est facile d'en jeter une et de se mettre hors de danger. (Plongeant une main dans mon sac, j'en sortis une grenade encore plus petite.) Celle-ci n'a qu'une portée d'un mètre cinquante.

—Les grenades à phosphore n'ont jamais été conçues pour brûler des gens. Elles devaient juste servir de marqueurs, fit remarquer Hooper.

—Ouais, un marqueur indiquant que si vous vous trouviez dans un rayon de quinze mètres, vous alliez vous faire vaporiser, ou regretter de ne pas l'avoir été. Appelons un chat un chat, voulez-vous ? Ceci est une arme.

—Une arme qui a été mise hors service, fit remarquer Grimes. Vous ne devriez pas pouvoir vous procurer du matériel récent basé sur la même technologie.

—Le gouvernement fait une exception pour les morts-vivants et les métamorphes.

—Je n'ai rien entendu, insista-t-il comme s'il était impossible qu'il ne soit pas au courant.

—Gerald Mallory, un chasseur de vampires de Washington DC, s'est chargé de faire passer un amendement spécial pour nous après que deux marshals spécialisés dans le surnaturel ont été tués à cause d'une grenade dont l'eau avait éteint les flammes.

—Ça, j'en ai entendu parler. Les vampires qu'ils traquaient les ont brûlés vifs et ont filmé toute la scène.

—Ouais. Ils ont mis la vidéo sur YouTube, même si elle a très vite été censurée. Mais nous nous en sommes servis pour obtenir un mandat contre eux et pour nous procurer de nouvelles armes.

—Vous avez visionné cette vidéo ? demanda Rocco d'une voix frémissante et le regard de nouveau trop intense, à mon goût.

Je dus faire un gros effort pour ne pas me tortiller face à lui. Mal à l'aise, moi ?

—Non, répondis-je.

—Pourquoi ?

Je m'attendais à ce que Grimes le fasse taire, mais personne ne vint à mon secours. J'étais à peu près sûre qu'ils continuaient à me tester, comme on donne un coup de pied dans les pneus d'une voiture pour vérifier s'ils sont

bien gonflés. Ce que j'avais fait au chef de leurs psys les obligeait à me prendre plus au sérieux.

Je reportai mon attention sur Grimes pour répondre :

—Déjà vu, déjà fait, pas intéressée par le tee-shirt.

—Expliquez-vous.

—J'ai déjà vu des gens brûler vifs, lieutenant. Je n'avais pas envie de me retaper le spectacle. Et puis, une fois que vous avez entendu les cris et senti l'odeur en vrai, une vidéo ne peut pas rivaliser.

Je savais que mon regard était devenu furieux, voire hostile, et je m'en fichais. Je n'étais pas en train de passer un entretien d'embauche ; j'avais déjà le boulot, et j'étais là pour le faire.

Je me remis à fouiller dans mon sac.

—On ne vous laissera pas rentrer aux homicides avec des explosifs, fit remarquer Grimes.

—Pas même une petite grenade ? demandai-je sans lever les yeux vers lui.

—J'en doute.

—Dans ce cas, je les laisse ici.

Et je révisai mon choix initial pour ne sortir que les armes qu'on m'autoriserait sans doute à porter.

J'alignai les flingues par terre. Le fusil Mossberg 590A1 Bantam ; un Ithaca 37, dont j'avais scié le canon ; un MP5 Heckler & Koch, mon semi-automatique préféré ; et un MP9c Smith & Wesson. Je portais toujours le Browning BDM, qui avait remplacé mon Hi-Power comme arme de poing dissimulée, car il a moins de bitoniaux qui s'accrochent à mes fringues... Même si, honnêtement, le Smith & Wesson est le moins repérable des trois. Mais c'est dans ce but précis qu'il a été conçu.

Je passai ensuite aux armes blanches. La machette, c'est ce que je préfère pour trancher des têtes - de poulets, essentiellement, mais il m'est arrivé une fois ou deux de décapiter un vampire avec. Les deux couteaux, qui se portent dans des fourreaux de poignet et dont la lame contient un plus gros pourcentage d'argent qu'un couteau normal. Je les ai fait fabriquer sur mesure pour mes petites mains, tout comme j'ai fait fabriquer les fourreaux sur mesure pour mes avant-bras courts mais musclés. J'ai un quatrième couteau de taille intermédiaire, que je porte depuis qu'on m'oblige à mettre un gilet pare-balles et qui se glisse dans les lanières Velcro de son système MOLLE.

Les munitions, maintenant. Des chargeurs de rechange - j'aime en avoir au moins deux par flingue. Trois, c'est encore mieux, mais ça prend plus de

place. Le Mossberg en a un attaché à la crosse, mais je pris quand même une boîte de cartouches supplémentaires par fusil.

Enfin, je sortis de mon sac deux pieux en bois et un maillet.

C'était tout l'équipement que je pouvais prendre sur moi et dans mon sac à dos. Pas davantage.

—Deux pieux seulement ? s'étonna Hooper.

—Je ne m'en sers que pour les exécutions à la morgue, expliquai-je. C'est l'une des méthodes légales mentionnées par le mandat. Mais, franchement, même à la morgue, il faut couper la tête et prélever le cœur. La plupart de mes collègues utilisent des lames ou des broches en métal. Elles traversent la chair et les os plus facilement que le bois.

—Pendant une chasse, vous n'utilisez pas de pieux ? demanda Grimes, incrédule.

—Presque jamais.

Les trois hommes échangèrent un regard.

—J'en déduis que votre exécuteur local était de la vieille école, et qu'il les utilisait, lui.

—On nous a dit que c'était l'équipement standard, révéla Grimes.

Je souris et secouai la tête.

—Officiellement, oui. Mais croyez-moi, la plupart d'entre nous s'en remettent à des lames ou à des balles en argent.

—Randy refusait de croire qu'un vampire était vraiment mort tant qu'il ne l'avait pas empalé, dit Rocco.

Je saisis le Mossberg.

—Il suffit de prendre la tête et le cœur. Croyez-moi, tous les flingues que j'ai ici sont capables de faire le boulot.

—Même le Smith & Wesson ?

—Il faudrait que je recharge, mais en insistant suffisamment, ouais.

—Combien de fois devriez-vous recharger ? interrogea Grimes.

Je baissai les yeux sur le MP9c.

—Avec le Browning, deux fois, et sa contenance fait presque le double de celle du Smith & Wesson ; donc, probablement quatre fois. Mais je finirais par y arriver. Cela dit, ce serait un sacré gaspillage de munitions. (Je brandis le Mossberg.) Pour une exécution, je préfère un fusil ou un MP5, mais je peux me débrouiller avec presque tout ce que j'ai dans mon sac. (Je baissai les yeux sur mon arsenal.) Je n'aimerais pas devoir décapiter un vampire avec

mes couteaux, mais ils sont assez longs pour atteindre le cœur de la plupart d'entre eux.

Je posai le fusil et ouvris un autre sac, dont je sortis mon gilet pare-balles et mon casque. Je déteste le second encore plus que le premier. Mes adversaires sont capables de m'arracher la tête à mains nues ; du coup, je trouve un peu ridicule de porter un casque, mais ça fait partie du nouvel équipement réglementaire. J'ai hâte de voir ce qu'on nous collera la prochaine fois.

—Donc, vous emportez des pieux uniquement parce que les autorités vous y obligent, résuma Grimes.

—Je respecte le règlement, lieutenant, même quand je ne l'approuve pas.

—Je ne vois pas de broches en métal, fit remarquer Hooper.

—Je ne m'occupe pas des exécutions à la morgue, à moins d'y être obligée, et sur le terrain, j'ai confiance en mes flingues.

J'ôtai ma veste de tailleur et commençai à défaire mon holster d'épaule. Il ne rentrait pas sous le gilet pare-balles, ou plutôt, je ne pouvais pas atteindre le flingue qu'il contenait une fois le gilet en place.

—Attendez, dit Grimes.

Je me tournai vers lui et le regardai.

—Soulevez vos cheveux, s'il vous plaît.

J'obtempérai pour lui montrer mon dos. Je savais ce qu'il avait vu.

—Ce couteau vous va de l'épaule jusqu'à la taille, et vous le portez depuis le début, s'émerveilla-t-il.

—Ouais.

Je laissai retomber mes cheveux, qui me descendaient jusque dans le creux des reins, et comme par magie, le couteau redevint quasi invisible. Il le serait tout à fait si j'enfilais un blouson ou une veste.

—Vous avez d'autres surprises sur vous, marshal Blake ?

—Non.

—Il est facile à dégainer ?

—Assez facile pour que j'aie fait refaire ce fourreau sur mesure trois fois, afin de continuer à le porter ainsi.

—Pourquoi avez-vous dû faire refaire votre fourreau ? s'enquit Rocco.

—Parce que aux urgences, ils coupent tout, si vous n'êtes pas en état de les en empêcher.

—C'est de là que vous viennent vos cicatrices sur les bras ? demanda Hooper.

Je baissai les yeux sur mes bras comme si je venais juste de remarquer toutes ces vieilles blessures. Je touchai le tissu cicatriciel bombé au creux de mon coude gauche.

—Attaque de vampire. (Puis les fines lignes juste en dessous.) Sorcière métamorphosée. (Puis la brûlure en forme de croix que les autres cicatrices déformaient légèrement sur un côté.) Serviteurs humains d'un vampire. Ils m'ont marquée parce qu'ils trouvaient ça drôle. (Je passai à mon bras droit.) Combat au couteau avec le serviteur humain d'un autre vampire. (Je défis ma ceinture pour pouvoir ôter le holster d'épaule et, tenant celui-ci d'une main, baissai l'encolure de mon tee-shirt de l'autre.) Le vampire qui m'a déchiqueté le coude m'a aussi mordue à la clavicule, assez fort pour la casser. (Je remontai la manche de mon tee-shirt, révélant la petite cicatrice brillante sur mon épaule.) La petite amie d'un méchant m'a tiré dessus. (Puis je souris. Je ne voyais pas ce que j'aurais pu faire d'autre.) Il faudra qu'on devienne beaucoup plus copains pour que je vous montre les autres.

Grimes et Hooper parurent mal à l'aise, mais pas Rocco. Nous avions dépassé le stade ou une petite allusion pouvait nous embarrasser. Chacun de nous avait vu des choses trop privées de la vie de l'autre. C'était une étrange intimité forcée, qui ne me plaisait pas beaucoup. J'ignorais ce que Rocco en pensait, mais j'étais certaine qu'il n'avait pas apprécié que je le voie avec sa femme.

Je commençai à enfiler le gilet pare-balles.

—Vous vous équipez déjà ? demanda Grimes. Je le regardai par-dessus le col du gilet.

Je n'avais pas encore fermé les attaches Velcro.

—Oui, pourquoi ?

—À moins que le vampire que vous chassez ne soit à l'intérieur avec Shaw, vous serez forcée de l'enlever pour lui parler.

—Parce qu'on ne me laissera pas entrer au commissariat en tenue d'intervention complète ?

—Avec tous vos flingues, ils vous arrêteront dès l'entrée. Jamais ils ne vous laisseront aller en salle d'interrogatoire en tenue de combat, grimaça Rocco.

Soupirant, je repassai le gilet par-dessus ma tête.

—D'accord. De toute façon, je déteste ce gilet, et le casque qui va avec. Je vais les emporter dans un sac.

—Un jour, ils vous sauveront la vie, dit doctement Grimes.

—Si les créatures que je chasse n'étaient pas capables d'éplucher le gilet comme une pelure d'oignon et d'écraser le casque comme une coquille d'œuf avec ma tête dedans, peut-être. J'adore avoir un insigne et faire partie de la grande famille des marshals, mais la personne qui fait les règles nous oblige à nous équiper comme si nous chassions des humains. Faites-moi confiance, Vittorio et ses sbires n'ont rien d'humain.

—Que porteriez-vous, si on vous laissait le choix ?

—Peut-être quelque chose pour me protéger contre les entailles et les coups de griffes. Pour les attaques de pointe, il n'existe encore rien d'assez efficace. Mais, honnêtement, si j'étais seule, j'emporterais un maximum d'armes et je laisserais le reste de l'équipement à la maison. Je bouge plus vite sans, et la rapidité est une meilleure protection que n'importe quel gilet pare-balles.

—Vous avez du mal à bouger avec la tenue complète ?

—Ce foutu truc pèse pas loin de vingt-trois kilos !

—Soit environ la moitié de votre propre poids, j'imagine ?

J'acquiesçai.

—Je fais cinquante kilos tout rond, donc, presque.

—Ça reviendrait à faire porter un gilet de quarante-six kilos à la plupart d'entre nous. On se traînerait aussi.

—Le gilet vous ralentit à quel point ? demanda Hooper.

—Sérieusement, les gars, je ne vous comprends pas. Je m'attendais à ce que vous m'emmeniez à l'hôpital pour examiner vos collègues, ou au commissariat pour rejoindre Shaw, et vous ne faites que me poser des questions.

—Nous sommes sur le point de risquer notre vie avec vous pour chasser un monstre qui a déjà tué trois de nos opérateurs. Faire plus vite ne les ressuscitera pas. Nous précipiter ne réveillera pas les sept autres qui dorment à l'hôpital. Ça ne servirait qu'à faire davantage de victimes au sein de mon équipe, ce qui est inacceptable. En tant que pratiquante, vous êtes puissante et vous vous maîtrisez bien. Mais si vous pouvez à peine bouger, une fois en tenue complète, vous serez un boulet, pas une aide.

Je scrutai le visage si sérieux de Grimes. Il n'avait pas tort. Je n'avais le gilet que depuis peu de temps, et quand je ne collaborais pas avec le SWAT, j'évitais de le porter..., mais pas parce que je ne pouvais pas bouger avec.

Soupirant, je posai le gilet avec le reste de mon équipement, et me dirigeai vers les appareils de muscu. Les mecs qui se trouvaient là soulevaient de la fonte, mais ils nous observaient aussi. Je me dirigeai vers le banc sur lequel

était allongé le grand brun ténébreux, Santa. Mercy, celui qui avait des cheveux bruns raides, l'assurait, ce qui signifiait que l'haltère était trop lourd pour lui. Santa comme Mercy devaient peser chacun bien plus de quatre-vingt-dix kilos - de muscles, essentiellement.

Je vis les biceps de Santa gonfler sous l'effort nécessaire pour lever l'haltère et le reposer sur son portant. Sur la fin, les mains de Mercy durent guider la barre. Ce qui signifie que Santa avait atteint sa limite sur cet exercice.

—Je peux vous déranger une minute ? lançai-je. Le lieutenant veut savoir si je ne risque pas de vous ralentir.

Les deux hommes échangèrent un regard, puis Santa se redressa en souriant.

—Dites-nous combien vous voulez qu'on vous mette,

—Vous avez combien, là ?

—Cent quinze. Je faisais des séries, ajouta-t-il pour que je ne pense pas que c'était le poids maximum qu'il était capable de soulever.

C'était un réflexe de mec, que je pigeais très bien.

Je contemplai les poids en réfléchissant. J'étais sur le point de faire un truc qu'ils adoreraient et qu'ils détesteraient en même temps. Je savais que je pouvais soulever cent quinze kilos ; je l'avais déjà fait à la maison. Grâce aux marques vampiriques et aux différentes souches de lycanthropie qui se baladent dans mes veines, je peux faire des choses qui m'épatent moi-même. Et ma force surhumaine est assez récente pour que je ne sois pas encore devenue blasée. Mais je n'en avais jamais fait étalage devant des flics, jusque-là. Du coup, j'hésitais. Je ne voyais pas d'autre moyen de les convaincre rapidement.

Les autres hommes s'étaient rassemblés autour de nous. Mercy tendit la main vers les poids.

—Vous voulez combien, Blake ? Je lui fis signe de s'écarter.

— Ça ira comme ça.

Ils s'entre-regardèrent tous. Certains sourirent. Santa se croisa les bras sur la poitrine et me désigna le banc du menton comme pour me dire : « Il est tout à vous. »

Je m'approchai du bout du banc. Mercy s'écarta, et les autres reculèrent pour me faire de la place. Je savais que je pouvais soulever ces cent quinze kilos allongée, et que ça les impressionnerait, mais je connaissais quelque chose qui les impressionnerait davantage encore, et j'en avais assez qu'ils passent mon CV au crible. Je voulais en finir avec leurs tests et sortir chasser

le vampire avant qu'il fasse noir. Donc, j'avais besoin de leur faire une démonstration des plus spectaculaires.

Je posai les mains sur la barre et écartai les jambes pour me camper solidement. Je savais que j'étais assez costaud pour soulever l'haltère en l'état, mais ma masse était insuffisante pour contrebalancer son poids ; donc, je devais m'en remettre à d'autres muscles pour me maintenir debout et en équilibre pendant que mes bras feraient le reste du boulot.

Je refermai les mains sur la barre et ajustai une dernière fois ma position.

—Il y a cent quinze kilos, Blake, dit Santa.

—Je vous ai entendu la première fois.

Je soulevai l'haltère en contractant mes abdos et les muscles de mes cuisses pendant que je développais avec les bras. Faire un beau geste contrôlé, c'est le plus difficile, mais j'y parvins. Puis je reposai l'haltère sur son support avec à peine un léger cliquetis.

Je respirais un peu fort, et tout mon corps me semblait gorgé de sang et d'adrénaline. J'entendais même un rugissement étouffé dans mes oreilles, ce qui signifiait que je devrais éviter de soulever de nouveau un poids pareil, debout. Très bien, je m'abstiendrais. En attendant..., un silence absolu planait dans le garage, comme si les hommes étaient stupéfaits au point d'en oublier de respirer.

Je posai les mains sur les hanches et luttai pour contrôler mon propre souffle. Si je vacillais ou que j'avais l'air d'avoir la tête qui tourne, tous mes efforts n'auraient servi à rien.

—Oh mon Dieu! lâcha quelqu'un.

Je regardai le lieutenant et les sergents, qui se tenaient au bord du tapis.

—Je peux porter mon propre poids, Grimes.

—Vous pouvez même me porter, moi, lâcha Mercy.

—Comment vous avez fait ça ? souffla Santa. Vous n'êtes pas assez costaud pour soulever un poids pareil, surtout debout.

—Vous pourriez recommencer ? demanda Grimes.

—Vous voulez dire, faire des séries ?

Il acquiesça. J'eus un sourire grimaçant.

—Peut-être, mais je préfère ne pas essayer.

Ses lèvres frémirent, puis il secoua la tête.

—Répondez à la question de Santa, Anita.

—Vous avez entendu les rumeurs. Vous vous êtes renseigné sur moi avant même que je descende de l'avion.

—Bien entendu. Donc, vous êtes réellement la servante humaine de votre Maître de la Ville.

—Ce n'est pas ça qui me rend si forte.

—J'ai vu votre dossier médical.

—Et ?

—Vous êtes un miracle ambulant.

—C'est ce qu'on n'arrête pas de me dire.

—Hein ? grogna Santa, son regard faisant la navette entre nous deux.

—Donc, vous portez vraiment cinq souches de lycanthropie différentes, mais vous ne vous transformez pas.

J'opinai.

—C'est ça.

—Attendez, protesta Santa. Ce n'est pas possible.

—En fait, corrigea Grimes, il existe trois cas documentés rien qu'aux Etats-Unis. Le marshal serait le quatrième. Dans le monde entier, on en a recensé trente. C'est ça qui a donné aux chercheurs l'idée d'un vaccin.

Quelqu'un dut faire un geste, car Grimes dit :

—Oui, Arrio?

—Sa lycanthropie est contagieuse?

—Anita ?

—Les métamorphes ne sont contagieux que sous leur forme animale, et comme votre lieutenant vient de le dire, je ne me transforme pas. Donc, non.

—Vous en êtes sûre ?

—Pas à cent pour cent, non. À votre place, j'éviterais de boire mon sang, ou de vous badigeonner avec si vous avez une coupure.

—Mais vous êtes porteuse de cinq souches, c'est bien ça ?

—Oui.

—Donc, si vous me saigniez dessus, je n'en attraperais pas qu'une seule : je choperais les cinq ou aucune, pas vrai ?

—Très probablement.

—Est-ce que ça me rendrait capable de faire ce que vous venez de faire ?

—Vous en êtes déjà capable.

Il secoua la tête, les sourcils froncés.

—Capable de soulever plus de deux fois mon propre poids, soit trois cents kilos ? Non.

—J'ai vu un métamorphe de votre carrure le faire, mais je ne suis pas aussi forte qu'un véritable métamorphe. Si je l'étais, je pourrais facilement faire des séries, et ce n'est pas le cas.

—Donc, une métamorphe de votre gabarit serait encore plus forte que vous en ce moment ? interrogea Davey, le blond à la belle bouche.

—Tout à fait. (Je reportai mon attention sur le lieutenant.) C'est pour ça que le gilet et le casque sont inutiles. Ils ne peuvent pas me protéger contre une telle force musculaire.

—Ils vous protégeront si on vous frappe à la poitrine ou à la tête.

—En partie.

—Vous porterez votre équipement complet quand vous sortirez sur le terrain avec nous, Anita.

—C'est vous le chef.

Il sourit.

—D'après les rapports, vous n'êtes pas du genre à suivre les ordres.

—En effet.

—Mais vous venez de dire que c'est moi le chef.

—Pour ces hommes, pour cette unité, vous l'êtes. Si je veux travailler avec vous, je dois respecter ça.

—Vous avez un insigne fédéral. Vous pourriez être tentée de prendre le commandement.

Je ris.

—J'ai vu la façon dont vos hommes se comportent vis-à-vis de vous. Je pourrais avoir une dizaine d'insignes fédéraux qu'ils ne me considéreraient pas comme leur chef pour autant.

—Non, mais ça vous permettrait d'emporter tout votre arsenal au commissariat sans que personne puisse y redire quoi que ce soit.

—J'essaie de me faire des amis, pas des ennemis.

—Alors, vous serez l'agent fédéral le mieux embouché auquel nous aurons eu affaire depuis un moment.

Je haussai les épaules.

—Je veux juste me mettre en chasse avant la tombée de la nuit. Dites-moi ce que je dois faire pour ça, et je le ferai.

—Prenez vos affaires. On vous emmène voir Shaw.

—Je les mets sur moi, ou je les porte dans un sac ?

—Vous me demandez mon avis ?

—Oui.

—Les porter dans un sac, c'est moins agressif, mais ça peut aussi être considéré comme un signe de faiblesse.

—Si je vous demandais de m'emmener directement sur la scène du crime, vous le feriez ?

—Non.

Je soupirai.

—Très bien, allons voir Shaw, qu'il puisse regarder sous mon capot lui aussi.

—Pourquoi je trouve ça salace ? lança Santa.

—Parce que tu trouves tout salace, ricana Mercy. Santa eut un large sourire.

—Pas tout.

—Pourquoi vous appelle-t-on « Santa » ? interrogeai-je.

Il braqua son sourire sur moi.

—Parce que je sais qui a été sage et qui a été polisson.

Je le regardai fixement sans rien dire. Il me fit le salut des boy-scouts.

—Je vous jure.

—Il ne ment pas, intervint Spider, le brun aux cheveux bouclés.

J'agitai les mains.

—D'accord, peu importe ce que ça veut dire. Allons-y.

Je me dirigeai vers Grimes, Rocco, Hooper, et mon équipement. Derrière moi, Mercy lança, assez fort pour que je puisse l'entendre :

—Dis-nous, Santa, Blake a été sage ou vilaine ?

Je sentis un picotement dans ma nuque. Furieuse, je fis volte-face et foudroyai Santa du regard.

—J'ai laissé Cannibale entrer. Vous, vous restez dehors.

Santa avait l'air ailleurs, comme s'il entendait des choses inaudibles pour moi. Il cligna des yeux et me dévisagea, le regard un peu flou.

—Je n'arrive pas à franchir son bouclier.

—Allez, Blake. Vous ne voulez pas savoir si vous êtes sage ou vilaine ? me taquina Mercy.

—Je suis vilaine, Mercy. J'ai tué trop de gens pour ne pas l'être.

Sans attendre de voir leur réaction, je me détournai et allai ramasser mon équipement. Plus vite j'aurais fini, plus vite ils me conduiraient au shérif Shaw. Avec un peu de chance, il croirait le lieutenant Grimes sur parole quant à mes capacités. Mais pour avoir vu la tête qu'il faisait quand nous étions partis en voiture, j'en doutais.

Oh, je ne pouvais blâmer personne d'être prudent, mais à ce rythme, il ferait noir avant que je puisse me mettre au boulot, et je n'avais aucune envie de chasser Vittorio dans le noir. Il m'avait envoyé, par la poste, la tête du dernier exécuteur qui avait tenté de le tuer. J'aurais parié qu'il serait ravi de me décapiter et de m'expédier à quelqu'un d'autre.

CHAPITRE 9

Une heure plus tard, je n'avais toujours pas vu la scène du crime. Pourquoi ? Parce que j'étais assise à une petite table dans une salle d'interrogatoire. Vous pouvez regarder autant d'épisodes des *Experts que* vous voulez : les salles d'interrogatoire sont toutes les mêmes, à Las Vegas comme ailleurs. La baie vitrée et l'espace ouvert que vous voyez à la télé, c'est pour que la caméra puisse faire son boulot et que ça passe bien à l'écran. Dans la réalité, c'est petit, toujours un peu défraîchi, avec des murs d'une couleur claire mais bizarre, comme s'il existait une liste des teintes strictement réservées aux salles d'interrogatoire.

Étant donné qu'il était interdit d'y introduire des armes, j'avais dû laisser tout mon matos dans des casiers, dehors. Le fait de n'avoir ni flingue ni couteau sur moi, fût-ce dans l'enceinte d'un commissariat, me rendait nerveuse. Ce qui en disait long sur mon état d'esprit. Non, je ne pensais pas que Shaw ou qu'un de ses hommes risqueraient de s'en prendre à moi. Simplement, j'aime être armée en permanence, surtout dans une ville où un vampire me cherche pour me tuer.

Shaw m'avait demandé de répondre à quelques questions sur la dernière fois où j'avais traqué Vittorio. Je n'avais pas pigé qu'il comptait me traiter comme une suspecte. Je croyais qu'il me demanderait de raconter à ses gars le peu de choses que je savais sur notre proie. Au lieu de ça, il m'interrogeait, et pas d'une façon plaisante.

Il était adossé à la porte, les bras musclés croisés sur la poitrine. Il avait jeté son chapeau sur la table depuis un moment. Il me lançait un regard dur, et il le faisait bien, mais je savais qu'il ne me tuerait pas. Or, depuis quelque temps, à moins de menacer de me trucider ou de me briser le cœur, vous pouvez m'observer aussi durement que vous voulez: je n'en ai rien à foutre.

—Parlez-moi de la dernière fois où vous avez eu affaire à ce suceur de sang.

—Je vous ai déjà tout raconté. Deux fois.

—Vous m'avez répété le contenu de votre rapport. Je veux savoir ce que vous avez omis.

—J'étais avec les gars de notre SWAT local, Shaw. Vous n'avez qu'à lire ce qu'ils ont écrit et comparer les deux.

—C'est déjà fait. Et je ne parle pas de la descente sur le condominium à la fin. Je veux savoir ce que vous et votre petit ami vampire avez tenu secret.

Je réfléchis quelques instants et réprimai une forte envie de me frotter le cou.

—La seule chose que j'ai délibérément passée sous silence, c'est le fait que Vittorio pouvait se dissimuler aux autres Maîtres de la Ville.

—Tous les vampires puissants sont capables de faire ça, non ?

—Non. Les Maîtres de la Ville, en particulier, perçoivent l'énergie des autres maîtres vampires qui pénètrent sur leur territoire. Que quelqu'un d'aussi puissant que Vittorio ait pu cacher sa présence à tous les vampires de St. Louis, Jean-Claude y compris..., c'est vraiment très inhabituel.

—Et moi qui croyais que le vieux Max racontait des craques.

—Votre Maître de la Ville ne le sent pas non plus ?

—Il dit que non.

Shaw semblait sceptique.

—Il ne ment pas, affirmai-je.

—Ou bien, vous mentez pour lui.

—Qu'est-ce que ça signifie, bordel ?

— Ce que je viens de dire.

—Je suis venue pour vous aider.

—Vous êtes venue parce qu'un tueur en série vampire a écrit votre nom sur un mur avec le sang de nos hommes. Vous êtes venue parce que ce salopard vous a envoyé la tête de notre exécuteur. J'ai besoin de savoir ce que vous lui avez fait pour qu'il s'intéresse autant à vous.

—Je l'ai chassé, et il a réussi à s'enfuir. C'est tout.

—À la base, la police de St. Louis a dit que ses hommes l'avaient eu, mais vous avez démenti. Comment pouvez-vous savoir qu'il ne faisait pas partie des vampires que vous avez tués, si vous ne l'aviez jamais vu avant ?

—Parce que aucun des vampires qui se trouvaient au condominium n'était assez puissant pour faire le même genre de choses que Vittorio. S'il avait été là pendant l'attaque, il y aurait eu beaucoup plus de victimes dans nos rangs.

—Vous avez perdu trois hommes.

—Croyez-moi, si Vittorio avait été là, le bilan aurait été bien pire.

—Genre, trois morts, et tout le reste de l'équipe à l'hôpital ?

—J'ai marqué dans mon rapport qu'à mon avis il referait surface un jour ou l'autre. C'est un tueur en série ; humain ou vampire, ça ne change pas grand-chose à sa pathologie. La plupart des tueurs en série continuent à faire des victimes ; ils ne peuvent ou ne veulent pas s'arrêter, à moins d'être capturés... ou abattus.

—L'assassin LTT s'est tenu tranquille pendant des années, fit remarquer Shaw.

—Ouais. « Ligote, Torture, Tue ». J'ai toujours détesté ce surnom. Le fait qu'il ait pu canaliser ses pulsions meurtrières pour élever des enfants et surveiller la hauteur de l'herbe dans le jardin des voisins perturbe pas mal de profileurs. Tout le monde a cru qu'il était mort, ou en prison pour tout autre chose, quand il s'est arrêté. On nous a toujours dit que les tueurs en série ne pouvaient pas se tenir tranquilles pendant vingt ans. Ils peuvent s'interrompre un moment, jusqu'à ce que la pression les pousse à recommencer, mais pas pendant deux décennies. Le fait que l'assassin LTT y soit arrivé signifie que les autres le pourraient aussi s'ils le voulaient, ou que sa véritable pulsion n'était pas le meurtre sexuel mais le contrôle - et que, donc, à partir du moment où il contrôlait suffisamment d'autres aspects de sa vie, il pouvait arrêter.

—On dirait que vous avez beaucoup réfléchi à cette affaire.

—Comme vous, non ? Comme tous les flics. Il a foutu en l'air la plupart de nos théories sur les tueurs en série. A cause de lui, nous en savons moins qu'avant sur ces malades mentaux.

—Vous parlez comme un flic.

—Ça a l'air de vous surprendre.

—Je suppose que oui. Disons que j'ai entendu des opinions intéressantes à votre sujet.

—Je n'en doute pas une seconde.

—Ça n'a pas l'air de vous surprendre.

—Je vous l'ai dit au téléphone. Je suis une fille, et je ne présente pas trop mal. Cela seul suffirait à alimenter la machine à ragots. Mais en plus, je sors avec un vampire, et même si personne ne peut le retenir légalement contre moi, ça n'empêche pas les autres flics de me détester à cause de ça.

—Le problème, ce n'est pas que vous sortiez avec un vampire, Blake.

—Ah bon ? C'est quoi alors ?

—C'est que vous vivez avec lui. Mais vous comptez peut-être nier que vous avez emménagé avec votre Maître de la Ville ?

—Pourquoi le nierais-je ?

Il me dévisagea en plissant les yeux.

—Vous n'avez pas honte, pas vrai ?

—L'amour n'est jamais un sentiment honteux, Shaw.

—Parce que vous l'aimez ? alors que c'est un vampire ?

—Les vampires sont des citoyens à part entière maintenant. Ils ont le droit d'être aimés autant que n'importe qui.

Une expression de dégoût passa sur son visage, si intense qu'elle me fut pénible à regarder - et qu'elle me suffit pour comprendre ce que pensait Shaw. Les vampires étaient des citoyens à part entière, mais ça ne les rendait pas dignes de désir ou d'amour aux yeux de tout le monde. Le plus triste, c'est qu'il y a quelques années, j'aurais partagé l'avis de Shaw.

Nous avions décidé que j'emménagerais au Cirque pour aider à préserver la réputation de Jean-Claude au sein de la communauté vampirique. Ce que nous n'avions pas prévu, c'est que ça flinguerait ma réputation au sein de la police. Je n'aurais pas dû être surprise ni blessée, mais je l'étais quand même.

La porte s'ouvrit, et le gentil flic censé faire pendant au méchant flic, campé par Shaw, entra en souriant. Il me rapportait du café, et je me sentis tout de suite mieux. Rien que l'odeur suffit à me mettre de meilleure humeur.

Il s'était présenté comme étant l'inspecteur Morgan, même si je le soupçonnais d'avoir un grade un peu plus élevé que ça. Il me donnait l'impression d'un costard-cravate qui tente de se mêler au commun des mortels, alors qu'il a l'habitude de donner des ordres à tout le monde.

Il posa le café devant moi et s'assit sur la chaise que Shaw avait libérée, puis croisa ses mains fortes et bronzées sur la table couverte d'entailles. Il avait des cheveux brun foncé, coupés court, mais qui lui tombaient un peu sur les yeux, comme s'il avait laissé passer trop longtemps entre deux visites chez le coiffeur.

Au début, je lui avais donné à peu près mon âge, mais au bout d'une heure, j'avais eu le temps de repérer les petites rides autour de ses yeux et de sa bouche, et d'estimer qu'il devait être plus près des quarante ans que des trente. Bien entretenu pour son âge, mais pas aussi jeune ni aussi amical qu'il tentait de me le faire croire. Cela dit, j'aurais parié que son numéro

fonctionnait sur les suspects - et probablement sur les femmes qu'il rencontrait à l'extérieur - depuis un bail.

Il attendit que je prenne le gobelet. Je humai l'odeur du café; son amertume m'indiqua qu'il avait chauffé trop longtemps, mais ça restait du café, et j'allais le boire quand même.

—Bon, Anita... (Il m'appelait par mon prénom depuis un moment, et ça ne me dérangeait pas.) On veut juste savoir pourquoi ce type en a après vous. Vous devez le comprendre.

Scrutant ses yeux d'un brun chaud et son sourire presque juvénile, je me demandai si on me l'avait envoyé parce que j'avais la réputation d'être une femme à hommes. Ses supérieurs pensaient-ils qu'il arriverait à me charmer, et que je lui déballerais tout ? Si oui, ils se fourraient le doigt dans l'œil.

—Je vous ai dit tout ce que je savais, Ed.

Ouais, il s'appelait Ed Morgan, ce qui faisait de nous Ed et Anita. Il avait l'air de croire que ça lui vaudrait des points. Mais il aurait pu s'appeler Tip O'Neill que ça ne m'aurait pas fait plus d'effet.

La porte s'ouvrit une nouvelle fois, livrant passage au lieutenant Thurgood. Génial. C'était une femme, mais une de ces femmes qui semblent détester toutes les autres. Elle était grande, et athlétique, à en juger l'aisance musculaire avec laquelle elle se mouvait. Elle avait au moins dix ans de plus que moi, raison pour laquelle on lui avait sans doute accordé le grade de lieutenant. Ses cheveux courts bouclaient en désordre, mais d'une manière non dénuée de charme, autour d'un visage mince. Elle avait le genre de pommettes que les gens paient pour obtenir en passant sur le billard, sauf que les siennes étaient d'origine, parce qu'une femme capable de payer un chirurgien esthétique pour lui refaire le portrait aurait porté un tailleur plus élégant. Le sien était trop grand, comme si elle l'avait emprunté à quelqu'un d'autre ou qu'elle avait perdu beaucoup de poids et ne s'était jamais donné la peine de refaire sa garde-robe.

—Sortez, tous les deux. Il faut qu'on parle entre filles, lâcha-t-elle comme si cette idée lui répugnait.

Morgan jeta un coup d'œil à Shaw, manière de lui demander : « On y va? » J'aurais parié que leur petit numéro était bien rôdé. Shaw acquiesça stoïquement, et tous deux sortirent, me laissant seule avec Thurgood. Merveilleux.

Elle se pencha au-dessus de la table pour tenter de m'intimider. Elle était grande, pour une femme, mais moins que Claudia, et la taille des gens ne

m'a jamais impressionnée. J'ai l'habitude que tout le monde me dépasse largement.

—Vous avez aussi couché avec ce Vittorio ? Vous l'avez baisé et laissé tomber pour le Maître de votre Ville, c'est ça ? C'est pour ça qu'il vous a envoyé la tête - un petit cadeau en souvenir du bon vieux temps ?

Elle avait contourné la table en parlant, de sorte qu'elle me siffla ses derniers mots au visage.

La plupart des gens se seraient écartés d'elle, mais je ne suis pas la plupart des gens. Au lieu de ça, je me penchai soigneusement vers elle - juste une inclinaison du buste. Je me retrouvai assez près pour l'embrasser, et elle bondit en arrière comme si je l'avais mordue.

Elle remit la table entre nous. Je trouvais très satisfaisant de lui avoir tiré une réaction pareille avec un si petit mouvement. Elle avait peur de moi, vraiment peur. Que diable se passait-il ?

—Je ne pensais pas que vous aimiez les filles, Blake.

Je me levai calmement. Elle recula jusqu'à la porte. Intéressant, mais pas assez pour que j'embraie.

—Gardez vos fantasmes lesbiens pour vos jours de repos, Thurgood. Ma scène du crime refroidit pendant que vous me faites tous chier. Pire encore, la journée raccourcit, et je ne sais pas ce qu'il en est pour vous, mais je préférerais ne pas chasser ces vampires de nuit, à moins d'y être obligée.

—Si on veut vous garder ici jusqu'au coucher du soleil, on vous gardera.

Mauvaise réponse.

—Vous comptez m'inculper de quelque chose ?

—De quoi devrions-nous vous inculper ?

Je me dirigeai vers elle, et elle recula encore. C'était quoi, ce bordel ?

La porte s'ouvrit, et Morgan entra, s'interposant entre nous. Shaw le suivait de près. Ils étaient tous deux assez baraqués, et sans vraiment me menacer, ils me forcèrent à reculer juste en marchant sur moi. Comme je venais de faire la même chose à Thurgood, je pouvais difficilement me plaindre.

—Anita, dit Morgan avec son sourire charmeur, pourquoi ne pas nous rasseoir et boire un autre café ?

—Non, merci, Morgan.

—Ed, appelez-moi Ed.

—Ecoutez, j'en ai soupe du numéro du gentil flic et du méchant flic. Inculpez-moi ou laissez-moi partir.

Ils échangèrent un regard.

—Du calme, Anita.

—En fait, j'ai changé d'avis, Morgan. Appelez-moi Blake ou marshal Blake. N'utilisez plus mon prénom.

—Si vous consentiez seulement à nous parler...

—Je ne fais que ça depuis une heure. J'ai un insigne fédéral et le droit d'accéder à la scène du crime. Donc, au risque de me répéter, inculpez-moi ou laissez-moi partir.

Les yeux bruns de Morgan perdirent un peu de leur éclat jovial.

—Et de quoi exactement pourrions-nous vous inculper, marshal ?

Je lui rendis un sourire qui n'avait rien d'amical.

—Là, c'est mieux. Je savais que vous ne m'aimiez pas non plus.

—Vous avez dit que je n'étais pas assez beau pour vous, lança Shaw depuis le seuil de la pièce. Alors, on a eu l'idée de faire venir Morgan. À moins qu'il ne soit pas assez beau pour vous non plus ?

Je détaillai Morgan des pieds à la tête, lentement, comme certains hommes le font avec les femmes. Je terminai par son visage pour que ça ait le temps de l'agacer, Mais il ne s'énerva pas, et se mit encore moins en colère. Au lieu de ça, il me retourna un regard de défi.

—Alors ?

Je faillis faire un commentaire désobligeant, mais même s'il n'était pas mon genre, je le trouvais plutôt joli garçon. Fatiguée de ces petits jeux, je soupirai :

—Franchement, vous n'êtes pas si mal. Mais j'ignorais que la séduction figurait sur la liste des techniques d'interrogatoire de la police de Las Vegas.

Il eut l'air surpris.

—Je ne comprends pas de quoi vous parlez.

—Pourquoi vos collègues vous ont-ils fait venir ? Pourquoi Shaw a-t-il fait cette remarque sur votre physique ? Qu'est-ce que c'était censé prouver ou me faire ? (J'agitai une main comme pour chasser de la fumée de cigarette.) Peu importe. Je m'en fous. (Je reportai mon attention sut Shaw.) Vous comptez m'inculper ?

—Nous n'avons aucun chef d'accusation contre vous - pour le moment, ne put-il s'empêcher d'ajouter.

—Parfait. Alors, écartez-vous de mon chemin.

Je dus presque le toucher avant qu'il daigne se pousser. Il ouvrit la porte et me la tint. Je sortis sans un regard en arrière.

CHAPITRE 10

Shaw me raccompagna jusqu'à l'endroit où j'avais laissé mon matos. Ils ne pouvaient pas m'empêcher de faire mon boulot. Ils ne pouvaient pas m'empêcher de trimballer plus d'armes que Dieu, mais ils n'étaient pas obligés d'aimer ça. Tant pis pour eux.

Je m'étais pointée avec moins d'équipement que ce que je souhaitais pour ne pas avoir l'air de profiter honteusement de mon insigne fédéral. Grimes m'avait prévenue qu'ils considéreraient ça comme une faiblesse. Soit. La prochaine fois, j'emporterai la totale, et les flics locaux feront avec. J'avais essayé de la jouer cool, car j'avais souvent eu à subir l'attitude détestable des fédéraux avant de devenir marshal grâce à une clause spéciale. Mais je commençais à comprendre pourquoi ils se comportaient de la sorte. Quand vous êtes arrogant, les gens vous emmerdent moins.

Mon sac à dos était encore tout neuf. Je l'avais acheté parce que je commençais à avoir trop de joujoux meurtriers pour les trimballer facilement. J'avais dû faire retailler les bretelles pour qu'il épouse bien la courbe de mon dos, et je devais les serrer au maximum pour qu'elles ne m'empêchent pas de dégainer le Browning BDM de son holster d'épaule. Quand je dois mettre un gilet pare-balles, je range mon flingue dans un holster de cuisse. Le Smith & Wesson loge dans les lanières en Velcro sur le devant du gilet - ou, en l'absence de ce dernier, dans le creux de mes reins. J'ai renoncé aux holsters qui se calent à l'intérieur d'un pantalon, depuis que les jeans pour femmes existent avec autant de coupes et de hauteurs de taille différentes. Je fourre mon eau bénite, mes croix de rabe et mes hosties dans de petites poches initialement prévues pour accueillir des munitions, mais il me reste encore assez de place pour les chargeurs de rechange et autres babioles utiles. Bien que pratique, le sac à dos me gêne un peu quand je porte le gilet pare-balles - une raison supplémentaire de détester ce dernier. Je dus mettre tous les flingues à leur place avant d'enfiler les bretelles du sac à dos. Je repartirais avec le gilet et le casque dans mon grand sac, comme quand j'étais arrivée.

Ce fut le grand couteau dans mon dos, celui dont le fourreau était fixé à mon holster d'épaule, qui poussa Shaw à écarquiller les yeux. Je ne lui prêtai aucune attention. J'avais encore de la place pour un chargeur de Browning supplémentaire, de l'autre côté du holster, ce qui, en comptant les balles déjà dans le BDM et les deux autres chargeurs de rechange dans mon sac à dos, amènerait mon total de munitions à cinquante-six, pour ce flingue. Je rangeai le Smith & Wesson dans la ceinture de mon jean, en l'inclinant vers l'avant pour qu'il ne se prenne pas dans les autres lanières.

J'avais un holster de cuisse customisé pour contenir des chargeurs supplémentaires pour le Browning et le MP5, dont j'enfilerais la bandoulière une fois que tout le reste serait en place. Mon sac à dos contenait un fusil Bantam avec des cartouches supplémentaires attachées à la crosse, et d'autres juste rangées dans le fond. Le moment venu d'affronter les vampires, je prendrais le fusil et je garderais le MP5 en réserve, mais tout ne rentrerait pas dans mon sac à dos, donc, je devrais porter le MP5 en bandoulière.

—Si je vous avais vue préparer votre matos, il n'y aurait pas eu d'interrogatoire.

Je jetai un coup d'œil à Shaw, puis recommençai à prétendre qu'il n'était pas là tout en vérifiant que chaque chose était à sa place. Je ne voulais surtout pas qu'elles bougent et que je sois obligée de tâtonner pour les trouver. Pendant un combat, chaque seconde compte.

—Vous ne voulez plus me parler ?

—Vous m'avez traitée comme une suspecte, Shaw. Vous voulez que je vous dise quoi, que ça me fait bien plaisir que vous approuviez la façon dont je m'équipe pour aller bosser?

—Vous faites ça comme un soldat.

—Elle a eu un bon professeur, lança une voix depuis l'entrée.

Je me levai en ajustant les bretelles du sac à dos et souris à Edward.

—Tu ne peux pas t'attribuer tout le mérite.

Il n'était pas très grand, dans les un mètre soixante-dix à peine, si bien que Shaw le dominait largement. Il était musclé, mais pas athlétique. Il n'aurait jamais la large carrure du shérif, mais chaque gramme de sa personne était plus dangereux que l'intégralité de n'importe lequel des autres humains que je connaissais.

—Tu n'étais encore qu'une gamine quand je t'ai rencontrée, répliqua-t-il avec un large sourire - un sourire sincère, qui monta jusqu'à ses yeux.

Je suis l'une des rares personnes au monde qui peut arracher un vrai sourire à Edward. Il en a des tas de factices. A côté de lui, l'inspecteur Morgan n'était qu'un vulgaire amateur. Si Edward n'était pas si blond, et s'il n'avait pas les yeux si bleus, il aurait pu s'infiltrer partout, mais son physique ultra caucasien ne lui permettait pas de se fondre parmi les minorités ethniques.

—Où étais-tu passé... Ted ? Tu avais dit que le vol depuis le Nouveau-Mexique était plus court que celui depuis St. Louis.

Son sourire s'évanouit, et son regard devint glacial comme un ciel d'hiver - le regard du véritable Edward. Ce n'est pas un sociopathe, mais par moments, il est permis d'en douter.

—J'étais retenu par la police de Las Vegas.

—Ils t'ont interrogé, toi aussi ?

Il acquiesça.

—Tu n'étais pas là la dernière fois que j'ai eu affaire à Vittorio. Que pouvais-tu bien avoir à leur raconter ?

—Ce n'est pas sur lui qu'ils m'ont posé des questions, répondit Edward en braquant un regard hostile sur Shaw - et croyez-moi, son regard hostile est supérieur à celui de n'importe laquelle de mes autres connaissances.

Shaw ne blêmit pas, mais il parut quand même mal à l'aise.

—Nous ne faisons que notre boulot, Forrester.

—Non. Vous essayez de tout mettre sur le dos d'Anita.

—Que t'ont-ils demandé sur moi ?

—Ils voulaient savoir depuis combien de temps on baisait ensemble.

J'écarquillai les yeux.

—Quoi ?

Edward continua à dévisager Shaw.

—Ouais. Selon la rumeur, tu couches avec moi, Otto Jeffries, un flic du Nouveau-Mexique et quelques autres encore. Apparemment, tu es très occupée pour un marshal fédéral.

—Comment vont Donna et les enfants ? demandai-je.

Premièrement, ça m'intéressait ; deuxièmement, je ne voulais plus parler de ces rumeurs devant Shaw.

—Donna t'embrasse. Becca et Peter aussi.

—Quand Peter passe-t-il sa ceinture noire ?

—Dans deux semaines.

—Il l'aura.

—Je sais.

—Et le gala de danse de Becca, ça s'est bien passé ?

De nouveau, il eut un vrai sourire.

—Elle est vraiment douée. Sa prof dit qu'elle a du talent.

—Vous essayez de me foutre la honte en parlant de sa famille, c'est ça ? lança Shaw.

—Non, répliquai-je. On fait comme si vous n'étiez pas là.

—J'imagine que je l'ai cherché. Mais regardez les choses de notre point de vue...

Je levai une main.

—J'en ai marre que vous me traitiez comme une méchante, juste parce que je suis meilleure dans mon boulot que n'importe quel mec.

Edward se racla la gorge.

— Mon collègue ici présent excepté, rectifiai-je.

Il hocha la tête, satisfait.

—Mais c'est la pure vérité. Je suis réellement meilleure que les autres exécuteurs. J'ai plus de victimes à mon actif, alors que je suis une fille. Ils n'arrivent pas à admettre que je puisse être aussi bonne. Du coup, ils partent du principe que c'est parce que j'ai couché pour arriver. Ou que je suis un monstre, comme ceux que je pourchasse.

—Vous ne pouvez pas être aussi bonne, s'obstina Shaw.

—Pourquoi, parce que je suis une fille ?

Il eut le bon goût de paraître embarrassé.

—Parce qu'il faut avoir de l'entraînement pour atteindre ce niveau.

—Croyez-moi, elle est aussi bonne qu'elle le dit, affirma Edward de cette voix atone qui vous hérisse les cheveux dans la nuque si vous le connaissez un peu.

—Vous êtes un ancien commando, Forrester. Elle n'a pas eu ce genre de formation.

—Je n'ai pas dit que c'était un bon petit soldat.

—Un bon flic ?

—Non plus.

Shaw se rembrunit.

—Alors quoi ? Pourquoi est-elle si douée ? Et ne me répondez pas : « Pour la baise », ça va m'énerver.

—Pour tuer.

—Hein ?

—Vous me demandez pour quoi Anita est douée. Je vous réponds.

Shaw me détailla de la tête aux pieds, pas d'une façon sexuelle, mais comme s'il tentait de comprendre ce qu'Edward voyait en moi.

—Vous êtes réellement si bonne que ça pour tuer ?

—J'essaie d'être un bon flic. J'essaie d'être un bon petit soldat et d'obéir aux ordres, jusqu'à un certain point. Mais au final, je ne suis ni un flic ni un soldat. Je suis un assassin patenté. Je suis l'Exécutrice.

—Je n'avais jamais entendu un autre marshal admettre qu'il était un assassin.

—Nous opérons dans le cadre de la loi, mais ça ne change rien au fait que nous chassons des citoyens américains dans l'intention de les tuer. J'ai décapité et arraché le cœur de plus de gens que la plupart des tueurs en série. Vous voulez que ça passe mieux : d'accord, filez-moi un mandat. Mais je sais comment je gagne ma vie, shérif. Je sais ce que je suis, et je sais que je suis vraiment, vraiment douée pour mon boulot.

—La plus douée de tous ?

Je jetai un coup d'œil à Edward.

—La seconde.

Le regard de Shaw fit la navette entre nous.

—Dans ce cas, je suppose que j'ai de la chance de vous avoir tous les deux, répliqua-t-il sur un ton lourd de sarcasme.

—Absolument, acquiesçai-je d'un air grave.

Je me dirigeai vers la porte, et Edward m'emboîta le pas en agitant une clé.

—J'ai loué une voiture pour qu'on soit tranquilles.

—Super.

—Oh, et je n'ai pas mentionné Olaf, histoire de me marrer encore un peu.

Je m'arrêtai net dans le couloir et le dévisageai.

—Ne me dis pas que...

— Otto Jeffries est l'un des marshals fédéraux de l'ouest du pays.

Il était déjà là quand je suis arrivé.

Olaf, lui, est un vrai tueur en série. Mais comme l'assassin LTT, il peut contrôler ses pulsions jusqu'à un certain point. À ma connaissance, et à celle d'Edward, il n'a jamais commis le pire aux Etats-Unis. Nous ne pouvons rien prouver, mais je sais ce qu'il est, et il sait que je sais, et ça lui plaît que je sache.

C'est chasser les vampires avec moi qui lui a donné l'idée de devenir un marshal pour pouvoir agir en toute légalité. Il n'y a pas de façon établie de prélever la tête et le cœur d'un vampire. Seul le résultat compte. Une fois le

mandat lancé, aucune règle ne protège plus le vampire concerné. Aucune. Il est à la merci de son exécuteur. Un de mes buts dans l'existence, c'est de ne jamais, jamais me retrouver à la merci d'Olaf.

CHAPITRE 11

Edward avait réussi à nous dégotter un gros SUV noir à l'air vaguement menaçant. Je me doutais qu'il n'avait pas réclamé cette couleur en particulier, mais elle me semblait très appropriée à notre mission. Et si nous devions nous aventurer dans le désert, voire même quitter les routes bitumées, rien ne nous empêcherait de le faire avec ce genre de véhicule.

—Quand as-tu eu le temps de louer une bagnole ? demandai-je.

—Les flics se sont occupés de moi en premier. Je savais qu'il leur faudrait un moment pour interroger trois autres marshals. Donc, je pouvais aller faire un tour.

Une fois de plus, je m'arrêtai net.

—Tu as dit : « Trois autres marshals » ?

Edward se tourna vers moi et opina.

—Tu m'as bien entendu.

Il avait l'air de réprimer un sourire, ce qui signifiait qu'il me cachait quelque chose. Edward adore faire des mystères. Le fait que j'aie rencontré sa famille et que je connaisse la plupart de ses identités secrètes n'y change rien. Simplement, il a plus de mal à trouver des occasions de me surprendre.

—Qui est le quatrième ? demandai-je.

Edward leva une main, en un geste que je l'avais vu employer sur le terrain quand il avait affaire à des gens qui connaissaient les signaux. Celui-ci signifiait : « Approchez. »

Un petit groupe d'agents se tenaient à l'arrière du bâtiment d'un rose brunâtre. Je les avais remarqués de la même façon que nous remarquons toujours tout dans notre boulot: les gens, les palmiers, la chaleur. Olaf se leva. Je ne l'avais pas vu. Il dépassait tous les autres d'une demi-tête, à une exception près. S'était-il tenu avachi jusque-là ? Mais sa posture ne pouvait pas être la seule explication.

Il portait un tee-shirt noir et un jean noir rentré dans des bottes noires. Son blouson en cuir noir, jeté sur un de ses avant-bras, révélait ses biceps nus. Il était moins pâle que la dernière fois que je l'avais vu, comme s'il avait

davantage pris le soleil –, mais comme moi et la plupart des gens qui ont des origines germaniques, Olaf ne bronzait pas.

Il n'avait toujours pas un poil sur le caillou, ce qui faisait ressortir ses sourcils très noirs. L'ombre d'un début de barbe courait le long de sa mâchoire – il est de ces types qui doivent se raser deux fois par jour pour avoir l'air net. Du coup, je me demandai s'il se rasait aussi le crâne ou s'il était chauve. C'était la première fois que je me posais la question.

Sa gueule, ses fringues, sa taille : tout cela le faisait ressortir au milieu du groupe de flics, tel un loup au milieu d'un troupeau de moutons, ou un Goth au milieu d'une unité de soldats. Pourtant, je ne l'avais pas remarqué jusqu'à ce qu'il se manifeste. Edward aussi est capable de faire ça : devenir invisible en pleine vue.

Je regardai Olaf se diriger vers nous. Je devais admettre que, pour quelqu'un d'aussi grand et d'aussi costaud, il se mouvait gracieusement, mais avec une violence contenue, presque palpable. Cette impression était encore renforcée par son holster d'épaule contenant un P2000 Heckler & Koch et des chargeurs supplémentaires. La fois précédente, il portait son flingue de rechange dans le creux des reins ; je vérifierais plus tard. Un couteau, plus long que mon avant-bras, était fixé à sa cuisse. La plupart des chasseurs de vampires portent des armes blanches.

Il s'approcha de moi, ténébreux et menaçant, mais un grand sourire aux lèvres. Ce n'était pas le sourire d'un ami : c'était celui d'un petit ami. Non, pire que ça : c'était le sourire qu'un homme adresse à une femme avec qui il a couché et pris son pied, et avec qui il espère le prendre de nouveau. Olaf n'avait pas mérité de me sourire ainsi.

—Anita, lâcha-t-il, là encore avec beaucoup trop d'émotion.

Je marquai une pause avant de le saluer par son faux nom :

—Otto.

Il continua à approcher jusqu'à nous dominer, Edward et moi. Evidemment, il mesure pas loin de deux mètres dix, donc il dépasse presque tout le monde.

Il me tendit la main. Lors de nos deux rencontres précédentes, avait-il déjà eu ce geste ? Je dus réfléchir. Non, Olaf ne serrait pas la main des femmes. Pourtant, il m'offrait la sienne, et son sourire, malheureusement familier, s'estompait sur les bords, même s'il restait en place.

Ce sourire ne me donnait aucune envie de le toucher. Mais Olaf a une haine pathologique des femmes ; donc, le fait qu'il m'offre sa main à serrer

signifiait qu'il m'en jugeait digne. C'était un gros effort de sa part, et nous allions devoir travailler ensemble sous les yeux de la police.

Mieux valait ne pas le mettre en rogne avant même que nous ne nous lancions en chasse.

Je pris sa main. Il enveloppa la mienne de ses doigts énormes et me serra l'avant-bras avec l'autre. Certains mecs font ça, je n'ai jamais compris pourquoi. Mais sur ce coup-là, je savais.

J'eus un mouvement de recul instinctif. Olaf resserra sa prise sur mon bras pour me faire sentir qu'il me tenait et que j'aurais du mal à me dégager. Cela ne dura qu'un instant, mais cela suffit à me rappeler la dernière fois que nous nous étions vus.

Ensemble, nous avions prélevé le cœur des vampires que nous chassions. Vu qu'ils étaient vieux et puissants, nous ne pouvions pas nous contenter de les empaler. Nous devions extraire le cœur de leur poitrine et le détruire en le brûlant. Involontairement, j'avais accroché celui du dénommé Giovanni sur un ligament. Olaf avait proposé de m'aider à le dégager, et, oubliant ce qu'il était, j'avais accepté.

Il avait glissé sa main dans le trou que j'avais ouvert, et son bras s'était pressé contre le mien, à l'intérieur de la cage thoracique du vampire. Je n'avais levé les yeux vers lui que lorsque sa main s'était refermée sur la mienne. Nous étions tous deux penchés sur le corps, nos visages à quelques centimètres l'un de l'autre, nos bras enfoncés dans la poitrine de notre victime, nos mains serrées autour du cœur encore chaud de Giovanni. Il y avait du sang partout, et Olaf m'avait regardée comme si nous dînions aux chandelles et que je portais ma plus belle nuisette.

Il avait tenu mon bras de sa main libre pour contrôler la vitesse à laquelle nous sortirions le cœur de la cavité. Il avait fait durer le plaisir sans me quitter des yeux, ne baissant la tête sur la plaie que vers la fin. Il avait regardé nos mains émerger de la plaie béante sous le sternum du vampire. Puis il m'avait forcée à plier le coude pour lever le cœur, et un instant, il m'avait dévisagée alors que nous brandissions le muscle sanguinolent entre nous. C'est alors qu'il m'avait volé un baiser - notre premier et, si j'avais mon mot à dire, le dernier.

—Lâche-moi, dis-je à voix basse mais très clairement.

Ses lèvres s'entrouvrirent, laissant échapper un long soupir. Quelque part, c'était pire que son sourire. À cet instant, je compris que j'étais devenue un trophée de cette chasse pour lui. Pour un tueur en série, un trophée, c'est

quelque chose qu'il emporte d'une victime ou d'une scène de crime, de sorte que, lorsqu'il le voit, le touche, le sent ou le goûte, cela ravive le souvenir de son meurtre.

Je fis de mon mieux pour ne pas montrer ma peur, mais je dus échouer, car Edward fit un pas vers nous et dit :

—Tu l'as entendue.

Derrière ses lunettes de soleil, Olaf tourna son regard vers Edward. La dernière fois que nous avions chassé ensemble, Edward avait fait son possible pour me protéger, mais désormais, me protéger contre Olaf n'était plus juste une question de flingues et de violence. Cette fois-là, Edward m'avait pris le bras comme si j'avais besoin d'être guidée. Jamais encore il ne m'avait touchée ainsi qu'il l'aurait fait d'une fille, parce que pour lui, j'avais toujours été plus que ça. Par ce geste, il avait montré à Olaf qu'il me considérait non seulement comme une fille, mais comme sienne, et qu'il serait éventuellement prêt à faire le nécessaire pour me protéger. Je n'aurais laissé personne d'autre se mettre en danger au nom d'un mensonge, mais si quelqu'un était capable de tenir tête à Olaf, c'était bien Edward. Et puis, Olaf était son ami avant d'être le mien ; donc, c'était un peu sa faute si Olaf avait le béguin pour moi.

Confronté à l'attitude d'Olaf, il recommença. Il passa son bras autour de mes épaules. C'était une première, et ça n'allait pas arranger ma réputation auprès des autres flics. Mais, pour le moment, les autres flics ne m'inquiétaient pas. La seule chose qui m'inquiétait, c'était l'homme qui me tenait la main et le bras - en un geste assez innocent d'apparence. Mais l'effet que ça produisait sur lui et sur moi était tout le contraire d'innocent.

Edward passa son bras autour de mes épaules. Il ne me serra pas contre lui, mais clairement, il marquait son territoire. C'est le genre de chose que les footballeurs de l'équipe du lycée font avec leur petite amie pom-pom girl. Là encore, un geste assez innocent d'apparence, mais qui était en réalité un signe de possession. *Elle est à moi, pas à toi.*

Je n'appartenais absolument pas à Edward, mais à cet instant, je me serais portée volontaire pour appartenir à n'importe qui du moment que ça pouvait m'éloigner d'Olaf. Je luttais pour réprimer le souvenir de la dernière fois que nous avions tué ensemble, et ma peau était glacée malgré la chaleur de Las Vegas.

Derrière ses lunettes de soleil, Olaf fit sentir à Edward tout le poids de son regard sombre. Puis, lentement, il me lâcha et fit un pas en arrière. Edward

laissa son bras posé sur mes épaules et leva les yeux vers l'autre homme. Moi, je restai là en m'efforçant juste de ne pas frissonner... et j'échouai. Par une chaleur si intense qu'on avait du mal à respirer, je frissonnai. Cela arracha un nouveau sourire à Olaf, et une pensée très nette s'imposa à moi. Un jour, je le tuerais. Peut-être pas cette fois, mais un jour, il franchirait une ligne, et je le tuerais.

Cette pensée m'aida à me ressaisir. Elle m'aida à me sentir de nouveau moi-même. Elle m'aida à lui rendre un sourire très différent du sien - un sourire qui n'avait rien de sexuel, mais qui était capable d'effrayer les méchants à travers tout le pays. Olaf fronça les sourcils, et mon sourire s'élargit encore. Edward me serra brièvement contre lui, puis laissa retomber son bras et s'écarta.

J'aperçus les regards que nous jetaient les flics qui se trouvaient à l'extérieur du commissariat. Ils avaient observé toute la scène. Je doutais fort qu'ils aient compris de quoi il retournait, mais ils en avaient vu suffisamment pour percevoir la tension entre Olaf, Edward et moi. Ils allaient en tirer la même conclusion qu'Olaf : Edward et moi étions un couple, et personne d'autre n'avait le droit de me toucher. Ils étaient déjà certains que je couchais avec tous les mecs de mon entourage, alors pourquoi cela m'énervait-il qu'un incident vienne les conforter dans cette opinion ?

Je rendis leur regard aux flics qui nous observaient et constataient que deux d'entre eux ne s'occupaient pas du tout de nous. Alors, je compris qui était le quatrième marshal qui avait eu droit à un interrogatoire,

Bernardo Cheval-Tacheté se tenait tout près d'une fliquette. Elle avait des cheveux mi-longs attachés en queue-de-cheval et un visage triangulaire qu'elle levait vers lui avec un grand sourire. Son uniforme ne parvenait pas à dissimuler qu'elle avait des courbes appétissantes, malgré une silhouette menue.

Bernardo est grand, bronzé et séduisant, même selon mes critères. Il a des cheveux encore plus noirs que les miens, ce noir qui se pare de reflets bleus au soleil. Il les avait attachés en une tresse qui lui descendait presque jusqu'à la taille. Il dit quelque chose qui fit rire la fliquette, puis se détourna d'elle pour se diriger vers nous.

Il avait toujours les épaules aussi larges et la taille aussi mince, et il faisait toujours de la muscu régulièrement - ça se voyait. Bernardo est amérindien, et il a les pommettes parfaites de ses ancêtres. Bref, le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il ne fait pas mal aux yeux. La fliquette le regarda s'éloigner

avec une expression signifiant clairement que s'il l'appelait plus tard, elle accepterait un rencard avec lui. Mais Bernardo le savait déjà. Le manque de confiance en lui vis-à-vis des femmes ne fait pas partie de ses problèmes.

Il s'approcha de nous en souriant et en faisant glisser ses lunettes de soleil sur ses yeux, de sorte qu'il avait l'air d'un mannequin, lorsqu'il nous rejoignit.

—Joli numéro, nous félicita-t-il. Ils sont plus que jamais convaincus que le grand couche avec toi ou voudrait le faire, mais que la place est déjà occupée par Ted. J'ai fait de mon mieux pour persuader l'adjoint Lorenzo que, de mon côté, je n'étais pas intéressé.

Je secouai la tête en souriant.

—Ravie de l'apprendre.

Il grimaça.

—Je sais que tu es sincère. Si je peux me permettre, ça fait bobo à l'ego.

—Je pense que ton ego s'en remettra et que l'adjoint Lorenzo sera ravie de t'aider à oublier ta douleur.

Jetant un regard par-dessus son épaule, Bernardo adressa un sourire éblouissant à la fliquette, qui le lui rendit le rose aux joues -, et pourtant, il était assez loin d'elle à ce moment-là.

—On dirait une pub pour du dentifrice, commentai-je.

—Ça fait quoi, presque trois ans ? demanda Bernardo.

—Quelque chose comme ça.

Olaf nous regardait, l'air mécontent.

—Tu plais à cette fille.

—Ouais, convint Bernardo sans modestie aucune.

Son tee-shirt blanc faisait ressortir sa peau bronzée. C'était la seule chose qui gâchait ce que j'appelle le look « assassin décontracté » : jean noir, tee-shirt noir, bottes noires, blouson en cuir noir, armes, lunettes de soleil. Comme Olaf, il portait son blouson sur le bras. Il faisait beaucoup trop chaud à Las Vegas pour être en cuir. D'ailleurs, j'avais laissé le mien à St. Louis.

Bernardo me tendit la main, et je la serrai ; puis il porta ma main à ses lèvres et la baisa. Il le fit parce que je lui avais signifié que je ne le trouvais pas irrésistible et qu'une partie de lui détestait ça. Je n'aurais pas dû le laisser faire, mais à moins de me lancer dans un bras de fer avec lui, je ne pouvais pas l'en empêcher. Il n'aurait pas dû le faire à cause de l'adjoint Lorenzo. Je n'aurais pas dû le laisser faire à cause des autres flics et d'Olaf.

Ce dernier jeta un coup d'œil à Edward, comme s'il s'attendait à ce qu'il intervienne.

—Bernardo flirte avec tout le monde, se sentit obligé d'expliquer Edward. Ça n'a rien de personnel.

—Je ne lui ai pas baisé la main, protesta Olaf.

—Tu sais exactement ce que tu as fait, répliqua calmement Edward.

Bernardo dévisagea d'abord Olaf, puis moi. Il baissa même ses lunettes de soleil pour me gratifier de tout le poids de son chaud regard brun.

—Tu as quelque chose à me dire sur toi et le grand ?

—Je ne sais pas de quoi tu veux parler.

—Il vient de réagir ainsi que réagissent les types jaloux quand je drague la nana qui leur plaît. Jusqu'ici, Otto n'avait jamais eu de sentiments pour personne.

—Je n'en ai toujours pas, se défendit l'intéressé.

—Assez, coupa Edward. Notre escorte est prête à y aller; tout le monde en voiture.

Il avait l'air dégoûté, et c'était très rare qu'il laisse transparaître la moindre émotion.

—Je monte devant, dit Bernardo.

—Non, c'est Anita qui monte devant, répliqua Edward en contournant le SUV.

—Tu l'aimes plus que moi, protesta Bernardo sur un ton faussement boudeur.

—Ouais, admit Edward, laconique, en ouvrant la portière conducteur pour s'installer au volant.

Je montai donc côté passager. Olaf s'installa sur la banquette arrière, en diagonale par rapport à moi. J'aurais préféré que ce soit Bernardo qui se mette là, mais je ne savais pas si je préférais voir Olaf en train de regarder mon profil, ou le sentir regarder l'arrière de mon crâne sans le voir.

La patrouilleuse garée devant nous alluma son gyrophare. Apparemment, nous avions perdu assez de temps. Je levai les yeux vers le soleil. Il brillait si fort que le bleu du ciel paraissait délavé, comme un jean trop souvent passé à la machine. C'était l'après-midi ; il nous restait peut-être cinq heures avant la tombée de la nuit. Je n'étais sûrement pas la seule à penser que retarder les chasseurs de vampires avait été une mauvaise idée.

CHAPITRE 12

Le lieu du crime était un immense entrepôt – un espace essentiellement vide où le moindre bruit résonnait très fort. Du moins, il aurait été essentiellement vide sans les flics, les infirmiers et les techniciens en tout genre qui grouillaient à l'intérieur. C'était sûrement moins la foule que quelques heures plus tôt, mais ça restait drôlement agité pour la scène d'un crime survenu deux nuits auparavant.

D'un autre côté, les victimes comptaient parmi leurs camarades. Tout le monde voulait participer à la résolution de l'affaire. Les gens ordinaires détestent se sentir inutiles; chez les flics, c'est dix fois pire. Rien ne les rend plus dingues que de ne pas pouvoir arranger un problème. L'attitude de mec typique poussée à son paroxysme. Et ce n'est pas une remarque sexiste de ma part. Les flics sont comme ça, c'est tout. Ils s'obstinent à chercher des indices, ou une explication.

Ils trouveraient peut-être des indices, mais une explication... j'en doutais fort. Vittorio était un tueur en série et un vampire assez puissant pour obliger ses sbires à lui filer un coup de main. Autrement dit, il pouvait communiquer sa pathologie à autrui, non pas grâce à sa force de persuasion, mais à ses capacités métaphysiques. Tous les malheureux qu'il transformait en vampires étaient obligés de partager son hobby et sa perversion.

J'examinai les marqueurs aux endroits où les corps avaient été retrouvés. Shaw avait parlé de trois flics, mais ce n'était qu'un nombre, un mot. Regarder leurs silhouettes tracées sur le sol à l'endroit où ils étaient tombés rendait la situation beaucoup plus réelle. Il y avait beaucoup d'autres marqueurs dessinant les contours de divers objets. Je me demandai lesquels. Armes, cartouches utilisées, vêtements... tout avait dû être relevé, photographié et filmé. Le sol ressemblait à un champ de mines avec ces dessins si nombreux qu'il était pratiquement impossible de traverser l'entrepôt sans marcher sur aucun. Que diable s'était-il passé ici ?

—Une fusillade, dit Edward à voix basse.

Je le regardai.

—Quoi ?

—Une fusillade. Des cartouches éjectées, des armes vidées et abandonnées... Ça a dû être une sacrée baston.

—Si tous ces marqueurs désignent des cartouches et des flingues, comment se fait-il qu'il n'y ait pas de vampires morts ? On ne balance pas une telle quantité de plomb dans un espace aussi découvert sans toucher quelque chose, surtout avec l'entraînement de ces gars.

—Même le chasseur de vampires était un ex-militaire, intervint Bernardo.

—Comment le sais-tu ? lui demandai-je. Il sourit.

—L'adjoint Lorenzo est bavarde.

Je lui jetai un regard approbateur.

—Tu ne te contentais pas de flirter : tu récoltais des informations. Et moi qui croyais que tu voulais juste tirer ta crampe.

—Disons que j'ai fait d'une pierre deux coups. Je la trouvais vraiment mignonne.

Olaf entreprit de se faufiler entre tous les marqueurs et autres signes laissés par les techniciens. Il se mouvait avec une grâce délicate, presque surnaturelle. A sa place, j'aurais sûrement dérangé quelque chose, mais Olaf avait l'air de glisser. Je passais le plus clair de mon temps en compagnie de vampires et de métamorphes qui incarnent pareillement la définition de la grâce, mais je trouvais quand même impressionnant - et un peu perturbant - de voir Olaf se déplacer d'une manière aussi... fluide.

J'aurais préféré examiner les preuves et les corps avant qu'on les enlève, mais je comprenais qu'il n'avait pas été possible de les laisser là par cette chaleur. Je comprenais aussi qu'on ne pouvait pas abandonner une telle quantité d'armes, et que les cartouches vides devaient être mises sous scellés pour servir de pièces à conviction pendant un éventuel procès.

—Ils ramassent toujours les preuves, s'il risque d'y avoir un procès, dit Edward comme s'il avait lu dans mon esprit.

—Ouais, mais les vampires ne comparaissent jamais devant un tribunal, répliquai-je.

—Non. Juste devant nous.

Edward balayait la scène du regard comme s'il pouvait visualiser tout ce qui avait été emporté. Moi, je n'y arrivais pas encore. Les photos et la vidéo m'aideraient davantage que cet espace vide.

Pour l'instant, la scène du crime se résumait à des choses emportées et à une odeur de mort qui empirait dans la chaleur du Nevada. Les corps avaient

été enlevés, mais on n'avait pas encore nettoyé le sang et les autres fluides corporels répandus pendant la fusillade; donc, ça puait toujours. Je faisais de mon mieux pour ne pas en tenir compte, mais dès que j'y pensais activement, je ne pouvais plus m'empêcher de le sentir. Un des gros inconvénients des souches de lycanthropie que je porte, c'est que mon odorat devient parfois très sensible. Croyez-moi, vous n'avez pas envie que ce genre de chose vous arrive sur une scène de crime.

L'odeur du sang séché et de la putréfaction m'emplissait la bouche; elle pesait sur ma langue. Dès que je l'avais sentie, il avait fallu que j'en voie les marques concrètes, les traces. Oh, elles y étaient depuis le début, mais j'avais réussi à les filtrer, jusque-là. Soudain, le sol m'apparut couvert de flaques de sang. Il y en avait partout. Vous voyez les quantités qu'on vous montre au cinéma ou à la télé ? Ce n'est jamais assez. Il y a beaucoup plus de sang qu'on ne le croit dans un corps humain, et le plancher en était recouvert, au point qu'on aurait dit un lac noir gelé s'étendant sur le béton.

On nous avait donné des chaussons en plastique à porter par-dessus nos chaussures, et je savais maintenant que ce n'était pas seulement pour respecter la procédure. Sans eux, nous aurions répandu un peu partout les fluides corporels de l'élite de la police de Las Vegas.

—Ils ne se sont pas nourris d'eux, commenta Bernardo.

—Non, ils les ont juste saignés à blanc, acquiesçai-je.

—Une partie du sang répandu appartient peut-être aux vampires, suggéra Edward. Les survivants auraient pu emporter leurs morts.

J'eus une moue dubitative.

—A St. Louis, Vittorio a abandonné ses gens derrière lui pour servir d'appât et de piège. Qu'ils vivent ou qu'ils meurent, ça lui était bien égal. S'il ne protège pas ses gens quand ils sont vivants, je doute qu'il se préoccupe d'eux une fois morts.

—Sauf s'ils risquaient de révéler des choses sur lui, objecta Edward.

—Que veux-tu dire ?

—S'il n'a pas emporté ses morts par décence, il a pu les emporter pour que leurs cadavres ne le trahissent pas.

Je réfléchis et haussai les épaules.

—Qu'est-ce que des vampires morts auraient bien pu nous apprendre que nous ne sachions déjà ?

—Je n'en sais rien. C'était juste une idée.

—Comment ont-ils réussi à tendre une embuscade à une équipe du SWAT ? interrogea Bernardo.

—L'exécuteur local avait-il un pouvoir lié aux morts ?

—Tu veux dire, était-ce un réanimateur, comme toi ?

—Ouais.

—Non. C'était un ex-militaire, mais il ne relevait pas des zombies.

—Donc, ils se sont mis en chasse sans que personne ne soit capable de percevoir les vampires, conclus-je.

Puis j'ajoutai :

—Je sais qu'ils avaient un pratiquant avec eux, mais tous les psys n'ont pas automatiquement des pouvoirs liés aux morts.

—Nous ne sommes pas nombreux à partager tes capacités, Anita, fit remarquer Edward.

Je scrutai son visage, mais il continuait à observer la scène du crime, ou peut-être surveillait-il Olaf, qui s'était soigneusement agenouillé au milieu des traces du carnage.

—Je me suis toujours demandé comment vous faisiez pour rester en vie alors que vous ne perceviez pas les vampires.

Edward me sourit.

—Je suis doué.

—Pour rester en vie sans mes capacités, tu dois être meilleur que moi.

—Donc, moi aussi, je suis meilleur que toi ? lança Bernardo.

Ma réponse fut sans appel :

—Non.

—Pourquoi Ted, et pas moi ?

—Parce qu'il m'a prouvé sa valeur, alors que tu restes juste un beau gosse, pour le moment.

—J'ai failli me faire tuer la dernière fois qu'on a bossé ensemble.

—Comme nous tous.

Bernardo fronça les sourcils, et cela me suffit pour comprendre. Ça le contrariait vraiment que je ne le trouve pas aussi bon qu'Edward.

—Et Otto, il est meilleur que toi ?

—Je n'en sais rien.

—Il est meilleur que Ted ?

—J'espère que non, murmurai-je.

—Pourquoi ?

J'ignore ce qui me poussa à répondre la vérité à Bernardo. Edward, oui, mais Bernardo n'avait pas encore mérité une telle honnêteté de ma part.

—Parce que si je ne suis pas assez bonne pour tuer Otto, ce sera à Edward de finir le boulot.

Bernardo se rapprocha de moi et étudia mon visage d'un regard dur.

—Tu as l'intention de le tuer ? demanda-t-il à voix basse.

—Quand il s'en prendra à moi, oui.

—Pourquoi s'en prendrait-il à toi ?

—Parce qu'un jour, je le décevrai. Un jour, je ne serai pas à la hauteur de son fantasme de pin-up tueuse, et quand il me trouvera moins drôle vivante que je ne le serais morte, il essaiera de me tuer.

—Tu ne peux pas en être sûre.

Je regardai le lac de sang séché et l'immense brute qui se mouvait gracieusement à travers.

—Si, je peux.

—Elle a raison, approuva Edward d'une voix douce.

—Donc, vous avez l'intention de tuer Otto, mais vous bosserez avec lui jusqu'à ce qu'il franchisse la ligne, résuma Bernardo dans un murmure à peine audible.

—C'est ça, acquiesçai-je.

—Ouais, confirma Edward.

Bernardo nous dévisagea tour à tour et secoua la tête.

—Vous savez quoi ? Par moments, vous me faites plus peur que le grand.

—Parce que tu n'es pas une petite brune. Fais-moi confiance, Bernardo, si tu correspondais à son profil de victimes, Otto te foutrait les chocottes à un niveau sans précédent.

Il ouvrit la bouche comme pour protester, puis la referma et se contenta d'opiner.

—D'accord, tu marques un point. Mais si vous n'avez pas l'intention de le tuer aujourd'hui, mettons-nous au boulot.

Il s'éloigna de nous, sans pour autant se diriger vers Olaf. Il ne nous aiderait pas à le buter, mais il ne nous en empêcherait pas non plus.

Je ne savais pas trop où Bernardo se rangeait sur l'échelle des gentils et des méchants. Parfois, il me semblait qu'il ne le savait pas lui-même.

CHAPITRE 13

Deux heures plus tard, nous avions appris tout ce que l'entrepôt avait à nous apprendre. Dans un coin gisaient des caisses qui avaient servi de cercueils ; les M4 des gars les avaient réduites en miettes. Si les vampires s'étaient trouvés dedans à ce moment-là, ils auraient été tués, mais nous n'avions pas vu de sang sur les débris.

Olaf revint vers nous sans faire le moindre bruit avec ses lourdes bottes noires.

—J'ai cru que c'était une explosion, mais non. On dirait plutôt quelque chose qui peut blesser et neutraliser, mais pas tuer tout de suite. Quoi que ce soit, ça n'a laissé aucune trace sur le sol. Il n'y a pas d'empreintes au milieu de la mare de sang, à l'exception de celles des flics.

—Comment peux-tu dire que ça a été conçu pour blesser et neutraliser, mais pas pour tuer ? demandai-je.

Ses yeux sombres et caverneux me jetèrent un regard arrogant, le regard du vieil Olaf - celui qui pensait qu'aucune femme ne pouvait être douée pour ce genre de boulot. Disons-le carrément: il pensait que les femmes n'étaient bonnes à rien du tout.

—Ton regard ne m'encourage pas à l'admettre, mais j'ai plus envie de résoudre cette affaire que de garder l'air cool.

—Quel regard ?

—Le regard qui dit que je suis forcément stupide, puisque je suis une femme.

Olaf détourna les yeux.

—Je ne pense pas que tu sois stupide.

Je sentis mes sourcils se lever tout seuls. J'échangeai un coup d'œil avec Edward.

—Merci, Otto. Mais fais comme si je n'arrivais pas à reconstituer un crime juste en examinant un plancher en béton, et explique-moi... s'il te plaît.

J'avais ajouté le « s'il te plaît » parce que nous faisions tous deux des efforts pour nous comporter de manière civile l'un envers l'autre. Je peux être très polie quand je veux.

—La disposition des taches de sang, les marqueurs sur le sol. Les photos et la vidéo le confirmeront, mais c'était un piège. Pas une bombe ni des soldats humains : une chose capable de... (Olaf agita la main paume tournée vers le bas) planer et attaquer en même temps. J'ai déjà vu ça une fois.

Il avait réussi à capter notre attention à tous.

—Raconte-nous, réclama Edward.

—J'étais en mission dans le Bac à Sable.

—Le Bac à Sable ? répétai-je sur un ton interrogateur.

—Au Moyen-Orient, clarifia Edward.

—Ouais. C'était un groupe de terroristes. Ils avaient un sorcier avec eux.

Olaf prit une expression pensive, qui me mit mal à l'aise.

—Ne prononce pas le mot en T, le prévint Bernardo, ou ils feront venir les services secrets, et l'affaire nous échappera.

—Quand je rédigerai mon rapport, il faudra bien que je dise ce que j'ai vu, répliqua Olaf.

Il ne flirtait plus du tout à présent ; il était tout entier concentré sur le boulot : plus froid, plus retenu. Autrefois, je le trouvais effrayant en mode analytique. Maintenant que je savais comment il était en mode séduction, je préférais l'autre, et de loin.

—Quand tu dis « sorcier », tu utilises le mot dans le même sens qu'ici, aux États-Unis ? m'enquis-je.

—Aucune idée.

—Ici, un sorcier, c'est quelqu'un qui tire sa magie de ses transactions avec les démons et autres entités maléfiques, expliqua Edward.

Olaf secoua la tête.

—Non. Pour moi, un sorcier est juste quelqu'un qui utilise ses pouvoirs pour faire le mal, et jamais le bien. Nous n'avions pas de... pratiquants, comme ils disent, avec nous. Donc, je ne peux pas vous dire grand-chose sur la nature ou la source de la magie utilisée. Je peux juste vous parler des dégâts qu'elle a causés.

—Ça ressemblait vraiment à ce qui s'est passé ici ?

—J'aurais besoin de voir les corps pour en être sûr, mais la dispersion du sang n'est pas la même. À... (Il s'interrompit comme s'il n'était pas censé révéler le nom de l'endroit.) Là où j'étais, les corps avaient été déchiquetés

ainsi que l'aurait fait une force invisible qui n'aurait laissé pour toute trace et preuve physique que ses victimes.

—Je n'ai jamais entendu parler de ter... de vous savez quoi du Moyen-Orient qui acceptent d'utiliser de la magie, objecta Bernardo. En général, ils tuent tous les pratiquants qu'ils rencontrent.

—Ils n'étaient pas islamistes, révéla Olaf. Ils voulaient renvoyer leur pays dans un passé très lointain. Ils se considéraient avant tout perses. Ils pensaient que l'islam avait affaibli leur peuple, aussi, ils ont recouru à des pouvoirs anciens que les musulmans qui nous accompagnaient jugeaient maléfiques.

—Attends : vous collaboriez avec les autochtones ? s'étonna Bernardo.

—C'est souvent le cas, répondit Edward.

Je lui jetai un coup d'œil. Son visage était totalement inexpressif, mais il venait d'admettre que, lui aussi, avait travaillé au Moyen-Orient. Je n'étais pas au courant - même si ça ne me surprenait pas.

—Les types qui nous accompagnaient nous auraient volontiers butés la semaine précédente, mais là, nous étions tous en danger.

—Et l'ennemi de mon ennemi est mon ami, grimaça Bernardo.

Nous acquiesçâmes tous d'un air entendu.

—Donc, c'est peut-être une sorte de croquemitaine perse. Pas un démon, mais une créature du même genre.

—Comme je l'ai déjà mentionné, nous n'avions pas de pratiquants avec nous. Je peux juste dire que les dégâts semblent similaires sans toutefois être identiques.

—D'accord, on va voir si on peut trouver en ville quelqu'un qui s'y connaît mieux que moi en magie persane préislamique. (Je me tournai vers Edward.) A moins que tu n'en saches plus que moi, c'est-à-dire plus que rien.

Il secoua la tête.

—Non.

—Ne me regardez pas, dit Bernardo.

Je ravalai la première réplique qui me vint à l'esprit, « Personne ne te regardait », parce que ça aurait été méchant et pas tout à fait vrai. Et puis, il avait soutiré des informations utiles à l'adjoint Lorenzo.

—Très bien. On va chercher quelqu'un de plus calé que nous. Il doit bien y avoir un expert quelque part à Las Vegas - à l'université, peut-être.

—Les érudits sont parfois un peu détachés de la réalité, objecta Edward.

—Pour le moment, nous n'avons pas l'ombre d'un début d'indice. N'importe quelle information, même très théorique, vaudra toujours mieux que rien. (Je haussai les épaules.) Et puis, ça ne coûte pas grand-chose de demander.

Les inspecteurs de la brigade des homicides appelèrent Ted Forrester. Edward s'éloigna en adoptant l'expression plus franche et plus ouverte de son alter ego - un masque qui dissimulait beaucoup de choses. Je trouvai intéressant qu'il soit le seul invité à parler avec la police.

Je me tournai vers Olaf et Bernardo.

—On explorera la piste persane un peu plus tard. Pour le moment, j'ai une autre question. Pourquoi les vampires les ont-ils tués d'une telle manière qu'ils n'ont pas pu se nourrir de leur sang ?

—Leur maître n'aime peut-être pas le goût des hommes, suggéra Olaf.

Je fronçai les sourcils,

—Hein ?

—En général, il choisit des strip-teaseuses comme victimes, pas vrai ?

—Oui.

Olaf se pencha vers nous.

—Il m'est arrivé de tuer des hommes proprement pour pouvoir prendre mon temps avec les femmes, dit-il tout bas, afin que seuls Bernardo et moi l'entendions. C'est peut-être la même chose pour ce maître vampire. Il ne prend aucun plaisir à se nourrir de mâles humains.

—Il a tué un strip-teaseur à St. Louis, objectai-je.

—Un strip-teaseur aussi viril que ces flics et ces militaires ?

Je repensai au corps. Comme c'était le seul homme parmi les victimes, j'en avais gardé une image mentale assez nette.

—Il était grand et mince, mais pas aussi musclé, concédai-je. Presque... efféminé, je dirais.

—Notre tueur aime les victimes délicates. Les hommes qui sont morts ici ne l'étaient pas.

—Euh, intervint Bernardo. Ça ne te fait pas flipper qu'il ait dit qu'il tuait les hommes très vite pour pouvoir prendre son temps avec les femmes ? Je suis vraiment le seul à trouver ça perturbant?

Je regardai Olaf et quelque chose passa entre nous. Puis nous reportâmes tous deux notre attention sur Bernardo.

—Je sais ce qu'est Otto, et je sais ce qu'il fait. Franchement, c'est pour ce genre de commentaire que je me réjouis de sa présence. Reconnais qu'il a une connaissance unique de la mentalité des tueurs en série.

—Et ça ne te dérange pas ? insista Bernardo.

Je haussai les épaules et me tournai de nouveau vers Olaf, qui me rendit un regard d'un calme absolu. Limite s'il n'avait pas l'air de s'ennuyer.

—On fait notre boulot.

Bernardo secoua la tête.

—Vous êtes complètement marteaux tous les deux, vous savez ?

—Tu pourrais parler un poil moins fort ? demanda Edward, qui revenait après sa conversation avec Shaw et les inspecteurs.

Ces derniers continuaient à faire comme si le reste de notre petit groupe n'existait pas. Etais-je blessée qu'ils ne veuillent pas me parler ? Curieusement, non.

—Désolé, s'excusa Bernardo.

—Ils vont nous donner accès à la doc du labo : les photos, la vidéo, tous les trucs qu'ils ont mis en sachet et étiquetés.

—Les photos et la vidéo m'en diront peut-être plus, déclara Olaf.

—Ils espèrent qu'elles nous en diront plus à tous les quatre.

—J'ai hâte de les voir, acquiesçai-je.

—Moi, je veux juste un truc sur lequel tirer, lança Bernardo.

—Ta vie doit être tellement plus simple que la mienne, raillai-je.

Il me foudroya du regard.

—Tu es énervée parce qu'on est ici depuis des heures et qu'on n'a toujours aucun élément susceptible de nous conduire à ce salopard.

—On sait que ça ressemble à la magie du sorcier perse que j'ai rencontré dans le Bac à Sable, rectifia Olaf.

—Je sais que ce serait bizarre, une coïncidence vraiment énorme, mais tu crois que ça pourrait être l'œuvre du même sorcier qui aurait juste utilisé un sort un peu différent ? suggérai-je.

—Impossible.

—Pourquoi ?

—Parce que ce sorcier n'était pas immunisé contre les balles.

—Ah. Donc, il est mort.

Olaf acquiesça.

—Bon. Si on arrive à se procurer le nom de quelqu'un qui fait mumuse avec la magie persane dans les environs, il aura sans doute disparu récemment.

—Comment ça ? demanda Bernardo.

—Il aura officiellement disparu de sa vie humaine, précisai-je, parce qu'il aura été transformé en vampire.

—Pourquoi ? interrogea Olaf.

—Parce que si Vittorio avait disposé de ce genre de magie à St. Louis, à la Nouvelle-Orléans ou à Pittsburgh, il s'en serait servi. Il a complètement changé de mode opératoire. Le mandat d'exécution a été relancé parce que des strip-teaseuses correspondant à son profil de victimes ont disparu récemment ; sans ça, je dirais que la personne qui a signé le message sur le mur et la note envoyée à mon bureau usurpait l'identité de Vittorio.

—On pourrait quand même avoir affaire à deux criminels distincts, argua Edward.

—Que veux-tu dire ?

—Il se peut très bien que Vittorio ait recommencé à tuer des strip-teaseuses à Las Vegas ; pour autant, ça ne signifie pas que notre sorcier et les personnes qui ont tué ces opérateurs faisaient partie de ses gens. L'équipe est intervenue selon le mode standard des chasses aux vampires, en plein jour.

J'approuvai.

—Avec la technologie dont il dispose, le SWAT attaque les méchants humains, la nuit, mais les vampires, en plein jour, dans la mesure du possible.

—Oui. Et là, la « magie planante » a tué trois d'entre eux et plongé les autres dans un profond sommeil - à moins que le sorcier ou quelque chose d'autre ne s'en soit chargé.

—Je n'avais jamais entendu parler d'un truc pareil.

—Moi non plus.

—Mais si c'était en plein jour, intervint Bernardo, qui a écrit le message avec leur sang ? Qui a coupé la tête de l'exécuteur pour te l'envoyer ? Il y a des tas de fenêtres sans rideaux ni volets. La seule raison pour laquelle les flics pensent que ce sont des vampires, c'est que le message était signé Vittorio et que cet entrepôt est un ancien nid de suceurs de sang.

—Tu insinues que quelqu'un tente de faire porter le chapeau à Vittorio et à ses gens ? demandai-je.

Bernardo haussa les épaules.

—Possible.

—Merde. Je ne sais pas si je dois espérer que tu aies raison ou que tu aies tort. *Si* tu as raison, nous devons trouver Vittorio avant qu'il ne tue une autre

strip-teaseuse, et un sorcier maboul qui tente de mettre son crime sur le dos des vampires. Les cadavres portaient-ils des traces de crocs ?

—Personne ne m'a rien dit, répondit Edward.

—Laissez-moi deviner : il faut aller à la morgue pour examiner les corps, soupira Bernardo.

—Tu as peur ? demanda Olaf.

Bernardo lui lança un regard hostile, qui ne le fit même pas ciller.

—Non. Je n'ai pas envie d'y aller, c'est tout.

—Tu as peur, insista Olaf.

—Arrêtez tous les deux, ordonna Edward. On va aller examiner les corps. Mais toi, Otto, tu pourrais commencer à te renseigner sur la piste persane. Tu es le seul d'entre nous qui ait déjà vu quelque chose de similaire.

—Non, répliqua Olaf. Je vais aller à la morgue avec... (il me regarda) Anita. J'appellerai l'université locale en chemin, et je leur demanderai s'ils ont l'expert que nous cherchons.

—Dans ce cas, on va tous à la morgue, déclara Edward.

—Otto veut juste me regarder trifouiller à l'intérieur des corps, protestai-je.

—Non, répliqua Olaf. Je veux t'aider à trifouiller à l'intérieur.

Je faillis dire que je passais mon tour. Je me contenterais de regarder les photos et la vidéo, et ce serait bien suffisant. Je ne voulais pas aller à la morgue examiner des macchabées tout frais, surtout pas avec la quantité de sang répandue sur le sol de l'entrepôt. Ça allait être super crade. Mais surtout, je ne voulais pas qu'Olaf m'aide, il adorerait trop ça.

Malheureusement, les corps faisaient partie de la scène du crime. Ils devaient être pleins d'indices. Je devais les examiner pour avoir une chance d'attraper les responsables de ce massacre, quels qu'ils soient. Qu'il s'agisse de Vittorio et de son nouvel ami sorcier, ou de gens sans rapport avec lui, je devais les arrêter. Question : jusqu'où étais-je prête à aller pour ça ? Réponse : jusqu'à la morgue, avec notre tueur en série domestique. Parfois, les choses que je m'oblige à faire pour mon boulot m'inquiètent un peu.

CHAPITRE 14

Olaf utilisa son smartphone flambant neuf pour chercher en ligne la fac la plus proche susceptible d'avoir ce que nous cherchions. L'université du Texas, située à Austin, remporta la compétition avec ses modules de culture persane et iranienne, ainsi que son option mineure en mythologie du Proche-Orient. D'autres facs avaient les deux premiers mais pas la troisième. Olaf laissa un message au département concerné au moment où nous nous garions dans le parking de la morgue du comté de Clark.

C'était un bâtiment quelconque, planté au milieu d'une zone industrielle, mais dont le panneau discret nous indiquait que nous étions au bon endroit. Au fond du parking, une flottille de voitures et de camionnettes blanches portait également la mention « Morgue du comté de Clark » sur les flancs. Nous descendîmes de voiture, et Edward nous entraîna vers une petite porte qui se découpait à côté d'une autre plus grande - celle d'un garage. Il appuya sur la sonnette.

—J'en déduis que tu es déjà venu ici.

— Oui.

—En tant que Ted, ou en tant qu'Edward ? demandai-je à voix basse.

Il m'adressa ce sourire qui signifiait qu'il savait des choses que j'ignorais.

—Les deux.

Je plissai les yeux.

—Tu es venu ici en tant que marshal et en tant qu'assa... ?

La porte s'ouvrit, et je mis ma question de côté pour plus tard. Bernardo se pencha pour me chuchoter à l'oreille :

—Il ne répond jamais aux questions de personne, à part aux tiennes.

—Jaloux ? lançai-je par-dessus mon épaule tandis que nous suivions Edward dans le hall d'entrée.

Bernardo se rembrunit. Non, je n'aurais pas dû le provoquer, mais j'étais nerveuse, et je trouvais ça plus amusant que ce que nous étions venus faire.

A la télé, les corps sont rangés dans des tiroirs. Pas dans la réalité, ou du moins, pas dans les morgues de la réalité que je fréquente. Je suis certaine qu'il doit y en avoir quelque part, mais vous avez remarqué que, dans certaines séries, ils sont tellement placés haut qu'il faudrait une échelle pour les atteindre ? Franchement, ça rime à quoi ?

Olaf et moi avions enfilé une de ces petites blouses qui s'attachent dans le dos. En outre, le technicien et lui portaient deux paires de gants : une en latex, et une en nitrile bleu. La double couche est devenue une pratique standard dans la plupart des morgues. Elle permet de protéger employés et visiteurs contre les agents pathogènes véhiculés par le sang. Moi ? Grâce aux marques vampiriques de Jean-Claude, je n'aurais sans doute rien attrapé, même sans gants ; aussi me contentai-je de ceux en nitrile. Un, je transpirerais moins ; deux, si je devais toucher ou ramasser quelque chose, je serais plus habile avec une seule couche de caoutchouc. J'ai toujours détesté porter des gants. Et puis, le nitrile, ça se perce moins facilement que le latex.

Contrairement à ce qu'on montre à la télé, les morgues ne sont pas des endroits sombres et lugubres. Celle du comté de Clark ne faisait pas exception à la règle : elle était bien éclairée et étrangement gaie. Elle sentait le propre - une légère odeur de désinfectant, mélangée à une autre que je n'arrive jamais à identifier, mais qui ne me donne pas envie de respirer profondément. Je soupçonne cette seconde odeur de n'exister que dans ma tête. En vérité, les morgues ne sentent pas grand-chose. Celle du comté de Clark avait un second frigo pour les corps qui puaient trop. J'appréciais cette délicate attention.

Olaf et moi fûmes conduits dans la première salle d'autopsie, toute en comptoirs rouges, éviers chromés et murs carrelés de rouge et de beige - les mêmes couleurs pimpantes que dans une cuisine. À ceci près, évidemment, que dans la plupart des cuisines, on ne trouve pas un corps emballé dans du plastique sur une table roulante entre l'évier et le plan de travail. Comme je n'arrivais pas à me sortir de la tête l'analogie de la cuisine, le macchabée n'avait pas l'air sinistre ; il ressemblait plutôt à un très gros quartier de viande que la maîtresse de maison venait de sortir du congélateur.

Autrefois, la vision d'un cadavre me perturbait. Mais ça m'a passé depuis belle lurette. Ce qui me perturbe dans les morgues, maintenant, c'est de penser à la poignée de vampires qui étaient réveillés quand j'avais dû les empaler - réveillés, et enchaînés à un chariot. Ceux qui m'ont craché dessus ou qui ont tenté de me mordre, ça va encore. Ceux dont le souvenir me

hante sont ceux qui ont pleuré et supplié pour que je les épargne. Désormais, les morgues me font penser à des larmes qui ne sont pas les miennes.

Celle du comté de Clark était pourvue d'une petite pièce réservée aux empalements de vampires. Elle se situait entre le garage et la pièce dédiée aux prélèvements d'organes. En fait, les deux pièces étaient presque identiques, à ceci près que l'une servait à maintenir des gens en vie, et l'autre, à les tuer. Dans la première, il y avait en outre des chaînes et des objets bénis. J'étais bien contente de ne pas avoir à l'utiliser aujourd'hui.

Le docteur T. Memphis – je vous jure que c'est ce qui était écrit sur son badge – se tenait près du premier corps. Il mesurait à peine un mètre soixante-cinq, et il avait du bide, de sorte que sa blouse blanche était un peu tendue sur son ventre. Mais il l'avait quand même boutonnée jusqu'en haut. Son col était amidonné et son nœud de cravate serré. Ça aurait été l'enfer dans la chaleur du désert, mais il passait le plus clair de son temps dans des endroits climatisés.

Ses cheveux bouclés commençaient à renoncer à couvrir tout son crâne, et le gris était en train de gagner la bataille sur son brun initial. De petites lunettes rondes complétaient sa tenue. Il avait l'air professionnel et inoffensif, jusqu'à ce qu'on regarde ses yeux, des yeux gris, froids et furieux. Oui, il était furieux, et il se fichait que ça se voie.

Evidemment, je l'aurais deviné même sans regarder ses yeux. Chacun de ses gestes trahissait sa colère. Il avait fait claquer ses gants en les enfilant. Il avait cogné le côté de la table roulante. Il avait arraché le plastique avec un geste brutal pour découvrir le visage du macchabée –, mais il s'était bien gardé de nous montrer le reste de son corps.

Olaf le regardait faire sans broncher, comme si cet homme n'existait pas pour lui. Ce qui était peut-être le cas. *Si ça se trouve,* songeai-je, *il passe sa vie à attendre que quelqu'un fasse quelque chose pour éveiller son intérêt, et jusque-là, les gens n'existent pas à ses yeux. Comment se sentait-il à l'intérieur de sa tête ? serein ? seul ? ou juste vide ?*

Edward et Bernardo examinaient le seul corps que le personnel de la morgue n'avait pas fini de traiter. Il se trouvait dans une autre pièce ; donc, Olaf et moi étions restés seuls avec le docteur Memphis, tandis qu'Edward et Bernardo suivaient une de ses collègues dont je n'avais pas saisi le nom. Je faisais confiance à Edward pour découvrir tout ce que j'avais besoin de savoir, et je faisais confiance à Bernardo pour découvrir tout de la vie de cette

femme séduisante, en l'espace de quelques minutes. Nous serions donc couverts sur les deux plans.

Je n'avais pas choisi de commencer par les corps déjà traités ; c'était Edward qui avait réparti les tâches entre nous. Il avait voulu mettre Olaf avec lui, et moi avec Bernardo, mais Olaf avait tapé de son énorme poing sur la table - au sens figuré. Edward avait dû se contenter de nous attribuer les corps, qui, selon lui, seraient les moins intéressants pour un psychopathe.

Bien entendu, nous devrions quand même examiner les autres. Mais nous pouvions retarder le moment dont Edward et moi estimions qu'il serait le plus excitant pour Olaf. Parfois, différer le pire de quelques minutes, c'est le mieux que vous puissiez faire.

L'homme enveloppé dans son cocon de plastique avait des cheveux bruns et courts, ainsi que le teint grisâtre d'une personne bronzée qu'on a saignée à blanc. Il me suffisait devoir son visage et son cou pour savoir qu'il s'était vidé de son sang avant de mourir. Il y avait peut-être marqué autre chose dans la case « Cause officielle du décès », mais il était resté en vie assez longtemps pour se vider de tout son sang, ou presque.

—Est-ce que l'exsanguination est la cause officielle du décès ? demandai-je.

Le docteur Memphis me jeta un coup d'œil légèrement moins hostile.

—Pour celui-là, oui. Pourquoi cette question?

—Je suis une chasseuse de vampires. Je vois passer beaucoup de corps exsangues.

—Vous avez dit : « Pour celui-là. » Quelle est la cause de la mort des autres ? s'enquit Olaf.

Le docteur Memphis leva vers lui un regard de nouveau furibond. Peut-être le détestait-il par principe, parce que Olaf mesurait quarante centimètres de plus que lui. C'est un défaut commun à la plupart des gens petits.

—Voyez vous-même, dit-il.

Et il rabattit le plastique jusqu'à la taille de l'homme mort.

Alors, je vis comment celui-ci s'était vidé de son sang. Des coups de couteau, une multitude de coups de couteau. J'étais capable de les reconnaître au premier coup d'œil. Mais ils étaient incroyablement nombreux, semblables à de petites bouches ouvertes sur un cri de colère - de petites bouches dépourvues de lèvres, qui révélaient la viande pâle en dessous.

—Une arme blanche quelconque.

Olaf acquiesça et tendit ses mains gantées vers le corps. Je l'arrêtai avant qu'il le touche, en posant ma propre main gantée sur son bras. Il me foudroya du regard, et pour la première fois depuis qu'il avait commencé à m'apprécier, je revis de l'hostilité dans ses yeux caverneux.

—Demande d'abord au docteur, lui dis-je. On est chez lui, pas chez nous.

Olaf garda son air orageux pendant quelques secondes, puis son expression se modifia. Elle ne s'adoucit pas, elle changea juste. Il posa sa main libre sur la mienne, la pressant contre son bras. Ce fut à mon tour de me contenir. Mais mon pouls s'accéléra, et pas pour la raison habituelle qui fait que votre pouls accélère au contact d'un homme. Ce fut la peur qui fit remonter mon cœur dans ma gorge tel un énorme bonbon rond et dur capable de m'étouffer. Je luttai pour ne pas la manifester autrement. Pas pour le bénéfice d'Olaf, mais pour que le docteur ne se rende pas compte que quelque chose clochait.

Ce fut d'une voix égale que je demandai :

—Peut-on l'examiner ?

—J'ai déjà recueilli toutes les preuves que je pouvais sur la... dépouille, donc, oui.

Il avait hésité à prononcer le mot « dépouille », ce que je trouvais bizarre, étant donné son métier. Puis je compris. Il connaissait les victimes, ou au moins certaines d'entre elles. Et il venait de passer les dernières heures à travailler sur leur cadavre. C'était rude.

Je voulus dégager ma main, mais Olaf continua à la presser sur son bras. L'espace d'une seconde, je crus devoir me bagarrer avec lui pour la récupérer. Puis il écarta la sienne. Je luttai pour ne pas reculer, luttai pour ne pas m'enfuir en hurlant à gorge déployée. Regarder ce corps découpé avec moi, c'était son idée d'un moment romantique. Putain de bordel.

—Tu es toute pâle, Anita, chuchota-t-il.

J'humectai mes lèvres sèches et dis la seule chose qui me vint à l'esprit :

—Ne me touche plus jamais.

—C'est toi qui as commencé.

—Exact, c'est ma faute. Ça n'arrivera plus.

Penché sur moi, il souffla :

—J'espère bien que si.

Ce fut la goutte d'eau proverbiale. Je reculai. Il m'avait fait frémir la première, ce dont peu de gens peuvent se vanter. Mais j'étais incapable de rester là, près du corps massacré de cet homme - de ce policier -, en sachant

qu'Olaf considérait ça comme des préliminaires. Seigneur, je ne pouvais pas bosser avec ce type. Je ne pouvais pas, hein ?

—Il y a un problème ? demanda le docteur Memphis, nous dévisageant tour à tour avec curiosité.

Il n'était plus en colère, il était intrigué. Je ne trouvais pas ça mieux.

—Aucun, mentis-je.

—Aucun, répéta Olaf comme un écho.

Nous recommençâmes à examiner le corps. Ça me perturbait moins de regarder un cadavre massacré que de soutenir le regard d'Olaf, ce qui en disait long sur lui et moi. Quoi au juste, je ne sais pas. Mais long.

CHAPITRE 15

Je m'attendais à ce qu'Olaf se montre brutal avec le corps, maintenant qu'il avait reçu le feu vert, mais je me trompais. Il explora les plaies avec le bout des doigts, délicatement, comme s'il avait peur de réveiller l'homme ou de lui faire mal. Au début, je crus que les morts lui inspiraient du respect. Les militaires comme les flics respectent leurs camarades défunts. Puis je compris que j'étais à côté de la plaque.

Il examinait sa troisième plaie, exactement de la même façon que les précédentes, lorsque je pigeai enfin. Il commença par en suivre le tracé du bout des doigts. Puis il refit le même geste, mais en introduisant légèrement les doigts à l'intérieur. Et encore une fois, en les enfonçant davantage. Il parut rencontrer une certaine résistance, mais rien qui l'empêche d'explorer la blessure à sa guise.

Il finit par plonger les doigts assez profondément dans la plaie pour que celle-ci émette un petit bruit spongieux. Alors, il ferma les yeux pour écouter, comme si ce son pouvait lui apprendre quelque chose. Mais j'étais à peu près sûre qu'il voulait juste s'en délecter, tel un mélomane, yeux clos, qui savoure sa sonate préférée - afin de se concentrer sur son ouïe sans risquer d'être distrait par sa vision.

Lorsqu'il passa à une quatrième plaie, j'ouvris la bouche pour dire quelque chose, mais le docteur Memphis me prit de vitesse.

—Ce que vous faites a un but, marshal Jeffries ? demanda-t-il sur un ton qui disait clairement qu'il en doutait.

—Chacune des blessures que je viens d'explorer a été faite par une lame différente, répondit Olaf. La première, par une lame droite, les deux suivantes, par des lames incurvées.

Le docteur Memphis et moi dévisageâmes Olaf comme s'il venait de parler chinois. Je crois que ni lui ni moi ne nous attendions à ce que ce tripotage de macchabée produise une quelconque information utile. Misère.

—C'est tout à fait exact, acquiesça Memphis. (Il secoua la tête.) Vous avez pu le sentir rien qu'en touchant les plaies avec les doigts ?

—Oui.

—J'aurais dit que c'était impossible, mais puisque vous venez de le faire... Peut-être pourrez-vous nous aider à attraper ce... salopard.

Je me demandai ce qu'il avait l'intention de dire à la place de « salopard ». A moins qu'il ne fasse partie de ces gens si peu habitués à jurer qu'ils hésitent toujours avant de dire un gros mot. S'il avait besoin d'entraînement, je serais ravie de lui en fournir.

—Je m'y connais en blessures à l'arme blanche, dit Olaf de sa voix atone, mais si grave qu'elle sonnait toujours un peu comme un grondement.

—Vous avez besoin de voir la totale ? interrogea Memphis.

—La totale ? répéta Olaf sur un ton interrogateur.

—Il te demande si tu veux qu'il te montre le reste du corps, traduisis-je.

Olaf acquiesça en silence, le visage impassible.

Franchement, je n'étais pas certaine de vouloir découvrir les dégâts que ce malheureux avait subis sous la taille, mais je pouvais difficilement refuser. Et si, en faisant ma chochotte, je ratais une preuve cruciale ? un indice métaphysique qu'Olaf ou le docteur ne verraient pas, mais que je percevrais grâce à mes pouvoirs ? Olaf s'y connaissait en blessures à l'arme blanche, et j'espérais bien ne jamais atteindre son niveau intime d'expertise. Mais moi, je m'y connaissais en métaphysique. Edward ne se débrouillait pas trop mal pour un non-psy ; Bernardo était du genre à flinguer sans se poser de questions. Ils formaient une bonne équipe pour examiner les corps, et curieusement, il en allait de même pour Olaf et moi. Chacun de nous possédait des capacités qui faisaient défaut à l'autre, et nous pouvions découvrir davantage de choses ensemble que séparément. Il m'en coûtait de l'admettre, mais c'était la vérité.

Les coups de couteau se poursuivaient plus bas. J'ignore pourquoi les dégâts causés aux parties génitales sont toujours si perturbants. Dans le cas présent, il ne s'agissait pourtant que d'une coupure en travers du bas-ventre de l'homme, pas d'une mutilation gratuite. Mais ça me donnait quand même envie de détourner les yeux. Peut-être parce que j'avais grandi dans une maison où la nudité était taboue. J'étais incapable de regarder ça plus d'une seconde. Depuis le temps, on pourrait croire que ça m'aurait passé, mais non. Les mutilations génitales, même accidentelles, continuent à me bouleverser.

Olaf tendit une main vers le corps, et l'espace d'un instant affreux, je crus qu'il allait tâter aussi cette blessure-là. Mais sa main se dirigea vers une plaie sur la cuisse du cadavre. Il ne l'explora pas avec délicatesse comme les pré-

cédentes; il se contenta d'y fourrer les doigts comme s'il cherchait quelque chose.

Il s'agenouilla près du chariot pour mieux scruter l'intérieur. Il avait enfoncé les doigts aussi loin que possible, et il luttait pour pénétrer encore plus avant. Il avait même réussi à trouver un reste de sang.

—Que cherchez-vous ? s'enquit Memphis.

—Cette plaie-là est plus profonde, avec des bords déchiquetés. Vous avez bien trouvé la pointe cassée d'une arme à l'intérieur ? lança Olaf.

—Oui, acquiesça Memphis, de plus en plus impressionné.

Je l'étais aussi, mais contrairement à lui, je savais comment Olaf avait acquis son expérience.

—Tu as su que l'arme s'était brisée dans cette blessure-là en particulier, juste en la regardant ?

Il leva les yeux vers moi, les doigts toujours enfoncés dans la plaie, et un peu de sang suintant de la déchirure fraîche qu'il avait provoquée. Il tournait le dos au docteur, aussi me laissa-t-il voir à quoi il pensait. Son expression s'adoucit. Sur ses traits, je lus une sorte de... d'excitation romantique. Et merde.

—Tes doigts sont plus petits que les miens. Tu pourrais peut-être aller plus loin, suggéra-t-il.

Il se leva en dégageant la main. Le bruit de succion lui fit de nouveau fermer les yeux, et je vis un frisson passer sur ses traits - un frisson qui ne devait rien à la peur ni au dégoût.

Je reportai mon attention sur le corps.

—Je suis sûre que le docteur a déjà tiré de cette plaie tout ce qu'il était possible d'en tirer, pas vrai, doc ?

—Oui, mais le marshal a raison. J'ai bien trouvé la pointe brisée d'une arme. Nous allons l'analyser en espérant qu'elle nous apprenne quelque chose.

—Tous les corps sont-ils dans le même état ? demandai-je.

Olaf tournait toujours le dos à Memphis. Je me déplaçai pour ne plus voir sa tête. Je ne voulais pas savoir à quoi il pensait, et je voulais encore moins voir ses pensées défiler sur son visage.

—Vous en avez fini avec celui-là ? interrogea Memphis.

—Moi, oui. Jeffries ?

—Répondez d'abord à la question d'Anita, puis je répondrai à la vôtre, lâcha Olaf sans se retourner.

—Tous les corps que j'ai traités sont dans cet état, oui. Ou pire. L'un d'eux est moins amoché, mais les autres le sont davantage.

—Dans ce cas, oui, nous en avons terminé avec celui-là.

Olaf contrôlait sa voix à la perfection, et quand il se retourna enfin, il arborait son habituelle mine impassible et orageuse à la fois.

Memphis recouvrit le corps, et nous passâmes au suivant. Olaf ôta ses gants pour en enfiler des propres. Comme je n'avais touché à rien, je pus garder les miens.

Le deuxième corps était presque identique au premier, à ceci près que l'homme était un peu plus petit et un peu plus musclé, avec un teint et des cheveux plus clairs. Il avait été pratiquement déchiqueté. Il ne s'agissait pas de simples entailles ; on aurait dit qu'il était passé au mixer ou... Même s'il avait été nettoyé, les dégâts restaient évidents, et mon esprit avait du mal à les appréhender dans leur ensemble.

—Que diable lui est-il arrivé ? demandai-je à voix haute, sans réfléchir.

—Les quelques blessures que j'ai pu isoler jusque-là semblent présenter les mêmes caractéristiques que celles du corps précédent, répondit Memphis. Elles ont été faites par le même genre de lames, voire par les mêmes lames individuelles. Il me faudra plus de tests pour pouvoir en être sûr.

—Mais c'est différent, protestai-je en désignant le corps. C'est... c'est l'œuvre d'un boucher.

—Non, pas d'un boucher, me détrompa Olaf. Celui qui lui a fait ça n'avait aucune intention de prélever sa viande pour la manger.

Je levai les yeux vers lui.

—Sa viande ?

—Un boucher travaille de manière à préserver la qualité de la marchandise.

—C'était juste une façon de parler, Otto.

Décidément, je ne savais pas comment me conduire avec lui. Je ne savais même pas comment lui parler.

Il examinait le corps, et cette fois, il ne parvenait pas à cacher au docteur l'excitation que ça lui procurait.

Je dévisageai Memphis en tentant de penser à autre chose qu'à Olaf.

—On dirait presque le travail d'une machine, commentai-je. Un humain n'en aurait pas fait autant, non ?

—Faux, répliqua Olaf à la place du docteur. Un humain aurait pu en faire autant, mais en partie après la mort du sujet. J'ai déjà vu des gens s'acharner

sur des cadavres, mais ça... (il se pencha sur le corps comme pour mieux l'examiner) c'est différent.

—En quoi ? demandai-je.

Si je continuais à poser des questions pratiques, peut-être qu'Olaf me répondrait et qu'il ne serait pas aussi flippant.

Il passa un doigt sur certaines des plaies de la poitrine. A sa place, n'importe qui d'autre les aurait désignées sans les toucher, mais pas lui - bien sûr que non.

—Sur le premier corps, les blessures sont espacées. Elles ont été infligées de manière délibérée. Ici, on dirait que la personne qui les a faites était frénétique. Les plaies se croisent et se superposent. Le premier corps ressemble à une victime de bagarre au couteau ; la plupart de ses blessures ne sont pas mortelles, comme si l'assassin avait joué avec lui, il avait voulu faire durer le plaisir. Ici, les plaies sont profondes dès le départ, comme si l'assassin avait cherché à en finir au plus vite. (Olaf regarda Memphis.) Est-ce que quelqu'un a interrompu le massacre ? A-t-on retrouvé des civils parmi les victimes ?

—Vous croyez que l'assassin a entendu quelque chose et qu'il s'est arrêté de jouer pour se contenter de tuer ?

—C'est possible.

—Non, pas de civils. Juste des policiers et notre exécuteur local.

—Le dernier corps ressemble-t-il à celui-là ?

J'aurais fini par y penser, mais j'avais du mal à enchaîner deux idées cohérentes en présence d'Olaf, ce qui faisait de moi une mauvaise enquêtrice. Ma trouille m'empêchait de réfléchir.

—Un autre membre du SWAT est dans le même état. Seul celui que vous venez de voir et celui de l'exécuteur sont coupés comme si on avait joué avec eux, pour reprendre votre expression, ou comme s'ils s'étaient bagarrés au couteau.

—Ont-ils des blessures sur les bras et sur les mains, comme s'ils étaient armés aussi et avaient riposté ? demandai-je.

—Comment saurais-tu qu'ils en avaient si c'était le cas ? s'enquit Olaf.

—Quand tu te bats au couteau, tu utilises tes bras pour te protéger. Ce sont des blessures défensives, un peu différentes des autres. C'est difficile à expliquer, mais avec l'habitude, tu apprends à les reconnaître.

—Ça t'est déjà arrivé personnellement ?

Un soupçon d'avidité frémissait dans sa voix, et je n'avais aucune envie de répondre, mais...

—Oui.

—Tu as vu ce genre de blessures sur les bras de l'autre type ?

Je réfléchis.

—Non.

—Parce qu'il n'y en avait pas.

—Donc, pas de bagarre au couteau.

—Ou alors, leur adversaire était tellement plus rapide qu'ils n'ont même pas pu tenter de se protéger contre lui.

Je levai les yeux vers Olaf.

—C'était en plein jour, et il y avait des fenêtres découvertes dans l'entre-pôt. Ça ne pouvait pas être un vampire.

Il me toisa.

—Tu es bien placée pour savoir que les vampires ne sont pas les seules créatures plus rapides que les humains.

—Oh. Tu penses à des métamorphes.

—Oui.

Je reportai mon attention sur Memphis.

—Certaines des attaques les plus frénétiques ont-elles été faites avec autre chose qu'une arme blanche ? Je veux dire, avez-vous trouvé des traces de griffes ou de crocs ?

—Oui. Et puisque vous l'avez deviné, je suis content qu'on vous ait invités à examiner les corps. Ce sont nos gars, vous comprenez ?

—Vous vouliez résoudre cette affaire sans l'intervention d'un paquet d'étrangers, acquiesçai-je,

—Oui. Nous le leur devions.

—Je comprends, dit Olaf.

Et comme il avait été militaire, il ne mentait sans doute pas.

—Mais vous connaissez les monstres mieux que la police ordinaire, admit Memphis. Je pensais que la branche surnaturelle du service des marshals était juste un moyen politiquement commode de fournir un insigne à une bande d'assassins. Mais vous savez vraiment ce que vous faites.

Je jetai un coup d'œil à Olaf, qui examinait toujours le corps.

—Ouais. On connaît les monstres. C'est notre boulot.

—J'ai interrompu le traitement du dernier corps en découvrant ce qui m'a semblé être des dégâts provoqués par un lycanthrope. Je voulais attendre les experts en surnaturel. J'imagine que c'est vous.

—A ce qu'il paraît, oui.

La porte de la salle d'autopsie s'ouvrit, et trois autres personnes en blouse et gants de caoutchouc entrèrent, poussant un nouveau chariot devant elles. Cette fois, le plastique était moins serré, comme si le corps avait été emballé à la hâte.

Memphis ôta ses gants pour en enfiler de nouveaux, ainsi que l'exigeait la procédure. Je l'imitai, et Olaf fit de même, comme dans une partie de « Suivez le chef ». Olaf me serrait d'un peu trop près, me dominant de toute sa hauteur. J'allongeai le pas pour rattraper Memphis, qui se dirigeait vers les nouveaux venus. Trois inconnus et un cadavre, et j'avais hâte de les rencontrer. À ce stade-là, tout valait mieux que la compagnie d'Olaf.

CHAPITRE 16

Je m'attendais à ce qu'Edward et Bernardo ferment la marche, mais ils n'étaient pas là. Peut-être Edward avait-il reçu l'appel qu'il attendait au sujet des mandats ? Les trois inconnus étaient déjà en tenue et dans les starting-blocks. Memphis nous présenta le premier sous le nom de Dale, et la deuxième sous le nom de Patricia. Dale était brun avec des cheveux coupés court ; il portait des lunettes protectrices sous le masque en plastique rigide qui lui couvrait tout le visage. Un adepte de la prudence, apparemment. Patricia ne portait que les lunettes. Elle était plus grande que moi et avait attaché ses cheveux brun foncé en couettes - plutôt rare, chez une femme adulte.

Elle correspondait au profil des victimes d'Olaf. J'aurais préféré un homme, ou au moins une blonde, mais je ne voyais pas comment demander qu'on la remplace sans révéler que nous comptions un tueur en série parmi nous et que ce n'était pas le méchant que nous recherchions. J'aurais également pu cesser de m'inquiéter pour les autres et m'occuper de mes propres fesses, pour changer un peu. Sauf que... je connaissais Olaf, et s'il faisait du mal à quelqu'un, je me sentirais responsable. C'est con, hein ? Ou pas...

Le dernier homme entré dans la pièce tenait un appareil photo dans ses mains gantées.

—Voici Rose, dit Memphis.

—Rose ? répéta Olaf sur un ton interrogateur.

—C'est le diminutif d'un nom encore pire, expliqua l'intéressé.

Mais il n'ajouta rien, et je me demandai ce qui pouvait bien être pire que « Rose » comme nom pour un homme. Je me gardai toutefois de lui poser la question : le ton sec sur lequel il avait parlé ne m'invitait pas à le faire.

Il se préparait à photographier Dale et Patricia dès qu'ils commenceraient à déshabiller le corps. Le docteur nous avait expliqué que nous ne devions pas toucher ce dernier avant qu'il nous en donne la permission, sans quoi, nous risquions d'abîmer des indices. Ça me convenait : je ne suis jamais pressée

de tripoter les gens qui sont morts salement. Et le corps qui gisait sur le chariot en faisait partie.

La première chose que perçurent mes yeux, ce fut la teinte sombre de ses vêtements. Il portait le même genre de tenue kaki que Grimes et ses hommes, mais en imbibant le tissu, son sang l'avait presque fait virer au noir. La masse foncée de son corps contrastait avec le plastique beige du chariot. On lui avait ôté son casque, et son visage formait une tache pâle sous ses cheveux aussi sombres que son uniforme.

Il avait des sourcils noirs épais, mais en dessous, son visage était complètement ravagé, détruit – une masse sanguinolente que mes yeux refusèrent de détailler. Je compris pourquoi Memphis avait pensé à un métamorphe. Je ne pouvais pas en être sûre sans l'examiner de plus près, mais on aurait dit que quelque chose avait emporté tout le bas de son visage en l'arrachant avec les dents.

Memphis se mit à parler dans un petit dictaphone numérique :

—Reprise de l'examen à quatorze heures trente. Observateurs : les marshals Anita Blake et Otto Jeffries. (Il me jeta un coup d'œil.) Vous comptez effectuer vos observations depuis l'autre bout de la pièce ?

—Non, répondis-je.

Et prenant une grande inspiration derrière mon masque en tissu tout fin, je me rapprochai du docteur. Olaf me suivit telle une ombre effrayante enveloppée de plastique. Je savais que le corps ne le faisait pas flipper et qu'il s'en servait juste comme d'une excuse pour me coller un maximum. Génial.

Vu de près, les dégâts du visage étaient plus distincts. J'avais déjà contemplé pire, mais le problème n'était pas là. Le problème, c'est que je commençais à en avoir assez de toutes ces horreurs. Si j'avais appartenu à une brigade de police ordinaire, on m'aurait transférée dans un autre service au bout de deux à quatre ans. J'en avais six au compteur, et je n'en voyais toujours pas le bout. Il n'y avait pas assez de marshals spécialisés dans le surnaturel pour qu'on se permette de nous ménager, et de toute façon, je n'avais pas l'entraînement nécessaire pour devenir un marshal « normal ».

Je baissai les yeux sur le corps, en prenant bien garde à le voir ainsi et pas comme un homme. Chacun fait face à sa manière ; pour moi, c'est très important de considérer un cadavre comme un objet plutôt que comme une personne. J'en avais besoin pour pouvoir faire mon boulot. Une des raisons pour laquelle je refuse désormais les empalements à la morgue, c'est que je

ne peux plus considérer les vampires comme des choses, mais comme des gens, et que ça me les rend bien plus difficiles à tuer.

—Après avoir déballé sa tête, vous vous êtes arrêté parce que vous avez pensé que des dents énormes lui avaient arraché le bas du visage, devinai-je.

—Exactement, confirma Memphis.

On voyait poindre des petits bouts d'os blanc, mais la mâchoire inférieure avait carrément disparu.

—Vous avez retrouvé le morceau manquant ?

—Non.

Olaf se pencha vers moi, me recouvrant de son grand corps, telles des cuillères qui s'emboîteraient, mais debout, plutôt qu'allongées. Il regardait le cadavre par-dessus ma tête. Il était aussi proche de moi que possible. Je le sentais à travers mes vêtements. Et sa blouse représentait une trop fragile barrière entre son corps et le mien. Quand j'avais enfilé la mienne, je n'avais pas pensé que j'aurais peut-être besoin de me protéger le dos. D'un autre côté, pour me défendre contre Olaf, un flingue serait largement plus efficace qu'une couche de plastique.

J'avais le cœur dans la gorge, et pas à cause du cadavre défiguré.

—Recule, Otto, dis-je, les dents serrées.

—Je pense que ça pourrait être un instrument plutôt que des dents, lança-t-il en se pressant encore plus étroitement contre moi.

Et soudain, je me rendis compte que cette position le rendait très heureux.

Ma peau devint brûlante. J'hésitai entre vomir et m'évanouir. Je le repoussai brutalement avant de m'écarter de lui et du corps. J'avais dû bouger plus vite que je ne le pensais, car Dale et Patricia reculèrent craintivement, me laissant seule à cette extrémité du chariot.

Olaf me dévisagea d'un regard qui n'avait rien de neutre. Se remémorait-il la fois où il m'avait forcée à l'aider à découper des vampires ? où il avait fini la soirée en se masturbant avec du sang sur les mains devant moi ? Sur le coup, j'avais vomi aussi.

—Espèce de salopard, lâchai-je - mais d'une voix faible et paniquée.

Merde.

—Il existe des instruments capables d'écraser le visage d'un homme de cette façon, Anita.

Olaf parlait en professionnel, mais un léger sourire relevait la commissure de ses lèvres, et dans ses yeux brûlait une flamme qui n'avait pas sa place en salle d'autopsie.

Je voulais m'enfuir en courant, mais je ne pouvais pas le laisser gagner. Je ne pouvais pas me couvrir ainsi de honte devant des inconnus. Je ne pouvais pas donner cette satisfaction à Olaf. Ou peut-être que si.

J'inspirai profondément à travers mon masque, plusieurs fois, jusqu'à ce que j'aie repris le contrôle de mon corps. *Concentre-toi. Ralentis ton pouls et ton souffle. Maîtrise-toi.* C'est de cette façon que j'avais appris à tenir mes bêtes en laisse pour les empêcher de remonter à la surface. Elles ont besoin d'une décharge d'adrénaline. Si j'interdis à cette décharge de se produire ou que je la dissipe très vite, je bloque la suite.

Je finis par lever un regard calme vers Olaf.

—Reste de ce côté du chariot, Otto. Si tu envahis encore mon espace personnel, je te colle une plainte pour harcèlement sexuel.

—Je n'ai rien fait de mal.

Memphis se racla la gorge.

—Marshal Jeffries, si vous ne sortez pas avec cette jeune dame, je vous suggère de lui obéir. J'ai déjà vu des hommes se comporter ainsi pour « enseigner »... (il dessina des guillemets en l'air avec les doigts) le base-ball, le golf, ou même le tir sportif, à des femmes, mais je n'avais encore jamais vu personne essayer en salle d'autopsie.

—Vous êtes un grand malade, lança joyeusement Rose.

Olaf tourna vers lui un regard qui effaça instantanément le sourire de son visage. Derrière son masque, je vis Rose blêmir.

—Vous ne me connaissez pas assez bien pour me dire une chose pareille.

—Hé, mec, j'approuvais juste le doc et le marshal Blake.

—Qu'est-ce qui a bien pu faire ce genre de dégâts ? demanda Memphis, tentant de nous ramener au sujet qui nous intéressait.

—Dans l'industrie de l'élevage, il existe des outils conçus pour décorner le bétail, d'autres pour le castrer ou lui couper la tête d'un seul mouvement.

Je fronçai les sourcils.

—Pourquoi quelqu'un trimballerait-il ce genre d'outils avec lui ?

Olaf haussa les épaules.

—Aucune idée. Je dis juste qu'il existe d'autres possibilités qu'une morsure de lycanthrope.

—Bonne remarque, approuva Memphis. (Il tourna vers moi un regard adouci.) Marshal Blake, vous êtes prête à voir le reste du corps, ou vous avez besoin d'une minute ?

—Si Otto reste de son côté du chariot, tout ira bien.

—C'est noté, acquiesça-t-il en adressant un regard nettement moins amical à Olaf.

Je contournai le chariot pour le placer entre Olaf et moi. C'était le mieux que je pouvais faire, en restant dans la pièce. Mais dès que nous en aurons terminé avec ce corps, j'irai trouver Edward pour qu'on échange nos partenaires. Je ne voulais plus bosser avec Olaf dans une morgue. Il considérait ça comme des préliminaires, et j'étais infoutue de gérer. Non ; je refusais de gérer.

Bernardo flirterait avec moi, mais pas en y mêlant les cadavres. Il ne trouvait pas que des corps fraîchement massacrés soient excitants, ce qui serait un changement appréciable - même s'il me draguait à mort.

Memphis entreprit de déboutonner le gilet pare-balles de la victime et s'interrompit au milieu.

—Prends quelques gros plans, Rose, réclama-t-il en indiquant plusieurs endroits de ses doigts gantés.

Olaf s'était déjà penché, et si je voulais voir ce qui avait interpellé le docteur, je devrais en faire autant. Je n'avais vraiment pas envie. Et merde. Olaf me perturbait-il au point de m'empêcher de faire mon travail ?

Je me penchai à contrecœur et vis les traces de griffes dans le Kevlar du gilet. Elles auraient pu avoir été faites par des armes blanches ou par de très grandes griffes. C'était difficile à dire à travers le matériau. La peau nue m'en apprendrait davantage.

Autopsier une victime de meurtre est toujours quelque chose de très intime. Pas seulement parce qu'on entaille sa chair, mais parce qu'on la déshabille. On ne peut pas découper ses fringues de crainte d'abîmer des indices ; donc, on doit soulever le corps, le tenir et le dévêtir comme une énorme poupée ou un enfant endormi. L'avantage, c'est que la *rigor mortis* s'était dissipée. Sinon, nous aurions eu l'impression de déshabiller une statue - une statue comme on n'en trouve aucune dans les lieux publics. Franchement, je n'avais jamais envié le boulot des techniciens de la morgue.

Dale et Patricia s'approchèrent pour soulever le corps et lui ôter son gilet. Je n'aime pas être dans la salle pendant cette partie de l'autopsie. Je ne sais pas pourquoi le déshabillage me perturbe à ce point, mais c'est le cas. Peut-être parce je n'y assiste pas, d'habitude. Quand j'examine des morts, ils sont encore tout habillés ou déjà complètement nus. Les regarder passer de l'un à l'autre me semble constituer une violation de leur intimité. Vous trouvez ça idiot ? C'est vrai que le type sur le chariot s'en fichait comme d'une guigne. Il

n'était plus en état de se sentir gêné, mais moi, si. Ce sont toujours les vivants qui ont un problème avec la mort.

Olaf se tenait de nouveau à côté de moi, mais pas assez près pour que je proteste - pas encore.

—Pourquoi ça te bouleverse qu'on le dénude devant toi ?

Je rentrai la tête dans les épaules, les bras croisés par-dessus ma blouse verte et les doigts fléchis à l'intérieur des gants.

—Comment tu sais que ça me bouleverse ?

—Je le vois.

Je lui présentais mon profil, la blouse dissimulant la plus grande partie de mon corps. Je savais que je contrôlais ma posture et ma façon de bouger, alors, comment avait-il su ? Je finis par lui lancer un regard dans lequel je laissai transparaître l'horrible pensée qui venait de me traverser l'esprit.

— Qu'est-ce que j'ai encore fait ? demanda-t-il sur ce ton qu'emploient tous les hommes avec leur petite amie.

Merde.

—Il vous embête encore, marshal Blake ? lança Memphis en s'approchant de nous.

Je secouai la tête.

—Vous dites que non, mais vous êtes toute pâle, insista-t-il en jetant un coup d'œil hostile à Olaf.

—Je viens juste de penser à quelque chose. Ne vous occupez pas de moi, doc. Simplement, prévenez-moi quand on pourra revenir examiner le corps.

Il nous dévisagea tour à tour, puis capitula et rejoignit ses collègues. Dale et Patricia avaient découvert le corps jusqu'à la taille. Même de là où je me tenais, j'étais certaine que sa poitrine avait été lacérée par des griffes et pas par un quelconque instrument.

—Je t'ai encore mise en rogne, Anita.

—Laisse tomber, Otto.

—Qu'est-ce que j'ai fait de mal ? répéta-t-il.

—Rien. Ou du moins, rien de flippant ou de répugnant. L'espace d'un moment, tu t'es juste comporté comme un mec.

—Je suis un mec.

Je voulais répondre : « Non, absolument pas. Tu es un tueur en série que la vision d'un cadavre excite. Tu es un méchant même si tu portes un insigne de représentant de la loi, et je suis presque sûre qu'un jour tu m'obligeras à te tuer pour me protéger. Tu es de sexe masculin, mais tu ne seras jamais un

mec à mes yeux. » Évidemment, je ne pouvais rien dire de tout ça à voix haute.

Olaf me dévisageait de ses yeux aux paupières lourdes, et il avait encore ce regard. Vous savez bien lequel. Ce regard qui dit qu'un type vous trouve à son goût, qu'il fait de gros efforts pour trouver un moyen de vous plaire et qu'il échoue chaque fois. Ce regard qui dit : « Et maintenant, qu'est-ce que je fais pour emporter le morceau ? »

Quelle était l'idée effrayante qui m'avait traversé l'esprit ? Un instant, j'avais pensé qu'Olaf était peut-être sincère. Qu'à sa façon pathologique, il avait vraiment le béguin pour moi. Pas juste qu'il voulait me baiser ou me massacrer, mais que, peut-être, il voulait sortir avec moi, comme n'importe quel autre homme. Il n'avait aucune idée de la manière dont il fallait s'y prendre pour interagir normalement avec une femme, mais il essayait. Jésus, Marie, Joseph : il essayait.

CHAPITRE 17

La poitrine nue était lacérée et déchiquetée, mais pas de la même façon que les autres corps. Personne ne me convaincrait que c'était l'œuvre d'armes blanches. Je sais reconnaître des traces de griffes quand je les vois.

—Ce n'est ni une lame ni un instrument quelconque qui a fait ça, affirmai-je. Ce sont des griffes.

Olaf se pencha de l'autre côté du chariot, face à moi, peut-être un peu plus bas que nécessaire, mais rien de flagrant. Je devenais peut-être trop susceptible. Ou pas.

—En tout cas, ce n'est ni une lame ni un instrument avec lesquels je suis familier, déclara-t-il.

Je le dévisageai par-dessus le corps. Ouais, c'était moi qu'il regardait. Je me redressai et fis un pas en arrière. Tant pis. Il me mettait mal à l'aise, et il le savait.

—Mais qu'est-ce qui l'a tué ? demanda Memphis.

Je lui jetai un coup d'œil, puis reportai mon attention sur le corps. Il avait raison : aucune des blessures n'était fatale.

—La morsure au visage est atroce, mais à moins qu'il n'ait succombé au choc...

Je baissai les yeux sur la moitié inférieure du corps, qui était toujours couverte.

—Oui, nous devons continuer à chercher la cause de la mort, dit Memphis.

—Je ne suis pas pathologiste, objectai-je. Je n'ai pas besoin de connaître la cause de la mort, doc. Je suis juste là pour déterminer s'il y a du surnaturel là-dedans. Mon boulot s'arrête là.

—Dans ce cas, vous pouvez vous en aller, marshal Blake. Mais avant ça, pouvez-vous me confirmer que c'était bien une attaque de lycanthrope ?

Je dus retourner auprès du corps et écarter les mains au-dessus des plaies. Je recourbai mes doigts, comme si c'était des griffes, et suivis le tracé des blessures en l'air, en prenant bien garde à ne pas toucher la chair morte.

—Oui, c'était un lycanthrope, et il se trouvait sous sa forme intermédiaire – mi-humaine mi-animale – au moment de l'attaque.

—Comment pouvez-vous en être sûre ? interrogea Memphis. Je levai une main.

—Regardez mon geste. Ces marques ont été faites par des mains, griffues, pas par des pattes.

—Même griffues, vos mains seraient trop petites pour laisser des marques pareilles, fit remarquer Patricia.

—Les mains d'un lycanthrope grandissent quand il se transforme. (Je soupirai et tournai la tête vers l'autre côté du chariot.) Je peux emprunter tes mains un instant, Otto ?

—Tu peux, dit-il en les tendant vers moi.

—Place-les au-dessus des blessures, comme moi tout à l'heure, et suis leur tracé.

—Remontre-moi.

Je tendis la main droite, et Olaf posa la sienne par-dessus pour exécuter le geste en même temps que moi. Lorsque je voulus retirer ma main, il la plaqua sur le corps, emprisonnant mes doigts écartés entre les siens et la chair morte de la victime. Il les pressa à l'intérieur des traces de griffes. Sa main était assez grande pour recouvrir ces dernières, ses doigts assez longs pour que leur bout s'enfonce à l'intérieur des plaies par-delà les miens.

Rose cessa de prendre des photos.

—Arrête ça, Otto, dis-je, les dents serrées.

J'avais tout un tas d'armes sur moi, mais rien de ce qu'il avait fait ne justifiait que je le flingue en public.

—Je fais ce que tu m'as demandé, se justifia-t-il.

Je tentai de dégager ma main, mais il appuya plus fort, pressant mes doigts à l'intérieur de la chair morte et des plaies ouvertes avec un bruit mouillé écœurant.

—Vous abîmez les blessures, marshal Jeffries, intervint Memphis.

Olaf ne parut pas l'entendre. J'avais le choix. Je pouvais m'évanouir. Non. Je pouvais lui vomir dessus, mais le corps était allongé entre nous. Je pouvais dégainer de la main gauche et lui tirer dessus. C'était tentant, mais pas très sage. Trop de témoins. Il restait bien une autre solution...

Je me penchai vers lui et dis tout bas :

—Si tu veux avoir une chance de sortir avec moi pour de bon, lâche-moi.

J'aurais préféré sortir avec un couguar sauvage, mais j'espérais qu'il était assez cinglé pour ne pas s'en rendre compte.

Il me dévisagea, surpris, puis leva suffisamment la main pour que je puisse retirer la mienne. Je la serrai contre la blouse verte, comme si elle me faisait mal.

—Vous êtes blessée, marshal Blake ? s'enquit Memphis.

Je secouai la tête.

—Non, mais j'ai besoin d'air. Désolée, docteur.

Jamais encore je n'avais quitté une salle d'autopsie avant la fin. Jamais encore je n'avais flanché, mais ce n'était pas le corps qui m'avait fait fuir. C'était Olaf qui se tenait là et qui me dévisageait. Il n'avait plus le regard d'un tueur en série, mais le regard perplexe d'un type qui essayait sincèrement de comprendre ce qu'il devait faire pour me plaire. C'était ce regard qui me faisait fuir, cette image qui m'obligeait à me tourner vers la porte et à lutter pour ne pas prendre mes jambes à mon cou.

CHAPITRE 18

J'ôtai mes gants et ma blouse et les jetai. Je gardai mon calme jusqu'à ce que j'atteigne la porte et le couloir ; puis je m'éloignai de la pièce en marchant aussi vite que possible, sans me mettre à courir. Dieu sait pourtant que ce n'était pas l'envie qui m'en manquait.

Je devais être encore plus bouleversée que je n'en avais conscience, parce que je faillis percuter Edward et Bernardo qui sortaient d'une autre pièce au même moment. Si Edward ne m'avait pas retenue, je serais tombée.

—Anita, tout va bien ?

Je secouai la tête.

—Les corps sont salement amochés, compatit Bernardo.

Je secouai de nouveau la tête.

—Le problème n'est pas là. Je peux très bien supporter de voir ces corps.

Les mains d'Edward se crispèrent sur le haut de mes bras.

—Qu'est-ce qu'Otto a encore fait ?

Je sentis la première larme couler sur ma joue. Merde alors. Pourquoi je pleurais ?

—Qu'est-ce qu'il a fait ? insista Edward. (Comme je ne répondais pas, il me secoua un peu.) Anita ! Qu'est-ce qu'il t'a fait ?

Je finis par me calmer suffisamment pour lever les yeux vers lui.

—Rien, m'obstinai-je.

Ses doigts s'enfoncèrent dans ma chair au point de la meurtrir.

—Ça n'a pas l'air de rien.

Sa voix, ses yeux, son attitude même m'effrayaient. J'avais peur de ce qu'il ferait s'il pensait qu'Olaf m'avait vraiment fait du mal.

—Je te jure, Edward. Rien de plus flippant que d'habitude.

Je me calmai suffisamment pour me détendre entre ses mains, et il fit de même, mais sans me lâcher. Il scruta mon visage.

—D'abord, je m'appelle Ted, me rappela-t-il.

Mais sa voix frémissait toujours de colère, et son regard était celui d'Edward à son stade le plus dangereux. J'acquiesçai.

—Désolée, Ted. C'est juste que...

Je secouai la tête sans achever ma phrase. Comment pouvais-je lui dire qu'Olaf m'avait foutu la trouille au point de me faire oublier tout le reste ? Ça ne le tranquilliserait pas, et moi non plus.

—Ensuite, tu n'es pas du genre à t'effrayer pour un rien. Qu'a-t-il fait ? répéta Edward en détachant bien les syllabes, d'une voix basse et pleine de rage soigneusement contenue.

Alors, je compris qu'il s'estimait responsable de l'intérêt que me portait Olaf. C'est vrai qu'on s'était rencontrés à cause de lui, mais si le pire m'arrivait, Edward culpabiliserait, et ni Dieu ni le diable en personne ne pourraient l'empêcher de tuer Olaf. Évidemment, ça ne me servirait plus à grand-chose puisque je serais déjà morte, probablement dans d'atroces souffrances. À ce stade, je m'en tamponnerais un peu de ce qui arriverait à mon assassin. Merde.

—On a examiné un corps qui portait des traces de griffes. Un lycanthrope d'une espèce ou d'une autre. D'après le docteur, il y en a d'autres dans cet état, mais la plupart portent juste des blessures à l'arme blanche, dis-je.

Edward et Bernardo regardèrent derrière nous. Je ne tournai pas la tête, je savais déjà ce que je verrais.

—Avant qu'il nous rejoigne, j'ai besoin de savoir ce qu'il a fait pour te mettre dans cet état, Anita.

—Je ne suis pas sûre de pouvoir t'expliquer, Edward. Les techniciens ne voulaient pas croire que les dégâts avaient pu être faits par des mains humaines parce que les miennes étaient trop petites ; donc, j'ai emprunté celles d'Olaf pour montrer la taille que pouvaient faire des mains de métamorphe sous sa forme intermédiaire.

Edward me lâcha et se détourna, faisant mine de se diriger vers Olaf. Je lui saisis le bras.

—Non, Edward. Olaf a pu déduire des choses intéressantes d'après les blessures des autres corps. Son expérience de la torture et des armes blanches s'est révélée précieuse. Même le docteur Memphis était impressionné.

Edward ne regardait pas vers moi, mais vers l'autre bout du couloir. Je me mis à parler plus vite.

—Pour le dernier corps, il ne nous a pas appris grand-chose, parce que les griffes, c'est plutôt mon domaine d'expertise. Je l'ai laissé me manipuler plus que je n'aurais dû, il s'était montré tellement utile juste avant. Je l'ai laissé

faire jusqu'à ce que je craque. Ce n'est pas sa faute. Il était simplement lui-même, et, l'espace d'un instant, j'ai oublié ce qu'il était.

Alors, Edward me dévisagea et me prit dans ses bras. C'était si inattendu que je me raidis. Il me jeta un regard qui n'avait rien de romantique, un regard intense et furieux. Mais au fond de ses prunelles, j'entrevis une lueur effrayée. Il avait peur pour moi. Edward n'avait jamais peur - presque jamais.

—N'oublie plus jamais ce qu'il est, Anita, chuchota-t-il en se penchant vers moi. Quand tu oublies ce que sont les monstres, ils te tuent.

Et il m'embrassa sur la joue pour le bénéfice d'Olaf. Il aurait pu m'embrasser sur la bouche, mais ça aurait été vraiment trop bizarre pour nous deux.

Je tournai des yeux écarquillés vers Olaf, qui se rapprochait en ôtant sa blouse. Ses gants étaient déjà à la poubelle. Il nous dévisagea tour à tour.

—Qu'est-ce qu'elle t'a dit ? demanda-t-il à Edward.

—Que ça n'était pas ta faute. Qu'elle t'avait laissé la manipuler parce que tu avais été utile pendant l'examen des premiers corps. Que ton expérience en matière d'armes blanches et de torture avait été précieuse.

Olaf parut surpris, et cela s'entendit dans sa voix.

—Elle n'a pas menti.

—Tu croyais vraiment que je te chargerais à tort pour réclamer de l'aide ?

Il braqua de nouveau sur moi son regard si sombre.

—Les femmes mentent, et elles montent les hommes les uns contre les autres pour mieux les utiliser. C'est dans leur nature.

Je secouai la tête et me dégageai doucement de l'étreinte d'Edward.

—Je ne fais pas ce genre de conneries. Je t'ai laissé me manipuler, et ça n'arrivera plus. Je savais à quoi je m'exposais. Je t'ai laissé m'atteindre, et je n'aurais pas dû. (Je me giflai la poitrine assez fort pour que ça me fasse mal.) Je ne demande à personne de me protéger contre ma propre stupidité.

—Tu as mis plus longtemps que je ne le pensais à te rendre compte que tu en savais plus que moi sur les métamorphes. Tu aurais tout simplement pu me refuser l'entrée de la pièce.

J'acquiesçai.

—Ouais, c'était idiot de ma part.

Et je m'éloignai en secouant la tête. Je devais mettre un peu de distance entre moi et Olaf, Edward et Bernardo - qui n'avait rien fait mais qui me couvait d'un regard un peu trop lubrique. J'avais mon quota de testostérone pour la journée.

Plus loin dans le couloir, le docteur Memphis appela :

—Marshal Blake, je peux vous parler un moment ?

Je pivotai vers lui. Il portait toujours sa blouse, mais plus de gants. Merde. J'avais laissé Olaf me faire peur ; je ne commettrais pas la même erreur deux fois. Je me retournai vers les trois hommes en tendant un doigt vers le plus grand d'entre eux.

—Toi, tu restes ici. Et vous deux, vous gardez un œil sur lui pour m'éviter de me donner cette peine.

Puis je les dépassai tous les trois et me dirigeai vers le docteur. J'enfilerais une nouvelle blouse, un nouveau masque, de nouveaux gants. J'examinerais ces putains de corps toute seule. Olaf avait raison : je m'y connaissais mieux qu'eux tous en matière de lycanthropes. Avec un peu de chance, je découvrirais quelque chose qui nous aiderait à comprendre ce qui se passait ici.

—Le marshal Jeffries ne revient pas ? demanda Memphis.

—Non, répondis-je en passant devant lui pour entrer dans la salle d'autopsie.

CHAPITRE 19

En mon absence, les pathologistes avaient fini de déshabiller le corps qui gisait sur le chariot, nu et extrêmement mort. Sans ses vêtements, il ressemblait vraiment à un cadavre, et ses blessures fendaient sa peau telles des déchirures vives.

Depuis l'autre bout de la pièce, je pus voir que le bas-ventre était ensanglanté, mais pas évaluer la gravité des dommages. Je n'avais pas tellement envie de m'approcher pour être en mesure de le faire, mais il le fallait. Et merde.

Rose avait pris toutes les photos dont il avait besoin, ou peut-être était-il trop choqué pour continuer. Il était planté là, l'appareil entre ses mains inertes. Les deux autres techniciens ne semblaient pas en meilleure forme. Dale farfouillait dans un placard. Patricia rejoignit Rose et s'arrêta près de lui, tournant le dos au chariot.

—Si vous voulez sortir, vous pouvez, dit Memphis.

Dale se dirigea vers la porte sans demander son reste.

—Ils étaient amis, lâcha Rose - une explication bien suffisante.

—Patricia, tu veux y aller aussi ? demanda Memphis.

—Non, docteur. Je vais rester. Je ne le connaissais pas aussi bien que Dale, alors que les autres... oui. Je ne vais pas travailler sur eux, donc, mais sur lui, pour compenser.

Elle se retourna. Elle était blême et avait les lèvres pincées, mais une expression déterminée. Elle ferait l'affaire.

—Rose ?

—Ça va aller, docteur. Je ne le connaissais même pas. Je fais juste ma chochotte à cause de ses blessures. Désolé. Je vais me ressaisir.

Il brandit son appareil photo et se remit à l'ouvrage.

Je contournai le chariot pour examiner ces fameuses blessures de plus près. Je ne mourais pas précisément d'envie de le faire, mais la plus grande d'entre elles avait l'air étrange.

Une fois de l'autre côté, je vis clairement l'intérieur de la cuisse droite. Elle était ouverte depuis l'entrejambe jusqu'au genou, ou presque, le long de l'artère fémorale. De quoi vider quelqu'un de son sang en un quart d'heure, vingt minutes maximum. La victime peut encore être sauvée si la blessure est assez basse pour qu'on lui fasse un garrot et si les secours ne tardent pas trop. Mais de toute évidence, la personne qui avait fait ça ne voulait pas que l'homme en réchappe.

Malgré le sang qui les recouvrait, ses parties génitales étaient intactes... ou du moins, elles en avaient l'air. Le seul moyen de m'en assurer aurait été de les toucher, mais je n'y tenais pas tant que ça. En me penchant un peu trop, à mon goût, je pus tout de même voir que j'avais raison : les griffes avaient épargné ses parties génitales. Elle les avait presque... contournées.

—Quand allez-vous nettoyer le sang ? demandai-je.

—Tout de suite, répondit Memphis. Les blessures seront plus faciles à examiner une fois que le corps aura été entièrement lavé, mais je voulais que vous le voyiez d'abord.

Je levai les yeux vers lui.

—Pourquoi ?

—Parce que vous êtes notre experte en métamorphes.

—Il y a des métamorphes à Las Vegas.

—Oui, mais ils ne seraient pas autorisés à approcher la victime d'un de leurs semblables.

—Ouais, c'est pareil à St. Louis. Donc, vous devez vous contenter de moi.

—Si la moitié de votre réputation est méritée, marshal Blake, vous ne serez pas un pis-aller.

Je me détournai de son regard trop intense. Il voulait que je résolve cette affaire. Il voulait que je les aide à attraper le monstre qui avait tué leurs camarades. Et je voulais les aider, mais je déteste ce genre de pression - cette sensation que si je loupe un indice, personne ne le trouvera à ma place.

J'envisageai d'appeler Edward, mais je ne voyais pas comment faire venir une partie de mes renforts sans tout le groupe. Et je voulais vraiment éviter Olaf pour le reste de la journée, dans la mesure du possible.

J'examinai la blessure du bas-ventre d'aussi près que possible.

—On dirait que les griffes ont contourné les parties génitales, mais qu'elles se sont enfoncées profondément du premier coup et qu'elles sont ressorties aussitôt sans rien déchirer. Pas comme sur sa cuisse, dis-je en me redressant et en désignant cette dernière.

—Vous pensez qu'il y avait plusieurs métamorphes ? interrogea Rose.

C'était une bonne question.

—Possible, mais je ne pense pas. Au corps à corps, il n'y a pas la place pour deux personnes en face d'une seule autre. Je n'écarte pas complètement l'hypothèse, mais toutes ces blessures sont si incapacitantes qu'après la première il aurait suffi d'un seul métamorphe pour achever cet homme.

—Il s'appelait Randall Sherman. Randy, dit Memphis.

Je secouai la tête.

—Pas de noms à la morgue. Je suis plus efficace si je ne vois en lui qu'un corps. Je suis désolée que vous ayez perdu un ami, mais je ne peux pas penser à lui comme tel si je veux faire mon boulot au mieux.

—Je croyais qu'il vous fallait un nom pour relever les morts, fit remarquer Patricia.

—Oui, mais aucun de ces corps ne pourra être relevé.

—Pourquoi donc ?

—Les victimes de meurtres ont tendance à pourchasser leur assassin. C'est une obsession chez elles. Elles blessent ou tuent quiconque se dresse sur leur chemin, y compris les civils innocents.

—Oh.

Je baissai les yeux sur ce qui restait de l'agent Randall Sherman, et je maudis Memphis de m'avoir donné son nom. J'ignore pourquoi ça fait une telle différence, mais soudain, je voyais un homme et non plus un corps.

Je remarquai qu'il était grand et athlétique; sans doute passait-il beaucoup de temps à faire du sport. Il devait avoir une petite trentaine, mais très bien entretenue. Se donner tant de mal pour être costaud et rapide, pour être le meilleur, et se faire massacrer par un monstre qui est plus costaud, plus rapide et juste meilleur à cause d'un virus dans son sang... Un humain peut soulever toute la fonte qu'il veut et courir des milliers de kilomètres, ça ne fera jamais de lui l'égal d'un métamorphe. C'est injuste, mais c'est la vérité.

—Quel genre de poils avez-vous trouvé sur le corps et les vêtements ?

—Des cheveux humains, mais pas de poils d'animaux, répondit Memphis.

Je le dévisageai.

—Je comprends votre surprise. J'ai déjà traité deux autres victimes de métamorphes, et dans les deux cas, nous avons trouvé beaucoup de poils d'animaux sur elles. C'est impossible de se tenir aussi près de quelqu'un sans lui en laisser tomber quelques-uns dessus. Mais cette fois, l'assassin a dû

nettoyer le corps de ses poils pour qu'on ne puisse pas identifier son type d'animal.

Je secouai la tête.

—Pas nécessairement, le détrompai-je. J'ai vu la scène du crime. Ça a été une putain de baston. L'assassin n'a pas eu le temps de faire le ménage derrière lui.

—Dans ce cas, comment a-t-il fait pour ne laisser aucun poil sur le corps ? Portait-il une combinaison ?

—J'en doute. Mais certains lycanthropes vraiment puissants peuvent se transformer partiellement.

—Je sais qu'ils possèdent une forme intermédiaire, à mi-chemin entre l'humain et l'animal.

—Je ne parle pas de ça, mais juste de changer une ou plusieurs parties de leur corps. Par exemple, de se faire pousser des griffes aux mains et aux pieds. Une fois, j'ai vu un loup-garou utiliser cette capacité pour escalader une façade.

—Pendant une de vos enquêtes ?

—Je ne sais pas pourquoi vous me demandez ça. J'ai vu ce salopard le faire, un point c'est tout.

—Il a grimpé en haut d'un immeuble en plantant ses griffes dans le mur ? s'étonna Patricia.

—Oui.

—Ouah. Comme Spiderman, souffla Rose.

—Plutôt comme Wolverine, rectifiai-je, mais le principe est le même.

—Il a réussi à s'enfuir ? voulut savoir Memphis.

—Temporairement.

—Comment avez-vous fini par l'attraper ? s'enquit Patricia.

—J'ai demandé la permission d'employer d'autres loups-garous pour traquer ce renégat. Puis je l'ai buté.

—Comment ça, vous l'avez buté ?

—Je l'ai retrouvé, et je lui ai collé une balle entre les deux yeux.

La surprise arrondit la bouche de Patricia.

—Une seule balle ? demanda Rose.

—Non.

—Revenons à notre affaire, dit Memphis. Vous écouterez les récits de guerre du marshal une fois que nous aurons attrapé l'assassin.

—Désolée, doc, s'excusa Patricia.

—Pardon, marmonna Rose.

—Donc, vous pensez que ceci est l'œuvre d'un puissant métamorphe, résuma Memphis.

—J'en suis à peu près sûre. Ce qui réduit considérablement l'éventail des suspects. Dans une ville donnée, on ne trouve qu'une poignée de gens comme ça. Peut-être cinq par grand groupe d'animal, et un seul par petit groupe.

—Vous pensez que le même métamorphe a découpé les autres hommes ?

—Non. C'est presque comme si le coupable avait des bras multiples - un pour chaque lame.

—Vous connaissez une créature surnaturelle qui corresponde à cette description, marshal ?

Je réfléchis.

—Il en existe dans des tas de mythologies, mais aucune qui soit native de ce pays. Et très franchement, aucune qui soit réelle et encore vivante de nos jours, à mon avis.

—Difficile de distinguer les faits de la fiction quand on vit dans un monde où les mythes sont réels, compatit Memphis.

—Certains se sont éteints au fil du temps.

—La créature qui a tué Randy Sherman n'était pas éteinte.

Je sentis un sourire désagréable relever le coin de mes lèvres, et je me réjouis qu'il soit planqué derrière mon masque. Je ne voulais pas faire peur aux civils.

—Je peux arranger ça.

—Vous aurez besoin d'un mandat d'exécution, fit remarquer Memphis.

—Quatre officiers de police morts, dont un visiblement tué par un métamorphe. Obtenir un mandat ne sera pas difficile.

—Je suppose, concéda Memphis comme si ça ne l'enchantait pas.

—Un problème ?

—C'est juste que... J'ai signé la pétition qui a été présentée à Washington dans le but de faire abroger la loi sur les Dangers domestiques surnaturels. Je pense que vos mandats sont trop permissifs et qu'ils violent les droits de l'homme.

—Vous n'êtes pas le seul.

—Mais je veux que vous attrapiez les responsables de ce massacre, au point que je me fiche que votre mandat soit basé sur une mauvaise loi. Ça fait de moi un hypocrite, et je n'aime pas ça, marshal Blake.

—Vous aviez déjà traité des victimes de vampires et de métamorphes.

Il opina de la tête.

—Oui, mais pas ici. Las Vegas a l'un des taux de meurtres surnaturels les plus bas de toutes les grandes villes américaines.

J'écarquillai les yeux.

—Je l'ignorais.

Intérieurement, je pensai : *Max et Bibiana tiennent leur communauté d'une poigne de fer.* Tout haut, je dis :

—Est-ce la première de vos connaissances qui meure dans ces circonstances ?

—Non. Mais c'est le premier de mes amis. Je suppose que si mes convictions étaient vraiment solides, ça ne ferait pas de différence.

—Les émotions font toujours une différence.

—Même pour vous ? demanda Memphis en me dévisageant.

J'acquiesçai.

—J'ai entendu hurler les vampires que l'exécuteur empalait dans la journée. Ils le suppliaient de les épargner.

—Tous les condamnés à mort sont innocents, doc, vous le savez bien.

—Donc, ça ne vous perturbe pas ?

Je dus me détourner de son regard inquisiteur. Mais très vite, je me forçai à relever les yeux et à dire la vérité :

—Parfois, si.

—Alors, pourquoi le faites-vous ?

Ma réponse fut peut-être méchante. Franchement, je n'en savais plus rien. Mais c'était la vérité.

—Je suis désolée pour votre ami, doc. Vraiment. Mais cette situation est un parfait exemple de la raison pour laquelle je fais mon métier. Regardez ce qu'ils ont fait à Randy Sherman. Vous voulez vraiment qu'il arrive la même chose à l'ami, au mari ou au frère de quelqu'un d'autre ?

Son visage se durcit, et son regard redevint hostile, comme lorsque j'étais arrivée.

—Non.

—Dans ce cas, vous avez besoin que je fasse mon travail, doc. Parce qu'une fois qu'un métamorphe a enfreint la loi à ce point, il ne peut presque jamais revenir en arrière. Il a lâché la bride à sa bête, et il a aimé ça. Il recommencera à moins que quelqu'un ne l'en empêche.

—Vous voulez dire, en le tuant.

Le ton de Memphis était accusateur.

—Ouais, en le tuant. Je veux buter le métamorphe qui a tué votre ami avant qu'il ne massacre quelqu'un d'autre.

Ce fut à son tour de détourner les yeux.

—Je comprends votre raisonnement, marshal. Si vous avez besoin que je vous signe un papier attestant que c'est un métamorphe qui a massacré Randy, je le ferai, parce que c'est vrai.

—Merci, docteur.

Il hocha la tête.

—Mais vu la façon dont la loi est formulée, vous n'avez pas besoin de ma signature, pas vrai ? Il vous suffira d'appeler Washington pour qu'on vous faxe un mandat.

—Contrairement à ce que racontent les médias, nous devons bien leur assurer que le coupable est une créature surnaturelle.

—Leur assurer, mais pas le prouver sans l'ombre d'un doute.

—L'ombre du doute, c'est bon pour les juges et les jurés.

—Ce métamorphe ne verra jamais l'intérieur d'un tribunal, pas vrai ?

—Probablement pas.

Il secoua la tête.

—On m'a proposé de confier Randy à quelqu'un d'autre, mais m'occuper de son corps, c'était la dernière chose que je pouvais faire pour lui.

—Faux. Vous pouvez m'aider à réunir assez de preuves pour obtenir un mandat et retrouver son assassin.

—Et voilà, marshal Blake, on en revient à mon dilemme moral.

Je ne savais pas quoi répondre à ça. J'avais mes propres dilemmes moraux à résoudre, et je ne connaissais pas assez bien Memphis pour lui dire que, moi aussi, je commençais à nourrir des doutes vis-à-vis de mon travail. Alors, je fis la seule chose qui me vint à l'esprit : je me remis au boulot.

—Je suis désolée, mais pouvez-vous me montrer les effets personnels que je n'ai pas vus ?

Dans ma tête, j'ajoutai : *Quand j'ai fui Olaf en courant.* Mais je gardai ça pour moi. C'était déjà assez humiliant. Je réfléchissais beaucoup mieux sans lui dans la pièce. Jusqu'à son départ, je ne m'étais pas rendu compte à quel point sa présence m'affectait. Je me promis qu'aucune répartition en équipe ne me laisserait plus jamais seule avec lui.

Entre autres choses, Memphis me présenta un pentacle en argent dans un sac plastique.

—Il était wiccan ? demandai-je.

—Oui. C'est important ?

—C'est peut-être la raison pour laquelle le métamorphe lui a arraché le visage avant de le tuer.

—Expliquez-vous, réclama Memphis.

—Si je vois juste, Sherman était en train de lancer un sort, et le métamorphe a voulu l'arrêter.

—Il n'existe pas des sorts contre les lycanthropes, non ? lança Rose.

—Non, confirmai-je, mais il en existe qui affectent les créatures surnaturelles - presque exclusivement les entités intangibles.

—Comme les fantômes, intervint Patricia.

Elle se tenait si tranquille dans son coin de la salle d'autopsie que je l'avais presque oubliée. Je secouai la tête.

—Non, pas les fantômes. Il suffit de ne pas faire attention à eux. Je pensais plutôt aux esprits et aux démons, ce genre de choses.

—Le diable ?

—Non. Désolée, je n'aurais pas dû parler de démons. Je voulais dire, des entités composées d'énergie plutôt que physiquement solides.

—Le monstre qui maniait ces couteaux était tout ce qu'il y a de plus solide, fit remarquer Memphis.

—Les couteaux étaient solides, rectifiai-je. Mais si Sherman a estimé qu'un sort pouvait l'aider contre le porteur, celui-ci ne l'était peut-être pas.

—Je ne comprends pas, avoua Rose.

—Moi non plus, renchérit Memphis.

Je déteste tenter d'expliquer la métaphysique à des non-psys. Je ne trouve jamais les mots justes, et je finis par les embrouiller plus qu'autre chose.

—Il faudrait que je parle aux autres membres du chapitre de Sherman, ou au moins à sa grande prêtresse, mais s'il était doué pour la partie magique de sa religion, il n'aurait pas gaspillé son souffle en lançant un sort qui ne pouvait pas les sauver.

—Randy était très croyant et très sérieux dans sa pratique.

Je hochai la tête.

—D'accord. Il faudra quand même que je parle à sa prêtresse, mais pour le moment, je vais voir si je peux déterminer quel type d'animal a fait ça.

—Il n'y a pas de poils, marshal, me rappela Memphis.

—Vous me l'avez déjà dit.

—Et analyser les traces de griffes prendra du temps.

—Ça risque de ne pas vous avancer beaucoup, de toute façon, pas dans la mesure où l'assassin était sous une forme modifiée. Nous savons déjà que nous recherchons une personne avec des mains plus petites que les traces.

—Comment ça ?

—Quand un métamorphe se fait pousser des griffes, ses mains humaines grandissent. Celles du marshal Jeffries collaient avec les marques trouvées sur la poitrine du deuxième corps. Il est costaud, mais ses mains ne sont pas aussi grosses que celles d'un métamorphe sous sa forme intermédiaire. Ça signifie que nous cherchons quelqu'un de moins grand que lui, ou en tout cas, qui a de plus petites mains.

—Vous venez de dire que les mains grandissent pendant la transformation, objecta Patricia.

—Oui, mais dans une certaine limite seulement. Prenons deux personnes qui portent le même type de lycanthropie. Si l'une mesure un mètre quatre-vingts et l'autre un mètre cinquante, et que toutes les deux ont des mains proportionnées à leur taille, quand elles se transformeront, leurs formes animales seront plus imposantes que leurs formes humaines, mais le plus petit humain des deux donnera le plus petit animal. Question de ratio de masse.

—Je me suis beaucoup renseigné sur les métamorphes, marshal, et je n'ai jamais rien lu de tel.

Je haussai les épaules.

—Je sais de quoi je parle, doc.

—Très bien. Donc, nous cherchons un homme de petite taille.

—Ou une femme.

—Vous pensez vraiment qu'une femme aurait pu faire ça ?

—J'ai vu des métamorphes des deux sexes faire des choses assez épouvantables. Donc, oui.

—Vous avez dit que vous vouliez tenter de déterminer le type d'animal auquel nous avions affaire. Nous avons des tampons pour prélever de l'ADN, et nous aurons peut-être de la chance, mais si l'assassin était sous forme humaine, à l'exception de ses mains et de ses dents, comme vous l'affirmez, nous obtiendrons sans doute un résultat humain.

—Vous devriez trouver une trace du virus dans son ADN humain.

—Oui, mais ça prendra plusieurs jours.

Je secouai la tête.

—Nous ne pouvons pas attendre.

—Je suis ouvert à toutes les suggestions, marshal.

—Je vous ai dit que je portais plusieurs souches de lycanthropie. Ça signifie que, parfois, je peux sentir des choses imperceptibles par les humains normaux.

—Vous voulez tenter de l'identifier à l'odeur, devina Memphis.

J'acquiesçai.

—Mais si le métamorphe était sous sa forme humaine, il sentira juste l'humain, non ? objecta Patricia.

—Non. Une fois que vous savez ce que vous cherchez, vous percevez comme... un arrière-goût. (Je secouai la tête.) Je ne peux pas vraiment vous expliquer, mais je voudrais essayer.

—Et j'aimerais vraiment vous voir essayer, dit Memphis.

—Il faudrait que j'enlève mon masque.

—C'est contre le règlement.

—Je risque de souffler sur quelque chose ou de faire tomber de la salive, mais en l'état, je ne peux pas percevoir ce qui émane du... de Sherman.

—Si ça peut nous permettre de retrouver ce monstre quelques jours plus tôt, tant pis pour le règlement.

Je balayai du regard les possessions personnelles de Sherman en m'efforçant de déterminer laquelle avait pu être le plus étroitement en contact avec son agresseur métamorphe. J'examinai le contenu de tous les sacs en plastique, et finalement, j'arrêtai mon choix sur son micro et son oreillette, endommagés par les dents du monstre.

—J'ai besoin que l'un de vous me déballe ça et fasse en sorte que je ne compromette pas la validité de l'indice.

—Une odeur ne sera pas une preuve recevable devant un tribunal, pas même avec autant de victimes, fit remarquer Memphis.

—Non, mais je ne cherche pas une preuve recevable : je cherche quelque chose qui me mettra sur la piste de l'assassin. C'est tout ce que j'espère en tirer.

—Vous voulez savoir au sein de quel groupe animal vous devrez enquêter.

—C'est ça.

Memphis s'approcha et sortit soigneusement le micro et l'oreillette du sachet. Je baissai mon masque et me penchai en avant. Fermant les yeux, je fis appel à cette partie de moi qui n'est plus tout à fait humaine.

Je pouvais visualiser mes bêtes : la louve, la panthère, la lionne, la tigresse blanche et la jaune. Elles étaient toutes allongées à l'ombre des arbres véné-

rables que j'utilise pour me représenter mentalement mon sanctuaire intérieur depuis qu'une très vieille vampire s'est attaquée à moi. Marmée Noire, la mère et la reine de tous les vampires, m'a transmis les tigresses pour tenter de me contrôler. Jusqu'ici, j'ai réussi à lui échapper. Jusqu'ici.

J'appelai doucement mes bêtes et les sentis s'agiter. Désormais, je savais les empêcher d'essayer de se manifester physiquement. Je pouvais les invoquer sous forme d'énergie. Et ce fut ce que j'essayai de faire à la morgue du comté de Clark.

J'avais besoin de sentir quelque chose ; aussi fis-je appel à la louve. Elle s'approcha en trottinant. Sa fourrure est blanche avec des marques noires, ce qui, d'après mes recherches, indique quelle est originaire d'un endroit situé plus au nord. Question de camouflage : un pelage blanc va généralement de pair avec une région enneigée.

Mes poils se hérissèrent. J'inclinai mon visage vers le micro et l'oreillette, puis reniflai. La première odeur que je captai fut celle de la mort. La louve poussa un grondement, qui s'échappa de ma gorge.

—Tout va bien, marshal Blake ? s'inquiéta Memphis.

—Oui, oui. Ne me parlez pas avant que j'aie fini.

L'odeur de plastique était forte, presque amère. Elle ne plaisait pas à la louve. En dessous de ça, je distinguai de la transpiration, de la peur – et ça, ça plaisait à la louve. Transpiration et peur égalent nourriture pour elle. Je repoussai cette pensée et me concentrai. J'avais besoin d'autre chose.

Je sentis l'odeur de Sherman, une odeur d'homme à laquelle se mêlaient encore celles du savon et du shampoing qu'il avait utilisés le jour de sa mort. C'était comme éplucher les pelures d'un oignon. Si j'avais vraiment été une louve, j'aurais sans doute tout senti et interprété en un clin d'œil, mais mon cerveau humain était plus lent.

Mon nez toucha la feutrine, et je pensai : *Quel animal a fait ça ?* Je sentis une salive qui n'était pas celle de Sherman. Mon esprit était incapable de qualifier la différence entre les deux, mais il la percevait. J'avais besoin de l'odeur de l'animal, pas de la forme humaine du monstre. Je m'abandonnai à ma louve intérieure, à la sensation de fourrure et de coussinets, et... là ! Une infime trace de quelque chose qui n'était pas humain.

Je suivis la piste olfactive comme vous suivriez un sentier dans les bois. Un sentier à peine visible, à demi enfoui parmi les mauvaises herbes et les fourrés. Je me frayai un chemin par cette étroite ouverture, et soudain, le monde se remplit de... tigres.

Les deux tigresses en moi bondirent et s'élancèrent. Je titubai en arrière et tombai lourdement sur les fesses tandis que la louve courait se mettre à couvert et que les tigresses rugissaient en moi. Autrefois, elles auraient tenté de prendre le contrôle de mon corps et de me déchirer de l'intérieur. Mais désormais, j'arrivais à les en empêcher.

Quelqu'un me saisit le bras. Je levai la tête. Qui était cet homme en plastique ? Je regardai par-delà son masque et vis qu'il était humain, avec une chair tendre. Et je sus, sans l'ombre d'un doute, que toute son éducation et sa détermination ne lui serviraient à rien face à des griffes et à des crocs. Je dus m'y reprendre à deux fois pour articuler :

—Reculez, Laissez-moi respirer.

Il me lâcha mais resta à genoux devant moi. Je le dévisageai, puis regardai les deux autres. Patricia avait peur, et les tigresses se roulèrent par terre à l'intérieur de moi, tels deux chatons ravis. La peur les nourrissait.

Je me redressai tant bien que mal et me dirigeai en vacillant vers la porte. Je devais m'éloigner d'eux. Je n'aurais jamais dû essayer ça sans Edward à côté pour... pour s'assurer que les choses ne dérapent pas.

—J'ai besoin d'air, c'est tout. Ne me touchez pas.

J'atteignis la porte, trébuchai dans le couloir et me retrouvai à genoux par terre. Appuyée contre le mur, je tentai de repousser mes tigresses dans la zone de sécurité. Elles ne voulaient pas se retirer. Elles avaient senti un autre tigre, et ça les avait excitées.

—Anita, ça va ?

La voix d'Edward me semblait un peu lointaine. Je secouai la tête, mais tendis une main, paume tournée vers lui, pour l'empêcher d'approcher. Il resta là où il était.

—Parle-moi.

—J'ai invoqué un de mes squatteurs poilus pour essayer d'obtenir un indice, expliquai-je d'une voix légèrement essoufflée.

—Que s'est-il passé ?

—Je ne sais pas qui a tué les autres, mais nous cherchons un tigre-garou qui mesure sans doute moins d'un mètre quatre-vingts sous sa forme humaine, ou qui a des mains très petites pour sa taille. Il est assez puissant pour faire sortir seulement ses griffes et ses crocs, sans fourrure ni autre transformation extérieure.

Je sentis Olaf et Bernardo approcher avant de lever la tête et de les voir. Edward les retint à quelques pas de moi, ce qui était sans doute une bonne idée.

—Seuls les métamorphes les plus balèzes peuvent faire ça, commenta-t-il.

—Je sais.

—Tu as découvert tout ça en reniflant un corps ? s'étonna Bernardo.

Je lui jetai un regard, qui, à en juger par sa réaction, ne devait pas être très amical.

—Non. J'ai découvert la plupart de ces choses en examinant le corps, mais l'odeur était celle d'un tigre. (Puis je reportai mon attention sur Olaf, qui avait ôté sa blouse et ne portait plus que son habituelle tenue noire d'assassin. Je tendis un doigt vers lui.) Je n'arrivais pas à réfléchir quand tu étais là-dedans avec moi. Je ne me suis rendu compte à quel point tu me rendais inefficace qu'après ton départ.

—Je ne voulais pas t'empêcher de faire ton boulot.

—Tu sais quoi ? Je te crois. Mais dorénavant, je ne bosserai plus seule avec toi sur cette affaire. Il devra toujours y avoir quelqu'un d'autre avec nous.

—Pourquoi le fait d'être seule avec moi te distrait-il ? demanda Olaf avec une expression neutre.

—Parce que tu me fais peur.

Il eut un sourire presque imperceptible, mais une lueur de satisfaction brilla dans ses yeux caverneux.

Je me levai, et Edward eut le bon sens de ne pas m'aider.

—Tu sais, grand, la plupart des hommes qui veulent sortir avec une femme préfèrent qu'elle n'ait pas peur d'elle.

Son sourire s'évanouit, et, l'espace d'un instant, il parut perplexe. Puis son sourire revint, plus marqué et presque arrogant.

—Je ne suis pas la plupart des hommes.

J'émis un son qui aurait pu être un rire s'il n'avait pas été si dur.

—C'est clair.

J'entrepris d'ôter ma tenue protectrice.

—On va où ? s'enquit Edward.

—Rendre visite aux tigres-garous.

—Ce sont les animaux à appeler du Maître de la Ville de Las Vegas, non ?

—Si.

—Donc, on va rendre visite à Max et à sa femme.

Je hochai la tête.

—Ouais. Sa femme, qui est la reine-tigre de Las Vegas. En fait, le titre exact est Chang, suivi de son prénom : dans le cas présent, Chang-Bibiana.

—Attendez, protesta Bernardo. Vous voulez aller chez eux pour accuser un des leurs d'avoir tué un officier de police et aidé à en massacrer trois autres ?

Edward et moi nous nous regardâmes.

—C'est à peu près ça, convins-je.

Bernardo n'eut pas l'air content.

—Aurais-tu la gentillesse de ne pas me faire tuer avant mon futur rencard avec l'adjoint Lorenzo ?

Je lui souris.

—Je ferai de mon mieux.

—Pour qu'on soit tous tués.

—Faux. Je fais toujours de mon mieux pour nous garder en vie.

—Après nous avoir tous mis en danger, marmonna-t-il.

—Tu geins comme un bébé, lui reprocha Olaf.

—Je geins comme je veux, bordel.

Memphis sortit dans le couloir et demanda :

—Marshal, vous allez bien ?

J'acquiesçai.

—Alors, quel animal avez-vous senti ?

Devais-je mentir ou lui dire la vérité ?

—Un tigre.

—Aïe. Notre Maître de la Ville ne va pas aimer ça.

—Non, mais c'est la vérité.

—Vous aurez besoin d'un mandat pour qu'il vous laisse entrer chez lui.

—Nous avons déjà eu cette discussion, doc. Nous pouvons appeler et demander qu'on nous en faxe un, mais je vais d'abord essayer d'y aller mollo.

—Vous pensez que Max vous laissera débarquer comme ça pour accuser les siens de meurtre ?

—C'est lui qui a dit au shérif Shaw de m'inviter à venir jouer et que je résoudrais toute l'affaire.

Memphis écarquilla les yeux.

—Vraiment ?

—En tout cas, c'est ce qu'on m'a dit.

—Ça ne ressemble pas à notre maître.

—Non, en effet. Mais s'il m'a invitée, pourquoi refuserait-il de m'aider à élucider cette affaire ?

—Vous n'entrerez pas sans un mandat, s'obstina le docteur. Le Maître de Las Vegas est un mafieux à l'ancienne mode. Ça le rend prudent.

—Nous en demanderons plusieurs, le tranquillisa Edward.

Memphis reporta son attention sur lui.

—Que voulez-vous dire ?

—Nous avons la confirmation qu'un agent de police a été tué par un lycanthrope. Le Nevada n'a pas abrogé la loi sur la vermine. Nous n'aurons aucun problème à obtenir un mandat d'exécution pour le coupable.

—Vous ignorez son nom.

Edward sourit, je souris, et même Bernardo sourit. Olaf continua juste à avoir l'air sinistre.

—Vous savez bien que nous n'en avons pas besoin. La formulation sera un peu vague, voilà tout. J'oublie toujours que la loi sur la vermine est encore en vigueur dans les Etats de l'Ouest; du coup, c'est plus facile d'obtenir un mandat pour un lycanthrope que pour un vampire.

—Je pense toujours que c'est juste un meurtre légal, déclara Memphis.

Je fis un pas vers lui, et il ne recula pas.

—Randall Sherman était votre ami, pas le mien. Ne voulez-vous pas qu'on attrape son assassin ?

—Si, mais je veux être certain que c'est bien le bon tigre-garou, et pas juste un tigre-garou qui a commis l'erreur de vous mettre tous en rogne.

J'eus un sourire qui découvrit mes dents de façon menaçante. Les deux tigresses étaient encore un peu trop près de la surface.

—Si vous n'aimez pas la façon dont je fais mon boulot, portez plainte. Mais quand vous êtes dans le noir et que les grands méchants monstres viennent vous chercher, vous nous réclamez toujours. Vous nous voyez là ; vous savez ce que nous sommes, ce que nous faisons, et ça vous donne l'impression d'être des barbares. Même quand vos amis gisent morts sur un chariot, vous hésitez. Nous, nous n'hésitons pas, docteur. Nous faisons ce que vous avez tous peur de faire.

Je me penchai vers lui et chuchotai :

—Nous nous chargeons de vous venger pour que vous puissiez garder les mains propres.

Il recula comme si je l'avais frappé.

—Vous êtes injuste.

—Regardez-moi dans les yeux et dites-moi que vous ne voulez pas venger vos hommes ? Regardez-moi dans les yeux et dites-moi que vous n'avez pas hâte de peser le foie de l'assassin sur votre balance ?

Memphis cligna des paupières derrière ses lunettes. Il ouvrit la bouche, la referma et s'humecta les lèvres.

—Vous êtes une femme dure, Blake, finit-il par lâcher.

Je secouai la tête.

—Il n'y a pas de femmes dures, doc. Il n'y a que des hommes mous.

Sur ces mots, je tournai les talons, et les autres me suivirent. Nous nous dirigeâmes vers la porte, et un téléphone, et un juge qui nous donnerait des mandats.

—Qu'a fait ce pauvre docteur pour t'énerver à ce point ? demanda Edward.

—Rien. Absolument rien.

—Alors, pourquoi tu as joué les super garces avec lui ? lança Bernardo.

J'éclatai de rire.

—Ah, mais je ne jouais pas, Bernardo. Je ne jouais pas.

Les tigresses se roulaient par terre en moi, ravies que je sois en colère. Elles avaient soif de rage et d'émotions fortes. Elles voulaient sortir, elles voulaient tellement sortir !

CHAPITRE 20

Je sortis dans la chaleur étouffante. Edward me saisit le bras pour me forcer à me tourner vers lui. Je le dévisageai.

—Anita, tu vas bien ?

Je voulus répondre par l'affirmative, mais Edward ne pose ce genre de question que lorsqu'il sent qu'il y a un problème. Je regardai sa main sur mon bras jusqu'à ce qu'il me lâche.

—Oui.

Il secoua la tête.

—C'est faux.

J'ouvris la bouche pour le rabrouer, puis me forçai à ne rien dire et à prendre plusieurs grandes inspirations. Je tentai de réfléchir par-delà mon excitation et ma colère - car oui, j'étais en colère. Pourquoi ? Memphis n'avait rien fait pour provoquer une telle réaction de ma part. D'accord, c'était un libéral qui n'approuvait pas la loi sur les DDS. Et alors ? Des tas de gens pensaient comme lui. Pourquoi lui étais-je tombée sur le râble de la sorte ?

Pourquoi étais-je en colère ? Non, mauvaise question. Je suis presque toujours en colère. La rage est mon carburant. Elle bouillonne en permanence sous la surface. C'est sans doute une des raisons pour laquelle je peux me nourrir de celle d'autrui. La colère est ma boisson de prédilection. Non, la bonne question, c'était : pourquoi avais-je été si méchante avec quelqu'un qui ne le méritait pas ? Ça ne me ressemblait pas beaucoup.

J'étais sur le point de rendre visite aux tigres-garous - un grand nombre de tigres-garous. Les deux tigresses en moi s'en réjouissaient un peu trop, à mon goût. Le fait que je ne me sois pas encore transformée ne signifiait pas que ça n'arriverait jamais. La seule autre personne de ma connaissance qui portait autant de souches de lycanthropie que moi pouvait prendre la forme de tous ses animaux. Accessoirement, c'était un malade mental, mais pas forcément pour cette raison.

Que se passerait-il si, alors que mes tigresses se trouvaient tout près de la surface, j'étais tout à coup cernée par une horde de tigres-garous ? Je n'en

étais pas certaine, et ça me semblait une bonne raison pour ne pas me précipiter.

—Merci, Ed... Ted. J'avais besoin de ça.

—Tu sembles plus calme maintenant.

Je ne le contredis pas.

—Tu m'as forcée à réfléchir. Je vais d'abord faire demi-tour et aller présenter mes excuses au docteur Memphis. Puis je vais voir s'il sait où nous pouvons trouver la grande prêtresse de Randall Sherman.

—Pourquoi ?

Je lui parlai du pentacle et de ma théorie selon laquelle Sherman tentait de lancer un sort quand le tigre-garou l'avait tué.

—Les sorts ne fonctionnent pas contre les métamorphes, fit remarquer Bernardo, qui, comme Olaf, avait attentivement suivi notre conversation.

—Non, en effet, acquiesçai-je.

—Un sorcier pratiquant devrait le savoir, dit Edward.

—Forcément.

—Ce qui signifie qu'il y avait peut-être autre chose que des vampires et un tigre-garou dans cet entrepôt.

—C'est aussi ce que je pensais.

—Et si Memphis ne connaît pas la grande prêtresse de Sherman ?

—On trouvera quelqu'un d'autre qui pourra nous renseigner. Toi, appelle Washington et réclame les mandats. Un pour exécuter le métamorphe qui a tué Sherman, l'autre pour pouvoir fouiller les résidences et les locaux professionnels du Maître de Las Vegas.

—Pour le second, ça risque d'être un peu délicat. Max a des amis haut placés, et c'est l'un des sponsors principaux du mouvement provampire à Washington.

Ça, je l'ignorais.

—Dans ce cas, il devrait être disposé à coopérer avec la police.

Edward eut un sourire en coin.

—C'est un vampire, Anita. Il a forcément quelque chose à cacher.

Je lui rendis son sourire.

—Comme nous tous, non ?

Au lieu de répondre, il sortit son portable et se mit au travail. Pour ma part, je rebroussai chemin vers l'entrée de la morgue. Olaf voulut me suivre, mais je l'arrêtai.

—Tu restes avec Edward. Je veux dire, avec Ted.

—Vittorio t'a menacée. Tu ne devrais jamais être seule, et encore moins s'il a des métamorphes avec lui.

Bonne remarque.

—Bernardo, lançai-je. Tu viens avec moi.

L'interpellé jeta un coup d'œil spéculatif à Olaf, mais s'approcha de moi.

—Tout ce que vous voudrez, ma petite dame.

—Ne m'appelle plus jamais comme ça, dis-je en faisant un pas vers la porte.

—Pourquoi lui et pas moi ? protesta Olaf.

Je jetai un coup d'œil au grand type tout en noir. Il avait remis ses lunettes de soleil. On aurait dit la caricature d'un méchant de Hollywood.

—Parce que Bernardo ne me fout pas les jetons, alors que toi, oui.

—Je me bats mieux que lui.

—Je vous laisserai en débattre tous les deux plus tard. Pour le moment, j'ai des excuses à présenter.

—Tu as vraiment l'intention de le faire ?

—Oui.

—S'excuser, c'est un signe de faiblesse.

—Pas quand tu as tort, et c'est le cas.

Cette fois, je parvins à atteindre la porte avant qu'Olaf ne m'interrompe de nouveau.

—Tu as été désagréable avec lui dans la forme, mais tu n'avais pas tort sur le fond.

Je pivotai vers lui.

—C'est quoi ton problème, Otto ? Tu as peur que je ne te manque pendant que je serai là-dedans sans toi ?

Cela réussit à le faire taire. Il se détourna et s'éloigna. Bernardo se planta près de moi telle une grande ombre séduisante. J'appuyai sur le bouton pour qu'on nous laisse entrer.

—Otto ne se bat pas mieux que moi. Il s'y connaît mieux en explosifs, et je ne lui arrive pas à la cheville en matière d'interrogatoire, mais il ne se bat pas mieux que moi.

—Je n'ai pas dit le contraire.

—Je tenais juste à ce que tu le saches.

Je levai les yeux vers son visage à la structure osseuse d'une perfection à vous tirer des larmes. Ses longs cheveux noirs étaient tirés en arrière et tres-

sés. Pas bête ; avec cette chaleur, je commençais à me demander si je ne ferais pas mieux d'attacher les miens aussi.

—Je sais que tu te bats bien, Bernardo. Edward ne traîne pas avec des incapables.

Nous dûmes sonner une seconde fois pour qu'on nous ouvre.

—Alors, pourquoi tu ne m'aimes pas ?

Je lui jetai un coup d'œil, les sourcils froncés.

—Je n'ai rien contre toi.

—Mais tu ne m'apprécies pas non plus.

La porte s'ouvrit sur Dale, le brun à lunettes. Il nous laissa entrer, mais sans enthousiasme excessif. Je ne pouvais pas l'en blâmer.

—Vous avez oublié quelque chose ? demanda-t-il.

—Présenter mes excuses au docteur Memphis. Cette affaire me tape sur le système plus que je ne l'aurais cru.

L'expression de Dale s'adoucit.

—Elle nous tape sur le système à tous.

Il s'effaça pour nous laisser passer et nous dit où nous trouverions Memphis.

Je me tournai vers Bernardo.

—Tu te trompes. Je ne t'apprécie pas... pas.

D'accord, c'était grammaticalement incorrect, mais ça disait bien ce que je voulais dire.

—Disons que tu es neutre. Je trouve ça bizarre.

—Pourquoi ?

Il s'arrêta au milieu du couloir et écarta les mains comme pour faire « Tadam ! » Je mis une seconde à comprendre qu'il se désignait.

—Il est arrivé que je ne plaise pas à certaines femmes à cause de mes origines indiennes, ou à cause de mon boulot - parce qu'elles détestent la violence. Mais ce n'est pas ton cas. Tu te fiches de tout ça.

—Tu veux savoir pourquoi je ne te trouve pas craquant, c'est ça ?

—Ne te moque pas de moi.

Je secouai la tête en réprimant un sourire.

—Je ne me moque pas de toi, mais je trouve ça curieux que tu te prennes la tête pour une broutille pareille au milieu d'une enquête criminelle.

—Je sais. Le boulot d'abord. Je n'aurais rien dit sans toute cette tension sexuelle entre toi et le grand.

—Je ne suis pas attirée par Otto.

Bernardo leva les mains en un geste de reddition.

—Je ne voulais pas t'offenser.

—Je ne l'apprécie absolument pas.

—Je n'ai pas dit le contraire. Mais sa présence te trouble.

—C'est quoi la différence entre les deux ?

—Tu apprécies Ted, mais il ne te trouble pas. Je sais qu'il n'arrête pas de te toucher, mais c'est juste pour éloigner Otto.

Je lui jetai un regard dur.

—Je ne vendrai pas la mèche, promis. Et je trouve ça flippant qu'Otto s'intéresse à toi de cette façon. Je suis même d'accord avec ce que Ted et toi avez dit sur la scène du crime.

—Alors, de quoi te plains-tu ?

Deux femmes en blouse plastifiée nous dépassèrent. L'une d'elles détailla Bernardo sans se cacher ; l'autre attendit de nous croiser pour le faire plus discrètement. J'aurais aussi bien pu être invisible. Bernardo les gratifia d'un sourire gratuit, puis reporta son attention sur moi comme s'il ne s'était rien passé.

Soudain, je crus comprendre.

—Tu as l'habitude que les femmes réagissent à ta présence. Moi, je ne réagis pas, alors ça te perturbe.

—Ouais. Je sais que c'est très vain de ma part, mais c'est comme si tu ne me voyais pas, Anita. Ça me fait tout drôle.

—Je partage ma vie avec six hommes, Bernardo.

Il haussa les sourcils.

—J'ai plus qu'assez de pain sur la planche, d'accord ? Ça n'a rien de personnel.

—Je ne veux pas sortir avec toi, Anita. Je voudrais juste que ma présence te fasse quelque chose. (Il eut un chouette sourire.) Oh, je ne détesterais pas coucher avec toi, mais Ted me tuerait probablement, ce qui rend l'idée beaucoup moins attrayante.

—Tu crois vraiment qu'il te tuerait pour avoir couché avec moi ?

—C'est une possibilité, et un risque que je n'ai pas envie de prendre.

—Donc, si je te dis que je te trouve vraiment beau, tu seras content, et on pourra se remettre au travail ?

—Seulement si c'est sincère, répondit-il, vexé.

—Tu sais qu'en général ce sont les filles qui ont ce genre de problème.

—Je suis vaniteux. Fais-moi un procès si ça te chante.

Je souris, et ce fut à mon tour de lever les mains en un geste de reddition.

Je pris une grande inspiration et me forçai à détailler Bernardo en commençant par son visage. Il avait des yeux bruns encore plus foncés que les miens, presque sombres. Je savais que ses cheveux noirs et brillants avaient des reflets bleutés au soleil. Son teint était uniformément mat - question de génétique plutôt que de bronzage. Mais ce qui le rendait séduisant, c'était la courbe parfaite de ses pommettes hautes, la ligne de ce nez que les stars de cinéma paient une fortune pour obtenir à coups de bistouri, sa large bouche aux lèvres pleines. Je voyais son pouls battre sur le côté de son cou long et lisse, tel un appel aux baisers.

Son tee-shirt blanc moulait de belles épaules musclées, tout comme sa poitrine et ses biceps. Mon regard descendit jusqu'à sa taille mince et ses hanches étroites. Malgré moi, il s'attarda sur le renflement de son Jean. Il y avait là de quoi distraire n'importe quelle femme. Et je savais que ça n'était qu'un avant-goût, j'avais déjà vu Bernardo nu, une fois. Il était si bien monté que ça faisait un peu trop, même pour moi, et je ne dis pas ça de beaucoup d'hommes.

Je me forçai à détailler ses jambes musclées jusqu'à ses bottes, puis fis remonter mon regard jusqu'à ses yeux.

—Tu rougis, dit-il.

Mais il souriait.

—Je me souvenais de cette fameuse fois, dans le bar.

Son sourire s'élargit.

—La fois où tu m'as vu à poil, dit-il sur un ton éminemment satisfait.

La rougeur qui avait commencé à s'estomper revint à la charge de plus belle. Je hochai la tête et me remis à marcher.

—Alors, heureux ?

—Très, répondit-il avec un plaisir évident.

Il marchait à mon côté de son pas glissant, et toutes les femmes que nous croisions se mettaient à loucher. Quelques-uns des hommes aussi. Je crus d'abord que c'était moi qu'ils regardaient, mais non. Bernardo était aussi beau de face que de dos.

J'ai l'habitude de me sentir quelconque à côté des hommes de ma vie. Si ça me posait un problème d'être moins jolie que mes partenaires, jamais je n'aurais pu sortir avec Jean-Claude... ou Asher,.. ou Micah... ou Richard... ou Nathaniel. Avec Bernardo au moins, je me sentais dans mon élément.

CHAPITRE 21

Je m'excusai auprès du docteur Memphis et obtins le nom de la grande prêtresse de Sherman. Elle était dans l'annuaire. De nouveau, nous sortîmes dans la chaleur écrasante, glissant nos lunettes de soleil sur notre nez, comme nous aurions activé un bouclier de science-fiction. Le geste était déjà devenu un automatisme, alors que je venais à peine d'arriver en ville.

Une petite musique se mit à jouer, et il me fallut quelques secondes pour me rendre compte que c'était la sonnerie de mon téléphone : *I'm not in love,* de 10cc. Il fallait vraiment que j'apprenne à les choisir moi-même, le sens de l'humour de Nathaniel commençait à me taper sur les nerfs. J'appuyai sur le bouton vert et lançai :

—Tu aurais pu choisir une autre chanson, Nathaniel.

—Ce n'est pas ton minet, ma petite.

Jean-Claude, Maître de la Ville de St. Louis et mon partenaire principal, ne m'appelle jamais quand je bosse avec la police, à moins d'une catastrophe.

—C'est quoi, le problème ? demandai-je, le cœur dans la gorge.

Bernardo me regarda. J'agitai la main et, secouant la tête, continuai à marcher vers Edward et Olaf, qui se tenaient près de la voiture.

—Pourquoi y aurait-il un problème, ma petite ?

Mais j'entendais de la colère frémir dans sa voix d'ordinaire si caressante. Il aurait eu beau dire que tout allait bien, sa voix aurait affirmé le contraire. Et comme il pouvait la rendre aussi inexpressive qu'un mur blanc, ou bien il voulait que je sache qu'il était fâché, ou bien il était tellement fâché qu'il n'arrivait pas à le cacher. Jean-Claude a plus de quatre siècles ; il a eu tout le temps d'apprendre à dissimuler ses émotions, Qu'avais-je donc fait pour le mettre en rogne ? A moins que ce ne soit la faute de quelqu'un d'autre...

Soudain, j'eus envie d'être tranquille pour prendre cet appel. Alors, je montai dans le SUV et laissai les mecs plantés dehors en pleine canicule. J'avais proposé qu'on fasse l'inverse, mais Edward avait insisté, et quand il insiste, généralement, il a une bonne raison. J'ai appris à ne pas discuter ; ça nous permet à tous de vivre plus longtemps.

J'allumai la clim et m'installai confortablement pendant que, dehors, mes trois compagnons parlaient à voix basse, mais avec un air soucieux. Mmmh.

—Ma petite, en me réveillant, j'ai découvert que tu étais à des milliers de kilomètres.

—Ça ne me plaît pas non plus, dis-je.

Je pensai à lui, et cela me suffit pour le voir allongé dans notre lit, les draps négligemment jetés en travers de son corps laissant dépasser une de ses jambes nues. Il tenait le téléphone d'une main, mais l'autre caressait distraitement le dos d'Asher. Celui-ci ne se réveillerait pas avant plusieurs heures, mais ça n'avait jamais posé des problèmes à Jean-Claude de toucher un autre vampire pendant qu'il était « mort ». Moi, ça me dérangeait. J'avais peut-être bossé sur trop de scènes de crime...

Jean-Claude leva les yeux comme s'il sentait que je l'observais.

—Tu veux en voir davantage ?

Je ramenai mon attention sur le SUV, contre les vitres duquel cognait la chaleur du Nevada.

—Ça me distrairait trop.

—Beaucoup de gens donneraient tout ce qu'ils possèdent pour que je les distraie.

—Vous êtes fâché contre moi.

—Nous nous donnons un mal de chien pour persuader la communauté vampirique que tu es vraiment ma servante et non mon maître, et toi, tu fais ça.

—Je fais quoi, mon travail ?

Il poussa un soupir qui se propagea le long de la ligne jusqu'à ma peau tel un frisson d'excitation.

—Tu pars sans ma permission, dit-il en donnant une intonation lubrique au dernier mor, comme si le fait de la lui demander avait pu nous apporter un plaisir inouï à tous les deux.

—Arrêtez ça, s'il vous plaît. Je bosse, ou du moins, j'essaie.

—Non seulement tu es partie à des milliers de kilomètres, mais tu n'as rien emporté à manger.

—Je me suis nourrie ce matin.

—Mais demain sera un autre jour, ma petite.

—Crispin est ici.

—Ah oui, ton bébé tigre, lâcha-t-il sur un ton lourd de sarcasme.

Je fis comme si je n'avais rien entendu.

—J'ai pris votre appel au beau milieu d'une enquête criminelle.

—Je te suis très reconnaissant de t'être donné cette peine.

En principe, Jean-Claude n'est pas quelqu'un de mesquin. Alors, pourquoi me téléphoner en ce moment si peu opportun ? Pourquoi me parler sur ce ton ? Que diable se passait-il ? L'un des avantages avec Jean-Claude, c'est que je n'ai pas à le protéger contre les horreurs de mon boulot. Durant ses quatre cents années de vie, il a vu pire, ou presque, que tout ce à quoi j'ai pu être confrontée. Alors, je lui dis la vérité :

—Je sors juste de la morgue, où j'ai examiné les restes des plus fins limiers de Las Vegas. Je n'ai vraiment pas besoin de me disputer avec vous par-dessus ça.

Jean-Claude soupira, et une fois de plus, le son se répercuta à travers mon esprit et tout le long de mon corps comme s'il se tenait juste derrière moi et qu'il me chuchotait à l'oreille. Je dressai mes boucliers métaphysiques, même si j'avais toujours du mal à me couper de mon maître. Si Jean-Claude veut vraiment les franchir, il détient la clé. Mais ce jour-là, il me laissa m'envelopper de ma colère en privé.

—Vous me faites quoi, là ? m'emportai-je. J'essaie de résoudre un homicide multiple. Ce n'est pas le moment de jouer avec mon esprit !

—Toutes mes excuses, ma petite. Je crois que je suis blessé.

—Qu'est-ce que ça veut dire ? demandai-je.

Ma voix frémissait encore de colère, mais le reste de mon être était en train de se calmer. C'était sans doute la première fois que Jean-Claude me faisait un tel aveu.

—Ça veut dire, ma petite, que je croyais que notre relation avait progressé, et que je viens de me tendre compte que le terrain conquis n'était pas aussi solide que je le pensais.

Une fois de plus, je dis la stricte vérité :

—Je ne comprends rien à ce que vous me racontez. Oh, j'ai bien entendu, et c'était de l'anglais, mais je n'ai pas la moindre idée de ce dont vous parlez. (J'appuyai mon front sur le volant, fermai les yeux et tentai de me calmer en inspirant l'air frais de la clim.) Mais j'ai comme l'impression que je devrais m'excuser quand même.

Jean-Claude partit de ce rire merveilleux, celui qui fait réagir mon corps comme s'il m'avait touchée dans un endroit très intime et fait manger un bonbon délicieux en même temps. Son rire n'est pas seulement sexuel ; il

produit un tel effet sur moi qu'il devrait me faire grossir par-dessus le marché.

J'eus un soupir beaucoup plus ordinaire que le sien, car ma voix n'avait aucun pouvoir intrinsèque.

—Par pitié, Jean-Claude, cessez de me troubler. Je ne peux pas bosser dans cet état.

Il eut un gloussement inoffensif.

—J'avais besoin d'entendre que je te manquais.

—Comment pouvez-vous douter de vous ? C'est mon rôle dans cette relation.

—C'est toi qui me fais douter de moi, ma petite.

Toi seule. Je ne sus pas quoi répondre à ça, mais j'essayai quand même :

—Désolée.

—Je sais que tu es sincère. Merci.

Comment pouvais-je raccrocher sans le blesser davantage ? Je n'en avais aucune idée. Merde. Ce n'était vraiment pas son genre de m'appeler pendant que j'étais sur le terrain avec la police. J'espérais très fort que ça ne deviendrait pas une habitude.

Je me rendis compte que j'étais voûtée sur le volant. Je m'obligeai à redresser le dos et évitai de regarder en direction d'Edward.

Lorsque la voix de Jean-Claude résonna de nouveau, elle était redevenue presque neutre.

—Quand je me suis réveillé et qu'on m'a appris ton départ, je ne suis pas resté inactif. Il y a un panache à Las Vegas. Le roi des cygnes, Donovan Reece, a déjà offert de le mettre à ta disposition pour te nourrir en cas de besoin.

—Remerciez Donovan pour moi. Et j'apprécie que vous soyez disposé à me partager avec un homme supplémentaire. Je sais que nous avons parlé d'arrêter l'expansion de mon harem.

—Le problème, ce n'est pas que tu te nourrisses d'autres hommes, ma petite. Le problème, c'est que tu semblés incapable de coucher avec quelqu'un sans t'y attacher. Si tu pouvais juste baiser et te nourrir, ça ne me dérangerait pas que tes amants se comptent par centaines. Tu coucherais avec eux une fois et tu ne les reverrais plus jamais. Mais non : toi, tu les collectionnes. Or, tu peux bien t'envoyer en l'air avec une dizaine d'hommes, mais tu ne peux pas sortir avec eux tous.

—J'en suis plus ou moins consciente.

—Vraiment ?

De nouveau, ce frémissement de colère dans sa voix.

—Je ne suis pas douée pour le sexe sans sentiments. Je suis désolée.

—Non, tu ne l'es pas, répliqua Jean-Claude avec une colère grandissante.

Je ne savais pas comment réagir, ni que déduire de l'ensemble de cette conversation. Alors, je fis comme si je n'avais rien entendu. Parfois, les hommes vous laissent vous en tirer de cette manière, parce que ce ne sont pas des filles.

—J'aurai peut-être besoin d'un métamorphe qui ne soit pas un félin, mais qui fasse partie des bêtes que je porte en moi. Un cygne ne conviendra pas.

—Je te dis que j'en ai assez de te partager avec d'autres hommes, assez que tu les collectionnes, et tu m'en réclames davantage ?

Jean-Claude avait l'intention de jouer à la fille. Génial, Vraiment génial.

—Je vous promets qu'on pourra se disputer quand je serai rentrée à St. Louis. Je vous le promets. Mais pour le moment, j'ai besoin que vous m'aidiez à survivre à cette affaire.

—Et de quelle façon exactement ?

—J'ai parfois du mal à gérer les tigres à cause des différentes couleurs que je porte en moi. (J'ai été attaquée par une tigresse, mais du point de vue métaphysique, je porte cinq couleurs différentes en moi. Personne n'a pu m'expliquer comment c'était possible.) Vous n'auriez pas trouvé des loups que je pourrais emprunter pendant mon séjour ici ?

—Non. La meute locale semble craindre ton influence perturbatrice, ma petite.

—Mais encore ?

—Apparemment, elle a eu vent du fait que le sexe avec toi produit le même effet que la morsure d'un vampire : il suffit d'une fois pour que ta victime t'appartienne.

—C'est faux, protestai-je.

Mais mon pouls s'accéléra.

—Tu te mens à toi-même, ma petite.

—Cessez de m'appeler ainsi.

—Ça fait bien des années que tu ne m'as pas demandé ça.

—C'est votre façon de le dire, comme si vous étiez en colère et que vous vous efforciez de ne pas le montrer.

—Je suis en colère parce que j'ai peur pour toi. Vittorio s'est montré vicieux à St. Louis, et toute la presse raconte que trois des membres du SWAT de Las Vegas ont été tués. Pourtant, ce sont des gens coriaces...

Que pouvais-je répondre à ça ? Il avait raison.

—Je suis désolée d'avoir dû partir sans en discuter avec vous d'abord.

—J'entends un regret sincère dans cette phrase. Comment aurais-tu réagi si je t'avais dit que c'était trop dangereux ? Te serais-tu abstenue d'y aller, conformément à mon souhait ?

Je réfléchis et finis par admettre :

—Non, je serais partie quand même.

—Tu vois ? Tu n'es pas ma servante. Tu ne seras jamais une servante.

—Je croyais que l'idée, c'était de faire croire à la communauté vampirique que j'étais une petite servante humaine docile. Je ne pensais pas que vous vous attendiez à ce que je le devienne réellement, répliquai-je sur un ton vif.

Un filet de colère suintait dans ma voix - pas encore brûlant, mais pas loin. Comme si j'avais besoin de me réchauffer davantage !

—Ce n'est pas ce que je voulais dire.

—Mais c'est ce que vous avez dit.

Jean-Claude émit un petit bruit exaspéré.

—Je suis peut-être encore assez bête pour penser qu'un jour tu m'appartiendras.

—Et ça, ça veut dire quoi, bordel ?

Il garda le silence si longtemps que ça devint perturbant. Les vampires n'ont pas besoin de respirer au téléphone, et seules mes années d'entraînement m'informèrent qu'il était toujours en ligne. J'attendis qu'il se décide à répondre.

—Quand tu te déplaces, tu dois emmener une partie de nos gens avec toi. Tu as besoin d'avoir ton propre léopard, et ton propre loup ou ton propre lion.

—Je n'ai pas encore de lion à moi.

—Notre Rex local pourrait le devenir, si tu le voulais bien.

—Pout que sa Regina me fasse la peau ? Merci bien. Je l'ai rencontrée ; elle m'en veut déjà parce que je couche avec son mari. Si je fais de lui mon lion à appeler, elle considérera ça comme un affront, un défi. Je suis douée, Jean-Claude, mais pas assez pour remporter un combat à la loyale contre une lionne-garou aussi puissante qu'elle.

—Dans ce cas, ne la combats pas à la loyale.

—Si je triche, selon leur loi, les autres lions pourront s'allier contre moi et me tuer pour me punir. Je me suis renseignée depuis que je connais la nouvelle Regina du clan de St. Louis, Faites-moi confiance, Jean-Claude, j'ai beaucoup réfléchi à la question,

—Tu crois vraiment qu'elle te tuerait si tu renforçais tes liens avec son mari ?

—Oui. Parce qu'elle m'a dit qu'elle voulait bien le partager, que je pouvais être sa maîtresse mais pas sa femme. Que c'était elle, sa femme.

—Tu ne m'en as pas parlé.

—Ce sont les affaires des lions, pas celles des loups. Mon animal, pas le vôtre.

Jean-Claude eut un soupir las.

—Ma petite, ma petite... Quand apprendras-tu que tout ce qui est à toi est à moi ? Si le moindre danger te menace, j'ai besoin de le savoir.

—Je vous raconterai tous mes secrets quand vous me raconterez tous les vôtres.

—Touché, ma petite. Tu as frappé là où ça fait mal.

De nouveau, il était en colère.

—Pourquoi m'en voulez-vous autant ? demandai-je.

—Tu as raison, je fais l'enfant. Mais j'ignore comment t'aider. J'ignore comment garantir ta sécurité à Las Vegas. Tu comprends, ma petite ? Je n'ai aucun moyen de te protéger contre Max et sa reine. Pas à des milliers de kilomètres de distance. Je ne peux pas t'envoyer nos gardes parce que tu as un insigne et que la police refusera que tu te promènes avec une escorte civile. Alors, que veux-tu que je fasse, ma petite ? Qu'attends-tu de moi, bordel ?

Il criait à présent. Jean-Claude ne crie presque jamais. Le fait qu'il ait perdu le contrôle m'aida à garder le mien. C'était la première fois que je l'entendais jurer en utilisant le mot « bordel ». Plus que tout le reste, cela me disait à quel point il avait peur pour moi - et cela me faisait peur en retour.

—Ça ira, Jean-Claude. Je trouverai un moyen. Je suis désolée.

—Désolée pour quoi, Anita ?

Il n'utilise presque jamais mon prénom. C'était mauvais signe.

—Je suis désolée que vous ayez peur pour moi. Je suis désolée que vous vous sentiez impuissant par ma faute. Je suis désolée d'être venue ici et, vous avez raison, je ne peux pas être un marshal fédéral et votre servante humaine en même temps. Je dois choisir, et une fois que la police fait appel à

moi, je suis obligée de choisir mon insigne. Si ça se trouve, c'est justement là-dessus que comptait Vittorio. Je suis désolée qu'Edward ait peut-être vu juste et que Vittorio m'ait peut-être tendu le piège ultime.

—Ma petite, je ne voulais pas m'énerver, mais Vittorio n'est pas la seule chose que tu doives craindre.

—Je sais que m'approcher des tigres-garous va mettre à rude épreuve ma capacité à contrôler les bêtes en moi.

—En effet, je le crains.

—Y a-t-il quelque chose que vous auriez omis de me dire au sujet de Max ou de ses tigres ?

—Dois-je éluder et répondre que tu sais déjà tout ?

—La vérité, ce serait bien.

—Récemment, Max t'a demandé de lui rendre visite et de coucher avec plusieurs autres de ses tigres. Il brûle de savoir si les pouvoirs psychiques que Crispin et le nouveau tigre rouge - Alex - ont acquis après que tu t'es nourrie d'eux étaient une occurrence isolée, ou s'ils peuvent les partager avec le reste de leur clan.

—Je ne suis pas du tout certaine qu'il s'agissait de mes pouvoirs. Marmée Noire m'a possédée pendant deux jours. Avec l'aide de ma louve intérieure, j'ai réussi à ne pas me laisser consumer par elle, mais je continue à penser que les pouvoirs supplémentaires dont les tigres ont hérité venaient d'elle, et pas de moi.

—C'est possible, mais Max et sa reine voudraient s'en assurer.

—Je croyais qu'ils avaient peur que je ne m'approprie tout tigre dont je me nourrirais et que Max m'en voulait à cause du dévouement que Crispin manifeste envers moi ?

—C'est exact, mais au cours des dernières semaines, il a demandé que tu lui rendes visite, ou que nous lui donnions la permission de t'envoyer des tigres afin que tu t'en nourrisses.

—Et vous comptiez me le dire quand ?

—Ma petite, je te partage déjà avec huit autres hommes - ou neuf, peut-être, je ne sais plus. Tu as de quoi te nourrir ici, à St. Louis. Nous n'avons pas besoin que tu prennes d'autres amants... et je n'ai vraiment pas envie que tu le fasses.

De nouveau, je me sentis mal à l'aise.

—Faut-il que je m'excuse encore ?

—Non, car c'est mon ardeur que tu portes. Je ne peux pas te tenir rigueur d'avoir hérité de ma faim.

—D'après vous, pourquoi Max a-t-il changé d'avis au sujet de moi et de ses tigres ?

—Je crois que c'est à cause de sa femme, Bibiana. Au fait, ma petite, connaissant ton sens de l'humour, je préfère te prévenir : seul Max a le droit de l'appeler « Bibi ». Pour les autres, c'est Bibiana ou Chang-Bibi.

—Vous m'avez déjà fait la leçon avant la dernière visite de Max. Prononcé correctement, Chang est le nom d'une déesse de la lune. Je ne le lui dirai pas en face, mais savoir qu'être une reine ne lui suffit pas ne me donne guère envie de la rencontrer.

—C'est un titre traditionnel, ma petite. Elle ne l'a pas choisi.

—Si vous le dites.

—Je le dis.

—D'accord. Je ferai de mon mieux pour ne pas l'appeler par le surnom que lui donne son mari, si cela constitue un sérieux manquement à l'étiquette.

—En effet. Bibiana est une tigresse-garou très puissante, et qui cherche à le devenir plus encore. Si ses tigres, ou une partie d'entre eux, pouvaient acquérir la nouvelle capacité de Crispin, ce serait bénéfique pour son clan.

—Jean-Claude, le pouvoir de Crispin est une sorte de... d'électricité statique. Ça fait un peu mal, mais pas assez pour être considéré comme une arme. Et puis, ça fonctionne essentiellement quand il peut toucher du métal ; ça reste donc assez limité.

—Crispin est l'un des tigres les plus faibles de Bibiana. Les tigres qu'elle nous a offerts récemment l'étaient beaucoup moins.

—Elle espère que chez un sujet plus puissant, cette capacité se manifestera sous forme de foudre.

—C'est ça.

—Que voulez-vous que j'y fasse ?

—Je ne comprends pas ta question, ma petite.

—Voulez-vous que j'évite de me nourrir de ses tigres pendant mon séjour ici ?

—De quoi te nourriras-tu à la place ?

—Grâce à vous, je dispose d'un panache, et je peux aussi me nourrir de colère, désormais.

—Disons que si tu pouvais éviter de te nourrir d'un autre tigre que Crispin, ce serait bien.

—Je ferai de mon mieux.

—Ça, ma petite, je n'en doute pas.

—Merci.

—C'est la vérité. Je n'apprécie pas tous tes choix, et ce ne sont certainement pas les miens, mais tu te donnes toujours du mal pour faire au mieux. Je m'en rends très bien compte.

—Je suis désolée que mes choix ne vous plaisent pas, mais merci d'avoir remarqué mes efforts.

—De rien.

—Supposons quand même que je sois obligée de me nourrir d'autres tigres. Est-ce que ça vous poserait un problème ? Je veux dire, est-ce que ça compromettrait l'équilibre du pouvoir au sein des clans des tigres, si les tigres blancs acquéraient une version améliorée du pouvoir de Crispin ?

—C'est une bonne question, ma petite, mais j'en ai une meilleure.

—Je vous écoute.

—Tu coucherais vraiment avec des inconnus ?

—Je ne peux pas vous le dire sans les avoir rencontrés.

Il éclata d'un rire dans lequel frémissait le début d'une caresse.

—Cette réponse, c'est tout toi, ma petite.

—C'est la vérité. Si ça peut améliorer les relations entre nous et Max et sa femme, me nourrir de certains de leurs tigres ne serait pas si terrible, non ?

—Tu as toujours été très pragmatique, voire impitoyable sur le terrain de la violence, ma petite, mais c'est la première fois qu'il me semble que tu le deviens aussi sur le terrain du sexe.

—Vous n'êtes pas là pour me protéger, donc, je dois utiliser ce que vous m'avez appris pour me défendre toute seule.

—Et que t'ai-je appris au juste, ma petite ?

—Que le sexe n'est qu'un outil comme les autres.

—Y crois-tu vraiment ?

—Non, mais vous, oui.

—Pas avec toi, ma petite. Jamais.

—C'est faux. Lorsque nous nous sommes rencontrés, vous avez immédiatement tenté de me séduire.

—Tous les hommes tentent de séduire les femmes qui leur plaisent.

—Peut-être. Mais vous m'avez appris que coucher avec quelqu'un n'est pas un sort pire que la mort.

—Quelle sagesse, ma petite...

—Mais réjouissez-vous, Jean-Claude: si les tigres-garous sont impliqués dans l'affaire qui m'a amenée à Las Vegas, il se peut que Max et sa reine fassent partie du groupe qui a massacré les flics. Si j'arrive à prouver leur culpabilité, je pourrai les exécuter légalement - non pas en tant que votre servante humaine, mais en tant que marshal fédéral.

—Nous avons tué le Maître de la Ville de Charleston et installé un de nos vampires à sa place. Si nous tuons un autre Maître de la Ville, le Conseil pourrait s'en servir sous prétexte de nous punir.

—De quelle façon ?

—Comme tu le sais, nous avons des ennemis au Conseil.

—Je n'ai pas oublié.

—Par ailleurs, la mort de Max et de Bibiana créerait un énorme vide de pouvoir à Las Vegas.

—Est-ce que ça nous concernerait vraiment ?

—Pas s'ils ont tué ces officiers de police et que tu es obligée de les exécuter. Néanmoins, il serait préférable d'éviter ça, dans la mesure du possible.

—Je tâcherai d'y penser.

—Mais que cela ne te fasse pas hésiter, ma petite, Fais ce que tu dois faire pour me revenir saine et sauve.

—Vous pouvez compter là-dessus.

—J'espère bien. Serais-tu prête à trafiquer les preuves pour les accuser d'un crime qu'ils n'ont pas commis ?

—Non, mais je pourrais ne pas me montrer trop regardante.

—C'est-à-dire ?

—C'est-à-dire que si nous avions assez de preuves pour les exécuter, et que nous découvrions plus tard que nous nous sommes trompés, je serais toujours couverte au niveau de la loi.

—Vraiment ?

—Ouais.

—Ces mandats d'exécution sont parfois très effrayants.

—Une fois, j'ai entendu un avocat appeler ça un « permis d'assassiner ».

—J'ai confiance en toi pour te montrer aussi pragmatique que nécessaire, ma petite. Je trouverai des gens à envoyer à Las Vegas pour d'autres raisons professionnelles.

—Quel genre de raisons ?

—Il y a toujours des affaires à réaliser partout.

—Mais quoi, par exemple ?

—Max a demandé que certains de nos danseurs viennent faire une apparition en invités dans son spectacle.

—N'oubliez pas que Vittorio me faisait probablement surveiller à St. Louis. Il connaît peut-être les gens qui comptent pour moi. Ne lui fournissez pas d'otages faciles, Jean-Claude. Qui que vous m'envoyiez, assurez-vous qu'ils puissent se débrouiller seuls.

—Je choisirai soigneusement, ma petite.

—Quand pensez-vous qu'ils arriveront ?

—Demain au plus tard.

—D'accord, mais je vais insister pour voir les tigres avant la tombée de la nuit. Ils vivent dans un immeuble, pas en sous-sol comme vous, donc Max ne peut pas se réveiller d'aussi bonne heure. Je vais essayer de les interroger pendant que seule leur reine sera opérationnelle. Elle est l'animal à appeler de Max, donc, le fait qu'il dorme encore la rendra moins puissante pendant notre entretien.

—Souviens-toi qu'aux échecs la reine est beaucoup plus dangereuse que le roi, ma petite.

Ce fut à mon tour de rire.

—Je ne risque pas d'oublier qu'une femme peut être dangereuse, Jean-Claude.

—Non, mais parfois, tu oublies que tu n'es pas la femme la plus dangereuse dans la pièce.

—Vous m'accusez d'être arrogante ?

—Je ne dis que la vérité. Je t'aime, ma petite, ajouta-t-il en français.

—Moi aussi, je vous aime.

Sur ces mots, il raccrocha. Il avait sans doute raison : la conversation était terminée, mais j'avais quand même l'impression qu'elle ne s'était pas bien passée, ou qu'il ne m'avait pas dit tout ce qu'il avait à me dire.

J'aime Jean-Claude et Asher, mais ma maison me manque. Ça me manque de vivre chez moi avec Nathaniel et Micah. Et ça me manque de passer du temps seule avec Jean-Claude. Désormais, il y a toujours quelqu'un d'autre avec nous, car nous nous sommes rendu compte qu'il y avait un espion parmi nos gens.

« Espion », c'est peut-être un peu fort, mais disons que quelqu'un colporte des ragots. Les vampires adorent cancaner. On pourrait croire que leur grand âge fait d'eux des philosophes ou des érudits, et c'est parfois le cas, mais la plupart d'entre eux sont juste des gens qui ont vécu très longtemps, et rien -

ou presque – ne les excite davantage qu'une rumeur juteuse. Donc, nous devons prendre garde à ce que les rumeurs qui circulent disent que Jean-Claude passe beaucoup de temps avec d'autres hommes.

Du coup, je ne suis plus jamais seule avec personne. Et j'aime, ou du moins j'apprécie, tous les gens qui m'entourent, mais je ne refuserais pas un tête-à-tête de temps en temps. Le problème, c'est que quand vous sortez avec un aussi grand nombre d'hommes, il devient difficile de cultiver la moindre intimité. En tout cas, je n'ai pas trouvé comment faire.

Quant à passer du temps seule avec moi-même... Laissez tomber ; ça n'arrive plus jamais, à part quand je suis dans ma voiture pour me rendre d'un boulot à un autre. Il faut que ça change, mais je ne sais pas comment faire.

Pour aujourd'hui, je n'avais qu'un seul objectif: trouver un tueur en série. Ce qui impliquait de rendre visite à une prêtresse wiccane et à la reine des tigres-garous de Las Vegas – ou plutôt, à la Chang des tigres-garous de Las Vegas. Désolée.

Je devais me rendre chez elle avant qu'il fasse trop nuit. Autrement dit, j'avais des tâches bien définies et une contrainte de temps. Quand une enquête criminelle est plus simple que ma vie amoureuse, c'est que quelque chose cloche salement. Le problème, c'est que j'ignore comment remédier à ce qui ne va pas. Pour être honnête, j'ignore même ce qui ne va pas. Je sais juste que je ne suis pas vraiment heureuse, et que certains des hommes de ma vie ne le sont pas non plus. Je commençais juste à comprendre que Jean-Claude figurait peut-être parmi eux, et ça ne me plaisait pas du tout.

Je descendis de la voiture et regardai les trois hommes se diriger vers moi. Leur expression orageuse disait clairement qu'ils venaient de se disputer, eux aussi. Génial : on allait pouvoir faire la gueule tous en chœur.

CHAPITRE 22

En gros, Edward avait ordonné à Olaf de ne plus m'approcher, et Olaf lui avait répondu qu'à moins qu'il ne couche avec moi, ça ne le regardait pas. Curieusement, si Edward avait couché avec moi, Olaf m'aurait considérée comme intouchable. Et Edward n'avait pas eu l'idée de mentir à ce sujet – ce qui n'était pas plus mal. Je n'aurais jamais pu faire semblant. Sans compter que si Donna avait eu vent de la rumeur, elle en aurait eu le cœur brisé, et que son fils Peter ne nous l'aurait jamais pardonné. C'était beaucoup trop bizarre pour moi, beaucoup trop freudien.

La bonne nouvelle, c'était que les mandats ne tarderaient pas à arriver. Edward avait le numéro de fax de la police locale.

—Donc, tu as réellement déjà bossé à Las Vegas, en déduisis-je.

Il acquiesça. Une idée me traversa l'esprit, et je m'en voulus de ne pas y avoir pensé plus tôt.

—Tu connaissais leur exécuteur ?

—Oui.

C'était tout Edward, cette réponse laconique. Un seul mot : oui.

Je scrutai son visage. Ses lunettes de soleil ne dissimulaient probablement aucune émotion dans ses yeux, mais je ne pus m'empêcher de poser la question :

—Tu l'aimais bien ?

—Il était compétent.

—Pas « doué ». Juste « compétent ».

—Il avait plus de règles que toi et moi. Ça le limitait, expliqua Edward sur un ton détaché.

—Donc, tu connaissais aussi les opérateurs morts ?

Il secoua la tête.

—Non, juste Wizard.

—Wizard ?

—Randy Sherman.

Je le dévisageai, incrédule.

—Tu viens d'examiner à la morgue le corps d'un homme que tu connaissais, avec lequel tu avais bossé, et ça ne t'a pas... ? (J'agitai les mains comme pour tenter de saisir le mot juste.) Ça ne t'a rien fait ?

La question était un peu vague, mais je me voyais mal demander à Edward si ça ne lui avait pas fait de la peine.

—Il n'y a qu'une femme pour demander ça, commenta Olaf.

—Tu as absolument raison, convins-je. Mais je suis une femme, donc, j'ai le droit de demander.

C'était déjà difficile d'examiner un inconnu dans cet état. J'aurais trouvé ça bien pire si ça avait été quelqu'un que je connaissais. Je n'arrêtais pas de penser aux membres du SWAT que j'avais rencontrés tout à l'heure. Les victimes étaient aussi costauds, aussi pros, aussi pleines d'énergie qu'eux, et pourtant, ça ne les avait pas protégées.

—Ça t'aurait touchée plus que moi, concéda Edward, mais ça ne t'aurait pas empêchée de faire ton boulot. Parfois, tu bosses mieux quand c'est personnel.

—Dois-je te remercier ?

—Je sens bien que ma réaction te perturbe, Anita, mais dis-toi que j'ai vu mourir beaucoup de types que je connaissais. Au bout d'un moment, tu t'habitues ou tu te trouves un emploi de bureau. Je ne veux pas d'un emploi de bureau.

J'avais envie de crier. Je savais qu'Edward tenait à Donna et aux enfants; j'étais à peu près sûre qu'il tenait aussi à moi, mais son absence d'émotion me rappelait qu'il était encore un mystère pour moi, et qu'il le resterait peut-être toujours.

—Ne réfléchis pas trop, me conseilla Bernardo.

Je me tournai vers lui, prête à l'engueuler, parce que ce serait plus facile qu'engueuler Edward.

—Qu'est-ce que c'est censé vouloir dire ?

—Ça veut dire que tu réagis comme une nana, alors que tu as besoin de réagir comme le mec qui est quelque part en toi. Sinon, tu vas flipper à propos d'Edward. Et tu as besoin de lui faire confiance, pas de douter de lui en ce moment.

—Je lui fais confiance.

—Alors laisse tomber, Anita.

J'ouvris la bouche, la refermai et reportai mon attention sur Edward.

—Je n'arriverais pas à comprendre, hein ?

—Non.

Je fis le geste de repousser quelque chose avec ma main.

—D'accord, d'accord. Tâchons plutôt de nous rendre utiles.

—Quand on exécutera le mandat, la police insistera pour que le SWAT nous accompagne. Ils ne plaisantent pas là-dessus, à Las Vegas.

La voix d'Edward était toujours aussi vide, dénuée de la moindre émotion.

—Pour l'instant, nous ne chassons personne. Nous collectons juste des informations. Toi et moi sommes à peu près sûrs que Max est trop traditionnel pour avoir approuvé un massacre pareil.

—Premièrement, à partir du moment où nous aurons un mandat, le SWAT ne nous lâchera plus d'une semelle. Deuxièmement, Max a des relations haut placées, ce qui signifie que la police locale ne nous laissera pas rendre visite à toute sa famille avec un mandat d'exécution, d'autant plus qu'il n'y aura personne pour nous surveiller.

—Ils pensent vraiment qu'on va débarquer chez eux et se mettre à tirer dans tous les coins ?

Edward me dévisagea d'un air entendu.

—Ma réputation est si mauvaise que ça ? me lamentai-je.

—La plupart des flics nous considèrent comme des chasseurs de primes avec un insigne, intervint Bernardo. Les flics n'aiment pas les chasseurs de primes.

—Je vais devoir dire des choses que je ne peux pas dire devant Grimes et ses hommes.

—Le lieutenant ne se déplacera sans doute pas en personne, fit remarquer Edward.

—Tu vois très bien ce que je veux dire.

—On tâchera de les distraire pour toi.

—Si je n'ai pas le droit de leur faire du mal, je ne saurai pas comment les distraire, répliqua Olaf.

—Ça ne m'étonne pas, grimaçai-je.

Bernardo eut un large sourire.

—Je ferai de mon mieux, mais je suis plus doué pour distraire les dames.

Edward jeta un regard désapprobateur aux deux hommes.

—Je verrai si je peux t'obtenir un peu d'intimité.

—Hé, c'est la vérité, se défendit Bernardo. Franchement, je pense que le SWAT restera collé aux basques d'Anita.

—Pourquoi moi ?

—L'adjoint Lorenzo est copine avec la secrétaire du SWAT. Tu as vraiment soulevé cent quinze kilos d'une seule main ?

Je luttai pour soutenir son regard.

—Non.

—Alors, tu as fait quoi ?

—Je les ai soulevés à deux mains. Debout.

Edward et Olaf me dévisageaient eux aussi, à présent.

—Pourquoi t'es-tu fait remarquer à ce point ?

—Tu as vu ces types, Edward. Si tu ne me connaissais pas, me laisserais-tu exécuter un mandat avec eux ?

—Tu es un marshal fédéral, Anita. C'est suffisant. Ils sont censés nous aider.

Je secouai la tête.

—Je devais leur prouver que j'étais à la hauteur. Les poids étaient là. Ça semblait le moyen le plus rapide de régler le problème.

—Comment as-tu expliqué que tu pouvais soulever plus de deux fois ton propre poids sans tomber à la renverse ou te casser quelque chose ? demanda-t-il d'un air dégoûté.

—Pitié, ne me fais pas la morale. Tu ne sais pas ce que c'est d'être une fille dans un milieu de mecs. De devoir constamment faire tes preuves. Au bout d'un moment, ça lasse.

—Que leur as-tu dit ?

—La vérité.

Il ôta ses lunettes et se frotta les yeux.

—Mais encore ?

—Que je porte plusieurs souches de lycanthropie. Grimes a lu mon dossier, Edward. C'est marqué dedans depuis que j'ai survécu et complètement guéri après qu'on m'a fendu le crâne. La police de Philadelphie n'a pas su tenir sa langue.

—Tu n'as pas de cicatrice à la tête.

—Non, et je n'en ai pas non plus au ventre alors qu'une tigresse-garou me l'a lacéré. Tu as vu ce qu'elle a fait à Peter et les traces qu'il en garde. Moi, elle m'a littéralement éventrée, tu te souviens ? (Je soulevai mon tee-shirt pour lui montrer mon estomac lisse et intact.) Je ne peux plus me faire passer pour humaine, Edward.

CHAPITRE 23

Bernardo et Olaf s'éloignèrent comme s'ils étaient incapables de supporter tant d'effusions et laissaient à Edward le soin de gérer seul la nana hystérique. Ce n'est pas pour rien qu'il est le chef officieux de la bande. Quand c'est vous qui vous tapez les corvées les plus pénibles, c'est vous qui commandez aux autres.

Il me dévisagea un moment avant de demander :

—Tout va bien ?

C'était tellement bizarre comme question que je ne fus pas fâchée – juste perplexe.

—C'est censé vouloir dire quoi ?

—Tu as l'air un peu à cran.

—Oh, je me demande bien pourquoi, raillai-je. Un tueur en série m'envoie des bouts de cadavre. Le lieutenant Grimes m'a demandé si j'étais bien la servante humaine de Jean-Claude. On aurait dû me retirer mon insigne après les résultats de mes dernières analyses de sang, mais personne n'a moufté. Je vis avec Jean-Claude et les garçons au Cirque depuis des mois, et ma maison me manque. Mes affaires me manquent. Être seule avec Micah et Nathaniel me manque. Il y a trop d'hommes dans ma vie, et je ne sais absolument pas comment y remédier.

—Et tu comptes sur moi pour te donner des conseils sur ta vie amoureuse ?

Malgré moi, je souris.

—Je suppose que non.

—Tu n'es pas le seul marshal de la branche surnaturelle qui ait été attaquée dans le cadre de son boulot. Selon moi, à moins que tu ne te transformes et qu'on ne puisse prouver que tu es dangereuse, personne ne va lever le petit doigt. Ils ont trop peur que tu ne leur colles un procès, que tu ne les assignes aux prud'hommes, ou un truc dans le genre. S'ils doivent traîner un de nous devant un tribunal, crois-moi, tu ne seras pas leur premier choix.

—Pourquoi donc ?

—Tu es une femme. Tu es jolie. Tu es menue. Le grand méchant gouvernement aurait vraiment trop l'air de s'en prendre à une proie facile.

Je fronçai les sourcils.

—Je ne suis la victime de personne.

—Je le sais bien, mais les médias l'ignorent.

—Veux-tu dire que si j'étais un homme, on m'aurait déjà retiré mon insigne ?

—Pas nécessairement, mais pour une fois, le fait d'être une fille te sert. Profites-en.

Je secouai la tête.

—Oh, et puis merde. D'accord. Tu crois vraiment que le SWAT va insister pour nous accompagner ?

—Si nous détenons un mandat actif, oui.

—Dans ce cas, aller voir les tigres ne servira à rien. Je ne pourrai pas parler librement devant eux.

—On peut commencer par rendre visite à la prêtresse, mais il n'y aura pas moyen d'éviter Grimes et ses hommes.

—Ça me fait vraiment chier.

—La plupart du temps, c'est assez chouette d'avoir autant de technologie et de puissance de feu en renfort. On se débrouillera pour faire et dire entre nous les choses qu'on ne voudrait pas que le SWAT voie ou entende - toi à cause de tous tes secrets, nous à cause des solutions pratiques qu'on utilise.

—Je ne suis pas la dernière à utiliser des solutions pratiques douteuses, Edward.

—C'est Ted, Anita. Il faut vraiment que tu fasses un effort.

—D'accord : je ne suis pas la dernière à utiliser des solutions pratiques douteuses, *Ted.* (Je pris une grande inspiration et la relâchai lentement.) On peut aller voir la prêtresse pendant qu'on attend les mandats. Ça me donnera l'illusion de faire quelque chose d'utile.

Entre-temps, Bernardo et Olaf s'étaient rapprochés. Je ne m'étais pas rendu compte qu'ils étaient revenus à portée d'ouïe, ce qui signifiait que j'étais beaucoup trop distraite pour quelqu'un qui exerce ma profession.

—Tu as l'air énervée, poupée, commenta Bernardo. Ça s'est mal passé avec ton copain mort-vivant ?

—Ne m'appelle pas « poupée ». Ne me donne aucun surnom affectueux, d'accord ?

Il écarta les mains comme pour dire : « Bon, bon, comme tu voudras. »

—Ton amant vampire t'a déçue ? demanda Olaf.

Et contrairement à Bernardo, il n'essayait pas de me taquiner. Il était mortellement sérieux.

—Ma relation avec Jean-Claude ne te regarde pas. Il me dévisagea, et même à travers ses lunettes, je sentis son regard peser sur moi, lourd et gênant.

—Quoi ? aboyai-je.

Edward s'interposa entre nous, me dissimulant Olaf.

—Laisse tomber, Anita. On va aller voir la prêtresse de Sherman, et le temps qu'on ait fini, les mandats seront prêts. On gérera notre escorte policière le moment venu.

Je compris qu'il avait sans doute besoin de savoir à quoi s'attendre du côté des tigres-garous. En revanche, je ne devais pas d'explication aux deux autres.

—Il faut qu'on parle, Ed... Ted.

—Qu'on parle, répéta-t-il.

—En privé, insistai-je.

—Vous venez déjà de parler en privé, fit remarquer Bernardo.

—Pas du tout. Je me suis énervée, et vous avez fui en laissant... Ted se débrouiller seul avec moi. Maintenant, j'ai des choses à lui dire en privé.

—Nous sommes tes renforts. Il vaudrait mieux qu'on soit au courant aussi, non ?

—Je vais en parler à Ted, et s'il estime que vous avez besoin de savoir, je vous en parlerai aussi.

Cela ne leur plut pas, mais en échange, ils gagnèrent le droit de s'asseoir dans la voiture, avec la clim à fond. Du coup, Bernardo accepta d'assez bonne grâce. Olaf continua à faire la tronche, mais capitula quand même parce qu'il n'avait pas le choix.

Lorsque nous nous retrouvâmes seuls dans la chaleur étouffante et la luminosité aveuglante du désert de Las Vegas, je déballai tout à Edward. Je lui expliquai que Max et sa reine voulaient que je couche avec leurs tigres. Je lui racontai de quelle façon j'avais accidentellement donné des pouvoirs à Crispin.

Il ôta son chapeau, essuya la bande frontale censé absorber la transpiration et le remit sur sa tête.

—Tu as vraiment des problèmes intéressants.

—C'est une doléance ?

—Juste une observation.

—Maintenant, tu en sais autant que moi. Devons-nous le dire aux autres ?

—En partie seulement.

—Je te laisse décider de ce qu'ils doivent savoir.

—Et si je leur raconte tout ?

—Si tu penses que c'est mieux, pas de problème. J'ai confiance en ton jugement.

Edward acquiesça et se dirigea vers la voiture.

—Mettons-nous au frais, et je leur parlerai pendant qu'on ira chez la sorcière.

—C'est une grande prêtresse wiccane. Elle n'appréciera pas forcément qu'on la traite de sorcière.

—Je tâcherai de me le rappeler.

—Tu t'en doutais déjà.

Il me sourit.

—Tu sais, si on couchait vraiment ensemble, Olaf te foutrait la paix.

Je lui jetai le regard que méritait sa remarque.

—Tu n'es pas sérieux ?

—Je n'ai pas envie de le faire pour de vrai, non. Donna ne nous le pardonnerait jamais, et ça détruirait Peter. Et puis, ce serait... (il agita la main) contre nature.

—Une sorte d'inceste, suggérai-je.

Il opina.

—Quelque chose comme ça. Nous n'avons pas ce genre de relation.

—Alors, que proposes-tu ?

—Ce Crispin, tu le connais bien ?

—Au sens biblique du terme.

Il secoua la tête en souriant.

—Il est dominant ou pas ?

—Ou pas.

—Ça ne suffira pas pour arrêter Olaf, Il faut que ce soit quelqu'un qu'il respecte.

—Je ne peux pas t'aider sur ce coup-là. Attends un peu ! Il sait que je couche avec Jean-Claude et Micah. Tu veux dire qu'il a plus de respect pour toi que pour un Maître de la Ville ou un roi métamorphe ?

—Il ne respecte aucun homme qu'il soupçonne d'être gay.

—Ouais, c'est un salopard bourré de préjugés. Mais même s'ils couchent avec d'autres hommes, Jean-Claude et Micah sont mes amants, ce qui prouve qu'ils aiment aussi les filles.

—Olaf est comme beaucoup de gens. Pour lui, un mec bisexuel reste gay. (Edward me gratifia du sourire lubrique de ce bon vieux Ted Forrester.) Par contre, une fille bisexuelle, c'est un pur fantasme.

— Pitié, ne me dis pas que tu le penses aussi !

Son sourire s'estompa partiellement, laissant le véritable Edward transparaître derrière ses lunettes de soleil.

—Je dois rester Ted tant qu'on est ici, Anita. Il y a trop de flics autour de nous pour que je me permette d'être moi. (De nouveau, il reprit son expression joviale et légèrement salace.) Et Ted pense qu'une lesbienne est juste une fille qui n'a pas encore rencontré le bon mec.

—J'aimerais lui présenter mon amie Sylvie et sa partenaire. Crois-moi, aucune des deux n'a besoin d'un homme dans sa vie, ni de près ni de loin.

—Mais nous autres péquenauds avons besoin de nous raccrocher à nos illusions, Anita.

Nous avions presque atteint la voiture. Je baissai la voix.

—Tu es à peu près aussi péquenaud que moi, Edward.

—Si le SWAT nous accompagne, je devrai rester Ted en permanence, Anita.

Je le dévisageai.

—Et merde.

Il acquiesça.

—Tu n'es pas la seule qui doives être prudente en public.

—Si on est toujours obligés de mentir devant la police, comment peut-on être les gentils, quand même ?

Edward ouvrit la portière pour moi, ce qu'il ne fait jamais d'habitude. Je le laissai faire à cause d'Olaf, mais cela ne me plut pas. Il se pencha vers moi pour qu'Olaf croie qu'il me chuchotait des mots doux, mais en réalité, il souffla :

—On n'est pas les gentils, Anita. On est juste un mal nécessaire.

Je m'installai dans mon siège pendant qu'Olaf et Bernardo se demandaient ce qu'Edward m'avait dit. Contrairement à lui, je ne pouvais pas me forcer à sourire, pas faire semblant qu'il m'avait murmuré une allusion salace. Je ne pus que boucler ma ceinture de sécurité et laisser mes lunettes de soleil dissimuler mes yeux, m'aidant à mentir aux gens qui étaient censés m'aider.

Je mentais à la police, je mentais à mes renforts. La seule personne à qui je ne mentais pas, c'était Edward. Comme souvent quand nous bossions ensemble. Il expliqua aux autres que la reine des tigres essaierait peut-être de me faire coucher avec certains de ses gens pour renforcer ses liens avec la base de pouvoir de Jean-Claude. Ce qui n'était pas toute la vérité, mais qui n'était pas faux non plus. Je me contentai de regarder droit devant moi, à l'abri derrière mes lunettes.

Edward pivota sur son siège de manière à nous voir tous les trois.

—J'ai pris mes dispositions pour qu'on nous apporte les mandats ici, sur le parking de la morgue. Du coup, on peut bavarder, en attendant.

—Bavarder ? répéta Olaf sur un ton soupçonneux.

Edward alla droit au but sans s'embarrasser de préambule.

—Anita a un amant parmi les tigres-garous. Il se montrera sans doute affectueux envers elle. Laissez-le faire.

—Affectueux comment ? demanda Bernardo.

Je ne pus m'empêcher de rire.

—Disons juste que Crispin est du genre... enthousiaste.

—Enthousiaste à quel point ? voulut savoir Olaf, qui n'avait pas l'air content.

Je me retournai pour les voir, lui et Bernardo.

—Vous savez que j'ai besoin de nourrir l'ardeur. Crispin sera sans doute mon repas de ce soir ou de demain matin.

—Nourrir l'ardeur comment ? gronda Olaf.

—En baisant, Olaf. Je me nourris en baisant.

— Donc, les rumeurs disent vrai. Tu es bien un succube, lâcha Bernardo.

—Je suppose que oui.

—Tu n'es pas obligée de t'en remettre aux monstres pour te nourrir, déclara Olaf.

—Je l'ai déjà fait avec Crispin. Il sait à quoi s'attendre.

—Je t'aiderais volontiers, offrit Bernardo,

— Non, protesta Olaf. Si elle couche avec un de nous, ce sera avec moi.

Je secouai la tête.

—Je connais ta conception du sexe, Olaf. Je ne survivrais pas assez longtemps pour me nourrir.

—Avec toi, j'essaierais de me retenir.

Je scrutai ses yeux à travers nos deux paires de lunettes, tentant de voir par-delà ce visage impassible. Je compris qu'Olaf venait de m'offrir du sexe

sans violence, un fait sans doute sans précédent pour lui. C'était un pas dans la bonne direction, mais je ne voulais pas que son chemin passe par moi.

Je jetai un coup d'œil à Edward pour lui demander de l'aide.

—Tu coucherais vraiment avec Anita sans l'attacher ni la découper ?

Olaf acquiesça.

—J'essaierais.

Edward s'humecta les lèvres, signe qu'il était nerveux... ou juste déshydraté par cette chaleur, peut-être.

—Je ne te croyais pas capable d'envisager le sexe sans violence?

—Avec elle, j'essaierais, répéta Olaf.

—Edward, au secours, murmurai-je.

—C'est un pas immense pour lui, Anita. Tu ne te rends pas compte.

—J'ai bien une petite idée, mais...

Edward baissa ses lunettes pour me montrer ses yeux. Son regard était éloquent. Il me disait de faire très attention et de ne pas tout gâcher. Je mis une seconde à piger qu'il avait raison. Si Olaf devait vraiment me poursuivre de ses assiduités, mieux valait qu'il ait envie de sexe « normal » que de me découper en morceaux. C'était le moindre de deux maux, aussi tentai-je de lui faire une réponse qui ne découragerait pas sa bonne volonté.

—Je ne sais pas quoi répondre, Olaf. Je suis... flattée et totalement flippée en même temps.

En vérité, j'étais juste totalement flippée, mais je ne voulais pas qu'il rejette l'idée naissante que le sexe pouvait ne pas être intimement lié à la mort. S'il pouvait l'envisager avec moi, peut-être trouverait-il un jour quelqu'un d'autre avec qui mettre cette nouvelle conception en pratique. Une fille avec qui il pourrait avoir une relation normale.

Je sais, c'était bizarre de penser qu'Olaf pouvait être récupérable. Et de toute façon, qui pourrais-je bien mettre dans son lit ? De qui risquerais-je la vie en pariant qu'il n'en ferait pas sa nouvelle victime ? Je n'en avais pas la moindre idée. C'était vraiment trop bizarre. J'avais l'impression de tomber dans le trou à la suite du lapin blanc, à ceci près qu'il n'y avait jamais eu de tueurs en série dans *Alice au pays des merveilles*... même si la Reine de Cœur pouvait correspondre à cette description, finalement. Coupez-leur la tête !

CHAPITRE 24

Je brisai le silence gêné en interrogeant Edward sur son séjour précédent à Las Vegas et en lui demandant ce qu'il savait du SWAT local. Quelques minutes plus tard, un gros SUV pénétrait dans le parking de la morgue. J'aperçus les uniformes kaki tendus par de larges épaules avant d'identifier les visages qui se trouvaient au-dessus.

—Partout ailleurs, ce sont des larbins ou des agents en uniforme qui apportent les mandats, fis-je remarquer. Pourquoi pas ici ?

—Je t'ai dit que je leur avais faussé compagnie la dernière fois ? grimaça Edward.

Je le foudroyai du regard.

—Donc, s'ils nous collent aux basques, c'est ta faute, pas la mienne.

—Oh, je crois qu'on peut partager la responsabilité.

En règle générale, ce sont les gens qui n'ont rien de mieux à faire qu'on envoie porter les mandats. Là, c'était le sergent Hooper et un de ses pratiquants. À l'instant où je les vis, je sus qu'Edward avait raison : ils ne nous laisseraient pas exécuter le mandat seuls. Et merde.

Hooper avait l'air très sérieux ; l'homme qui l'accompagnait semblait plus détendu. C'était le brun dont les cheveux coupés très court bouclaient quand même. Comment s'appelait-il, déjà ? Spider, c'est ça. Santa savait si vous aviez été sage ou pas, et Cannibale pouvait vous bouffer le cerveau - alors, de quoi Spider était-il capable ? Mieux valait peut-être que je l'ignore.

Nous descendîmes de nos véhicules respectifs et nous nous dirigeâmes les uns vers les autres. Les deux membres du SWAT étaient en uniforme kaki et rangers noires, sans aucune concession pour la météo. Jusqu'où la température devrait-elle monter à Las Vegas pour qu'ils enlèvent quelque chose ?

—Sergent, lança Edward avec sa voix de Ted, réussissant à faire passer plus d'émotion dans ce seul mot que dans la plupart des conversations.

Il s'approcha de lui, tout soutires, et la main tendue. Hooper la serra,

—Ted.

Edward se tourna vers l'opérateur.

—Spider.

—Ted.

Edward présenta Olaf et Bernardo. Il y eut une tournée de poignées de main à laquelle je participai sans rien dire, même si Spider et Hooper me gratifièrent tous d'eux d'un « Anita » au passage. Edward m'avait expliqué qu'ils n'avaient pas tous des surnoms et que certains d'entre eux utilisaient juste leur prénom – comme Sanchez, qui s'appelait réellement Arrio.

Je n'avais pas demandé à Edward en quoi consistait le don de Spider, mais je le ferais dès que nous aurions une minute en privé... si ça nous arrivait encore pendant notre séjour à Las Vegas. Je commençais à craindre que Bernardo n'ait vu juste, et que le SWAT ne nous lâche plus d'une semelle.

—On s'est dit qu'on allait vous apporter le mandat personnellement, Ted, lança Hooper. (Il sourit.) Histoire d'éviter un nouveau malentendu.

Ted haussa les épaules comme pour dire : « D'accord, vous m'avez eu. »

—C'était mon premier séjour à Las Vegas. Désolé pour le quiproquo sur le lieu du rendez-vous, mais une fois que le vampire s'est pointé, je n'ai pas eu le temps de vous appeler.

—Évidemment, acquiesça Hooper comme s'il n'y croyait pas une seule seconde.

—Tous les marshals de votre département ont une réputation de rangers solitaires, fit remarquer Spider.

—Un ranger, ce n'est pas la même chose qu'un marshal fédéral, répliquai-je.

Spider fronça les sourcils, puis sourit et secoua la tête.

—D'accord, je tâcherai d'être plus précis la prochaine fois.

Bien joué, Anita. Corrige tes renforts en public, c'est le meilleur moyen pour qu'ils t'apprécient davantage. Je ne pouvais pas m'excuser : d'abord, je n'avais rien fait de mal à proprement parler, ensuite, il valait mieux passer à autre chose plutôt que d'insister lourdement. Avec les mecs, il faut en dire le moins possible. Si Spider avait été une femme, j'aurais dû me racheter verbalement, mais un des avantages de travailler avec des hommes, c'est qu'ils n'ont pas besoin de ça. En fait, je bosse exclusivement avec des hommes depuis si longtemps que je suis un peu rouillée, côté parlote. Plusieurs de mes clientes se sont plaintes que j'étais brutalement directe.

Ted parcourut le mandat. Lorsqu'il me le tendit, je devinai à sa tête que quelque chose ne lui plaisait pas. Désormais, les mandats sont tous fédéraux et émis dans le cadre de la loi sur les DDS. Ainsi, il n'y a plus besoin de les

faire approuver par plusieurs juges, et la formulation est devenue assez standard. Mais ils ne sont pas toujours établis par la même personne.

Debout entre les deux voitures dans la chaleur accablante du Nevada, je lus. Edward regardait par-dessus mon épaule, patientant jusqu'à ce que j'arrive au passage qui l'avait fait tiquer. Olaf et Bernardo attendaient, comme si le contenu exact du mandat ne les intéressait pas vraiment.

Sans surprise, la formulation était plutôt vague... jusqu'à la mention qui préoccupait Edward: « Ce mandat recouvre les lycanthropes qui ont tué vos opérateurs, à l'exclusion spécifique des tigres-garous. »

Je levai les yeux vers Hooper et Spider.

—C'est la première fois que j'ai affaire à un mandat qui tient compte de la politique locale. Votre Maître de la Ville doit avoir une sacrée influence à Washington.

L'expression de Hooper était indéchiffrable. Celle de Spider était toujours aimablement neutre - sa version d'un masque de flic.

—Apparemment, répondit Hooper. Mais le mandat couvre les dégâts infligés à Wizard, des dégâts qui ont sans contestation possible été faits par un métamorphe. Cela dit, ce n'est pas parce que vous avez senti une odeur de tigre sur le corps qu'on va vous donner la permission d'attaquer la femme et les fils du Maître de Las Vegas.

J'approuvai de la tête.

—Je suppose que c'est normal. Même si j'étais une vraie métamorphe, mon odorat ne serait pas une preuve recevable devant un tribunal. De là à exclure complètement les tigres-garous du mandat...

Je repliai le papier, et Edward le rangea dans la poche de son coupe-vent bleu marine marqué « Marshal fédéral » en grosses lettres. J'avais laissé le mien à la maison. Il faisait beaucoup trop chaud à Las Vegas pour porter plus de fringues que le strict nécessaire -, du moins, jusqu'au crépuscule. Il peut faire très froid dans le désert la nuit. Je sais, ça paraît bizarre, maïs c'est la vérité.

—Les mandats DDS sont assez généraux, Anita. Les autorités avaient sans doute peur de ce qu'on pourrait faire avec celui-là. Vous avez tous une sacrée réputation et pas mal de victimes à votre actif, et nous venons juste de perdre trois des nôtres. On nous fait confiance pour vous aider et, peut-être, pour exercer une influence modératrice sur vous. (Hooper prit une grande inspiration, qui gonfla sa large poitrine et hérissa sa moustache grise.) Dans

le cas présent, on craignait sans doute que nous ne soyons aussi assoiffés de sang que vous.

—Vous vous contrôlez tous drôlement bien depuis mon arrivée. Vous ne méritez pas qu'on se méfie de vous.

—C'est notre boulot de nous contrôler, Anita. Mais croyez-moi, sur ce coup-là, ce n'est pas facile.

—Ce n'est jamais facile quand on perd un des siens, acquiesça Ted.

Nous nous tûmes un instant pour nous souvenir. Pas des mêmes amis morts, bien sûr, mais chacun de nous pensait à un nom, à un visage qui ne franchirait plus jamais le seuil d'une porte. On réclame parfois une minute de silence pour les défunts, mais quand vous avez perdu assez de proches, vous la faites automatiquement.

—Je trouve que vous le prenez bien, Anita, commenta Spider.

—Vous dites ça comme si vous vous attendiez à ce que je le prenne mal.

—En effet.

—Pourquoi ?

—Il paraît que vous avez un sale caractère et que vous n'hésitez pas à piquer une crise quand vous n'obtenez pas ce que vous voulez.

—J'ai du caractère, c'est vrai, mais je ne pique pas de crise pour ce genre de chose. Si on nous avait donné un mandat sur les tigres à cause de l'odeur que j'ai sentie, ça ne tiendrait pas devant un tribunal, plus tard. Nous ne voulons pas tuer de bons citoyens métamorphes de Las Vegas juste parce qu'un mandat irréfléchi nous y autorise, n'est-ce pas ?

—Non.

Je soupirai.

—Mais je me retrouve dans une situation difficile. Puisqu'il m'est interdit de toucher à eux, les tigres peuvent très bien refuser de me parler, malgré mon insigne.

Spider acquiesça.

—C'est exact.

Alors, j'eus une idée - une bonne idée qui me mit presque en joie.

—Le fait d'exécuter ce mandat ne nous permettra pas d'approcher les tigres.

—Non, convint Hooper.

—Ça signifie que je vais devoir utiliser un autre moyen que mon insigne et un autre statut que celui de marshal fédéral pour me faire inviter chez eux.

—Mais encore ? lança Spider.

—En tant que petite amie du Maître de la Ville de St. Louis, je peux réclamer une audience à la femme de Max, et elle me l'accordera probablement.

—Sous quel prétexte ? interrogea Hooper.

—Sous le prétexte que Bibiana s'attendra à ce que je lui rende visite durant mon séjour. Si je m'abstenais de le faire, cela constituerait une grave insulte envers elle. Et je ne voudrais surtout pas insulter la Chang des tigres locaux, n'est-ce pas ?

Hooper étudiait mon visage.

—Je suppose que non.

—Sans mandat, vous ne pourrez que poser des questions, fit remarquer Spider. Vous ne pourrez vous en prendre à personne.

—Faites-moi confiance, les gars : je n'ai aucune envie de défier Max et compagnie pendant mon séjour ici. A mon avis, si le coupable était un de leurs tigres, ils s'empresseraient de nous aider à résoudre cette affaire. Ce sont des monstres bien intégrés. Tuer des flics, c'est mauvais pour les affaires.

Hooper sortit son portable.

—Je dis aux autres de nous rejoindre chez Max.

Je secouai la tête.

—Hooper, si on ne peut pas débarquer en tant que marshals et si je dois faire passer ça pour un goûter de filles, il est hors de question que j'amène une unité tactique d'assaut. Sans mandat, vous ne franchirez pas le pas de la porte. J'aurai déjà du bol si j'arrive à nous faire entrer, Ted et moi.

—Et moi, intervint Olaf.

Bernardo leva la main.

—Non, moi, moi !

Il me jeta un regard si mécontent que je me demandai ce que j'avais encore fait de travers, mais je ne m'en souciais pas assez pour poser la question. Je le ferais peut-être plus tard, ou peut-être pas.

—Ted ? demandai-je.

—Je préférerais qu'on y aille tous les quatre, mais je ne sais pas comment les tigres le prendraient.

—Honnêtement, je n'ai pas très envie d'y aller seule.

À peine cette phrase avait-elle franchi mes lèvres que je regrettai de l'avoir prononcée. Premièrement, ça me donnait l'air faible ; deuxièmement, je ne savais pas comment expliquer les vraies raisons de ma nervosité aux membres du SWAT.

Les deux opérateurs me dévisagèrent, l'air grave.

—Nous avons entendu parler de la tigresse-garou qui vous a attaquée à St. Louis, dit Hooper.

Il devait croire que ma réticence venait de là. Je sautai sur la perche qu'il me tendait.

—Ouais, quand vous vous êtes fait éventrer par un métamorphe, vous avez tendance à vous méfier de tous ses semblables.

—On va vous accompagner, Anita.

—Les gardes de Max ne me laisseront jamais vous amener pour une visite de courtoisie. Je suis désolée; vous êtes vraiment trop... spécialisés.

Ce n'était pas très clair, mais ils parurent comprendre mon argument et l'accepter.

—Je vais quand même appeler les autres. On vous attendra dans le parking. Si vous nous faites signe que vous êtes en danger, on aura le droit d'intervenir pour sauver vos fesses.

—Comment, Hooper ? Vous avez lu les clauses standard du mandat ?

Il eut un sourire pincé et désagréable, assez proche du mien ou de celui de Ted. Un sourire dont personne n'a envie d'être le destinataire, mais ce n'était pas à moi qu'il l'adressait: il pensait aux gens qui avaient tué ses amis.

—C'est Sonny, Anita. Eh oui, je les ai lues. Vous - les quatre marshals - êtes autorisés à faire usage de la force, même létale, si vous estimez que vous ou un civil êtes menacés par un danger imminent et mortel. Cela s'applique également à tous les agents qui vous accompagnent ou qui vous servent de renforts.

J'acquiesçai.

—Ils ont rajouté ça après que deux chasseurs de vampires ont été tués et que les flics qui les accompagnaient se sont retrouvés au tribunal pour avoir tenté de se défendre - alors même qu'ils avaient sauvé les otages humains. Ils ont été acquittés au final, mais toute l'affaire a été un beau bordel.

—C'est l'une des raisons qui a motivé la loi sur les DDS, ajouta Hooper... ou plutôt, Sonny.

—Oui. Donc, si on nous attaque, légalement, on est bons. On pourra toujours arguer que le métamorphe abattu était de mèche avec le renégat de notre mandat. Merde, Sonny, on est dans le Nevada. Les lois sur la vermine sont encore en vigueur chez vous.

—Je ne suis pas certain que j'oserais les invoquer si nous devions éliminer toute la famille de Max.

—Moi non plus, mais s'ils nous attaquent les premiers, nous n'aurons commis aucune infraction.

—C'est vrai que vous n'êtes même pas obligés d'aller à une audience après avoir buté quelqu'un ? voulut savoir Spider.

—Il y a plus de paperasse maintenant que nous sommes des agents fédéraux, mais, non : pas d'avocats, pas d'audience, rien de tout ça. D'un autre côté, si on était paralysés par la procédure, qui s'occuperait de tuer les monstres ?

—Donc, résuma-t-il, le fait d'avoir exclu les tigres-garous du mandat ne les protégera pas s'ils déclenchent une bagarre avec vous ?

—Pas vraiment.

—Si c'est eux qui commencent, nous vous aiderons à finir, déclara Sonny. Mais faites bien attention à ce que ce soit eux qui commencent. Votre insigne vous permettra peut-être d'échapper à la prison, mais nous, on vit ici.

—Je vous donne ma parole que, si ça pète, ce ne sera pas nous qui aurons allumé la mèche.

Sonny me dévisagea longuement - Spider aussi, d'ailleurs -, puis hocha la tête comme s'il venait de prendre une décision. Il me tendit la main, et je la pris.

—Entendu.

Nous scellâmes notre accord d'une poignée de main. Sonny était assez âgé et assez honorable pour que ça signifie quelque chose pour lui - plus, en tout cas, que pour Spider ou pour Bernardo, par exemple. Mais peut-être que tous les membres du SWAT de Las Vegas étaient comme ça : des hommes de parole, capables de risquer leur vie pour quelqu'un sur une poignée de main. C'était un écho du temps où le mot « loyauté » signifiait encore quelque chose. Ce qui tombait bien, car il avait encore beaucoup d'importance pour moi.

CHAPITRE 25

Je passai deux coups de fil depuis la voiture tandis qu'Edward nous conduisait hors de la zone industrielle dans laquelle se situait la morgue, entre des entrepôts comme on en trouve partout aux USA. Je composai d'abord le numéro personnel de Chang-Bibi, que Max avait pris soin de donner à Jean-Claude. Une voix de femme cultivée me répondit dès la première sonnerie.

—Chang-Bibi, bonjour. Ici Anita Blake, commençai-je.

—Anita Blake. Nous nous réjouissons de votre appel, mais je ne suis pas Chang-Bibi. Je m'appelle Ava, et je suis son assistante administrative.

—Désolée. Je croyais que c'était sa ligne privée.

—Tout à fait. (Mon interlocutrice eut un petit rire.) Mais une reine ne répond pas elle-même au téléphone.

Oh.

—Bien entendu. J'aurais dû m'en douter. Je suis à Las Vegas, et j'aurais voulu parler à Bibiana.

—Nous sommes au courant de la tragédie qui a frappé nos forces de police. Est-ce pour cela que vous appelez, marshal Blake ?

—J'aimerais effectivement vous parler au sujet de ces meurtres.

—S'agit-il d'une enquête officielle ? demanda-t-elle un peu plus durement.

—C'est dans le cadre de l'enquête officielle que je suis venue à Las Vegas, oui.

—Avez-vous un mandat qui nous oblige à vous laisser entrer chez nous ou dans nos établissements commerciaux ? Je détestais l'admettre, mais...

—Non, je n'en ai pas.

—Donc, il s'agit d'une visite de courtoisie, conclut-elle beaucoup plus gaiement.

—Oui. De la... partenaire d'un Maître de la Ville à une autre.

—Dans ce cas, Chang-Bibi sera ravie de vous recevoir.

—Mais j'aurais quand même besoin de l'interroger sur ces meurtres de façon officieuse.

—Nos réponses seront-elles également considérées comme officieuses ?

—Dans la mesure du possible.

—Je l'expliquerai à Chang-Bibi, dit-elle sur un ton qui indiquait clairement qu'à son avis cette dernière allait avoir du mal à saisir le concept.

—Merci, Ava.

—De rien, Anita. Chang-Bibi va préparer une réception en votre honneur. Nous espérions que vous nous rendriez visite si votre enquête vous laissait un peu de temps.

—Quel genre de réception ? demandai-je sans réussir à dissimuler la suspicion dans ma voix.

Je traîne avec des métamorphes depuis assez longtemps pour savoir qu'ils ont parfois une conception bizarre de l'hospitalité. Ava rit.

—Si je vous le disais, ça gâcherait la surprise.

—Je ne suis pas fan des surprises, répliquai-je.

—Mais Chang-Bibi, si. Et vous venez chez elle lui demander son aide.

—Ou peut-être lui proposer la mienne.

—Vraiment ?

—Si mes intentions avaient été hostiles, j'aurais pu venir avec un mandat.

—Vous n'auriez pas réussi à en obtenir un pour la seule raison que vous avez senti une odeur de tigre sur une des victimes, Anita, fit-elle valoir sur un ton qui n'avait plus rien d'amical.

—Vous avez une taupe chez les flics, ou parmi les autorités fédérales ?

—Nous ne divulguons jamais nos sources.

—D'accord, je n'ai pas pu obtenir de mandat. Mais j'ai quand même besoin de parler aux tigres-garous.

—Notre clan n'est pas responsable de ce crime.

—Bien sûr que non.

—Vous ne croyez pas à notre innocence.

—Je pars du principe que tout le monde est coupable de quelque chose. Ça me fait gagner du temps.

Elle rit de nouveau.

—Je vais lancer les préparatifs. Puisqu'il s'agit de la visite de courtoisie de la partenaire d'un Maître de la Ville à une autre, j'imagine que vous viendrez seule, dit-elle sur un ton légèrement taquin.

—En fait, j'amènerai d'autres marshals fédéraux avec moi.

—Ce n'est pas très amical.

—J'ai droit à une escorte lors de ce genre de visite. Je dirais même que lui refuser l'entrée de votre domicile constituerait une grave insulte.

—Vous connaissez les règles du jeu, me félicita-t-elle. Tant mieux. C'est toujours ennuyeux d'avoir affaire à de jeunes épouses humaines qui ne comprennent rien.

Je ne corrigeai pas son emploi du terme « épouses ». Si les tigres me traitaient comme si j'étais mariée avec Jean-Claude, ça renforcerait mon statut. Et de toute façon, ce n'était pas la même chose que si j'avais la possibilité de divorcer. Les marques vampiriques sont un lien beaucoup plus contraignant et définitif que n'importe quel document officiel.

—Jean-Claude tenait à ce que je puisse respecter l'étiquette en cas de visite à Chang-Bibiana.

—Combien de vos accompagnateurs auront une arme à feu et un insigne ?

—Selon les règles de l'hospitalité, j'ai droit à des gardes.

—Mais seulement deux pour une visite surprise. Au-delà, vous devez avoir une bonne raison de les amener. Aurez-vous plus de deux gardes du corps avec vous ?

De nouveau, j'entendis un frémissement moqueur dans sa voix. Mais j'avais déjà été provoquée par bien meilleur et bien plus effrayant qu'elle.

—Jean-Claude appartient à la lignée de Belle Morte. J'ai le droit d'apporter ma nourriture.

—Chang-Bibi sera ravie de vous en fournir.

Mon imagination me jouait-elle des tours, ou décelais-je un peu de colère dans sa voix ? Mmmh.

—J'apprécie l'intention, et je profiterai de la générosité de Chang-Bibi avant de quitter votre belle ville, mais puisque je ne pensais pas avoir le temps de vous rendre visite aujourd'hui à cause de mon enquête criminelle, j'ai apporté mon propre casse-croûte.

—Donc, vous viendrez avec deux gardes et une pomme de sang ?

—Pas une pomme de sang : juste un amant.

—Il paraît que votre pomme de sang est un autre vampire. C'est vrai ?

Elle parlait de Londres, qui est bien un vampire et qui appartient lui aussi à la lignée, très portée sur le sexe, de Belle Morte. Mais son don à lui, c'est d'être le casse-croûte ultime pour quelqu'un qui porte l'ardeur, comme moi ou Jean-Claude. L'avantage, c'est que lorsque nous nous nourrissons de lui, il gagne en pouvoir au lieu de finir lessivé comme les autres. Je regrette juste de ne pas l'apprécier davantage. Bon amant mais mauvais petit ami, si vous voyez ce que je veux dire.

—Officiellement, je n'ai encore donné ce titre à personne, répondis-je.

—Il me semble que vous l'aviez fait il y a un petit moment, mais qu'entre-temps votre pomme de sang est devenue votre léopard à appeler. Nathaniel, c'est bien ça ?

Mon pouls s'accéléra sans que je puisse l'en empêcher. Je savais que tous les maîtres s'espionnaient entre eux - Jean-Claude a son propre réseau d'informateurs -, mais c'était déstabilisant qu'on me le rappelle de la sorte.

—Ouais.

J'espérais que je ne venais pas de trahir un secret d'état. Tout le monde était déjà au courant, non ?

—Combien d'animaux à appeler avez-vous maintenant, Anita ?

Je n'aimais vraiment pas le tour que prenait cette conversation. J'ignorais ce qui était de notoriété publique, ce que leurs espions avaient découvert et ce qu'il ne fallait absolument pas partager avec eux. Je devais raccrocher.

—Je jouerai au jeu des vingt questions avec Bibiana, pas avec son assistante.

Ouais, c'était malpoli, mais j'obtins le résultat désiré.

—Dans ce cas, venez donc, Anita. Venez parler à notre reine. Je suis sûre que ses questions seront beaucoup plus intéressantes que les miennes.

Et elle me raccrocha au nez - vexée.

Je ne pouvais plus m'excuser, mais elle s'en remettrait probablement. J'espérais juste que je n'aurais pas à regretter de l'avoir mise en rogne, plus tard.

Baissant mon téléphone, je m'aperçus que nous étions sur le point de basculer dans une autre dimension. Le premier indice qui me mit la puce à l'oreille fut que, tout le long des rues, les chapelles de mariage se mélangeaient aux commerces ordinaires. La plupart d'entre elles semblaient décrépites, plus déprimantes que romantiques, mais peut-être étais-je la seule à les voir ainsi parce que les mariages, ce n'est pas mon truc.

Puis nous longeâmes Bonanza, la plus grande boutique de cadeaux du monde - une bâtisse qui occupait plus de la moitié d'un pâté de maisons à elle toute seule. C'est le genre d'endroit où on s'arrête pendant des vacances en famille. À l'entrée d'un immense terrain vide gisait une pancarte marquée « ontier ». Je compris qu'ils avaient démoli le Frontier. Le grand cow-boy qu'on voit dans les films avait disparu. Le *Vegas Hilton* se dressait face à un terrain en construction.

—Las Vegas ne préserve pas son histoire, commenta Edward. Elle la démolit et elle rebâtit par-dessus.

—Combien de fois es-tu venu ici ? demandai-je.

—Une fois seulement en tant que marshal.

—Et pour le reste ?

—Ça ne te regarde pas.

Je savais que je ne tirerais rien d'autre de lui ; aussi, je laissai tomber.

Le *Circus Circus* apparut du côté droit de la route ; il avait l'air fatigué dans la lumière vive du soleil, comme une fête foraine restée trop longtemps au même endroit. En face, le *Riviera* voisinait avec un autre terrain en construction. Un panneau annonçait *l'Encore,* qui n'était pour le moment qu'à l'état de projet. Venait ensuite le *Wynn,* une structure rectangulaire incurvée qui semblait bien trop haute et trop moderne pour le reste de Las Vegas, malgré son énorme panneau publicitaire où un lutin animé poussait des mots sur un écran géant.

Soudain, d'autres panneaux lumineux jaillirent tous les dix mètres - du moins, ce fut l'impression que j'eus. En pleine journée, ils accrochaient déjà le regard ; je me demandai ce que ça devait être la nuit. Un étrange assortiment de formes de l'autre côté du boulevard s'avéra être le *Fashion Show Mail.* Le bâtiment était si laid que j'eus peur du genre de magasins qu'on devait y trouver à l'intérieur.

Puis les casinos commencèrent à se succéder rapidement. A gauche, le *Palazzo* et l'élégant *Venetian,* face au *Treasure Island* et à son bateau pirate. Le *Casino Royale,* le *Harrah's,* et de l'autre côté du boulevard, le *Mirage* et le *Caesars Palace.* Ce dernier était vraiment massif et occupait une large portion de terrain. Nous dépassâmes le très chic *Bellagio* et, en tournant la tête, nous vîmes le *Paris,* avec sa version réduite de la tour Eiffel et sa fausse montgolfière.

Encore un terrain en construction, avec un panneau marqué «CityCenter», Puis le *Monte Carlo,* à l'éclat un peu terni, et le très clinquant *New York New York,* avec sa reproduction miniature de la ligne d'horizon de Manhattan, qui surplombait boutiques et restaurants. Face à lui, le *MGM* Grand avait l'air tout pimpant lui aussi. Il voisinait avec le *Tropicana,* qui précédait *l'Excalibur.*

Edward dut s'arrêter à un feu rouge, ce qui me laissa le temps de lire que *l'Excalibur* proposait trois spectacles : un *Tournoi des champions,* avec des joutes de chevaliers ; le comique Louie Anderson et les strip-teases masculins du *Tonnerre australien.* Du divertissement pour toute la famille : les enfants pouvaient aller admirer les chevaliers pendant que papa se bidonnait et que maman se rinçait l'œil. Tout ça était très démocratique comparé à d'autres endroits où on trouvait surtout des filles peu vêtues, sur scène. Pour

être honnête, j'avais vu des publicités pour d'autres spectacles comiques, et plusieurs troupes du Cirque du Soleil se produisaient dans différents endroits.

Venait ensuite le *Luxor,* une grande pyramide avec un sphinx à l'entrée. Face à cette Egypte de pacotille se dressait une Inde de pacotille sous la forme du *New Taj,* l'hôtel-casino de Max. De toute évidence, l'architecture s'inspirait de celle du Taj Mahal, mais des sculptures d'animaux en pierre blanche étaient disséminées à travers les jardins verdoyants, façon jungle asiatique. Il y avait des singes, un éléphant, et des oiseaux que j'étais incapable de reconnaître sans leurs couleurs naturelles, mais surtout des tas de tigres qui ondoyaient entre les massifs. Ils avaient l'air presque plus vrais que nature. D'un autre côté, l'artiste n'avait pas dû manquer de modèles vivants.

Le panneau publicitaire devant le *New Taj* vantait un spectacle de magie avec de véritables animaux, ainsi que deux revues de music-hall. La première mettait en scène des hommes musclés. Je reconnus le visage de l'un d'eux, et me réjouis que le reste de son corps soit dissimulé derrière ses camarades. La seconde ne montrait que des danseuses. Max aussi tentait de ratisser large niveau clientèle.

Au lieu de s'engager dans l'allée circulaire, Edward dépassa celle-ci et se dirigea vers une route plus étroite, encadrée par moins de verdure. Je vis des panneaux indiquant un parking souterrain. Pas de valet pour nous, apparemment.

—La première fois que tu viens sur le Strip, ou c'est le coup de foudre, ou tu trouves ça vulgaire et tu détestes. Il n'y a pas de juste milieu dans cette ville, déclara Edward.

Je compris qu'il s'était tu jusque-là pour que je puisse apprécier la vue.

—On dirait Disneyland sous acide, pour les adultes, acquiesçai-je.

—Tu ne vas pas détester, donc.

—Ce n'est pas pour rien qu'on l'appelle « la Cité du péché », intervint Bernardo.

Je pivotai sur mon siège pour le regarder tandis que la voiture pénétrait dans l'ombre du parking souterrain.

—Toi aussi, tu es déjà venu ?

—Ouais, mais pas pour le boulot.

J'hésitai à lui demander : « Pour quoi, alors ? », car je risquais de ne pas apprécier la réponse.

—En t'écoutant parler au téléphone, j'ai eu l'impression que tu avais déjà représenté Jean-Claude auprès d'autres Maîtres de la Ville, lança Edward.

—Mais c'est la première fois que je vais le faire sans l'aide de nos gens.

Quand je suis dans un SUV, il me semble toujours que le toit va frotter contre le plafond bas des parkings souterrains.

—Qui se fera passer pour ton amant ? demanda Olaf.

J'aurais dû me douter qu'il poserait la question.

—Tu ne t'es pas bien tenu à la morgue. Je n'ai pas suffisamment confiance en toi pour te confier ce rôle.

—Dis-moi ce qu'il faudrait que je fasse, et je le ferai.

Je jetai un coup d'œil à Edward. Ses lunettes de soleil dissimulaient ses yeux, et il ne regardait pas vers moi. Je voulais le traiter de lâche, mais ce n'était pas de la lâcheté de sa part. Je crois que, pour une fois, il ne savait pas davantage que moi comment gérer Olaf. Quand Edward ne sait plus par quel bout prendre son petit copain tueur en série, ça commence à sentir le roussi.

—Attends une minute, dis-je.

Et je composai le seul autre numéro à Las Vegas que j'avais entré dans la mémoire de mon téléphone - celui de l'homme que j'avais reconnu sur l'affiche du spectacle.

CHAPITRE 26

Crispin décrocha à la deuxième sonnerie. Sa voix était encore à moitié endormie : il bosse de nuit, donc, ses horaires sont assez proches des miens.

—Anita, dit-il gaiement.

Il n'aurait pas dû être aussi heureux de m'entendre, surtout alors que je venais de le réveiller.

—Comment as-tu su que c'était moi ?

—Je t'ai attribué une sonnerie spéciale.

Je l'entendis se retourner dans son lit. Etais-je donc la seule personne au monde infoutue de programmer une sonnerie sur son téléphone ?

—Je suis dans le parking souterrain du *New Taj.*

J'entendis les draps glisser le long de sa peau nue. Venait-il de s'asseoir ?

—Là, maintenant ?

—Oui. Je suis désolée ; j'aurais dû rappeler plus tôt. Je me suis laissée distraire par les jolies lumières.

—Merde, Anita, lâcha Crispin.

Et d'autres bruits résonnèrent à l'autre extrémité de la ligne.

—Tu as l'air inquiet, constatai-je. Pourquoi ?

—Chang-Bibi est ma reine, mais je suis ton tigre à appeler.

—Faut-il encore que je m'en excuse ?

Les bruits se poursuivaient. Je compris qu'il était en train de s'habiller.

—Non. Simplement, je préférerais que tu me laisses emménager avec toi, ou au moins m'installer à St. Louis. Mais nous en discuterons plus tard.

—Crispin, qu'est-ce qui ne va pas ? insistai-je.

Edward se gara, et le SUV de Hooper nous dépassa pour se trouver une place libre.

—Disons qu'il y a ici des invités que Chang-Bibi veut te présenter et qu'il vaudrait mieux que je sois près de toi quand elle le fera.

—Ne m'oblige pas à te tirer les vers du nez, Crispin. De qui s'agit-il ?

—Des tigres d'autres clans, Anita. Ils veulent savoir si tu peux révéler certains pouvoirs chez eux aussi.

—Je ne viens pas pour nourrir l'ardeur, juste pour parler des meurtres.

—Et si Max était réveillé, c'est de ça que tu parlerais avec lui. Mais Chang-Bibi risque de penser d'abord aux tigres, et ensuite seulement aux meurtres.

—Tu insinues qu'elle voudra que... je me tape une partie de ses invités avant de m'aider dans mon enquête ?

Le téléphone de Crispin tomba et heurta quelque chose. J'écartai le mien de mon oreille. La voix du tigre-garou résonna de nouveau dans l'appareil.

—Désolé, j'ai lâché mon portable. Je te rejoins en bas, au casino, avant que tu ne croises quiconque d'autre.

—Si tu fais ça, Bibiana ne risque pas de t'accuser de trahison ?

—C'est possible, mais je ne veux pas que tu rencontres les autres tigres sans moi.

—Jaloux ? demandai-je.

Je n'aurais probablement pas dû.

—Oui, répondit Crispin.

C'était lui tout craché. Il n'aime pas jouer. S'il ressent quelque chose, il vous le dit. Du coup, c'est parfois très gênant de traiter avec lui.

—Faut-il que je m'excuse aussi pour ça ? lançai-je sur un ton hostile.

—Si tu ne voulais pas que je te dise la vérité, il ne fallait pas demander.

À présent, il n'avait plus l'air joyeux. Quand j'avais rencontré Crispin, j'avais pensé que c'était quelqu'un de très basique, qui ne s'intéressait qu'au sexe et à la bouffe. J'ai découvert que je m'étais trompée. Franchement, on dirait que je ne suis attirée que par les torturés du ciboulot !

—Tu as raison. Je suis désolée.

Il garda le silence quelques instants.

—Excuses acceptées, dit-il enfin.

—Raccroche, Anita, réclama Edward. Il faut qu'on parle avant de monter.

Il avait coupé le moteur, et le silence se fit dans l'habitacle, comme la clim s'éteignait.

—Crispin, il faut que j'y aille.

—Je te retrouve au casino.

—Tu ne vas pas avoir des ennuis avec ton clan ?

—Je m'en fous, dit-il.

Et il raccrocha.

Crispin avait à peine vingt et un ans, et la plupart du temps, il faisait plus jeune. En ce moment, par exemple. Je savais combien certains groupes d'animaux pouvaient se montrer sévères quand un de leurs membres enfrei-

gnait les règles. Crispin s'en foutait peut-être, mais les tigres-garous pourraient le lui faire regretter - le lui faire regretter vraiment.

—Crispin nous rejoint au casino. D'après lui, Chang-Bibi essaiera sans doute de m'arranger le coup avec de nouveaux tigres avant de me parler des meurtres.

—T'arranger le coup ? Tu veux dire, te faire coucher avec eux ? demanda Bernardo depuis la banquette arrière.

—Je veux dire, nourrir l'ardeur avec eux.

—Tu veux dire, te faire coucher avec eux, répéta Olaf sur un ton sévère.

—Je peux me nourrir sans pénétration, grognai-je, mécontente.

—C'est bon à savoir, dit Edward, qui ne semblait pas plus ravi que moi.

—Tu nous as dit que les tigres-garous voudraient peut-être que tu te nourrisses d'eux, mais pas que tu devrais le faire avant qu'ils acceptent de nous parler, me reprocha Bernardo.

—Parce que je n'en savais rien.

—Est-ce que ça signifie qu'on devra te regarder coucher avec certains des tigres-garous ? interrogea Olaf.

Je luttai pour ne pas me tortiller d'embarras.

—Pas si je peux l'éviter. Les tigres sont très portés sur le mariage, la fidélité et tout le tralala. J'espère que si l'un de vous se fait passer pour mon amant, Bibiana n'osera pas me pousser à le tromper. Et puis, c'est le seul moyen de vous amener avec moi tous les trois : deux en tant que gardes du corps, un en tant que casse-croûte.

J'entendis un bruit, et soudain, dans mon dos, je sentis Olaf se pencher au-dessus de moi. En principe, sa haute taille ne m'impressionnait pas, mais lorsqu'il passa ses bras sur les côtés, comme pour me ceinturer par-derrière, je m'écriai :

—Bas les pattes, Olaf ! Tu te rassois et tu ne me touches pas.

—Si je dois me faire passer pour ton amant, il faut que je te touche.

—C'est précisément pour ça que tu ne joueras pas ce rôle.

—Je ne comprends pas.

—Je te crois, et c'est une raison supplémentaire pour faire de toi un garde du corps plutôt qu'un casse-croûte.

—Je t'ai encore foutu la trouille, hein ?

—Tu m'as encore rendue nerveuse, corrigeai-je.

—Qu'est-ce que tu aimes faire pendant un rencard ?

Je pivotai sur mon siège pour le dévisager.

—Quoi ?

—Qu'est-ce que tu aimes faire pendant un rencard ? répéta-t-il en me regardant bien en face avec une expression parfaitement neutre.

Au moins, il arrivait à se contrôler. Mais ça ne rendait pas la situation moins bizarre pour moi - au contraire, elle le devenait un peu plus à chaque minute écoulée.

—Réponds à sa question, Anita, dit Edward à voix basse.

—Je ne sais pas. Aller au cinéma ou au restaurant. Parler.

—Que fais-tu avec... Edward ?

—On chasse les méchants et on tue des choses.

—C'est tout ?

—On va au stand de tir, et il me montre des armes de plus en plus grosses et de plus en plus dangereuses.

—Et ?

Je fronçai les sourcils.

—J'ignore ce que tu essaies de me faire dire... Otto.

—Que fais-tu pendant un rencard avec Ted ?

—Je ne sors pas avec Ted. (Dans ma tête j'ajoutai : *Ce serait comme sortir avec mon frère,* mais pour qu'Olaf me foute la paix, nous essayions de lui faire croire que Ted éprouvait des sentiments autres que fraternels envers moi. Alors, que répondre ?) Il est avec Donna, et ils ont des enfants. Je ne sors pas avec des hommes déjà pris. C'est contre mes règles.

—Tu as beaucoup d'honneur pour une femme.

—Pardon ? m'indignai-je. je connais des tas de mecs qui braconnent aussi sur les terres des autres. Le manque de scrupules n'a pas de sexe.

Olaf me dévisagea longuement, puis finit par cligner des yeux et détourner le regard. Il acquiesça.

—Bernardo, par exemple, se fiche de coucher avec des femmes déjà en couple.

—Je m'en doutais un peu.

—Hé, je suis juste là, protesta l'intéressé.

—Et ça l'ennuie de ne pas te plaire davantage, ajouta Olaf.

—Je sais. On a déjà eu cette discussion, lui et moi, et on a trouvé un arrangement.

—Qu'est-ce que ça veut dire ?

—Ça veut dire qu'Anita m'a montré qu'elle me trouvait beau, et que du coup, mon ego est rassuré.

Olaf nous regarda tour à tour, les sourcils froncés.

—Je ne comprends pas.

—Pitié, soupira Edward. Nous n'avons pas de temps à perdre avec ça. Alors, qui jouera l'amant d'Anita ?

—Celui que je choisirai devra peut-être faire davantage que me tenir la main pour convaincre Bibiana qu'il serait malpoli de m'offrir un de ses tigres.

—Donc, pas Olaf, déduisit Edward.

—Et pas toi non plus, ajoutai-je.

—Je te fais flipper, dit Olaf. J'ai pigé. Mais pourquoi pas Ted ?

—Parce que même si on se contentait de faire semblant, je me sentirais mal vis-à-vis de sa famille la prochaine fois que je leur rendrai visite.

Ce qui était la stricte vérité. Bernardo se pencha en avant avec un large sourire.

—Donc, c'est moi le petit veinard.

Je le foudroyai du regard.

—Je te donne une nouvelle chance de te faire passer pour mon petit ami. Fais en sorte que je ne le regrette pas.

—Hé, ce n'est pas toi qui as dû te désaper sous la menace d'un flingue la dernière fois, répliqua-t-il, contrarié.

—Pourquoi as-tu été forcé de te désaper ? interrogea Olaf.

—Les méchants m'ont posé une question-piège pour savoir s'il était vraiment mon amant, expliquai-je.

—Quelle question ?

—Si j'étais circoncis ou pas, dit Bernardo, avec, de nouveau, une pointe d'amusement dans la voix.

—Et elle a donné la bonne réponse ?

—Oui.

—Comment as-tu su s'il était circoncis ou pas ? demanda Olaf à la limite de l'indignation.

Je défis ma ceinture de sécurité et me retournai vers les deux hommes.

—Arrête. Par pitié, arrête. Tu n'as aucun droit sur moi, pas même celui de te montrer jaloux.

Olaf se renfrogna.

—Sonny et Spider nous regardent nous disputer, rapporta Edward.

J'avais oublié que les deux flics nous suivaient. C'était plus qu'inconsidéré de ma part.

—D'accord, génial. Mais je ne plaisante pas, Olaf. Je suis flattée que tu aies envie de sortir avec moi comme un type normal, mais un type normal ne devient pas jaloux avant même d'avoir embrassé une fille.

—Faux, dirent Edward et Bernardo d'une même voix.

—Hein ?

Ils échangèrent un regard, et Edward expliqua :

—La première fille pour qui j'ai vraiment eu le béguin... Je ne l'ai jamais embrassée ; je ne lui ai même jamais tenu la main, mais ça ne m'empêchait pas d'être jaloux de tous les garçons qui s'approchaient d'elle.

Je tentai de me représenter un Edward adolescent peu sûr de lui, et je n'y parvins pas. Mais c'était bon de savoir qu'il avait été jeune et gauche, lui aussi. Parfois, j'ai l'impression qu'il a jailli adulte de la tête de quelque divinité meurtrière - comme une version violente d'Athéna.

—J'ai déjà été jaloux à cause des femmes qui sortaient avec des amis à moi, révéla Bernardo. On ne pique pas la nana d'un copain, mais parfois, ça fait mal de les voir heureux ensemble.

—Anita pense que tu es du genre à braconner sur les terres des autres, et moi aussi, dit Olaf.

—Ce n'est pas parce que j'aime séduire que je n'ai aucun scrupule. Jamais de fille qui est dans une relation sérieuse avec un de mes amis, et jamais de femme mariée à quelqu'un que j'apprécie.

—Ravie d'apprendre que, même toi, tu as tes limites, raillai-je.

—Hé, protesta Bernardo. Qu'est-ce qu'on dit à propos de l'hôpital et de la charité ?

—Je ne couche pas avec des hommes mariés.

—Je ne couche pas avec des vampires.

Un point pour lui, mais je ne pouvais pas le laisser avoir le dernier mot.

—Tu ne sais pas ce que tu rates, répliquai-je.

—Je n'aime pas coucher avec des gens capables de m'ensorceler avec leurs yeux. C'est trop dur de faire constamment attention à ne pas les regarder en face.

—Donc, ce n'est pas une question de morale mais de sens pratique.

—Il y a aussi un problème d'humidité.

—Pardon ?

—Les femmes mortes ne lubrifient plus, Anita.

—Tais-toi. Pitié, tais-toi avant que j'aie l'image dans la tête.

Puis, sans réfléchir, j'ajoutai :

—Mais d'après les femelles vampires que je connais, tu te trompes.

Je le savais à travers les souvenirs que Jean-Claude et Asher avaient partagés avec moi métaphysiquement ; je le savais à cause des visites que Belle Morte m'avait rendues dans mes rêves.

—Et comment le sais-tu? demanda Bernardo de manière très prévisible.

Je cherchai une réponse qui n'entraînerait pas de nouvelles questions, et je n'en trouvai aucune.

—Tu rougis, fit remarquer Olaf, mécontent.

—Je t'en supplie, dis-moi que l'image que j'ai dans la tête est vraie, réclama Bernardo avec un sourire d'une oreille à l'autre.

Edward me regardait par-dessus le bord de ses lunettes de soleil, baissées sur son nez.

—Je n'ai entendu aucune rumeur au sujet de toi et d'une vampire.

—Vous savez quoi ? Vous allez tous attendre dehors, et j'irai parler aux tigres seule.

Je descendis de voiture dans la pénombre du parking souterrain. Sonny et Spider firent de même, mais je n'avais pas envie de leur parler non plus. Je me dirigeai vers les ascenseurs.

Derrière moi, j'entendis claquer d'autres portières. Mais si l'ascenseur arrivait avant qu'ils me rejoignent, je monterais sans eux. Ce n'était peut-être pas très malin de ma part ; néanmoins, imaginer les portes se refermer sur le nez d'Edward me procurait une certaine satisfaction.

Peut-être avait-il pigé que j'en avais marre de me faire taquiner, parce qu'il allongea le pas pour me rattraper.

—Monter toute seule serait idiot, et tu n'es pas idiote, lança-t-il.

Il avait l'air en colère.

—J'en ai assez de devoir me justifier tout le temps et auprès de tout le monde, de toi y compris.

—J'ai envoyé Olaf et Bernardo discuter avec le SWAT. Donc, tu peux me parler. Y a-t-il autre chose que je devrais savoir ?

—Non.

—Menteuse.

Je le foudroyai du regard.

—Je croyais que c'était juste Ted qui fantasmait sur les lesbiennes.

—Tu es la servante humaine de Jean-Claude. A quel point es-tu métaphysiquement liée à lui, au juste ?

Et voilà. Il avait deviné ce que je ne voulais pas leur dire.

—Je ne suis jamais allé à St. Louis, dit Bernardo juste derrière nous. Quelles femelles vampires y a-t-il dans l'entourage de Jean-Claude ?

—Apparemment, aucune à qui Anita plaise suffisamment pour qu'elle couche avec elle, répliqua Olaf.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent.

—Un seul mot de plus sur ce sujet et je monte seule, menaçai-je.

—Ce que tu es susceptible! me taquina Bernardo.

—La ferme, tous les deux ! ordonna Edward.

Bernardo et Olaf la fermèrent, et nous montâmes dans l'ascenseur. Bernardo continuait à sourire de toutes ses dents ; Olaf faisait la tronche, et Edward avait repris son expression indéchiffrable. Je m'adossai à la paroi du fond en m'efforçant de prendre l'air le plus neutre possible. Valait-il mieux que Bernardo et Olaf croient que j'avais couché avec une autre femme, plutôt qu'ils sachent que je partageais les souvenirs intimes de plusieurs vampires ? Oui, ça valait mieux. J'aurais juste préféré qu'Edward y croie aussi.

CHAPITRE 27

Olaf était prêt à enfiler son blouson en cuir noir par-dessus tout le reste, mais Edward nous distribua à tous des coupe-vent marqués « Marshal fédéral ».

—C'est censé être juste une visite de courtoisie, fit remarquer Bernardo. Avec ça, on ne risque pas d'envoyer le mauvais message ?

—La nouvelle loi nous interdit pratiquement de nous faire passer pour des civils, répliqua Edward. Nous n'avons pas le droit d'entrer dans un casino avec tout notre arsenal sans un insigne bien en évidence. Sinon, dès que les caméras de sécurité nous repéreront, les vigiles croiront à une attaque armée.

Nous ne pouvions pas le contredire.

Il nous fallut quelques minutes pour enfiler les vestes par-dessus nos fringues, histoire de dissimuler la plupart de nos flingues et de nos couteaux. La prochaine fois, il faudrait que je pense à emporter mon propre coupe-vent bleu marine, beaucoup plus pratique que l'officiel. Je n'oublie jamais mon insigne ni mes armes, mais le reste me sort parfois de la tête.

Olaf planqua tout sous son blouson en cuir.

—Avec ça, on ne verra rien.

—Tu n'aimes pas avoir un insigne, pas vrai, grand ? lui lança Bernardo en faisant bouffer son coupe-vent par-dessus ses propres armes.

—Parfois, c'est assez pratique. Mais je déteste cette veste.

Je dus enlever mon sac à dos, faire glisser la bandoulière du MP5 sous mon coupe-vent et remettre le sac à dos par-dessus. De tout mon arsenal, le pistolet-mitrailleur était la chose la plus susceptible de paniquer les clients et les vigiles du casino.

Edward avait remplacé son propre MP5 par le nouveau FN P90. Je m'étais gentiment moquée de son allure futuriste, et il avait répliqué qu'après m'en être servie une seule fois, moi aussi, je jetterais mon MP5 aux orties. Il avait dit la même chose au sujet du mini-Uzi que j'utilisais avant d'adopter le MP5,

donc, je n'avais pas insisté. Edward en connaît davantage sur les armes à feu que je n'en connaîtrai jamais.

En sortant de l'ascenseur, nous entrâmes directement à l'intérieur du casino. La décoration était criarde et pourtant étrangement élégante dans son genre. Le thème indien se poursuivait, avec d'autres statues d'animaux, des fresques végétales sur les murs, et de vraies plantes regroupées sous des spots plein spectre, ceux-ci donnant l'impression que la lumière du jour pénétrait à flots à travers les frondaisons d'une jungle tropicale. Et puis, il y avait plusieurs rangées de machines à sous et, au-delà, des tables de black jack et de craps.

L'endroit grouillait de monde, et le vacarme n'était pas aussi atroce que je l'imaginais, mais ça débordait quand même de cette énergie qu'ont les gens en vacances, quand ils essaient de savourer chaque minute pour compenser tout ce qu'ils ont bossé le reste de l'année.

Edward secoua la tête et se pencha vers moi pour que je puisse l'entendre par-dessus le brouhaha.

—C'est à la fois trop découvert et plein de cachettes. Pour des gardes du corps, un casino, c'est vraiment un endroit qui craint.

Je regardai autour de moi. Les gens, les machines à sous, le bruit, les couleurs... Il y avait trop de choses à regarder pour qu'on puisse réellement « voir » quoi que ce soit.

Comme s'ils avaient réagi à un signal invisible d'Edward, Bernardo et Olaf se mirent soudain en alerte. Je pris conscience qu'aucun vigile digne de ce nom ne nous prendrait jamais pour des touristes. Et ce n'était même pas à cause des coupe-vent marqués « Marshal fédéral », ni de nos flingues. C'était à cause de cette étrange métamorphose qui s'opère parfois chez les flics. Ils plaisantent avec vous comme des types normaux, et la seconde d'après, ils sont en mode « alerte ». Les fringues les plus ordinaires ne suffiraient pas à dissimuler qu'ils sont différents des civils qui les entourent. Et nous le faisions tous, moi autant que les trois hommes. Armes planquées ou pas, si j'avais été le chef de la sécurité, j'aurais lâché mes gars sur nous en une seconde.

Cela dit, je ne voyais rien venir ; alors, qu'est-ce qui avait fait réagir Edward ? Je reculai pour pouvoir scruter ses yeux bleu pâle et son visage à l'air solennel. Jamais je ne l'avais vu plus sérieux. Je me haussai jusqu'à lui, et il se baissa légèrement pour m'offrir son oreille.

—Je ne t'ai jamais vu aussi tendu, Edward, à moins que des gens ne soient en train de nous tirer dessus.

—C'est juste qu'il est très difficile de protéger quelqu'un dans ce genre d'endroit.

Je posai une main sur son bras pour garder mes distances, car nous étions trop proches l'un de l'autre, et il glissa un bras autour de ma taille en un geste beaucoup plus intime. Cela me rappela que nous cherchions toujours comment gérer Olaf. Génial, un problème supplémentaire.

—Je ne suis pas ta cliente, Edward. Je suis une chasseuse de vampires, comme toi.

Je plantai mon regard dans le sien. Nous étions assez proches pour nous embrasser – trop proches, donc –, mais son expression disait clairement qu'il ne nourrissait aucun projet de ce type. Son expression m'effrayait.

—Trop de choses pourraient tourner mal, Anita.

Comme je ne pouvais pas le contredire, je me contentai d'acquiescer. Il posa la main sur l'arrière de mon crâne et m'embrassa le front. Il l'avait fait pour le bénéfice d'Olaf, mais ce fut ainsi que les tigres-garous nous trouvèrent en débarquant. Parfait.

CHAPITRE 28

Je les sentis comme un vent sur ma peau, une brise d'énergie crépitante qui me donna la chair de poule et me fit frissonner dans les bras d'Edward. La plupart des hommes auraient mis ça sur le compte de leur pouvoir de séduction, mais Edward leva les yeux et promena un regard à la ronde. Il savait que j'avais senti quelque chose.

Sa réaction mit Olaf et Bernardo en alerte. La main d'Olaf se porta vers le pan de son blouson qui peinait à couvrir une de ses armes de poing. Nous étions de nouveau en mode « flic » total.

Edward et moi nous nous écartâmes l'un de l'autre pour pouvoir dégainer sans nous gêner mutuellement, en cas de besoin. Olaf et Bernardo firent de même. Sans échanger un mot ni un regard, nous formâmes un carré pour surveiller chacun une direction. J'avais fait en sorte de me tourner vers les tigres qui approchaient, mais chacun de nous connaissait son boulot. J'avais peut-être des problèmes personnels avec Olaf, voire avec Bernardo, néanmoins, c'était bon de travailler avec des pros qui assuraient.

A nous quatre, nous couvrions toute la pièce, moins comme des flics que comme des soldats - comme des gens qui ont l'habitude de dégainer et de tirer les premiers. Malgré nos insignes, aucun de nous n'était réellement un flic. Les flics sauvent des vies ; nous, nous les prenons. Quatre exécuteurs dans la même pièce. Pour les civils, il ne faisait pas bon traîner dans les parages.

Deux vigiles en uniforme et armés fermaient la marche. Je ne leur accordai qu'un bref coup d'œil. Ce n'était pas leurs flingues qui me préoccupaient. Je faisais confiance à Edward pour gérer cet aspect-là de la confrontation.

La femme de devant était une rouquine. Elle possédait ce teint laiteux propre aux roux qui ont une couleur de cheveux naturelle. Alors qu'elle s'approchait, je distinguai un semis de taches de rousseur sous son fond de teint. Elle avait des yeux marron à l'apparence humaine. En fait, elle irradiait l'humanité et la bienveillance.

Par contre, les deux hommes qui l'encadraient ne gaspillaient pas d'énergie à tenter de se faire passer pour humains. Ils étaient grands tous les deux, environ un mètre quatre-vingts. Celui de gauche faisait quatre ou cinq centimètres de plus que l'autre. Il avait des cheveux blancs coupés très court et des yeux de tigre d'un bleu glacial - c'est-à-dire, les yeux qu'il devait avoir sous sa forme animale. Chez un métamorphe d'un autre type, c'est une séquelle indiquant qu'il a été forcé de prendre sa forme animale trop souvent et de la garder trop longtemps, mais chez un tigre-garou, c'est un signe que sa lignée est pure, un signe visible dès la naissance.

L'homme de droite faisait un tout petit peu moins d'un mètre quatre-vingts. Il avait des cheveux bouclés, noirs par endroits et blancs à d'autres, et des yeux d'un orange brillant, comme celui des flammes.

La femme me tendit la main.

—Je suis Ava, et vous devez être Anita.

Elle me souriait comme si nous étions un groupe d'hommes d'affaires en visite. Je pris sa main sans réfléchir, et reçus un choc semblable à une petite décharge électrique. Elle écarquilla les yeux, et sa bouche s'arrondit de surprise.

Je retirai ma main de la sienne en luttant pour ne pas l'essuyer sur mon pantalon tant ma paume me démangeait. Je ne devais pas lui laisser voir que ça m'avait perturbée. Il s'agissait peut-être d'une visite de courtoisie, mais chacun des deux camps allait aussi tenter d'évaluer le pouvoir de l'autre - une version plus dangereuse de ce qui s'était passé lors de ma rencontre avec les pratiquants du SWAT. Là-bas, ils m'auraient peut-être fait peur, mais ils ne m'auraient pas fait du mal. Ici... je n'en étais pas si sûre.

Ava, elle, s'essuya la main sur sa robe.

—Nous devrions peut-être attendre d'être en haut pour continuer les présentations, suggéra-t-elle d'une voix légèrement essoufflée.

—Il vaudrait mieux que personne d'autre ne m'envoie son pouvoir juste pour tester mes limites, dis-je à voix basse.

—Je n'ai fait que suivre les ordres, Anita.

—Et quels sont ces ordres, exactement ?

Sans répondre, elle se tourna vers les deux hommes.

—Voici Domino et Roderic.

Domino devait tirer son surnom de ses cheveux noirs et blancs. Il se contenta de m'adresser un signe de tête, que je lui rendis. Le tigre blanc me sourit et dit :

—Rick, Appelez-moi Rick.

J'acquiesçai avec un petit sourire. Je ne pouvais pas lui en vouloir de préférer ce diminutif.

—D'accord, Rick.

Ce fut alors que je sentis quelque chose, quelque chose d'autre. C'était Crispin, et il était très agité.

Je luttai pour maintenir mon attention sur les gardes du corps d'Ava - car c'est ce qu'étaient Domino et Roderic. Pas des professionnels, non, mais le genre de personnes avec lesquels vous préférez éviter de vous battre, à moins de ne pas avoir le choix. Ça fait des années que je suis toujours la personne la moins physiquement impressionnante dans toutes les situations violentes auxquelles je suis mêlée. Je sais juger le potentiel de mes adversaires.

Domino et Roderic avaient un gros potentiel, et ce n'était pas forcément positif. Pourtant, j'eus du mal à ne pas les lâcher du regard pour chercher Crispin. Il est mon tigre à appeler, ce qui signifie que, parfois, je perçois ses émotions. Là, il était bouleversé, effrayé, nerveux, et pas bien du tout dans sa tête.

Mais de la même façon que je percevais son agitation, je le sentais s'approcher de nous. Et j'avais beau continuer à les regarder, les deux dangereux tigres-garous qui se tenaient devant moi se rendirent compte que ma posture, mon langage corporel, et peut-être même mon odeur, avaient changé. J'étais tendue parce que je ne pouvais pas empêcher l'agitation de Crispin de se communiquer partiellement à moi. Et avec un peu d'entraînement, les métamorphes font de meilleurs limiers que n'importe quel flic. On ne peut pas leur cacher grand-chose.

—C'est quoi, le problème ? s'enquit Edward à voix basse.

—Demande-leur, répondis-je.

Rick ne souriait plus. Même Ava semblait mécontente. Mais ce fut Domino qui expliqua:

—On lui avait ordonné de monter et de nous attendre là-haut.

—Il est un peu pris entre deux feux, fis-je remarquer.

—Nul ne peut servir deux maîtres, répliqua Ava d'une voix qui se voulait apaisante mais qui frémissait de tension, comme si elle aussi se laissait contaminer par l'agitation de Crispin.

—Qui est pris entre deux feux ? interrogea Bernardo.

—Crispin.

Et comme si je l'avais invoqué en prononçant son nom, il apparut. Il se frayait un chemin parmi la foule très vite et très facilement, comme si son corps se composait d'eau, que les clients étaient des rochers et qu'il se coulait entre eux. Mais « couler » implique une notion de fluidité ; or, malgré sa grâce naturelle, ses mouvements étaient plutôt saccadés. Que lui arrivait-il ?

Les tigres le sentirent aussi. Domino pivota pour le regarder approcher. Avait-il perçu son odeur ou ses émotions ? Rick maintint son attention sur nous, mais la crispation de ses épaules hurlait qu'il voulait se retourner lui aussi. Il supposait que le plus grand danger dans la pièce était forcément l'autre métamorphe, et en temps normal, il aurait eu raison.

Crispin portait un tee-shirt d'un bleu presque aussi clair que ses yeux, un jean et pas de chaussures. Il ne s'était pas donné la peine d'en mettre. Si vous les laissiez faire, la plupart des métamorphes se baladeraient à poil tout le temps.

Il me tendit la main, et je fis un pas vers lui sans réfléchir. Domino s'interposa entre nous. Un son que je n'avais pas eu l'intention d'émettre monta de ma gorge - un grondement qui roula sur ma langue et s'échappa entre mes dents et mes lèvres, un grondement qui fit vibrer mon palais et m'emplit la bouche tel le goût d'un aliment. Je vis la tigresse blanche en moi ; ensemble, nous regardâmes Crispin. Il était à nous. Personne ne s'interposait entre nous et ce qui nous appartenait.

Je sentis Bernardo et Olaf s'agiter comme s'ils ne savaient pas quoi faire. Parce qu'il était Edward, Edward demeura immobile, mais je savais que quoi que je décide de faire, il m'appuierait.

Domino me dévisagea de ses yeux orange pleins de colère.

—Vous n'êtes pas ma reine, pas encore.

—Écartez-vous de notre chemin, dis-je, avec, dans la voix, ce léger grondement que j'en étais venue à associer aux métamorphes.

Extérieurement, j'étais humaine, mais le son qui montait de ma gorge ne l'était pas.

Ava toucha l'épaule de Domino.

—Elle sent le tigre.

Il se dégagea brusquement.

—Tu n'es pas ma reine non plus.

—Ne fais pas de scène, intervint Rick. Les instructions de Bibiana étaient très claires sur ce point.

— Elle n’a aucun droit de me donner des ordres, répliqua Domino, et je ne sus pas s'il parlait de Bibiana ou d'Ava.

Crispin tenta de contourner les autres hommes pour m'atteindre. Domino tendit une main pour le retenir, mais ses doigts ne rencontrèrent que de l'air. Crispin n'était pas aussi costaud que Rick et lui, mais il avait les réflexes d'un félin - apparemment, un félin plus rapide que Domino.

Celui-ci fit un pas en avant. L'énergie qui émanait de lui me disait qu'il était prêt à déclencher une bagarre. Rick le saisit par les épaules, et Ava se plaça devant lui en nous faisant face. Crispin prit la main gauche que je lui tendais, et je le fis passer derrière moi de manière à pouvoir le protéger tout en gardant les deux mains libres. Il est rapide, et il peut se battre si nécessaire, mais contre ces adversaires-là, il ne gagnerait pas. Le tigre noir et blanc avait une aura de mort latente. J'en étais si certaine que ça me donnait envie de dégainer un flingue.

—Tu aurais dû monter comme notre reine te l'avait ordonné, dit Ava.

—Anita avait besoin de moi, répliqua Crispin.

Il me dominait de son plus d'un mètre quatre-vingts. Ça faisait bizarre qu'un type aussi grand, aussi athlétique et aussi gracieux se planque derrière moi, qui n'étais aucune de ces trois choses.

—Tu te planques derrière elle, gronda Domino.

Les mains pâles de Rick se crispèrent visiblement sur les épaules de l'autre homme. Crispin les dépassait tous les deux, ce qui aurait dû diminuer l'impact de leur numéro de gros durs - sauf que ça n'était pas un numéro.

—Elle n'a pas besoin d'aide pour se battre, déclara Crispin.

—Tout le monde nous regarde, rapporta Edward.

Il avait raison. Les touristes savouraient le spectacle, anticipant une bagarre. Nous avions réussi à détourner leur attention des machines à sous, ce qui était un sacré exploit à Las Vegas. Il me semblait pourtant que nous n'avions rien fait de très intéressant jusque-là. Évidemment, trois d'entre nous portaient un coupe-vent et arboraient un insigne de marshal fédéral, sans compter que nous étions armés jusqu'aux dents et que ça se voyait quand même un peu. Ouais, ça devait être suffisant pour attirer l'attention des civils. Quant à Olaf, habillé tout en noir, il aurait eu l'air dangereux n'importe où.

—Continuons en haut, suggéra Ava d'un geste vague en direction du fond de la pièce et des ascenseurs.

Je regardai Domino, que Rick retenait toujours. Il était tellement furieux ! Était-ce vraiment une bonne idée de m'enfermer dans un ascenseur avec lui ? Probablement pas, mais il n'avait encore rien fait d'assez effrayant pour que je me défile.

—D'accord, dis-je. On vous suit.

CHAPITRE 29

Domino se calma suffisamment pour se placer à côté d'Ava et de Rick, dans l'ascenseur. Celui-ci était marqué « privé », et semblait ne desservir qu'un seul étage : le penthouse, supposai-je.

—Désolé, dit Rick, l'air sincère, mais vos gardes ne peuvent pas monter avec un arsenal pareil sur eux.

—Selon la nouvelle loi, on ne peut pas laisser nos armes dans la voiture, objectai-je. Du moment qu'un mandat a été émis, on doit pouvoir faire notre boulot au maximum de nos capacités, à tout moment, et on n'est pas autorisés à laisser nos armes dans un endroit où des civils pourraient s'en emparer.

—Vous mentez, cracha Domino.

Les tigresses noires et blanches grondèrent en moi. Le message était très clair : elles n'aimaient pas que je recule face à un mâle. Je fis un pas vers Domino, ce qui plaça Ava entre nous. Rick posa automatiquement une main sur le bras de l'autre homme.

—Domino, si vous ne sentez pas que je puisse dire la vérité, vous n'êtes pas assez dominant pour vous permettre de me faire chier à ce point.

Il émit un grondement sourd, pareil à celui du tonnerre.

—Je ne répondrai pas à votre appel, petite reine.

—Je ne vous ai pas appelé.

—Si. Vous nous avez tous appelés.

Rick passa un bras en travers de la poitrine de Domino et se rapprocha souplement de lui pour mieux le retenir.

—Il a raison, mademoiselle Blake. Vous nous avez appelés, il *y* a quelques mois.

Je soupirai, et ma colère commença à s'estomper, si bien que les tigresses en moi me donnèrent des coups de patte. Je ne pus m'empêcher de frémir. Même si je m'habitue peu à peu à la sensation de griffes intangibles me lacérant de l'intérieur, c'est presque impossible de ne pas réagir. Je sais que les dégâts ne sont pas réels, mais métaphysiques : ça me fait mal sans me faire

saigner pour autant. Je me suis soumise à des tas de tests médicaux pour m'en assurer. Donc, c'est juste de la douleur, et je peux ne pas y prêter attention, jusqu'à un certain point. Quand les tigresses s'agitent autant, je dois faire quelque chose pour les apaiser. Sinon, ça empire.

L'ascenseur était moins rapide que je ne m'y attendais. Les portes s'ouvrirent enfin sur deux autres vigiles en uniforme – les remplaçants de ceux que nous avions laissés en bas. Aucun des tigres-garous ne sortit ; ils me regardaient tous.

—Je n'avais pas l'intention de vous appeler, mais je ne m'excuserai pas de l'avoir fait. (Mes tigresses se rapprochaient de la surface. Alors, je dis ce qu'elles voulaient entendre – du moins, je l'espérais.) Si je suis assez puissante pour vous demander de venir, ce n'est pas à vous de décider si vous voulez obéir ou non.

Ava et Rick coincèrent Domino entre eux alors qu'il tentait de s'avancer vers moi.

—Garce.

Nouveaux coups de patte à l'intérieur, comme si les tigresses noires et blanches tentaient de jouer au base-ball avec ma colonne vertébrale. Merde, ça faisait mal.

Crispin posa les mains sur mes épaules, et cela m'aida. La tigresse blanche battit en retraite. Il n'était pas aussi dominant qu'elle l'aurait voulu, mais il était l'un des siens. La tigresse noire, au pelage presque aussi uniforme que celui d'une panthère noire – ses rayures ne se distinguent que dans une lumière très vive – continua à avancer en grondant, en feulant et en montrant ses crocs énormes.

—Pitié, dites-moi que Domino, ici présent, n'est pas votre seul tigre noir.

—La lignée noire est presque éteinte, répondit Ava.

J'approchai une des mains de Crispin de mon visage pour humer la tiède odeur de son poignet. Je frottai ma joue contre sa peau. La tigresse blanche remonta vers la surface, forçant la noire à reculer. Je portais d'autres couleurs en moi, tout un putain d'arc-en-ciel de couleurs impossibles qui n'existent dans aucun zoo... même si j'avais découvert que toutes avaient réellement existé autrefois. Certaines sous-espèces ont simplement disparu depuis plusieurs millénaires. Aujourd'hui, elles ne sont plus que des légendes.

—Si on pouvait sortir de cet ascenseur et avoir un peu plus de place pour respirer..., suggéra Edward.

—Tu n'as pas d'ordres à nous donner, humain ! aboya Domino.

—Il a un insigne ; vous, non, répliquai-je, le visage toujours enfoui dans la paume de Crispin.

Pas évident d'avoir l'air coriace en embrassant la main de quelqu'un, mais je ne pouvais pas faire mieux.

—Le marshal a raison. Sortons.

La voix de Rick était un peu tendue, ce qui signifiait qu'il s'accrochait à son compagnon encore plus fort qu'il n'en avait l'air. Les choses se présentaient décidément très mal.

—Que fera votre ami lorsque nous ne serons plus dans le champ des caméras de sécurité ? demandai-je en humant la chaude odeur du bras de Crispin.

—Il fera ce que Chang-Bibi lui dira de faire, répondit Ava.

—C'est-à-dire ?

Comme mon interlocutrice ne semblait pas comprendre la question, je précisai :

—Que veut-elle qu'il fasse ? Car, de toute évidence, il n'a pas envie de le faire.

—Tu devrais plutôt dire : « Qui veut-elle qu'il se fasse ? »

—Crispin ! s'exclama Ava.

Je fronçai les sourcils.

—Quoi ?

—Et la réponse, poursuivit Crispin sans se laisser impressionner par Ava, c'est : « Toi ». Elle veut qu'ils couchent tous les deux avec toi.

—Crispin, répéta Ava sur un ton hostile, presque coléreux.

Bernardo se pencha vers moi.

—Si on doit se battre, je préférerais que cela soit dans un endroit plus spacieux qu'un ascenseur.

Je sortis dans le couloir, et tout le monde me suivit. Je savais pourquoi Crispin et les autres marshals attendaient que je bouge la première, mais je venais juste de comprendre qu'à un certain niveau les tigres-garous me traitaient comme une « petite reine » pour reprendre l'expression de Domino. J'aurais parié qu'ils ne le faisaient pas exprès - c'était une réaction inconsciente, à la fois très avantageuse pour moi et un peu effrayante.

Le couloir était large, climatisé, et beaucoup plus élégant que le casino, ou que l'ascenseur avec ses murs blanc et crème. J'attendis que tout le monde m'y rejoigne pour dire :

—Écoutez, Domino, je n'étais même pas au courant. Mettez-la en veilleuse, et je vous promets de ne pas vous inscrire au menu à la rubrique « galipettes ».

En moi-même, j'ajoutai : *Pour la rubrique « colère », par contre, je ne promets rien.*

Domino me dévisagea, les sourcils froncés.

—Elle veut dire qu'elle ne couchera pas avec toi si tu ne veux pas coucher avec elle, clarifia Crispin.

—Merci de rester en dehors de cette discussion, le rabroua Ava.

Les vigiles nous regardaient, la main sur la crosse de leur flingue.

Ils voyaient nos insignes, mais ils voyaient aussi qu'on était armés et ils pigeaient que ça n'était pas l'entente cordiale entre nous et nos hôtes. Ce serait intéressant de voir de quel côté penchait vraiment leur loyauté. Edward se rapprocha de moi.

—Ou on se casse, ou on les accompagne. A toi de choisir.

Je soupirai. Franchement, j'aurais préféré partir. Mais les opérateurs resteraient morts, et la tête qu'on m'avait envoyée attendrait toujours d'être réunie avec le corps de son propriétaire avant les obsèques de celui-ci. J'avais senti une odeur de tigre à la morgue. Je ne m'étais pas trompée, et si je voulais suivre cette piste qui était la seule dont nous disposions, je devais rendre visite à Chang-Bibi.

—Anita, dit doucement Edward.

—On les accompagne, décidai-je.

—Et leurs armes ? lança Domino.

—On pourrait les mettre dans l'armoire blindée, offrit Rick.

—On ne vous donnera pas nos armes, répliqua Olaf.

—Nous sommes exclus de votre mandat, et vous n'avez pas d'autres agents de police avec vous. Vous ne vous présenterez pas devant notre reine avec des armes automatiques, dit calmement Rick.

—Laisseriez-vous quelqu'un rencontrer votre Maître de la Ville armé jusqu'aux dents ? ajouta Ava.

Je réfléchis et secouai la tête.

—Probablement pas.

—Et si nous poursuivions cette discussion en privé ? suggéra Edward après avoir jeté un coup d'œil vers le plafond et repéré des caméras de sécurité.

Je me demandai s'il y en avait partout à Las Vegas, si c'était la règle dans cette ville.

—Bien sûr.

Je serrai la main de Crispin dans ma main gauche, et il serra la mienne en retour d'un geste qui se voulait réconfortant.

—Je ne suis pas portée sur le viol, assurai-je à Domino. Si vous ne voulez pas de moi, aucun problème. Vous ne m'affolez pas précisément, non plus.

Il me montra les dents, et Rick l'agrippa à deux mains comme s'il craignait que Domino ne tente de me bondir dessus.

—Je dois obéir à ma reine, gronda Domino.

L'énergie de sa bête s'échappa de lui. Je me raidis, croyant qu'elle allait me frapper tel un coup de poing dans les reins. Mais ce fut très différent de ce que j'attendais. Pas de crépitement électrique, rien de violent : juste l'impression de baigner dans un parfum tiède et coûteux – à ceci près que ce n'était pas mon nez qui le percevait.

Peut-on sentir une odeur directement avec son cerveau ? Il me semblait que ce « parfum » touchait quelque chose de plus profond que mon odorat. La tigresse blanche et la noire se rapprochèrent de la surface, ouvrant une gueule grimaçante pour le goûter avec l'organe de Jacobson situé dans leur palais. Oui, le parfum de Domino leur plaisait.

Je reculai et glissai un bras autour de la taille de Crispin. Au contact du MP5, que je portais en bandoulière, je sentis le jeune tigre-garou hésiter. Puis il se rapprocha de moi, collant son flanc contre le mien, depuis la cuisse jusqu'à l'épaule. Cela m'éclaircit quelque peu les idées, mais les tigresses continuèrent à gronder en moi. Elles aimaient mieux Domino.

Celui-ci, toujours étreint par Rick, s'était figé. Ses yeux, d'un orange flamboyant, me regardaient différemment à présent.

—Vous avez une odeur étrangement familière.

Il n'avait plus l'air en colère, juste perplexe.

Je devais foutre le camp. Me rapprocher de n'importe lequel des tigres de Chang-Bibi était une mauvaise idée. D'un autre côté, c'était une mauvaise idée qui ne menaçait que ma vertu. Rien qui vaille la vie d'un autre flic, donc. Si je pouvais dégotter un indice susceptible de sauver des vies, cela en vaudrait-il la peine ? Bien sûr que oui. Avais-je envie d'ajouter un nouvel amant à mon tableau de chasse ? Bien sûr que non. Mais parfois, une femme doit se comporter en homme, ou quelque chose du genre.

Je sentis la colère me gagner. La métaphysique m'aiderait peut-être à résoudre ce crime, mais elle allait me baiser une fois de plus – sans doute au sens littéral du terme.

CHAPITRE 30

L'antichambre avait un carrelage blanc et des murs blancs. Tant de pâleur aurait pu me désorienter, sans les motifs or et argent embossés sur le papier peint. J'avais l'impression de me tenir à l'intérieur d'une fragile décoration de Noël. Une telle élégance me mettait presque mal à l'aise, comme si je risquais de casser quelque chose rien qu'en respirant trop fort. Les chaises étaient du genre rococo, qui ne convient qu'aux gens tout petits et très légers –, et encore, si ça ne les dérange pas d'être mal assis.

Nous étions entrés par une double porte, dont la jumelle se découpait dans le mur du fond. Elle donnait sur le sanctuaire où se trouvaient Bibiana et son cercle intérieur. Ava et Domino avaient disparu de l'autre côté ; Ava voulait parler à sa reine, et à mon avis, les autres préféraient que Domino s'éloigne de moi et de tous nos flingues. Rick n'en démordait pas : jamais nous ne pourrions approcher Chang-Bibi armés jusqu'aux dents.

Crispin s'était assis pour attendre que nous finissions de débattre. Il semblait parfaitement calme, comme si peu lui importait ce que nous déciderions. S'il était mal assis sur la chaise tarabiscotée, il n'en laissait rien paraître. Il m'avait semblé plus gêné dans la salle du casino.

—Votre mandat exclut les tigres-garous. Donc, vous pouvez nous empêcher de pénétrer dans votre sanctuaire. Mais vous ne pouvez pas nous confisquer nos armes, déclarai-je.

—Dans ce cas, vous n'entrerez pas, répliqua Rick. Pour être honnête, je pensais qu'au moins l'un de vous viendrait sans rien. D'après Ava, un de ces types est censé être votre casse-croûte. Depuis quand la nourriture a-t-elle besoin d'un flingue ?

—J'ai été personnellement menacée par un tueur en série qui vit ici, à Las Vegas. Il m'a semblé plus prudent d'amener de la nourriture capable de se défendre.

Rick eut une grimace signifiant qu'il ne pouvait pas me contredire sur ce point.

—D'accord, mais vous n'entrerez quand même pas avec tout votre arsenal.

Il y avait deux autres vigiles en uniforme près de la double porte. Ceux qui nous avaient accueillis à notre sortie de l'ascenseur attendaient dehors, dans le couloir. Quatre gardes armés, mais tous humains. Intéressant. A la place de Max, j'aurais plutôt choisi des tigres-garous. Ça m'intriguait qu'il ait opté pour le même genre de vigiles qu'on trouve dans tous les casinos. Certes, ils étaient plus nombreux que dans tous les autres casinos, mais ils restaient beaucoup moins impressionnants que la garde rapprochée de la plupart des Maîtres de la Ville.

—Alors, nous sommes dans une impasse. Vous refusez de nous laisser entrer avec nos armes, et nous refusons de nous en séparer.

—Il ne vous reste plus qu'à partir, conclut Rick. Je suis désolé.

—Et si deux d'entre nous remettaient la plupart de leurs armes aux deux autres qui resteront ici, à l'extérieur ? suggéra Edward.

Je le dévisageai.

—Tu as dit qu'il fallait qu'on vienne ici, Anita. Tu tiens vraiment à parler à leur reine, ou pas ?

Je soutins son regard si bleu, si froid, si vrai, et je hochai la tête.

—Oui, j'y tiens vraiment. Et je tiens à le faire avant la tombée de la nuit, quand les vampires se remettront en chasse.

—Les unités tactiques procèdent parfois ainsi quand elles doivent négocier, dit Edward.

Je voulais répliquer : « Mais tu as eu un mauvais pressentiment tout à l'heure, quand on était en bas. » Malheureusement, je ne pouvais pas dire ça à voix haute devant les gardes de l'autre camp. Je soupirai.

—D'accord. (J'ôtai mon coupe-vent et fis passer la bandoulière de mon MP5 par-dessus ma tête.) Qui me le tient ?

Edward me tendit la main. J'écarquillai les yeux.

—Toi, tu viens avec moi.

—Non. Je reste dehors avec tout le matos, et si tu appelles à l'aide, je déboule telle la cavalerie.

Nous nous dévisageâmes une minute. Je tentai de réfléchir rationnellement à ce qu'il venait de dire, au lieu de me laisser obnubiler par mon pouls soudain affolé. Je lui donnai mon MP5.

—Merci, dit-il, et je sus qu'il ne parlait pas du semi-automatique, mais du niveau de confiance que celui-ci représentait pour moi.

—De rien. Mais comment m'entendras-tu si j'appelle à l'aide ?

—J'ai suffisamment d'oreillettes et d'émetteurs radio.

Bien entendu. Vous pouvez compter sur Edward pour apporter les bons joujoux quand il vient s'amuser avec vous. Je continuai à me déséquiper, puis m'interrompis brusquement.

—Attends un peu. Si tu restes ici, qui va m'accompagner à l'intérieur ?

—Merde, dit Bernardo avec conviction.

Lui aussi entrepris d'ôter son coupe-vent.

—Attends une minute. (Edward se tourna vers Rick.) Vous leur laissez garder quoi ?

—Disons, leurs couteaux et une arme de poing.

—Merci pour le flingue, grimaçai-je.

Il eut un sourire en coin.

—Vous en planqueriez un sur vous de toute façon. Comme ça, je saurai où il est.

—Vous pourriez nous fouiller, suggérai-je.

—J'ai attendu que vous descendiez de l'ascenseur. Les autres aussi. Je n'ai pas envie de vous toucher, petite reine. Franchement, moins je vous approcherai, mieux je me porterai.

—Vous n'êtes pas à mon menu du jour ? m'étonnai-je.

—Je devais *y* être, mais je vais demander une autre affectation.

—Dois-je me vexer ?

—Non, au contraire. C'est un compliment. Si vous étiez juste un bon coup, pas de problème. J'aime le sexe. Mais vous n'êtes pas juste un bon coup. Vous êtes le pouvoir incarné, et des tas de choses dont je ne connais même pas le nom. En revanche, je suis certain que vous êtes dangereuse, et pas seulement à cause de votre insigne ou de vos flingues. Vous êtes dangereuse pour moi, pour Domino, et même pour Crispin. (Du menton, il désigna le jeune tigre-garou, qui attendait patiemment sur une des chaises inconfortables.) Il vous suit du regard tel un toutou.

Je jetai un coup d'œil à Crispin, qui demeura placide comme si ce commentaire ne le touchait pas le moins du monde.

—Je n'ai pas fait exprès, fut tout ce que je trouvai à dire.

—Je vous crois. Vous êtes pareille aux survivants d'une attaque de métamorphes, encore inconsciente de votre nouvelle nature.

—Elle acquiert de nouveaux pouvoirs comme une tigresse-née, contredit Crispin.

Rick acquiesça.

—J'ai remarqué. Maintenant, que ceux d'entre vous qui veulent entrer se débarrassent de leurs armes.

Je recommençai à me déséquiper et à tendre mon matos à Edward, au fur et à mesure. Bernardo fit de même, confiant ses flingues à Olaf. Edward nous distribua des oreillettes et des émetteurs à tous les trois. Rick ne protesta pas. Une fois de plus, ce n'était pas la réaction que j'attendais de sa part.

—Je les ai réglés pour qu'ils émettent en continu, expliqua Edward. Donc, Otto et moi entendrons tout ce qui se passera à l'intérieur.

Une idée me traversa l'esprit.

—C'est quoi, la portée de ces bidules ? Je ne voudrais pas que n'importe qui puisse nous espionner.

Edward sourit.

—Je préfère ne pas te répondre devant notre hôte.

—Ne faites pas attention à moi, dit Rick.

—Mais elle est assez courte pour que nos amis de Las Vegas ne puissent pas surprendre ce que nous dirons à moins de se trouver avec nous dans cette pièce.

—D'accord.

Je comprenais qu'Edward ne veuille pas dire à Rick – et à travers Rick, à l'ensemble des tigres-garous – à quelle distance ils devraient nous emmener, Bernardo et moi, pour que nous ne puissions pas les appeler à l'aide, Olaf et lui. J'aurais aimé connaître cette portée, mais j'avais confiance en Edward. J'avais suffisamment confiance en lui pour remettre ma vie et ma mort entre ses mains. Je ne pouvais pas faire de plus grand compliment à un autre exécuteur.

Sans tout le reste de l'équipement, mais avec la radio en plus, je dus réajuster les bretelles de mon holster. Les holsters réglables sont vraiment une belle invention. Bernardo faisait la même chose de son côté avec ses couteaux et son flingue.

—Comment as-tu deviné que c'était toi qu'Edward enverrait là-dedans avec moi ? demandai-je en resserrant les lanières de mon dernier fourreau.

Bernardo me jeta un regard mécontent, limite boudeur. Puis il se redressa en se palpant le corps, par réflexe, pour vérifier la nouvelle position de ses armes.

—Parce que si c'est la cavalerie qui doit venir à la rescousse, les gros flingueurs restent dehors, et ni Edward ni toi ne me considérez comme un assez gros flingueur.

Je me demandais ce que je pouvais bien répondre à ça quand Edward m'épargna cette peine.

—Si je ne te faisais pas confiance, Bernardo, je ne l'enverrais pas là-dedans avec toi pour seul renfort.

Bernardo et lui se regardèrent longuement, puis Bernardo hocha la tête.

—D'accord. Mais tu sais aussi bien que moi que tu aurais envoyé Olaf si tu n'avais pas peur qu'il la bouffe toute crue.

—Je croyais qu'on était les seuls à bouffer des gens tout crus, lança Rick, une main sur la poignée de la porte.

Je lui jetai le regard que méritait ce commentaire. Il sourit.

Crispin s'était levé et approché de moi. Il attendait que j'aie fini de me préparer. Apparemment, ça ne lui posait pas un problème de me suivre où que ce soit. Il en avait déjà fait assez pour s'attirer des ennuis avec la hiérarchie de la plupart des groupes d'animaux que je connaissais. L'insubordination ne fait pas bon ménage avec les poils. Rick lui toucha le bras.

—Ou tu attends ici avec ses amis, ou tu y vas seul et en premier.

—Je veux rester avec Anita.

—Tu as déjà désobéi à un ordre direct de ta reine et de ton maître. N'aggrave pas ton cas, Crispin. (L'expression de Rick s'adoucit.) S'il te plaît. Reste ici, ou passe devant.

Je ne protestai pas, car Rick avait raison. Crispin s'était déjà attiré suffisamment d'ennuis potentiels.

Il se tourna vers moi.

—Que veux-tu que je fasse ?

Je clignai des yeux. Ce que j'aurais vraiment voulu qu'il fasse, c'est qu'il ne me pose pas cette question. Ce que je voulais vraiment, c'est qu'il prenne sa décision lui-même, au cas où ce serait la mauvaise. Mais quand on est dominante, il faut assumer. Et merde.

S'il restait avec Edward et Olaf, il serait plus en sécurité. S'il passait devant moi, Chang-Bibi le punirait peut-être, mais je pourrais le rejoindre et l'utiliser pour m'aider à contrôler les tigresses en moi.

—S'il passe devant, que lui arrivera-t-il ?

—Il mérite d'être puni, mais dans la mesure où il est votre tigre blanc à appeler, ce sont les règles vampiriques qui s'appliqueront à lui.

—Vous ne pouvez pas lui faire du mal parce qu'il m'appartient, traduisis-je.

Rick acquiesça.

—Tant que vous resterez ici, oui.

Nous nous regardâmes. Je ne le connaissais pas suffisamment pour arriver à déchiffrer son expression ; pourtant, celle-ci me disait clairement que, si je laissais Crispin à Las Vegas, il lui arriverait sans doute malheur. Jean-Claude n'allait pas apprécier que je rentre à la maison avec un supplément de bagages, mais je ne pouvais quand même pas abandonner Crispin à son sort, pas vrai ?

—Vas-y, Crispin, dis-je. On te suit.

Il nous dévisagea tour à tour, Rick et moi, puis hocha la tête et se dirigea vers la double porte du fond. Celle-ci se referma derrière lui en silence. Un de moins.

Olaf prit enfin la parole.

—Tu ne te poses pas la question de savoir pourquoi je n'ai pas demandé à t'accompagner à la place de Bernardo ?

Je me tournai vers lui. Il affichait son vieux masque de colère, d'arrogance et d'autres sentiments ténébreux que je ne parvenais pas à déchiffrer.

—Je pensais que tu protesterais, effectivement.

—Si tu es la femme de Ted, c'est à lui de choisir qui t'accompagne. C'est son boulot de te protéger, pas le mien.

Je laissai filer le « la femme de Ted » pour me concentrer sur quelque chose que je comprenais.

—Je n'ai besoin de personne pour me protéger, Otto. Je me débrouille très bien toute seule.

—Toutes les femmes ont besoin d'être protégées, Anita.

Bernardo me toucha le bras.

—Nous n'avons pas de temps à perdre. Renonce à avoir le dernier mot.

Je pris une grande inspiration, la relâchai et reportai mon attention sur Olaf.

—À l'occasion, demande à Edward lequel de nous trois il choisirait en priorité pour couvrir ses arrières.

Puis j'adressai un signe de tête à Rick, qui ouvrit la porte. Bernardo me jeta un regard de biais. Je m'avançai, et il me suivit. Ou peut-être rechignait-il simplement à pénétrer le premier dans le sanctuaire des tigres-garous.

CHAPITRE 31

Nous sortîmes de la salle d'attente et pénétrâmes dans une boîte. D'accord, c'était peut-être une pièce, mais plus petite que l'ascenseur qui nous avait amenés à l'étage, et aucune fenêtre ne se découpait dans ses murs uniformément gris. Je sais reconnaître du métal quand j'en vois, et je compris tout de suite que quelque chose clochait. Comme la double porte coulissait derrière nous, je dis dans mon micro :

—Tu vas perdre le signal pendant quelques minutes.

—Pourquoi ?

—Je crois qu'on est dans un sas d'insonorisation. Puis la porte se referma, et seul un crépitement d'électricité statique résonna encore dans mon oreillette. A tout hasard, j'appelai quand même :

—Edward ? Edward, si tu m'entends, dis quelque chose.

—Il ne peut pas, lâcha Bernardo, l'air dégoûté. (Il foudroya Rick du regard.) C'est pour ça que vous n'avez pas protesté contre les radios. Vous saviez qu'elles ne nous serviraient à rien.

Rick haussa les épaules en souriant comme si notre déconfiture le ravissait.

—Vous radios fonctionneront de nouveau une fois que nous serons dans la pièce voisine. Parole de scout, dit-il en faisant le salut réglementaire.

—Vous avez vraiment été scout ? demandai-je. Il acquiesça.

—Max voulait qu'on ait une enfance américaine typique ; alors, il a créé une troupe juste pour nous, afin qu'on n'effraie pas les humains.

Je tentai de me représenter une troupe entière de petits tigres-garous. J'étais à la fois amusée et impressionnée.

—Cette troupe est-elle toujours active ?

—Son chef actuel se tient juste devant vous.

—Garde du corps la nuit, chef de troupe scout le jour. Qui êtes-vous, Clark Kent ? grimaça Bernardo.

Rick gloussa.

—Bien. Maintenant, que remarquez-vous d'autre au sujet de cette pièce ?

—C'est un test, n'est-ce pas ? devinai-je.

—Quel genre de test ? s'enquit Bernardo, méfiant.

—Les murs sont en métal renforcé. Je parie qu'ils peuvent résister à l'assaut d'un vampire ou d'un métamorphe, afin que personne ne puisse se forcer un chemin jusqu'à votre sanctuaire.

Rick acquiesça, satisfait.

—Excellent.

Ce fut Bernardo qui poursuivit :

—C'est pour ça que vous n'avez pas voulu nous laisser emporter notre artillerie lourde.

—Encore un point pour vous, approuva Rick.

—C'est une interro notée? demandai-je.

Rick acquiesça de nouveau, et son sourire s'estompa.

—Oh, vous serez noté, oui.

—Mais ce n'est pas vous le professeur, j'imagine ?

—Non, concéda-t-il, l'air solennel.

—Alors, est-ce qu'on a réussi ? voulut savoir Bernardo.

—Je détesterais que notre silence radio rende nos renforts nerveux, ajoutai-je.

—Bonne remarque, approuva Rick. Que sentez-vous d'autre, marshal Blake ?

—Nous nous trouvons dans une boîte en métal qui bloque tous les signaux électroniques et la plupart des créatures surnaturelles - ou du moins, elle les ralentit.

—Quoi d'autre ?

Je foudroyai Rick du regard.

—Que voulez-vous de moi ?

—Cette énergie à cause de laquelle nous avons tous attendu que vous sortiez de l'ascenseur la première.

—Vous souhaitez que j'utilise mes tigresses pour sentir quelque chose.

—S'il vous plaît.

—C'est pour ça que vous m'avez séparée de Crispin, parce qu'en tant que vampire je pourrais utiliser les capacités de mon animal à appeler, et vous ne sauriez pas déterminer quelle partie du résultat m'est imputable, à moi et à moi seule.

—Exactement.

Je soupirai. Je ne pouvais pas lui répondre que je ne voulais pas invoquer l'énergie de mes tigresses alors que nous étions sur le point d'entrer dans une pièce pleine de tigres-garous. Mais je portais d'autres bêtes en moi. Alors, je me concentrai sur cet endroit sombre et silencieux, et j'appelai ma louve.

Elle se faufila entre les arbres de la forêt obscure sous la forme de laquelle je me représente la tanière de mes bêtes. Bien sûr, ce n'est pas réellement là qu'elles se tapissent, mais mon esprit humain avait besoin d'une image concrète à laquelle se raccrocher, et j'avais choisi celle-là.

Ma louve est blanche et crème avec des marques noires, énorme et magnifique. Chaque fois que je la vois, elle me rappelle d'où viennent les malamutes de l'Alaska, les huskies et une dizaine d'autres races de canidés. Je distingue des traces d'eux en elle, mais dès que je regarde au-delà de la beauté de sa fourrure et que je scrute ses yeux, l'illusion du chien se dissipe. Les yeux de ma louve sont sauvages ; ils sont ceux d'une créature qui jamais ne se roulerait en boule devant un feu de cheminée, le soir.

—Vous sentez le loup, commenta Rick en grimaçant - soit parce qu'il s'efforçait de percevoir une autre odeur, soit parce que celle-ci lui déplaisait.

Son expression était celle d'un tigre qui renifle ou d'un humain dégoûté. Et certes, il était sous sa forme humaine, mais je ne pouvais pas savoir à quel point il réfléchissait comme un tigre.

Je m'approchai des murs. Je n'eus pas besoin de les sentir : si près de la surface, ma louve avait abattu une partie des boucliers que je maintiens constamment autour de moi. Certains d'entre eux sont devenus une sorte de gilet pare-balles métaphysique que j'enfile chaque jour avant de sortir de chez moi - un réflexe si inconscient que, parfois, j'oublie que je dois les baisser pour faire certaines choses. Voilà comment j'avais bloqué une magie que j'aurais dû percevoir facilement. Ce qui prouvait bien à quel point j'étais nerveuse de me retrouver entourée de tigres-garous sans aucun autre animal physique pour me soutenir.

La magie contenue dans les murs rampa sur ma peau, me donnant la chair de poule et hérissant les poils de mes avant-bras.

—C'est quoi ce truc, bordel ? m'exclamai-je.

—Vous ne pouvez pas l'identifier ? demanda Rick.

Je secouai la tête et hasardai :

—De la magie destinée à bloquer tous les autres types de magie.

—Bien vu.

—Sérieusement, intervint Bernardo. Si notre silence radio se prolonge encore un peu, vous allez découvrir à quel point vos portes sont résistantes à un assaut d'artillerie lourde... ou pas.

—Vous me menacez ? s'enquit gravement Rick.

Bernardo écarta les mains.

—Moi, non. Mais je connais les amis que nous avons laissés dehors. Ils ne sont pas du genre patient.

Rick me regarda. Je haussai les épaules et acquiesçai.

—Ted voudra savoir ce qui nous arrive.

—Ce qui t'arrive, à toi, rectifia Bernardo.

—Tu fais aussi partie de cette équipe.

—Ouais, mais je ne suis pas sa « femme », dit-il en dessinant des guillemets dans les airs avec ses doigts.

Commençait-il à croire le mensonge que nous avions concocté pour Olaf ? Ne sachant pas comment réagir, je gardai le silence. Dans le doute, toujours fermer sa gueule.

Rick nous dévisageait tour à tour, avec une expression bien trop pensive pour un simple garde. D'un autre côté, je n'avais pas cru une seule seconde qu'il était un simple garde -, sinon sa reine ne l'aurait pas inscrit à mon menu.

—Alors, on a réussi votre test ? m'impatientai-je.

—Encore une question.

—Je vous écoute.

—Pourquoi sentez-vous le loup ?

Je me rendis compte que ma louve était toujours à fleur de surface. J'avais invoqué son énergie, mais je ne l'avais pas renvoyée dans son antre. Elle semblait se satisfaire de rester juste sous ma peau sans chercher à se manifester, et cela me procura une authentique bouffée de joie. Depuis des mois, je bossais dur pour apprendre à collaborer avec mes bêtes intérieures au lieu de les combattre.

La louve me regarda comme si elle se tenait devant moi. Un instant, je scrutai ses yeux ambrés. Quand je souhaitai quelle s'en aille, elle se volatilisa. Je ne la vis pas battre en retraite le long du sentier dans ma tête - elle se volatilisa purement et simplement. Je crus d'abord qu'elle avait disparu pour de bon. Puis en me concentrant, je la sentis, pâle et lointaine au fond de cette forêt irréelle. Elle était toujours là, mais je pouvais désormais l'invoquer et la renvoyer en un clin d'œil.

Je luttai pour contrôler mes émotions et ne pas montrer à quel point cela me ravissait. Bernardo était trop observateur, et les métamorphes... n'en parlons pas.

—Vous ne sentez plus le loup, constata Rick. Comment pouvez-vous sentir le tigre une seconde et le loup la seconde d'après ?

—Votre Maître de la Ville connaît la réponse à cette question. S'il n'a pas daigné la partager avec vous, ce n'est pas mon problème.

Rick acquiesça sans se vexer, comme si c'était parfaitement logique.

Je n'entendis pas Edward tambouriner à la porte, mais je sentis vibrer les battants en métal. Rick jeta un coup d'œil à ceux-ci, puis posa la main sur le panneau à côté duquel il se tenait. Un scanner à empreintes digitales. La double porte du fond s'ouvrit avec un sifflement d'air libéré.

CHAPITRE 32

Edward hurlait dans son micro.

—Anita, Bernardo ! Répondez, bordel !

—On est là, dis-je.

—Tout va bien, ajouta Bernardo.

—Que s'est-il passé ? voulut savoir Edward.

—La première pièce est une boîte en métal insonorisée qui ne laisse passer aucun signal électronique. On a dû répondre à tout un tas de questions avant qu'ils nous laissent aller plus loin.

Tout en parlant, je promenai un regard à la ronde. Je me trouvais dans un salon blanc et élégant, dont les fenêtres offraient une vue spectaculaire sur le Strip. Des coussins crème, argentés, voire incrustés d'or, foisonnaient sur les énormes divans. Entre ceux-ci se dressait une table basse en verre et en argent. La pièce ressemblait au salon de Jean-Claude, mais en plus grand. Au lieu de me sentir en terrain familier, donc plus détendue, je trouvais ça légèrement flippant.

—Parlez-moi, vous tous, réclama Edward.

—Nous sommes dans un salon, dis-je.

—Avec une vue magnifique sur le Strip, précisa Bernardo.

Rick le remercia pour ce commentaire, puis se dirigea vers un couloir au fond de la pièce. Avant qu'il l'atteigne, Ava en sortit. Les deux métamorphes échangèrent quelques phrases à voix basse, puis Ava se dirigea vers nous tandis que Rick disparaissait par la porte au bout du petit couloir.

—Où est Crispin ? lançai-je.

—En sécurité, répondit Ava. Je vous le promets. Nous voulions juste vous parler un peu hors de sa présence.

—Encore des tests ? s'enquit Bernardo.

—Pas exactement.

—Ava, dis-je pour indiquer à Edward de qui il s'agissait, quand allons-nous voir Chang-Bibiana ?

—Rick va lui rapporter ce que vous avez dit dans le sas. Ensuite, soit elle viendra ici, soit nous vous conduirons à elle.

—Qui décidera si c'est l'un ou l'autre?

—Elle, bien entendu.

—Et quand Crispin nous rejoindra-t-il ?

—Quand Chang-Bibi le désirera.

—Parce que c'est la reine, dis-je en essayant de réprimer le sarcasme dans ma voix, et en échouant probablement.

—Tout à fait, acquiesça Ava sans se troubler. Voulez-vous vous asseoir ?

J'échangeai un regard avec Bernardo, qui haussa les épaules.

—Volontiers.

Nous nous installâmes aux deux extrémités du même canapé. Ainsi, aucun de nous deux ne tournait le dos à une porte, et nous couvrions visuellement toute la pièce. Nous avions choisi nos places sans nous consulter. Bernardo me jeta un coup d'œil en s'asseyant, et comme nos regards se croisaient, il eut un petit sourire. Il ne flirtait pas avec moi, il approuvait juste la façon instinctive dont nous nous étions réparti la surveillance de la pièce.

—Puis-je vous offrir du café, du thé, de l'eau, peut-être ? demanda Ava.

—Un café, ce serait génial, répondis-je.

—De l'eau pour moi, si elle est en bouteille, répondit Bernardo.

—Entendu.

Ava sortit, nous laissant seuls dans l'immense pièce blanche. Le soleil de Las Vegas cognait contre les baies vitrées, qui occupaient presque tout le mur d'en face. Même avec la clim à fond, on sentait la chaleur du dehors palpiter telle une présence malveillante.

—Pourquoi de l'eau en bouteille ? interrogeai-je.

—Parce que quand tu voyages, l'eau du robinet est le truc le plus susceptible de te rendre malade. Si tu ne bois que de l'eau minérale, tu peux bouffer presque n'importe quoi à côté.

—C'est logique, concédai-je.

Bernardo commença à décrire la pièce pour Edward: dans quelle direction se trouvaient les fenêtres, comment étaient disposés les portes et le mobilier.

—Tu veux ajouter quelque chose, Anita ? demanda Edward dans mon oreillette.

—Non. Il n'a rien oublié.

—Merci, sourit Bernardo.

—De rien.

Un grognement dégoûté résonna à mon oreille.

—Dommage que tu ne sois pas ici avec nous, grand, dit Bernardo.

—Dommage, en effet, acquiesça sobrement Olaf, mais d'une voix assez grave pour me faire frissonner – et pas de plaisir.

—Qu'est-ce que tu penses vraiment d'Otto ? demanda Bernardo.

Je lui jetai un regard incrédule.

—Comme si j'allais te parler d'un coéquipier alors qu'on est en liaison radio avec lui.

Il eut un sourire grimaçant.

—Ça ne coûtait rien d'essayer.

—Et tu espérais que ça te rapporte quoi ?

Je ne reçus jamais de réponse, car Ava émergea de nouveau du couloir, flanquée de Rick et de Domino. Bernardo et moi nous nous levâmes.

—Chang-Bibiana du clan des tigres blancs ! clama Ava d'une voix forte et nette.

La double porte au bout du petit couloir s'ouvrit, livrant passage à Chang-Bibi. Crispin lui tenait le bras. *Elle devait être un peu plus grande que moi parce que sa tête arrivait au-dessus de l'épaule du jeune homme,* songeai-je d'abord. Puis je me ravisai en voyant ses talons aiguilles. Dix centimètres, au moins. Du coup, impossible d'estimer sa taille réelle. Mais d'autres choses m'apparaissaient beaucoup plus clairement.

Ses cheveux blancs cascadaient jusqu'à sa taille en ondulations parfaites. Son maquillage soulignait ses prunelles de tigre bleu pâle dans son visage humain. Elle avait des yeux en amande, et quelque chose dans sa structure osseuse qui évoquait ses lointaines origines chinoises. Quelques mois plus tôt, j'avais appris que les tigres-garous avaient été forcés de fuir leur patrie, des siècles auparavant, durant le règne de l'empereur Qin Shi Huang. Considérant toutes les créatures surnaturelles comme des menaces, celui-ci les faisait massacrer à vue. Les tigres-garous s'étaient réfugiés dans d'autres pays, où ils avaient été forcés de se marier à des étrangers et d'altérer la pureté de leur race. Aujourd'hui, la plupart d'entre eux ressemblent à la population de l'endroit où ils vivent.

Pourtant, il y avait quelque chose de très exotique chez Bibiana. Alors qu'ils avaient les mêmes yeux et la même couleur de cheveux, Crispin paraissait ordinaire à côté d'elle. Avec des yeux humains, il aurait semblé tout à fait à sa place dans n'importe quel bar ou n'importe quelle boîte de nuit, un

samedi soir. Chang-Bibi aurait détonné partout, comme si elle possédait une aura d'étrangère impossible à dissimuler.

Elle portait une robe blanche aux longues manches soyeuses, dont le décolleté en V exposait la naissance de ses seins pâles. La ceinture soulignait la finesse de sa taille et la rondeur de ses hanches. Elle venait d'une époque où la maigreur n'était pas à la mode, et elle avait l'air voluptueuse. Je ne trouvais pas d'autre adjectif pour la décrire : elle était voluptueuse.

Quelqu'un me toucha le bras. Bernardo. Je sursautai légèrement et reportai mon attention sur lui.

—Ça va ? s'inquiéta-t-il.

Je hochai la tête et pris une inspiration tremblante. Merde, elle m'avait ensorcelée comme un vampire, mais pas avec son regard - avec tout son être, apparemment. Merde, merde, et triple merde.

J'invoquai ma louve, mais ma tigresse blanche s'interposa en grondant. Je ne voulais pas que mes bêtes se battent en moi. D'abord, parce que ça faisait un mal de chien. Ensuite, parce qu'il valait mieux que les tigres-garous ne se rendent pas compte que je ne les maîtrisais pas à la perfection.

Je laissai la louve battre en retraite au cœur de la forêt. La tigresse, elle, continua à faire les cent pas en moi. Elle n'allait m'être d'aucune aide contre la fascination exercée par la reine blanche.

—Je suis Bibiana, épouse de Maximilian, Maître Vampire de la Ville de Las Vegas, Nevada.

Bernardo me toucha de nouveau le bras, et j'acquiesçai.

—Je suis Anita Blake... (j'hésitai) petite amie de Jean-Claude, Maître Vampire de la Ville de St. Louis, Missouri, et marshal fédéral.

—Ava m'a dit qu'il s'agissait d'une visite de courtoisie.

—En effet, mais je voudrais quand même vous poser quelques questions sur l'affaire qui m'amène dans le Nevada. Si nous pouvions élucider ce crime, cela aiderait vos gens tout autant que les humains.

—Etes-vous venue chez moi pour me saluer selon les règles de la communauté surnaturelle, ou pour m'interroger en tant que marshal, Anita ?

J'humectai mes lèvres brusquement desséchées. Pourquoi avais-je autant du mal à me concentrer ? Que me faisait cette femme ? Jamais je n'avais eu ce genre de problème en présence d'un métamorphe autre que les hommes de ma vie.

—Je...

Impossible de réfléchir.

Bernardo me pressa le bras, et cela m'aida un peu. Je me déplaçai pour pouvoir prendre sa main droite dans ma main gauche. Ainsi, chacun de nous gardait sa bonne main libre pour dégainer.

Bernardo haussa les sourcils mais ne se dégagea pas. Je me réjouis que ce soit lui qui m'ait accompagnée, car c'était le seul gaucher de notre petite équipe. Si Edward ou Olaf avaient été à sa place, l'un de nous aurait eu sa bonne main occupée.

Le contact de sa main tiède et solide dans la mienne m'éclaircit quelque peu les idées. Intéressant. Je n'avais même pas eu besoin d'invoquer l'ardeur ; il me suffisait d'un autre humain à toucher, et la fascination que Chang-Bibi exerçait sur moi diminuait.

—Je suis très honorée que vous ayez accepté de me recevoir, mais me feriez-vous l'honneur encore plus grand de répondre à quelques questions d'ordre professionnel plutôt que social ? J'implore votre indulgence. Il s'agit d'un crime particulièrement effrayant.

—Je trouve très triste que nos braves policiers aient été massacrés de la sorte, déclara Chang-Bibi d'un air chagrin.

Serrant le bras de Crispin un peu plus fort, elle se dirigea vers le canapé situé face au nôtre, et le jeune homme l'escorta docilement. Elle s'assit en lissant sa robe sous elle. Crispin fit automatiquement un pas vers moi. Je lâchai Bernardo et lui tendis la main. Il s'approcha avec un large sourire.

—Crispin. Viens t'asseoir près de moi, réclama Chang-Bibi.

Bien que visiblement contrarié, il obtempéra. Et dès l'instant où elle posa la main sur sa cuisse, je fus de nouveau fascinée. Je sentais presque le poids de sa main sur ma propre cuisse.

—Merde, chuchotai-je en reprenant la main de Bernardo.

Cela me rasséréna, mais je commençais à comprendre ce qui clochait.

—C'est quoi, le problème ? demanda Bernardo.

—Je crois qu'elle se sert de Crispin pour m'atteindre.

—Bien vu, Anita. Même s'il est votre tigre à appeler, je reste sa reine. Et à travers le lien qui vous unit à lui, je suis aussi la vôtre, semble-t-il.

Je secouai la tête.

—J'ai besoin de vous pour résoudre cette affaire. Votre époux, Max, a promis à la police de Las Vegas que je l'aiderais.

—Max voulait que vous veniez ici, et moi aussi, répliqua Chang-Bibi.

Elle se mit à dessiner de petits cercles sur la cuisse de Crispin, et je le sentis sur ma propre jambe. Merde, merde, merde.

—Elle ne va pas nous aider, dis-je.

Et sans lâcher la main de Bernardo, je pivotai vers la porte par laquelle nous étions arrivés.

—Mais si, Anita. J'ai bien l'intention de le faire, me détrompa Chang-Bibi.

Je reportai mon attention sur elle en faisant remonter ma main le long du bras de Bernardo. Sentir sa chaleur et ses muscles sous ma paume m'aidait à réfléchir. Je ne savais pas trop pourquoi, mais, apparemment, le contact de n'importe qui d'autre qu'un tigre faisait l'affaire. Puis une pensée me traversa l'esprit : n'importe qui d'autre qu'un tigre, ou n'importe qui d'autre qu'un tigre blanc,?

—Alors, cessez ces petits jeux, dis-je sévèrement.

—Il fallait que je sache si Crispin vous appartenait davantage qu'à moi. Non seulement il ne peut pas résister à mon contact, mais à travers lui, je bénéficie d'un accès à vous. C'est parfait.

—Pourquoi voulez-vous avoir accès à moi ?

—Parce que la porte est là, répondit Chang-Bibi.

Et je ne trouvai rien à répliquer, car même si son visage était humain, son expression parfaitement neutre me rappelait celle d'un animal sauvage. Elle ne cherchait pas à me faire du mal, mais elle se fichait de m'en faire. Que je vive ou que je meure, cela lui était bien égal. Son indifférence n'était pas celle d'une sociopathe, mais pas loin. Elle ne réfléchissait pas comme un être humain, mais plutôt comme une tigresse dotée d'un cerveau humain. Ce qui changeait complètement la tonalité de cet entretien. Je ne pouvais pas raisonner avec elle ainsi que je l'aurais fait avec Max. Peut-être ne pouvais-je pas raisonner avec elle du tout.

—Que se passe-t-il, Anita ? interrogea Edward.

Sa voix dans mon oreille me fit sursauter.

—Si vos amis souhaitent se joindre à nous, dites-leur de venir, je vous en prie. Les radios sont si impersonnelles, susurra Chang-Bibi.

Je m'humectai de nouveau les lèvres et tentai de calmer les battements de plus en plus affolés de mon cœur.

—Les autres marshals gardent nos armes. Rick n'a pas voulu nous laisser entrer avec.

Elle jeta un coup d'œil à l'intéressé.

—Sont-ils donc si dangereux ?

—Oui, Chang-Bibi, je le crois. Elle acquiesça et reporta son attention sur nous.

—Je fais confiance à Roderic et à son jugement pour ce genre de chose.

Elle toucha la main nue de Crispin, et une décharge électrique me parcourut. Bernardo sursauta avec moi.

—C'est quoi, ça ?

—Du pouvoir, répondis-je. Son pouvoir.

—Elle te l'a envoyé à travers le gamin ?

Je ne le repris pas au sujet du « gamin ». Ce n'était pas une question d'âge, mais de... naïveté.

—Ouais. (Je dévisageai Chang-Bibi.) Allez-vous cesser de me tester assez longtemps pour répondre à mes questions ?

—Oui, à une condition. Je veux d'abord que vous fassiez quelque chose pour moi.

Je savais que c'était une mauvaise idée, mais je n'avais pas tellement le choix.

—Quoi donc ?

—Appelez Crispin auprès de vous. Si vous parvenez à me l'arracher, je cesserai de jouer avec vous et je vous dirai tout ce que vous voudrez.

Elle souriait, mais à la façon d'une tigresse - carnassière plutôt que sincère.

Je pressai la main de Bernardo, puis la lâchai. Il se pencha vers moi et chuchota:

—Tu es sûre que c'est une bonne idée ?

—Je suis presque sûre du contraire.

—Alors, pourquoi tu vas le faire ?

—Parce que Chang-Bibi tiendra parole. Si Crispin la laisse pour venir à moi, elle répondra à nos questions.

—C'est quand même une mauvaise idée.

J'étais d'accord avec lui. Puis je sortis mon BDM de son holster et le lui remis.

—Bibiana me fascine plus ou moins, comme un maître vampire. Au cas où elle déciderait de voir jusqu'où elle peut me contrôler, je préfère que tu aies tous les flingues en main.

—Tu la crois capable de te rouler mentalement, à ce point ?

—Disons que je crois qu'elle va essayer.

—Sors de là, Anita, m'ordonna Edward à la radio. On peut se procurer ces informations autrement.

—Excusez-moi, dis-je à nos hôtes. (Et je leur tournai le dos pour répondre à Edward.) La nuit ne va pas tarder à tomber, Ted. L'assassin de ces flics les a massacrés en plein jour. Si tu rajoutes son ou ses maîtres vampires à l'équation, ce sera bien pire. Et il n'y a pas d'autre source d'informations sur les tigres-garous à Las Vegas.

—Peut-elle te rouler complètement?

—Je l'ignore.

—Bernardo, dit Edward.

—Ouais, patron ?

—Si tu la vois partir, ne joue pas les héros. Crie, et on vous rejoindra.

—Ne t'en fais pas, Ted, je n'ai absolument rien d'un héros.

—D'accord. On reste à l'écoute. Sois prudente, Anita.

—Autant qu'une vierge le soir de sa nuit de noces.

J'entendis un grognement dans mon oreillette. Il me sembla que c'était Olaf. Il me trouvait peut-être drôle... ou stupide. Auquel cas, il n'avait sans doute pas tort.

CHAPITRE 33

En temps normal, je n'essaie pas d'appeler les métamorphes qui me sont liés métaphysiquement. Ça arrive sans que je l'aie voulu. Mon professeur, Marianne, pense que mes capacités naturelles sont tellement fortes que je les utilise sans réfléchir. Parfois, c'est un avantage et une force ; et parfois, c'est un inconvénient et une faiblesse. Mais j'ai appris à me contrôler et à faire les choses à dessein. J'ai mûri en tant que psy. C'est la différence entre conduire très vite sur la voie publique, ou conduire très vite sur un circuit avec des pilotes professionnels. Le premier, c'est bon pour les gamins ; le second, c'est un truc d'adultes.

Je commençai par l'approche la plus simple.

—Crispin, viens là, dis-je en lui tendant la main.

Il se leva. La main de Bibiana retomba.

Il réussit à faire un pas dans ma direction avant que le pouvoir de sa reine balaie la pièce, étranglant mon souffle dans ma gorge et faisant remonter mon cœur jusque sur ma langue. Son visage se crispa. Il me jeta un regard plein de désirs et de regrets, mais n'approcha pas davantage.

En revanche, la tigresse blanche s'agita en moi. Elle s'engagea d'un pas rapide sur ce sentier qui menait à la surface. Puis elle commença à trottiner. Je savais que si elle se mettait à courir, elle percuterait l'intérieur de ma peau avec la force d'un 38 tonnes. Ce n'était pas arrivé depuis des mois, et je n'avais que quelques secondes pour empêcher que ça ne se reproduise.

Je tentai d'invoquer ma louve, mais la tigresse avait trop d'avance. À présent, elle filait vers la surface tel un éclair blanc presque flou.

—Merde, lâchai-je.

Rick et Domino s'étaient rapprochés de moi comme s'ils ne pouvaient pas s'en empêcher. Seule Ava semblait capable de résister, mais elle n'était pas de la même... couleur.

J'appelai ma tigresse noire ; je l'appelai en hurlant avec ma gorge et en rugissant dans ma tête. La silhouette sombre percuta la silhouette pâle en moi, et m'envoya valser à travers la pièce. Je m'écrasai par terre près des fenêtres

tandis qu'en moi les deux tigresses grondaient et tentaient de se déchiqueter mutuellement. Mon corps était leur champ de bataille. Incapable de me retenir, je criai.

—Anita ! hurla Crispin.

Bernardo me rejoignit d'un bond et s'agenouilla près de moi. J'entendis Edward glapir à mon oreillette :

—Anita, parle-moi, ou on rapplique tout de suite.

—Non, ne venez pas, protestai-je d'une voix enrouée par la douleur. Pas encore.

Crispin se dirigeait vers moi, mais Chang-Bibi était près de lui. Je ne pouvais pas l'arracher à son emprise. Domino s'approchait également, l'air orageux. La tigresse blanche et la tigresse noire hésitèrent. Levant la tête, elles le regardèrent à travers mes yeux. Il leur plaisait à toutes les deux.

—Domino, venez à moi, appelai-je.

Il secoua la tête, mais la tigresse noire se dégagea, et la tigresse blanche ne chercha pas à la retenir. La noire se rapprocha de la surface. Je déversai son énergie dans l'homme aux cheveux bicolores, lui communiquant des images de fourrure sombre et d'yeux brillant telles des flammes dans la nuit.

Il vint à moi comme si chaque pas lui faisait mal. Il vint à moi avec la même expression que Crispin quand Bibiana l'avait retenu près d'elle, l'empêchant de me rejoindre. Mais je n'avais pas le temps de réfléchir aux raisons de son dégoût, ni le loisir d'en tenir compte. Je devais satisfaire les tigresses en moi pour ne pas risquer d'en devenir une physiquement. Tel était le danger inhérent à ma nouvelle nature : que je finisse par me transformer en un animal sur lequel Jean-Claude n'avait aucun pouvoir. Parce qu'alors quelqu'un d'autre prendrait mon contrôle, comme Bibiana avec son Max.

Pour que cela ne se produise pas, j'allais baiser mentalement Domino. Était-ce maléfique de le faire sciemment ? Peut-être. Allais-je le faire quand même ? Si ça pouvait m'éviter d'être baisée mentalement par la reine blanche, et comment !

CHAPITRE 34

Bibiana tenta d'appeler la moitié blanche de Domino, mais sa moitié noire avait trop faim, faim de trouver un autre flanc noir contre lequel se frotter. Elle se sentait si seule, si terriblement seule.

En moi, la tigresse noire ne tentait pas de jaillir de mon corps comme Bibiana exhortait la blanche à le faire. Elle se contentait de renifler l'air et de pousser de petits grognements fébriles tandis que Domino s'approchait de nous.

Il se laissa tomber à genoux près de moi, tel un pantin dont quelqu'un aurait coupé les ficelles. Son visage n'était qu'un masque de colère, de peur et de désir.

—Vous êtes une reine noire, lâcha-t-il d'une voix étranglée. Vous l'êtes vraiment.

Je lui tendis la main. Il voulut la prendre.

—Roderic, arrête-le ! glapit Bibiana.

Trop tard. Nos doigts se touchèrent, et la tigresse noire émit un bruit qui se déversa par ma bouche. Domino me laissa l'attirer contre moi. Il me toisa de ses yeux flamboyants. Il y avait encore de la peur dans ses prunelles, mais un peu plus profondément, je distinguais une sorte de soulagement.

—Votre odeur m'est étrangement familière. Comme si ma place était auprès de vous, souffla-t-il.

Et il inclina la tête, non pas pour m'embrasser, mais pour frotter ses joues, sa bouche, son nez contre ma peau. Il se remplit du parfum de la tigresse noire en moi, comme un matou se serait roulé dans de l'herbe-aux-chats - à ceci près que l'herbe-aux-chats, c'était moi.

Je sentais que la tigresse noire le voulait. Elle voulait s'accoupler avec lui, mais aussi le forcer à se transformer. Pourtant, la simple proximité de Domino la rendait heureuse ; elle suffisait presque à la satisfaire.

Je crois que j'aurais pu calmer les choses à ce stade, et que tout se serait résolu dans le calme. Mais à cet instant, le pouvoir de la reine blanche souffla à travers la pièce tel un vent échappé de la porte ouverte de l'enfer. L'énergie

de Bibiana nous frappa tous les deux de plein fouet. En moi, la tigresse blanche gronda et se rapprocha de la surface.

— Non ! criai-je tout haut.

La tigresse blanche hésita. Je levai les yeux vers Domino.

—Donnez-moi la permission de me nourrir de vous.

—Hein ?

La tigresse blanche se jeta sur la noire, et de nouveau, elles tentèrent de me tailler en pièces de l'intérieur. Je me tordis et luttai pour ne pas hurler dans les bras de Domino. Je savais que si je le faisais, Edward et Olaf défonceraient toutes les portes qui les séparaient de moi.

—Ma reine, dit Domino, si ma chair ou ma semence peuvent vous être utiles, servez-vous. Nourrissez-vous de moi.

Je ne compris pas tout ce qu'il disait, mais les tigresses cessèrent de se battre. Haletantes, elles le dévisagèrent à travers mes yeux. La tigresse noire gronda très doucement, et le son s'échappa d'entre mes lèvres.

Il me fallut quelques instants pour piger que quand les tigres parlaient de nourriture, ça signifiait soit du sexe, soit de la chair, voire les deux. Domino venait de m'autoriser à prendre sa vie si j'en avais besoin. La tigresse noire l'avait compris plus vite que moi, mais nous étions d'accord toutes les deux. Ça faisait bien trop longtemps que nous n'avions pas rencontré un de nos semblables. Nous ne voulions pas le manger. Nous voulions le sauver, le garder.

Bibiana projeta une nouvelle vague de pouvoir vers nous, mais cette fois, la tigresse noire et moi étions prêtes - et toutes les deux furieuses contre elle. Elle n'avait aucun droit de s'interposer entre Domino et nous. Il était à nous, à nous !

Notre colère se changea en rage, une rage qui devint ma bête. Mais j'avais d'autres façons de la canaliser maintenant, des façons qui ne m'obligeaient pas à me transformer en animal. J'invoquai la partie de mon être composée de pouvoirs vampiriques. J'invoquai l'ardeur, et un instant, celle-ci faillit se manifester sous une forme sexuelle. Mais ce n'était pas de sexe que j'avais envie. Bibiana m'avait foutue en rogne, et j'avais de quoi nourrir ma colère. Au casino, tout à l'heure, j'avais perçu celle de Domino. Je savais qu'elle était toujours quelque part en lui. Je n'avais qu'à projeter la mienne vers elle.

Je laissai ma colère se déverser en Domino. La tête rejetée en arrière, il hurla, hurla une rage immense contenue depuis trop longtemps. Et cette rage réveilla sa bête, je l'attirai vers moi pour l'embrasser ; je me nourris du con-

tact de sa bouche sur la mienne, de ses mains qui m'agrippaient les bras au point de les meurtrir, de son corps qui se tordait contre moi. Je l'enlaçai et inspirai la rage qui soufflait entre ses lèvres et par les pores de sa peau, cette rage qui irradiait de tout son corps. Je l'aspirai et la laissai rejoindre le magma de ma propre rage bouillonnant au fond de moi.

Je me nourris de la colère de Domino, et de ses souvenirs, par la même occasion. J'entrevis des fragments de ce qui avait alimenté une telle rage chez lui. Je le vis enfant, seul dans un foyer d'accueil, en train de pleurer. Je vis les autres gamins se moquer de lui à cause de ses cheveux et de ses yeux. Je vis Bibiana le sauver, mais là encore, il n'était pas assez blanc pour elle. Il appartenait à son clan sans y appartenir. Il était comme les autres sans l'être tout à fait. Il n'avait toujours pas trouvé sa place et son foyer.

Cessant de se débattre, il se mit à pleurer dans mes bras. Je le serrai fort, et la tigresse noire se rapprocha pour le tenir avec moi.

Je vis Bernardo nous toiser, hésitant. Il ne savait pas s'il devait intervenir ou non.

—Je vais bien, Bernardo, lui assurai-je.

—Tes yeux, lâcha-t-il. Ils sont complètement bruns et noirs, et ils brillent comme ceux d'un vampire.

J'embrassai le front de Domino, et je sus que Bernardo disait vrai. Je sentais le pouls de chacun des tigres, le blanc et le noir, tel un bonbon sur ma langue. Je brûlais de plonger mes dents dans sa chair pour voir si le bonbon éclaterait et si un jus rouge en giclerait. Les vampires vivants n'existent pas, mais ce que je devenais y ressemblait beaucoup.

La chair et le sang n'étaient pas les seules choses que je percevais. Je sentais les autres tigres, et pas juste celui que je tenais dans les bras. Je les sentais tous. Je tournai la tête vers Bibiana, et la vue de mes yeux l'effraya. Sa peur ravit à la fois la vampire et la bête en moi. Peur égale nourriture. Si une créature a peur de vous, vous pouvez la contrôler ou la tuer.

J'appelai Crispin. Pas en utilisant mes pouvoirs de tigresse, mais de la façon dont un vampire appelle son animal.

—Crispin, viens à moi.

Bibiana lui prit la main pour tenter de le retenir.

—Lâchez-le, ordonnai-je, ou nous verrons combien de tigres je peux appeler aujourd'hui.

—Vous n'oseriez pas tenter de voler l'animal d'un autre maître vampire.

—Vous voulez dire, comme vous n'avez pas essayé de voler la servante humaine d'un autre maître vampire ? raillai-je.

Je m'assis. Domino se lova contre moi, totalement passif et absolument comblé.

Bibiana continua à me défier du regard. Alors, je projetai mon pouvoir vers elle ainsi que le ferait une vampire, une vampire capable d'appeler des tigres. Elle lâcha Crispin et se tint la main comme si elle venait de se brûler.

À son tour, elle projeta son pouvoir, mais pas vers nous. Rick s'approcha d'elle, et la porte du fond s'ouvrit, livrant passage à d'autres tigres blancs, qui rejoignirent leur reine. Ça m'était bien égal. Crispin m'avait pris la main ; Domino était lové contre moi, et je me sentais tout à fait sereine, comme si je venais de rentrer chez moi à la fin d'une dure journée de boulot et de me pelotonner sous ma couverture préférée. J'ai découvert que l'ardeur n'est pas seulement un désir sexuel ou un élan romantique. Ça peut aussi être de l'amitié. Et en cet instant, c'était encore plus que ça : un sentiment d'appartenance. L'impression d'avoir enfin trouvé notre place.

Puis, au milieu de cet océan de pouvoir de tigres blancs, je perçus une énergie différente, un filet de quelque chose de nouveau et d'unique. Je fus incapable de l'identifier jusqu'à ce que la tigresse bleue en moi sorte de l'ombre et commence à se diriger vers la surface. Elle était vraiment bleue avec des rayures noires, un cobalt foncé et intense, et elle avait senti quelqu'un qui lui appartenait.

Un tigre-garou se détacha du reste de son clan, la mine perplexe. Il était jeune, si jeune que je donnai une impulsion pour remonter à la surface de moi-même. Assez jeune pour que je sache que ce que je venais de faire à Domino risquait de le détruire.

Je détaillai ses cheveux courts, de la même teinte que le pelage de ma tigresse intérieure. Je scrutai ses yeux, qui avaient deux tons de bleu, un mélange de ceux de Crispin et de ceux de Jean-Claude, et je sus qu'il était mien à appeler.

—Quel âge as-tu ? demandai-je.

—Seize ans, répondit-il.

Et merde.

CHAPITRE 35

La voix d'Edward résonna à mon oreille.

—On a Victor, le fils de Max, et ses gardes du corps avec nous. On laisse passer Victor, mais les gardes restent ici.

—De notre côté, une demi-douzaine de nouveaux tigres viennent de débarquer, rapporta Bernardo. Ils étaient dans les pièces du fond.

—De mieux en mieux, commenta Edward sur un ton sarcastique, que la liaison radio n'entama en rien.

Ma tigresse bleue se rapprocha de la surface. Je vis son visage se plaquer contre l'intérieur du mien pour pouvoir mieux renifler l'air.

Les portes s'ouvrirent, livrant passage à un homme de haute taille, aux larges épaules moulées dans un costume sur mesure. Ses cheveux blancs étaient presque ras et semblaient avoir été coupés un par un. Il portait des lunettes de soleil jaunes, aux verres bien trop clairs pour le protéger contre la luminosité du désert du Nevada. Tentait-il de se faire passer pour humain ? Si c'était le cas, il devait trouver un moyen de maîtriser l'énergie qui irradiait de lui.

Sous cet assaut, la tigresse bleue se tourna vers lui en grondant. Je serais tombée si Crispin et Domino ne m'avaient pas retenue.

—Tu vas faire sortir sa bête, mère, dit le nouveau venu en se dirigeant vers nous.

Cela ne plut pas du tout à la tigresse bleue, mais la tigresse blanche apprécia. La noire s'en foutait : elle était trop occupée à câliner Domino. La tigresse bleue tenta de me tourner vers l'adolescent de la même couleur qu'elle, mais la blanche préférait Victor. C'était comme si j'avais trois colocataires à l'intérieur et que chacune d'elles avait le béguin pour un type différent.

—Tu n'as pas le droit de t'en mêler, protesta Bibiana.

—Père t'avait pourtant mise en garde, dit Victor en nous rejoignant.

Il s'agenouilla dans son costume noir, les yeux toujours planqués derrière ses lunettes. Mais aucun accessoire au monde n'aurait pu dissimuler le pou-

voir qui se déversait de lui, un pouvoir suffisant pour que la tigresse blanche sache ce qui se cachait derrière ces verres jaunes.

Je me dressai sur les genoux. Crispin dut lâcher ma main et me toucha l'épaule à la place. Domino glissa le long de mon corps tel un vêtement qui répugne à tomber par terre. Je tendis les mains vers les lunettes de Victor, mais celui-ci les saisit dans les siennes. Il me dévisagea comme s'il tentait de voir à travers moi ; puis il porta mes mains à son nez et renifla ma peau.

—Impossible.

—Je te l'avais dit, Victor. Elle les porte tous en elle, lança Bibiana.

L'homme redressa la tête. Je voyais la forme de ses yeux, mais ses verres jaunes m'empêchaient de distinguer leur couleur.

—Enlevez-les, réclamai-je d'une voix qui résonna dans ma tête comme celle d'une inconnue.

—Il cligna des yeux.

—Quoi ?

—Enlevez-les, répétai-je.

—Pourquoi ? demanda-t-il en me lâchant les mains.

Je secouai la tête. Moi-même, je n'étais pas sûre d'en connaître la raison. Puis la réponse s'imposa à moi.

—Je veux voir vos yeux.

—Pourquoi ? insista-t-il.

Je levai les mains, et cette fois, Victor ne m'arrêta pas. Je touchai la fine monture métallique et baissai doucement ses lunettes, jusqu'à ce que je puisse voire ses yeux bleu pâle de tigre. Ils étaient plus foncés que ceux de Crispin, mais leur forme et leur couleur les empêchaient de passer pour humains... sauf vis-à-vis des gens qui ne voulaient pas voir ce qu'ils étaient réellement.

A genoux devant Victor, ses lunettes à la main, je scrutai ses yeux. Mais ils n'étaient qu'une manifestation physique de ce dont ma tigresse intérieure avait besoin : le pouvoir en lui. Jusque-là, je n'avais pas mesuré combien tous les tigres-garous que j'avais touchés étaient faibles.

Victor me regardait avec ses parfaits yeux de tigre. Il déglutit si fort que je l'entendis, et ce fut d'une voix légèrement tremblante qu'il demanda :

—Vous êtes réellement une reine, vous aussi, pas vrai ?

Je me penchai vers lui. Je n'avais aucune intention de l'embrasser; c'était plutôt comme si son pouvoir exerçait sur moi une attraction semblable à celle de la gravité.

Il se leva en titubant un peu. Je tendis la main vers lui, et ce fut Crispin qui me retint. Domino et lui m'attirèrent dans leurs bras, mais c'était comme si une musique que j'entendais pour la première fois résonnait dans ma tête. Le pouvoir de Victor noya celui du contact de leur peau.

Victor remit ses lunettes et se tourna vers sa mère.

—Père t'a expressément défendu d'appeler son pouvoir avant qu'il ait pu parler avec elle.

—Ce n'est pas toi la Chang, c'est moi.

—Tu diriges le clan des tigres blancs. Je ne le conteste pas. Mais père m'a confié la charge d'autres parties de son domaine. Quand tu fais passer les intérêts des tigres avant ceux de cette ville et de ses autres citoyens, tu enfreins les règles de ton maître - mon père.

—Refuserais-tu à Domino et à Cynric la seule reine de leur clan qu'ils rencontreront peut-être de toute leur vie ?

—Jamais je n'interviendrais dans la destinée d'un autre clan. Mais tu ne peux pas la laisser se nourrir de Cynric. Regarde ce qu'elle a déjà fait à Crispin et à Domino.

Quelque chose dans le ton de sa voix me fit baisser les yeux sur les deux tigres-garous toujours pelotonnés contre moi. Crispin ne m'avait jamais regardée autrement qu'avec cette adoration béate de chiot, mais voir la même expression sur le visage jusque-là coléreux et arrogant de Domino était si anormal que cela me serra le cœur. Pas parce que je me souciais de lui - je ne le connaissais pas suffisamment pour ça -, mais parce que aucun adulte ne devrait en regarder un autre ainsi. J'avais déjà vu cette expression sur le visage de vampires. En tant qu'authentique nécromancienne, je peux appeler tous les morts, mais je n'étais pas censée pouvoir appeler aussi les métamorphes, pas de cette façon.

—Oh mon Dieu, dis-je.

Je tentai de me lever. Domino s'accrocha à moi, et je résistai à l'envie de lui gifler les mains telle une hystérique.

—Je me suis nourrie de votre colère, putain. Je me suis nourrie de votre colère pour que vous ne me regardiez pas comme ça ! m'emportai-je, ulcérée.

Domino me dévisagea calmement. Il n'aurait pas dû être aussi calme.

—Merde, jurai-je.

—Anita, Bernardo, parlez-moi, réclama Edward. Que se passe-t-il ?

—Attends une minute, Edward, s'il te plaît. (Je me tournai vers Victor en tendant un doigt vers Domino.) Vous pouvez arranger ça ?

—Anita gère, ajouta Bernardo sur un ton confiant que démentait son expression.

Mais il me laissait le bénéfice du doute. J'appréciais.

Victor baissa les yeux sur Domino.

—Vous voulez savoir si je peux dissiper l'emprise de votre possession sur lui ?

—Oui.

—Vous êtes une reine, intervint Bibiana. Une reine ne demande pas l'aide d'un mâle.

—D'accord. Pouvez-vous arranger ça à sa place ?

Victor continuait à m'étudier.

—Vous avez dit que vous vous étiez nourrie de sa colère. Je croyais que l'ardeur était une question de sexe.

—Ou d'amour, oui. Mais je peux aussi me nourrir de colère, révélai-je. Je pensais que si je procédais ainsi avec vos gens, ça éviterait qu'ils ne se lient à moi. Je ne veux pas d'autres hommes dans ma vie, bordel.

—Jean-Claude ne peut pas se nourrir de colère, pas vrai ?

Victor se rapprochait dangereusement de cette vérité que nous voulions garder secrète - à savoir que je possédais des pouvoirs que je ne partageais pas avec mon maître. Je tentai de garder mon calme, mais mon pouls s'accéléra. Les tigres-garous sont des détecteurs de mensonge vivants. Ils sentent toutes ces petites réactions physiques qui vous trahissent involontairement.

—L'un de vous peut-il faire en sorte que Domino ne soit plus... (j'agitai une main dans sa direction) comme ça ?

—Il se peut que ça passe tout seul, dit Victor.

—Vous en êtes certain ?

Il sourit.

—Non, mais ce que vous lui avez fait ressemble à un mélange de pouvoirs vampiriques et de pouvoirs de Chang. Vous l'avez roulé. Si vous lui fichez la paix, il s'en remettra peut-être tout seul. Mais si ça tient plus du pouvoir vampirique que du pouvoir de Chang, vous pourrez de nouveau le posséder à tout moment de votre choix.

Je m'humectai les lèvres et dis la seule vérité que je ne cherchais pas à cacher :

—Je ne veux posséder personne.

—J'ai senti votre pouvoir. Je vous ai sentie le propulser à l'intérieur de ma mère. Je l'ai senti à plusieurs blocs de distance.

—Serait-ce puéril de répliquer que c'est elle qui a commencé ?

Il eut un sourire bref.

—Un peu, mais je connais ma mère.

—Victor ! s'exclama Bibiana.

—Je sais que tu as tenté de faire sortir ses tigresses, mère. Tu as provoqué son pouvoir. Ne nie pas.

—Je ne vois pas pourquoi je nierais.

—Chang-Bibiana a promis que si le marshal Blake pouvait appeler Crispin à elle, elle répondrait à nos questions, intervint Bernardo.

Bibiana refusait de regarder quiconque en face.

—Tu leur as vraiment promis ça, mère ?

Elle acquiesça presque imperceptiblement.

—Dans ce cas, tiens ta parole et réponds à leurs questions.

Je fis de mon mieux pour ne pas jeter un coup d'œil à l'adolescent aux cheveux bleus.

—Si nous devons discuter d'une enquête criminelle en cours, je préférerais le faire en privé.

—Je ne veux pas m'en aller, lança le gamin.

Ava tira sur sa manche.

—Viens, Cynric.

—Non, dit-il en se dégageant. Tu n'es pas pure. Tu ne sais pas ce que ça signifie de faire partie d'un clan.

—Cynric ! (La colère de Bibiana claqua à travers la pièce, comme un fouet.) Tu traiteras Ava avec le respect qu'elle mérite. Un de nos semblables l'a attaquée. Il a enfreint la règle la plus sacrée de nos clans. Elle n'a pas choisi cette vie.

Cynric prit un air boudeur, puis contrit.

—Excuse-moi, Ava. Je ne voulais pas dire ça.

Ava eut un sourire qui ne monta pas tout à fait jusqu'à ses yeux.

—C'est bon, Cynric. Mais laissons les marshals parler tranquillement avec Bibiana et Victor.

L'adolescent se laissa entraîner vers la porte du fond. Juste avant que celle-ci se referme sur lui, il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule - et ce qui me perturba le plus, c'est que je m'en aperçus, parce que j'étais en train de le regarder aussi.

Bernardo me toucha le bras, et je reportai mon attention sur lui.

—Tu vas bien ?

Bonne question. Ce dont j'avais besoin, c'était d'une bonne réponse. Je dis la seule chose qui me vint à l'esprit :

—Nous avons du pain sur la planche, marshal Cheval-Tacheté.

Il haussa un sourcil, puis acquiesça.

—En effet, marshal Blake.

—Posez vos questions et foutez le camp de là, ordonna Edward. Je ne veux pas qu'Anita soit encore dans cette pièce quand Max rejoindra sa femme.

Il avait absolument raison. Bibiana avait presque réussi à me rouler toute seule, sans la présence de son maître. J'avais plus d'une raison de vouloir résoudre cette affaire avant la tombée de la nuit et le réveil des vampires. Le fait qu'il n'y ait aucun moyen possible ou imaginable d'y parvenir n'était pas juste décevant : ça devenait plus dangereux à chaque minute.

CHAPITRE 36

Une des tigresses blanches, qui avait des cheveux couleur de babeurre et des yeux pareils à un ciel printanier, s'approcha de nous et entraîna Domino dans les profondeurs du penthouse. Il n'avait aucune envie de me laisser, mais face à Victor et à moi, il n'avait pas tellement le choix non plus. Si, une fois hors de ma présence physique, il parvenait à rompre la fascination que j'exerçais sur lui, je pourrais le laisser à Las Vegas pour continuer sa vie. Dans le cas contraire, je devrais l'emmener avec moi quand je rentrerais à St. Louis. Ce que je ferais de lui ensuite, je n'en avais pas la moindre idée. D'autres gens recueillent les chiens errants ; moi, je collectionne les hommes. Et merde.

Une fois en comité réduit, nous nous installâmes sur les divans moelleux. Bernardo et moi nous nous assîmes assez loin l'un de l'autre pour ne pas nous gêner mutuellement au cas où la situation dégénérerait. Crispin se colla à moi comme n'importe quel petit ami, un bras posé sur le dossier, derrière mes épaules et une main sur ma cuisse. J'aurais pu lui dire de garder ses distances parce que je bossais, mais ça l'aurait blessé, et je connais assez bien les métamorphes pour savoir qu'ils ne peuvent pas s'empêcher de se toucher entre eux.

Bibiana prit place sur le divan d'en face, avec Victor et Rick. Personne ne la touchait, elle. Les tigres étaient peut-être différents des autres groupes d'animaux que je fréquentais, Il faudrait que je pose la question plus tard.

—Que savez-vous du massacre de ces policiers ? lançai-je.

—Seulement ce que nous avons entendu à la télé ou lu dans les journaux, répondit Victor.

Bibiana se contenta de me regarder avec ses yeux bleus en amande. Cet examen silencieux aurait pu me perturber, mais entre ce qui s'était passé à la morgue avec Olaf et ce qui venait de se passer ici avec mes tigresses intérieures, un simple regard n'était plus vraiment en mesure de m'atteindre.

S'il s'était agi d'un interrogatoire normal, il y aurait eu des règles à respecter, des méthodes à appliquer. J'aurais fourni aussi peu d'informations que

possible et reposé cinquante fois la même question sous une forme à peine différente. Mais le jour avançait. Une fois que les vampires se réveilleraient et que le pouvoir de Vittorio s'ajouterait à celui de ses serviteurs diurnes..., je n'avais aucune idée de ce qui se passerait.

Massacrer une équipe du SWAT et m'envoyer la tête d'un exécuteur constituait un sacré défi. Si c'était bien Vittorio qui me l'avait lancé et pas quelqu'un qui se faisait passer pour lui – ou même dans ce cas, d'ailleurs –, l'enfer allait se déchaîner à la tombée de la nuit. Nous n'avions pas le temps de nous répéter.

Crispin se mit à tracer de petits cercles sur ma cuisse. Il avait senti que j'étais tendue, et il essayait d'y remédier. Ça ne marchait pas vraiment, mais j'appréciais l'effort.

—Anita ? appela Bernardo.

Il me regardait avec une expression qui se voulait impassible, mais qui ne parvenait pas à dissimuler un soupçon d'inquiétude. Au cours de la dernière heure, il m'avait vue faire des trucs foutrement bizarres, et il s'était vraiment bien tenu. Devrais-je lui envoyer des fleurs ? Comment remercie-t-on un collègue de ne pas avoir pété les plombs face à un déchaînement de pouvoirs métaphysiques ? Avec une carte, peut-être ? Je doutais que Hallmark en fabrique d'appropriées aux circonstances.

Crispin se pencha vers moi, et je sentis son souffle chaud dans mes cheveux.

—Anita, tu vas bien ?

—Anita, répéta Bernardo, sans chercher à masquer son inquiétude, cette fois.

—Bernardo, appela Edward dans mon oreillette, c'est quoi le problème avec Anita ?

—Je vais bien, leur assurai-je. Je réfléchis, c'est tout. (Je reportai mon attention sur les tigres-garous qui nous faisaient face.) Le temps presse. Aussi, je vais vous parler comme la dame d'un maître à une autre.

Bibiana eut un hochement de tête majestueux.

—J'en serais très honorée.

—Premièrement, j'aimerais que vous écoutiez Max et Victor, et que vous ne cherchiez pas à manipuler mes tigresses intérieures jusqu'à la fin de cette enquête.

—Vous pourriez lui demander de ficher la paix à vos tigresses tout court, fit remarquer Victor.

Il souriait, mais ses yeux étaient à peine visibles derrière ses lunettes. Une partie de moi voulait lui arracher ces dernières, mais je m'efforçais de me comporter en humaine. Donc, je me retenais.

Pour avoir l'air plus humaine, justement, je m'écartai de Crispin en m'asseyant tout au bord du canapé. Il me suffirait de m'y adosser de nouveau pour le toucher, mais j'avais besoin de réfléchir, et c'est toujours difficile de réfléchir pendant qu'un homme avec qui vous avez couché vous caresse la cuisse.

—J'essaie de négocier en toute bonne foi. Je ne vais pas commencer par demander à Bibiana quelque chose qu'elle refusera de me promettre. Je ne comprends pas exactement ce qu'elle attend de mes tigresses intérieures, mais je l'ai entendue dire que je suis peut-être la seule reine de leur clan que Domino et Cynric rencontreront jamais. Elle ne me laissera pas repartir de Las Vegas sans avoir exploré cette piste, n'est-ce pas ? demandai-je en regardant l'intéressée.

Celle-ci sourit et inclina gracieusement la tête.

—Non, répondit-elle simplement.

Je lui rendis son sourire.

—Vous ne niez pas. J'apprécie. Deuxièmement, sommes-nous tous d'accord sur le fait que ces meurtres soient mauvais pour les affaires, à la fois de la communauté vampirique et des métamorphes ?

Tout le monde en convint.

—Dans ce cas, j'ai besoin de savoir, en toute franchise, si vous avez la moindre idée sur l'identité du métamorphe qui a aidé ce vampire à massacrer vos officiers de police.

—Vous dites « métamorphe » en général, mais c'est vous qui êtes venus à nous, releva Victor.

—Vous pensez que c'est l'un de nos tigres, ajouta Bibiana.

Et le ton qu'elle avait employé me poussa à répliquer :

—Vous le pensez aussi.

—Je n'ai rien dit de tel.

Je m'humectai les lèvres - mais pas parce qu'elles étaient sèches, cette fois.

—Je sens le goût d'un début de mensonge.

—Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda Olaf à mon oreille.

—Laisse-la bosser, le rabroua Edward.

Bibiana me sourit coquettement, presque comme si elle flirtait avec moi.

—Je ne mens pas.

Je lui souris aussi.

—D'accord. Alors, répondez à cette question : soupçonnez-vous un de vos tigres-garous d'être impliqué dans ces meurtres, d'une quelconque façon ?

Elle baissa les yeux, braquant son regard sur ses petites mains croisées dans son giron en un geste si féminin, si élégant. Ses chevilles aussi étaient croisées. Elle avait l'air délicate et raffinée, mais je savais qu'elle ne l'était pas réellement. Elle faisait partie de ces gens à l'apparence trompeuse, ces gens dont on sent que si on gratte suffisamment la surface, ou si on les amène au mauvais endroit au mauvais moment, il ne restera d'eux absolument rien de civilisé. Les femmes me donnent cette impression plus souvent, mais il m'arrive aussi de l'avoir avec des hommes. Certains d'entre eux ne sont même pas conscients de la violence aveugle qu'ils dissimulent derrière leur masque policé. Mais Bibiana, elle, l'était parfaitement. Elle savait qu'elle n'était pas vraiment humaine et distinguée.

—Veux-tu que je réponde pour toi, mère ?

Elle jeta à Victor un regard si féroce, si vicieux, que son joli visage en devint effrayant. Et voilà, le masque tombait déjà.

—Je suis toujours la reine, ici, ou dois-je te le rappeler encore plus fermement ?

—Père nous a dit que si elle nous le demandait, nous devrions répondre la vérité au marshal Blake, sans rien lui cacher.

—Jusqu'à son réveil, c'est moi qui commande.

Je luttai pour ne pas regarder Crispin. Il n'était pas doué pour dissimuler ses sentiments. Au lieu de ça, je dévisageai Rick, qui semblait extrêmement mal à l'aise. J'eus l'impression que ce genre de querelle était fréquent, voire que ça empirait. Je connaissais mal l'organisation sociale des tigres-garous, mais je savais qu'ils étaient toujours dirigés par une reine. C'est l'un des rares groupes d'animaux où une femelle fait la loi. Chez d'autres espèces, une femelle peut se hisser jusqu'au sommet de la hiérarchie, mais c'est une exception et pas la règle. Donc, si puissant soit-il, Victor n'avait aucun espoir de régner un jour sur le clan des tigres blancs. Mais il se comportait comme si ce n'était pas l'envie qui lui manquait.

—Bernardo vous a rappelé votre promesse, Chang-Bibiana. Je vous la rappelle de nouveau. J'ai réussi à appeler Crispin. Vous avez dit que si j'y parvenais, vous répondriez à mes questions. Peut-on se fier à la parole de la

Chang du clan des tigres blancs, ou ne reste-t-il pas le moindre vestige d'honneur à Las Vegas ?

Je sentis le canapé remuer sous moi avant que Crispin pose une main dans mon dos. C'était un contact hésitant, sans rien de sexuel, juste pour m'inciter à la prudence. Je n'en voulus pas à Crispin. J'étais en train de chier dans sa mare, et si je ne le ramenais pas à St. Louis, il se retrouverait seul pour nager dans la merde, après mon départ.

Bibiana braqua son regard coléreux sur moi. Son pouvoir s'échappa d'elle et se déversa sur moi, en une vague de chaleur presque visible. Victor se leva pour s'interposer entre elle et moi. Le pouvoir le frappa de plein fouet. Il renversa la tête en arrière et serra les poings contre ses flancs comme s'il trouvait ça délectable. Puis il poussa un long soupir et frissonna avant de dire ::

—Ton Maître de la Ville t'a expressément ordonné de ne pas faire sortir ses bêtes. Je respecte sa volonté, même si tu t'y refuses.

Bibiana grogna. Crispin se pelotonna contre moi comme s'il avait peur d'elle - ou de ma réaction, peut-être ? Je luttai pour ne pas me raidir ou avoir l'air trop nerveuse, luttai pour garder mon calme, au moins en apparence.

Bernardo s'était, lui aussi, avancé jusqu'au bord du canapé. Rick était toujours adossé au sien, face à nous, mais chacun de ses muscles trahissait sa tension.

—Tu es le pantin de ton père et rien de plus.

—Je suis son instrument pendant la journée, rectifia Victor. Je suis son bras droit, et je ne le trahirai pas.

—Ce n'est pas une trahison que d'aspirer à plus de pouvoir pour notre clan et notre peuple, répliqua Bibiana.

Je ne la voyais pas parce que son fils se dressait toujours entre nous.

—Tu pourras chercher davantage de pouvoir une fois que les marshals auront tué le renégat et son maître.

—Quel renégat ? demandai-je.

Victor se tourna vers moi, présentant son dos à Bibiana. Personnellement, je n'aurais pas fait ça, mais ce n'était pas ma mère.

—Les premières victimes étaient des strip-teaseuses, comme dans votre ville. Mais la dernière portait des traces de griffes et des morsures vampiriques.

Je maudis la police de Las Vegas de ne pas avoir mentionné ce petit détail. Ça aurait été sympa de savoir que la dernière victime portait des traces de

griffes, ça ne s'était jamais produit dans toutes les autres villes où Vittorio avait chassé. Ainsi, une partie de la police de Las Vegas ne me faisait pas confiance. Ça n'allait pas me faciliter la tâche.

Crispin perçut mon anxiété, et il se remit à tracer de petits cercles, mais dans mon dos cette fois.

—Qu'est-ce qui vous fait penser que c'est un tigre-garou ? demandai-je.

—Mère, dit Victor en faisant un pas de côté pour que nous puissions de nouveau nous regarder.

Bibiana n'avait pas l'air contente, mais elle répondit quand même :

—J'ai senti un autre vampire exercer son pouvoir sur nous. De la même façon que vous avez tenté de m'appeler tout à l'heure et que vous avez appelé certains de mes enfants à la place, ce vampire cherchait l'un de nous. J'ai cru l'avoir bloqué, mais je pense maintenant qu'il a réussi à me voler un des miens. Ou peut-être un tigre d'un autre clan, mais un tigre quand même.

—Êtes-vous certaine qu'il s'agissait d'un vampire, et pas *d'une* vampire ?

Elle acquiesça.

—Son énergie était masculine.

—Demande-lui comment elle peut en être sûre, réclama Edward à mon oreille.

Je m'écartai un peu de Crispin, qui comprit le message et laissa retomber sa main. Puis je fis signe aux autres tigres-garous d'attendre un instant.

—Excusez-moi. Marshal Forrester, Chang-Bibiana sait que c'était un vampire parce que son énergie était de nature masculine.

—Sentir l'énergie d'un vampire te suffit à déterminer s'il est mâle ou femelle ? s'étonna Bernardo.

J'acquiesçai.

—Parfois.

Bibiana me sourit comme si je venais de dire quelque chose d'intelligent.

—En effet, il avait un goût masculin, mais...

Elle se rembrunit.

—Mais quoi ? demandai-je.

—Vous appartenez à la lignée de Belle Morte, n'est-ce pas ?

—Pas moi exactement: Jean-Claude, rectifiai-je.

Elle agita la main comme si je pinaillais.

—La plupart des lignées vampiriques sont froides, mais pas la sienne. La chaleur qui émane de vous est plus proche de celle des métamorphes. Pouvez-vous goûter l'énergie sexuelle de quelqu'un à distance ?

Je réfléchis.

—Parfois.

De nouveau, elle sourit comme si j'avais fait la réponse qu'elle attendait.

—L'énergie de ce vampire-là avait quelque chose de... dénaturé. De dévoyé. Comme si son désir sexuel s'était mué en rage.

—Aviez-vous déjà senti quelque chose de similaire émaner de quelqu'un d'autre ?

—Oui. D'un tigre-garou qui est venu à nous autrefois. Nous avons tenté de lui apprendre la discipline, de le sauver, mais au final, nous avons dû l'éliminer, dans l'intérêt de tous.

—C'était un violeur en série, ajouta Victor. Ses attaques étaient devenues de plus en plus brutales.

Il soupira.

—L'agresseur d'Ava ? devinai-je.

Il sursauta et me dévisagea.

—Vous avez lu son dossier ?

Je secouai la tête.

—J'ai deviné, c'est tout.

—Vous n'avez rien deviné, répliqua Bibiana. Vous avez lu sa posture corporelle. Vous avez senti son odeur.

Je haussai les épaules, car je n'avais pas envie de discuter, et que je n'étais pas sûre de pouvoir.

—Donc, vous dites que l'énergie de ce vampire était similaire à celle du violeur en série

—Oui, mais...

Bibiana frissonna, et, cette fois, je perçus sa peur.

—Il vous a effrayée.

Elle acquiesça.

—Ma mère n'est pas du genre impressionnable, déclara Victor.

—C'est aussi ce qu'il me semblait, grimaçai-je.

Il me sourit.

—Nous avons répondu à vos questions. Maintenant, voulez-vous bien répondre à une des nôtres ?

—Désolée, mais j'en ai encore une. Savez-vous qui est ce renégat ?

Bibiana et Victor échangèrent un regard.

—Je vous jure que non. Si ce vampire a volé un des nôtres, il l'a fait de manière si totale et si efficace que je ne me suis doutée de rien jusqu'à ce que les premières marques de griffes apparaissent sur les corps,

—Si je pouvais vous aider à restreindre le champ des investigations, accepteriez-vous de réunir les suspects et de nous laisser les interroger au commissariat ?

Bibiana et Victor échangèrent de nouveau un regard, entre eux, puis avec Rick. Finalement, Victor opina, et Bibiana dit :

—Oui.

—Mais comment pourriez-vous nous aider à restreindre le champ des investigations ? Insinuez-vous qu'en tant que tigresse-garou vous êtes plus puissante que nous ? s'enquit Victor.

—Non, absolument pas. Mais j'ai examiné les corps.

—Ne leur dis pas, protesta Olaf dans mon oreillette.

Ce dont je ne tins aucun compte.

—Je sais que nous cherchons une personne qui mesure moins d'un mètre quatre-vingts sous sa forme humaine, ou qui possède des mains anormalement petites pour sa taille,

—Anita, gronda Olaf,

—Elle sait ce qu'elle fait, Otto, intervint Edward.

—Vous avez mesuré les traces des griffes, devina Victor.

Je hochai la tête.

—Je n'ai pas confiance en ces tigres, insista Olaf.

—Laisse-la bosser, ordonna Edward.

Je fis de mon mieux pour ne pas leur prêter attention.

—En effet, ça restreint un peu le champ des possibilités, concéda Victor.

—J'ai mieux, déclarai-je. Ce tigre-garou est capable de changer juste ses mains en griffes et ses dents en crocs, sans prendre sa forme intermédiaire.

Cette fois, j'avais réussi à les choquer tous, et comme ils n'étaient pas des vampires, ils ne cherchèrent pas à le dissimuler.

—Ça expliquerait tout, murmura Victor.

—Tout quoi ?

—La raison pour laquelle ma mère et moi n'avons pas pu découvrir l'identité du renégat. S'il est assez puissant pour faire une chose pareille, il est sans doute assez puissant pour nous mentir.

—Redoutable, donc, résumai-je.

—Oui.

Je dévisageai Victor, puis Bibiana, qui semblait consternée.

—Vous croyez savoir de qui il s'agit, hasardai-je.

—Non, mais la liste des suspects est très courte, et elle comprend certains des gens en qui nous avons le plus confiance, révéla Victor.

Bibiana me lança un regard douloureux.

—Qui que ce soit, cela fera beaucoup de mal à notre clan. Cela sapera notre autorité et nous forcera à discipliner les nôtres.

—S'ils apprennent que vous n'avez pas su démasquer le renégat parmi vous, certains vous défieront pour prendre votre place, c'est ça ?

—Ils essaieront, répondit-elle calmement, avec une assurance inébranlable et la certitude absolue qu'ils échoueraient.

Je n'aurais pas voulu l'affronter seule, et avec Victor à ses côtés... Il aurait fallu être dingue ou drôlement gonflé pour s'en prendre à elle.

Puis une idée me traversa l'esprit, une idée désagréable.

—Si l'animal à appeler de Vittorio est le tigre et qu'il est assez puissant pour avoir orchestré tout ça, il doit être en mesure de défier Max pour prendre le contrôle de la ville.

—Le Conseil vampirique a interdit aux Maîtres de la Ville de se faire la guerre sur le sol américain, fit remarquer Bibiana.

—Ouais, mais il n'est pas fan non plus des meurtres en série ni des massacres de flics, répliquai-je. Je ne crois pas que Vittorio se soucie beaucoup des règles.

—Vous pensez qu'il va s'en prendre à mon père ? interrogea Victor.

—Je pense que c'est une possibilité. A votre place, je renforcerais la sécurité jusqu'à ce que nous l'ayons attrapé.

—J'y veillerai.

—Il n'a pas qu'un seul tigre-garou pour faire ses quatre volontés en plein jour.

—Quoi d'autre, alors ?

—Je n'en suis pas sûre. Mais vous devriez appeler des renforts tout de suite, ce serait idiot de perdre Max à quelques minutes près.

Victor et moi échangeâmes un regard entendu ; puis il sortit son téléphone de sa poche, composa un numéro et se dirigea vers le fond de la pièce pour que je ne puisse pas entendre ce qu'il disait exactement. Je ne m'en offusquai pas.

Bibiana me dévisagea.

—Nous n'avions pas rencontré d'authentique reine sans clan depuis que Victor s'est montré digne.

—Digne de quoi ?

—De créer son propre clan. Nous n'avions pas eu de roi-tigre depuis des siècles. Les petites reines font sécession, mais nous ne les y autorisons que parce que nous ne souhaitons pas tuer nos filles - pas parce qu'elles ont réellement assez de pouvoir pour créer un autre clan, Victor l'a, lui, mais il lui faut une reine.

J'écarquillai les yeux.

—Voulez-vous dire que vous aimeriez m'avoir comme bru ?

—Je veux dire que si vous n'étiez pas déjà si étroitement mariée à Jean-Claude, je vous demanderais d'épouser mon fils.

Je lui rendis son regard.

—Je ne sais vraiment pas quoi répondre, Bibiana, avouai-je.

Victor revint vers nous en glissant son portable dans sa poche.

—J'ai renforcé la garde autour de père et je vais doubler le nombre de vigiles dans nos clubs, juste au cas où. (Il nous dévisagea tour à tour, les sourcils froncés.) J'ai raté quelque chose ?

Bernardo éclata de rire.

—Chang-Bibi vient de t'offrit à Anita comme époux, dit Crispin.

—Mère !

—Tu ne rencontreras peut-être jamais d'autre reine aussi puissante, Victor, se justifia Bibiana.

—Elle appartient à un autre maître vampire. Interférer dans leur relation irait à l'encontre de toutes les règles.

—Je suis ta mère et ta reine. C'est mon rôle d'interférer.

—Fiche la paix au marshal Blake, mère.

Bibiana nous adressa à tous les deux le genre de sourire que vous ne voulez jamais voir sur le visage de la mère de quelqu'un ; le genre de sourire qui dit qu'elle vous accueillerait dans la famille sur l'heure si son fils voulait bien coopérer.

Bernardo vint à mon secours.

—Quand pourrez-vous amener les tigres-garous au commissariat pour qu'on les interroge ?

—Il faudra procéder prudemment. (Victor nous regarda, l'air grave.) Je vais vous dire une chose que je ne répéterai jamais en public : il vaudrait mieux que des agents en tenue de combat complète nous accompagnent chez cha-

cun des suspects. Si le coupable est assez puissant pour nous avoir menti de la sorte, je ne pourrai pas lui mentir quant à la raison pour laquelle nous souhaitons qu'il se rende au commissariat.

—Très bien. Je ferai la commission.

Mais si nous devions chasser le tigre-garou qui avait massacré plusieurs de leurs collègues, je craignais que les flics n'aient le doigt un peu trop chatouilleux sur la détente. Jusqu'ici, ils avaient fait preuve d'une retenue admirable. Il se pouvait cependant que ce soit juste le calme avant la tempête.

—Vous semblez inquiète, commenta Victor.

—Combien de tigres-garous y a-t-il sur votre liste ?

—Cinq, répondit-il.

—Six, corrigea Bibiana.

—Mère...

—Tu ne comptes pas la femme, mais elle est puissante, et elle mesure moins d'un mètre quatre-vingts. Victor acquiesça.

—Tu as raison, je ne pensais pas à elle. Désolé. Marshal Blake, préparez une équipe, et je tâcherai de les rassembler tous au même endroit. Je ne peux pas mentir suffisamment bien pour vous les amener au commissariat, mais je devrais pouvoir arranger quelque chose.

—Il vaudrait peut-être mieux les coincer chez eux, objectai-je.

—Les coincer - vous voulez dire, les ruer ?

—Non, j'ai besoin de ce renégat vivant pour l'interroger. Il pourra peut-être nous indiquer où Vittorio se planque pendant la journée. Auquel cas, nous pourrions l'exécuter avant la tombée de la nuit.

—Nous vous donnerons leur adresse, mais si vous voulez les interroger, vous aurez besoin de moi ou de Victor, déclara Bibiana.

—Pourquoi ? demanda Bernardo.

—Parce que nous pouvons employer, pour les faire parler, des moyens que vous ne possédez pas.

—Si c'est illégal, je ne crois pas que...

—Ce renégat a tué ou participé au meurtre de plusieurs officiers de police. Vous pensez vraiment que leurs collègues refuseront de détourner les yeux quelques minutes ?

Je dévisageai Victor à travers ses lunettes jaunes. J'aurais voulu défendre l'intégrité de la police de Las Vegas, mais, franchement, si malmener un peu quelqu'un pouvait nous aider à débusquer Vittorio avant la nuit, je débrancherais personnellement les caméras de surveillance dans la salle d'interro-

gatoire. Et officieusement, je n'avais aucun mal à l'admettre. Encore une raison pour laquelle je me considère comme un assassin plutôt que comme un flic.

CHAPITRE 37

Nous nous trouvions dans le parking d'une école primaire. Il était assez tard pour qu'elle soit vide et pour qu'aucun enfant ne presse son visage contre les vitres afin de contempler le spectacle au dehors. Oui, ce « nous » regroupait le SWAT de Las Vegas, Edward, Olaf, Bernardo, le shérif en second Shaw, une poignée d'inspecteurs criminels, plus des agents en uniforme et des patrouilleuses pour bloquer les rues voisines afin que personne ne passe à côté au mauvais moment.

Victor était assis dans l'une des patrouilleuses depuis que Shaw avait piqué une crise en le voyant. Les autorités avaient insisté pour que nous le gardions sous la main afin, éventuellement, de calmer le tigre-garou - de la même façon qu'on demande parfois à l'épouse d'un preneur d'otages de lui parler au téléphone pour tenter de le raisonner. Du moins était-il au frais, contrairement à nous.

Mais si je parlais de « spectacle », ce n'était pas seulement à cause du nombre de personnes présentes sur les lieux. Le plus impressionnant, c'était les véhicules. C'était l'énorme fourgon blanc qui servirait de centre opérationnel. C'était le B.E.A.R. noir, que j'aurais qualifié de massif s'il n'avait pas été garé juste à côté du fourgon en question. C'était son petit frère, le Bear-Cat. C'était le camion du sergent Hooper, dont le capot s'ornait des plus gros Post-it que j'avais jamais vus. Il y avait noté toutes les informations dont nous disposions - informations obtenues grâce au petit ordinateur portable connecté au fourgon blanc, où le lieutenant Grimes et ses techniciens cherchaient tout ce qu'ils pouvaient trouver sur Gregory Minns, le premier tigre-garou de notre liste.

Parmi ces informations se trouvait le plan de sa maison. À St. Louis, il aurait fallu explorer les lieux pour savoir comment ils étaient configurés. Mais à Las Vegas, grâce à la multitude de lotissements bon marché, les deux opérateurs n'avaient eu qu'à repérer le modèle du logement de Minns et à faire leur repérage sur un logement identique deux rues plus loin. C'est très diffi-

cile de ne pas alerter un tigre-garou quand vous vous mêlez de ses affaires, mais sur ce coup-là, nous avions eu de la chance.

—Nous savons que les métamorphes peuvent sentir notre odeur; aussi, nous allons faire très attention à la direction du vent, déclara Hooper.

—Vous allez approcher sa maison comme si Gregory Minns était un grand fauve et que vous vous trouviez dans la jungle, résumai-je.

Hooper réfléchit et acquiesça.

—Ce ne sera pas une chasse au sens traditionnel du terme. Car nous espérons prendre le suspect vivant, mais oui.

Je regardai Edward.

—J'ai déjà fait ce genre de chose, Anita, me dit-il.

—Désolée. Je n'ai pas l'habitude de bosser avec autant de gens qui comprennent que les lycanthropes ne sont pas des humains, mais qu'ils bénéficient des mêmes droits qu'eux.

—On connaît notre boulot, affirma Hooper.

—Je m'en doute, sergent. Du coup, je vais juste la fermer.

L'ombre d'un sourire passa sur son visage ; puis il reporta son attention sur ses notes.

—Comment faites-vous pour contourner le fait qu'ils peuvent entendre les battements de votre cœur à plusieurs mètres ? demanda Edward.

Et au ton de sa voix, je sus qu'il se demandait vraiment s'ils avaient trouvé une solution. Il les en croyait donc capables. Venant de lui, il ne pouvait pas y avoir de plus grand compliment.

—Personne ne peut empêcher son cœur de battre, répondit Hooper.

Je pensai : *Si, les vampires.* Mais je gardai ça pour moi, parce que ça n'aurait pas fait avancer le Schmilblick. Aucune force de police américaine n'accepte de vampires dans ses rangs. Si un flic devient un vampire après avoir été attaqué par l'un d'eux, il est viré. J'ai un ami de St. Louis à qui c'est arrivé. Il a été mordu et vidé de son sang dans l'exercice de ses fonctions. Au lieu d'être enterré avec les honneurs, il s'est fait jeter dehors. La police rend hommage à ses morts, mais seulement s'ils ne sont plus là pour en profiter.

—Ils ne sont pas tous capables d'entendre un battement de cœur à plusieurs mètres, et, de toute façon, leur ouïe est plus développée sous leur forme animale que sous leur forme humaine, intervint Bernardo.

Je levai un regard surpris vers lui. Il se fendit d'un large sourire.

—À voir ta tête, on dirait que j'ai raison.

J'acquiesçai.

—Désolée, mais parfois, ton côté dragueur me fait oublier que tu as aussi un cerveau.

Il haussa ses larges épaules mais parut flatté. Harry, l'assistant chef d'équipe (ACE) était plus jeune que Hooper, mais plus âgé que la plupart des autres. Le SWAT, c'est un peu comme les athlètes professionnels: il n'y a pas beaucoup de vieux dans leurs rangs. Le fait que l'équipe de Las Vegas compte autant de quadragénaires était très impressionnant, car je savais qu'on ne les aurait pas gardés s'ils n'avaient plus été capables de suivre le rythme.

—Dans le dernier visuel que nous avons de lui, le sujet était sous sa forme humaine, rapporta Harry. Donc, son odorat et son ouïe à distance ne sont guère supérieurs à ceux d'un humain. Et une fois que nous aurons fait irruption chez lui, il pourra nous renifler autant qu'il voudra.

—C'est quoi la consigne s'il se transforme ? demandai-je.

Ce fut Hooper qui répondit sans regarder personne.

—Avec un mandat d'exécution actif, s'il se transforme, on le bute. Tout le monde hocha la tête.

—Les métamorphes sont plus faciles à tuer sous leur forme humaine, objecta Olaf.

Les opérateurs levèrent les yeux vers lui - de nous tous, il était le seul à les dépasser en taille, fût-ce de quelques centimètres.

—Nous espérons lui soutirer l'emplacement de la cachette du tueur en série, Jeffries. Donc, nous avons besoin de lui vivant.

C'était bon d'avoir sous la main d'autres personnes responsables capables de sermonner Olaf. Je dus me détourner, à la fois pour dissimuler mon sourire ravi et pour ne pas croiser le regard de Bernardo ou d'Edward. J'avais trop peur de me mettre à glousser bêtement.

La tension s'épaississait de minute en minute ; l'air était chargé de nervosité et d'adrénaline. Je me souvins que, cela aussi, les lycanthropes pouvaient le sentir - mais que nous n'y pouvions rien non plus. Si nous avions eu affaire à de véritables animaux, nous aurions utilisé d'autres odeurs pour masquer la nôtre, mais si nous sentions quelque chose de bizarre, cela mettrait la puce à l'oreille des tigres-garous, de toute façon. Comme tous les métamorphes, ce sont des humains dotés de perceptions animales. Cela les rend difficiles à tuer et dangereux à chasser.

Je levai les yeux vers le ciel. Le soleil déclinait inexorablement vers l'horizon.

—Nous aussi, on veut en finir avant la tombée de la nuit, Blake, lança Harry.

—Désolée, mais quand vous passez le plus gros de votre vie à chasser des vampires, vous avez une conscience aiguë de la position du soleil dans le ciel.

—Je n'aimerais pas faire votre boulot tous les jours, dit-il gravement. J'eus un sourire sans joie.

—Par moments, je n'aime pas ça non plus.

Le shérif en second Shaw nous rejoignit. J'espérais qu'il était juste là pour observer le déroulement des opérations.

—Vous en savez plus que vous ne nous en dires sur ces tigres-garous, Blake.

—Vous avez interrogé chacun de nous pendant des heures, Shaw. Vous nous avez fait perdre un temps précieux avec lequel nous aurions peut-être pu boucler cette affaire avant le crépuscule. Maintenant, ce n'est plus possible. Nous ferons de notre mieux, mais la nuit va nous tomber dessus, et la situation deviendra pire encore.

—J'ai entendu dire que vous étiez ressortie de chez Max avec un nouvel ami - main dans la main avec un de ses tigres-garous. Vous avez vraiment un faible pour les strip-teaseurs, hein ?

Cela m'apprit que quelqu'un nous surveillait, ou qu'il surveillait Max. Edward ne s'en était pas aperçu : autrement dit, le « quelqu'un » en question était doué.

Je baissai suffisamment mes lunettes pour laisser voir mes yeux à Shaw.

—L'intérêt démesuré que vous portez à ma vie privée m'émeut, Shaw.

Je réussis à le faire rosir. Intéressant. Je ne fus pas la seule à m'en apercevoir, car Hooper ordonna sèchement :

—En tenue ! shérif Shaw.

—Hein ?

—Vous venez avec nous, pas vrai ?

—Vous savez bien que non.

—Le marshal Blake, elle, nous accompagne. Ne la distrayez pas, s'il vous plaît.

—Vous la défendez, Hooper ? (Shaw me foudroya du regard.) Je croyais que vous ne vous tapiez pas de flics.

—Qu'est-ce que c'est censé vouloir dire ?

—Vous passez deux heures avec les membres du SWAT, et tout à coup, ils sont prêts à vous laisser surveiller leurs arrières et à répliquer à leurs supérieurs pour vous. Vous devez vraiment être aussi bonne qu'on le prétend.

Ce n'est pas souvent qu'on voit des hommes vraiment choqués - ébahis, incapable de croire ce qu'ils viennent d'entendre sortir de la bouche de quelqu'un d'autre. Ils se déployèrent autour de nous, et cela me rappela la façon dont les loups d'une même meute encerclent une créature qui leur déplaît.

—Cette femme est sur le point d'entrer avec nous chez un dangereux métamorphe, pendant que vous resterez bien à l'abri dehors, articula Hooper tout bas.

Il ne criait pas, mais sa voix frémissait d'émotion.

—Je n'ai plus l'entraînement nécessaire, répliqua Shaw.

On aurait dit que son visage hésitait entre blêmir et s'empourprer, et que, du coup, il tentait de faire les deux à la fois.

—Mais vous l'avez eu autrefois. Vous nous connaissez trop bien pour tenter de foutre la merde entre nous quelques minutes avant une intervention.

Cannibale se faufila entre les uniformes kaki pour se rapprocher de Shaw et ajouta tout bas :

—Faire chier Anita ne ramènera pas votre femme à la maison.

—Mêlez-vous de vos affaires, aboya Shaw.

—C'est devenu notre affaire quand vous nous avez accusés de baiser un agent fédéral au lieu de faire notre boulot.

Soudain, le lieutenant Grimes se fraya un chemin parmi ses hommes. Mais il n'arriverait pas à temps pour empêcher ce qui allait suivre.

—Ne m'approchez pas, Rocco, gronda Shaw.

—Je sais : les psys aussi vous foutent la trouille. Mais vous ne nous détestez pas autant que les métamorphes, votre femme ne s'est pas barrée avec l'un d'entre nous.

Alors, je compris enfin pourquoi Shaw m'était hostile depuis le début. Cannibale n'aurait pas dû dire une chose pareille au chef de son chef, mais... j'appréciais qu'il défende mon honneur. Peut-être était-ce le sien qu'il défendait en réalité. Quoi qu'il en soit, c'était bon de ne pas être isolée, pour une fois.

CHAPITRE 38

Officiellement, Gregory Minns exerçait le métier de videur, mais Victor nous avait expliqué sans détour que c'était l'un des exécuteurs des basses œuvres de leur clan, sous-entendu qu'il se livrait parfois à des activités moyennement légales pour le compte de Max. La plupart des rats-garous qui gardent les différents établissements de Jean-Claude ont un casier, ou assez de chance pour ne pas avoir encore été pris. Donc, j'étais mal placée pour m'offusquer. Et ces derniers temps, quand je n'ai pas lieu de râler, je m'abstiens. La maturité, enfin !

Nous avions un type muni d'un bouclier métallique avec une petite fenêtre pour ouvrir la marche, et un autre équipé d'un bélier portable. Le reste de l'équipe d'assaut était en tenue de combat intégrale, armes à la main, Edward, Olaf, Bernardo et moi avions chacun été assignés à un membre du SWAT dont nous suivrions les instructions et que nous ne lâcherions pas d'une semelle. Une banlieue résidentielle n'est pas un endroit idéal pour poster des snipers, mais nous en avions quand même casé quelques-uns dans les maisons voisines évacuées pour l'occasion.

Minns devait savoir que nous étions là, mais à cause de notre nombre et de la procédure à respecter, nous n'avions pas pu faire mieux. L'avantage d'être aussi nombreux, c'est que nous pouvions pas surveiller sa porte de derrière pour l'empêcher de s'enfuir. Nos gars l'avaient aperçu par une fenêtre, et personne ne l'avait vu sortir ; donc, il devait toujours être à l'intérieur.

Le plus long, ça avait été de mettre tout le monde en place. Et comme le temps nous manquait cruellement, j'étais sur des charbons ardents. Je ne rouspétais pas, mais je brûlais d'envie de faire les cent pas - ce qui eût été fort malvenu.

C'était l'un de ces moments où vous enviez les gens qui fument. J'aurais fait n'importe quoi pour m'occuper en attendant le signal de l'assaut.

Je voyais le soleil décliner à l'horizon, et je devais faire un gros effort pour maîtriser mon pouls. Je ne voulais pas m'attaquer à Vittorio et à ses sbires en pleine nuit. Je ne l'aurais admis devant personne, mais la peur me nouait les entrailles. Un tueur en série m'envoie une tête humaine dans une boîte, et je me mets à flipper. Allez comprendre.

Je tentai une dernière fois d'expliquer combien le temps nous était compté tandis qu'un membre de l'équipe allait se mettre en place plus loin. J'avais été assignée à Hooper, ce qui signifiait que je serais en première ligne. J'ignore comment ils décidaient qui allait où.

—Hooper, ils ont tué vos hommes en plein jour. Une fois la nuit tombée, les vampires pourront leur prêter main-forte, et ce sera bien pire.

—Pire à quel point ?

—Si on continue à lambiner, on ne va pas tarder à le découvrir.

—Je ne peux pas enfreindre le règlement, Blake.

J'acquiesçai.

—Je sais que ça n'est pas votre faute, mais c'est vous et vos hommes qui allez être en danger.

—Mes hommes et les vôtres.

—Ce ne sont pas exactement mes hommes, mais si vous voulez. Vos hommes et les miens.

—J'ai entendu dire que les marshals de la branche surnaturelle n'avaient pas de ligne de commandement structurée.

J'éclatai de rire.

—On peut dire ça, ouais.

Cela me valut un sourire.

—Dans ce cas, comment décidez-vous qui fait quoi ?

—C'est Ted qui a le plus d'expérience ; du coup, je le laisse souvent diriger les opérations. Parfois, il me refile le bébé. Et j'ai déjà bossé avec Otto et Bernardo. Je connais les forces et les faiblesses de chacun de nous. (Je haussai les épaules.) La plupart du temps, on bosse seuls. Et quand on doit collaborer avec d'autres forces de police, on nous fourre où on peut dans la ligne de commandement.

—Vous êtes un ranger solitaire. (Il leva la main.) Je sais, vous avez dit à Spider qu'un ranger ce n'est pas la même chose qu'un marshal fédéral.

Je souris.

—Ouais. Disons que dans la branche surnaturelle, la mentalité de vieux loup solitaire est très répandue. On s'est débrouillés seuls pendant si long-

temps qu'on n'a pas l'habitude de bosser en équipe. On n'est pas doués pour jouer à plusieurs.

Un gamin qui semblait beaucoup trop jeune pour appartenir à la police, avec d'immenses yeux bleus et les cheveux complètement planqués sous son casque – comme s'il espérait qu'une coupe très courte le vieillirait – lança :

—D'après la rumeur, vous êtes au contraire très douée pour jouer à plusieurs.

—Géorgie ! aboya Hooper.

Le gamin parut embarrassé. Je poussai un soupir.

—Shaw n'est pas le seul à avoir un problème avec moi, hein ?

Hooper réussit à hausser les épaules sous tout son barda. C'était peut-être à cause de l'attente, on savait que cette tension-là ne se dissiperait que pour laisser la place à une tension encore pire.

—Et que dit la rumeur, au juste, Géorgie ? demandai-je.

Le gamin eut l'air mal à l'aise. C'était une chose de faire des sous-entendus, et c'en était une autre de les clarifier face à moi.

—Allez, Géorgie Porgie. Si tu as quelque chose à me dire, je t'écoute. Et si tu n'as rien à me dire, sois gentil, ferme ta gueule.

Les autres hommes nous écoutaient, nous observaient. Ils attendaient de voir ce qui allait se passer. Cannibale était parti avec les gars du périmètre ; donc, il ne se trouvait plus là pour défendre mon honneur, et apparemment, Hooper n'était prêt à me défendre que contre les gens de l'extérieur. Quant à Edward, il gardait le silence. Il me laissait livrer mes propres batailles. Il savait que j'étais une grande fille.

L'expression de Géorgie se durcit, et je sus ce qu'il allait me dire. Je n'aurais probablement pas dû me moquer de son nom. Tant pis.

—J'ai entendu dire que vous couchiez avec votre Maître de la Ville.

—Et... ?

Il fronça les sourcils.

—Et quoi ?

—Exactement : et quoi ?

Ce fut Bernardo qui précisa :

—Elle veut dire que, ouais, elle couche avec son Maître de la Ville, et alors ?

—J'ai entendu dire qu'elle couchait aussi avec vous, lança Géorgie sur un ton de défi.

Bernardo éclata de rire.

—Mec, j'essaie de lui faire tomber la culotte depuis la première fois que j'ai bossé avec elle.

Je secouai la tête tandis qu'Olaf le foudroyait du regard et qu'Edward affichait une expression impassible. Mais Bernardo avait réussi à attirer l'attention de tous les hommes présents sur les lieux.

Ce fut Sanchez qui demanda :

—Et vous y êtes arrivé ?

—Elle est juste là. Demandez-lui, suggéra Bernardo.

Les regards se tournèrent vers moi. Je grimaçai un sourire.

—Non.

—Non, répéta Bernardo sur un ton théâtral. C'est tout ce qu'elle sait me dire : « Non ». Deux ans que j'essaie, et c'est toujours « non ». (Il se désigna comme pour dire : « Regardez-moi cet étalon ! ») Les mecs, si moi je n'y arrive pas, à votre avis, combien de types qui se vantent de se l'être tapée y sont vraiment parvenus ?

—D'habitude, c'est plutôt moi qui tape, commentai-je.

Bernardo tendit une main vers moi.

—Vous voyez ? Ce n'est pas une femme facile. Dans aucun sens du terme.

Cela les fit rire. Jamais Bernardo n'avait autant mérité que je l'embrasse. Mais paradoxalement, pour que son argument porte, je ne pouvais même pas lui dire merci. Alors, je me contentai de secouer la tête d'un air dégoûté et de le traiter d'espèce de queutard.

Les radios crépitèrent.

—On y va, dit Hooper.

Tous les hommes ramassèrent les affaires qu'ils avaient posées et s'en équipèrent. Hooper se tourna vers moi.

—Anita, vous êtes avec moi.

Je sentis la tension grimper plus haut encore que la température.

—Essayez de ne pas nous tirer dessus par accident, Anita, ajouta Sanchez, dont les origines hispaniques lui faisaient prononcer mon prénom correctement.

—Si je vous tire dessus, Sanchez, ce ne sera pas un accident, répliquai-je.

Les autres hommes rigolèrent ou émirent de petits bruits désapprobateurs. Puis le deuxième ordre tomba, et le temps des plaisanteries fut terminé.

On m'avait dit que Hooper voulait que je rentre derrière lui parce que, des quatre marshals qui participaient à la descente, j'étais la seule à ne pas avoir d'entraînement tactique officiel. Alors, je fis ce qu'on me demandait. Je posai

ma main gauche sur le dos du gilet de Hooper pour pouvoir bouger en même temps que lui. Je gardai mon autre main posée sur mon MP5 pour que la bandoulière ne glisse pas et que le canon ne se retrouve pas accidentellement pointé sur quelqu'un, et nous nous dirigeâmes vers notre cible.

CHAPITRE 39

La dernière fois que j'avais participé à une descente avec le SWAT, on avait enfoncé la porte avec des grenades flash et la permission de tirer sur tout ce qui bougerait à l'intérieur de l'appartement, excepté la victime que nous tentions de délivrer. Cette fois, nous commençâmes par frapper poliment.

À l'abri derrière Hitch, le type au bouclier dont les épaules étaient presque aussi larges que ma taille était haute, Hooper lança :

—Police de Las Vegas. Ouvrez ! Nous avons un mandat de perquisition.

Il avait une voix forte et sonore de sergent instructeur. Même si je m'y attendais, je sursautai légèrement.

Il répéta son injonction deux fois.

Derrière nous – loin derrière –, le pouvoir de Victor se déversa à travers la chaleur du désert. Puisqu'il n'était pas assez près pour donner de la voix, il nous appuyait avec son énergie. D'une certaine façon, c'était encore mieux. (On peut imiter une voix, mais pas une aura.) Mais d'une autre, c'était beaucoup moins bien, parce que sa voix n'aurait pas exercé de pression sur ma gorge telle une main puissante cherchant à pénétrer de force en moi. Je dus consolider mon bouclier métaphysique pour atténuer cette pression si intense que je la goûtais presque sur ma langue. Ce fut comme si je devais repousser une masse énorme, quasi inamovible. Jamais encore je n'avais connu de métamorphe avec un tel pouvoir.

Gregory Minns avait forcément senti l'énergie du « roi » de son clan. Si c'était un gentil, il nous ouvrirait sa porte. Si c'était un méchant, il tenterait de s'enfuir, ou il se battrait pour ne pas être capturé.

Ma main se crispa sur le gilet de Hooper, et je luttai pour maîtriser mon pouls. Je sentais l'adrénaline qui émanait des autres hommes, et je sentais ma propre tension. Tant de choses pouvaient tourner mal ! Le pouvoir de Victor n'avait fait que décupler mon appréhension. Si je n'avais pas cherché à le repousser, peut-être m'aurait-il apaisée, mais je ne pouvais pas me permettre de m'y abandonner. Mes tigresses intérieures aimaient trop ça. Je les vis lever la tête et les entendis pousser un de ces rugissements rauques qui

ressemblent à une quinte de toux. Le son fit vibrer tout mon corps, et je dus lutter encore davantage pour maîtriser mon pouls mais aussi ma respiration. Tant que je gardais le contrôle de moi-même, mes bêtes ne pouvaient pas me faire du mal. Ou disons, pas beaucoup.

Je regrettais vraiment qu'on n'ait pas autorisé Victor à parler à travers la porte.

—C'est quoi, ça, bordel ? le tigre à l'intérieur ? demanda Sanchez.

—Chut, lui intima Hooper.

Sanchez percevait le pouvoir de Victor, et peut-être mes tigresses. Il faudrait que je m'en souvienne, ça changerait peut-être ce que je ferais à l'intérieur.

—Minns, ouvrez ! cria Hooper.

Je sentis de l'énergie se déplacer dans la maison, un peu comme sur une image infrarouge, sauf que ça n'était pas visuel. Je faillis dire : « Il est derrière la porte », mais tout ce dont j'étais certaine, c'est qu'il s'agissait d'un tigre-garou - pas forcément de Minns. Je me demandais si je devais en parler quand même lorsqu'une voix d'homme lança à travers le battant :

—Je vais ouvrir. Ne me tirez pas dessus, d'accord ?

La porte commença à pivoter sur ses gonds, mais les membres du SWAT ne lui laissèrent pas le temps de finir. Ils se ruèrent à l'intérieur, et, entraînée par ma main sur le gilet de Hooper, je fis de même.

Il y eut un tas de cris. « Les mains sur la tête ! À genoux ! » Minns obtempéra, et les hommes l'entourèrent, l'arme au poing. Il semblait assez calme. Bien plus calme, franchement, qu'il n'aurait dû l'être, cerné par autant de flics. Cela me perturbait.

Il avait des cheveux blond très clair plutôt que blancs. Entre les jambes et les torses des membres du SWAT, j'aperçus ses yeux bleu pâle, de parfaits yeux de tigre, qui se fichèrent dans les miens et ne les lâchèrent plus. Cela aussi me perturba.

En revanche, cela plut beaucoup à ma tigresse blanche, qui se rapprocha de la surface. Je contrôlais toujours mon souffle et mon pouls, mais je sentais le pouvoir de Minns. Et comme celui de Victor, il était plus fort qu'il n'aurait dû l'être, différent d'une façon que je ne m'expliquais pas. Quelque chose chez les dominants de ce clan les rendait plus... croustillants. Si j'avais pu manger leur pouvoir, il aurait probablement craqué sous mes dents, et j'aurais trouvé du caramel à l'intérieur. J'aurais dû mâcher beaucoup avant de

réussir à l'avaler, mais il aurait été riche et sucré, et j'aurais eu envie d'en prendre une autre bouchée.

Minns continua à me regarder pendant qu'on lui menottait les poignets et les chevilles. Les membres du SWAT ne voulaient courir aucun risque. Il les laissa faire ce qu'il voulait tout en me dévisageant intensément. Je voulais me dérober à la pression de son regard, mais je semblais incapable de le faire.

—Je vous aurais ouvert ma porte, petite reine. Il vous suffisait de le demander, dit-il d'une voix beaucoup trop intense.

Hooper leva les yeux vers moi.

—C'est à vous qu'il parle, Anita ?

J'acquiesçai en silence.

Edward me toucha le bras, et cela m'aida, mais je continuai à soutenir le regard de ces yeux bleu pâle de tigre, au point que Bernardo finit par s'interposer entre Minns et moi. Dès que le contact visuel fut rompu, je parvins à reculer. Mais qu'est-ce qui m'arrivait, bordel ?

Je m'éloignai de Minns et du SWAT pour retourner près de la porte.

—Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda Edward à voix basse.

Je secouai la tête.

—Je ne sais pas trop.

—Tu as réagi comme s'il était un vampire et qu'il t'avait roulée avec ses yeux.

—Je sais.

Je tentai de repousser les tigresses au fond de ma forêt intérieure, mais l'énergie de Victor m'enveloppait ; elle remplissait l'air et lui donnait vie. C'était elle qui maintenait les tigresses si près de la surface. Et merde.

Hooper nous rejoignit.

—Que vient-il de se passer entre Minns et vous ?

Je déteste expliquer des phénomènes métaphysiques à des non-psys. C'est comme expliquer le concept de soleil à quelqu'un qui a grandi dans un souterrain. Il sait que le feu dont il se sert pour faire cuire sa nourriture éclaire, mais comment lui dépeindre un astre capable d'illuminer tout le ciel ?

—Je crois que je lui plais.

Hooper me jeta un regard sévère, un bon regard de flic. Ses yeux gris étaient presque aussi durs que pouvaient l'être parfois ceux d'Edward – presque.

—Personne ne se fait des amis aussi vite, Blake. Vous le connaissiez déjà, et réciproquement.

—Je vous jure que je n'avais encore jamais rencontré cet homme.

—Il vous a donné un surnom, Blake : « Petite reine ». C'est mignon. On n'appelle pas ainsi une femme qu'on vient juste de rencontrer.

Je me demandais ce que je devais tenter d'expliquer à Hooper exactement, quand je sentis Victor approcher. Il se dirigeait vers la maison. Et merde.

Je secouai la tête.

—Il faut que Victor diminue l'énergie qu'il envoie, ou je vais me noyer dedans.

—Quoi ?

Ce fut Sanchez qui répondit.

—Le tigre-garou qui est resté dehors déverse son pouvoir sur la maison comme un putain de torrent. Je sais que ça a calmé le suspect, mais ça me démange sur tout le corps, Sonny.

Hooper nous dévisagea tour à tour. Il fit un effort visible pour ravaler sa colère.

—Donc, Sanchez et vous êtes sensibles au pouvoir de Victor ?

—Oui, acquiesçai-je.

—D'accord, ça explique pourquoi vous avez pâli. Mais ça n'explique pas pourquoi Minns, que vous dites n'avoir jamais rencontré, a un surnom pour vous, ni pourquoi il a dit qu'il aurait ouvert sa porte si vous le lui aviez demandé. Je suis désolé, mais il s'est comporté pareil à quelqu'un qui couche avec vous.

—Ou qui voudrait bien, parce qu'elle a l'air d'un bon coup, lança Bernardo.

Nous le regardâmes, les sourcils froncés. Il leva les mains comme pour dire : « Désolé. »

—Certaines femmes font cet effet aux hommes, se justifia-t-il. Y compris au premier regard.

—Pitié, ne m'aide pas, grognai-je.

Avec un large sourire, il retourna vers notre « suspect », qui attendait au milieu de la pièce, entouré de flics.

—Cela dit, il a raison, commenta Hooper en me dévisageant froidement.

—Écoutez, apparemment, « petite reine » est le titre que me donnent tous les tigres-garous.

—Pourquoi ? Et comment Minns pourrait-il le savoir, étant donné que vous êtes arrivée aujourd'hui ?

Sanchez et moi regardâmes tous deux vers la porte, nous sentions que la source du pouvoir qui nous submergeait était sur le point d'entrer. Sanchez

leva son M4 sans toutefois le braquer ; je dus faire un gros effort pour me contenter de caresser ma propre arme. L'instant d'après, Victor franchit le seuil de la maison.

—Sergent, vous pouvez demander à ce citoyen émérite d'y aller mollo avec son pouvoir ? réclama Sanchez. Il est en train de me filer la migraine.

—Dis-lui toi-même, Sanchez. Je n'en ai pas terminé avec le marshal.

Sanchez me jeta un regard presque compatissant, puis se dirigea vers Victor et son escorte policière. Hooper reporta son attention sur moi.

Edward s'était avancé pour se poster à mes côtés en une attitude protectrice, me sembla-t-il. Olaf s'était rapproché, mais gardait essentiellement l'œil sur le tigre-garou. C'était bon de savoir que l'intérêt qu'il me portait ne le distrayait pas de son boulot. J'ignorais si Edward voulait me défendre contre Hooper ou continuer à donner le change à Olaf.

—Selon Shaw, vous en savez plus que vous n'en dites, mais j'étais prêt à croire qu'il laissait ses problèmes personnels obscurcir son jugement. (Hooper secoua la tête.) Seulement voilà, votre petit copain vient de vendre la mèche, Blake. Depuis quand le connaissez-vous ?

L'air me parut tout à coup moins épais, comme si, sans m'en rendre compte, j'avais eu du mal à respirer jusque-là. Tournant la tête vers la porte, je vis Victor près de Sanchez, qui leva le pouce en me regardant. Je lui rendis son geste. Pour une fois, c'était sympa de ne pas être la seule personne perturbée par les pouvoirs métaphysiques des autres. Il est toujours bon de partager ses petits malheurs.

—J'ai rencontré Gregory Minns il y a quelques minutes. Vous avez assisté à l'intégralité de mes échanges avec lui.

—Vous mentez.

—Elle dit la vérité, contra Edward.

—Je n'ai pas besoin de l'avis de son petit ami.

—Ça servirait à quelque chose que je vous jure que Ted n'est pas mon petit ami ?

—Non. Dès l'instant où ce tigre-garou vous a appelée « petite reine », vous avez perdu toute crédibilité avec moi, Blake.

—Marshal Blake, lança Victor en se dirigeant vers nous. Je suis navré que l'officier Sanchez et vous ayez été affectés par ma tentative pour calmer Gregory.

Son pouvoir était tendu comme la peau d'un tambour. Je le sentais vibrer dans l'air, mais c'était tout. Il l'avait admirablement bien verrouillé.

—Tant que vous ne l'avez pas fait exprès, je vous pardonne.

—Vous avez vu de quoi ma mère est capable. Croyez-moi, si je l'avais fait exprès, ça aurait été bien pire.

J'acquiesçai. Je le croyais.

—Quand avez-vous rencontré le marshal Blake pour la première fois, monsieur Belleci ? interrogea Hooper.

—Cet après-midi.

—Quand Gregory Minns l'a-t-il rencontrée pour la première fois ?

Victor fronça les sourcils.

—Je ne crois pas qu'ils se connaissaient avant cette intervention.

—Il l'a appelée « petite reine ». C'est plutôt intime de la part d'un étranger, non ? lança Hooper.

Victor sourit et se ressaisit très vite.

—« Petite reine », c'est notre surnom à tous pour le marshal Blake.

—Vous la connaissez depuis quelques heures, et vous lui avez déjà donné un surnom. C'est ça, railla Hooper. Et Minns connaissait déjà ce surnom, au point de ne pas hésiter à l'employer. Ne vous foutez pas de ma gueule. Vous mentez.

—Je vous jure que nous venons juste de rencontrer le marshal Blake. Mais ses capacités psychiques inhabituelles sont celles d'une petite reine des tigres. Ce n'est pas un surnom personnel, plutôt un titre, expliqua Victor.

—Un titre qu'elle a mérité comment ?

—Par... disons, la nature et l'intensité de ses pouvoirs.

—Sanchez ? appela Hooper.

—C'est une psy très puissante, sergent.

—J'ai entendu ce qu'a dit Cannibale, mais j'ai besoin de savoir si ce que raconte Victor est plausible, ou s'ils mentent tous autant qu'ils sont.

—Ses boucliers sont solides. Pour répondre à votre question, il faudrait que je la sonde, et c'est contre notre protocole de le faire sans l'accord du sujet, excepté dans une situation d'urgence où des vies sont menacées.

—On dirait que vous citez un règlement, fis-je remarquer.

Sanchez acquiesça.

—C'est le cas.

—Cannibale est dehors avec le doc. Il pourrait lire à nouveau dans votre esprit, me dit Hooper.

Je secouai la tête.

—Pas question que je le laisse encore entrer dans ma tête.

—Sanchez, alors. Je veux savoir si vous êtes assez puissante pour produire ce genre d'effet sur les tigres-garous.

—Il ne le ressentira peut-être pas de la même façon, étant donné qu'il est humain, objecta Victor.

—C'est mon pratiquant, s'obstina Hooper, et je veux qu'il la sonde. Quant à vous, tenez-vous à l'écart de mon équipe, bordel.

Je soupirai et me tournai vers Sanchez.

—Vous avez besoin que je fasse quoi pour que ça marche ?

—Baissez vos boucliers.

Je fis un signe de dénégation.

—Je ne peux pas les baisser tous.

—Diminuez-les, alors.

—Ce serait possible d'éloigner Victor ?

—Pourquoi ? demanda Hooper.

—Apparemment, j'ai des difficultés à me protéger contre les pouvoirs de son clan. Je ne sais pas pourquoi, mais on dirait qu'ils foutent les miens en l'air.

—Géorgie, escorte M. Belleci à l'extérieur, ordonna Hooper.

Géorgie obtempéra sans poser de questions. C'est l'une des choses pour laquelle les flics sont plus doués que les marshals de la branche surnaturelle : obéir aux ordres sans discuter pendant des heures.

Victor se laissa entraîner dehors. Les autres reculèrent un peu comme si nous le leur avions demandé, alors que ça n'était pas le cas. Sanchez et moi restâmes plantés au milieu du salon de Minns, avec sa moquette brun foncé et ses meubles des plus banals. Les gens s'imaginent que l'intérieur des métamorphes est décoré d'une façon incroyable, mais en vérité, la plupart d'entre eux vivent dans des endroits très ordinaires. Sur le plan domestique, virer poilu une fois par mois ne vous rend pas si différent du commun des mortels.

Sanchez ôta son casque, révélant ses cheveux noirs trempés de sueur.

—Prête ?

Je pris une grande inspiration. Si loin de Jean-Claude et de nos gens, il n'était pas question que je baisse complètement mes boucliers. Alors, je me contentai de les entrouvrir ainsi qu'on le fait d'une vitre de voiture quand on veut laisser entrer un filet d'air.

Sanchez enleva un de ses gants et tendit la paume vers moi comme s'il pouvait sentir la chaleur qui émanait de mon corps.

—Seigneur, votre aura crépite d'énergie. J'ai l'impression que si vous baissiez complètement vos boucliers, vous brûleriez. (Puis ses yeux roulèrent en arrière dans ses orbites.) Mais les flammes seraient noires, comme si la nuit pouvait s'embraser et consumer le monde.

Il trébucha, et je le rattrapai sans réfléchir. Sa main se convulsa dans la mienne, et tout à coup, mes boucliers se volatilisèrent.

Nous étions tous deux à genoux, comme si on nous avait frappés. Le marteau psychique nous avait atteints tous les deux, et nous ne pouvions rien faire d'autre que chevaucher la vague de pouvoir. Je n'avais pas envisagé que les SWAP disposent d'un autre pratiquant capable de m'effrayer. J'avais tellement l'habitude d'être le plus gros croquemitaine psy dans la pièce ! L'idée que Sanchez puisse être aussi balèze que moi ne m'avait même pas effleurée. Maintenant, il était trop tard. Le croquemitaine était sorti de sa boîte, et il voulait nous dévorer tous les deux.

CHAPITRE 40

Sanchez avait tenté de jeter un coup d'œil par-delà mes boucliers entrouverts, mais il était trop puissant - ou il se maîtrisait mal, comme quand il avait été le seul à m'envoyer une décharge d'énergie durant la séance de poignées de main. Pour la deuxième fois de la journée, le pouvoir d'un humain pur me submergea. C'était mon record.

Oh, j'avais perçu son énergie avant, mais c'était comme regarder une mer calme : vous ne voyez pas nécessairement les récifs qui, tapis à fleur de surface, vont déchiqueter la coque de votre bateau et vous couler.

La minute d'avant, c'était le calme plat. Et tout à coup, il avait éventré mes boucliers. Son pouvoir se déversait par cette plaie béante. Malheureusement, il n'était pas le seul. D'autres pouvoirs attendaient, tapis en embuscade, et ils s'engouffrèrent à la suite du sien tel un cambrioleur profitant de ce que la porte de votre maison a déjà été forcée par quelqu'un d'autre.

Je sentis d'abord de l'énergie vampirique, puissante mais pure. Je ne tentai pas de la repousser, j'espérais que c'était celle de Vittorio. Au contraire, je la laissai me remplir comme du vin que j'aurais retenu dans ma bouche afin que mes papilles, mes narines et toutes mes autres perceptions puissent goûter son bouquet. Si c'était bien lui, je voulais m'imprégner de son odeur, car il y avait une chance pour que je puisse remonter la piste de son pouvoir jusqu'à sa cachette physique.

—C'est quoi, ça ? demanda Sanchez.

—Un méchant, chuchotai-je. Je le sentis tenter de repousser le pouvoir vampirique.

—Ne m'aidez pas, protestai-je.

—Je suis plutôt doué.

—Non, ne...

Mais je n'eus pas le temps de finir ma phrase, quelque chose d'autre venait de nous trouver.

Marmée Noire est la Mère de Tous les Vampires. Et cette définition ne saurait en aucun cas vous préparer à la vague de ténèbres vivantes qui déferla

sur nous deux. Elle noya complètement l'énergie subtile que Vittorio - si c'était bien lui - irradiait en plein jour. Elle submergea tout ce qui n'était pas elle.

J'étais à genoux sur de la pierre froide, dans une caverne éclairée par des torches. Sanchez était agenouillé près de moi, sa main toujours dans la mienne. Il leva les yeux.

—Que se passe-t-il ?

Je savais que nos corps étaient toujours dans le salon de Minns, à Las Vegas, mais nos esprits... plus du tout.

Quelque chose remua dans l'obscurité au-delà des torches. Elle était enveloppée de ténèbres. Impossible de dire s'il s'agissait d'une cape noire ou si elle s'était modelé une forme à partir de la nuit et lui avait donné l'aspect de vêtements. Son pied délicat s'avança dans la lumière, et celle-ci se refléta sur de minuscules perles de culture entre lesquelles étaient brodées d'autres perles brillantes d'un noir de jais. J'avais déjà vu ces chaussures une fois quand elle avait failli se manifester physiquement à St. Louis.

Son corps aurait dû se trouver à l'étage, dans la chambre où elle dormait depuis plus d'un millénaire, et pourtant, elle était là. S'agissait-il d'un rêve, ou était-elle réellement réveillée ?

Comme si elle avait entendu mes pensées, elle répondit :

—Mon corps continue à dormir, mais je ne suis plus prisonnière de ma chair.

—Cette créature, c'est quoi ? demanda Sanchez.

—Veux-tu que nous lui montrions, nécromancienne ?

—Non.

—Voyons si son esprit survivra à cette révélation.

—NON ! hurlai-je.

Et je tentai de nous arracher à cette vision. *Mais Marmée Noire écarta grands les bras; sa cape de ténèbres se déploya sur les côtés et vers le haut jusqu'à reconstituer l'obscurité parfaite d'une nuit sans étoiles. L'odeur de jasmin m'étouffait. Je n'arrivais pas à sentir quoi que ce soit d'autre.*

Sanchez s'accrochait à ma main.

—Anita, Anita, vous allez bien ?

Je n'arrivais pas à parler, à émettre le moindre son ni même à respirer. J'agrippai sa main en retour, car je n'avais pas d'autre bouée de sauvetage, mais Marmée Noire se déversait dans ma gorge. Autrefois, je pensais qu'elle essayait de me tuer en faisant ça. Désormais, je vois clair dans ses inten-

tions. Elle ne cherche pas à se débarrasser de moi, mais à me posséder. Son corps gît à l'étage depuis trop longtemps; elle ne peut plus le faire fonctionner. Elle en veut un nouveau - le mien.

Soudain, une lumière apparut dans les ténèbres, pareille à un astre brûlant. Elle fondit sur Marmêe Noire tel un lever de soleil, et la Mère de Tous les Vampires bascula en arrière dans un hurlement.

Je revins à moi au milieu du salon de Minns, dans les bras de Sanchez et d'Edward. La pièce était pleine de croix qui brillaient comme des étoiles, tandis que je m'efforçais de respirer. Edward me retourna pour que je puisse cracher sur le tapis. Un liquide transparent, mais trop épais pour être de l'eau, coula de ma bouche. Il avait un parfum de fleurs.

Edward continua à me tenir jusqu'à ce que j'aie repris mon souffle. Mais j'étais encore trop faible pour bouger.

—C'était notre assassin ? demanda enfin Hooper. Le vampire que nous cherchons ?

—C'était *une* vampire, rectifia Sanchez. Et je ne crois pas qu'elle se trouve à Las Vegas.

Je secouai la tête et articulai d'une voix rauque :

—Elle n'a rien à voir avec notre enquête.

—L'obscurité veut vous dévorer, dit Sanchez.

—Ouais, je sais. C'est pour ça que je tiens autant à mes boucliers. N'y touchez plus jamais.

—Je suis désolé. Mais c'est quoi, cette... entité ?

Je secouai la tête.

—La source de tous les cauchemars.

—Putain...

—Sanchez, parle-moi, réclama Hooper,

—Anita est assez puissante, sergent. Si vous pouviez regarder au-delà de ses boucliers, vous verriez qu'elle est bien assez puissante pour pousser les tigres-garous à l'appeler « Elizabeth Ire », ou quelque chose d'équivalent.

—Qu'est-ce que tu as vu, Sanchez ?

Il tourna la tête vers moi, et nous échangeâmes un regard entendu.

—Des cauchemars, sergent. Elle se bat contre des cauchemars, et ils sont du genre agressif.

—Qu'est-ce que ça veut dire, bordel ?

Sanchez secoua la tête et prit la main que Hooper lui tendait pour l'aider à se relever.

—Ça veut dire que j'ai envie de sentir le soleil sur ma figure et que plus jamais je ne demanderai à Blake de baisser ses boucliers. Au fait, marshal, je ne l'ai pas fait exprès. Je suis vraiment désolé.

Je tentai de m'asseoir, et j'y parvins - même si le soutien de la main d'Edward y fut sans doute pour quelque chose.

—Je vous dirais bien que ce n'est pas grave, mais ça l'est, Sanchez. À cause de vous, j'ai failli être salement amochée.

—Je sais. (Il eut un petit rire qui sonna faux.) J'ai vu ce qui vous voulait du mal, Blake, et je le regrette de tout mon cœur. Comment faites-vous pour dormir la nuit ?

Edward m'aida à me mettre debout, et je faillis m'écrouler. Ce fut Olaf qui prit mon autre bras. Je n'étais pas assez solide sur mes jambes pour me dégager ; aussi, pour une fois, je le laissai faire.

—Je n'ai pas de problème pour dormir, répondis-je.

—Alors, c'est que vous avez une putain de volonté d'acier.

Sanchez se dirigea vers la porte. Il tremblait tellement que Hooper appela un autre officier pour le soutenir.

Lorsqu'il fut dehors, Hooper se tourna vers moi.

—Sanchez est costaud. Qu'est-ce qui a bien pu le mettre dans cet état ?

—Vous ne voulez pas savoir.

—Nos objets saints se sont allumés comme une foutue guirlande de Noël, insista-t-il. Quel genre de vampire peut provoquer une réaction pareille à distance ?

—Priez pour ne jamais le découvrir, sergent.

Je pris une grande inspiration et me dégageai. Comme Edward me lâchait, Olaf en fit autant.

Hooper nous dévisagea tour à tour, Edward et moi.

—Vous savez de quoi il s'agit, Forrester ?

—Oui, répondit simplement Edward.

—C'est quoi ?

—La vampire ultime.

—Mais encore ?

—C'est leur reine à tous, dis-je doucement. Je n'ai jamais rien senti d'aussi puissant qu'elle. Pour l'instant, elle se trouve encore quelque part en Europe. Priez pour qu'elle ne vienne jamais en Amérique.

—Elle a fait ça depuis l'Europe ? s'exclama Hooper, sceptique.

Je le foudroyai du regard.

—Ouais. Votre gars a forcé mes boucliers. C'est comme s'il vous avait arraché votre gilet pare-balles avant de vous tirer en pleine poitrine. Vous avez vu ce qui m'est arrivé.

—Je ne voulais pas que Sanchez vous fasse du mal, Blake.

—C'est ça, ouais.

Hooper se rembrunit.

—Je déteste toutes ces conneries psys, mais je ne voulais pas que vous soyez blessée.

Sur ces mots, il se dirigea vers la porte. Edward se pencha vers moi.

—Tu vas bien ?

—Ouais, ouais.

—Menteuse, lança Bernardo.

Mais je remarquai que, contrairement à Edward et à Olaf, il était resté à bonne distance de moi. J'ai plus d'une raison de ne pas compter sur lui.

—Va te faire foutre.

Il se fendit d'un large sourire.

—Très volontiers.

Je levai les yeux au ciel, mais cela m'aida à remettre les choses en perspective. Apparemment, la Mère de Toutes Ténèbres attendait à l'extérieur de mes boucliers que je lui laisse une occasion de me bouffer, j'avais tellement peur que ma peau était glacée. Très bien, il me suffirait de sortir dans la chaleur du désert pour me réchauffer. Je tentai de m'en persuader, mais...

Je baissai les yeux sur ce que j'avais craché sur la moquette.

—C'est quoi, ça ? demandai-je.

Edward me dit ce que je déteste le plus entendre dans sa bouche :

—Je n'en sais rien.

Quand même Edward ne connaît pas les réponses, on est salement dans la merde.

CHAPITRE 40

J'appelai Jean-Claude depuis la voiture pendant qu'Edward conduisait. Je n'en avais plus rien à foutre qu'Olaf et Bernardo m'entendent. La Mère de Toutes Ténèbres attendait à l'extérieur de mes boucliers pour me bouffer. Je percevais encore certaines de ses émotions. Celle qui prédominait, c'était la peur. Qu'est-ce qui pouvait bien faire peur au plus puissant de toutes les vampires ?

Jean-Claude me répondit d'une voix légèrement essoufflée.

—Ma petite, j'ai senti quelque chose s'en prendre à toi, quelque chose de sombre et de terrible. Si c'est Vittorio, tu dois quitter Las Vegas immédiatement, avant la tombée de la nuit.

—Ce n'était pas lui, le détrompai-je.

—Qui, alors ?

J'agrippai le téléphone et me raccrochai au son de sa voix comme à une bouée de sauvetage. Ma trouille était telle que j'avais un goût métallique sur la langue.

—Marmée Noire.

—Ce que j'ai senti... Ce n'était pas semblable aux fois précédentes. C'était plus petit, plus... (il parut chercher le mot juste) humain.

J'acquiesçai, même s'il ne pouvait pas me voir.

—Elle m'est apparue comme dans l'église à St. Louis, avec ses foutues pantoufles brodées de perles.

—C'est peut-être ce que porte son corps physique dans la chambre où elle repose.

—Justement : elle n'était pas dans sa chambre, Jean-Claude. Vous devez appeler Belle Morte, ou quelqu'un, et lui dire qu'elle se déplaçait dans la partie inférieure de sa caverne, celle que surplombent ses fenêtres. Elle était en bas.

Il jura longuement et élégamment en français. Puis il me dit en anglais :

—Je vais contacter les autres. Je te rappelle dès que possible. Jusque-là, je te conseille de te cacher dans une église avec des objets saints.

—J'ai un assassin à retrouver.

—Ma petite, je t'en prie.

—Je vais y réfléchir, d'accord ?

—C'est déjà ça. Je t'aime, Anita. Ne la laisse pas t'enlever à moi.

—Moi aussi, je vous aime, et non, je ne la laisserai pas. J'ai dressé des boucliers d'enfer. Il a fallu que je les baisse pour qu'elle puisse passer.

—Ma petite... Anita... (Nouveau juron en français.) Je te rappelle dès que j'ai pu parler à quelqu'un en Europe.

Il raccrocha en marmonnant d'autres trucs en français, trop bas pour que je puisse comprendre.

Edward tourna un peu trop vite à un carrefour pour ne pas perdre la patrouilleuse que nous suivions. Les flics n'avaient pas mis leurs gyrophares ni leurs sirènes, mais nous étions en train de violer allègrement le code de la route. De toute évidence, Sanchez et moi n'étions pas les seuls à flipper après ce qui s'était passé chez Minns. Je me demandai ce que Sanchez avait raconté aux autres. Avaient-ils, comme Jean-Claude, tout mis sur le compte de Vittorio ? Cela les avait-il encouragés à conclure avant que les vampires de Las Vegas se réveillent pour la nuit ?

—Qu'a dit le comte Dracula ?

—Ne l'appelle pas comme ça, Edward.

—Désolé. Alors, qu'est-ce qu'il a dit ?

—Il va contacter des gens en Europe.

—Tu as bien dit que la Mère de Tous les Vampires, qui s'est manifestée à nous en esprit à St. Louis, se promène physiquement quelque part ? lança Olaf depuis la banquette arrière.

J'hésitai.

—Ce n'était qu'une vision, mais dans mes visions précédentes, elle était toujours couchée dans la chambre où elle est prisonnière. Je ne l'avais encore jamais vue se promener à l'extérieur de cette pièce.

—Merde, lâcha Edward.

Je le regardai, parce que c'est assez rare qu'il jure. En général, je dis assez de gros mots pour deux.

—Quoi ?

—On m'a approché pour me proposer un contrat sur elle.

Je pivotai sur mon siège pour mieux le dévisager. J'étudiai son profil, mais entre ses lunettes et son masque d'impassibilité habituel, il n'y avait rien à voir. Pour ma part, j'étais bouche bée.

—Quelqu'un a voulu t'engager pour assassiner la Mère de Tous les Vampires ?

Il acquiesça.

Olaf et Bernardo se penchèrent en avant, ce qui signifiait qu'ils n'avaient pas mis leur ceinture de sécurité. Bizarrement, pour une fois, je n'avais pas pensé à le leur rappeler.

—Tu as un contrat sur la tête de Marmée Noire, et tu ne mas rien dit ?

—J'ai dit qu'on m'avait proposé un contrat, pas que je l'avais accepté.

Je me tournai encore davantage vers Edward, autant que ma propre ceinture m'y autorisait.

—Tu as refusé ? On ne t'a pas offert assez de fric ?

—La paie était bonne, répondit-il, les mains soigneusement posées sur le volant et l'expression toujours indéchiffrable.

De prime abord, jamais vous n'auriez deviné que nous étions en train de discuter d'un sujet ne serait-ce que vaguement intéressant. Enfin, vous l'auriez deviné si vous aviez regardé la tête qu'Olaf, Bernardo et moi faisions. Edward, lui, n'en laissait rien paraître.

—Alors, pourquoi tu as refusé ?

Il me jeta un bref coup d'œil en franchissant un nouveau carrefour quasiment sur deux roues. Nous dûmes nous accrocher au premier truc qui nous tomba sur la main, surtout Olaf et Bernardo qui n'avaient pas leur ceinture. Nous foncions dans les rues de Las Vegas à la suite des patrouilieuses. Elles avaient allumé leurs gyrophares, mais toujours pas leurs sirènes.

—Tu sais très bien pourquoi, répondit Edward.

Je faillis répondre : « Non, je ne sais pas », mais je me ravisai. Tout en agrippant le tableau de bord d'une main et mon siège de l'autre, je réfléchis.

—Tu as eu peur que Marmée Noire ne te tue, lâchai-je enfin. Tu as eu peur que ce ne soit le contrat de trop.

Il ne répondit pas, ce qui était assez éloquent en soi.

—Mais depuis que je te connais, tu as toujours cherché à te mesurer aux monstres les plus horribles et les plus coriaces, protesta Olaf. Tu adores tester tes capacités, et ça aurait été le test ultime.

—Probablement, concéda Edward à voix basse.

—Je pensais ne jamais voir ça de mon vivant, déclara Bernardo. Les nerfs de la Mort ont flanché.

Olaf et moi le foudroyâmes du regard.

—Ses nerfs n'ont pas flanché, contesta Olaf.

—Alors, quoi ? demanda Bernardo.

—Il ne voulait pas courir le risque de laisser Donna et les enfants seuls, dis-je doucement.

—Hein ?

—Il a peur pour sa famille, dit Olaf d'une voix atone.

—Hé, quand j'ai dit que ses nerfs avaient flanché, tu m'as gueulé dessus ! s'offusqua Bernardo.

Olaf braqua sur lui son regard le plus sombre, le plus caverneux. Bernardo se dandina légèrement sur la banquette, comme s'il luttait pour ne pas s'écarter d'Olaf, mais il resta où il était. Un bon point pour lui.

—Les nerfs d'Edward ne flancheront jamais. Ça ne veut pas dire qu'il n'a peur de rien.

Bernardo me regarda.

—Tu comprends ce qu'il raconte ?

Je réfléchis quelques instants.

—Je crois que oui.

—Alors, explique-moi.

—Si Marmée Noire vient ici et qu'elle nous attaque, Edward se battra. Il ne s'enfuira pas, il ne renoncera pas. Il se battra jusqu'au bout - jusqu'à la mort, si nécessaire. Mais il a choisi de ne pas se lancer volontairement à la recherche de la plus grande méchante que ce monde ait jamais porté, car il y a de grandes chances qu'il se fasse tuer et qu'il ne veut pas laisser Donna et les enfants tout seuls. Il a cessé de courtiser la mort, mais si elle vient le chercher, il l'affrontera.

—N'avoir peur de rien, ce n'est pas du courage, ajouta Olaf. C'est de l'idiotie.

Bernardo et moi le dévisageâmes, et même Edward lui jeta un coup d'œil dans le rétroviseur.

—De quoi tu as peur, grand ? demanda Bernardo.

Olaf secoua la tête.

—Les peurs ne sont pas faites pour être partagées, mais vaincues.

Une partie de moi-même voulait savoir ce qui faisait peur à l'un des hommes les plus effrayants que j'aie jamais rencontrés. L'autre partie préférait l'ignorer, de crainte de rallonger la liste de ses cauchemars ou, pire encore, d'éprouver de la compassion pour Olaf. Je ne pouvais pas me le permettre. La compassion vous fait hésiter, et un jour, j'aurais besoin de réagir au quart de tour face à lui.

Des tas de tueurs en série ont eu une enfance horrible ; ils vous racontent des histoires à vous fendre le cœur, et la plupart d'entre elles sont vraies. Mais ça n'a pas d'importance. Car même s'ils ont été des victimes, jadis, ils ne font preuve d'aucune miséricorde envers les leurs. Et si vous avez le tort de l'oublier..., ils vous tuent vous aussi.

CHAPITRE 42

Lorsqu'Edward se gara au bout de la file de patrouilleuses aux gyrophares clignotants, le spectacle touchait déjà à sa fin. La tigresse-garou était à genoux dans son jardin, plusieurs flingues pointés sur elle, tandis que Hooper et ses hommes se précipitaient pour la neutraliser. J'eus à peine le temps d'apercevoir ses cheveux blancs coupés court et l'éclat de ses yeux bleu pâle de tigre avant qu'ils la fourrent à l'arrière d'un van.

—Vous avez commencé sans nous ? lança Edward à Hooper sur le ton jovial de ce bon vieux Ted Forrester.

C'était chouette qu'il soit encore capable de maîtriser sa voix, car de mon côté, je n'aurais pas pu cacher mon mécontentement.

Hooper répondit, alors que ses gars claquaient les portières du van :

—Elle était déjà à genoux dans son jardin.

Elle nous attendait.

—Et merde ! jurai-je.

Il me dévisagea.

—Pourquoi, « merde» ? C'était une arrestation facile et rapide.

—Ils savent, Hooper. Les autres tigres savent.

Je vis la lumière se faire jour dans son esprit et sur ses traits.

—Notre méchant risque de s'enfuir.

Je hochai la tête.

—Alertez les gars qui les surveillent, conseilla Edward.

—Quels gars ? demandai-je.

Edward et Hooper échangèrent un regard, puis Hooper saisit sa radio tandis qu'Edward m'expliquait :

—Dès l'instant où on leur a communiqué les noms, les flics ont fait surveiller tous les suspects. C'est la procédure habituelle.

—Merde. Pas étonnant qu'ils soient au courant.

Edward haussa les épaules.

—C'est le meilleur moyen de ne pas les paumer s'ils tentent de s'enfuir.

—Et aussi le meilleur moyen de leur faire peur et de les inciter à s'enfuir, rétorquai-je. Je peux savoir pourquoi personne ne m'en a parlé ?

—Ou bien Hooper préférait que tu l'ignores, ou bien il a pensé que tu connaissais la procédure.

Je pris une grande inspiration et la relâchai lentement - ou du moins, j'essayais.

—Rien à foutre de la procédure. L'idée, c'était de les surprendre !

Ce fut Shaw qui répondit :

—Nous ne sommes pas obligés de vous consulter sur tout, marshal. Si un suspect potentiellement dangereux s'enfuit, je veux savoir où il va.

—Vous ne comprenez pas. Ces gens entendent votre sang couler dans vos veines. Ils peuvent vous sentir, même si je vous accorde que l'odorat d'un tigre est beaucoup moins développé que celui d'un loup. Ils sauront que les flics les attendent dehors.

—Mes hommes sont compétents, Blake.

—Ce n'est pas un problème de compétence, Shaw. Le problème, c'est qu'ils sont humains et qu'ils chassent des créatures qui ne le sont pas. Vous n'avez pas encore pigé ?

—Ils feront leur boulot, insista-t-il en me fixant d'un regard hostile.

—Je sais. J'espère juste qu' ils ne se feront pas tuer par la même occasion.

J'ignorai ce que Shaw aurait répliqué, car Hooper revint à ce moment-là.

—On a eu confirmation par radio pour trois des autres maisons, mais pas de réponse en provenance de la dernière.

—Merde ! jura Shaw.

Je ravalai un « je vous l'avais bien dit » qui n'aurait probablement pas été très bien accueilli. Mais Shaw me foudroya du regard comme s'il m'avait entendue penser.

—Les radios tombent parfois en panne, Blake. Ce n'est pas forcément grave.

Edward me toucha légèrement le bras. Je compris son geste, et luttai pour conserver un ton égal.

—Vous êtes flic, Shaw. Vous savez qu'il faut toujours supposer le pire. Si on se trompe, génial ; mais dans le cas contraire, on a un plan.

—Des officiers sont déjà en route pour aller voir, dit Hooper.

—Emmenez-nous là-bas, réclamai-je.

—Mes hommes peuvent se débrouiller, contra Shaw.

—C'est une affaire surnaturelle, répliquai-je. Je n'ai pas besoin de votre permission pour me rendre sur place.

Des officiers sortirent de la foule qui nous entourait comme s'ils avaient été déjà sélectionnés par Shaw pour intervenir. Ce qui était sans doute le cas. Ils étaient tous en uniforme, à l'exception d'Ed Morgan.

Ce dernier me regarda avec un sourire amical, qui accentua ses pattes-d'oie. Je me demandai si, derrière ses lunettes, ses yeux souriaient aussi, ou s'il faisait juste semblant de m'avoir à la bonne.

—Morgan est le chef des inspecteurs de la criminelle, révéla Bernardo avec un sourire aussi affable que celui de l'intéressé, quelques instants plus tôt.

L'annonce de son grade véritable provoqua une légère crispation aux coins de la bouche de Morgan. Je me demandai comment Bernardo avait découvert ça. Je l'interrogerais plus tard, quand nous serions seuls, au cas où il s'y serait pris par des moyens douteux.

—Ça ne signifie pas que nous ne pouvons pas être amis, dit Morgan en se ressaisissant.

Hooper revint.

—On vient de recevoir un rapport. La voiture de nos hommes est vide. Il y a du sang à l'intérieur, mais pas de corps.

—Merde ! lâcha Shaw.

—Laissez-nous vous aider, dit Edward.

—Vous ne nous avez pas aidés avec Minns ; au contraire, vous nous avez ralentis, cracha Shaw.

Edward dévisagea Hooper.

—C'est aussi ce que vous pensez, sergent ?

Hooper demeura impassible.

—Non, mais c'est mon supérieur.

—C'est gentil à vous de vous en souvenir, railla Shaw.

—Lequel des tigres-garous est le renégat ? m'enquis-je.

—Le dénommé Martin Bendez, répondit Hooper.

—Sergent, nous n'avons plus à partager nos informations avec les marshals, déclara Shaw.

—Votre équipe va le poursuivre ? demandai-je à Hooper.

—Les gars de Henderson sont sur sa piste, ouais.

—Sergent Hooper, je viens de vous donner l'ordre direct de ne plus rien leur dire ! aboya Shaw.

—Non, Maintenant, c'est un ordre direct, répliqua Hooper.

Et il s'éloigna pour rassembler ses hommes et leur matos avant de lever le camp. Il ne jeta pas un seul regard en arrière, mais quoi qu'il ait pu raconter à Shaw et à ses supérieurs, ce n'était pas que nous les avions ralentis. Cela dit, il n'avait pas pu passer sous silence mon comportement flippant. Les flics de Las Vegas comptaient des psys dans leurs rangs, mais je n'étais pas une des leurs. Malgré leur ouverture d'esprit, le fait que leurs propres pratiquants ne comprennent pas ce qui se passait jouait contre moi.

J'eus une idée.

—Les autres marshals peuvent vous accompagner ?

—Je vous ai déjà dit que vous nous ralentissiez. Shaw commença à s'éloigner.

—D'accord, j'ai pété les plombs métaphysiques, et ça vous a fait flipper. Punissez-moi si ça vous chante, mais personne n'est plus doué pour traquer les métamorphes que le marshal Forrester. Laissez-les venir, lui et les autres. Je resterai à l'écart.

Edward me dévisageait. Il ne disait rien ; simplement, il me dévisageait.

—Non, refusa Shaw tout net.

—Pourquoi pas, shérif ? intervint Morgan. Ça évitera que les fédéraux ne se mettent en rogne contre nous, et je n'ai entendu que du bien sur les autres.

Shaw le regarda, et de nouveau, j'eus cette impression que la parole de Morgan avait trop de poids, même pour celle d'un chef des inspecteurs.

Shaw s'approcha de moi et me toisa comme s'il avait la moindre chance de réussir à m'intimider.

—Pourquoi voulez-vous que vos collègues nous accompagnent ?

—Parce que je voudrais éviter qu'il ne se produise à Las Vegas un autre massacre comme celui de l'entrepôt.

—Vous pensez qu'on n'est pas capables de gérer ?

Il était tout prêt à se foutre en colère.

—Je pense que j'aurais confiance en Ted pour me faire traverser l'enfer et ressortir vivante de l'autre côté. Et les marshals Jeffries et Cheval-Tacheté sont deux flingueurs émérites. Si les choses dégénèrent, vous serez contents de les avoir avec vous. Laissez-les venir, et je resterai à l'écart, pour cette fois.

—Quel mal ça pourrait nous faire ? insista Morgan.

—D'accord, dit Shaw sur un ton si contrarié que ce mot sonna tel un juron dans sa bouche,

Edward se pencha vers moi.

—Je n'aime pas te laisser seule, dit-il très vite et très bas.

—Je suis entourée de flics en uniforme, répliquai-je.

Malgré ses lunettes de soleil, je devinai sans peine quel genre de regard il me lança.

—Si Vittorio t'attaque pendant que je file un coup de main aux autochtones, je ne vais pas être content, et toi non plus.

—Exact, mais il fait encore jour, et tant que mes boucliers sont en place, je suis immunisée contre les pouvoirs vampiriques.

—Et après la tombée de la nuit ?

—Une seule catastrophe à la fois. (Je lui donnai une petite bourrade.) Va trouver Martin Bendez. Si on arrive à lui soutirer des informations, ce sera un bonus, mais l'idée principale, c'est de garder nos amis policiers en vie.

—Pourquoi ? chuchota-t-il.

Il était sincère. Parfois, j'oublie que quand j'ai rencontré Edward, il me foutait presque autant la trouille qu'Olaf. Puis il dit quelque chose de ce style, et je me souviens qu'il reste avant tout un prédateur. Il est mon ami, et il tient à moi, mais la plupart des autres personnes ne sont que des objets pour lui : des instruments à utiliser, ou des obstacles à abattre.

—Si je te réponds que c'est ce que la décence nous commande de faire, tu vas me rire au nez ?

Il sourit.

—Non.

—Alors, Forrester, vous venez, ou vous préférez jacasser avec votre petite copine ? appela Shaw.

Nous ne relevâmes pas. Edward s'en fut avec les officiers encore présents sur les lieux. La plupart d'entre eux avaient déjà filé quand la nouvelle était tombée par radio.

Bernardo emboîta le pas à Edward, mais Olaf s'attarda.

—Je pourrais rester avec toi, suggéra-t-il.

Je hurlai :

—Ted ?

Il regarda par-dessus son épaule, vit Olaf et lança:

—Allez, Jeffries, on bouge.

Olaf hésita, puis se détourna et s'élança à petites foulées, allure typique des militaires, pour le rejoindre. Son entraînement ressortait sans même qu'il ait besoin d'y réfléchir.

Je les regardai monter dans le SUV. Edward ne se retourna pas. Je savais qu'il était assez grand pour prendre soin de lui, mais je regrettais de ne pas l'accompagner. Une petite partie de moi-même restait persuadée que tout le monde - lui y compris - serait plus en sécurité si j'étais là. Arrogance de ma part ? Je ne crois pas. Paranoïa, alors ? Possible. Je sais juste qu'expliquer à Donna et à ses enfants pourquoi Edward ne reviendrait jamais figurait quasiment en première position dans la liste des choses que je ne voulais pas être obligée de faire.

Un autre agent en uniforme nous amena Victor, qui, de toute évidence, était censé attendre avec Morgan, moi et la poignée d'officiers restés sur les lieux.

Je détaillai le fils de Max et de Bibiana. Avec son costume de grand couturier, il était bien plus élégant que nous tous, mais ça n'avait aucune importance. Quelle que soit notre apparence extérieure, les flics nous avaient étiquetés « monstres », et ils n'avaient plus envie de jouer avec nous. Du coup, les humains restaient seuls pour traquer le tueur en série et le tuer..., s'ils en étaient capables.

Le fait que j'aie dû rester là avec Victor signifiait clairement que la police de Las Vegas me considérait comme un des monstres. Et on ne laisse pas les monstres chasser les monstres. Pourquoi ? Parce que, dans le fond, tous les humains sont persuadés que la sympathie d'un monstre ira forcément à ses semblables, comme leur propre sympathie va automatiquement à leurs propres semblables. Au final, ce n'est pas de nous qu'ils se méfient: c'est d'eux-mêmes.

CHAPITRE 43

Victor se planta devant Morgan.

—Inspecteur Morgan, sans le marshal Blake et moi, vous n'avez aucun espoir de capturer Bendez vivant.

—Nous avons déjà deux officiers disparus, présumés blessés ou morts, répliquai-je. Il ne s'agit plus de le capturer vivant.

—S'il meurt, nous perdrons une chance unique d'obtenir l'adresse de la cachette diurne de Vittorio, protesta Victor.

Je secouai la tête.

—Peu importe. On pourrait prétendre le contraire, mais la vérité, c'est que votre tigre-garou est devenu une cible dès l'instant où il a posé la patte sur ces officiers.

—Vous n'allez même pas tenter de les convaincre de le capturer vivant ?

—Ils n'ont plus confiance en moi, Victor. Je les ai trop fait flipper.

—Votre ami Forrester, alors.

—Tant qu'ils n'auront pas retrouvé leurs collègues disparus, ils ne m'écouteront pas.

—Et si, en tuant Bendez, ils détruisaient toute chance de retrouver leurs corps ?

Je me tournai vers Morgan.

—Qu'en dites-vous ? Martin Bendez sait sans doute où se trouvent vos hommes.

—Je vais envoyer un message radio, mais vous avez parfaitement raison, Blake. Il a attaqué deux de nos officiers. Nous n'arriverons pas à contenir les autres.

—C'est un métamorphe très puissant, fit valoir Victor. Il ne sera pas facile à tuer.

—C'est une menace ? demanda Morgan.

—Non. c'est juste la vérité. Si Bendez a viré renégat, et si vous ne nous laissez pas utiliser nos pouvoirs pour le neutraliser, votre seul espoir est de l'abattre à distance.

—Victor, vous êtes en train de me dire que nos hommes doivent le capturer vivant et l'abattre à distance. (Morgan sourit en secouant la tête, et je sus alors que son sourire était sa version d'un masque de flic.) Les deux ne sont pas compatibles.

—J'en suis bien conscient, inspecteur. Je vous dis que je préférerais le capturer vivant pour l'interroger, mais que sans le marshal et moi, vous n'avez aucune chance d'y arriver. Donc, si vous voulez vraiment nous laisser sur la touche, vous devrez faire appel à un sniper muni de balles en argent.

—Je vais transmettre vos conseils à mes supérieurs.

Morgan souriait toujours, mais au ton de sa voix, il était clair qu'il trouvait la suggestion de Victor amusante, ou qu'il n'avait pas la moindre intention de faire ce qu'il disait. Moi, je ne trouvais pas ça amusant du tout, je trouvais ça plein de bon sens.

Morgan s'éloigna, peut-être pour envoyer un message à ses supérieurs, mais j'en doutais fort. Je regardai les autres officiers qui nous entouraient.

—Désolée que vous ratiez la chasse au tigre pour nous servir de baby-sitters.

—Ma femme ne sera pas désolée, elle, répliqua un des hommes.

D'après son badge, il s'appelait Cox. Il devait avoir entre trente-cinq et quarante ans.

—Mais moi, je le suis, répliqua un de ses collègues. Franchement, une vraie chasse au tigre, c'est une occasion qui se présente combien de fois dans une vie ?

Je me tournai vers lui. Dénommé Shelby, il avait l'œil brillant et trépignait d'une frustration mal contenue. Je résistai à mon envie de renifler l'air et de lancer : « Oh, un bleu. »

—Quand tu feras ce boulot depuis assez longtemps, répliqua Cox, tu sauras que rentrer chez toi vivant est une victoire suffisante.

—Le mariage a fait de toi un froussard, répliqua Shelby sur un ton gentiment taquin.

Les autres officiers se joignirent à lui. Cox reçut leurs vannes comme le vétéran qu'il était. Je voyais très bien ce qu'il voulait dire. Je n'étais pas aussi âgée que lui, mais depuis quelque temps, rentrer chez moi indemne pour retrouver les gens que j'aime est devenu plus important qu'attraper les méchants. C'est une attitude d'adulte qui a vécu, mais ça signifie peut-être qu'il est temps de changer de boulot. Ou de se cantonner à des tâches administratives. Je hais les tâches administratives.

Mais savoir qu'Edward avait refusé un contrat sur la tête de Marmée Noire me donnait moins l'impression d'être une mauviette. Quand la priorité de la Mort en personne - le surnom que lui donnent les vampires - est de rentrer vivant chez lui pour retrouver sa famille, c'est que le monde a changé. A moins que le monde ne soit toujours le même, et que ce ne soit juste Edward et moi qui ayons changé.

Toutes les radios, tenues à la main ou fixées à l'épaule des agents, diffusèrent simultanément. Je captai les paroles de l'opérateur. Quelqu'un avait appuyé sur le bouton d'urgence de son émetteur. Tout de suite après, nous reçûmes le signal indiquant qu'un officier était à terre.

Les flics se précipitèrent vers leurs bagnoles respectives. Je collai aux basques de Cox, et Shelby aussi. Apparemment, ils étaient en binôme.

—D'après les ordres, vous devez rester ici.

—Forrester est mon partenaire.

—Les marshals fédéraux ne vont pas par paire, répliqua Cox.

—C'est mon mentor.

—J'ai entendu dire que c'était plutôt votre Svengali, ricana Shelby.

—La ferme, Shelby ! ordonna Cox.

Shelby obtempéra, et Cox et moi nous nous dévisageâmes longuement. Puis il acquiesça.

—Montez.

Victor me rejoignit de son pas glissant.

—Pas lui, protesta Cox en ouvrant sa portière.

—Si un de mes tigres a attaqué vos collègues, je parviendrai peut-être à l'arrêter.

Je n'étais pas certaine que ce soit une bonne idée, mais...

—Laissez-le venir. Si vous l'abandonnez ici et qu'il lui arrive malheur, vous aurez des ennuis de toute façon.

Cox jura tout bas.

—Je sais, compatis-je. Parfois, la seule chose qu'on puisse choisir, c'est la raison pour laquelle on va se faire engueuler,

—Ça, c'est bien vrai, grommela-t-il.

Il s'installa derrière le volant, et Shelby sur le siège passager. Victor et moi montâmes à l'arrière. Gyrophares clignotants et sirènes hurlantes, nous fonçâmes à la suite des autres patrouilleuses.

Je cherchais encore ma ceinture de sécurité lorsque nous tournâmes à un carrefour, assez brusquement pour que je sois projetée contre Victor. Il pas-

sa un bras autour de mes épaules, me serrant contre lui. Question : à moins d'être prête à la planter, comment forcez-vous une personne capable de soulever une petite voiture à vous lâcher ? Réponse : vous ne pouvez pas.

CHAPITRE 44

Je haussai la voix pour couvrir le hurlement des sirènes.

—Lâchez-moi.

Victor se pencha pour approcher sa bouche de mon oreille.

—Nous n'avons pas beaucoup de temps, et il y a certaines choses que vous devez savoir.

Je luttai pour détendre mes muscles tout en essayant de ne pas me dégager. Je tentai de me laisser aller contre lui, mais dus finalement me contenter d'acquiescer.

—Je vous écoute.

—J'ai senti votre pouvoir chez Gregory.

—Ce n'était pas seulement mon pouvoir. Sanchez a fait une connerie.

—Je ne parle pas du moment ou votre énergie a changé et a cessé d'être la vôtre.

Ainsi, il avait perçu Marmée Noire. Je me demandai s'il savait qui elle était, s'il avait réussi à l'identifier.

—Je parle de votre pouvoir propre, qui est immense. Ensemble, nous pourrions peut-être forcer Bendez à sortir à découvert.

—Comment ?

La voiture prit un autre tournant sur les chapeaux de roue, et seule la poigne d'acier de Victor, qui tenait la portière d'une main et moi de l'autre, nous empêcha de valdinguer de l'autre côté de la banquette. Si nous percutions quelque chose, arriverait-il à ne pas me lâcher ? Je voulais mettre ma ceinture de sécurité, mais il continuait à me chuchoter à l'oreille en me serrant contre lui, et je continuais à ne pas tenter de me dégager.

—Je peux le sentir, et nos deux pouvoirs combinés suffiront certainement à l'attirer à découvert.

—Comment faire pour les combiner ?

—J'ai lu l'article que vous avez écrit dans *Le réanimateur* au sujet de la façon dont vous associez votre pouvoir à celui de vos deux collègues pour

relever des morts plus nombreux ou plus anciens. C'est plus ou moins la même chose.

Je voulais tourner la tête vers lui pour le regarder. Il avait lu le journal des professionnels de la réanimation. Il n'avait pu le faire que pour une seule raison : se renseigner sur moi. Mais je ne voulais pas me retrouver avec les lèvres à quelques millimètres des siennes. Notre position était déjà bien trop intime à mon goût, inutile d'aggraver mon cas.

La voiture faisait du 160 kilomètres-heure, et Cox conduisait comme un fou du volant issu d'une longue lignée de fous du volant. Entre la vitesse et sa brusquerie, j'avais le cœur dans la gorge. Pourtant, je laissais Victor me tenir contre lui ; pourtant, je ne m'étais pas encore dégagée afin de mettre ma ceinture de sécurité - geste qui s'apparentait à une dévotion religieuse chez moi. Il me semblait que je ne pouvais pas bouger, juste écouter cette douce voix masculine à mon oreille. Son discours paraissait si sensé ! Impossible de dire s'il l'était vraiment, ou si Victor était en train de me rouler comme un vampire. Je n'arrivais plus à faire la distinction, et ce n'était pas bon signe.

La voiture s'arrêta dans un crissement de pneus. Cox ouvrit toutes les portières, et Victor m'autorisa à m'écarter de lui, même si sa main glissa le long de la banquette pour prendre la mienne. Mais c'était déjà mieux. Sans son corps drapé autour du mien, je pouvais de nouveau réfléchir. Putain...

Cox posa une main sur l'épaule de Victor en secouant la tête.

—Les civils restent dans la bagnole.

Je tirai sur la main de Victor. Il tenta de me retenir.

—Lâchez le marshal Blake, monsieur Belleci, réclama Cox.

Les doigts de Victor s'ouvrirent, et je me dégageai le plus vite possible. Il se passait quelque chose quand il me touchait, quelque chose qui ne s'était jamais produit avec d'autres métamorphes - pas même ceux qui étaient mes animaux à appeler.

Dès l'instant où le contact fut rompu, j'eus l'impression de pouvoir respirer plus librement. J'étais entourée de sirènes, de gyrophares, d'officiers de police, de flingues chargés ; je ne savais pas encore qui était blessé ou mort, et je ne mesurais pas la profondeur de la merde dans laquelle nous nous trouvions, mais j'allais déjà mieux.

J'empoignai le MP5 que je portais en bandoulière et, ainsi parée, emboîtai le pas à Cox. Il était assez grand et large d'épaules pour me boucher la vue,

mais tant pis. Il m'autorisait à l'accompagner, et tôt ou tard, je retrouverais Edward.

Puis quelque chose vola au-dessus de nous. Nous rentrâmes tous la tête dans les épaules instinctivement, et mon esprit mit un moment à appréhender ce que mes yeux venaient de voir. Un officier en uniforme de la police de Las Vegas venait d'être projeté assez loin pour atterrir de l'autre côté d'une deuxième file de voitures.

—Merde ! jura Shelby.

Je n'aurais pas dit mieux.

CHAPITRE 45

Une fusillade éclata immédiatement. Des dizaines de coups de feu tirés en l'espace de quelques secondes. Mais dès l'instant où j'avais vu le flic volant, j'avais deviné ce qui allait suivre. Martin Bendez était sur le point de mourir, et il n'y avait plus aucun moyen de le sauver. Le pire, c'est que si j'avais été en première ligne, j'aurais aidé à l'abattre. Quand un métamorphe pète les plombs à ce point, il ne reste plus beaucoup d'options.

Cox s'avança prudemment, et je l'imitai. Shelby ferma la marche. On aurait dit que tous les autres flics des environs s'étaient déjà massés devant nous, au point que je ne voyais pas au-delà de cette barrière humaine. Je n'étais pas assez grande pour repérer Edward ni même Olaf, mais je savais qu'Edward au moins serait au premier rang ou pas loin. Il est pareil à un missile antitank : il suffit de le pointer en direction de l'ennemi et de ne surtout pas se dresser sur sa trajectoire.

Je n'eus pas besoin de jouer des coudes ; Cox s'en chargea à ma place. Il nous ouvrit un chemin à travers la foule, et je n'eus qu'à m'engouffrer dans la trouée. Shelby se retrouva légèrement distancé, car il prenait plus de place que moi, et les gens s'effaçaient moins volontiers devant lui. Etre petite et menue a aussi ses avantages.

Nous nous approchâmes suffisamment du premier rang pour que j'aperçoive Olaf, qui dominait tous les autres. Je savais qu'Edward devait être près de lui. Abandonnant Cox, je me frayai un chemin vers eux. J'aperçus d'abord Bernardo, puis Edward. Tous deux avaient encore leur flingue à la main, et tous deux le braquaient vers quelque chose que je ne pouvais pas voir, au niveau du sol. La plupart des flics avaient déjà levé leur arme, voire l'avaient rengainée.

—Il est mort.

Je reconnus la voix du sergent Hooper.

—Il ne sera mort que quand il aura repris sa forme humaine, répliqua Edward.

—De quoi parlez-vous, marshal ? demanda quelqu'un d'autre.

En me faufilant jusqu'à mes équipiers, j'aperçus une masse de fourrure noire et blanche par terre.

—Tant qu'il a toujours ses poils, c'est qu'il est vivant, répondis-je à la place d'Edward. Quand ils meurent, les métamorphes reprennent leur apparence initiale.

Edward faillit me regarder par-dessus son épaule, mais garda son regard et son flingue braqués sur le tigre abattu.

—Mieux vaut tard que jamais, commenta-t-il.

Je donnai un coup d'épaule pour me glisser entre Bernardo et lui, et joindre mon flingue aux leurs.

—Je suis navrée d'avoir tout raté.

—Crois-moi, tu ne l'es pas, répliqua Bernardo sur un ton qui me poussa à me demander ce qui s'était passé réellement.

—Il ne se retransforme pas, commenta Olaf. Comme la tigresse-garou de St. Louis.

Je calai le MP5 un peu plus haut dans mes bras, mais sans trop le serrer, et je visai la forme immobile. Je ne détectai aucun mouvement, pas le moindre signe de vie émanant d'elle, mais ça avait été pareil avec la tigresse-garou de St. Louis -, celle qui avait tué un des nôtres, qui m'avait grièvement blessée et qui avait failli tuer le beau-fils d'Edward.

—Je sais, dis-je.

Et je sentis le calme se faire dans mon corps et mon esprit, ce silence qui m'envahit parfois lorsque je dois me battre. N'entendre plus que de l'électricité statique dans ma tête, c'est l'état idéal pour buter quelqu'un... ou quelque chose.

Puis le corps bougea. Quelqu'un tira dessus, mais il ne tenta pas de se relever. Son pelage reflua comme l'océan à marée basse. Il ne resta qu'un homme nu et pâle, gisant sur le flanc. Impossible de dire s'il avait été beau ou pas de son vivant, car il ne restait presque rien de sa figure. On voyait le jour à travers sa poitrine maintenant : ses plaies étaient toujours les mêmes, mais elles avaient paru beaucoup moins graves sur un énorme corps de tigre. Une masse supérieure permet d'encaisser davantage de dégâts..., mais une fois son hôte humain mort, c'est comme si la lycanthropie comprenait qu'elle n'avait plus de raison de le protéger.

Il me fallut quelques secondes pour m'arracher à mon silence intérieur. Presque tous les autres flics avaient déjà rangé leur arme quand mes épaules se détendirent enfin.

Jetant un coup d'œil autour de moi, je vis qu'Olaf m'observait.

—Quoi ? demandai-je en m'efforçant de ne pas aboyer.

Ses yeux caverneux me regardaient d'une façon lourde de sens, et qui n'avait rien de sexuel cette fois. Quand il cherchait à me plaire, ça me troublait, mais même si je ne parvenais pas à déchiffrer son expression du moment, je la trouvais presque aussi flippante.

—Tu as réagi comme Ed... comme Ted et moi.

—Et moi, je suis invisible ? se plaignit Bernardo.

J'ignore ce que j'aurais répondu à Olaf, vu que je ne comprenais pas ce qu'il avait voulu dire. Mais le sergent Hooper venait de nous rejoindre, et Dieu merci, nous avions d'autres sujets de conversation.

—J'imagine qu'il ne nous indiquera pas la cachette du vampire, dit Hooper en désignant le corps du menton.

Debout, dans la chaleur toujours accablante et la clarté toujours éblouissante, nous baissâmes les yeux vers le tigre-garou.

—Je suppose que non, soupirai-je.

J'entendis quelqu'un crier mon nom.

—Blake, bordel, qu'est-ce que vous foutez ici ? fulmina Shaw, qui fendait la foule dans ma direction.

Génial.

—Vous avez retrouvé les officiers disparus ? demandai-je.

—Morts, répondit Edward.

Il ne regardait pas le corps, mais scrutait l'horizon comme s'il s'attendait à voir débarquer incessamment un nouveau problème. Il n'y avait pourtant rien d'autre qu'une rangée de maisons et, au-delà, le désert qui s'étendait jusqu'à des montagnes brunes aussi sèches et stériles que le reste du paysage autour de Las Vegas. Pour faire pousser la moindre plante, il faut un minimum de flotte. Je tentai d'imaginer de la pluie et des cactus aux fleurs multicolores au milieu de toute cette poussière brune, mais je n'y parvins pas. Je n'arrivais pas à voir ce qui aurait pu être, juste la désolation qui était. La faute au flic en moi. Dans mon métier, vous n'imaginez pas ce qui pourrait être ; vous regardez la vérité en face et vous faites avec. Les jolies fleurs attendraient que nous ayons mis la main sur Vittorio.

La colère de Shaw était presque palpable. Ce fut elle qui me poussa à me dérober alors que je ne l'avais même pas vu tendre un bras vers moi. Son geste était tout à fait inapproprié, mais je me déplaçai juste assez pour que sa main ne rencontre que du vide. Avoir bougé de la sorte, comme par ma-

gie, fit remonter mon cœur dans ma gorge, et ce fut d'une voix rauque qui ne ressemblait pas à la mienne que je dis ;

—Bas les pattes.

—Tout le monde a le droit de vous toucher, sauf moi, donc, dit-il le plus méchamment possible.

—Ouah, lâcha Bernardo. Vous avez un problème avec le marshal Blake, ou vous n'aimez pas les filles en général ? C'est pour ça que votre femme est partie ?

Il baissa suffisamment ses lunettes pour m'adresser un clin d'œil avant de se tourner vers Shaw. Il l'avait fait exprès pour distraire son attention et l'attirer vers quelqu'un d'autre que moi. Si je n'avais pas pensé qu'il le prendrait de travers, je lui aurais sauté au cou pour le remercier.

Edward m'entraîna à l'écart de l'engueulade Shaw-Bernardo. Olaf nous suivit telle une ombre démesurée. Hooper nous rattrapa. Aucun de nous ne parla. C'était comme si nous savions exactement où nous allions et ce que nous y trouverions. Ce qui devait être le cas pour les trois autres.

Le premier corps était celui d'un membre du SWAT, encore en tenue de combat intégrale. Il portait toujours son casque, si bien qu'on ne devinait pas grand-chose de lui excepté sa taille et sa corpulence. À la télé, ils virent leur équipement pour qu'on puisse admirer la beauté et le jeu des acteurs, mais dans la vraie vie, les membres d'une unité tactique sont couverts de la tête aux pieds, pendant une intervention. Du coup, je ne pouvais pas voir les blessures d'où provenait le sang, qui formait une mare grandissante sous lui. La tenue de combat est censée protéger son porteur. L'homme qui gisait à nos pieds ne devait plus la trouver si efficace. Evidemment, il ne devait plus avoir d'avis sur grand-chose. C'est l'un des inconvénients majeurs de la mort.

À peine cette constatation m'avait-elle traversé l'esprit que je la regrettai. Car tout à coup, je sentis planer... l'âme du défunt, ou son essence - peu importe comment vous voulez l'appeler. Je ne levai pas les yeux. Je ne voulais pas tenter de voir l'invisible, parce que, même pour moi, il n'y aurait rien à voir. Je savais qu'elle flottait là ; j'aurais sans doute pu tracer son contour dans les airs, mais en réalité, il n'y avait rien à découvrir. Les âmes n'ont ni forme ni couleur - contrairement aux fantômes qui m'apparaissent parfois.

La plupart du temps, je ne perçois pas la présence d'une âme sur le lieu d'un crime. J'ai appris à me protéger contre elles, pour la simple raison qu'elles ne peuvent pas m'aider. Elles se contentent de traîner dans les parages pendant trois jours ou moins, puis elles s'en vont. J'ignore pourquoi

certaines s'attardent plus longtemps que les autres. La plupart des victimes de morts violentes se volatilisent très vite, comme si elles avaient eu leur compte et ne voulaient pas prendre le risque de s'exposer à un autre traumatisme.

Curieusement, les morts violentes produisent davantage de fantômes que d'âmes qui s'attardent. J'avais toujours trouvé ça intéressant, mais ça ne me servait absolument à rien tandis que je contemplais le corps de l'opérateur. Son âme nous observait. Elle suivrait peut-être même son corps jusqu'à la morgue avant de s'en aller. Je me gardai bien de transmettre cette information à Hooper : il n'avait pas besoin de le savoir, et il préférait probablement l'ignorer.

Ça faisait un moment que je n'avais pas eu affaire à une âme si bruyante sur le plan psychique. Son intensité était peut-être gonflée par la violence qu'elle avait subie, gonflée au point qu'il m'était impossible de ne pas la remarquer.

De la sueur dégoulinait le long de mon cou. Mon équipement n'était plus qu'une cage étouffante dans la chaleur de Las Vegas. Les gens pensent toujours qu'on ne voit des esprits que la nuit, ou au crépuscule, mais honnêtement, les esprits se foutent de l'heure qu'il est. Ils se manifestent à n'importe quel moment où ils trouvent une personne capable de les voir. Ouais, je suis une petite veinarde.

—C'était l'un de vos hommes ? demandai-je d'une voix normale, comme si je ne déployais pas de gros efforts pour faire abstraction de l'âme qui flottait au-dessus de nous.

—Non, c'est Glick. L'un des premiers psys que nous ayons embauchés.

—Ceci explique peut-être cela.

—Explique quoi ?

Edward m'effleura le bras du bout des doigts comme pour me mettre en garde.

—Le marshal Blake reçoit parfois des impressions envoyées par les morts.

—Je ne suis pas médium, ajoutai-je. Je n'ai pas de visions. Mais parfois, je sens les morts. Toutes sortes de morts.

—Vous sentez Glick ?

—En quelque sorte.

—Il parle dans votre tête ?

—Non, les morts ne s'adressent pas à moi de manière aussi claire. Ils m'envoient plutôt... des émotions.

—Quel genre d'émotions ? de la peur ?

—Non.

—Quoi, alors ?

Je me maudis de n'avoir pas tenu ma langue. Faute de pouvoir éluder, je répondis par une vérité partielle :

—De la perplexité. Glick ne comprend pas.

—Il ne comprend pas quoi ?

—Qu'il est mort.

Hooper détailla le corps.

—Vous voulez dire qu'il est encore là-dedans, et qu'il réfléchit ?

—Non, pas du tout.

Edward secoua la tête.

—Dis-lui. Ce qu'il imagine est pire.

—S'il vous plaît, n'en parlez à personne. Mais parfois, je perçois l'âme des défunts récents, révélai-je.

—L'âme ? Vous voulez dire, le fantôme ? reformula Hooper.

—Non, je veux dire l'âme. Les fantômes viennent plus tard, et je ne les sens pas de la même façon.

—Donc, l'âme de Glick flotte quelque part ici ?

—Ça arrive parfois. Il nous observera un moment, puis il s'en ira.

—Il montera au paradis ?

Je ne voyais qu'une seule réponse à faire.

—Voilà, c'est ça.

Olaf qui n'avait pas pipé mot jusque-là, lança :

—Il pourrait aussi aller en enfer, non ?

Et merde.

Hooper jeta un coup d'œil à Olaf, puis reporta son attention sur moi.

—Alors, Blake ? Glick était juif. Cela signifie-t-il qu'il brûlera pour l'éternité ?

—Était-ce un homme bon ?

—Oui. Il aimait sa femme et ses enfants, et c'était un homme bon.

—C'est la seule chose qui compte.

Hooper eut un geste en direction d'un fourré épineux.

—Matchett, en revanche, était un salopard. Il trompait sa femme, il était accro au jeu et sur le point de se faire virer de l'équipe. Donc, il est en enfer, c'est ça ?

Je voulus répliquer : « Pourquoi c'est à moi que vous demandez ça ? » Comment en étais-je arrivée à avoir une discussion philosophique au-dessus d'un cadavre ?

—Je suis chrétienne, mais si Dieu est réellement un Dieu d'amour, pourquoi enverrait-il les gens, qu'il est censé aimer, dans une chambre de torture privée afin qu'ils souffrent jusqu'à la fin des temps ? Si vous lisez la Bible, l'idée de l'enfer tel qu'on le représente dans les films et dans la plupart des livres a été inventée par un écrivain. L'Eglise a repompé *L'Enfer* de Dante pour faire peur aux gens et les pousser à adopter ses valeurs religieuses.

—Donc, vous ne croyez pas à l'enfer.

D'un point de vue philosophique, non. Mais catholique un jour, catholique toujours. Pourtant, parce que c'était la réponse que Hooper avait besoin d'entendre en contemplant le corps de son ami mort, je répondis :

—Non, je n'y crois pas.

Et aucun éclair ne me foudroya sur place. Peut-être a-t-on le droit de mentir si c'est pour une bonne cause.

CHAPITRE 46

Les deux officiers de surveillance gisaient en tas au milieu des fourrés, comme des poupées cassées. Si amochés que je ne compris pas tout de suite ce que j'avais sous les yeux. Quand votre cerveau refuse de vous laisser comprendre ce que vous voyez, c'est toujours mauvais signe - une dernière exhortation à fermer les yeux pour ne pas hériter d'un nouveau cauchemar. Mais j'avais un insigne, ce qui signifiait que je ne pouvais pas fermer les yeux et me détourner.

Déployés en cercle, tous autant que nous étions avec nos insignes différents, nous regardions ce qui restait des deux hommes. Le premier était brun ; l'autre avait la tête si ensanglantée que je ne distinguais pas la couleur de ses cheveux. Les corps avaient été littéralement déchirés, comme si une créature très grosse et très costaud les avait confondus avec des bréchets et qu'elle avait tiré dessus pour pouvoir faire un vœu. Des tas d'organes internes se mêlaient au sang, mais ils n'étaient plus reconnaissables, comme si quelqu'un les avait piétines allègrement.

—Est-ce qu'on les a éventrés avant de marcher dans leurs entrailles ? lançai-je.

—C'est une explication possible, convint Edward.

Bernardo s'approcha de nous. Shaw n'était nulle part en vue. Bernardo l'avait peut-être suffisamment distrait pour qu'il oublie qu'il ne voulait pas de moi ici, à moins que son attention n'ait été détournée par ses collègues défunts. Il avait d'autres sujets de préoccupation que ma petite personne.

À la vue des corps, le premier réflexe de Bernardo fut de détourner les yeux. C'est généralement ce qu'il fait. Eh oui, c'est l'une des choses que je retiens contre lui. Mais cette fois, franchement, je compatissais.

—J'ai déjà vu beaucoup de victimes de métamorphes, commenta-t-il, mais jamais rien de pareil. Jamais du fait d'un seul animal.

—Pourtant, celui-ci était seul, contra Hooper. Et nous l'avons abattu.

Un léger vent chaud souffla, m'apportant une odeur de tripes et de bile. Je sentis mon dernier repas remonter dans ma gorge et dus m'écarter suffi-

samment pour ne pas risquer de contaminer la scène du crime au cas où je vomirais.

—Tu vas bien, Anita ?

C'était Olaf qui avait posé la question. Edward savait qu'il valait mieux s'abstenir. Bernardo s'en foutait. Hooper ne me connaissait pas assez bien.

—Ouais, ouais.

Je n'avais pas gerbé sur une scène de crime depuis des années. Que m'arrivait-il ?

Hooper tendit un doigt.

—Ça doit être Michaels, parce qu'il était brun, et ça...

—Arrêtez, coupai-je. Ne me dites pas leur nom. Laissez-moi d'abord les examiner froidement.

—Vous pouvez vraiment regarder leur corps sans éprouver quoi que ce soit ?

La première flambée de colère chassa ma nausée. Je jetai un regard peu amène à Hooper, mais une partie de moi se réjouissait de cette diversion.

—J'essaie de faire mon boulot, sergent, et ça m'aide de ne pas les considérer comme des personnes, de prime abord. Ils sont morts. Ce ne sont plus des personnes, mais des corps, des objets. Si je pense à eux autrement, je réfléchis moins bien. Toute émotion risque de me faire rater quelque chose - peut-être l'indice qui nous permettra d'empêcher qu'un tel carnage ne se reproduise.

—Nous avons tué l'animal qui a fait ça, fit remarquer Hooper avec un geste en direction du tigre-garou, même si la foule nous dissimulait son cadavre.

—Vraiment ? En êtes-vous sûr à cent pour cent ?

—Oui, affirma-t-il.

Edward nous regardait comme s'il était au spectacle. Olaf détaillait le corps. Bernardo avait détourné la tête.

—Quelqu'un a-t-il personnellement vu Martin Bendez massacrer ces hommes ?

Quelque chose passa dans les yeux de Hooper - de la surprise, peut-être, mais il était trop bon flic pour le montrer.

—Pas de témoins pour l'instant.

—Alors, réfléchissez comme un flic, et pas comme l'ami des victimes. Nous pensons avoir abattu l'unique responsable, mais nous ne pouvons pas en être certains. (Je tendis un doigt vers les corps.) Ça fait beaucoup de dégâts pour un seul tigre-garou en si peu de temps. Le sang n'a même pas commencé à

sécher. Dans cette chaleur, ça veut dire que leur mort remonte à quelques minutes seulement.

—Je réfléchis comme un flic. C'est vous qui compliquez inutilement les choses, Blake. Quand une épouse est tuée, c'est généralement par son mari. Quand un gamin disparaît, il faut enquêter du côté des parents. Quand une étudiante se volatilise pendant un voyage universitaire, interrogez d'abord son petit copain, puis le prof responsable.

—C'est vrai que la plupart des affaires obéissent à la règle du rasoir d'Occam.

—Ouais : la solution la plus simple est la bonne.

—Jusqu'à ce que vous ajoutiez les monstres dans l'équation.

—Le fait que notre méchant soit un tigre-garou ne change rien à notre manière de bosser, Blake.

—Si tu veux dire quelque chose, Ted, surtout ne te gêne pas, lançai-je sur un ton irrité.

Hooper l'écouterait sans doute davantage que moi.

—Ce que le marshal Blake essaie d'expliquer, commença-t-il sur un ton très raisonnable, c'est que nous avons peut-être affaire à plus d'un métamorphe. Et que si quelqu'un a aidé Bendez à massacrer vos hommes de la sorte, nous devons retrouver ce fils de pute.

Je soupirai. Hooper avait raison : je compliquais inutilement les choses. Je désignai Edward du pouce.

—Comme il dit le monsieur. Et je m'excuse d'être partie dans une si longue tirade.

—La vue des corps t'a secouée, intervint Olaf.

—Et alors ?

—Tu te mets toujours à déblatérer quand tu es nerveuse ou que tu as peur. Ça fait partie de ces rares circonstances où tu te comportes comme une fille.

Ne voyant pas quoi répondre à ça, je prétendis n'avoir rien entendu. En général, les mecs n'insistent pas - sauf ceux avec lesquels je sors. Ceux-là ne me laissent pas m'en tirer aussi facilement.

—Les corps ont été déchirés, Hooper. Ou bien, c'était une créature plus grosse que le tigre-garou que j'ai vu mort, ou bien c'était deux tigres-garous qui collaboraient.

—Il n'y a pas de traces de morsures sur les corps, fit remarquer Olaf.

—Je ne suis même pas certain qu'il y ait des traces de griffes, ajouta Edward.

Et il fit ce que je n'avais aucune envie de faire : il s'accroupit près des corps, juste assez loin pour ne pas mettre les pieds dans les flaques de sang. Je ne voulais pas m'approcher, mais je le fis quand même, en respirant superficiellement par la bouche. Quand je bosse avec Edward, il y a toujours une certaine compétition entre nous. Il savait que j'avais eu la nausée, alors, il me forçait à confronter la source de mon malaise. Salopard.

Je tentai de voir au-delà du carnage et de distinguer des traces de griffes. J'avais supposé qu'elles étaient là, mais peut-être m'étais-je trompée...

Olaf s'agenouilla près de moi. Même dans cette position, il me dépassait largement. Pourtant, ce n'était pas sa taille qui me gênait, c'était le fait que nos jambes se touchaient presque. Pour m'écarter de lui, il aurait fallu que je me redresse d'abord, et dans ce cas, je prenais le risque de poser une main dans le sang et de contaminer la scène de crime. Mais me redresser eût été admettre l'effet qu'il produisait sur moi.

Puis une idée me traversa l'esprit.

—Tu te souviens, à la morgue, je t'ai dit que je n'arrivais pas à réfléchir quand tu étais près de moi.

—Oui, répondit-il de sa voix si grave.

—Tu veux bien aller te mettre de l'autre côté de Ted ?

—Je te dérange, c'est ça ?

—Ouais.

Quelque chose fit frémir ses lèvres. Si c'était un sourire, il le réprima avant de se lever et de contourner Edward. Dès qu'il se fut éloigné, je pus de nouveau réfléchir correctement. Et ce n'était pas une si grande amélioration.

Je me forçai à examiner les plaies déchiquetées.

—Merde, dis-je.

Et je me levai, non pas pour m'enfuir, mais parce que j'avais un genou bousillé et du mal à rester accroupie longtemps sans qu'il commence à protester.

Debout, je continuai à examiner les corps. Je n'avais plus la nausée, et je n'avais plus peur. Je bossais. C'est toujours comme ça : si j'arrive à dépasser le facteur « beurk » et mes émotions initiales, j'arrive à voir, à réfléchir et à déduire des choses.

—Je crois que tu as raison. Je ne vois pas de traces de griffes. On dirait qu'ils ont juste été déchirés par des mains géantes.

Edward se releva souplement.

—Comme une mouche dont un gamin aurait arraché les ailes.

—Qu'est-ce que ça signifie ? demanda Hooper.

—Je ne vois aucune marque de lame, annonça Olaf avant de se relever lui aussi.

—Les lycanthropes ne démantibulent pas les gens avec leurs mains humaines, commenta Bernardo. Ils ne sont pas aussi forts que sous leur forme animale, pas vrai ?

—Je ne crois pas, mais ça reste ouvert à discussion. C'est l'une des raisons pour laquelle certains métamorphes se battent afin que la loi les autorise à participer aux compétitions sportives professionnelles. Ils disent que leur lycanthropie ne leur confère pas, ou très peu, d'avantage quand ils sont sous leur forme humaine, expliquai-je.

—Si personne n'est capable de l'affirmer avec certitude, c'est que lorsqu'ils doivent se battre, ils font comme n'importe qui : ils utilisent tous les moyens à leur disposition, fit valoir Bernardo. Si un métamorphe pouvait faire apparaître des griffes au bout de ses doigts, il le ferait. Surtout pour affronter deux flics.

—Ce serait plus logique, concédai-je.

—Ce n'est pas parce que ça nous semble plus logique que ça s'est réellement passé ainsi, contesta Edward.

—Vous êtes vraiment en train de me dire que nous avons un autre lycanthrope renégat en liberté dans les rues de Las Vegas ? demanda Hooper.

—Vous avez un assassin en liberté, un assassin autre que Bendez, acquiesçai-je.

—Vous en êtes certains ?

—Laissons le légiste examiner les corps, suggéra Edward. Peut-être avons-nous tout simplement manqué les traces de griffes. Peut-être pourrons-nous les voir quand ils auront été nettoyés.

Il haussa les épaules.

—Vous n'y croyez pas, devina Hooper.

Edward me regarda. Je secouai la tête.

—Non, en effet.

—Donc, Bendez était-il l'homme que nous cherchions à la base, ou a-t-il juste pété les plombs ? Devons-nous quand même interroger les autres tigres-garous de la liste ? Notre seule piste vers le tueur en série s'est-elle volatilisée au moment où nous avons abattu Bendez ?

—Excellentes questions, dis-je.

—Mais vous n'avez pas d'excellentes réponses à me fournir, pas vrai ?

Je pris une grande inspiration - une erreur grossière, si près des deux corps massacrés. Je luttai pour réprimer un haut-le-cœur et, le plus calmement possible, je convins :

— Non, sergent Hooper, je n'en ai pas.

CHAPITRE 47

J'étais de retour dans l'une des salles d'interrogatoire du commissariat, mais cette fois, je me trouvais de l'autre côté de la table. La mauvaise place était occupée par Paula Chu, la tigresse-garou qui avait si obligeamment attendu à genoux dans son jardin que nous venions l'arrêter. Accessoirement, elle était en couple avec Martin Bendez. Coïncidence ? Les flics ne croient pas à ce genre de chose. Pour nous, une coïncidence est juste un crime dont nous n'avons pas encore trouvé la solution. Sauf quand nous nous trompons. Refuser de croire à une chose ne la rend pas automatiquement fausse.

Paula Chu n'était pas beaucoup plus grande que moi, entre un mètre soixante-deux et un mètre soixante-cinq environ. Ses cheveux blond-blanc étaient coupés court, mais ça et là, de petites touffes rebelles indiquaient qu'ils onduleraient probablement si elle les laissait pousser. Ses sourcils avaient la même teinte que ses cheveux, et ses yeux en amande étaient du bleu le plus pâle que j'aie jamais vu, presque blanc. Son maquillage faisait ressortir un peu de couleur et soulignait ses yeux. Sans lui, elle aurait eu l'air pas tout à fait finie, comme de la pâte à biscuit crue. Avec, elle était aussi délicate et ravissante que les premiers bourgeons printaniers.

Mais le regard qu'elle me jetait par-dessus la table n'avait rien de délicat ni de ravissant. Paula Chu était furieuse. Pourquoi ne pleurait-elle pas son petit ami défunt ? Parce qu'elle ne savait pas encore que la police l'avait abattu. Elle était entrée dans cette salle avant la fusillade. J'étais assise face à elle ; je savais que l'homme qu'elle aimait était mort, et je ne lui disais rien. Je gardais la nouvelle en réserve pour le moment où je penserais qu'elle pouvait me procurer un avantage dans cet interrogatoire. Cela faisait-il de moi une salope ? Probablement, mais après la scène de crime que je venais de contempler, je survivrais.

—Vous comptez rester assise et me regarder sans rien dire ? lança Paula Chu d'une voix dégoulinante d'hostilité.

—Nous attendons quelqu'un, répondis-je en me forçant à lui adresser un sourire qui n'atteignit pas mes yeux.

Edward était adossé contre le mur du fond. Lui, par contre, se fendit d'un sourire rayonnant.

—Désolée de vous embêter, mademoiselle Chu, mais vous savez ce que c'est.

—Non, répliqua-t-elle, je ne sais pas. Je sais que la police a mis ma maison sous surveillance avant de venir m'arrêter pour me boucler ici. Apparemment, je suis suspecte dans le massacre de plusieurs membres du SWAT et de notre exécuteur local.

Mes épaules se crispèrent - une réaction infime, mais qui ne lui échappa pas. Mon pouls s'accéléra légèrement.

—Qui vous a dit ça ?

Elle eut un sourire qui n'atteignit pas non plus ses yeux.

—Donc, c'est bien pour ça que je suis ici.

—Nous n'avons rien dit de tel, mademoiselle Chu, lança Edward sur un ton jovial.

Elle planta son regard pâle dans le mien.

—Inutile. Sa réaction était très éloquente.

Je scrutai ses prunelles bleues de tigresse dans son visage humain, et un frisson de peur - ou d'adrénaline, peut-être ? - me parcourut. Elle voulait me faire peur, mais l'adrénaline est dangereuse quand vous trimballez des bêtes métaphysiques en vous, comme des auto-stoppeurs poilus.

J'avais renforcé mon bouclier au maximum, à tel point qu'elle ne s'était pas rendu compte que je n'étais pas complètement humaine. Je pouvais donc me faire passer pour une proie aux yeux d'une puissante tigresse-garou. Intéressant. Mais cette minuscule décharge d'adrénaline suffit pour que la tigresse blanche en moi se relève et, depuis les profondeurs de ma forêt intérieure, jette un regard en direction de la surface.

Ce fut au tour de Paula Chu de se raidir. Ce fut à mon tour de m'en apercevoir et d'esquisser un sourire satisfait.

—Vous ne pouvez pas être des nôtres, dit-elle d'une voix légèrement tremblante.

—Pourquoi pas ?

Elle toucha ses cheveux blancs.

—Vous n'êtes pas pure.

—J'ai survécu à une attaque, répondis-je.

Ce qui était la stricte vérité. Si elle en déduisait que j'étais une vraie tigresse-garou capable de se transformer, tant pis pour elle. Aussitôt, elle prit un air méprisant.

—Dans ce cas, vous ne comprenez pas. Ce n'est pas votre faute, mais vous ne comprenez pas.

—Aidez-moi à comprendre, réclamai-je.

Elle plissa les yeux.

—Je croyais que, quand un flic devenait un métamorphe, on lui retirait son insigne.

—Je suis un marshal de la branche surnaturelle. Les règles sont un peu plus souples pour nous.

Elle continua à me dévisager d'un air soupçonneux. Ses narines délicates frémirent comme elle reniflait l'air.

—Vous ne sentez pas seulement le tigre. Vous avez l'odeur de notre clan. Vous sentez le tigre blanc. Ce n'est pas possible.

Je haussai les épaules.

—Pourquoi ?

—Vous devriez sentir le tigre de base, l'orange. Si l'un de nous vous attaquait et vous changeait en métamorphe, vous n'appartiendriez toujours pas à notre clan.

—Vous voulez dire que je ne deviendrais pas une tigresse blanche même si mon attaquant était l'un des vôtres.

Elle acquiesça, visiblement perplexe.

—Tout à fait.

La tigresse blanche commençait à remonter le long de ce chemin sombre à travers la forêt qui n'existait pas, cet endroit où seuls les rêves auraient dû être réels. Je me concentrai pour la forcer à ralentir, puis à s'arrêter. Elle se mit à faire les cent pas tel un fauve en cage. Mais elle n'avançait plus, et c'était tout ce qui comptait.

Paula Chu se pencha en avant.

—Vous avez l'odeur du clan, insista-t-elle. Vous vous cachez pour nous échapper, c'est ça ? Vous teignez vos cheveux et vous portez des lentilles colorées ? Votre peau est assez blanche pour que vous soyez l'une des nôtres.

—Désolée, tout est naturel chez moi.

Je voulus jeter un coup d'œil à Edward, mais je n'osai pas. Je savais qu'il était là et qu'il m'aiderait en cas de besoin, si jamais Paula Chu tentait de se

transformer. On nous avait dit d'attendre l'inspecteur Morgan avant de commencer à l'interroger au sujet des crimes. Jusqu'ici, nous n'avions pas désobéi. Je parlais juste boutique avec une autre métamorphe.

Paula Chu se leva à demi de sa chaise. Les menottes l'empêchaient de se mettre debout complètement.

—Rasseyez-vous, mademoiselle Chu. Ce sera plus confortable, dit quand même Edward.

Elle émit un son qui aurait pu être un rire, mais amer. Puis elle se laissa retomber sur sa chaise.

—Je suppose que vous avez raison.

Elle me dévisagea, et je sentis un filet d'énergie suinter d'elle telle une main qui tâtonne dans le noir en quête d'une autre.

—N'essayez pas de lire mon pouvoir avec le vôtre.

Je tentai de rendre mes boucliers aussi étanches qu'au début de l'entretien, mais la tigresse blanche faisait toujours les cent pas sur le chemin à l'intérieur de moi-même. Même si je lui avais ordonné de ne plus avancer, je ne la contrôlais pas assez bien pour la renvoyer d'où elle venait. Cette pensée accéléra les battements de mon cœur, et du coup, la tigresse se remit à marcher vers la surface. Paula Chu prit une grande inspiration bruyante. Ses yeux papillotèrent et se fermèrent. Elle frissonna sur sa chaise.

La tigresse se mit à trottiner en moi. Je pouvais jouer les dures à cuire, ou je pouvais quitter la pièce. En temps normal, j'aurais opté pour la première solution, mais je ne pouvais pas me permettre de m'écrouler en convulsant. Une fois, j'avais failli me transformer, et du sang avait coulé sous mes ongles. Si l'incident se reproduisait sous les yeux de la police de Las Vegas, être virée de cette affaire serait le moindre de mes soucis.

Je me levai. La tigresse courait à présent, si vite que ses rayures noires se brouillaient et se fondaient dans le blanc de son pelage.

—Anita, tu vas bien ? s'inquiéta Edward en s'écartant du mur.

Je secouai la tête.

—J'ai besoin d'air.

De l'autre côté de la table, Paula Chu rouvrit les yeux et dit :

—Vous êtes puissante, mais nouvelle. Vous ne vous contrôlez pas encore.

Je me dirigeai vers la porte et tapai du poing dessus.

—Utilise la sonnette, dit Edward, qui s'était rapproché de moi et de la suspecte.

J'obtempérai maladroitement. J'entendis un bourdonnement, mais rien ne se produisit. Il fallait que quelqu'un nous laisse sortir. Jusque-là, ça ne m'avait pas posé des problèmes. Je me représentai un mur en brique en travers du chemin de ma tigresse. Elle s'arrêta net et poussa un rugissement frustré.

J'avais toujours le cœur dans la gorge, mais un certain soulagement se mêlait à ma peur. Je pouvais le faire. Depuis des mois, je m'entraînais à contrôler mes bêtes afin de pouvoir m'absenter de St. Louis sans emmener un troupeau de métamorphes pour m'aider à gérer ce tumulte interne. Pourquoi était-ce si difficile avec les tigresses ? Me trouvais-je simplement trop loin de Jean-Claude et de notre base de pouvoir ? À cette idée, les battements de mon pouls s'accélérèrent de nouveau. Et si, séparée de mon maître, je perdais le contrôle de mes capacités métaphysiques ?

J'aurais mieux fait de ne pas y penser.

La tigresse blanche en moi se ramassa sur elle-même. Je la sentis se cendre et je pris conscience de mon erreur, mais trop tard. Les tigres peuvent sauter jusqu'à sept mètres à la verticale. Mon mur en brique n'était pas assez haut. Elle le franchit d'un bond puissant ; puis elle s'élança sur le chemin. En arrivant au bout, elle me percuterait de l'intérieur avec la force d'un périt camion.

Ce fut Pau la Chu qui dit :

—C'est vous qui commandez, pas la tigresse. Il doit toujours en être ainsi.

—C'est votre énergie qui me perturbe, grognai-je.

Je dressai un autre mur sur le chemin - un mur en métal brillant, cette fois, si haut que son sommet se perdait parmi les frondaisons. Ma tigresse ne sauterait pas par-dessus celui-là.

—Je n'en fais pas assez pour poser autant de problèmes, même à une nouvelle.

Je secouai la tête sans la regarder.

—J'ignore pourquoi, mais l'énergie de votre clan me fout en l'air.

—Ce ne serait possible que si vous étiez née au sein de notre clan et que nous vous avions perdue puis retrouvée. Mais si la couleur de vos yeux et de vos cheveux est authentique, vous ne pouvez pas être de sang pur.

Dans ma tête, la tigresse blanche se mit à faire les cent pas devant le mur en acier, découvrant ses crocs et rugissant pour témoigner son mécontentement. Le son se réverbéra le long de ma colonne vertébrale comme si elle m'avait changé en diapason humain.

—J'entends votre appel, dit Paula Chu d'une voix tendue.

—Je n'ai rien fait, protestai-je.

Je sonnai de nouveau, mais je savais qu'on ne me répondrait pas. Shaw ou quelqu'un d'autre m'observait. Ils voulaient savoir ce qui se passerait si je restais à l'intérieur assez longtemps. Si je me transformais pour de bon, je perdrais mon insigne. La seule chose qui m'avait sauvée jusque-là, c'est que je portais trop de souches différentes de lycanthropie et que je ne m'étais encore jamais changée en aucun animal. Mais Shaw adorerait prouver que j'étais une véritable métamorphe. Il ne me ferait pas seulement virer de son enquête - je serais virée de la police tout court.

—Vous appelez à l'aide. C'est un signal de détresse, mais seules nos reines peuvent le rendre aussi fort.

Je tentai de faire taire la tigresse en moi, mais elle refusa et continua obstinément à rugir. Merde alors.

—Qu'est-ce que je peux faire pour l'arrêter ? demandai-je.

—Je peux vous aider à calmer votre tigresse, mais il faudrait que je vous touche pour ça.

—Mauvaise idée, protesta Edward en faisant un pas vers moi.

Je secouai la tête.

—Et si elle peut réellement m'aider ?

—Et si elle aggrave ton cas ? répliqua-t-il.

Nous nous dévisageâmes. L'interphone crépita.

—Qu'est-ce que vous foutez là-dedans, Blake ? Les autres tigres sont en train de péter les plombs.

—Laissez-moi sortir et ça s'arrangera, répondis-je.

—Vous n'arriverez pas à l'arrêter seule, affirma Paula Chu.

—Allez vous faire foutre.

—Laissez-moi vous calmer. C'est comme ça que les tigres procèdent avec les jeunes et ceux qui manquent d'expérience.

Crispin l'avait fait une fois, alors que j'étais dans un état bien pire. Mais... je ne connaissais pas cette femme, et c'était la chérie du méchant défunt. Allait-elle réellement m'aider ou me nuire ?

—Laissez-moi vous aider, marshal, insista-t-elle. Un des nôtres vous a attaquée, et pour cela, tout notre clan a une dette envers vous.

—Ce n'était pas un tigre blanc, répliquai-je.

Mais je m'écartai de la porte et fis un pas vers la table.

—Anita. (Edward tendit un bras vers moi, puis le laissa retomber.) Tu es sûre que c'est une bonne idée ?

—Non.

Mais je continuai à me rapprocher de Paula Chu.

—Si ce n'était pas un tigre blanc, de quelle couleur était-il ? demanda-t-elle.

—Jaune, répondis-je sans préciser qu'il s'agissait d'une femelle.

Debout près d'elle, je scrutai ses yeux bleu pâle, et cela suffit à faire taire la tigresse blanche en moi, comme si la seule proximité d'une de ses semblables l'apaisait.

—Un tigre jaune, répéta Paula Chu, les sourcils froncés.

Je ne démentis pas.

—Le clan jaune est éteint depuis des siècles. Il n'existe plus des tigres de cette couleur.

—Cette femelle était l'animal à appeler d'un très vieux vampire.

—Que lui est-il arrivé ?

—Elle est morte.

—Vous avez dû la tuer.

J'acquiesçai.

—Mais c'est donc une tigresse jaune qui vous a attaquée.

—Vous dites ça comme si sa couleur faisait une différence.

—Le clan jaune, ou doré, était le plus puissant de tous. Il gouvernait la Terre et toutes ses énergies, y compris celle des autres clans de tigres.

—Première nouvelle.

Paula Chu haussa les épaules autant que ses chaînes l'y autorisaient.

—A quoi bon parler d'une chose disparue ? Mais si vous avez été attaquée par une tigresse jaune, ça explique peut-être que vous déteniez un tel pouvoir.

—Elle était bel et bien jaune, dis-je en me tournant vers Edward.

Sans que j'aie besoin de le lui demander, celui-ci confirma :

—Jaune clair avec des rayures plus foncées.

—Vous étiez là ?

—Oui.

—Quelqu'un d'autre a été attaqué, à part le marshal ? voulut savoir Paula Chu.

—Oui, un jeune homme. Mais on l'a testé, et il n'est pas porteur du virus de la lycanthropie. Je suis la seule veinarde qui l'a chopé, grimaçai-je.

Rien qu'en me tenant près d'elle, je respirais mieux. Peut-être me leurrais-je en pensant que je pouvais voyager sans une escorte de métamorphes. Peut-être ne pourrais-je plus jamais me déplacer seule. Merde. Si c'était vrai, je serais peut-être forcée de rendre mon insigne, de toute façon. À quoi sert une exécutrice incapable de se rendre aux endroits où les méchants commettent leurs crimes ?

L'interphone bourdonna de nouveau.

—Les autres tigres se sont calmés. Qu'est-ce que vous foutez là-dedans, Blake ?

C'était Shaw, comme je m'en doutais. J'étais désolée que sa femme se soit barrée avec un métamorphe, mais ce n'était pas ma faute.

Edward se dirigea vers l'interphone.

—Nous avons diminué les émanations d'énergie tigroïde, c'est tout.

—Elle fait quoi, Blake ? insista Shaw.

—Son boulot, répondit Edward.

Et il lâcha le bouton.

Je scrutai les yeux de tigresse étrangement apaisants dans le visage humain de Paula Chu.

—Vous saviez dans quoi Bendez était impliqué ?

Elle me regarda en clignant des paupières. Ses traits demeurèrent immobiles, mais ses lèvres s'entrouvrirent, et sa respiration s'accéléra légèrement. Était-ce parce qu'elle savait quelque chose, ou juste parce que j'avais mentionné son petit ami ? Ou encore, parce qu'elle était menottée, enchaînée et interrogée par la police ? Ce genre de choses tend à rendre les gens nerveux et à réagir plus violemment que dans des circonstances normales. C'est l'une des raisons pour lesquelles je préfère m'entretenir avec mes suspects chez eux, ou dans un endroit plus cool. Mais il était trop tard pour ça aujourd'hui. Il était trop tard pour beaucoup de choses.

Je scrutais encore ses yeux lorsqu'elle me répondit :

—Non.

Je ne la crus pas. Je n'aurais pas pu vous dire pourquoi, mais je la regardais dans les yeux, et je savais qu'elle mentait. Ce n'était pas dû à un quelconque pouvoir métaphysique, mais à cet instinct que tous les flics développent au bout d'un moment. Nous finissons par sentir si on nous dit la vérité ou pas.

D'un autre côté, Paula Chu mentait peut-être parce qu'elle avait peut, ou juste pour nous emmerder. Les gens mentent pour des tas de raisons stu-

pides. Mais j'aurais parié qu'elle nous cachait quelque chose. Elle mentait parce qu'elle avait quelque chose à cacher. C'était déjà un indice en soi. Ça nous donnait un endroit où aller et une personne à interroger, une piste pour trouver le coupable de toutes les morts survenues dans la journée. Si Paula Chu savait quelque chose, tous ces agents n'auraient peut-être pas été massacrés ou plongés dans un sommeil inexplicable pour rien.

Mais plus je scrutais les yeux de cette femme qui me mentait, et plus j'avais du mal à croire mes propres justifications. Même si elle savait tout, même si elle connaissait l'ingrédient secret de la foutue sauce, et même si elle était prête à passer à table, ça n'aurait pas d'importance. Ça n'en aurait pas pour la famille des agents défunts. Ça n'en aurait pas pour ce membre du SWAT qui, même s'il se réveillait, ne marcherait peut-être jamais plus. Croire que ça avait de l'importance, c'était un mensonge que nous nous racontions pour continuer à avancer au lieu de nous tirer une balle.

« Clôture », tel est le mot qu'emploient les thérapeutes pour vous faire croire que la douleur cessera un jour, et que punir le méchant ou découvrir les raisons de son geste vous apportera la paix. C'est le plus grand mensonge de tous.

—Anita, appela Edward, ça va ?

Il était tout près de moi soudain, du même côté de la table que Paula Chu et moi. Je ne l'avais ni vu, ni senti, ni entendu bouger. Je secouai la tête.

—Non, ça ne va pas.

Intérieurement, je pensai : *Je suis à côté de mes pompes.* Qu'est-ce qui m'arrivait ?

Edward me prit le bras et m'écarta de la femme. La distance m'éclaircit les idées, mais ma tigresse blanche était toujours tapie de l'autre côté du mur en acier. Par chance, elle s'était allongée sur le chemin ; seul le frémissement du bout noir de sa queue trahissait son irritation.

La porte s'ouvrit, et l'Inspecteur-chef Morgan entra, un grand sourire aux lèvres. Une fois de plus, il jouait de ses grands yeux bruns, de son allure de gentil garçon et de son charme naturel. Brusquement, je me souvins que c'était lui que nous attendions. Shaw ne nous avait-il pas interdit de poser la moindre question directement liée à notre enquête, jusqu'à son arrivée ? Il me semblait que oui. Et merde.

—Bonjour, Paula. Je peux vous appeler Paula ? Appelez-moi Ed.

Il posa des dossiers sur la table entre eux et, sans se départir de son sourire, s'installa sur la chaise que j'avais libérée comme si Edward et moi n'existions plus.

—Je prends la relève, marshals. Le shérif en second Shaw veut vous parler.

Il nous adressa un sourire si large que des fossettes creusèrent ses joues, mais au fond de ses yeux, je vis une lueur hostile. J'avais l'impression que nous allions nous faire engueuler. Génial.

Edward m'agrippait toujours le bras, comme s'il avait peur de ce que je pourrais faire. S'il y avait eu une glace, je me serais regardée dedans pour voir la tête que je faisais, mais il n'y avait rien d'autre que des murs nus. La police de Las Vegas n'avait pas assez de salles d'interrogatoire avec de grandes baies en miroir sans tain ; donc, ils avaient mis Paula dans une salle où ils ne pouvaient pas l'observer depuis l'extérieur. Enfin, pas directement, parce qu'il y avait quand même une caméra de surveillance dans un coin. De tous nos suspects, elle était la seule à avoir un lien direct avec le tigre-garou mort, et elle n'avait même pas eu droit à leur meilleure salle d'interrogatoire. En revanche, elle avait maintenant droit à un de leurs meilleurs interrogateurs. Tout ça empestait la politique de bureau.

Edward m'entraîna vers la porte restée ouverte. Ce qu'il voyait sur mon visage ou qu'il sentait émaner de moi le rendait nerveux. Je n'avais pourtant pas l'impression d'être si effrayante. En fait, je ne ressentais pas grand-chose - même si, au fond de moi, je me demandais vaguement : « Mais qu'est-ce qui m'arrive ? »

Je suivis Edward en jetant un coup d'œil par-dessus mon épaule. Paula Chu m'observait. À l'instant où nos regards se croisèrent, la tigresse blanche en moi se redressa. Elle rugit de nouveau, mais cette fois, le son fit trembler le mur en métal ainsi qu'un énorme gong. Je titubai, et Edward dut me retenir.

—Qu'est-ce qui ne va pas ? chuchota-t-il en se penchant vers moi.

—Je ne sais pas trop, avouai-je, mais il faut que je m'éloigne de ces tigres.

—Refermez la porte derrière vous, lança Morgan. Je suis sûr que Paula et moi allons très bien nous entendre, pas vrai, Paula ?

Il lui adressa un sourire éblouissant, mais je savais qu'il gaspillait ses charmes. Paula Chu ne le regardait pas : elle n'avait d'yeux que pour moi.

Je franchis le seuil de la pièce, et si Edward ne m'avait pas tenu le bras, j'aurais pris mes jambes à mon cou. Mon pouls s'accélérait, et mon souffle essayait d'en faire autant. Je sentais les autres tigres retenus à l'intérieur du commissariat. Je les sentais. Les seuls métamorphes dont j'aurais dû avoir

une conscience aussi aiguë étaient ceux avec lesquels Jean-Claude ou moi partagions un lien métaphysique. Je n'étais suffisamment proche d'aucun des tigres blancs de Las Vegas pour les sentir avec autant de force. Quelque chose clochait.

Les doigts d'Edward s'enfoncèrent dans mon bras, assez fort pour me faire mal. Mais je ne protestai pas, car cela m'éclaircit partiellement les idées. Pouvoir de nouveau réfléchir valait bien quelques bleus. Et pouvant de nouveau réfléchir, je compris aussitôt que...

—Quelqu'un me manipule, chuchotai-je à Edward.

—Un vampire ?

—A moins que Chang-Bibi ne possède des pouvoirs que je n'aie vus jusque-là que chez des vampires, oui.

—Vampire ou tigre ? insista-t-il.

Les officiers que nous croisions nous jetaient des regards soupçonneux - parce qu'Edward me serrait le bras trop fort, ou parce que nous faisions des messes basses ? Ou encore, parce que les rumeurs étaient assez outrancières pour faire de nous un objet de curiosité ?

Je foudroyai du regard deux des flics qui nous dévisageaient.

—Je vous plais ?

—Laisse tomber, Anita.

Edward ne me laissa pas m'arrêter devant eux. Mais comme il desserrait légèrement sa prise sur mon bras, je pus sentir les tigres dans les autres salles d'interrogatoire derrière nous. Je pus presque les voir lever les yeux vers moi.

Je me penchai vers Edward et soufflai :

—Serre plus fort.

—Hein ?

—La douleur m'éclaircit les idées.

Il recommença à me meurtrir le bras, et nous continuâmes à marcher vers la sortie. Je voyais la chaleur blanche et aveuglante du soleil menacer d'implosion les portes.

—Si ça va mieux à la lumière du jour. dit Edward.

—C'est un vampire, achevai-je.

—Sinon...

—C'est un tigre.

Il ne prit même pas la peine d'acquiescer. Nous savions tous deux ce que nous faisions, et pourquoi.

—Il y a le feu, ou quoi ? lança Bernardo derrière nous.

Edward regarda par-dessus son épaule, mais pas moi. Je me concentrai sur la pression de ses doigts et la lumière du soleil droit devant.

—Anita a besoin de prendre l'air, dit Edward.

Bernardo, et Olaf s'il était avec lui, sauraient que nous ne foncions pas de la sorte juste pour aller prendre l'air. C'était le genre de message implicite que s'envoient les gens qui se comprennent bien. Bernardo et Olaf connaissaient Edward mieux qu'ils ne me connaissaient, moi, mais son signal du moment valait pour nous deux.

Bernardo et Olaf nous rattrapèrent dans le hall d'entrée. Victor se leva du fauteuil qu'il occupait là. Dès l'instant où je le vis, la tigresse en moi rugit de nouveau, et cette fois, le bouclier en métal que j'avais dressé sur son chemin ondula comme de l'eau. Il ne se brisa pas, mais il plia.

Sans ralentir, Edward fit signe à Victor de rester à l'écart et continua à m'entrainer vers la sortie. Bernardo avait dû saisir l'urgence, car il était passé devant nous et nous tenait la porte ouverte. Olaf fermait la marche ; il ne nous aidait pas, mais il ne nous gênait pas non plus. Pour le moment, ça me suffisait.

La tigresse en moi se jeta sur le métal ondulé et tenta de l'escalader.

—Plus vite, soufflai-je.

Lorsque nous franchîmes le seuil, ce fut la chaleur qui me frappa la première, me coupant le souffle comme si je venais de pénétrer dans un four allumé. La tigresse n'hésita pas. Elle voulait sortir.

Puis la lumière s'abattit sur moi tel un projecteur blanc et brûlant. Elle déchira des ténèbres invisibles jusque-là - des ténèbres qui la contenaient. Debout dans l'obscurité, Marmée Noire hurla et m'injuria. Mais le soleil la séparait de moi. Il ne me restait plus qu'à lutter contre la tigresse qui avait réussi à escalader mon bouclier et qui courait ventre à terre vers la surface. J'ignorais pourquoi Marmée Noire aimait autant les tigres, mais elle avait fait quelque chose pour affaiblir mes défenses.

Je tentai de dresser un nouveau mur - en vain. Marmée Noire avait provisoirement disparu, chassée par le soleil, mais ce qu'elle m'avait fait demeurait en moi, et ça continuait à me handicaper.

Edward me tenait toujours le bras, mais moins fort.

—Anita, tu vas bien ?

—La vampire est partie, mais elle m'a fait quelque chose.

La tigresse n'était plus qu'un éclair blanc et noir en moi. Si elle heurtait la surface, dans le meilleur des cas, je m'écroulerais et je manquerais me transformer. Dans le pire des cas, je deviendrais une tigresse pour de bon.

—Que s'est-il passé ? interrogea Olaf.

—J'ai une meilleure question : « Que se passe-t-il ? » demanda Bernardo.

Si j'avais eu un léopard-garou, un loup-garou, voire un lion-garou sous la main, j'aurais pu distraire la tigresse blanche en moi, dresser mes bêtes intérieures les unes contre les autres. Même un tigre-garou d'une autre couleur aurait fait l'affaire. Mais je ne pouvais pas l'expliquer aux autres.

—Je peux vous aider à calmer votre tigresse, lança Victor derrière nous.

Il nous avait suivis dehors.

—Pas question, répondit Edward.

—Non. Je veux dire, si, bredouilla i-je.

Edward me dévisagea.

—Anita, il a failli faire sortir ta tigresse, tout à l'heure.

—C'était un accident, se justifia Victor. Je me suis entraîné à aider les femelles de mon clan à conserver leur forme humaine.

Edward m'attira contre lui. Mais nous n'avions pas de temps à perdre ; la tigresse ne tarderait pas à atteindre la surface.

—Laisse-le essayer, Edward, ou je pourrais bien devenir une tigresse pour de bon.

Je tendis un bras vers Victor, et Edward me lâcha à contrecœur. Victor me prit le visage à deux mains, comme Crispin quand je l'avais rencontré pour la première fois en Caroline du Nord. Il se débarrassa de ses lunettes à verres jaunes, me révélant ses yeux bleu pâle. Je m'abîmai dans leurs prunelles, et la tigresse ralentit à l'intérieur de moi. Elle ne s'arrêta pas, mais elle ralentit.

Victor inclina son visage vers moi.

Je sentis un mouvement sur le côté et aperçus la grande silhouette sombre d'Olaf. Edward s'interposa pour l'empêcher de nous toucher.

—Laisse-le faire.

Victor m'embrassa. Il pressa sa bouche sur la mienne. La fois où Crispin m'avait aidée, j'avais propulsé ma tigresse en lui et fait jaillir sa propre bête. Cette fois, Victor m'insufflait son pouvoir. Pas sa bête - son pouvoir, qui me coupait le souffle et me picotait la peau comme seul celui de sa mère l'avait fait auparavant.

La tigresse en moi hésita, puis se remit à trottiner. Elle était tout près de la surface, si près...

Victor s'écarta suffisamment pour dire :

—Vous devez accepter mon pouvoir de votre plein gré. Vous êtes trop forte pour que je contraigne votre bête à l'immobilité.

La tigresse avait atteint la surface de mon corps et levé la tête comme depuis le fond d'une piscine - une piscine qui était mon enveloppe corporelle. Jusqu'ici, mes bêtes intérieures m'avaient toujours percutée ainsi qu'elles l'auraient fait d'un mur, un obstacle solide à abattre ou à déchiqueter, mais à présent, j'étais liquide, et la tigresse hésitait.

—C'est moi qu'il faut regarder, Anita, pas votre bête, dit Victor.

Je reportai mon attention sur ses yeux, sur son visage.

La tigresse donna un coup de griffes paresseux à la surface de la piscine, et seules les mains de Victor me maintinrent debout. Les fois précédentes, ça avait fait beaucoup plus mal ; mais cette fois, j'avais la certitude absolue que cette nouvelle barrière liquide ne suffirait pas à contenir ma bête. Quoi que Marmée Noire ait pu me faire, elle voulait que je me transforme. Elle voulait que je devienne une tigresse. Je ne comprenais pas ce qui se passait, mais je savais une chose : quoi qu'elle veuille, je ne devais pas le lui donner.

La tigresse me donna un autre coup de griffes, et j'aurais juré avoir senti ma peau onduler à son contact.

—Sauvez-moi, chuchotai-j e.

—Laissez-moi entrer, souffla Victor avant de presser de nouveau sa bouche sur la mienne.

Je ne savais pas trop comment m'y prendre ; alors, je baissai le bouclier avec lequel je contenais mes bêtes. La tigresse poussa un rugissement de triomphe... et l'instant d'après, le pouvoir de Victor la percuta de plein fouet. Elle hurla à son contact, puis commença à reculer. Le pouvoir de Victor était pareil à un vent chaud et vivant qui, lentement mais inexorablement, la forçait à battre en retraite.

Soudain, elle disparut, et je me retrouvai seule dans ma peau. Seule dans ma peau, mais toujours enveloppée par les bras de Victor. Il rompit notre baiser, mais me garda contre lui comme s'il n'était pas sûr que mes jambes puissent me porter. Franchement, je n'en étais pas sûre non plus.

—Vous saignez, dit doucement Bernardo.

Je baissai les yeux et ne vis rien sous mon gilet, mais Victor avait du sang sur le ventre.

—Je ne crois pas que ce soit le mien, commenta-t-il.

Edward s'avança comme pour nous dissimuler.

—Il faut filer d'ici.

—Décidément, vous vous faites des amis beaucoup trop vite, lança une voix familière.

Hooper était là avec une partie de son équipe.

—Vous pouvez tenir debout seule ? chuchota Victor.

Je réfléchis avant d'acquiescer. Il s'écarta de moi, continuant à tourner le dos aux flics pour que ceux-ci ne voient pas le sang sur son ventre.

—Désolée que ça ne vous plaise pas, sergent, répliquai-je.

Et ce n'était pas ironique. J'aimais bien Hooper, et j'aurais voulu garder son estime, mais... le plus important pour le moment, c'était de foutre le camp de là et de m'examiner pour voir si j'étais grièvement blessée.

—Moi, je veux bien être votre ami, lança Géorgie.

—Désolée, mon carnet de bal est un peu plein.

—Sans déconner.

Il me jeta le genre de regard que vous ne voulez pas recevoir de la part d'un collègue avec lequel vous n'êtes jamais sortie, un regard qui détonnait dans son visage encore juvénile.

Mais le regard de Hooper était encore pire. Il avait plissé les yeux et tentait de voir au-delà des hommes qui s'interposaient entre lui et moi. Il fit un pas dans notre direction. Edward m'entraîna vers la voiture. Victor nous emboîta le pas. Nous fîmes de notre mieux pour dissimuler que j'étais blessée. Le sang ne se voyait pas sur mes fringues noires, mais la chemise claire de Victor avait viré à l'écarlate sur son ventre.

Hooper renvoya ses hommes à l'intérieur et continua à marcher vers nous. Sanchez le rattrapa en disant quelque chose que je ne compris pas. J'eus l'impression qu'ils se disputaient, mais cela nous laissa le temps d'atteindre la voiture.

Je montai à l'arrière. Bernardo prit le volant, et Victor s'installa à côté de lui pour le guider jusque chez un docteur. Edward et Olaf m'encadrèrent sur la banquette arrière. Nous avions tenté de convaincre Olaf de conduire, mais il avait refusé tout net. Hooper s'était débarrassé de Sanchez et marchait de nouveau vers nous. Nous n'avions pas de temps à perdre.

—Roule, ordonna Edward.

Bernardo démarra et s'en fut.

CHAPITRE 48

—Enlève ton gilet, Anita. Il se peut qu'on doive faire un point de compression.

Si j'avais été seule avec Edward sur la banquette arrière, ça ne m'aurait pas posé un problème, mais Olaf était penché sur moi telle une ombre sinistre. Je lui jetai un bref coup d'œil. Rien dans son expression ne me donnait envie de me déshabiller devant lui.

—Arrête de faire la gamine, me tança Edward. Enlève ton gilet, un point c'est tout.

—Ce n'est pas juste, protestai-je.

—Non, et je comprends que tu n'aies pas envie de le faire, mais te vider de ton sang parce que tu ne veux pas qu'Olaf te voie blessée et à moitié nue, c'est une raison idiote pour mourir.

Présenté de cette façon...

—D'accord, capitulai-je sur le ton le plus coléreux que je puisse conjurer.

Je le laissai m'aider à défaire mes holsters et à me débarrasser de mes armes. Je les lui confiai comme je les lui avais confiées chez Bibiana, je ne voyais pas à qui d'autre j'aurais pu les remettre. Mais du coup, il se retrouva les mains pleines, et ce fut Olaf qui dut m'aider à défaire mon gilet pare-balles.

Je m'attendais à ce qu'il fasse traîner chaque mouvement comme à la morgue, mais il se montra étonnamment rapide et efficace, se contentant de tirer sur les lanières Velcro avant de passer le gilet par-dessus ma tête. Des traces pourpres balafraient le bleu de mon tee-shirt au niveau du ventre. Ce n'était pas bon signe.

Soudain, un couteau apparut dans la main d'Olaf.

—Non ! Pas la peine de découper mon tee-shirt ! protestai-je vivement.

Je commençai à le sortir de mon jean. J'admets que j'étais tendue, prête à ce qu'il s'accroche aux bords de la plaie et à ce que ça me fasse mal.

Le découper aurait été plus pratique, et de toute façon, il était foutu, mais la vision d'Olaf penché sur moi avec ce couteau à lame dentelée me faisait

froid dans le dos. Il était hors de question que je lui fournisse un prétexte pour l'approcher davantage de ma peau.

Je dus pousser un petit cri de douleur involontaire, car Edward posa mes armes sur le plancher et sortit son propre couteau.

—Il faut qu'on voie, Anita.

J'ouvris la bouche pour protester, mais il avait déjà attrapé le bas de mon tee-shirt et commencé à l'entailler. J'aurais pu l'arrêter, mais il avait raison, et il ne me faisait pas peur.

Son couteau était assez bien aiguisé pour découper mon haut avec une précision presque chirurgicale, depuis l'ourlet jusqu'au col. J'aurais pu dire que ça n'était pas la peine de me foutre réellement à moitié à poil, mais je voyais ma blessure, et par comparaison, le fait que tout le monde puisse mater mon soutif ne me semblait plus si important.

—Merde, lâchai-je.

J'avais des traces de griffes sanglantes sur le ventre. J'avais déjà saigné la fois où j'avais manqué me transformer ; du sang avait suinté sous mes ongles, mais je n'avais pas été blessée à proprement parler. Jamais une de mes bêtes ne m'avaient infligé de plaie physique.

La main d'Olaf hésitait au-dessus de ma chair tailladée. Je voulus lui dire de ne pas me toucher, mais il commenta :

—Les bords de la plaie sont bizarres.

—Ils sortent au lieu de rentrer, approuva Edward.

Je baissai les yeux, mais mon angle de vision était moins bon, ou peut-être m'était-il plus difficile de regarder mon propre corps charcuté et d'analyser froidement mes blessures.

—Au moins, ce n'est pas aussi grave que la dernière fois que je me suis fait éventrer, grimaçai-je.

—Exact, acquiesça Edward.

—Ouais, tes intestins ne pendouillent pas, ajouta calmement Olaf, comme si ça n'avait aucune importance dans un cas ou dans l'autre.

Mais bon, à quoi peut-on s'attendre de la part d'un sociopathe ?

Ses gros doigts touchaient presque la plaie. Sa main tremblait légèrement, et il dut la relever pour détendre ses articulations. Puis il la baissa à nouveau et suivit le tracé du coup de griffes.

—On aurait dit que l'animal essayait de sortir de toi plutôt que de te frapper à distance depuis l'extérieur.

Je voulus lui dire d'enlever sa main, mais me rendis compte qu'elle recouvrait presque totalement les traces de griffes. Ce qui faisait une bien petite patte de tigre - aussi petite que celle qui avait lacéré les victimes.

—Les marques font la même taille, dit Olaf.

Il posa sa main sur la plaie. La douleur fut aiguë et immédiate, et je dus pousser un petit cri sans m'en rendre compte, car deux choses se produisirent simultanément. Edward dit « Olaf » sur un ton d'avertissement, et Olaf poussa un soupir totalement inapproprié à la situation. D'accord : totalement inapproprié, sauf pour un tueur en série.

—Enlève ta main, dis-je d'une voix dure, en articulant bien chaque syllabe.

J'ignore pour quelle raison, mais pour la première fois, son comportement ne m'effrayait pas : il me mettait juste en rogne. Vive la colère !

Il écarta la main et me dévisagea de ses yeux caverneux. Ce qu'il vit sur mon visage n'eut pas l'air de lui plaire.

—Tu n'as pas peur.

—De toi ? pas là maintenant. Quelque chose vient d'essayer de se frayer un chemin hors de moi à coups de griffes. Désolée, mais sur l'échelle de l'horreur, ça occupe le barreau supérieur. Alors, si tu veux bien cesser de confondre ma douleur avec des préliminaires et m'aider pour de bon...

Il ôta son blouson de cuir, le replia et le posa sur mon ventre.

—Ça va faire mal, mais avec un point de compression, tu perdras moins de sang.

—Vas-y.

Il appuya, et cela fit mal, mais parfois, il vaut mieux déguster un peu sur le moment pour ne pas déguster beaucoup plus tard. Je dus pousser un cri étranglé, car Edward demanda:

—Il te fait mal ?

—Pas plus que nécessaire, répondis-je.

Et je fus fière d'entendre que ma voix ne tremblait presque pas. Hourra ! pour la chasseuse de vampires ultra coriace, qui ne se laisse démonter ni par les tueurs en série géants ni par les bêtes qu'elle porte en elle. Sans déconner,

—Victor, appelai-je.

Jusque-là, le tigre-garou avait observé la scène dans le rétro. Il pivota sur son siège pour me regarder. Il avait dû abandonner ses lunettes de soleil dans le parking, parce que je ne voyais que les yeux bleu pâle de son tigre.

Non, ses yeux bleu pâle à lui. Les tigres-garous, comme Victor, naissent ainsi ; ils ne sont pas contaminés par la suite.

—Oui, petite reine.

—D'abord, cessez de m'appeler ainsi. Ensuite, ces traces de griffes ont-elles la taille de celles que ma tigresse pourrait m'infliger si elle était capable de sortir de moi ?

Il réfléchit une seconde ou deux, jusqu'à ce que Bernardo demande :

—Et maintenant que j'ai tourné à droite, je vais où ?

Victor lui donna d'autres indications, puis reporta son attention sur moi.

—Vous êtes un cas très particulier. Mais je crois que oui. C'est la taille que ferait votre patte de tigresse.

—Et merde.

—Même sous sa forme humaine, Martin Bendez avait des mains plus grandes que celles d'Anita, intervint Edward.

—Notre assassin est une femme, lâchai-je.

—Non. Certains hommes ont des mains aussi petites que les tiennes, contra Olaf.

—Vous avez des tigres-garous avec des mains pas plus grandes que les miennes ? demandai-je.

Et j'en levai une pour que Victor puisse juger. Il tendit un bras entre les sièges avant pour placer sa propre main à côté de la mienne. Bien entendu, elle était beaucoup plus grande.

—Seulement Paula Chu, répondit-il.

—Attendez, protesta Bernardo. Si Bendez n'était pas le métamorphe que nous cherchions, pourquoi a-t-il attaqué les flics ?

—Bonne question, murmura Edward.

Ce fut Victor qui nous fournit la réponse.

—Son ex-femme l'avait accusé de violences conjugales. Il n'était pas une des plus grandes sources de fierté de notre clan. Si les charges avaient été retenues contre lui, ça aurait été la prison à vie, voire...

—Un mandat d'exécution, acheva Bernardo à sa place.

—Oui. Ailleurs, on aurait pu lui proposer une place dans l'un des complexes gouvernementaux destinés à accueillir les métamorphes. Mais comme la plupart des Etats de l'ouest du pays, le Nevada a conservé sa loi sur la vermine. Ici, trois infractions entraînent généralement une sentence de mort.

—Ça aurait pu nous être utile de le savoir avant, dit Edward sur un ton mécontent.

Bernardo tourna un peu trop brusquement à un carrefour. Déséquilibré, Olaf appuya plus fort sur mon ventre, et je luttai pour ne pas crier de douleur. Il étendit une de ses longues jambes pour se stabiliser.

—Désolé, je n'ai pas fait exprès.

Jusque-là, j'avais réussi à faire comme si je ne le voyais pas. Etant donné qu'il mesure deux mètres dix, qu'il était penché sur moi et qu'il plaquait son blouson contre la plaie de mon ventre, ce n'était pas une mince affaire. Ou j'étais vraiment en état de choc, ou ma concentration était drôlement balèze. Je penchais plutôt pour la première hypothèse. Mais sur ces mots, je levai les yeux vers lui, et je le vis. Je vis la lueur ténébreuse au fond de ses prunelles. Je vis de quelle façon il me regardait. Je vis combien il luttait pour que son visage n'exprime pas ce qu'il ressentait. Malheureusement, il échouait.

Il tourna la tête de façon à ce que moi seule puisse le voir vraiment. Ses grandes mains enfouies dans le cuir qu'il pressait contre mes blessures, il me buvait du regard. Et je vis ses lèvres s'entrouvrir, ses yeux s'adoucir, son pouls battre très fort dans la veine de son cou.

Je cherchai quelque chose à dire ou à faire, quelque chose qui n'aggraverait pas la situation, et décidai de me concentrer sur le boulot.

—Les flics ont dû vérifier ses antécédents avant l'intervention. Ça fait partie de la procédure.

—Mais le marshal Forrester a raison : j'aurais dû vous en parler, répondit Victor.

—Les traces de griffes prouvent que le coupable est quelqu'un d'autre, probablement Paula Chu.

—Mais nous ne pouvons pas le dire à la police sans expliquer comment tu as été blessée, fit remarquer Edward. On risque de te retirer ton insigne. Les autorités sont plus indulgentes avec les marshals de la branche surnaturelle, mais si elles pensent que tu es susceptible de virer poilue en pleine enquête, tu seras virée.

—Je sais.

—Donc, résuma Bernardo, on détient une information capitale pour les flics, mais on ne va pas la partager avec eux.

—Même si on la partageait, est-ce qu'ils comprendraient, et est-ce qu'ils nous croiraient? répliquai-je.

Personne ne répondit. Puis Edward avança :

—Sanchez, peut-être. Mais les autres, je ne sais pas. Si Anita doit perdre son insigne, autant que ce soit pour une information que les flics prendront au sérieux.

—Ils ont déjà leur méchant, ajouta Bernardo. Ils ne voudront pas croire qu'ils ont tué la mauvaise personne.

—D'un autre côté, si c'est Paula, on peut encore lui soutirer l'adresse de la planque de Vittorio, fis-je valoir.

Olaf surprit la plupart d'entre nous en demandant :

—Ted, tu peux me remplacer ?

Sans discuter ni poser de questions, Edward se mit à genoux pour pouvoir appuyer correctement sur ma plaie. Mais il me regarda en écarquillant les yeux comme pour dire : « C'est quoi, ce bordel ? » Je n'en savais pas plus que lui. Olaf avait volontairement rompu le contact avec moi alors que j'étais blessée et que je saignais. Que se passait-il donc ?

Tête baissée, Olaf semblait fasciné par ses mains.

—Anita, à la morgue, tu as dit que tu ne pouvais pas faire ton boulot si j'étais à côté de toi, tu te souviens ?

—Oui.

Il s'humecta les lèvres, ferma les yeux et laissa un frisson le parcourir depuis le sommet de son crâne chauve jusqu'à la pointe de ses bottes. Puis il rouvrit les yeux, et poussa une expiration tremblante.

—Eh bien, je ne peux pas faire mon boulot en te touchant comme ça. Je n'arrive à penser à rien d'autre qu'à toi, à ta blessure et à ton sang.

Il ferma de nouveau les yeux, et j'eus l'impression qu'il comptait, ou qu'il se livrait à un exercice mental quelconque pour reprendre le contrôle de lui-même.

Nous le dévisagions tous, à l'exception de Bernardo, qui devait regarder la route.

—C'est ici ? demanda-t-il à Victor.

—Oui.

Olaf rouvrit les yeux.

—Il faut que certains de nous retournent surveiller la femme, Paula Chu.

—D'accord, dis-je en même temps qu'Edward.

—Je peux y aller avec Bernardo, proposa Olaf.

—Merci de me désigner volontaire, grand, grinça l'intéressé.

—De rien, dit Olaf comme si le sarcasme lui avait totalement échappé.

Nous nous trouvions dans un quartier beaucoup moins tape-à-l'œil que le Strip, mais, à part ça, je ne pouvais pas voir grand-chose, à demi affalée sur la banquette ainsi que je l'étais.

Bernardo et Victor descendirent de voiture. Bernardo ouvrit la portière arrière du côté d'Edward. Je tentai de glisser le long de la banquette, mais la douleur me poignarda et m'arrêta en plein mouvement.

—Laisse-moi faire, Anita, dit Edward.

Et il entreprit de me tirer dehors le plus doucement possible.

Victor jeta un coup d'œil à l'intérieur.

—On nous surveille, lâcha-t-il. Peut-être même qu'on nous photographie.

—Alors, pourquoi nous avoir amenés là ? demanda Edward.

—Parce que c'était le plus près, et parce que vous pourrez dire que vous êtes venus pour interroger les collègues de Paula. Mais il faudrait qu'Anita arrive à marcher.

—Tu peux faire ça ?

—Ça dépend. Sur quelle distance ?

—Dix mètres.

Jamais je n'aurais pu être aussi précise, mais Victor, lui, était capable d'estimer la distance exacte entre la voiture et la porte.

—Je peux, à condition de m'appuyer sur le bras de quelqu'un comme une jeune fille en détresse.

Je me redressai, et le blouson en cuir tomba sur le plancher du SUV. Olaf rampa le long de la banquette pour le ramasser tandis qu'Edward m'offrait son bras et que je tentais de m'extraire de la voiture sans qu'on me porte.

Olaf tendit une main pour arranger les deux pans du tee-shirt sur ma blessure. Le tissu était tout violet à présent. Nous le rentrâmes dans mon Jean pour dissimuler la déchirure.

Je me levai en agrippant le bras d'Edward plus fort que je n'avais jamais agrippé le bras de personne. Ce simple mouvement me fit mal, et je sentis du sang commencer à couler le long de mon ventre. Ce n'était pas bon signe, et si le simple fait de me tenir debout était douloureux, marcher s'annonçait pire. Génial.

Edward s'était débrouillé pour ranger une partie de mon arsenal sur sa personne, mais le reste gisait sur le plancher du SUV, en compagnie de mon gilet pare-balles.

—Mes armes, réclamai-je d'une voix blanche.

—Laissez-les ici, dit Victor.

—Non.

Olaf les ramassa sans discuter et fourra ce qu'il pouvait dans la ceinture de son jean noir. Edward avait déjà ajouté mon sac à dos au sien. Il ramassa le blouson en cuir.

—Pour dissimuler mes mains, expliqua-t-il.

Je vis alors qu'elles étaient couvertes de mon sang ; et cette vision combinée à la chaleur du désert et à ma position debout me fit tourner la tête.

—Dedans, chuchotai-je. Vite.

Sans poser de questions, Edward me fit pivoter vers la porte. Quelque chose tira à l'intérieur de mon ventre, et mon estomac se souleva dangereusement. Je priai pour ne pas dégueuler avec le bide ouvert : ça risquait d'être très désagréable. Prenant de minuscules bouffées d'air brûlant par la bouche, je me concentrai pour placer un pied devant l'autre, me concentrai pour que ma démarche ait l'air aussi naturelle que possible devant les caméras de sécurité, mais qu'elle reste assez lente pour ne pas aggraver ma blessure.

Jamais je n'avais marché aussi prudemment. Je me concentrai si fort que j'eus à peine conscience du bâtiment qui se dressait devant nous jusqu'à ce que Victor en ouvre la porte. Alors, je levai les yeux. Sur une enseigne au néon marquée *Trixie's,* une femme demi-nue était assise dans un verre de martini géant. Ça me semblait assez éloquent, mais quelqu'un s'était senti tenu de rajouter, dans la vitrine près de la porte, un panneau au néon qui précisait : « Des filles, des filles, des filles - toutes nues, tout le temps. »

Victor nous tenait la porte. Je lui jetai un regard lourd de sens en passant devant lui.

—Le docteur vous attend à l'intérieur, chuchota-t-il, et c'est ici que travaille Paula. Vous trouverez peut-être un indice qui justifiera que les flics prolongent sa garde à vue sans avoir à trahir votre secret.

Je ne pouvais pas réfuter sa logique, et l'air qui s'échappait du bâtiment était frais. Au stade où j'en étais, si je pouvais m'allonger dans un endroit climatisé, je me foutais bien de la nature de l'endroit en question. Ravalant un nouveau haut-le-cœur, je laissai Edward m'entraîner dans la pénombre du *Trixie's,* où les filles étaient toutes nues tout le temps. Au moins, il faisait bon en enfer.

CHAPITRE 49

La musique était forte, même si elle ne faisait pas saigner les tympans comme dans d'autres clubs. Elle avait l'air « fatiguée », ou peut-être projetai-je mon propre état d'esprit sur elle.

Alors que ma vision s'ajustait à la pénombre, je distinguai de petites tables, entourées de chaises, éparpillées à travers une pièce étonnamment grande. La scène principale se dressait au fond. Il n'était pas encore 19 heures, et des hommes avaient déjà pris place dans la salle. Des filles aussi nues que le promettait le panneau rampaient sur les tables, qui faisaient apparemment office de scènes secondaires. Je détournai les yeux, il est des spectacles que seuls votre gynécologue et vos amants devraient contempler.

La scène principale était vide mais énorme, pourvue d'une piste tout en longueur et d'une estrade ronde avec des sièges autour. Je n'en avais jamais vu de semblable, sauf peut-être dans les vieux films hollywoodiens.

Victor se faufila entre les tables, et nous le suivîmes tant bien que mal : si quelqu'un m'avait portée, ça aurait bousillé notre couverture. Edward ne tenta pas de me réconforter, mais son bras demeura fléchi et solide sous mes deux mains crispées, et il fit en sorte de marcher lentement. Olaf et Bernardo étaient toujours derrière nous.

Victor atteignit la petite porte située sur un côté de la scène principale longtemps avant que nous le rejoignions. La douleur avait dépassé le stade de la vulgaire souffrance pour se changer en nausée. Des taches envahissaient mon champ de vision, ce qui n'était pas bon signe. Combien de sang avais-je déjà perdu, et combien en perdrais-je encore avant qu'on puisse me recoudre ?

Tout, autour de moi, se réduisit au mouvement de mes pieds et à la volonté dont je devais faire preuve pour continuer à avancer. La douleur de mon ventre devenait diffuse ; ma vision se brouillait, et le monde se changeait en rubans noirs et blancs autour de moi. J'agrippais le bras d'Edward comme si ma vie en dépendait, et je lui faisais confiance pour m'empêcher de rentrer dans quelque chose ou quelqu'un.

Sa voix résonna à mes oreilles.

—Anita, on y est. Anita, tu peux t'arrêter.

Il dut m'attraper par les épaules et me forcer à le regarder. Je restai plantée face à lui, sans réagir. Je voyais son visage, mais je ne comprenais pas pourquoi les lumières étaient plus vives, tout à coup.

Une main me toucha le front.

—Sa peau est froide, commenta Olaf.

Edward me souleva, et la douleur se fit si intense que je criai. Le monde se mit à onduler autour de moi. Je me concentrai pour ne pas vomir, et cela m'aida à supporter ma souffrance.

Puis nous passâmes dans une pièce moins éclairée, mais pas aussi sombre que le club. On me déposa sur une table surmontée d'un plafonnier. Sous moi, je sentis du tissu et du plastique froissé.

Quelqu'un se saisit de mon bras gauche. Un homme que je ne connaissais pas.

—Edward, appelai-je faiblement.

—Je suis là, dit-il en venant se placer près de ma tête.

—C'est notre docteur, m'expliqua Victor, que j'entendais sans le voir. Il est vraiment médecin et il a déjà recousu un paquet des nôtres. Il est très doué et il ne laisse jamais de cicatrices.

—Attention, ça va piquer un peu, me prévint le docteur.

Il me posa une perf et ouvrit le petit robinet pour faire couler le liquide dans ma veine. J'étais en état de choc. Je vis qu'il avait des cheveux noirs, une peau foncée, et l'air beaucoup plus exotique que Bernardo ou moi. Pour le reste, il m'apparaissait un peu flou.

—Combien de sang a-t-elle perdu ? demanda-t-ii.

—Pas tant que ça, répondit Edward. Du moins, c'est ce qu'il semblait dans la voiture.

Il y eut un mouvement, et je voulus tourner la tête dans cette direction, mais Edward me prit le visage à deux mains.

—Regarde-moi, Anita.

Un parent aurait fait le même geste pour empêcher son gamin de voir ce que faisait le grand méchant docteur.

—Oh oh, marmonnai-je.

Il me sourit.

—Je ne suis pas assez intéressant pour toi ? Je peux faire venir Bernardo, si tu veux. Il est plus agréable à regarder que moi.

—Tu me taquines pour essayer de me distraire. Merde, qu'est-ce qu'on va me faire ?

—Entre la perte de sang et l'état de choc, le docteur ne veut pas t'anesthésier. Si nous étions dans un hôpital avec tout l'équipement nécessaire, il prendrait le risque, mais là...

Je déglutis - ravalant, non pas ma nausée cette fois, mais ma peur.

—Il y a quatre entailles, dis-je.

—Oui.

Je fermai les yeux et tentai de ralentir mon pouls, luttant contre une forte envie de me relever et de m'enfuir en courant.

—Je ne veux pas qu'on me recouse à vif.

—Je sais, compatit Edward.

Mais il garda les mains sur mon visage, moins pour m'immobiliser la tête que pour m'empêcher de regarder autre chose que lui. Quelque part sur ma droite, Olaf dit :

—Anita a déjà récupéré toute seule après avoir été plus grièvement blessée que ça. À St. Louis, elle n'a pas eu besoin qu'on la recouse.

—Parce qu'elle se régénérait assez vite, répliqua Edward.

—Et pourquoi ne peut-elle pas le faire maintenant ?

La fois dont parlait Olaf, je m'étais nourrie du roi des cygnes, et à travers lui, de tous les panaches d'Amérique. L'afflux de pouvoir avait été torrentiel, suffisant pour sauver ma vie, celles de Richard et de Jean-Claude. Nous étions grièvement blessés tous les trois. Mais j'avais absorbé tant d'énergie que, même plus tard, quand une tigresse-garou m'avait éventrée, j'avais réussi à me régénérer en un temps record et sans garder des cicatrices, presque comme une vraie lycanthrope. Étant donné que je ne voulais pas expliquer tout ça devant des étrangers, je me contentai d'articuler :

—Manque d'énergie.

—Il faudrait qu'elle se nourrisse, et pas qu'un peu, traduisit Edward.

—Ah, lâcha Olaf. Les cygnes.

—Vous parlez de l'ardeur ? interrogea Victor.

—Oui, acquiesçai-je.

—Vous auriez besoin de combien d'énergie ?

—La dernière fois, elle s'est nourrie avant d'être blessée. Je ne crois pas que ce serait très drôle pour elle d'avoir des rapports sexuels dans son état, fit remarquer Edward.

Je ne pus qu'approuver.

Des mains soulevèrent doucement mon tee-shirt pour mettre ma blessure à jour. Je me tordis le cou pour tenter de voir.

—Qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce qu'il fait ?

—Pour l'instant, je nettoie juste la plaie, d'accord ? répondit le docteur.

—Non, mais oui.

—Regarde-moi, Anita.

Edward me fixait de ses yeux bleu clair. On ne pouvait pas dire qu'il avait l'air gentil, mais sur son visage, je lisais une compassion que je n'aurais jamais cru y voir.

Des mains passèrent sur mon ventre quelque chose de froid et qui me piqua.

—Putain ! jurai-je.

—On m'a dit qu'il ne fallait pas qu'elle garde des cicatrices, mais si elle bouge autant, je ne peux rien promettre.

—Qui vous a dit ça ? demanda Victor.

—Vous savez bien qui, répondit le docteur sur un ton assez effrayé pour que je m'en aperçoive.

Edward pressa mon visage un peu plus fort entre ses mains.

—Anita, il faut que tu te tiennes tranquille.

—Je sais.

—Tu peux le faire ?

—Qui ? insista Victor.

—Bibiana, répondit le docteur.

—Il faut faire vite. Ma mère est au courant. Quelqu'un lui a parlé. Je préférerais qu'Anita ne soit plus là quand elle débarquera.

—Tiens-toi tranquille, m'ordonna Edward.

Le docteur nettoya un peu trop en profondeur, et je me tordis de nouveau, mes mains convulsant sur la table.

—Je ne peux pas, finis-je par admettre.

—Bernardo, Olaf, appela Edward.

—Merde.

Je ne voulais pas qu'on me tienne, mais... je ne pouvais pas ne pas bouger. C'était impossible.

Bizarrement, aucun de nous ne protesta que ça ne le dérangeait pas d'être encore là quand Bibiana arriverait. Elle avait failli me rouler avec son pouvoir alors que j'étais en pleine possession de mes moyens ; dans mon état actuel... je doutais de pouvoir la maintenir à distance.

Bernardo prit mon bras libre et le tint à deux endroits. Victor se chargea du gauche, dans lequel était plantée l'intraveineuse. Lorsqu'une main empoigna chacune de mes cuisses, une simple déduction me permit de deviner que c'était celles d'Olaf.

—Merde, répétai-je.

—Contente-toi de me regarder, Anita m'intima Edward. Parle-moi.

—Non. Toi, parle-moi.

Je sentis des mains sur mon ventre.

—Qu'est-ce que vous faites ? demandai-je d'une voix aiguë et effrayée qui me fit honte.

—Je vais commencer à recoudre. Je suis navré de devoir vous faire mal.

Puis je sentis la première piqûre. Ce ne serait pas la dernière. Pour éviter les cicatrices, le docteur devait utiliser une aiguille et un fil plus fins. Il faudrait plus de points, et ça prendrait plus de temps. Je n'étais pas certaine que ma vanité vaille une telle torture.

Pendant que les autres m'immobilisaient, Edward me parla. Il me parla de Donna et des enfants. Il me raconta à voix basse des missions en Amérique du Sud, dans des pays où je n'étais jamais allée et où il avait tué des créatures que je n'avais jamais vues, à part dans les pages d'un livre. C'était la première fois qu'il me révélait autant de choses personnelles. Pour que je ne bouge pas, il était prêt à me chuchoter ses secrets.

J'attendais que la douleur diminue, mais elle ne diminuait toujours pas. Cette fois, elle demeura aiguë, et elle ne tarda pas à me filer la nausée. Mon estomac ne supportait pas la sensation de l'aiguille perçant ma peau et tirant sur les bords de la plaie pour les rapprocher.

—Je vais vomir, parvins-je à articuler.

—Elle va vomir, répéta Edward plus fort, et les mains me lâchèrent.

Je roulai précipitamment sur le flanc, et je rendis toute la nourriture que j'avais tenté de garder sur la dernière scène de crime. Décidément, qu'est-ce qu'on se marrait à Las Vegas !

Entre deux haut-le-cœur, une douleur nouvelle me poignarda le ventre. Le docteur m'essuya la bouche et me rallongea sur le dos.

—Elle a fait sauter une partie des points.

—Désolée, bredouillai-je.

—J'ai besoin que vous la teniez mieux que ça, dit-il, mécontent. Elle bouge encore, et si elle continue à vomir, les points ne résisteront pas.

—Que voulez-vous que nous fassions ? s'enquit Victor.

Moi, j'étais juste contente qu'il ait cessé de me recoudre. Il pouvait parler de moi aussi sévèrement qu'il le voudrait, du moment qu'il ne recommençait pas à jouer de l'aiguille. Le problème, ce n'était pas seulement la douleur, mais les sensations qui l'accompagnaient.

—Tenez-la.

Vomir m'avait éclairci les idées et la vision. Désormais, je distinguais clairement le visage du docteur. Il était afro-américain, de taille et de corpulence moyennes, avec des cheveux coupés ras et de petites mains aux gestes assurés. Par-dessus ses fringues civiles, il portait une blouse de chirurgien verte avec les gants assortis.

Edward me lâcha le visage pour plaquer mes épaules sur la table. Victor prit mes jambes et abandonna mon bras gauche à Olaf. Comme celui-ci protestait, Victor l'arrêta d'un :

—Je suis un tigre-garou. Aucun être humain, si fort soit-il, ne peut me résister.

Cela ne plut pas à Olaf. Pourtant, il n'insista pas et se contenta de poser une main sur mon bras, au-dessus du coude, tandis que Victor grimpait sur la table pour m'immobiliser les jambes. Il était drôlement costaud. Ils l'étaient tous, mais grâce aux marques vampiriques de Jean-Claude, je l'étais aussi.

Edward appuya assez fort sur mes épaules pour m'empêcher de me tortiller. Mais quand l'aiguille recommença à percer ma peau, je ne pus me défendre de frémir.

—Crie, suggéra-t-il.

—Hein ?

—Crie, Anita. Il faut que tu réagisses d'une façon ou d'une autre. Si tu cries, ça t'évitera peut-être de bouger.

—Si je commence à crier, je n'arriverai plus à m'arrêter.

—On ne dira rien à personne, promit Bernardo, qui plaquait toujours mon bras droit sur la table.

L'aiguille traversa ma peau, et je sentis le fil tirer sur le bord de la plaie. J'ouvris la bouche et hurlai. Dans mon hurlement, je mis toute ma peur, tous les choix impossibles à faire : se battre ou s'enfuir ? Je hurlai aussi vite que ma respiration me le permit. Je hurlai fort et longtemps, m'abîmant dans le son de ma propre voix. Je hurlai, je pleurai et je jurai, mais je cessai de m'agiter autant.

Quand le docteur eut fini, je tremblais de tout mon corps. J'étais couverte de sueur et nauséeuse. Ma vision était trouble, et ma gorge à vif, mais c'était terminé. Il remplaça la poche à perf vide par une autre remplie de fluide transparent.

—Elle est de nouveau en état de choc. Je n'aime pas ça.

Quelqu'un apporta une couverture et m'en enveloppa. D'une voix si rauque que je faillis ne pas la reconnaître, j'articulai :

—Il faut qu'on y aille. Bibi va arriver, et il faut interroger Paula Chu.

—Vous n'irez nulle part avant que cette poche soit vide, répliqua le docteur.

Edward lissa en arrière les boucles que la sueur collait à mon front et à mes joues.

—Il a raison. Tu n'es pas en état de sortir.

—On va s'occuper de Paula Chu et s'assurer qu'elle ne nous file pas entre les doigts, promit Olaf.

—Ouais, acquiesça Bernardo. On va faire ça.

Ils partirent, et on étendit une autre couverture sur moi parce que je commençais à claquer des dents. Edward me toucha le visage.

—Repose-toi. Je reste ici.

Je n'avais pas l'intention de dormir, mais dès que je cessai de trembler, je ne pus plus garder les yeux ouverts. Bibiana arrivait, et je ne pouvais absolument rien y faire. Je dormis pour permettre à mon corps de récupérer, de commencer à se régénérer.

La dernière chose que je vis, ce fut Edward tirant une chaise pour s'asseoir à mon chevet sans perdre de vue aucune des portes. Cela me fit sourire. Puis la chaleur des couvertures et la lassitude de mon corps me submergèrent.

CHAPITRE 50

Je rêvais. Dans mon rêve, je longeais un couloir blanc avec des portes des deux côtés. Je savais qu'il y avait quelque chose derrière ces portes, mais j'ignorais quoi.

Une main secoua une des poignées, et cela me fit peur. J'allongeai le pas et me rendis compte que je portais une sorte de longue robe blanche, très lourde et très encombrante. Jamais je n'avais possédé un vêtement pareil.

Des miroirs étaient fixés aux murs entre les portes ; j'y apercevais mon reflet, au passage. Un visage ovale et très blanc ; des cheveux noirs empilés au sommet de la tête, dont les boucles retombaient artistiquement sur mes épaules. Une plume était piquée dans cette cascade brune, et des pierres précieuses brillaient à ma gorge.

Ce rêve n'était pas le mien.

Le miroir suivant me révéla une autre silhouette, qui marchait près de moi. Elle était vêtue de rouge, la couleur du velours cramoisi et des pétales de rose. Des éclats dorés étincelaient çà et là au gré de ses mouvements. Pour moi, elle avait choisi de l'argent et des diamants. Pour elle, de l'or et des rubis.

Je me forçai à cesser de courir dans ce couloir dont l'extrémité ne semblait jamais se rapprocher. Je me tournai vers l'un des miroirs, et, plantée derrière l'épaule de mon reflet, elle me rendit mon regard.

—Belle Morte, chuchotai-je.

Et comme si son nom l'avait invoquée, je sentis sa main glisser autour de mes épaules pour m'attirer contre elle. Elle était un peu plus petite que moi, mais ses talons la surélevaient de quelques centimètres. Nos cheveux, également noirs, se confondaient presque, mais alors que mes yeux étaient brun foncé, les siens avaient la couleur de l'ambre.

—Ma petite, tu as été très occupée ces derniers temps, chuchota-t-elle avant de poser ses lèvres écarlates sur la blancheur de mon cou.

—Non, protestai-je.

Elle ne laissa qu'une empreinte de rouge à lèvres sur ma peau. Puis elle me sourit par-dessus mon épaule en rapprochant sa tête de la mienne.

—N'as-tu pas aimé les moments passés avec moi, ma petite ?

Je voulais répondre par la négative, mais son ego était trop fort et, étrangement, trop fragile pour encaisser certaines vérités. Si c'en était bien une.

Elle était venue à moi alors que je gisais inconsciente, aux portes de la mort, et nous avions fait l'amour. Elle m'avait donné assez d'énergie pour que je revienne à moi, que je me nourrisse dans le monde réel et que, du même coup, je sauve Jean-Claude et Richard. Je ne suis pas certaine qu'elle se soucie de notre roi-loup, mais elle voulait que Jean-Claude et moi survivions. Je ne sais toujours pas trop pourquoi. Une chose est sûre : Belle ne fait jamais rien à moins que cela ne lui rapporte quelque chose.

Sa main glissa le long de ma robe blanche, et ses doigts tentèrent de s'introduire sous le corset. Je lui saisis le poignet pour arrêter son geste.

—Si vous aviez voulu coucher avec moi, vous nous auriez mises dans un lit. Qu'y a-t-il derrière ces portes ?

Ses lèvres tendres esquissèrent une moue boudeuse. À travers mon lien avec Jean-Claude, je me souvins qu'il adorait cette moue - qu'il trouvait que Belle avait une bouche faite pour les baisers.

—Ouvres-en une, et tu verras.

—J'ai peur.

—Ce sont des parties de toi, Anita. Pourquoi avoir peur d'elles ?

Mes bêtes. C'était mes bêtes.

—Je viens juste de me faire recoudre à vif après que l'une d'elles m'a éventrée. Je préférerais ne pas renouveler l'expérience.

Elle passa ses bras autour de ma taille, et me serra très fort contre elle. Au moins, elle n'essayait plus de me peloter.

—Tu sais pourquoi tu n'as pas pu guérir la blessure de toi-même, n'est-ce pas ?

—Je n'avais pas assez d'énergie.

—Tu nourris l'ardeur juste assez pour l'apaiser, mais pas suffisamment pour lui permettre de grandir.

—Je ne veux pas quelle grandisse.

—Mais moi si, ma petite.

—Je ne suis pas votre petite.

—Tu es tout ce que je décide que tu seras, répliqua-t-elle, les yeux changés en deux lacs de flammes ambrées.

Je fermai les miens comme une enfant qui se planque sous les couvertures pour échapper aux monstres. Mais le fait est qu'on peut se soustraire au pouvoir hypnotique du regard d'un vampire juste en fermant les yeux.

Belle Morte chuchota à mon oreille:

—La Mère de Toutes Ténèbres essaie de faire de toi son instrument en réveillant tes tigresses intérieures. J'ignore pourquoi c'est si important pour elle, mais je sens ce qu'elle te fait. Tu dois t'abandonner à l'ardeur, car c'est un pouvoir qu'elle ne comprend pas. Tu dois renforcer les composantes de ton pouvoir qui te viennent de ma lignée; sans quoi, l'obscurité t'arrachera à moi et à Jean-Claude.

—Qu'est-ce que ça peut vous faire ?

—Elle veut posséder ton corps. Je la veux morte pour de bon, pas réfugiée en toi. Pour cela, il faut que tu aies la force de la repousser. Abandonne-toi à l'ardeur, Anita, et tu deviendras plus puissante que dans tes rêves les plus fous. Je t'aiderai.

—Je n'ai jamais rêvé de...

Elle souffla dans mon oreille:

—Je t'entends penser. Tu ne veux pas te nourrir de ton ami. Je ne comprends pas pourquoi. Il est assez séduisant, et probablement doué au lit.

Cette pensée me fit rouvrir les yeux.

—Non. (J'éprouvai une flambée de colère, qui me rasséréna.) Il est comme mon frère. On ne couche pas avec son frère.

—Tu es tellement prude ! Mais soit. Les tigres feront l'affaire.

—Non, répétai-je.

Et cette fois, je pus soutenir le regard de ses yeux étincelants. Ma colère m'aidait à résister à la pression insistante de son pouvoir.

—Tu peux réellement te nourrir de colère, constata-t-elle. Intéressant. Ça ne te vient pas de ma lignée.

Une giclée de peur acide flétrit ma colère brûlante. Nous ne voulions pas que cela se sache.

—La nuit est tombée à l'endroit où ton corps se repose, ma petite. Les vampires sont réveillés.

—Cessez de m'appeler « ma petite ».

—Ton ami et le fils de la reine-tigre ont empêché celle-ci de t'approcher, mais, à présent, les vampires sont debout, et ils n'ont pas l'intention de rester sages. S'ils se montrent aussi polissons que je l'imagine, je te donnerai la capacité de les affronter.

—Qu'allez-vous faire ? demandai-je, effrayée.

Je devais briser ce rêve avant qu'elle ne mette son plan à exécution.

—Tu ne peux pas briser ce rêve à moins que je ne t'y autorise, Anita. Tu es puissante, mais tu n'as eu que quelques années pour développer tes dons et apprendre à les contrôler. Tu ne peux pas gagner contre moi, et sans mon aide, tu n'as aucun espoir de gagner contre la Mère de Tous les Vampires.

—Qu'allez-vous faire ? répétai-je.

—Tu n'as pas confiance en moi.

—Non.

—Pourtant, je vous ai sauvés, Jean-Claude et toi.

—Vous me faites peur.

Soudain, elle fut face à moi, me serrant contre elle et inclinant la tête comme pour m'embrasser.

—Tant mieux. Je préférerais que tu m'aimes, mais à défaut, je me contenterai que tu me craignes.

—Vous citez Machiavel.

Elle rit.

—Non, c'est l'inverse.

Et elle pressa sa bouche sur la mienne. Sa voix résonna dans ma tête, ou peut-être à travers le couloir.

—S'ils ne t'attaquent pas, le cadeau que je te fais ne se manifestera pas. Je ne peux pas t'offrir mieux, ma petite.

Son baiser était plein d'une chaleur que les vampires ne sont pas censés posséder. Les morts-vivants sont des créatures froides, mais en Belle Morte brûlait toute la vie dont elle se nourrissait depuis des siècles, et elle propulsait cette flamme à l'intérieur de ma bouche, de tout mon corps.

La seconde d'après, je revins à moi, haletante, le regard rivé sur un plafond inconnu et un bras passé en travers de mes épaules. Un instant, le rêve et la réalité se superposèrent. Puis je distinguai des muscles et compris que ce bras était celui d'un homme. Que diable... ?

Edward était penché au-dessus de moi et du propriétaire du fameux bras.

—Tu allais retomber en état de choc, et on nous a dit que l'aura d'un autre métamorphe de la même espèce aiderait à te stabiliser.

Tournant la tête, je découvris Victor, qui clignait des yeux d'un air ensommeillé, comme si lui aussi venait de se réveiller. J'avais l'impression de sentir sa peau contre la mienne. S'était-il déshabillé ?

—Et ça t'a paru une bonne idée, Ed... Ted ?

—Ça a marché, Anita. Dès l'instant où il t'a touchée, tu as été mieux.

—Vous voyez ? Vous êtes l'une de nous, lança la voix de Bibiana.

Edward me tendit mon Browning BDM avant de me découvrir.

Je compris alors que les choses se présentaient mal. Victor, qui s'était pelotonné contre moi, se crispa tout à coup. Lui non plus ne devait pas savoir que sa mère était arrivée. Moi, j'avais une excuse : j'étais droguée. Mais lui, pourquoi avait-il dormi ?

Edward m'aida à me redresser en position assise.

—Comment te sens-tu ?

J'attendis la douleur.

—Pas si mal. (Beaucoup trop bien, en fait.) Quelle heure est-il ? Combien de temps suis-je restée dans les vapes ?

—Quatre heures.

Le bras de Victor glissa autour de ma taille, et je dus admettre que sa solidité avait quelque chose de réconfortant. D'un autre côté, quand je suis en phase avec mes bêtes intérieures, j'apprécie toujours le contact physique.

Dans cette position, je pouvais voir le reste de la pièce. Bibiana était assise sur un petit canapé en velours rouge contre le mur de droite. Au lieu de la chambre d'hôpital que j'imaginais, je me trouvais dans un studio dont le lit rond aurait été parfaitement à sa place dans un bordel. Il y avait des fauteuils, des coussins par terre, et un petit coin cuisine. J'étais assise sur une table de salle à manger, dont les chaises sculptées avaient été écartées pour faire de la place au docteur et à mes compagnons.

Le docteur, justement, était toujours là. Il s'approcha pour m'examiner, et Edward le laissa prendre mon pouls. J'étais torse nu ; donc, il lui fut facile d'inspecter mes points. Mais il dut écarter le bras de Victor pour pouvoir soulever les bandages.

—C'est presque guéri. (Il me dévisagea.) Les traces de griffes semblaient provenir de l'intérieur, comme si une bête avait tenté de se frayer un chemin hors de vous. Vous n'êtes pas humaine, pas vrai ?

—J'ai partagé mon énergie avec elle, dit Victor.

Il s'assit du côté de la table où il se trouvait, tirant la couverture pour couvrir sa nudité.

—Mais si elle n'avait pas porté une tigresse blanche en elle pour la recevoir, il ne se serait rien passé, répliqua Bibiana.

—Peu importe.

Je laissai Edward m'aider à me lever. Je tenais debout. Hourra ! Edward me dévisagea avant de me lâcher. Mes jambes ne flanchèrent pas.

—Génial. On se casse.

Il chargea mon sac à dos sur son épaule. Il avait déjà ajouté certaines de mes armes à la partie visible de son arsenal. Nous nous dirigeâmes vers la porte.

Ce fut alors que je sentis une brise froide dans mon dos.

—Un vampire, lâchai-je.

Edward me saisit le bras et m'entraîna vers la sortie. Rick et d'autres tigres blancs nous barrèrent le chemin. Nous braquâmes nos flingues sur eux d'un même accord.

—Il nous suffira de dire que vous nous avez attaqués, grondai-je. Vu le nombre de flics morts dans cette ville, leurs collègues nous croiront.

—Anita Blake, c'est si gentil à vous de rendre visite à ma petite famille !

Je ne me retournai même pas.

—Salut, Max. Merci pour votre hospitalité.

Puis je hurlai aux hommes qui bloquaient la porte :

—Écartez-vous, ou je tire.

—Faites ce qu'elle vous dit, lança Max dans mon dos. On ne badine pas avec les flics, et encore moins avec les fédéraux. C'est mauvais pour les affaires.

Les tigres-garous jetèrent un coup d'œil, non pas vers lui, mais vers son épouse.

—Je suis le Maître de cette Ville, tempêta Max, et je vous ordonne de laisser passer les marshals !

Les tigres-garous firent un pas sur le côté - un seul.

—Continuez comme ça, les encourageai-je.

Tandis qu'ils s'écartaient, je pivotai pour les garder dans ma ligne de mire, si bien que je me retrouvai derrière Edward, ma main libre posée entre ses omoplates de manière à ce que je puisse surveiller à la fois ses mouvements et le reste de la pièce. Il comprendrait que c'était à lui de nous faire sortir de là.

Il ouvrit la porte avec un cliquetis audible. Avant de sortir, je lâchai les tigres-garous des yeux juste assez longtemps pour apercevoir Max sur le seuil d'une porte, de l'autre côté du grand lit. Vêtu comme un gangster des années 1940, il était presque chauve, grand et costaud. Ce que vous auriez

pu prendre pour du gras au premier abord était en réalité de la chair dure et musclée.

Bibiana le foudroyait du regard.

—Merci, Max, lâchai-je.

—Dites à Jean-Claude que je connais les règles.

—Je ferai ça.

Puis Edward franchit le seuil, m'entrainant avec lui. Nous nous retrouvâmes dans la pièce voisine. Il ne nous restait qu'à fermer la porte derrière nous. Mais Bibiana tenait à avoir le dernier mot.

—Vous avez dormi avec mon fils. Dites-moi, à quoi avez-vous rêvé ?

La question était si étrange qu'elle me fit trébucher sur le seuil.

—Anita ? s'inquiéta Edward.

—Tout va bien.

Je me concentrai sur le flingue dans ma main et les personnes présentes dans la pièce que nous venions de quitter. Je refermai la porte d'un coup de pied. Alors, la pénombre et le bruit du club nous enveloppèrent de nouveau.

Edward se rapprocha de moi, m'entourant d'un de ses bras et baissant mon flingue de sa main libre. Il se pencha et, assez fort pour que je l'entende, me dit à l'oreille :

—Repos !

Le club était bondé, essentiellement d'hommes assis autour des tables ou pressés contre le bord de la scène. Les seules femmes présentes étaient les serveuses et les danseuses.

Edward m'entraîna à travers la foule, se glissant instantanément dans le rôle du mec à moitié bourré qui a réussi à entraîner sa copine dans un club de strip-tease, un brave gars en train de prendre du bon temps. De mon côté, le mieux que je pus faire fut de ne pas avoir l'air trop mal à l'aise et d'éviter de cogner quelqu'un avec mon flingue. Pour être honnête, à partir du moment où nous nous fûmes écartés de la porte, personne ne parut le remarquer... ou personne n'y prêta attention. Dans la pénombre, du métal noir sur un jean noir, c'est presque invisible.

J'essayais de garder la porte du studio dans ma vision périphérique, même si j'étais à peu près certaine que ni Max ni Bibiana ne voudraient faire une scène en public. Pas question de pourrir leur club : ils préféreraient laver leur linge sale en privé.

Pourquoi Bibiana m'avait-elle interrogée sur mes rêves ? Je repoussai cette pensée dans un coin de mon esprit et tentai de faire de même avec la dé-

mangeaison entre mes omoplates. Je voulais courir vers la sortie, mais nous tentions de ne pas nous faire remarquer. Aussi, je fis semblant de soutenir mon copain bourré. Je savais pourtant qu'Edward observait tout ce qui se passait autour de nous, et qu'en cas de besoin il abandonnerait son rôle en un clin d'œil pour redevenir un flingueur.

Une main, sortie de nulle part, tenta de me peloter les seins. Sans réfléchir, je lui saisis le poignet et le tordis.

—Hé, protesta le type avec cet air légèrement ahuri des gens qui ont beaucoup trop bu.

Edward se pencha vers lui.

—Bas les pattes ! hurla-t-il. Elle est avec moi.

—Pas de problème, mec, acquiesça l'ivrogne comme si seul Edward pouvait protéger mon honneur.

Je lui aurais bien tiré dessus pour lui prouver le contraire, mais ça aurait sans doute été une réaction un peu disproportionnée à l'offense commise. Le problème n'était pas qu'il m'avait tripoté un nichon ; le problème, c'est que lui et le reste des clients se comportaient comme si les femmes n'étaient pas vraiment des êtres humains. Cela dit, ce n'est pas un travers exclusivement masculin : les clientes du *Plaisirs Coupables* agissent de la même façon vis-à-vis des strip-teaseurs. Quel que soit leur sexe, les danseurs ne doivent pas être considérés comme des personnes « normales » ; sans ça, nul ne pourrait se lâcher, dans ces clubs. C'est sans doute l'une des raisons pour laquelle je ne me suis jamais sentie à l'aise dans ce genre d'endroits. Avant même de sortir avec un strip-teaseur, je n'arrivais pas à oublier que les danseurs étaient des gens comme les autres.

Nous nous arrêtâmes à la boutique de souvenirs pour m'acheter un tee-shirt. Il était blanc, avec *Trixie's* écrit en cursive pleine d'arabesques sur la poitrine, mais je le préférais au noir avec l'image de la fille nue dans son verre de martini.

—Ça vous moule impec', lança une des danseuses.

Elle portait un peignoir ouvert, et rien en dessous. Avec ses courts cheveux bruns et son joli visage, elle ressemblait à la parfaite copine de lycée dont rêvent tous les garçons.

—Merci, dis-je.

Si le tee-shirt avait été plus moulant, il se serait déchiré tels les pantalons de l'Incroyable Hulk.

La fille se rapprocha er fit courir sa main le long de mon flanc, frôlant ma poitrine au passage.

—Montez sur scène, je vous ferai une danse gratuite, dit-elle avec un sourire innocent, et pourtant plein de promesses lubriques, qui creusa sa joue d'une fossette et fit pétiller ses yeux noisette.

Edward m'attira contre lui d'un geste délibérément maladroit.

—Désolé, il faut qu'on y aille, dit-il avec une grimace d'excuse. Mais la prochaine fois, j'adorerais regarder.

La fille lui adressa un sourire aussi lumineux et aussi vide qu'une ampoule électrique. J'ai le même pour les clients difficiles. Insinuant son bras libre aussi loin que possible derrière le sac à dos d'Edward, elle roucoula :

—Promis ?

Edward rit.

—Et comment !

La fille se pencha vers nous et chuchota :

—Demandez Brianna. Je suis ici six soirs par semaine à partir de 18 heures.

J'acquiesçai.

—Je m'en souviendrai.

Sa main glissa le long de mon bras jusqu'au bout de mes doigts, qu'elle pressa. Edward m'entraîna vers la porte. Nous sortîmes, et il continua à jouer les mecs bourrés pendant un demi-pâté de maisons. Puis il se redressa pour marcher normalement.

—Je sais que tu attires les morts-vivants et les métamorphes, mais les femmes humaines, c'est nouveau ! Tu peux m'expliquer ce qui vient de se passer ?

—Trouvons une ruelle obscure pour que tu me rendes mes armes, et je t'expliquerai.

Par chance, nous étions dans une partie de la ville où ce genre d'endroit ne manquait pas. Edward commença par ôter mon holster.

—Quand une fille pousse une cliente à se déshabiller tout en jouant avec elle, les mecs adorent ça. Elle peut se faire un paquet de fric.

—Le vieux fantasme lesbien, grimaçai-je tout en récupérant au fur et à mesure les armes qu'il me tendait.

—Ouais.

Le Browning et ses chargeurs de rechange avaient déjà repris leur place, tout comme le grand couteau, le long de ma colonne vertébrale. Vint ensuite mon sac à dos, dont j'ajustai les bretelles pour qu'il ne bouge pas.

—Tu avais l'air de lui plaire plus que moi, reprit Edward.

—Toi aussi, tu as remarqué ? (Je sortis le MP5 du sac à dos, dans lequel il tenait à grand-peine, et le remis en bandoulière.) J'ai déjà vu ça avec les danseurs de Jean-Claude. Même les plus hétéros d'entre eux peuvent être dégoûtés par le comportement des clientes. J'imagine que c'est la même chose si on inverse les rôles. Trop de mauvaises expériences finissent par rendre les gens un peu bisexuels.

—Intéressant. C'est valable pour certains des hommes de ta vie ?

—Je crois que leur sexualité était déjà fixée bien avant qu'ils se lancent dans ce métier. Et puis, seuls Nathaniel et Jason sont strip-teaseurs, et Jason est juste un ami avec qui je couche de temps en temps.

—Et Jean-Claude ?

—Il n'est plus strip-teaseur.

—Mais il continue à se produire sur scène. Je l'ai vu embrasser des femmes pour de l'argent.

C'était un numéro assez récent. Du coup, je dévisageai Edward.

—Quand es-tu venu au club ?

Il s'avança dans la lumière d'un lampadaire, juste assez pour que je puisse voir son sourire - ce sourire qu'il arbore quand il va refuser de me dire quelque chose que je voudrais savoir.

—Tu nous espionnes ?

—Pas exactement.

—Alors, quoi ? demandai-je sur un ton légèrement acide.

—Je n'ai pas confiance en Jean-Claude, et au cas où tu n'aurais plus confiance en lui un jour, je préfère me tenir informé de ce qui se passe à St. Louis.

—Ne traite pas Jean-Claude comme une cible, Edward.

J'avais remis toutes mes armes en place. Je m'écartai de lui pour avoir la place de bouger.

—C'est une menace ?

—C'est toi qui espionnes un des hommes de ma vie. Je ne me pointe pas à la boutique de Donna en me faisant passer pour une cliente.

Il acquiesça.

—Un point pour toi.

Mais son ton était froid.

J'entendis une voiture s'arrêter avant que la lumière de ses phares inonde la ruelle. Je levai une main pour me protéger les yeux. Edward recula dans l'ombre. Si ça avait été une embuscade, je serais morte, et pas lui. Il reste encore des moments où, par contraste, son entraînement militaire révèle les failles de mon apprentissage sur le tas. Je tentai de l'imiter, mais la lumière me suivit.

—Les mains en l'air, tout de suite ! aboya une voix masculine très sérieuse.

Puis, avec un temps de retard :

—Police.

Il aurait mieux fait de commencer par-là, mais j'avais déjà obtempéré avant qu'il le dise. L'intuition. Sans attendre ses instructions, je croisai les mains sur la tête et me tournai vers la lumière pour qu'il voie mon insigne. Je portais tout un arsenal bien visible sur moi. A sa place, moi aussi, j'aurais été nerveuse.

Edward demeura invisible dans l'ombre. Je savais qu'il était là, et il fallait que je cherche pour le voir. Comment faisait-il, bordel ? Mais j'avais d'autres sujets de préoccupation pour le moment - par exemple, le flic nerveux.

—Avancez lentement.

J'obéis, les mains toujours sur la tête, et tentai de m'identifier.

—Marshal fédéral. Je suis un marshal fédéral, répétai-je, car il ne semblait pas m'avoir entendue la première fois.

—A genoux, et vite !

Ou il était trop myope pour voir mon insigne, ou le nombre de flingues que je portais bien en évidence le rendait aveugle à tout le reste. Je ne pouvais pas lui en vouloir : entre le MP5, le gilet pare-balles et les deux armes de poing... j'étais équipée pour une chasse aux monstres, autrement dit, effrayante pour les simples humains.

Je me laissai tomber à genoux le plus doucement possible. Inutile de me faire des bleus.

—Je suis le marshal fédéral Anita Blake, insistai-je. J'ai un mandat d'exécution en cours.

—À plat ventre !

J'avais eu le temps d'apercevoir la silhouette du flingue braqué sur moi. Je m'allongeai par terre en me demandant ce qu'Edward comptait faire. Evidemment, s'il sortait de l'ombre, il risquait de se faire tirer dessus. Le flic avait la ferme intention de me neutraliser avant de m'écouter. Si une autre

personne armée jusqu'aux dents faisait son apparition entre-temps... un accident était fort possible.

La chaussée, contre ma joue, n'était pas aussi propre que je l'aurais voulu. Je n'avais pas peur, mais j'aurais probablement dû. La balle d'un gentil me tuerait aussi sûrement que celle d'un méchant. C'est lors d'un de ces moments comme celui-là où je me demande si les gens qui écrivent les lois se rendent compte de ce que ça fait de se balader avec une telle puissance de feu sur soi. Il faudrait nous fournir des insignes à fixer sur nos gilets pare-balles, ou dans un endroit plus voyant que d'habitude. Sans ça, un exécuteur de vampires finira par se faire abattre par un flic.

Je restai passive sous le genou de celui-ci tandis qu'il me menottait. Dès qu'il commença à me palper, il découvrit le second insigne, que je portais près du flingue à ma ceinture. Il le détacha pour l'observer dans la lumière.

—Merde, dit-il avec conviction.

Je me gardai bien de lancer : « Je vous l'avais pourtant dit. » Mais je répétai :

—Je suis le marshal fédéral Anita Blake, de la branche surnaturelle, et j'ai un mandat d'exécution en cours.

—Vous chassez les vampires dans le coin ?

—C'est mon boulot.

Je voulais vraiment décoller la joue du bitume pour poursuivre cette conversation, mais je craignais que le flic ne prenne ça pour une tentative de me lever, et je ne voulais pas d'une autre méprise.

Il déplaça le genou qu'il m'avait appuyé dans le dos.

—J'ai vu toutes vos armes, et vous avez essayé de vous cacher, dit-il sur un ton d'excuse.

Il m'ôta les menottes et s'écarta de moi.

—Je peux me lever ? demandai-je.

—Bien sûr.

Je me mis debout prudemment. Après ce genre d'incident, vous avez toujours envie de faire un sale coup au type qui vous a menottée par erreur et forcée à bouffer du bitume. Mais ça ne pouvait rien donner de bon, alors, je m'abstins.

Le flic me rendit mon insigne. Je le pris et l'accrochai de nouveau à côté du Browning.

—Mon partenaire est plus loin dans la ruelle. Marshal Forrester, pouvez-vous vous montrer ?

Je n'étais pas sûre qu'Edward voudrait le faire, mais nous avions des insignes, et cela nous obligeait à respecter les règles... en partie, au moins.

Edward sortit de l'ombre, les mains bien visibles devant lui et légèrement relevées pour que le flic voie qu'elles étaient vides. Il avait fermé son coupe-vent. Je ne savais même pas ce qu'était devenu celui qu'il m'avait prêté.

—Officier, dit-il avec la voix de ce bon vieux Ted, en allant jusqu'à le gratifier d'un sourire.

—Marshal. (Le flic avait levé son flingue sans toutefois le remettre dans son holster.) Ne le prenez pas mal, mais je vais vérifier à la radio.

—Si je tombais sur des gens aussi lourdement armés, je vérifierais moi aussi, acquiesça Ed sans se départir de son sourire affable.

Bien entendu, il mentait : il aurait réglé le problème lui-même, ou il aurait considéré que ça ne le regardait pas et aurait fermé les yeux.

L'agent Thomas (selon son badge) s'écarta un peu sans nous tourner le dos. Il activa son micro d'épaule et dit quelque chose à voix basse. Il était assez loin pour que je ne puisse en saisir le sens. Peu importait : il essayait juste d'obtenir que quelqu'un se porte garant de nous. Tant qu'il ne contactait pas le shérif en second Shaw, tout devrait bien se passer.

Il eut l'air d'acquiescer à plusieurs reprises. Puis il ôta la main de son micro et revint vers nous.

—C'est bon. Désolé pour la méprise.

—Ne vous en faites pas, lui dis-je.

Et j'étais sincère. Il allait vraiment falloir que j'envoie un mémo pour signaler à qui de droit que la nouvelle loi nous obligeant à nous balader avec tout un arsenal bien en vue allait faire tuer l'un de nous, tôt ou tard.

Edward baissa les mains et lança :

—Par contre, ça nous rendrait service que vous nous emmeniez au commissariat.

—Pas de problème.

Thomas prit une inspiration comme s'il voulait nous demander quelque chose, mais il se ravisa. Sans doute voulait-il savoir ce que nous avions fait de notre voiture. Mais poser trop de questions, c'est un truc de fille - pas un truc de mec, et encore moins un truc de flic. Et puis, il m'avait déjà fait bouffer le bitume ; sans doute ne voulait-il pas en rajouter.

—Je monte devant, dit Edward.

—Comme tu voudras.

Le ton de ma voix l'informa que quelque chose me tracassait. Nous nous connaissions trop bien désormais pour pouvoir nous cacher beaucoup de choses. Il me regarda, le visage à moitié dans l'ombre et à moitié dans la lumière d'un lampadaire de la rue perpendiculaire. Puis il dit à Thomas :

—Laissez-nous une minute.

Et ce fut à notre tour de nous écarter juste assez pour que le flic ne nous entende pas.

Je voulais raconter à Edward la dernière partie de mon rêve, et lui demander ce qu'il pensait du fait que Bibiana m'avait interrogée à ce sujet. Que savait-elle au juste, et comment pouvait-elle le savoir ? Belle Morte était-elle en rapport avec les tigres de Las Vegas ? Les félins étaient ses animaux à appeler comme ils étaient ceux de Marmée Noire.

Mais la métaphysique n'est pas la matière forte d'Edward. Il n'en saurait pas plus que moi à ce sujet. J'avais besoin de parler à quelqu'un de plus calé que nous deux. J'avais besoin de parler à Jean-Claude, en privé.

—Tu vas bien ? me demanda Edward à voix basse, en tournant le dos à l'agent Thomas.

—Je n'en suis pas sûre. Il faut que je discute avec Jean-Claude, seul à seul, et le plus vite sera le mieux.

—Bibiana t'a interrogée sur tes rêves.

Je dévisageai Edward. Ainsi, il avait entendu, et il avait compris mieux que la plupart des gens n'auraient pu le faire à sa place.

—Oui, j'ai fait un rêve, et il était du genre bizarre.

Edward sourit.

—Bizarre, hein ? Tu peux attendre un peu pour appeler Jean-Claude, ou tu as besoin que je distraie Thomas ?

Je réfléchis.

—Rejoignons d'abord Olaf et Bernardo. Voyons où nous en sommes avec Paula Chu et le reste de cette affaire. J'essaierai de garder les problèmes métaphysiques en réserve pour plus tard.

—Tu es sûre ?

—Honnêtement, non. Mais puisque j'ai un insigne, autant me comporter comme un vrai marshal plutôt que comme un monstre.

Il me toucha l'épaule.

—Anita, ça ne te ressemble pas.

—Et pourtant. Je me demande si je peux continuer à faire ce boulot, ou si mes pouvoirs métaphysiques deviennent trop compliqués pour rester compatibles avec le port d'un insigne.

—Ce sont eux qui te permettent d'être une si bonne exécutrice.

—Parfois, oui. Mais je viens de passer quatre heures à dormir collée contre un tigre-garou nu, pour que les autres flics ne voient pas qu'une de mes propres bêtes m'avait découpée de l'intérieur. Et tu as dû rester auprès de moi pour me surveiller au lieu de poursuivre l'enquête. Ce n'est pas bon du tout, Edward. Maintenant, il fait nuit noire, et Vittorio est quelque part là-dehors. Nous avons perdu des heures cruciales à essayer de dissimuler ce que je suis.

—Dans ce cas, n'en perdons pas davantage et dépêchons-nous de rejoindre les autres au commissariat. Bernardo nous fera un résumé de ce qu'on a manqué.

—Tu ne comprends pas, Edward - ou Ted, peu importe. Pour toi et moi, ces quatre dernières heures, mes problèmes personnels sont passés avant l'enquête. Ce n'est pas ainsi que réfléchissent les vrais flics.

—Nous réfléchissons parfaitement bien, Anita.

Je dus faire une drôle de tête, car Edward me saisit le bras.

—Ne t'inflige pas ça. Ne laisse pas tes doutes te bouffer de l'intérieur.

—Ce ne sont pas des doutes : c'est la vérité.

—Seulement si tu l'acceptes comme telle. C'est vrai que nous avons perdu quatre heures, mais tu es guérie. Nous savons que Max n'est pas d'accord avec ce que fait Bibiana, et que Victor est du côté de son père. Connaître la situation politique dans une ville contrôlée par les monstres, c'est précieux.

Je voulais riposter, et je l'aurais sans doute fait si Thomas n'avait pas haussé la voix:

—Excusez-moi de vous interrompre, mais si je dois vous emmener au commissariat avant de finir ma patrouille, il vaudrait mieux ne pas trop traîner.

—On arrive, répondit Edward. (Il me tenait toujours le bras.) Tu veux joindre Jean-Claude maintenant, ou pas ?

Je secouai la tête.

—Ça peut attendre. Nous avons déjà perdu assez de temps.

Il me dévisagea encore quelques secondes. Je soutins son regard sans ciller. Alors, il me lâcha le bras et recula, puis se tourna vers l'agent Thomas avec un grand sourire.

—Désolé, officier, je ne voulais pas vous retarder.

—C'est bon, mais je dois rendre des comptes à mon superviseur, vous comprenez ?

—Parfaitement, mentis-je.

Une des raisons pour laquelle les autres marshals fédéraux ne nous apprécient guère, c'est que nous sommes venus nous greffer à leur service sans aucun personnel supplémentaire pour nous encadrer, et sans devoir vraiment nous soumettre à leur hiérarchie. La branche surnaturelle est pour ainsi dire régie par ses propres lois. Alors que les autres marshals remplissent des tonnes de paperasse chaque fois qu'ils tirent une balle dans l'exercice de leurs fonctions, nous changeons les gens en passoire sans devoir écrire une seule ligne pour nous justifier. Nos mandats d'exécution sont les seuls documents dont nous avons besoin.

Au début, les autorités ont réclamé des rapports à certains d'entre nous, mais les détails étaient tellement sinistres et perturbants que, quelque part, dans un bureau, un type en costard a décidé que le service des marshals ne tenait pas spécialement à voir nos exploits immortalisés sur papier. Dans la police « normale », ces rapports sont censés couvrir les arrières des flics qui les rédigent, mais, parfois, quand une affaire a salement dérapé, ils peuvent être utilisés contre eux, par la suite. Edward et moi n'avions jamais eu à en faire un seul. Ça changera peut-être un jour, mais pour le moment, les autorités préfèrent ne pas nous poser de questions de peur que nous ne leur fournissions des réponses.

Assise à l'arrière de la patrouilleuse, je réfléchis à ce que ça signifiait pour nous d'avoir désormais un insigne alors que notre boulot n'avait pas changé. Nous étions toujours des assassins. Des assassins légaux, approuvés par le gouvernement, mais des assassins quand même. Certains d'entre nous tentaient d'être de bons marshals, mais, au final, les autres marshals sauvaient des gens alors que, nous, nous nous bornions à les supprimer. Aucun insigne au monde ne pouvait changer ce que nous étions et ce que nous faisions.

Nous traversâmes la ville, plongée dans le noir, jusqu'à ce que des lumières apparaissent sur notre droite et que je voie les bâtiments du Strip se dresser au-dessus des autres, telle une force de la nature brillant de mille feux contre le ciel nocturne. Nous ne nous dirigions pas vers eux, mais je sentais leur présence comme on sent parfois celle de l'océan même sans voir le rivage.

Thomas nous emmena loin des lumières étincelantes, je réalisai alors que cela symbolisait assez bien mon état d'esprit du moment. Il me semblait que je m'éloignais de plus en plus de la lumière, de mon humanité, de la personne que je croyais être et que j'imaginais devenir.

Assise sur la banquette arrière, je laissai les voix d'Edward et de Thomas m'envelopper. Ils parlaient boutique ; tous les flics font ça. Ils parlent systématiquement de boulot ou de nanas, et avec moi dans la voiture, ils ne parleraient pas de nanas. Edward éviterait le sujet, et Thomas n'oserait pas l'aborder. Il tentait toujours de se racheter pour sa bévue de tout à l'heure.

Immobile et silencieuse, je laissai ma confusion me submerger jusqu'à me plonger dans une sorte de dépression. Je ne savais pas comment être à la fois un bon flic et un bon monstre. Mes deux mondes commençaient à entrer en conflit, et je n'avais aucune idée de la façon dont je pourrais les réconcilier.

CHAPITRE 51

Après avoir montré nos insignes, Edward et moi nous nous dirigeâmes vers les salles d'interrogatoire. Nous nous apprêtions à tourner dans le couloir qui y menait quand des éclats de voix nous parvinrent aux oreilles. Deux personnes se disputaient - Bernardo et un autre homme. Je captai quelques mots : « Comment savez-vous ?... », « Vous ne pouvez pas la relâcher... », « Et pourquoi pas ? »

Dans le couloir perpendiculaire, nous découvrîmes l'inspecteur Ed Morgan face à Bernardo. Alors seulement, je me rendis compte que Morgan devait mesurer un peu moins d'un mètre quatre-vingts, car il n'atteignait pas la taille de Bernardo. C'est toujours difficile d'impressionner quelqu'un quand on doit lever la tête vers lui, mais, à sa décharge, Morgan essayait. Adossé au mur, tellement avachi qu'il dépassait à peine les deux autres hommes, Olaf affichait un air d'ennui suprême.

Morgan se tourna vers nous tel un ouragan cherchant un endroit où s'abattre. Il tendit un doigt accusateur.

—Vous savez quelque chose que vous refusez de nous dire à propos de Paula Chu.

—Nous venons juste d'arriver, répliquai-je. Nous ne savons même pas à quel sujet vous vous disputez.

Olaf s'écarta du mur en se redressant.

—Ils veulent relâcher les tigres-garous, expliqua-t-il, et Bernardo tente de retenir Paula Chu.

L'intéressé tourna la tête vers nous. La colère avait fait virer ses yeux au noir et creusé ses joues.

—Mais il refuse de nous dire pourquoi, ajouta Morgan en se dirigeant vers nous à grandes enjambées furieuses.

Edward et moi continuâmes à avancer, de sorte que nous nous rejoignîmes au milieu. Morgan agita un index sous le nez d'Edward, puis sous le mien.

—C'est l'un de vous qui lui a dit de la retenir, mais sans préciser pourquoi. Pourquoi ? Que nous cachez-vous encore ?

La colère irradiait de lui en vagues. Malgré moi, je pensai : *Je pourrais me nourrir de sa colère. Je me sentirais mieux après, et ça mettrait un terme à cette discussion.*

Non, Anita. Mauvaise idée. Très mauvaise.

Je voulus fourrer les mains dans mes poches, mais mon équipement me gênait.

—C'est peut-être parce qu'elle vivait avec le tigre-garou qui a pété les plombs cet après-midi, suggéra Bernardo en nous rejoignant, suivi par Olaf.

—Ce n'est pas une raison suffisante pour la retenir, contra Morgan.

—Je sais très bien que vous n'avez pas besoin de raison particulière pour prolonger sa garde à vue, répliqua Edward. J'eus une idée.

—Et si on fabriquait un moule des empreintes des griffes de tous ces tigres pour les comparer aux plaies des victimes ? Après ça, on pourrait les laisser partir, si vous voulez.

—Il n'est pas question que nous encouragions ces gens à se transformer à l'intérieur du commissariat, Blake. Et puis quoi encore ?

—Ils n'ont pas besoin de se transformer complètement. Juste de faire sortir leurs griffes, arguai-je.

Morgan fronça les sourcils.

—Hein ?

—J'ai expliqué au légiste que les marques des griffes avaient été faites par un métamorphe très puissant, capable de sortir et de rétracter ses griffes à volonté - un peu comme la lame d'un cran d'arrêt.

—On a eu droit à tout le bla-bla sur les lycanthropes. Les plus puissants ont deux autres formes : animale et intermédiaire, c'est-à-dire, mi-humaine mi-animale. Une fois changés en animaux, ils peuvent être submergés par le désir de tuer et de manger de la viande fraîche. Ils ne peuvent pas redevenir humains avant six à huit heures au moins, et après s'être retransformés, ils restent comateux pendant plusieurs heures encore. Je refuse de lâcher des tigres-garous dans notre commissariat, alors qu'il est impossible de garantir qu'ils seront encore assez lucides pour nous permettre de faire un moulage de leurs griffes.

—Faites-moi confiance, s'ils arrivent à faire sortir juste leurs griffes, ils auront les idées parfaitement claires. Et seuls les lycanthropes récemment infectés sont submergés par le besoin de se nourrir juste après s'être transformés en animaux.

—Je suis censé vous croire au lieu de faire confiance à nos experts ? lança Morgan sur un ton lourd de mépris.

—C'est à elle que je fais appel quand je suis dépassé, intervint Edward.

Je le dévisageai, tentant de voir par-delà le masque affable de Ted.

—Merci.

—De rien. C'est la stricte vérité.

—Je me fiche que vous lui fassiez confiance. Moi, je n'ai pas confiance en elle. Je n'ai confiance en aucun de vous, cracha Morgan.

Je m'efforçai de rester patiente.

—Vos experts chassent les métamorphes ou les étudient de manière académique, pas vrai ?

Morgan fronça les sourcils, réfléchit et acquiesça.

—Ouais.

—Moi, je vis avec d'eux d'entre eux. Si je vous dis que je les connais mieux que vos experts, vous pouvez me croire.

—Je devrais vous faire confiance pour la seule raison que vous baisez des métamorphes ?

J'eus un sourire sans joie, le sourire désagréable des moments où j'essaie de ne pas me foutre en rogne.

—C'est exactement ça. Je connais les métamorphes sous des angles que vos experts n'auraient même pas eu l'idée d'explorer.

—Je n'ai pas besoin que vous me racontiez vos agissements pervers, Blake.

Je fis un pas vers lui, envahissant son espace personnel pour qu'il soit forcé de reculer ou de me toucher. Il ne recula pas, et nous nous retrouvâmes face à face, séparés par un cheveu à peine. De loin, vous auriez pu croire que nous nous touchions.

Morgan baissa la tête vers moi et cligna des yeux - un signe de nervosité qui l'aurait trahi si nous avions été en train de jouer au poker. Il n'aimait pas me sentir si près de lui, ou...

—Mes perversions ne vous regardent pas, Morgan, articulai-je très nettement, en laissant ma colère transparaître dans ma voix. Vous êtes payé pour attraper ce salopard - ou cette salope, pas pour critiquer ma vie privée. Alors, voulez-vous que je vous aide, ou préférez-vous continuer à jouer les emmerdeurs bigots ?

—Comment suis-je censé réagir quand vous me dites que vous vivez avec deux d'entre eux ?

—Vous êtes censé en déduire que je suis une source d'informations précieuse sur une minorité encore mal connue dans ce pays, et que mon expertise peut s'avérer cruciale dans cette enquête, répondis-je en baissant la voix pour l'obliger à se pencher vers moi afin d'entendre.

Lorsque je me tus, son visage touchait presque le mien.

—Cruciale, hein ? répéta-t-il avec une drôle d'expression.

Je ne l'embrassai pas. Je ne le touchai même pas. Mais à cet instant, il se rendit à moi, et je me nourris de sa colère. Contenue en lui jusque-là, elle caressa soudain ma peau tel un souffle tiède. Je fermai les yeux et l'inspirai. C'était bon. Mais je ne l'avais pas fait exprès.

Edward me toucha l'épaule pour me forcer à m'écarter de l'inspecteur. Morgan resta planté là, regardant l'endroit où je me tenais quelques instants plus tôt comme si je n'avais pas bougé.

—Tes yeux, chuchota Bernardo.

Nous entendîmes des pas derrière nous. Edward prit ses lunettes de soleil dans sa poche et me les tendit. Je ne lui demandai pas pourquoi : sa tête, celles de Bernardo et d'Olaf étaient assez éloquentes. Mes yeux avaient viré vampire. C'était déjà arrivé deux ou trois fois, mais jusque-là, je l'avais toujours senti.

Je chaussai docilement les lunettes de soleil. Sans que je l'aie voulu, Morgan resta planté là, le regard dans le vide. Faute de savoir ce que je lui avais fait, je ne savais pas non plus comment le sortir de cette transe. Il ne s'était encore jamais rien produit de pareil après que je me suis nourrie de la colère de quelqu'un. Et merde.

Bernardo rebroussa chemin dans le couloir.

—Shérif Shaw, comment allez-vous ?

Évidemment, il fallait que ce soit Shaw. Merde et re-merde.

—Dépêche-toi de rompre le charme, Anita, souffla Edward.

—Je ne sais pas comment m'y prendre !

—Fais quelque chose, marmonna Olaf entre ses dents, tout en se portant lui aussi à la rencontre de Shaw pour l'empêcher de nous voir, Morgan et moi.

Profitant de ce que son large dos nous dissimulait, je me rapprochai de l'inspecteur.

—Morgan, appelai-je. Morgan, vous m'entendez ?

—Fais vite, me pressa Edward.

Je claquai des doigts sous son nez. Pas de réaction. Désespérée, je le secouai par les épaules et aboyai :

—Morgan !

Il cligna des yeux et releva la tête, puis regarda autour de lui comme s'il ne comprenait pas ce qu'il fichait dans ce couloir. Je m'attendais à ce qu'il m'accuse d'avoir fait usage de magie sur lui, en infraction avec maintes lois, mais il se contenta de lâcher :

—Je m'occupe tout de suite de ces assignations.

—Quelles assignations ? demandai-je, désarçonnée.

—Celles dont nous aurons besoin pour prendre les empreintes de griffes des tigres-garous. Ou ça les innocentera, ou ça nous permettra d'identifier le coupable.

Morgan m'adressa un grand sourire sincère. Puis il se dirigea vers Shaw, qui venait juste de contourner Bernardo.

—Que diable se passe-t-il ici ? s'exclama le shérif.

Toujours souriant, Morgan lui expliqua tout au sujet des assignations.

—Les métamorphes ne peuvent pas transformer juste leurs mains, protesta Shaw.

Morgan le détrompa en répétant presque mot pour mot ce que je lui avais dit.

— Et qui vous a raconté ça ? demanda Shaw en me jetant un coup d'œil entendu.

—Le marshal Blake.

—Quelle surprise.

Sans réagir à l'ironie dans la voix de Shaw, Morgan s'en fut faire ce que je voulais qu'il fasse, et qu'il n'aurait jamais accepté de faire quelques minutes auparavant. Sainte Mère de Dieu, que lui avais-je fait ? Et était-ce un bien ou un mal ?

CHAPITRE 52

Shaw marcha sur moi, débordant d'une colère à la limite de la rage, et la petite voix dans ma tête me dit : *Nourris-toi.* Je pouvais siphonner sa colère, même si elle ne rassasiait pas l'ardeur aussi bien que le désir et le sexe. Ce serait un casse-croûte plutôt qu'un vrai repas. Mais ça faisait presque douze heures que je ne m'étais pas nourrie métaphysiquement. J'avais dépensé de l'énergie pour guérir mes blessures, et même si j'avais dormi baignée par celle de Victor, je ne l'avais pas aspirée. Merde, merde, merde. Je devais m'éloigner des autres flics, et vite.

—Vous avez fait quelque chose à Morgan. Je ne sais pas quoi ni comment, mais vous lui avez fait quelque chose.

Je me plaçai un peu en retrait derrière Edward pour que Shaw ne s'approche pas trop de moi. Entre l'intensité de sa colère et celle de ma faim, je ne me faisais pas confiance.

—Vous ne pourrez pas vous planquer éternellement derrière Forrester, Blake.

—C'est vous que je cherche à protéger, pas moi, répliquai-je avec un sourire doucereux.

Ce qui était la pire chose à dire et à faire. Alors, pourquoi l'avais-je dite et faite ? Où avais-je la tête ?

Le visage de Shaw s'empourpra, se marbrant de rouge sous l'effet de la fureur.

—Vous me menacez ? gronda-t-il en serrant les poings.

—Non, répondis-je sur le ton le plus neutre dont je disposais.

Son portable sonna, et il fit un pas sur le côté comme s'il voulait s'écarter de nous mais sans nous tourner le dos.

—Shaw. Qu'est-ce qu'il y a ? aboya-t-il (Il écouta un long moment sans rien dire, puis acquiesça.) D'accord, on arrive.

Il se tourna vers nous. Sa colère était retombée, et des rides qui ne se trouvaient pas là quelques minutes plus tôt creusaient son visage. Je sus ce qu'il allait nous annoncer avant même qu'il ouvre la bouche.

—On a retrouvé une autre strip-teaseuse morte. Encore un coup de ce Vittorio, apparemment.

Je ne lui reprochai pas de ne pas nous avoir montré le rapport sur la mort des strip-teaseuses précédentes. Son expression lasse montrait combien il était affecté par cette affaire.

—On vous suit, dit Edward.

—Comme vous voudrez.

Shaw se détourna et repartit dans l'autre sens. Nous lui emboîtâmes le pas tout en conservant une certaine distance.

—Tu vas bien ? chuchota Edward.

—Je n'en sais rien, répondis-je.

Il baissa encore la voix.

—Tu t'es nourrie de Morgan, pas vrai ?

—De sa colère, précisai-je.

—Je ne t'avais encore jamais vue faire ça.

—C'est tout nouveau.

—Tu as acquis d'autres pouvoirs récemment ?

Je n'aimais pas la façon dont il me regardait. Il était mon ami, un ami sur qui je pouvais compter, mais une petite partie de lui se demandait toujours lequel de nous deux était le meilleur. Moi, je le savais - c'était lui -, mais Edward n'en était plus cent pour cent certain. Il n'était plus certain d'avoir le dessus si nous nous mesurions l'un à l'autre, et cette petite partie de lui voulait en avoir le cœur net. Du coup, il ne me regardait plus comme une amie, mais plutôt comme une puissance qu'il devait jauger et évaluer au cas où il devrait m'affronter un jour.

—Ne fais pas ça... Ted.

Ses yeux étaient aussi froids qu'un ciel hivernal.

—Tu dois tout me dire.

—Non, répliquai-je. Et certainement pas quand tu fais cette tête.

Alors, il eut un sourire à l'image de son regard, un sourire assez semblable à celui d'un métamorphe qui vous observe en se demandant quel goût vous avez -, mais en plus glacial.

Nous étions sortis du commissariat. Des néons trouaient l'obscurité, mais il faisait quand même trop sombre pour que je garde des lunettes de soleil. Mes yeux avaient-ils repris leur aspect normal ? J'attendis que nous soyons tous installés dans le SUV avec Olaf et Bernardo, puis je baissai légèrement les lunettes sur mon nez et demandai à Edward :

—Comment sont mes yeux ?

—Normaux, répondit-il d'une voix légèrement moins susceptible de faire peur aux petits enfants.

Je voulus lui rendre ses lunettes, mais il secoua la tête.

— Garde-les, au cas où.

—Que sont devenues les miennes ?

—Elles ont été écrabouillées.

Il démarra et se mit à suivre la file de voitures de police qui sortait du parking, sirènes et gyrophares allumés comme si elle voulait réveiller toute la population de la ville.

—Comment ça se fait, et qu'est-il arrivé au coupe-vent que tu m'avais prêté ?

—Bibiana et sa clique voulaient faire coucher un autre tigre-garou avec toi et Victor. Je m'y suis opposé.

Bernardo se pencha entre les sièges avant, s'accrochant à eux alors qu'Edward tournait un peu vite à un carrefour.

—Que s'est-il passé dans le couloir, Anita ?

—Elle a fait quelque chose à l'inspecteur, dit Olaf.

Par-dessus mon épaule, je regardai sa grande silhouette, que la pénombre de la voiture dissimulait presque.

—Comment sais-tu ce que je lui ai fait ?

—Je ne sais pas ce que tu lui as fait exactement, mais je sais que tu lui as fait quelque chose. J'ai vu tes yeux changer.

—Tu n'as rien dit, lui reprocha Bernardo.

—J'ai pensé qu'il valait mieux ne pas attirer l'attention des autres flics sur ce détail, répliqua Olaf.

—Désolé d'avoir vendu la mèche. (Bernardo reporta son attention sur moi.) Mais sérieusement, qu'est-ce que tu as fait à Morgan ?

Je jetai un coup d'œil à Edward.

—Dis-leur, si tu veux.

—Vous avez tous vu ce que je lui ai fait.

—Tu t'es débrouillée pour qu'il se range à ton avis, résuma Olaf.

—Ouais.

—Mais comment ? insista Bernardo. Je soupirai.

—Si je vous réponds que je n'en sais rien, vous me croirez ?

—Non, dit Bernardo.

—Oui, dit Olaf.

Bernardo le regarda en fronçant les sourcils.

—Pourquoi tu la crois ?

—J'ai vu sa tête quand elle a compris ce qu'elle venait de faire. Elle avait peur.

Bernardo parut réfléchir.

—Elle n'avait pas l'air effrayée, contra-t-il. Nerveuse, peut-être.

—Elle avait peur, répéta Olaf.

—Et tu en es sûr ?

—Oui.

—Parce que tu la connais tellement bien ?

—Non : parce que je sais quelle tête font les gens effrayés - hommes ou femmes. Je sais reconnaître la peur quand je la vois sur le visage de quelqu'un.

—Admettons. (Bernardo se tourna de nouveau vers moi.) Es-tu une vampire ?

—Non.

J'hésitai, puis ajoutai :

—Pas au sens traditionnel du terme.

—C'est-à-dire ?

—Je ne bois pas de sang. Je ne suis pas morte. Le soleil ne me brûle pas, et les objets saints ne m'affectent pas. Je vais à la messe le dimanche, et la foudre ne s'abat pas sur moi quand j'entre dans l'église, dis-je sans pouvoir m'empêcher de mettre une certaine amertume dans cette dernière phrase.

—Mais tu peux influencer les gens et leur faire faire ce que tu veux, comme une vampire.

—Ça, c'était une première.

Les voitures qui nous précédaient s'étaient arrêtées, le halo de leurs gyrophares brouillant la lumière des néons des bâtiments alentour. Nous nous trouvions juste à côté du Strip, si bien que ses lumières vives brillaient au-dessus des toits sur notre droite, telle une aube artificielle luttant pour faire reculer la nuit.

—Nous y sommes, lança Edward.

—Ce qui est ta façon de nous dire de la fermer, devina Bernardo.

—Exact.

—Si on est censés aider Anita à dissimuler ce qu'elle trafique, je crois qu'on a le droit de savoir de quoi il s'agit.

Je ne pouvais pas prétendre le contraire.

—Vous vous êtes tous les deux portés volontaires pour coucher avec elle afin de la nourrir, lui rappela Edward. La prochaine fois, tâchez d'avoir pigé à quoi vous vous engagez avant d'ouvrir la bouche.

Sur ce, il ouvrit sa portière et descendit de voiture. Je n'attendis pas d'invitation pour l'imiter, laissant les autres s'extirper de la banquette arrière et nous suivre à leur rythme. En réalité, seul Bernardo s'extirpa : Olaf parut se couler dehors. C'était drôle que le premier soit aussi nerveux alors que le second ne semblait pas préoccupé le moins du monde. Évidemment, s'il voulait que je ferme les yeux sur sa nature profonde, il était un peu obligé de se montrer compréhensif avec mes petits travers. Tueur en série et vampire vivante. Blanc bonnet et bonnet blanc.

CHAPITRE 53

Le corps désarticulé de la strip-teaseuse gisait en tas dans une ruelle derrière le club où elle se produisait, comme si ses assassins avaient voulu la déposer chez elle. La dernière victime que la bande de Vittorio avait faite à St. Louis avait également été retrouvée près de son lieu de travail. Mais comparé à celui-ci, son cadavre était plutôt propre : il ne portait que les traces de morsures par lesquelles elle s'était vidée de son sang. La malheureuse dont je contemplais le corps n'avait pas eu le loisir d'en faire autant.

Comme la plupart des victimes de St. Louis, elle avait été abandonnée dans un endroit où l'obscurité dissimulerait une partie des dégâts qu'elle avait subis. On aurait dit que même l'assassin ne pouvait se résoudre à contempler son œuvre dans la lumière.

Le cou de la femme formait un angle si aigu que je voyais ses vertèbres saillir à travers sa peau. Elles ne l'avaient pas tout à fait crevée, mais on n'en était pas loin. Cela dit, la position si peu naturelle de sa tête n'était rien comparée à ce qu'on avait fait au reste de son corps. Des brûlures marquaient une moitié de son visage et couraient le long d'un de ses flancs. Sa peau rougie et noircie, qui se détachait par endroits, contrastait avec l'autre moitié encore parfaite de son corps si jeune, si pâle et si beau.

Bernardo prit une inspiration sifflante et s'éloigna de quelques pas. Je me forçai à rester accroupie près du corps en respirant par la bouche. La ruelle ne sentait pas la rose, mais en général, la puanteur de la chair brûlée recouvre tout le reste. Cette fois, ce n'était pas le cas. Autrement dit, les brûlures ne devaient pas être archi récentes.

Je déglutis et me relevai, m'autorisant à reporter mon attention sur les gens qui m'entouraient. Je devais me forcer à considérer ça comme un corps et pas comme une victime, un être humain. Sinon, je ne le supporterais pas. Imaginer ce que cette femme avait dû subir ne m'aiderait pas à résoudre son meurtre. Sérieusement, ça ne m'aiderait pas.

Shaw était planté là, le regard rivé sur le corps, et l'air complètement paumé. Je n'avais pas d'autre mot pour décrire son expression. Morgan nous

avait rejoints pour nous annoncer que les assignations étaient dans les tuyaux. Il semblait croire que l'idée venait de lui et se montrait de nouveau hostile envers moi. Ce dont j'étais soulagée : quoi que j'aie pu lui faire, les effets se dissipaient rapidement.

L'inspecteur Thurgood était là aussi, avec son tailleur qui lui allait mal, ses escarpins moches et sa mine renfrognée. D'un autre côté, personne n'était particulièrement joyeux, donc elle ne détonnait pas parmi nous.

—Les autres corps étaient-ils dans cet état ? demandai-je.

—Non, dirent Shaw et Morgan presque en même temps.

Thurgood se contenta de secouer la tête, les lèvres tellement pincées que sa bouche en devenait invisible. J'aurais parié qu'elle luttait contre la nausée.

—Etaient-ils brûlés eux aussi ? m'enquis-je.

—Les deux derniers. Mais pas autant, répondit Shaw.

—Vous êtes vraiment sûrs que c'est le même type qu'à St. Louis ? Il n'a jamais rien fait de pareil dans le Missouri, lança Morgan.

—Comment savez-vous ce qu'il a fait ou non dans le Missouri ?

—Nous avons appelé le divisionnaire Storr. Il nous a raconté, révéla Shaw.

Je m'abstins de leur dire que Dolph ne m'avait pas parlé de l'enquête en cours à Las Vegas. Je ne voulais pas admettre qu'un flic avec lequel j'étais censée collaborer m'avait délibérément maintenue dans l'ignorance. Aussi, je prétendis être déjà au courant, et je m'efforçai de prétendre que la moitié des flics avec qui je bossais ne me traitaient pas comme une criminelle.

—Vittorio et sa clique n'ont pas brûlé leurs victimes à St. Louis, mais oui, je suis à peu près sûre que c'est leur œuvre.

—Pourquoi, s'ils n'ont pas procédé de la même façon chez vous ou dans les autres villes ? insista Morgan.

Edward se tenait près de moi, pas trop près, mais assez pour me faire savoir qu'il comprenait que Dolph ne m'avait rien dit. Et qu'il comprenait aussi à quel point ça devait me turlupiner.

—Parce que c'est ce que l'Église faisait autrefois aux vampires qu'elle parvenait à capturer vivants. Ses prêtres utilisaient de l'eau bénite, qui les brûle comme de l'acide. C'était censé expulser le démon en eux. Mais de tous les vampires que je connais, les deux seuls à qui on ait infligé ce traitement étaient très beaux. Ce qui montre bien le côté sombre de l'Église : elle dit qu'elle agissait ainsi pour sauver l'âme des vampires, mais en réalité, ses prêtres choisissaient des victimes qui satisfaisaient un de leurs besoins beaucoup moins glorieux.

—Voulez-vous dire qu'ils se comportaient comme des tueurs en série ? demanda Thurgood d'une voix encore un peu étranglée, mais joliment colé-reuse.

—Je suppose que oui. Je trouve ça très intéressant que les deux vampires dont je vous parle, ceux qui ont été brûlés de la sorte, soient des hommes sublimes, de visage aussi bien que de corps. Je n'ai jamais entendu dire qu'un vampire au physique ordinaire ait eu à subir ce traitement. Ça m'inté-resserait beaucoup de savoir si c'était toujours le même prêtre, ou le même groupe de prêtres qui se chargeait de ces pseudo-exorcismes.

—Donc, d'après vous, les hommes séduisants étaient leurs victimes types ? insista Thurgood.

—Ce n'était peut-être qu'une coïncidence, mais si je rencontrais un jour un troisième vampire très beau à qui il était arrivé la même chose, oui, c'est ce que je conclurais.

—C'est un mensonge monstrueux.

—Hé, je suis chrétienne, moi aussi. Mais on trouve des méchants partout.

—Que nous importent les agissements d'un prêtre mort depuis des siècles ? intervint Bernardo, qui nous avait rejoints près du corps, entre-temps. Nous ne pouvons plus rien faire contre lui. C'est Vittorio que nous devons attraper.

—Le marshal a raison, déclara Shaw.

Un instant, je ne sus pas duquel d'entre nous il parlait, jusqu'à ce qu'il pré-cise :

—Nous devons attraper les criminels encore vivants.

—Pensez-vous que ce vampire essaie de reproduire ses propres bles-sures ? me demanda Morgan sans prêter la moindre attention ni à Shaw ni à Bernardo.

—C'est ce qu'il semblerait.

—Les autres victimes sont mortes vidées de leur sang. Elles n'avaient pas le cou brisé, fit remarquer Shaw.

—Peut-être qu'ils ont eu pitié d'elle, suggéra Bernardo.

Nous le dévisageâmes tous. Il désigna le corps du menton.

—Peut-être qu'un des sbires de Vittorio a mis fin à ses souffrances.

—Ou peut-être qu'ils en ont eu marre de l'entendre crier, ajouta Olaf.

Nous reportâmes notre attention sur lui. Tout plutôt que de regarder le corps. Mais Olaf, lui, avait toujours les yeux baissés sur ce dernier, et si sa vue le mettait mal à l'aise, il n'en laissait rien paraître.

—A moins qu'elle n'ait fini par s'évanouir à cause de la douleur et que ça ait cessé d'être drôle, avança Shaw.

—On ne s'évanouit pas quand on est dans cet état, opposa Bernardo. On ne dort pas, on ne se repose pas. On ne fait rien d'autre que souffrir jusqu'à ce qu'on reçoive une quantité suffisante de calmants, et parfois, même les calmants ne suffisent pas à gommer la douleur.

—Vous parlez d'expérience ? demanda Shaw.

—J'ai un ami qui a été salement brûlé.

Bernardo détourna les yeux. De toute évidence, il n'avait pas envie de partager davantage ses souvenirs avec nous, et il ne voulait pas non plus nous montrer la tête qu'il faisait.

—Qu'est-il devenu ? s'enquit Shaw.

—Il est mort.

Sur ces mots, Bernardo s'éloigna de nous. Il ne se contenta pas de faire quelques pas vers le bout de la ruelle, mais se fraya un chemin parmi les flics présents sur la scène de crime jusqu'à ce qu'il trouve un bout de mur libre auquel s'adosser. Cela le rapprocha des journalistes, qui se mirent à le bombarder de questions quand ils virent son insigne et les gants en caoutchouc qu'il portait. Sans leur prêter la moindre attention, il ferma les yeux et laissa aller sa tête contre le mur. Ce qu'il voyait - ou tentait de ne pas voir - surpassait le bruit de leurs voix.

—Est-ce qu'il a raison ? demandai-je à Olaf. Quand on est brûlé aussi gravement, on ne s'arrête pas de crier, et on ne s'évanouit pas ?

—Aucune idée. Je n'aime pas le feu.

Alors, je me rendis compte que même si ça ne le dérangeait pas d'examiner le corps, ça ne l'excitait pas non plus, contrairement aux cadavres découpés de la morgue. Il aimait les lames et le sang, mais pas le feu. Je suppose que c'était bon à savoir.

Je me tournai vers Shaw.

—Il faut qu'on voie les photos des autres victimes. Surtout les deux dernières.

Il me dévisagea, les sourcils froncés, comme beaucoup d'autres personnes depuis mon arrivée à Las Vegas.

—Dans les rapports de St. Louis, il n'est dit nulle part que vous avez vu Vittorio. Comment savez-vous qu'il est brûlé ?

Je luttai pour ne pas réagir, pour garder une expression impassible et ne pas écarquiller les yeux, car je venais de gaffer. Si je savais ce qui était arrivé

à Vittorio, c'est parce que j'avais reçu une lettre de sa compagne, qui l'avait quitté après leur passage à St. Louis.

Gwen se sentait incapable de gérer plus longtemps la folie de Vittorio, et elle avait peur pour sa vie et pour celle de son nouvel amant. Elle nous avait aidés dans la mesure du possible, déposant les corps là où nous les trouverions plus vite et tâchant de nous laisser des indices. Elle avait adressé la lettre à Jean-Claude, en tant que Maître de la Ville, La montrer à la police ne m'avait même pas traversé l'esprit.

Jean-Claude avait interrogé le Conseil vampirique, qui avait confirmé les révélations de Gwen. Ça non plus, je ne l'avais pas dit à la police. Ça ne m'avait pas semblé important sur le coup.

Je réfléchis pour trouver une réponse satisfaisante.

—J'ai demandé à mes informateurs vampires s'ils savaient quelque chose sur lui.

Même moi, je trouvais ça minable comme justification.

—Et que vous ont-ils dit d'autre ? interrogea Shaw sur un ton clairement sceptique.

—Juste que ses brûlures étaient si graves qu'il ne pourrait probablement plus avoir de rapports sexuels. C'est pour ça qu'il met toute son énergie là-dedans.

—Ce sont vos informateurs qui vous ont dit ça ? lança Thurgood avec un mépris évident que la pénombre de l'allée ne parvenait pas à masquer.

Peut-être était-ce parce que ses cheveux courts laissaient son visage à nu. Ou peut-être étais-je tout simplement trop susceptible.

—Non. Ils m'ont juste dit que ses brûlures étaient assez graves pour le rendre impuissant. C'est moi qui en ai déduit la réaction que pouvait avoir un homme obligé de vivre à jamais dans un corps aussi endommagé et les extrémités auxquelles sa rage pouvait le conduire.

—Vous devriez laisser le profilage aux professionnels, Blake, grogna Shaw.

—D'accord, mais je vous ai dit tout ce que je savais.

—Pourquoi ça ne figure pas dans le rapport ?

—Parce que je ne l'ai découvert qu'après la fin de l'enquête. Un moment, on m'a même dit que l'affaire était close.

—Vous m'avez expliqué pourquoi vous étiez la seule à croire que vous n'aviez pas tué Vittorio pendant la descente sur ce condominium à St. Louis.

—Parce que aucun des vampires que nous avons abattu n'était assez puissant pour être lui.

Shaw se rapprocha de moi pour mieux me toiser.

—Vous savez ce que je crois, Blake ? Je crois que vous avez vu Vittorio. Je crois que vous l'avez vu face à face. Je ne pense pas que vous teniez ces informations de vos amis vampires : je pense que vous les avez découvertes par vous-même.

—Dans ce cas, pourquoi Vittorio n'est-il pas mort ?

—Vous êtes si sûre que vous auriez pu le tuer ?

—D'accord : dans ce cas, pourquoi ne suis-je pas morte ? Car je peux vous promettre une chose, Shaw : si nous nous rencontrions en personne, un seul de nous repartirait vivant.

—Peut-être était-il l'un de vos amants.

Je baissai les yeux, m'efforçant de ne pas exploser.

—Donc, vous ne niez pas, triompha Shaw.

Je relevai les yeux vers lui sans chercher à dissimuler ma colère.

—Ecoutez, j'ai essayé de rester cool, mais je viens de vous dire qu'apparemment Vittorio ne peut pas avoir de rapports sexuels. Et faites-moi confiance, si je l'avais rencontré, ce n'est pas pour coucher avec lui que je lui aurais sauté dessus.

—S'il ne bande plus, il ne peut pas pénétrer une femme, mais quelqu'un d'aussi expérimenté que vous devrait savoir qu'on peut faire un tas d'autres choses au lit.

Thurgood et Morgan encadrèrent Shaw.

—Monsieur, vous devriez vous calmer, suggéra Thurgood.

Edward me toucha l'épaule, ce qui signifiait que j'avais sans doute eu un geste involontaire vers Shaw. Il se pencha vers moi et me chuchota :

—Porte plainte contre lui.

Je hochai la tête.

—Vous voulez vraiment que je porte plainte contre vous pour harcèlement sexuel ? lançai-je à Shaw. C'est ça que vous voulez ?

—Portez plainte et allez vous faire foutre, Blake : je sais que vous ne nous avez pas tout dit.

—Même si c'est vrai, shérif, ce n'est pas le bon moyen de la faire parler, intervint Morgan, qui s'était physiquement interposé entre nous. Les journalistes nous regardent.

Shaw jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, puis reporta son attention sur moi.

—J'étais prêt à croire que les rumeurs étaient fausses jusqu'à ce que je vous voie main dans la main avec un des tigre-garous de Max, puis en train d'embrasser son fils, qui est aussi un métamorphe. Vous dites que vous veniez juste de les rencontrer, eux et Gregory Minns, mais personne - personne, vous m'entendez ? - ne se fait des amis aussi vite. Vous avez réussi à convaincre certains de mes meilleurs hommes que vous disiez la vérité. Mais moi... (il se frappa la poitrine du poing) je sais que vous avez baisé au moins un des gardes de Bibiana, peut-être plus. Je sais que vous n'êtes pas plus humaine que les monstres qui ont torturé cette fille.

Il tendit un doigt vers le corps en un geste théâtral.

Ce qu'il venait de dire m'interpellait. Ça ne collait pas.

—Quel garde pensez-vous que j'ai baisé ? demandai-je en scrutant son visage.

Il secoua la tête.

—Qu'est-ce que j'en sais ? La nuit, tous les chats sont gris.

—Qu'est-ce qui vous fait dire que j'ai couché avec quelqu'un pendant ma visite à Bibiana ?

Il lutta pour conserver son masque de flic, mais celui-ci se fendillait sur les bords.

—Quand vous êtes ressortie, vous teniez la main d'un de ses tigres.

—Crispin est un strip-teaseur, pas un garde. Et si vous voulez m'accuser de quelque chose devant vos collègues, vous feriez mieux d'avoir une preuve plus valable que ça.

—Votre réputation vous précède, Blake, dit-il sur un ton qui se voulait vicieux, mais auquel il manquait un certain tranchant.

Je croyais savoir pourquoi Shaw était passé de la méfiance à l'hostilité ouverte, et ce n'était pas seulement à cause de sa femme. Il avait entendu les enregistrements de notre visite à Bibiana. Autrement dit, quelqu'un avait posé des micros dans le penthouse. Ce devait être un agent fédéral quelconque, et il en avait fait écouter juste assez à Shaw pour finir de bousiller ma réputation.

Je tentai d'imaginer comment quelqu'un qui avait le son mais pas l'image avait pu interpréter toute la scène avec Domino, Crispin et les autres. Les bruits que nous avions faits pouvaient-ils passer pour les grognements de personnes en train de s'envoyer en l'air ? Peut-être. Sûrement, si c'était ce que Shaw s'attendait à entendre. Généralement, quand on cherche quelque chose, on le trouve. C'est ainsi que les préjugés se changent en réalité.

Comme les choses semblaient sur le point de devenir intéressantes, Bernardo était revenu vers nous. Il avait entendu la dernière remarque de Shaw, et il en avait tiré la même conclusion que moi.

—On dirait que vous avez des copains chez les fédéraux, commenta-t-il.

Morgan et Thurgood s'étaient écartés de Shaw comme s'il était subitement devenu contagieux - ce qui était peut-être le cas. Un agent fédéral l'avait rencardé sur une enquête en cours, et il venait juste de révéler que cet agent avait placé des micros chez Max à des gens qui, d'après lui, baisaient avec les monstres et étaient de leur côté plus que de celui des humains.

—Shaw, dit Morgan sur un ton d'avertissement.

Thurgood resta plantée là, les bras ballants, évitant de regarder Shaw comme si ça pouvait tout arranger. Si elle ne le voyait pas, il n'existait pas. La politique de l'autruche, en somme.

Shaw était conscient d'avoir merdé ; ça se voyait dans ses yeux, éclairés par un rayon de lumière, qui traversait l'obscurité.

—J'ignore de quoi vous parlez, marshal, se défendit-il. Avec la réputation que Blake se trimballe, c'est bien logique que je suppose qu'elle ait baisé avec tous les tigre-garous du coin.

Il essayait d'être méchant, et pour sa peine, je lui dédiai un sourire encourageant.

—Qu'y a-t-il de si drôle ?

—Vous pouvez encore rattraper le coup, Shaw. Il vous suffit de me poser la question.

—Je ne comprends pas de quoi vous parlez.

Il voulait faire semblant de ne pas avoir gaffé et vendu la mèche. Thurgood et Morgan le soutiendraient probablement. Pensait-il que je laisserais filer juste parce que j'avais un insigne ?

—C'est ironique, non ? Vous venez de m'accuser, en substance, d'être du côté des monstres, et voilà que vous comptez sur moi pour me comporter en bon flic. Vous êtes persuadé que j'ai baisé avec plusieurs des tigres-garous, mais vous espérez que je fasse passer mon insigne avant mes prétendus amants. A moins que vous ne pensiez pouvoir rembobiner en faisant semblant de n'avoir rien dit. Je croyais que les flics ne faisaient pas ça. Je croyais qu'ils regardaient la réalité en face.

—Vous l'avez dit vous-même, Blake : vous êtes un assassin, pas un flic.

J'eus un sourire qui n'avait plus rien d'encourageant.

—Parfait. Vraiment parfait, Shaw.

Edward me posa une main sur l'épaule et me tira en arrière pour me remplacer face au shérif.

—Bernardo, emmène Anita faire un tour. Par-là, précisa-t-il en désignant la direction opposée à celle des journalistes.

Bernardo se mit à marcher sans discuter, et je lui emboîtai le pas. Je m'attendais plus ou moins à ce qu'Olaf veuille nous accompagner, mais il se rapprocha d'Edward en silence. C'était bon de savoir qu'on se soutenait les uns les autres, entre marshals. Car je n'étais plus du tout sûre de pouvoir compter sur certains des flics de Las Vegas.

Bernardo m'entraîna au-delà du corps, et, comme par un accord tacite, ni lui ni moi ne lui jetâmes un seul coup d'œil. Nous continuâmes simplement à marcher jusqu'à l'endroit où la lumière des projecteurs installés à l'entrée de la ruelle ne parvenait plus, et où l'obscurité était un peu plus épaisse. Mais ce qui me poussa à m'arrêter, ce fut que l'odeur était moins aigre ici, et que si nous continuions, nous tomberions sur le groupe de flics qui montait la garde à l'autre bout de la ruelle.

—C'était intéressant, lâcha Bernardo sur un ton laconique.

J'acquiesçai.

—Ouais.

—Ils ont mis des micros chez Max.

J'approuvai de nouveau en tentant de me remémorer tout ce que j'avais dit durant notre visite. Je n'arrivais pas à me souvenir de tout, mais je savais que c'était assez.

—Tu essaies de te rappeler tout ce que tu as dit, pas vrai ? lança Bernardo.

—Oui.

—Si je n'avais que le son, je penserais à une scène de cul, ainsi, je croirais que tu peux te métamorphoser pour de bon.

—Autrement dit, cette histoire va me coûter mon insigne.

—Non, à moins que les fédéraux ne soient prêts à avouer de quelle façon ils se sont procuré les enregistrements.

—Avec Shaw et sa grande gueule, qui sait ?

—Est-ce que tu te sens tiraillée ?

Je levai les yeux vers Bernardo, étudiant son visage dans la pénombre. Mon examen ne m'apprit pas grand-chose.

—Tu veux dire, est-ce que je vais aller tout raconter aux tigres ?

Il haussa les épaules.

—Non, répondis-je.

—Tu ne voudrais pas que les appartements de Jean-Claude soient sur écoute.

—C'est vrai, mais nous les fouillons régulièrement pour vérifier qu'il n'y a pas de micros. Max devrait en faire autant.

—Donc, tu ne vas rien lui dire parce qu'il a été négligent et que c'est sa faute ?

Bernardo se pencha en arrière comme pour s'adosser au mur, mais se ravisa et interrompit son geste.

—En partie. Mais je suis un agent fédéral. Que ça plaise ou non à certains de nos collègues, j'ai un insigne. Et Max trempe dans des activités criminelles. Je ne peux pas saboter une opération susceptible de sauver des vies.

—Donc, ton insigne passe d'abord, dit doucement Bernardo.

Je le foudroyai du regard, même si je n'étais pas sûre qu'il puisse me voir dans le noir.

—Ne me dis pas que tu pensais comme Shaw, que je suis plus loyale envers les monstres qu'envers la police !

Il leva les mains en signe d'apaisement.

—Non, ce n'est pas ce que je pense. Mais à ta place, j'avoue que je me sentirais tiraillé.

Je soupirai.

—Désolée d'avoir crié, mais je suis fatiguée, Bernardo. Je suis fatiguée que les autres flics me prennent pour un monstre. (Je secouai la tête.) Le pire, c'est que je ne suis même pas sûre qu'ils aient tort. Depuis quelque temps, je me demande si je peux continuer à servir à la fois la loi et mon maître.

Il se pencha vers moi.

—Tu envisages de raccrocher ton insigne ?

Ce fut à mon tour de hausser les épaules.

—Je ne sais pas. Peut-être.

—Je ne te vois pas faire une chose pareille, Anita.

—Moi non plus, mais... Shaw n'est pas le premier flic à penser que je joue un double jeu. Il ne sera pas le dernier. Depuis quelque temps, je suis un procès pour harcèlement sexuel sur pattes. C'est comme si le fait de coucher avec des vampires et des métamorphes offensait les flics à un niveau primaire.

—C'est assez compréhensible.

Je levai les yeux vers Bernardo.

—Comment ça ?

Il eut un sourire grimaçant, et même dans la pénombre, je vis étinceler ses dents si blanches.

—Ils doivent se dire que, si tu préfères les monstres, c'est que la rumeur selon laquelle ils sont meilleurs que nous au pieu doit être vraie. Beaucoup de mecs s'offusquent de ce genre de chose, et le fait qu'ils portent un insigne n'y change rien. Au contraire, même, car la plupart des flics sont encore plus machos que les autres.

—C'est un peu... puéril comme réaction, non ?

—Je n'ai pas dit qu'ils le pensaient consciemment. Mais quelque part au fond de leur tête, à l'endroit où subsistent les pulsions des hommes de Néanderthal, ils se demandent si être humains ne les rend pas inférieurs aux monstres - sur tous les plans.

Je tentai de voir au-delà du sourire éblouissant de Bernardo, mais il faisait vraiment trop sombre.

—Toi aussi, c'est ce que tu penses ?

Il secoua la tête.

—Une fois, une femme a quitté son amant métamorphe pour moi.

Je ne pus m'empêcher de sourire.

—Ça a dû arriver au cours des deux dernières années, car la première fois qu'on s'est rencontrés, tu complexais un peu par rapport à mon amant loup-garou.

Il haussa les épaules et écarta les mains.

—Que veux-tu que je te dise ? Je ne suis bon que dans la mesure où je suis persuadé de l'être.

J'éclatai de rire.

—Personne n'est si bon que ça.

—Tu me trouves prétentieux ?

—Carrément.

Bernardo rit aussi, puis redevint sérieux. Comme il tournait légèrement la tête, un lampadaire éclaira un côté de son visage. Il avait l'air plus sombre, décomposé ainsi en zones d'ombre et de lumière, telle une photo abstraite.

—Ce n'est pas de la vantardise, Anita. Ce n'est que la vérité. Et j'adorerais te le prouver un jour.

—Je n'ai vraiment pas besoin que les flics entendent un autre homme me dire une chose pareille, là tout de suite.

—Je suis toujours prêt à te nourrir.

—Je croyais que ce qui était arrivé à Morgan t'avait fait flipper.

Il fronça les sourcils, réfléchissant.

—Ouais, concéda-t-il.

—Et que du coup, ton offre de me nourrir ne tenait plus.

Son froncement de sourcils s'accentua, dessinant des plis verticaux entre ses grands yeux bruns.

—Je le croyais aussi.

—Alors, pourquoi me le proposes-tu de nouveau ?

—La force de l'habitude, sans doute.

Mais il semblait toujours perplexe.

Une idée me traversa l'esprit, une idée qui ne me plut pas du tout. J'avais besoin de me nourrir sans tarder. Victor était censé avoir partagé son énergie avec moi ; j'aurais donc dû me sentir moins à plat, moins « affamée ». Mais peut-être n'avait-il fait que m'aider à guérir. J'avais utilisé une grande partie de mon énergie pour me régénérer et me battre, et Belle Morte avait raison sur un point : depuis quelque temps, je me nourrissais au minimum. La barre des douze heures de délai raisonnable entre deux repas était largement dépassée.

Puis je pris conscience que je n'avais pas avalé la moindre bouchée de nourriture solide, non plus. Et merde. Erreur de débutante. Une faim accentue l'autre. Si je ne mange pas suffisamment, l'ardeur comme les bêtes se manifestent plus vite et plus fort. Je le sais pertinemment, mais au beau milieu d'une enquête criminelle, il est difficile de se préoccuper de ce genre de chose. Étais-je inconsciemment en train de chercher de quoi me nourrir ? Tentais-je d'ensorceler Bernardo sans m'en rendre compte ? Ce qui me faisait flipper le plus, c'était de ne pas savoir.

—J'ai besoin de manger.

—Comment peux-tu avoir faim après avoir vu ça ? s'étonna Bernardo.

Il n'eut pas besoin de faire le moindre geste en direction du corps pour que je comprenne de quoi il parlait.

—Je n'ai pas vraiment faim, le détrompai-je.

—Alors pourquoi... ?

—Si je ne mange pas assez souvent, j'ai plus de mal à contrôler mes autres appétits.

—Ah. (Il fronça les sourcils.) Je viens d'avoir une idée vraiment déplacée, même pour moi.

—Quelque chose me dit que je ne veux pas savoir laquelle.

—En effet. Ça te foutrait en rogne.

Si c'était assez déplacé pour que Bernardo n'ose pas m'en parler, ça devait l'être vraiment beaucoup. Le fait qu'il s'en soit rendu compte et que, du coup, il se soit abstenu de me le dire indiquait que quelque chose clochait. Et j'aurais parié que je savais quoi. L'ardeur était-elle en train d'appeler Bernardo ? Je n'étais même pas capable de le déterminer.

—D'accord. Rejoignons... Ted, et voyons si on peut obtenir les dossiers dont on a besoin.

—Si tu comptes manger ce soir, il vaudrait mieux que ce soit avant d'examiner d'autres photos de crime.

—Tout à fait d'accord.

Nous fîmes demi-tour pour revenir vers nos collèges et les restes de la dernière victime de Vittorio.

CHAPITRE 54

Morgan était en train de dire :

—Vous aurez tout ce qu'il vous faut d'ici deux heures, mais on doit d'abord en finir ici.

—Appelez quelqu'un, répliqua Edward.

Un peu plus loin dans la ruelle, Shaw s'entretenait avec les techniciens. Seuls Morgan et Thurgood nous virent approcher, et ils nous regardaient, les sourcils froncés. Morgan semblait juste de mauvais poil, sans que ce soit spécifiquement dirigé contre nous, mais Thurgood était devenue carrément hostile.

—On va vous fournir les informations que vous réclamez, mais vous devrez attendre que l'un de nous retourne au commissariat.

—Pourquoi ? demanda Edward.

—Parce qu'on va devoir vous prêter un de nos ordinateurs et qu'il faudra quelqu'un pour vous surveiller pendant que vous l'utiliserez.

—Vous ne nous faites pas assez confiance pour nous montrer les dossiers papier ? intervins-je.

—Non, répondit Thurgood. Et surtout pas à vous.

—Bonjour la solidarité féminine.

—Je ne vois pas pourquoi je me sentirais solidaire de vous. Les femmes dans votre genre nous compliquent le boulot. C'est à cause d'elles, de vous, que les autres flics nous prennent difficilement au sérieux.

—Les femmes dans mon genre, répétai-je. Et de quel genre s'agit-il, exactement ?

Je le savais, mais je voulais voir si elle aurait le courage de me le dire en face.

—Anita, lâcha Edward.

—Quoi ?

—Vous savez très bien ce que vous êtes, répliqua Thurgood.

Ce fut à son tour de se faire rappeler à l'ordre, mais par Morgan.

—Thurgood.

—Je sais très bien ce que vous croyez que je suis.

—Ça suffit ! coupa Edward. Toutes les deux.

—Vous n'êtes pas mon supérieur, argua Thurgood.

—Non, mais je suis sûr que votre hiérarchie appréciera de savoir de quelle façon les flics de Las Vegas nous empêchent de faire notre boulot.

La voix d'Edward était froide et basse, avec juste un léger frémissement de colère. En principe, il ne perd pas le contrôle aussi facilement. Il n'avait pas été capable de calmer les esprits, malgré tous ses efforts.

—Nous ne voulons pas qu'elle et ses amants trifouillent dans nos dossiers, c'est tout, s'obstina Thurgood.

—C'est un peu fort, intervint Bernardo. Vous êtes une chaudasse, alors vous supposez que nous le sommes aussi.

—La ferme, Bernardo ! aboya Edward.

Il s'éloigna en direction des journalistes, car, malheureusement, c'est de ce côté-là que notre voiture était garée. Nous le suivîmes en file indienne.

Au bout de la ruelle, nous ôtâmes nos gants et les jetâmes dans le sac-poubelle que quelqu'un avait mis là exprès. Un agent en uniforme montait la garde à côté pour s'assurer que personne n'emporte de souvenir. Vous croyez que je plaisante ? Les affaires de meurtres en série rendent les gens complètement dingues. Si quelqu'un chopait un gant, il le mettrait sur eBay avant la fin de la nuit... et il arriverait à le vendre à prix d'or, pour peu que l'annonce ne disparaisse pas avant. eBay essaie de faire la police sur son site, mais trop de tarés vendent des trucs bizarres. Certains d'entre eux arrivent forcément à passer entre les mailles du filet.

Un autre agent en uniforme nous souleva le scotch jaune et noir qui délimitait la scène du crime, et soudain, nous fûmes aveuglés par les flashs d'appareils photo et les lumières des caméras que certains journalistes portaient sur l'épaule. La police les avait forcés à laisser leur équipement lourd un peu plus loin, mais ils avaient avancé avec leur matériel le plus mobile.

Nous ignorâmes les questions dont ils nous bombardaient. Nous n'étions pas chez nous, et le moyen le plus sûr d'énerver davantage la police locale, c'était de parler à la presse avant elle. Des agents durent fendre la foule pour nous frayer un chemin au travers.

Au début, on ne nous interrogea que sur les meurtres. Puis quelqu'un me reconnut. Vous pourriez croire qu'un tueur en série vampire serait plus intéressant que ma vie amoureuse, mais non. Ou peut-être espéraient-ils que je parlerais plus facilement sur ce sujet-là.

—Anita, Anita ! Ça ne dérange pas Jean-Claude que vous chassiez et que vous exécutiez d'autres vampires ?

Mais je ne répondis pas davantage aux autres questions. J'ai appris à mes dépens que quoi que je dise, c'est toujours pire que si je me taisais.

Si les flics me voyaient ouvrir la bouche, ils penseraient que je parle de leur affaire. Ils m'en voulaient déjà suffisamment; je n'avais pas envie d'en rajouter une couche.

Olaf se plaça sur ma droite pour bloquer les micros et les mains tendues vers moi. Edward se mit devant, et Bernardo, derrière. Ils me protégeaient contre la presse, contre la foule de curieux. Ce n'était pas normal. Ou bien j'étais un marshal fédéral et leur égale, ou bien je n'étais qu'une fille idiote qui avait besoin de protection. Et merde.

Les agents en uniforme durent nous escorter jusqu'à la voiture. Les journalistes nous suivirent telle une meute de chiens affamés. Jean-Claude avait récemment fait quelques apparitions dans des magazines people à gros tirage. Oh, pas en couverture, mais dans les petits entrefilets des premières pages. Après tout, il possède l'un des clubs vampiriques les plus branchés du pays. Deux fois, j'avais été photographiée à côté de lui. Pire encore, il avait admis que j'étais sa petite amie, durant une interview. La presse semblait fascinée par le concept d'un vampire sortant avec une exécutrice. J'avais reçu (et refusé) plus de demandes d'interviews à cause de ces quelques lignes que pour la plupart des affaires criminelles que j'avais résolues.

Pourquoi n'avais-je pas prévenu Edward ? Honnêtement, je pensais qu'un tueur en série éclipserait largement toutes ces conneries sur ma vie amoureuse. Certains journalistes me hurlaient toujours des questions au sujet du meurtre, mais les questions du type « Ça fait quoi de sortir avec un vampire ? » parsemaient le brouhaha tels des raisins secs sur un toast. Avec ça, la police de Las Vegas allait sûrement commencer à me prendre au sérieux. On y croit...

Nous montâmes en voiture, et Edward entreprit de nous extirper de l'amas de véhicules officiels. Plus loin étaient garées des camionnettes de presse avec d'énormes antennes satellites qui faisaient très « film de science-fiction ». Les flics avaient créé un couloir entre les deux pour les gens qui voudraient quitter la scène de crime avant les autres. Je pense que nous étions les premiers à partir.

—Si la prêtresse de Randy Sherman est chez elle, passons la voir maintenant, suggéra Edward.

—D'accord. Mais avant ça, il faut que je mange.

—Manger, ce serait bien, acquiesça Olaf.

—Vous voulez vous arrêter quelque part ou prendre des trucs à emporter ?

—Des trucs à emporter, ça ira, répondis-je, du moment qu'il y a de la viande dedans.

J'ai découvert que les protéines m'aident mieux à contrôler mes bêtes que les légumes.

—Suis-je le seul à avoir l'appétit coupé par ce qu'on vient de voir ? lança Bernardo.

—Oui, répondit simplement Olaf.

—Je t'ai déjà expliqué qu'il faut que je mange, Bernardo.

—À quand remonte ton dernier repas ? s'enquit Edward tout en s'engageant sur la large artère brillamment éclairée du Strip.

—J'ai petit-déjeuné et nourri l'ardeur ce matin à 8 heures. Depuis, rien.

—Ça fait plus de treize heures, calcula-t-il. Comment te sens-tu ?

—Comme quelqu'un qui a besoin de protéines.

Il me tendit son portable dont l'écran était déjà allumé.

—Appelle la prêtresse et demande-lui si elle veut bien nous recevoir pendant que je cherche un endroit.

J'appuyai sur le bouton vert et attendis la sonnerie.

Edward ne me demanda pas ce que je préférais : il s'engagea dans l'allée du premier fast-food que nous croisâmes. Un *Burger King.* Ça me convenait parfaitement : j'adore les Whopper.

Je crus que j'allais tomber sur un répondeur, mais au bout de plusieurs sonneries, une femme décrocha.

—Oui ? lança-t-elle prudemment.

—Ici le marshal fédéral Anita Blake. J'enquête sur le meurtre d'un des membres de votre chapitre, Randall Sherman.

—Et tous ceux qui sont morts avec lui, dit-elle doucement.

—En effet. Je pensais que vous pourriez répondre à quelques questions.

—Je ne connais pas grand-chose aux vampires et aux métamorphes.

—Nos questions portent plutôt sur la magie et sur la manière dont Randall Sherman aurait pu utiliser ses pouvoirs dans une situation donnée.

—Vos collègues ne m'ont pas interrogée là-dessus.

—Laissez-moi deviner : ils pensaient que vous étiez peut-être impliquée dans les meurtres, juste parce que vous êtes wiccane.

—Certains d'entre eux sont de braves types, mais les autres ne font pas confiance aux sorciers, par principe.

—Si ça peut vous consoler, ils ne me font pas confiance non plus, et j'ai un insigne.

Cela la fit rire un tout petit peu.

Edward attira mon attention et me fit comprendre que je devais choisir ce que je voulais manger. Je levai un doigt.

—Vous savez où j'habite ?

—Nous avons votre adresse.

—Alors, venez, et nous parlerons de magie et de Randall Sherman.

—Merci, Phoebe Billings,

—De rien, Anita Blake, dit-elle avec une vibration étrange dans la voix - une vibration de pouvoir, me sembla-t-il.

Je raccrochai avant d'être capable de m'en inquiéter. Un seul problème à la fois.

Après avoir commandé et payé, Edward distribua la nourriture. Bernardo s'était suffisamment remis de ses émotions pour réclamer des frites et un burger au poisson, sans sauce. J'imagine qu'après le spectacle de la scène de crime, les coulures lui auraient soulevé l'estomac.

Moi, je mangeai mon Whopper dégoulinant sans l'ombre d'un remords. Autrefois, je n'aurais pas pu, pas après avoir vu un corps dans cet état. Mais j'avais fini par me blinder. Certaines personnes n'y arrivent jamais. Cela doit être parce que j'ai du bol.

—Tu te souviens de l'adresse de la prêtresse ? demandai-je.

Edward me jeta un coup d'œil éloquent. Bien entendu qu'il se souvenait de l'adresse. En plus, il connaissait Las Vegas et il avait le sens de l'orientation.

Il mangeait son sandwich plein de sauce d'une seule main, tout en conduisant de l'autre. À le regarder, c'était facile. Moi, avec mes deux mains et un tas de serviettes en papier, j'avais du mal à ne pas saloper le devant de mon gilet. Mais le Coca me fit du bien, et il ne coula nulle part.

Mon portable sonna. Je sursautai et renversai un peu de soda. Nerveuse, moi ? Je fourrai ma boisson dans le porte-gobelet et sortis maladroitement le téléphone de ma poche.

—Allô ?

—Anita, c'est Fatal. On vient d'atterrir à Las Vegas, Où es-tu ?

Je tentai de me le représenter à l'autre bout de la ligne. Il devait porter un costard couture impeccablement ajusté et très moderne. Ses cheveux blonds

sont assez longs, mais coupés proprement. C'est l'un de ces mecs super virils qui se débrouille aussi pour être mignon, même s'il aurait sûrement préféré que je le qualifie de séduisant.

—À part Vérité, qui t'accompagne ?

Il allait de soi que Vérité était avec lui. Ils ne s'étaient pas quittés depuis des siècles. Ensemble, ils formaient la Vérité Fatale : deux frères, deux mercenaires, deux vampires, et deux des meilleurs guerriers que j'aie jamais rencontrés - plus impressionnant, deux des meilleurs guerriers que Jean-Claude ait jamais rencontrés. Désormais, ils se battent pour nous, mais ils ne nous nourrissent pas. Je n'ai franchi cette ligne qu'une seule fois, pour sauver la vie de Vérité. Depuis, je ne les touche plus.

—Requiem, Londres, Graham, Haven, quelques autres lions et des hyènes.

—Les lions et les hyènes sont là en tant que muscle ou en tant que bouffe ?

—En tant que muscle.

—Tant mieux.

—Fais-moi un petit topo.

—C'est toi le chef du groupe ?

—Jean-Claude m'a désigné comme responsable du muscle.

—Comment Haven l'a-t-il pris ?

—Un jour, il faudra que j'aie une petite conversation avec le Rex des lions, mais pas ce soir.

Traduction : Haven voulait commander, mais il s'était incliné à contrecœur devant l'autorité de Jean-Claude.

—Une minute. Tu as dit que tu étais responsable du muscle. Cette précision exclut qui, au juste ?

—Eh bien... techniquement, je gère les gardes pendant cette opération, mais Requiem est troisième dans la hiérarchie de la structure de pouvoir de St. Louis. Donc, c'est lui le véritable chef.

—J'imagine que c'est logique.

Je ne savais pas trop quoi penser du fait que Requiem était responsable de leur équipe, ni même du fait qu'il se trouvait à Las Vegas. C'est un maître vampire, mais avec des sautes d'humeur difficiles à supporter. Lui et moi, nous ne nous entendions pas très bien depuis quelque temps. J'avais voulu l'exclure de la liste de mes « donneurs », et voilà qu'il débarquait à Las Vegas alors que j'étais loin de chez moi et des hommes de ma vie.

—Tu réfléchis trop, Anita, dit Fatal. Pourquoi ça t'embête que Requiem soit venu ?

Je ne lui devais aucune explication à ce sujet, aussi répondis-je :

—J'ai demandé à Jean-Claude de ne pas m'envoyer des gens incapables de se battre. Or, je n'ai jamais vu Requiem prendre part à un combat. Je ne sais pas ce qu'il vaut.

—Il se débrouille. Mais honnêtement, Jean-Claude ne voulait pas nous envoyer sur le territoire d'un autre maître vampire sans quelqu'un de plus diplomate que la moyenne d'entre nous. Requiem est là juste au cas où nous devrions négocier avec Max et ses gens.

—Je comprends mieux.

—Maintenant, demande-moi comment il a réagi en apprenant quelle serait sa couverture pour cette mission.

—Comment ça, sa couverture ? Il est ici pour représenter les intérêts de Jean-Claude, non ?

—Oui, mais seulement si les choses tournent mal. Max trouvait ça insultant que Jean-Claude envoie autant de monde pour traiter avec lui ; Jean-Claude a dû lui expliquer que nous nous inquiétions pour ta sécurité à cause du tueur en série.

—Normal, acquiesçai-je sur un ton morose.

—Max voulait te filer ses propres gardes, Anita.

—Pas question !

—Justement. C'est le compromis auquel nous sommes parvenus.

—C'est-à-dire ? m'impatientai-je.

—Jean-Claude prête Requiem à Max comme danseur pour sa revue.

—Mais Requiem déteste se déshabiller en public !

—Ouais, et moi, je déteste torturer des gens, mais je suis tellement doué que m'abstenir serait du gâchis.

Comme je ne savais pas quoi répondre, j'embrayai sur autre chose :

—Vous n'auriez pas pu simplement dire à Max que vous étiez tous mes casse-croûte ?

—Nous pouvons expliquer la venue de gardes du corps. Nous pouvons expliquer la venue d'une pomme de sang - Londres. Mais nous ne pouvons pas justifier le fait que tu aies besoin d'un tel nombre d'hommes, Anita. Ça reviendrait à admettre que tu ne contrôles pas l'ardeur. Requiem va se rendre au club de Max pour voir s'il peut s'y produire en tant qu'invité, et si tout se

passe bien, Jean-Claude a accepté de prêter d'autres danseurs à Max, à l'occasion.

—Ce que Max lui réclamait depuis un bon moment.

—C'est ce que nous avons dit à Requiem.

—Pourquoi c'est toi qui m'expliques tout ça, et pas Requiem lui-même ?

—Il est occupé à panser l'ego meurtri d'autres membres de notre petite bande.

—Tout le monde a décidé de faire chier, c'est ça?

—Tu as dit à Jean-Claude de choisir des gens capables de se battre. Donc, tu te retrouves avec un tas de dogues féroces qui se disputent le même os. Requiem et moi, on peut gérer, mais j'ai pensé qu'il valait mieux que tu le saches avant que la meute ne te tombe dessus.

—Merci.

—Maintenant, dis-moi où tu es.

—En route pour la banlieue. Nous allons interroger un témoin.

—Tu t'es nourrie ?

—Je viens juste de manger de la bouffe solide.

—Mais pas de bouffe humide ?

Dans le jargon des vampires, « bouffe humide » désigne le sang, et depuis peu, dans mon entourage, le sexe ou les émotions avec lesquelles je nourris l'ardeur. Je pouvais difficilement protester, mais ce n'était pas l'envie qui me manquait.

—Non.

—Tu approches des quatorze heures à jeun, Anita. Tu as quelqu'un avec toi, au cas où ?

Je m'humectai les lèvres.

—J'ai des volontaires en cas d'urgence absolue, mais... non, pas vraiment.

—Tu es à quelle distance du centre, et sur quelle route ?

Je posai la question à Edward et rapportai sa réponse à Fatal.

—A cette heure de la nuit, le plus rapide, c'est que l'un de nous vous rejoigne en volant.

—Lequel de vous vole si bien que ça ? Et si c'est Requiem, je te préviens, il ne peut pas venir seul. Il se débrouille peut-être en combat, mais se débrouiller, ce n'est pas suffisant. Aucun des nôtres ne doit rester seul tant que nous n'aurons pas attrapé ce salopard.

—Tu crois vraiment que Vittorio pourrait s'en prendre à ton escorte ?

—Fais-moi plaisir. Qui vole assez bien pour me rejoindre ?

—Moi. Vérité. Je vais demander aux autres.

Il mit son téléphone en mode « muet » pendant que j'attendais. Le connaissant, il allait juste demander à Londres et à Requiem lequel des deux volait le mieux. Je n'en savais fichtre rien.

—Les gardes de Jean-Claude ne peuvent pas nous rejoindre chez un témoin, Anita. Ça ne ferait que conforter la police d'ici dans son opinion.

—Je m'en rends bien compte, Edward. J'espère qu'il arrivera une fois qu'on aura terminé avec la prêtresse.

—Tu as l'intention de te nourrir avant qu'on reparte ? s'enquit Olaf.

—Non, mais ça fait quatorze heures, et j'ai dû régénérer de sacrés dommages. Ça m'a pompé beaucoup d'énergie. Je préfère prendre mes précautions.

—Je t'ai proposé de te nourrir.

—Merci, Olaf. Sincèrement. Mais... (Je cherchai un prétexte pour refuser son offre.) Tu veux vraiment que notre première fois se déroule à la sauvette sur la banquette arrière d'une voiture ?

Il parut réfléchir quelques instants.

—Ce serait mieux d'avoir plus de temps et plus de place, finit-il par concéder.

Je n'avais pas accepté de coucher avec lui, mais j'avais réussi à ne pas piétiner ses bonnes intentions, à ne pas le décourager d'avoir des rapports sexuels sans tuer sa partenaire. Edward m'avait demandé de faire attention, et j'essayais.

Fatal revint en ligne.

—J'arrive.

—Fatal, je viens juste de te dire qu'aucun de nous ne doit se déplacer seul.

—S'ils arrivent à m'avoir seul, ils nous tueront tous, de toute façon. Donc, si tu ne me vois pas arriver, tu fous le camp de Las Vegas en emmenant les autres avec toi.

—Tu comptes jouer les appâts ?

—Non. Tu t'inquiètes vraiment pour ma sécurité, ou tu crains de devoir coucher avec moi ?

—Tu es injuste, Fatal. Tu sais que j'essaie de réduire ma consommation.

—Je sais. Je ne suis pas sur la liste des aliments autorisés. Mais il s'avère qu'aucun des deux autres vampires n'est très doué pour voler. Et tu fais peur à mon frère.

—Je ne lui fais pas peur ; il ne veut pas que je me nourrisse de lui, c'est tout.

—Tu as raison, mais moi aussi. Tu lui fais peur, et il en faut beaucoup pour effrayer Vérité.

—Et toi, tu n'as pas peur que je te possède, ou quelque chose dans le genre ?

—Je prends le risque. Et puis, tu l'as dit toi-même : tu te contrôles, maintenant. Je viens juste au cas où.

Il me sembla entendre de l'amertume dans sa voix.

—Fatal.

—Oui ?

—Pitié, ne deviens pas susceptible, toi aussi.

—Tu peux me donner des ordres, et je devrai t'obéir. Mais tu ne peux pas me dicter mes sentiments.

Certes, mais... Ce que je voulais dire, c'est que je ne comprenais vraiment pas pourquoi tous les hommes de mon entourage voulaient faire partie de mon harem. J'ai un miroir et des yeux pour voir. Je suis jolie, et je peux même être canon avec les bonnes fringues, mais rien à voir avec la beauté sublime des hommes qui me pourchassent de leurs assiduités. Pourtant, chaque fois que j'avance cet argument, ils m'accusent d'être trop modeste ou de mentir. Je n'ai pas l'impression d'être modeste, juste lucide.

—Fatal, je ne m'excuserai pas de refuser d'ajouter un amant supplémentaire à une liste déjà bien trop longue. Jean-Claude m'a fait comprendre qu'il ne souhaitait pas me partager davantage ; pourtant, il ne m'envoie que des nouveaux. Comment cela se fait-il ?

—C'est plus important pour lui de te voir rentrer saine et sauve à St. Louis, avec tous nos gens, que de préserver son ego.

—Mais encore ?

—Il partage ton avis sur Vittorio. Envoyer quelqu'un qui ne sait pas se battre et qui pourrait être utilisé comme otage équivaudrait à une provocation - d'autant que Vittorio s'attaque essentiellement à des strip-teaseuses, et que la plupart de tes amants gagnent leur vie en se déshabillant sur scène. Surtout ceux auxquels tu tiens le plus.

Mon estomac se noua.

—Je sens ta peur, Anita. Jean-Claude imaginait que tu avais tenu le même raisonnement.

—Disons que j'y avais pensé, mais pas de façon aussi crue.

—Là, tu m'étonnes. D'habitude, tu es la plus pragmatique et la plus directe de nous tous.

—Je sais, je sais. Mais honnêtement, je n'ai pas l'impression d'être sur le point de perdre le contrôle.

—Dans ce cas, je monterai en voiture avec toi et le reste des gentils exécuteurs, et nous ne ferons rien. Mais une fois à ton hôtel, il faudra que tu te nourrisses de quelqu'un. (Fatal s'exprimait sur un ton prudemment ironique, le ton qu'il utilise quand il veut dissimuler ses véritables sentiments.) Cela dit, si tu jettes ton dévolu sur un vampire, ce soir, tu devras te rabattre sur un métamorphe, demain matin. Aucun vampire ne peut rester éveillé en surface après le lever du soleil.

—Je suis au courant, merci.

—Je te suggère juste de réfléchir au choix de ton menu. Je ne veux pas que tu perdes le contrôle de l'ardeur pour avoir fait la difficile.

—Je ne fais pas la difficile.

—Bien sûr que si. Sinon, tu aurais déjà couché avec Haven.

Je le laissai dire parce que Fatal avait sans doute raison, même si je refusais de l'admettre.

—Combien des personnes qui t'accompagnent sont des hommes avec lesquels je n'ai jamais couché ?

—Voyons... la plupart des hyènes-garous.

J'émis un grognement exaspéré.

—Anita, tu as demandé qu'on ne t'envoie personne à qui tu tiens trop, et seulement des gens capables de se battre. Ça élimine la plupart de tes amants habituels. Ou tu es amoureuse d'eux, ou ils ne valent pas tripette dans une bagarre. (L'écho d'un accent perdu depuis des lustres remonta dans cette expression désuète.) Lutte contre l'ardeur, et tu n'auras pas besoin de nous toucher.

—Ce n'est pas ça le problème, bordel. Le problème, c'est que j'essaie de diminuer le nombre de mes amants, pas de l'augmenter.

—Je comprends. Mais ce n'est pas seulement que mon charme reste sans effet sur toi : tu es perturbée par l'idée de coucher avec moi. Ça fait forcément bobo au cœur d'un vieux vampire.

—Pitié, Fatal, ne me fais pas le coup du type vexé.

—Je ferai de mon mieux.

—Fatal...

—J'attendrai près de la voiture, à l'extérieur de la maison, pour ne pas compromettre ton enquête.

Et il raccrocha.

—J'ignorais que tu avais inscrit Fatal à ton menu, commenta Edward.

—Il n'est pas dessus.

Edward me jeta un coup d'œil en haussant un sourcil blond.

—Ne t'y mets pas toi aussi !

Je me rencognai contre la portière, croisai les bras sur ma poitrine et m'autorisai à bouder. Oui, c'était puéril. Mais chaque fois que je crois avoir pris le contrôle de mes pouvoirs, je me trompe. Quand je disais que je ne voulais pas allonger la liste de mes amants, c'était la stricte vérité. Pourquoi ne voulais-je pas coucher avec tous ces mâles splendides et généralement très doués au lit ? Parce que même si je pouvais m'envoyer en l'air avec autant de mecs, je ne pouvais pas sortir avec eux tous. Sur un plan émotionnel, je ne pouvais pas être leur roc à tous. J'avais essayé, et j'avais échoué.

Apparemment, je ne peux pas me contenter de baiser quelqu'un et de m'en nourrir. Jean-Claude avait raison : je devais apprendre à contrôler mes besoins, ou cesser d'associer si étroitement sexe et affection. Le problème, c'est que je n'avais pas la moindre idée de la manière de m'y prendre. Si vous vous fichez complètement de quelqu'un, pourquoi coucher avec lui ? Ah oui : parce que vous êtes un succube et que si vous vous abstenez, vous risquez d'en mourir, mais non sans avoir d'abord aspiré la vie de personnes que vous aimez. Certes, c'était sans doute une raison suffisante. Fatal ne se trompait pas : je nageais en plein déni de réalité.

—Donc, un vampire va nous rejoindre chez le témoin ? demanda Bernardo.

—Oui. Il nous attendra près de la voiture quand nous sortirons.

—Que fera-t-il de la sienne ?

—Il n'en aura pas. Il viendra en volant.

—En vol... Oh, en volant !

Bernardo ponctua sa phrase en imitant un petit battement d'ailes.

—Ouais, sauf que les vampires n'ont pas besoin de battre des bras. C'est plutôt de la lévitation, en fait.

—Comme Superman, suggéra Olaf.

Je lui jetai un coup d'œil, dans la pénombre de la voiture.

—Je suppose, oui. Comme Superman.

—Tu es suffisamment à cran pour avoir besoin que l'un d'eux nous rejoigne sur place ? interrogea Edward.

—Non, mais Fatal a raison : ça va faire quatorze heures. Disons que tu es pareil à un frère pour moi. Je préférerais ne pas avoir à justifier un inceste devant Donna et les enfants.

—Donc, si tu perds le contrôle...

Il n'acheva pas sa phrase. Je m'en chargeai à sa place.

—Ça pourrait mal tourner.

Je me redressai et me rassis correctement. C'était indigne de moi de bouder dans mon coin.

—Tu veux dire que tu pourrais perdre le contrôle de cette... ardeur ? demanda Bernardo.

—Oui, répondis-je en laissant une pointe de colère percer dans ma voix.

—Jusqu'à quel point exactement ? voulut savoir Olaf.

—Espérons qu'aucun de vous n'ait à le découvrir.

—Nous sommes arrivés, annonça Edward.

—Mettons nos masques de flics, suggérai-je gaiement, et faisons comme si l'une de nous n'était pas une vampire vivante qui se nourrit de sexe.

—Ne laisse pas les autres flics te culpabiliser, Anita.

—Pourtant, il y a de quoi.

—Tout ce qui t'est arrivé t'est arrivé parce que tu essayais de sauver des gens. Tu as récolté tes pouvoirs vampiriques comme d'autres se prennent une balle dans l'exercice de leurs fonctions.

Je le dévisageai.

—Tu crois vraiment ce que tu dis ?

—Je ne dis jamais des choses que je ne pense pas, Anita.

—Tu plaisantes ? Tu es un menteur de classe olympique !

Il sourit.

—Mais je ne te mens pas, à toi.

—Vraiment ?

Son sourire se mua en grimace.

—D'accord : je ne te mens plus. La plupart du temps. (Il redevint sérieux.) Je ne te mens pas sur ce coup-là.

J'acquiesçai.

—Je m'en contenterai.

—Je me sens comme un voyeur, se plaignit Bernardo.

Edward et moi le regardâmes tous deux en fronçant les sourcils. Il leva les mains.

—Désolé de gâcher ce moment touchant, mais si vous voulez avoir ce genre de discussion à cœur ouvert, commençons par sortir de cette voiture, d'accord ? Je ne déconne pas en disant que je me sens comme un voyeur.

—Descends, ordonna Edward.

Bernardo ouvrit sa portière et obtempéra sans un mot. Le visage d'Olaf m'apparut soudain clairement dans la lumière du plafonnier. Il nous étudiait tous les deux comme s'il nous voyait pour la première fois.

—Quoi ? demandai-je.

Il se contenta de secouer la tête et de sortir lui aussi. Je restai seule dans la voiture avec Edward, qui me tapota la jambe.

—Je pense ce que j'ai dit, Anita. C'est comme une blessure ou une maladie que tu aurais contractée en service. Peu importe l'opinion des autres. Ne la laisse pas t'affecter à ce point.

—Edward, je n'ai jamais touché Fatal de manière intime ; pourtant, il est en train de fendre la nuit afin de s'offrir à moi pour que je l'utilise sexuellement, et peut-être davantage.

Il fronça les sourcils.

—Comment ça, « et peut-être davantage » ?

—Quand je me nourris de vampires ou de métamorphes, c'est comme si je les ensorcelais. Ils sont en mon pouvoir. Voilà pourquoi son frère, Vérité, refuse de coucher avec moi. Il a peur que je ne le possède.

—Tu le ferais ?

—Pas exprès.

—Tu contrôles ce phénomène ?

—Pas assez.

Nous nous dévisageâmes mutuellement tandis que la lumière du plafonnier diminuait et s'éteignait.

—Je suis désolé, Anita.

—Et moi donc... Si je ne peux plus voyager sans avoir besoin de me nourrir, je ne peux plus voyager du tout.

—On trouvera une solution.

—Ça me gêne pour faire mon boulot de marshal.

—J'ai dit qu'on trouverait une solution, Anita.

—Et si on n'y arrive pas ?

—On y arrivera, déclara Edward très fermement.

Je savais que quand il prenait ce ton, discuter ne servait à rien. C'est le ton qu'il emploie quand il s'attend à ce que vous l'écoutiez et que vous fassiez ce

qu'il dit. Moi, je voulais bien l'écouter, mais même le grand Edward n'avait pas réponse à tout. J'avais très envie de croire qu'il pourrait m'aider à poursuivre mon travail de marshal même si je devais nourrir l'ardeur, mais il fallait regarder les choses en face : certains problèmes sont insolubles.

—Allons interroger la sorcière.

—La plupart d'entre elles n'aiment pas qu'on les appelle ainsi.

Edward ouvrit sa portière, rallumant le plafonnier, qui éclaira son grand sourire.

—Je te laisse faire. C'est toi notre experte en magie.

Mais je devinai que ça n'était pas la seule raison pour laquelle il me laisserait diriger l'entretien. Il voulait me donner l'impression de contrôler quelque chose. Beaucoup de choses m'échappaient ces derniers temps, et c'était difficile à vivre pour une psychorigide comme moi.

Je descendis de voiture et en claquai la portière. Edward appuya sur le bouton de verrouillage à distance, et à travers la nuit du Nevada, nous nous dirigeâmes vers la maison de Phoebe Billings, grande prêtresse et sorcière.

CHAPITRE 55

C'était une maison de banlieue modeste, dans un quartier plein d'autres maisons de banlieue modeste, avec suffisamment de lampadaires pour nous permettre de bien y voir même en pleine nuit. Les gens oublient que le célèbre Strip, avec ses casinos, ses spectacles, et ses néons ne représente qu'une toute petite partie de Las Vegas. Mis à part le fait que son jardin était plein de caillasse, de sable et de cactus, cette maison aurait pu se trouver dans n'importe quel lotissement du pays.

Il y avait de l'herbe et des fleurs dans la plupart des autres jardins, comme si les voisins de Phoebe Billings voulaient se donner l'illusion de ne pas vivre dans le désert. Le soleil implacable avait bruni les plantes. L'arrosage devait être rationné dans le coin, car j'avais déjà vu des jardins aussi verts que des parcours de golf dans des endroits tout aussi caniculaires que Las Vegas. Ceux-ci semblaient tristes et fatigués dans la fraîcheur du soir. Il faisait encore chaud, mais un frisson dans l'air promettait que la température baisserait au cours des heures à venir.

—C'est ici que vit la grande prêtresse ? s'étonna Bernardo.

—Selon l'annuaire, répondis-je.

Il contourna la voiture pour nous rejoindre sur le trottoir.

—C'est tellement... banal.

—Tu t'attendais à quoi, à des décorations d'Halloween en plein mois d'août ?

Il eut la bonne grâce de prendre l'air embarrassé.

—Je suppose que oui.

Edward se dirigea vers le coffre de la voiture et l'ouvrit. De son propre sac à malice, il sortit un coupe-vent estampillé « Marshal fédéral ».

—Il fait trop chaud pour porter ces trucs, protestai-je.

Il me dévisagea.

—Nous sommes armés jusqu'aux dents, et de manière très visible. Tu nous laisserais entrer chez toi si tu n'étais pas certaine que nous soyons flics ? Par

contre, je vais bientôt arriver au bout de mes réserves. Quelqu'un n'arrête pas de les bousiller en foutant du sang dessus.

—Désolée. (Je tapotai l'insigne que je portais autour du cou, accroché à une lanière, comme à St. Louis quand il fait trop chaud pour mettre une veste.) Tu vois ? Je suis en règle.

—Tu as l'air plus inoffensive que nous, répliqua Edward en tendant des coupe-vent aux deux autres.

Bernardo prit le sien et l'enfila sans un mot, puis machinalement se passa la main derrière la nuque pour dégager sa tresse. Ce n'était pas spécialement un geste de fille, mais un geste de personne qui a les cheveux longs.

Olaf aussi portait son insigne autour du cou. Cette similitude m'irritait, mais il n'y a pas moyen de faire autrement quand vous êtes en tee-shirt. J'ai bien une petite pince, avec laquelle ça m'est arrivé d'accrocher mon insigne à mon sac à dos. Mais deux ou trois fois, j'ai été séparée de ce dernier, et je me suis retrouvée sans moyen de prouver mon identité.

Depuis, je porte un second insigne à la ceinture, près de mon flingue. Quand vous êtes armé, c'est toujours mieux de prouver que vous n'êtes pas un hors-la-loi. Question de survie. Ça évite que des civils paniques n'appellent la police après vous avoir vu, et ça évite que des collègues ne vous tirent dessus sans raison. D'accord, comme je suis une fille, et que mon visage commence à être connu, les gentils sont généralement capables de m'identifier. Mais quand vous baignez dans l'adrénaline, un accident est vite arrivé. Avec mon insigne bien en évidence, au moins, je ne serai pas responsable s'il s'en produit un.

Edward attacha le sien à ses fringues pour le rendre doublement visible, et Bernardo l'imita. Par moments, Edward a encore le chic pour me donner l'impression d'être une débutante. Je me demande si, un jour, je me sentirai vraiment son égale. Probablement pas.

Je ne suis pas fan des paysages désertiques, mais une personne de goût avait arrangé les cactus, les plantes grasses et les rochers de manière à créer l'illusion qu'un torrent sec coulait au milieu du jardin.

—Joli, commenta Bernardo.

—Quoi ?

—Les motifs, là.

Je le dévisageai, surprise qu'il ait remarqué. Cela le fit monter d'un cran dans mon estime.

—Ce ne sont que des plantes et des cailloux, lâcha Olaf.

J'ouvris la bouche pour dire quelque chose, mais Edward me prit de vitesse.

—Nous ne sommes pas là pour admirer ses talents de paysagiste. Nous sommes là pour lui parler d'un de ses paroissiens qui a été assassiné.

—Je ne crois pas que les wiccans disent « paroissiens », fit remarquer Bernardo.

Edward lui jeta un regard éloquent, et Bernardo écarta les mains comme pour dire : « Désolé. » Pourquoi Edward était-il si tendu tout à coup ?

Je fis un pas vers lui, et soudain, je le sentis aussi. C'était semblable à une vibration sur la peau et le long des nerfs. Je scrutai l'entrée de la maison. Sous le porche, je finis par trouver un pentacle en mosaïque joliment coloré, serti dans le plancher même. Il était chargé – chargé de magie.

Je touchai le bras d'Edward.

—Il vaudrait sans doute mieux que tu ne marches pas sur le paillasson, dis-je en tendant un doigt.

Il baissa les yeux et, sans discuter, fit un pas sur le côté. Alors, ses épaules crispées se détendirent de façon visible. Edward est persuadé de n'avoir pas le moindre talent psy, mais il se trompe peut-être. Une sensibilité supérieure à la moyenne de celle des humains expliquerait comment il a réussi à rester en vie toutes ces années, même en chassant des monstres.

—Je n'ai rien vu. Pourtant, j'ai regardé.

—Je n'avais rien vu non plus jusqu'à ce que je remarque combien tu étais nerveux.

—Cette femme est douée, conclut-il avant d'appuyer sur la sonnette.

J'étais d'accord.

Olaf nous dévisageait tous les deux comme s'il ne comprenait absolument pas ce qui venait de se passer.

—Un symbole de malédiction sur le porche, lui expliqua Bernardo. Ne marche pas dessus.

—Ce n'est pas une malédiction, dis-je juste avant que la porte s'ouvre.

Un homme de haute taille se tenait sur le seuil. Il avait des cheveux brun foncé presque ras, des yeux sombres, et l'air pas content de nous voir.

—Qu'est-ce que vous voulez ?

Instantanément, Edward se coula dans la peau de ce bon vieux Ted Forrester. Depuis le temps, j'aurais dû m'habituer à la facilité avec laquelle il devient quelqu'un d'autre, mais ça me met toujours un peu mal à l'aise.

—Marshal fédéral Ted Forrester, se présenta-t-il. Nous avons appelé tout à l'heure pour vérifier que Mme Billings serait chez elle. Ou plutôt, le marshal Anita Blake a appelé, dit-il avec un sourire affable.

Rien à voir avec le charme obséquieux de certains hommes : Ted exsudait juste la bonne volonté. Je connais certaines personnes chez qui cette énergie est naturelle, mais Edward, seul, est capable de l'allumer et de l'éteindre comme s'il appuyait sur un interrupteur. Du coup, je me demande souvent si, avant que l'armée lui mette la main dessus, il ne ressemblait pas davantage à Ted. Je sais, ça peut paraître bizarre, vu que Ted, c'est lui, mais ça m'intrigue quand même.

L'homme jeta un coup d'œil à la plaque d'identification d'Edward, puis leva les yeux vers nous.

—Et eux, qui sont-ils ?

Je levai mon insigne au bout de sa lanière pour le rendre encore plus visible.

—Marshal Anita Blake. C'est moi qui ai appelé Mme Billings.

—Marshal fédéral Bernardo Cheval-Tacheté, se présenta Bernardo sur le même ton jovial qu'Edward.

Derrière nous, Olaf grogna :

— Marshal fédéral Otto Jeffries.

Il brandit son insigne par-dessus ma tête et celle d'Edward, et Bernardo fit de même.

Une voix de femme s'éleva depuis l'intérieur de la maison :

—Michael, laisse-les entrer.

Le dénommé Michael conserva son air orageux, mais souleva le loquet de la moustiquaire qui nous séparait encore de lui. Avant de s'effacer devant nous, il dit à voix basse :

—Ne la perturbez pas.

—Nous ferons de notre mieux, monsieur, promit Edward.

Nous franchîmes le seuil, mais quelque chose chez Michael me poussa à me retourner pour le garder dans ma vision périphérique. Maintenant que tout le monde était à l'intérieur, je pouvais estimer sa taille à un peu plus d'un mètre quatre-vingts : légèrement plus grand que Bernardo, mais bien moins qu'Olaf.

Un instant, pendant que nous nous entassions dans le vestibule, je remarquai combien Edward faisait rase-mottes à côté des autres. Parfois, j'oublie qu'il ne mesure qu'un mètre soixante-dix. Il fait partie de ces gens qui ont

l'air plus grand que leur taille réelle – car être grand, ce n'est pas toujours une question de centimètres.

Le salon dut décevoir Bernardo autant que l'aspect extérieur de la maison. Les murs étaient peints en bleu clair ; il y avait un canapé et deux fauteuils des plus ordinaires, avec des touches d'orange et de rose dans les coussins et les bibelots. Sur la longue table basse reposaient une théière et assez de tasses pour nous tous. Je n'avais pourtant pas dit à combien nous viendrions. C'est quand même pratique, un don de clairvoyance.

Phoebe Billings était assise là, les yeux un peu rouges d'avoir pleuré, mais le sourire serein, comme si elle savait quelque chose que j'ignorais. Marianne, mon professeur, en a un tout pareil. Elle me le fait chaque fois qu'elle me regarde me débattre avec une leçon que j'ai vraiment besoin d'apprendre, mais à laquelle je résiste par pur enterrement.

Les sorcières qui sont aussi thérapeutes tiennent beaucoup à ce que vous appreniez les choses par vous-même et à votre propre rythme.

Vous les imposer trop tôt pourrait vous faire plus de mal que de bien. C'est vrai que, parfois, Marianne me rend dingue à force de me donner si peu d'indications, mais comme la patience est, selon elle, une des qualités que j'aie le plus besoin de cultiver... Elle dit que c'est bon pour moi. Personnellement, je trouve surtout ça chiant.

—Asseyez-vous, je vous en prie. Le thé est chaud.

Edward prit place sur le canapé à côté d'elle, sans se départir de son sourire de Ted, dans lequel il avait introduit une note de compassion.

—Je suis navré pour ce qui est arrivé, madame Billings.

—Appelez-moi Phoebe.

—Phoebe. Je suis Ted, et voici Anita, Bernardo et Otto.

Michael s'était posté de l'autre côté de notre hôtesse, une main sur le poignet opposé. Je sais reconnaître une posture de garde du corps quand j'en vois une. Il était soit son prêtre, soit son chien noir – même si la plupart des chapitres n'en ont plus de nos jours. Et ceux qui en ont encore en possèdent généralement deux. Les chiens noirs sont des gardes du corps qui s'occupent aussi de la protection magique du chapitre. Ils font essentiellement dans la défense spirituelle, mais autrefois, ils chassaient des croquemitaines bien tangibles. Michael m'apparaissait comme quelqu'un capable de faire les deux.

Phoebe nous dévisagea tour à tour, puis reporta son attention sur Ted.

—Qu'attendez-vous de nous... marshals ?

Elle avait légèrement hésité avant de nous appeler par notre titre.

Elle versa du thé dans les quatre tasses. Elle mit du sucre dans deux d'entre elles seulement; puis elle les fit passer à Michael en précisant à qui chacune était destinée.

Je fus la dernière à recevoir ma tasse. Ni Phoebe ni Michael ne prirent de thé. Je n'avais aucune raison de me méfier de cette femme, mais si elle ne buvait pas, je ne boirais pas non plus. Les sorcières ne sont pas toutes gentilles.

En nous voyant poser tous les quatre devant nous les tasses auxquelles nous n'avions pas touché, elle sourit comme si c'était exactement ce à quoi elle s'attendait.

—Randy n'aurait pas bu non plus. Vous êtes tous tellement soupçonneux dans la police !

Elle se tamponna les yeux et eut un petit reniflement délicat.

—Si vous saviez que nous ne boirions pas, pourquoi nous avoir servi du thé ? demandai-je.

—Considérez ça comme un test.

—Un test de quoi ?

Un début d'hostilité devait transparaître dans ma voix, car Edward me toucha discrètement la jambe - un signal pour me dire d'y aller mollo. Il est l'une des rares personnes de qui j'accepte ce genre de recommandation.

—Reposez-moi la question d'ici quelques jours, et je vous répondrai.

—Être à la fois wiccane et psy ne vous oblige pas à faire tant de mystères, vous savez.

—Vous vouliez m'interroger ? Allez-y, dit-elle d'une voix trop triste et trop sombre pour résonner dans une pièce aussi gaie.

Mais le chagrin se fiche de la couleur dont vous avez peint vos murs.

Edward recula un peu vers le fond du canapé, me permettant ainsi de voir Phoebe aussi bien que possible sans changer de place avec lui. Comme il me l'avait dit dans la voiture, il me laissait gérer. D'accord.

—À quel point Randall Sherman - Randy - était-il doué pour la magie ?

—Il était aussi compétent dans ce domaine que dans tout ce qu'il entreprenait.

Une femme émergea des profondeurs de la maison. Elle portait un plateau avec une autre tasse et une autre soucoupe. Elle avait les mêmes longs cheveux bruns que Phoebe, mais était plus jeune et plus mince. Je ne fus pas surprise lorsque la prêtresse nous la présenta comme sa fille, Kate.

—Donc, si Randy tentait de jeter un sort au milieu d'une fusillade, c'est parce qu'il avait de bonnes raisons de penser que ce serait utile ?

Kate versa du thé à sa mère et lui tendit la tasse.

—Randy ne gaspillait jamais rien. Ni ses munitions ni son énergie physique ou psychique.

Phoebe but. Bernardo l'imita en faisant un effort louable pour ne pas mater le cul de la fille comme elle retournait à la cuisine avec son plateau vide. Edward sirota lui aussi une gorgée de thé.

Phoebe nous regarda, Olaf et moi.

—Vous ne me faites toujours pas confiance ?

—Désolée, mais je suis une buveuse de café.

—Et moi, je n'aime pas le thé, ajouta Olaf.

—Kate peut vous préparer du café.

—Merci, mais ça ne sera pas nécessaire.

Je voulais l'interroger au plus vite, mais surtout, l'expérience m'avait appris que les buveurs de thé font généralement un très mauvais café.

—Pourquoi pensez-vous que Randy ait tenté de jeter un sort pendant la fusillade ?

Je jetai un coup d'œil à Edward pour lui passer la main. Moi, je ne savais pas trop ce que je pouvais révéler ou non à Phoebe Billings.

—Nous ne pouvons pas vous donner des détails sur une enquête en cours, Phoebe. Mais nous avons de bonnes raisons de croire que Randy avait bien commencé à incanter au moment où il a été tué.

—Incanter ? Vous voulez dire, à voix haute ?

—Oui.

—Randy était très doué. S'il voulait lancer une bénédiction pendant un combat, il aurait pu le faire par la pensée.

—Quel genre de sort aurait-il dû prononcer tout haut ?

Phoebe fronça les sourcils.

—Contrairement à certains sorciers, il n'avait pas besoin de ça pour se concentrer. Donc, il devait s'agir d'un enchantement très ancien. Quelque chose qu'il avait mémorisé. J'ignore ce que vous savez au sujet de notre foi, mais la plupart des rituels sont créés en vue d'un événement bien spécifique. C'est un processus très fluide. Les incantations figées relèvent davantage de la magie cérémonielle que de la Wicca.

—Pourtant, Randy était wiccan.

—C'est exact.

—Quel rituel aurait-il pu tenter d'effectuer au milieu d'une fusillade ? Qu'est-ce qui aurait bien pu le pousser à recourir à un vieil enchantement qu'il aurait mémorisé ?

—Si vous avez un enregistrement de sa voix, même partiel, je pourrai peut-être vous aider.

Je consultai Edward du regard.

—Nous n'avons rien que nous puissions vous faire écouter, Phoebe. Je suis désolé.

Bien joué : sans lui mentir, il avait évité de lui dire que nous n'avions pas d'enregistrement - contrairement à ce que j'aurais fait. C'est pour ça que je l'avais laissé répondre à ma place.

Détournant les yeux, Phoebe demanda d'une voix tremblante :

—C'est si horrible que ça ?

Et merde. Mais une fois de plus, Edward eut la bonne réaction.

—Ce n'est pas le problème, Phoebe, dit-il en lui touchant la main. C'est juste qu'il s'agit d'une enquête en cours, et que nous devons être très prudents quant aux informations que nous divulguons aux civils.

Elle scruta le visage penché vers elle, avec sollicitude.

—Vous croyez qu'un membre de mon chapitre pourrait être impliqué ?

—Et vous ? répliqua Edward très calmement comme pour dire que « oui », nous le soupçonnions, mais que nous voulions lui laisser prendre l'initiative de parler.

A sa place, j'aurais eu l'air surprise, et Phoebe aurait peut-être fait machine arrière.

Elle planta son regard dans celui d'Edward. Quelques centimètres à peine séparaient leurs deux visages, et tout à coup, la main qu'il posait sur son genou sembla prendre plus d'importance. Je sentis un picotement d'énergie qui n'avait rien à voir avec les vampires ou les métamorphes. Edward sourit et retira sa main.

—Essayer de lire psychiquement un officier de police sans sa permission est illégal, Phoebe.

—Pour répondre à vos questions, j'ai besoin d'en savoir plus que vous ne voulez m'en dire.

—Comment pouvez-vous en être sûre ? demanda-t-il gentiment.

Phoebe lui rendit son sourire et posa sa tasse de thé sur la table basse, à côté des autres.

—Je suis médium, n'oubliez pas. Je détiens les informations dont vous avez besoin, mais j'ignore de quoi il s'agit. Je sais seulement que si vous me posez la bonne question, je serai en mesure de vous révéler quelque chose d'important.

—Vous le savez psychiquement ? intervins-je.

—Oui.

Je me tournai vers mes compagnons perplexes et tentai de leur expliquer :

—La plupart des capacités psychiques sont assez vagues. Phoebe sait qu'elle détient des informations importantes pour notre enquête, mais que nous devons lui poser une question précise afin qu'elle pense à nous les fournir.

—Et elle le sait comment ? s'enquit Bernardo.

Je haussai les épaules.

—Elle ne pourrait pas vous le dire, et moi non plus. Parfois, il n'y a pas de meilleure explication que celle que je viens de vous donner.

Olaf se rembrunit.

—Ce n'était pas une explication du tout.

Je haussai de nouveau les épaules.

—C'est le mieux que je puisse t'offrir. (Je reportai mon attention sur la prêtresse.) Revenons à la question du marshal Forrester. Se pourrait-il qu'un membre de votre chapitre soit impliqué dans la mort de Randy Sherman ?

Elle secoua la tête.

—Non, répondit-elle très fermement.

—Se pourrait-il qu'un autre membre de la communauté magique de Las Vegas soit impliqué ?

—Comment pourrais-je vous répondre ? J'ignore quels sorts ont été utilisés, et pourquoi pensez-vous que Randy ait pu incanter quelque chose. Bien entendu, il y a des pommes pourries dans chaque panier, mais sans autres informations, je ne suis pas en mesure d'identifier les pouvoirs à l'œuvre.

Phoebe s'impatientait, et je ne pouvais pas lui en vouloir.

Je consultai Edward du regard.

—Etes-vous tenue par le secret de la confession ?

Elle sourit.

—Oui. La Cour suprême nous reconnaît en tant que prêtres, donc, ce que vous me direz sera couvert par la loi.

Edward jeta un coup d'œil à la haute silhouette de Michael.

—Et lui, c'est un prêtre ?

—Nous le sommes tous à partir du moment où la Déesse nous appelle.

Ça, c'était une réponse de prêtresse.

—C'est son chien noir, dis-je à sa place.

Michael et Phoebe me dévisagèrent tous deux comme si je venais de faire quelque chose d'intéressant.

—Ils disent qu'ils ignorent tout de nous, mais ils se sont renseignés avant de venir. Ils mentent.

—Michael, tu devrais savoir qu'il ne faut jamais sauter aux conclusions. (Phoebe tourna vers moi ses doux yeux bruns.) Vous vous êtes renseignés sur nous ?

Je secouai la tête.

—La seule chose que je savais avant de venir, c'est que vous étiez la prêtresse de Randy Sherman. Je vous le jure.

—Dans ce cas, comment savez-vous que Michael n'est pas mon prêtre ?

Je m'humectai les lèvres en réfléchissant.

—Il existe un lien entre tous les prêtres et toutes les prêtresses que j'ai rencontrés. Ou ils sont en couple, ou le fait de travailler magiquement en équipe crée un lien semblable entre eux. Je ne sens rien de tel entre vous et lui. Par ailleurs, tout en lui hurle « force brute », aussi bien physique que psychique. La seule personne dans un chapitre qui corresponde à cette description, c'est le chien noir.

—La plupart des chapitres n'en ont plus, contra Phoebe.

Je haussai les épaules.

—Mon professeur s'intéresse à l'histoire de son art.

—Je vois que vous portez une croix, mais est-ce le symbole de votre foi ou juste un outil de travail obligatoire ?

—Je suis chrétienne.

Phoebe eut un sourire un peu trop entendu à mon goût.

—Mais vous vous sentez limitée par certains des préceptes de l'Eglise.

Je luttai pour ne pas me tortiller.

—Je trouve son attitude vis-à-vis de mes propres capacités psychiques assez restrictive, oui.

—Et en quoi consistent vos capacités psychiques, au juste ?

J'ouvris la bouche pour répondre, mais Edward me fit un signe, et je m'arrêtai.

—Peu importe.

J'ignorais pourquoi il ne voulait pas que je révèle ma nature de nécromancienne à Phoebe, mais j'avais confiance en son jugement. La prêtresse nous dévisagea tour à tour.

—Vous êtes très proches même, pour des partenaires.

—Nous travaillons ensemble depuis des années, dit Edward.

—Il n'y a pas que ça, répliqua Phoebe. (Elle secoua la tête comme pour chasser cette pensée, puis reporta son attention sur moi. Cette fois, son regard n'avait plus rien de doux.) Posez-moi vos questions, marshal Blake.

—Si Michael quitte la pièce, nous pourrons parler plus librement, déclara Edward.

—Je ne vous laisse pas seule avec eux, dit automatiquement l'intéressé.

—Ce sont des policiers, comme Randy.

—Ils ont un insigne, mais ils ne sont pas du tout comme Randy.

—Mon chagrin me rendrait-il aveugle ?

L'expression de Michael s'adoucit.

—Je pense que oui, ma prêtresse.

—Alors, dis-moi ce que tu vois.

Il tourna son regard sombre vers nous.

—L'aura de celui-ci est noire, dit-il en désignant Olaf. Souillée par la violence et par des actes maléfiques. Si vous ne l'avez pas senti sur le pas de votre porte, c'est que le chagrin aveugle aussi votre esprit.

—Dans ce cas, sois mes yeux.

Michael pivota vers Bernardo.

—Même si celui-ci n'abrite pas de mal en son cœur, je ne lui confierai pas ma sœur.

Phoebe sourit.

—Peu d'hommes séduisants sont dignes de confiance quand il s'agit de la vertu d'une sœur.

Michael s'intéressa ensuite à Edward, me gardant pour la fin.

—Celui-ci aussi a une aura noire, mais comme Randy, ou certains soldats. Je ne voudrais pas de lui dans mon dos, mais présentement, il ne nous veut pas de mal.

Je dois admettre que mon pouls s'était accéléré. Michael tourna enfin son regard trop pénétrant vers moi, et je luttai pour ne pas m'y dérober.

—Elle, c'est une énigme. Ses boucliers sont complètement hermétiques. Je n'arrive pas à voir au-delà. Mais elle est puissante, et elle a une aura de mort.

Je ne sais pas si elle apporte la mort ou si la mort la suit ; je sais juste qu'elle plane autour d'elle comme une odeur.

—La destinée pèse lourdement sur certaines âmes, déclara Phoebe.

Michael secoua la tête.

—Ce n'est pas ça.

Il me dévisagea, et je le sentis tester mes boucliers. Après ce qui s'était passé avec Sanchez, hors de question que je les baisse de nouveau.

—Cessez de pousser sur mes boucliers, Michael, ou ça va mal se passer, menaçai-je.

—Désolé, dit-il, l'air gêné. Mais je ne connais pas beaucoup de non-Wiccans capables de me résister.

—J'ai été formée par les meilleurs.

Il jeta un coup d'œil à mes compagnons.

—Pas par eux.

—Je n'ai jamais dit que j'avais appris au sein de la police.

—Ces hommes ne sont pas des policiers. Tous les quatre, vous avez quelque chose de... pas net, quelque chose de sauvage. La seule autre fois qu'un flic m'a fait cette impression, il bossait sous couverture depuis si longtemps qu'il était presque devenu un méchant, lui aussi. Il a terminé sa mission avec les honneurs, mais il est resté marqué à vie. Cette expérience l'avait rendu plus proche des criminels que des policiers.

—Vous savez ce qu'on dit : une des raisons qui fait que nous sommes doués pour attraper les méchants, c'est que nous arrivons à penser comme eux, fis-je valoir.

—La plupart des flics y arrivent. Mais il y a une grosse différence entre réfléchir comme un méchant et en être un. (Il nous dévisagea tous.) Vos insignes sont vrais, mais c'est l'équivalent d'une laisse mise à un tigre. Ça ne change rien à sa nature ni à la vôtre.

Ce qui était beaucoup trop proche de la vérité à mon goût.

CHAPITRE 56

Michael refusa de nous laisser seuls avec Phoebe. Il nous jugeait trop dangereux. Nous posâmes quelques questions, mais Edward ne voulait pas parler de la mâchoire écrasée et de certains autres détails, de sorte que c'était comme tâtonner dans une pièce complètement obscure. Nous savions que ce que nous cherchions se trouvait quelque part là-dedans, mais faute de la moindre lumière, nous risquions de ne jamais le trouver.

J'étais persuadée que Phoebe savait quelque chose, mais que seule la bonne question pourrait déverrouiller cette information cruciale. Elle ne pouvait pas nous dire ce qu'elle ignorait que nous avions besoin de savoir - ou quelque chose dans ce goût-là. Ce fut l'un des interrogatoires les plus frustrants auquel j'aie jamais participé, même si je laissai Edward prendre les choses en main avant de perdre totalement patience.

Si j'avais été seule, aurais-je raconté à Phoebe tout ce que je pensais qu'elle avait besoin de savoir ? Peut-être. Je lui aurais certainement révélé des informations que la police ne souhaitait pas communiquer à une civile. Cela faisait-il de moi un mauvais flic ? Possible. Cela faisait-il d'Edward un meilleur flic que moi ? Probablement.

J'en étais à faire les cent pas au fond de la pièce. Phoebe était une pratiquante ; pour ce que nous en savions, Michael ou elle pouvaient très bien être impliqués dans cette affaire. Ça me semblait peu plausible, mais... Pourtant, je lui aurais parlé. J'étais en train de me prendre la tête inutilement, et ça ne me ressemblait pas. Si ce n'était pas moi, alors qui... ? Ce fut alors que je sentis sa présence. Impossible de s'y méprendre.

—Il y a un vampire dehors, lançai-je.

J'entendis mes compagnons dégainer, et je fis de même, mais...

—Gentil ou méchant ? demanda Bernardo.

Je me tenais devant la grande baie vitrée aux rideaux fermés. Edward s'approcha de moi et chuchota :

—Tu peux nous dire qui c'est ?

Je posai ma main gauche sur le rideau, le plaquant contre la vitre, qui était derrière, et me concentrai sur l'énergie dont j'éprouvais la pression. Je pouvais essayer de la repousser ou m'ouvrir juste assez pour la goûter. J'étais à peu près certaine qu'il s'agissait de Fatal, car il n'avait pas tenté de me cacher sa présence. Or, Vittorio était capable de se dissimuler non seulement à mes perceptions, mais aussi à celles de Max. Mon radar ne l'aurait certainement pas détecté.

Mais mieux valait en être sûre. Aussi, me projetai-je vers ce pouvoir froid comme le souffle exhalé par une tombe. Je palpai cette énergie et lui trouvai un petit goût de Jean-Claude. Tous les vampires qui lui étaient liés en gardent une trace dans leur signature énergétique, pareil à un parfum d'épice sur leur peau. Mon pouvoir reconnut Fatal - une présence si intense que j'aurais dû écrire son nom en majuscules. Je sentis le vampire lever les yeux, comme s'il pouvait me voir planer dans les airs au-dessus de lui. Si ça avait été Jean-Claude, j'aurais pu regarder à travers ses yeux ; mais c'était Fatal, et je ne pouvais que le sentir.

—C'est lui, dis-je tout bas à Edward.

Plus haut, je voulus ajouter : « C'est bon, il est de notre côté », mais je m'interrompis avant d'avoir prononcé la première syllabe. Un pouvoir différent venait de s'engouffrer dans l'ouverture de mes boucliers, celle que j'avais faite pour identifier le vampire. J'avais complètement oublié Michael. J'avais oublié qu'il était psy et que sa prêtresse lui avait ordonné de sonder mes capacités.

Un instant, je restai paralysée métaphysiquement, incapable d'expulser le sorcier. Il aurait dû être très simple pour moi de lui claquer la porte au nez ; au lieu de ça, quelque chose dans son pouvoir élargissait l'ouverture. Ce n'était plus l'entrebâillement d'une porte, mais l'entrée d'un tunnel assez large pour laisser passer un 38 tonnes. Je pouvais défendre une porte, mais cette ouverture-là était trop large. Et il faisait trop sombre à l'intérieur.

L'obscurité bouillonnante déferla vers moi. Elle m'apparut tel un nuage de ténèbres prêt à se déverser dans l'ouverture béante. Michael se tenait à mes côtés dans cette vision - si « vision » était le terme exact. Lui aussi, il perçut le danger. Il ne perdit pas de temps à me demander: « Qu'est-ce que c'est ? » Au lieu de ça, il agit. Il était le chien noir, et il fit son boulot. Une coutume ancestrale veut qu'on ne laisse rien ni personne faire du mal à un invité en sa demeure.

Une lueur dorée apparut dans les mains de Michael et grandit tel un éclair, formant une lame. Cette épée flamboyante à la main, il fit face à l'obscurité déferlante. Une ombre le surplombait, si tant est qu'une ombre puisse irradier. Elle était plus grande que lui, et comme l'obscurité se dressait pour engloutir toute la pièce dans laquelle nous devions nous trouver, l'ombre se précisa. L'espace d'un instant, j'entrevis d'immenses ailes ardentes.

Ma première pensée fut : *Un démon* ! Je raisonnai que c'était juste un réflexe. Je connaissais l'aura des entités démoniaques, et ça n'en était pas une. C'était un pouvoir brut, mais bien réel, un feu destructeur, mais saint, que seuls les impies avaient à redouter. Pourtant, il fallait une foi solide pour se tenir aussi proche de ses flammes sans trembler. Ma foi l'était-elle suffisamment ? En quoi croyais-je tandis que l'obscurité se dressait comme une lame de fond et que Michael l'attendait, une épée à la main et l'ombre d'un ange dans le dos ?

Enfin, la lumière se fit dans mon esprit. *Michael, Evidemment.*

Il se dressait entre moi et les ténèbres. Je ne pouvais pas le laisser les affronter seul. Je me rapprochai de lui et de cette ombre radieuse en récitant :

« Saint Michel archange, défendez-nous dans le combat... (Les flammes s'intensifièrent contre l'obscurité.) *Soyez notre soutien contre la perfidie et les embûches du démon.* (C'était la même réaction que celle des objets saints qui s'embrasent quand votre foi est la seule protection qui vous reste contre les vampires.) *Que Dieu réprime son audace ! Telle est notre humble prière. Et vous, Prince de la milice céleste...* (Il me semblait voir la source de toute cette radiance brûler devant moi.) *Par la vertu divine, refoulez en enfer Satan... »*

J'étais à la lisière de ces ailes ardentes, et un instant, j'hésitai. Les ténèbres continuaient à grandir face à Michael et à son épée. Je n'avais que quelques secondes pour me décider. Qui étais-je De quel côté étais-je ? Restais-je assez pure pour pénétrer dans cette lumière ?

La voix de Marmée Noire résonna dans ma tête, ou peut-être émana-t-elle de l'obscurité alentour.

—Tu portes en toi un bout de moi, nécromancienne. Si tu entres dans les flammes de Dieu, tu seras détruite comme n'importe quel vampire.

Avait-elle raison ?

Puis Michael fit un pas pour se placer de nouveau sur le chemin des ténèbres. Il fit face à ce sombre raz-de-marée qui lui avait laissé une chance de se dérober. Sans même réfléchir, je m'avançai vers lui parce qu'il tentait

d'intercepter le coup qui m'était destiné, d'encaisser les dégâts à ma place et de subir le sort qui aurait dû être le mien. Je ne pouvais pas le laisser faire. Alors, je pénétrai dans la radiance, m'attendant à être aveuglée.

Mais ce ne fut pas ce qui se produisit. Ce fut comme si le monde s'était changé en lumière. Je ne voyais plus qu'elle, oscillante et vivante autour de moi. Bien sûr, l'homme qui se tenait devant moi était réel, et le feu aussi, mais...

—Nécromancienne, aide-moi !

Je ne comprenais pas ce qu'elle voulait, et ça n'avait pas d'importance. Le mal ment toujours. Je finis ma prière :

«... Et les autres esprits mauvais, qui sont répandus dans le monde pour perdre les âmes. Amen. »

Le pouvoir qui nous enveloppait prit une inspiration, comme vous ou moi avant de souffler une bougie. Et quand il la relâcha, ce fut comme si nous nous tenions au point zéro d'une explosion nucléaire. La réalité se fragmenta puis se reforma. Je m'attendais presque à trouver la maison détruite autour de nous, mais nous étions toujours plantés au milieu du salon de Phoebe Billings, clignant des yeux. Les tasses de thé n'avaient même pas bougé.

Edward se tenait tout près de nous, mais Phoebe l'empêchait d'approcher davantage.

—Attendez, lui disait-elle. Michael sait ce qu'il fait.

Comme dans la « vision », je me tenais derrière le chien noir. Il n'avait plus d'épée flamboyante à la main, mais quelque chose me disait qu'elle réapparaîtrait, s'il en avait besoin.

Il se tourna vers moi et me dévisagea de ses yeux sombres. Au fond de ses prunelles marron foncé, je crus voir briller une flamme, une flamme sans rien de commun avec le pouvoir des vampires.

—Anita, parle-moi, réclama Edward.

—Je vais bien, Edward, grâce à Michael.

J'aurais dû dire : « Grâce aux deux Michael. » Dès que je trouverai une église, j'entrerai pour brûler un cierge à la gloire de l'archange. Je lui devais bien ça.

—Je voudrais que quelqu'un m'explique ce qui vient de se passer, dit-il sur un ton coléreux.

—Qu'as-tu vu au juste ?

—Tu as levé les yeux vers quelque chose d'invisible pour moi, mais qui t'a foutu une trouille bleue. Puis il est venu se mettre devant toi. (Du pouce,

Edward désigna Michael.) J'ai voulu vous rejoindre, mais Phoebe m'a dit que ça n'était pas un problème que je pouvais résoudre avec un flingue.

—Elle avait raison.

—Puis tous les objets saints de la pièce ont explosé en flammes.

—Tu veux dire qu'ils se sont mis à briller très fort.

—Non, non. Ils ont explosé en flammes. Brûlé, si tu préfères.

—Bernardo a paniqué et a jeté sa croix, ajouta Olaf.

Je levai les yeux vers lui. Je faillis lui demander comment il conciliait sa foi avec ses activités de tueur en série, mais je m'abstins. Plus tard, peut-être, si j'avais envie de l'asticoter.

—Tout de suite après, lança Bernardo, qui était le seul à se tenir à l'écart, j'ai commencé à voir... des choses.

—Quoi donc ? le pressai-je.

—De la lumière. De l'obscurité. (Il me regardait fixement depuis le bord du divan.) Et puis ce... ce truc...

Il semblait pâle et ébranlé.

Je voulus demander : « Que ! truc ? », mais Michael me toucha le bras. Je le dévisageai. Il secoua la tête. J'acquiesçai. D'accord, je ne chercherais pas à savoir ce que Bernardo avait vu. De toute évidence, ça lui avait foutu une trouille bleue. Il avait le droit de garder ça pour lui. Ou bien il finirait par nous en parler, ou bien il irait se bourrer la gueule pour tenter d'oublier. Ce n'est pas tous les jours qu'on contemple des démons et des anges. D'accord : techniquement, Marmée Noire n'est pas un démon, mais c'est une entité maléfique.

—Quelle est cette chose qui vous traque ? s'enquit Michael.

—Vous l'avez vue.

—Oui, mais elle ne ressemble à rien de ce que je connais.

Je levai les yeux vers lui.

—Vous vous êtes interposé entre elle et moi, deux fois, sans savoir ce qu'elle était ou ce qu'elle risquait de vous faire ? demandai-je sans parvenir à masquer ma stupéfaction.

Michael hocha la tête.

—Je suis le chien noir, le gardien du cercle. Vous êtes notre invitée, et il ne sera fait aucun mal à une personne sous ma protection.

—Vous ne vous rendez pas compte de ce qu'elle aurait pu vous faire.

Il eut le sourire d'un vrai croyant.

—Elle n'aurait pas pu me toucher.

—Vous parlez de... ?

Edward hésita.

—Marmée Noire, confirmai-je.

—La Mère de Toutes Ténèbres, ajouta Phoebe.

—Oui.

—Il ne faut pas toujours craindre la déesse noire. Parfois, elle apporte l'apaisement.

—Marmée Noire n'est pas une déesse, à ma connaissance. Et si elle l'est, croyez-moi, elle n'a aucun côté positif.

—Ce n'était pas une énergie divine, affirma Michael.

—Vous ne l'avez pas vue ? demandai-je à Phoebe.

—Je l'ai sentie. Mais j'étais occupée à réparer les dégâts de nos sceaux de protection pour qu'aucune autre entité ne s'engouffre dans la brèche. Je savais que Michael veillerait sur vous et chasserait cette intruse.

—Vous avez drôlement confiance en lui.

—Vous l'avez vu armé et prêt à se battre, marshal. Pensez-vous que ma confiance soit mal placée ?

Je revis Michael avec son épée flamboyante et l'ombre de ces ailes radieuses. Je secouai la tête.

—Non, vous avez raison.

—Que quelqu'un me raconte ce qui s'est passé, s'impatienta Edward. Tout de suite.

—J'ai baissé mes boucliers pour voir si le vampire qui venait d'arriver était des nôtres, et Michael a tenté de sonder mon pouvoir en agrandissant l'ouverture.

—Tu veux dire, comme Sanchez tout à l'heure.

—Oui.

—Je n'ai pas délibérément endommagé vos boucliers, se défendit Michael.

—Je vous crois. Mais du coup, la Mère de Toutes Ténèbres a de nouveau tenté de me bouffer, expliquai-je à Edward. Heureusement, Michael a pu l'en empêcher et la chasser.

—Il l'a renvoyée en enfer ? demanda Bernardo, toujours visiblement secoué.

Je secouai la tête.

—Je ne pense pas. Il l'a juste chassée d'ici.

—Comment a-t-elle fait pour franchir nos sceaux ? interrogea Michael.

—Je crois que je porte un petit morceau d'elle en moi, avouai-je. Vous l'avez laissé entrer en même temps que moi.

—Votre aura n'est pas maléfique, marshal.

—Elle m'a fait quelque chose tout à l'heure. Ça a perturbé mes capacités psychiques et, d'une façon ou d'une autre, ça ma ouverte à elle.

—Je crois que nous pouvons vous aider. Et j'adorerais que vous nous parliez d'elle, que vous nous racontiez comment vous avez attiré son attention.

—Nous n'avons pas le temps, Anita, intervint Edward.

—Je sais.

—Les ténèbres ont tenté de la dévorer deux fois le même jour, objecta Olaf. Si Anita n'apprend pas à se protéger contre elles, elle finira par se faire bouffer toute crue.

Edward et moi le dévisageâmes.

—Qu'est-ce que tu as vu ou senti, au juste ? demandai-je.

—Pas grand-chose.

—Dans ce cas, pourquoi est-ce toi qui m'encourages à essayer de résoudre un problème qui t'échappe ?

—Marmée Noire te veut, Anita. Je sais ce que c'est d'être obsédé par quelqu'un ou quelque chose.

Il me fixait de ses yeux caverneux, et je luttais pour ne pas me dérober. Je n'arrivais pas à décider ce qui me perturbait le plus, de l'intensité de son regard ou de l'absence de toute autre émotion que ce besoin dévorant, que je lisais dans ses yeux.

—Elle t'a choisie comme victime, et elle finira par t'avoir... à moins que tu ne puisses réparer ce qu'elle a abîmé en toi, te protéger mieux ou la tuer la première.

J'eus un rire sans joie.

—Tuer la Mère de Tous les vampires ? Ça ne me paraît guère faisable.

—Pourquoi ?

Je fronçai les sourcils.

—Si elle peut me manipuler ainsi à des milliers de kilomètres de distance, je ne veux pas savoir ce dont elle est capable en face à face. La proximité décuple tous les pouvoirs vampiriques.

—Une bombe incendiaire pourrait faire l'affaire.

Je scrutai le visage d'Olaf, tentant d'y trouver quelque chose que je puisse comprendre, mais son expression était presque aussi indéchiffrable pour moi que celle des métamorphes sous leur forme intermédiaire.

—Il faudrait qu'on se trouve dans la même ville toutes les deux, et ce serait déjà trop près. Et puis, je n'y connais rien en bombes.

—Moi, si.

Je pigeai enfin.

—Tu proposes de m'accompagner ?

Il acquiesça simplement.

—Et merde ! jura Edward.

Je le regardai en secouant la tête.

—Je ne te demanderai pas de venir avec nous.

—Je ne peux pas te laisser partir seule avec lui à la recherche de Marmée Noire, dit-il comme si c'était une évidence et un fait entendu.

J'agitai les mains comme pour effacer quelque chose dans les airs devant moi.

—Mais je ne compte pas y aller ! Aucun de nous ne s'approchera d'elle.

—Si tu ne la tues pas la première, c'est elle qui te tuera, insista Olaf.

—Vous croyez vraiment que c'est une bonne idée de parler de ça devant témoins ? lança Bernardo, qui nous avait enfin rejoints.

Nous regardâmes Michael et Phoebe comme si nous avions oublié leur présence. Ce qui était plus ou moins mon cas. Edward, lui, n'oublie jamais rien, mais quand il reporta son attention sur moi, je vis une lueur de culpabilité dans ses yeux. Je ne l'avais jamais vu éprouver ce genre de sentiment, à part pour Donna et les enfants. Je posai doucement une main sur son bras.

—Que tu meures en essayant d'éliminer Marmée Noire ne m'aurait pas aidée. Je me serais retrouvée seule avec ces deux-là, et je n'aurais pas été plus avancée.

Cela me valut presque un sourire.

—Mais si j'avais réussi, tu serais en sécurité.

Je lui agrippai le bras très fort.

—Ne commence pas à imaginer ce qui aurait pu être, Edward. Tu n'es pas doué pour ça. Dans des circonstances pareilles, nous devons nous raccrocher à la réalité et à nos certitudes.

Cette fois, il sourit pour de bon.

—Venant de Melle « je-me-demande-toujours-si-j'ai-fait-le-bon-choix », ça me touche beaucoup.

—Etes-vous en train de dire que cette entité possède un corps de chair dans notre monde ? lança Michael.

Je réfléchis avant d'acquiescer.

—J'ai vu son corps à l'endroit où elle repose, donc, oui.

—Je croyais que vous ne vous étiez jamais trouvée physiquement près d'elle ?

—Seulement dans mes rêves et mes cauchemars.

Une petite musique se mit à jouer *WildboysAz* Duran Duran. Je mis un moment à percuter que c'était mon téléphone. Je le sortis maladroitement de ma poche, me jurant de choisir une autre chanson et d'obliger Nathaniel à remplacer ma sonnerie.

—Anita, dit Fatal, tu vas bien ?

—Oui.

—On t'oblige à me dire ça ?

—Non, non. Je te jure qu'il n'y a pas de problème.

—Je ne peux pas entrer. Je ne peux même pas m'avancer sous le porche.

Fatal avait l'air effrayé ; or, je ne l'avais jamais vu avoir peur, sinon pour la vie de son frère.

—Tu n'as pas besoin de le faire. Attends-nous dehors, comme convenu ; on te rejoint dans un petit moment.

—J'ai senti la Mère de Toutes Ténèbres, puis...

Il ne sut pas comment achever sa phrase. Je faillis m'en charger à sa place, mais Fatal était un vampire, et il avait été témoin de la manifestation d'un archange. Je voulais savoir ce qu'il avait senti exactement.

—Quand je suis arrivé, reprit-il enfin, j'aurais pu entrer dans cette maison sans invitation. Maintenant, je n'oserais plus. Elle brille comme si elle était sanctifiée.

—La prêtresse a dû reconstruire ses boucliers pour bloquer Marmée Noire, expliquai-je.

—S'il se passe quoi que ce soit là-dedans, je ne pourrai pas t'aider.

—Il ne se passera rien, Fatal, je te le promets.

—Je sais qu'Edward est avec toi, mais je suis ton garde du corps, Anita. Jean-Claude m'a chargé de veiller sur toi. Si tu meurs, il nous tuera, mon frère et moi. Il commencera probablement par Vérité, et il me forcera à regarder avant de s'occuper de moi. Mais je suis incapable de te rejoindre. Merde.

—Non, ça, c'est ma réplique.

—Je ne plaisante pas, Anita !

—Écoute, je suis désolée que tu ne puisses pas franchir les sceaux de Phoebe, mais tout le monde est indemne, et même si tu avais été là, tu n'aurais rien pu faire contre Marmée Noire.

—Justement. Je l'ai vue. Elle était comme une tempête noire sur le point de s'abattre sur la maison. Elle ne m'a prêté aucune attention, mais j'ai senti son pouvoir. Toutes les armes du monde ne suffiront pas à l'arrêter.

—Mais la magie, si.

—Les boucliers de cette prêtresse sont-ils une protection efficace ?

—Peut-être.

—Dans ce cas, ils doivent empêcher tous les vampires de passer. Mais selon Jean-Claude, Vittorio a des métamorphes à sa disposition.

—C'est à peu près certain, oui.

—Donc, il faut qu'on soit près de toi pour te protéger.

—Ce serait mieux.

—Mais il faut aussi qu'on maintienne la Mère de Toutes Ténèbres à distance. Comment faire les deux ?

Le fait qu'il me pose la question n'était pas bon signe.

—Les loups, répondis-je enfin.

—Hein ?

—Les loups. Marmée Noire ne contrôle pas les loups, seulement les félins.

—Et les hyènes ?

—Aucune idée. Je ne me suis servie que des loups jusqu'ici.

—Nous n'avons que Graham.

—Il nous en faudrait d'autres.

—Je vais appeler Requiem et voir ce qu'il peut faire.

Fatal raccrocha. Je me tournai vers les autres.

—Non, je ne vais pas vous expliquer, les prévins-je. Je ne saurais même pas par où commencer.

—Vous portez quelque chose qui était censé vous aider contre les ténèbres, fit remarquer Phoebe.

Je faillis toucher le médaillon qui pendait à mon cou, mais je suspendis mon geste presque aussitôt. Phoebe sourit.

—C'est vrai, concédai-je. Mais ça n'a pas d'importance puisque, apparemment, ça a cessé de fonctionner.

—Si vous voulez bien me permettre d'y jeter un coup d'œil, je pense qu'il a juste besoin d'être nettoyé et rechargé.

Je dus faire une drôle de tête, car elle ajouta :

—La personne qui vous a appris à dresser des boucliers assez hermétiques pour empêcher Michael d'entrer vous a sûrement appris ça aussi.

— Elle a essayé, mais je ne fais guère confiance à la quincaillerie.

Phoebe sourit de nouveau.

—Pourtant, vous portez ce bout de métal autour du cou.

Je ne savais pas si elle parlait de ma croix ou du médaillon, mais dans un cas comme dans l'autre, elle marquait un point.

—Vous avez raison. Mon professeur m'a parlé des pierres et de ce genre de trucs. C'est juste que je ne crois pas à leur pouvoir.

—Certaines choses n'ont pas besoin de votre foi pour fonctionner, marshal.

—J'ai des trucs sur moi, Anita, dit Bernardo. Je ne peux pas t'expliquer comment, mais ça fonctionne.

—Des pierres ? Il acquiesça.

—Elles sont censées vous aider à repérer votre proie, expliqua Phoebe. Quand vous avez ôté votre croix, vous vous êtes donc retrouvé capable de voir dans le monde des esprits, mais sans protection contre lui.

Bernardo haussa les épaules.

—J'ai eu exactement ce que je réclamais. Le problème, c'est que je ne me rendais pas compte de ce dont j'avais réellement besoin.

Je le dévisageai. Il avait remis sa croix, mais la peau autour de ses yeux restait crispée. Quoi qu'il ait vu de Marmée Noire, ça lui avait flanqué une sacrée trouille.

—Je n'imaginais pas que tu sois amateur de grigris.

—Tu l'as dit toi-même, Anita : la plupart d'entre nous n'ont pas tes dons pour percevoir et contrôler les morts. Toute aide extérieure est bonne à prendre.

Je regardai Edward.

—Et toi, tu as des grigris ?

Il secoua la tête.

Je regardai Olaf.

—Et toi ?

—Pas de pierres ni de magie.

—Quoi, alors ?

—Ma croix a été bénie par un très saint homme. C'est sa foi qui la fait brûler, pas la mienne.

—Sans ça, elle ne fonctionnerait pas ? demandai-je. Je le regrettai presque aussitôt.

—Le très saint homme en question m'a dit que j'étais damné, et qu'une infinité de « Je vous salue Marie » ne suffirait pas à me sauver.

—N'importe qui peut être sauvé.

—Pour que Dieu te pardonne, tu dois d'abord te repentir, dit Olaf en me faisant sentir tout le poids de ses yeux caverneux.

—Et tu ne te repens pas, devinai-je.

—Non.

Pourtant, il portait la croix bénie par un très saint homme, et elle fonctionnait pour lui. Si j'y réfléchissais une minute, ce manque de logique flagrant me donnait mal à la tête. Mais au final, la foi n'est pas toujours une question de logique. Parfois, il faut juste s'en remettre à elle les yeux fermés et oser se jeter dans le vide.

—Tu l'as tué ? demanda Bernardo.

Olaf tourna la tête vers lui.

—Pourquoi je l'aurais tué ?

—Pourquoi tu ne l'aurais pas fait ? répliqua Bernardo.

Olaf parut réfléchir un moment avant de répondre :

—Je n'en avais pas envie, et personne ne m'avait payé pour ça.

C'était du Olaf tout craché. Il ne s'était pas abstenu de tuer le saint homme parce que ça aurait été mal, mais parce que ça ne l'amusait pas et que ça ne lui aurait rien rapporté. Même à son niveau le plus perturbant, Edward n'aurait pas raisonné ainsi.

—Nous parlons trop librement devant vous, dit Edward à Phoebe, les sourcils froncés. Pourquoi ?

—Peut-être vous sentez-vous à l'aise en notre compagnie.

Il secoua la tête.

—Vous avez placé un sort permanent sur cette pièce, ou sur toute la maison.

—Il vise juste à ce que les gens puissent parler librement ici, s'ils le désirent. Apparemment, vos amis en éprouvent le besoin, et vous non.

—Je ne crois pas que se confesser fasse du bien à l'âme.

—Moi non plus, répliqua calmement Phoebe. Mais ça peut débloquer certaines choses coincées en vous, ou aider à apaiser votre esprit.

Edward secoua la tête et reporta son attention sur moi.

—Si tu veux qu'elle fasse quelque chose à ton médaillon, donne-le-lui. Il faut qu'on y aille.

Je sortis ma deuxième chaîne de mon gilet pare-balles et de mes fringues. Au début, je portais le médaillon sur la même chaîne que ma croix, mais souvent, j'avais besoin de laisser celle-ci dehors, et j'avais fini par me lasser qu'on me demande la signification du médaillon. L'image embossée sur le métal est celle d'un félin à plusieurs têtes ; en regardant bien, on peut distinguer des rayures et des symboles, sur le pourtour. J'ai essayé de le faire passer pour une médaille sainte, mais il a vraiment l'air trop... sauvage.

Je le tendis à Phoebe, qui prit prudemment la chaîne entre deux doigts.

—Il est très ancien, commenta-t-elle.

Je hochai la tête.

—Le métal est tellement mou qu'il plie quand on force dessus, et même un peu sous l'effet de la chaleur corporelle.

Phoebe se dirigea vers la porte par laquelle sa fille était entrée avec le thé. Je m'attendais à ce qu'elle m'entraîne jusqu'à son autel, mais elle s'arrêta dans une petite cuisine décorée de couleurs vives. Kate n'était nulle part en vue.

Comme si je m'étais étonnée à voix haute, Phoebe expliqua :

—Kate avait un rendez-vous galant. Je lui ai dit qu'elle pourrait partir après avoir servi le thé.

—Donc, elle a loupé le spectacle métaphysique.

—Oui, mais les gens du quartier qui sont sensibles au surnaturel ont pu sentir quelque chose. Il est impossible d'invoquer un bien et un mal si intenses sans que les psys alentour s'en aperçoivent.

—En général, moi, je ne sens rien, avouai-je.

—Parce que vous n'essayez pas. Le spectacle de tout à l'heure a dû alerter soit ceux qui n'ont aucune formation et qui sont incapables de se protéger, soit ceux qui sont formés et qui guettent ce genre de chose.

Je secouai la tête.

—On est là pour que vous me fassiez un cours magistral, ou pour que vous nettoyiez mon médaillon ?

—Quelle impatience !

—Je sais, je dois faire un effort pour me maîtriser.

Phoebe sourit et se tourna vers l'évier.

—Dans ce cas, je ne vais pas vous faire perdre davantage de temps.

Elle tourna le robinet et, les yeux fermés, leva son visage vers quelque chose que je ne pouvais ni voir ni sentir. Puis elle passa le médaillon et sa chaîne sous l'eau courante. Elle referma le robinet, prit le médaillon entre les mains et ferma de nouveau les yeux. Quelques secondes s'écoulèrent.

—Voilà, il est propre et prêt à l'emploi.

Je la regardai fixement. Elle éclata de tire.

—Quoi, vous vous attendiez à ce que je le pose sur l'autel et que je vous emmène danser nue au clair de lune ?

—J'ai vu mon professeur nettoyer des bijoux. Elle fait appel aux quatre éléments : la terre, l'air, l'eau et le feu.

—Je voulais essayer de procéder d'une façon que vous pourriez reproduire par la suite.

—Vous voulez dire, en lavant les mauvaises ondes sous l'eau du robinet ?

—Il faut la laisser couler un peu en pensant : « Toute eau est sacrée. » Vous savez sûrement que l'eau courante est une barrière naturelle contre le mal.

—Je n'ai jamais constaté qu'un vampire ne puisse pas traverser un cours d'eau pour m'atteindre. Et j'ai déjà vu des goules patauger dans une rivière.

—Peut-être faut-il, comme avec la croix, que vous soyez convaincue du pouvoir de la rivière.

—Pourquoi l'eau ne réagit-elle pas comme les pierres, qui fonctionnent toutes seules ?

—Pourquoi l'eau réagirait-elle comme les pierres ?

Marianne aussi fait ça de temps en temps : me renvoyer mes questions ainsi que nous le ferions si nous nous livrions un match de ping-pong. J'ai toujours trouvé ça agaçant, mais j'ai appris à jouer.

—Pourquoi ne le ferait-elle pas ?

Phoebe sourit.

—Je comprends pourquoi vous avez si vite et si bien combiné votre pouvoir avec celui de Michael. Vous avez tous les deux un petit côté exaspérant.

—Vous n'êtes pas la première à me le dire.

Elle sécha soigneusement le médaillon à l'aide d'un torchon propre, puis me le rendit.

—Ça ne fonctionne pas comme votre croix, marshal. Ce n'est pas un objet qui repousse automatiquement les créatures mauvaises. Il est neutre. Comprenez-vous ce que ça signifie ?

Je laissai la chaîne s'enrouler au creux de ma paume.

—Ça signifie qu'il n'est ni bon ni mauvais. Telle une arme à feu. Tout dépend des intentions de la personne qui appuie sur la détente.

—C'est un peu ça, oui. Mais je n'avais encore rien vu de pareil. Et si vous me connaissiez, vous sauriez que je ne dis pas souvent ça.

Je regardai l'éclat terne du métal dans ma main.

—On m'avait dit que ça maintiendrait Marmée Noire loin de moi.

—Et que vous avait-on dit d'autre à son sujet ?

Je réfléchis et secouai la tête.

—Rien.

—La personne qui vous l'a donné l'ignorait peut-être, mais de la même façon qu'il éloigne la Mère de Toutes Ténèbres, ce médaillon peut appeler d'autres créatures à vous.

—Quel genre de créatures ?

—Il a une énergie très animalière, presque chamanique, mais pas tout à fait non plus.

Je voulais demander à Phoebe si c'était à cause de lui que les tigres venaient à moi, que je me sentais attirée par eux. L'interroger ainsi serait-ce lui donner trop d'informations ?

—Pourquoi m'avez-vous demandé si Randy était doué ?

J'avais envie de lui dire. Elle avait raison : ce serait beaucoup plus productif de faire appel aux compétences des spécialistes locaux. Mais ce n'était pas à moi d'en décider. Edward avait plus l'habitude que moi de ce genre d'affaire ; je m'inclinais devant son expertise. Que pouvais-je dire de non compromettant ?

—Les méchants n'ont pas essayé de le tuer tout de suite. Leurs premiers coups semblaient destinés à le faire taire. C'était un professionnel entraîné, en tenue de combat complète. Cela seul justifiait qu'on tente de l'éliminer, mais ses adversaires, quels qu'ils soient, ont eu plus peur de ce qu'il pouvait dire que de toutes ses armes et de tout son équipement.

—Vous m'avez interrogée au sujet d'un sort, mais je n'en vois aucun qui aurait forcé Randy à incanter à voix haute. Vous avez vu faire Michael. Il n'a pas eu à émettre le moindre son.

—Oui, mais il faut beaucoup de concentration pour procéder ainsi, n'est-ce pas ? Randy a peut-être eu du mal à la mobiliser au beau milieu d'une fusillade, suggérai-je.

Phoebe parut réfléchir.

—Je ne sais pas trop. Je n'ai jamais essayé de tisser un enchantement pendant qu'on se battait autour de moi. Mais nous avons des frères et des sœurs dans l'armée. Je peux leur envoyer un mail pour leur poser la question.

—Demandez-leur simplement s'ils ont déjà tenté d'utiliser leur magie pendant un combat. Ne leur donnez pas de détails.

—C'est promis.

En avais-je trop dit ? Il me semblait que non.

—Supposons qu'ils vous répondent qu'ils ne peuvent pas jeter un sort en silence, comme d'habitude. Contre quel genre d'adversaire susceptible d'attaquer une équipe du SWAT, Randy Sherman aurait-il pensé qu'un sort prononcé à voix haute puisse être plus efficace que des balles en argent ?

—Vous êtes certaine qu'il s'agissait de balles en argent ?

—Ça fait partie de l'équipement standard que les membres du SWAT doivent avoir constamment sur eux, au cas où un des méchants s'avérerait être un vampire ou un métamorphe. Ils accompagnaient un exécuteur de vampires ; ils avaient forcément des munitions en argent.

—Mais vous n'avez pas vérifié.

Je secouai la tête.

—Je le ferai. Mais j'ai vu ces gars à l'œuvre ; ils ne commettraient pas une erreur aussi énorme.

Elle acquiesça.

—Randy ne l'aurait certainement pas commise, lui.

—Vous n'avez pas répondu à ma question, Phoebe.

—Je réfléchissais.

Elle fronça les sourcils et avança légèrement la lèvre inférieure. On aurait dit un tic dont elle avait presque réussi à se débarrasser. Je me demandai si c'était un signe qui la trahissait - si ça voulait dire qu'elle mentait, ou qu'elle était plus nerveuse qu'elle ne l'aurait dû. Se pouvait-il qu'elle ait un lien avec toute cette affaire ? Oui, évidemment, mais quelque chose clochait. D'un autre côté, sa magie et tous les enchantements placés sur sa maison affectaient ma réaction vis-à-vis d'elle. Merde. J'aurais voulu ne pas penser à ça, ou y penser plus tôt. Mon insouciance indiquait que quelqu'un manipulait mon esprit, une fois de plus.

—Les démons. Certains esprits maléfiques, comme vous avez pu le constater avec votre Mère de Toutes Ténèbres, répondit-elle enfin. Une ombre passa sur son visage.

—Vous venez de penser à quelque chose.

Elle secoua la tête.

—Non, c'est juste que... ça pourrait être quasiment n'importe quoi. Vous ne m'avez même pas dit comment ces choses avaient fait taire Randy. En le bâillonnant, ou en lui causant des dommages physiques susceptibles de l'empêcher de parler, j'imagine.

Honnêtement, pour nous être d'une aide significative, elle avait besoin d'en savoir davantage. Mais Edward m'avait expressément demandé de ne rien lui dire. Crotte.

—Je sais que vous ne me faites pas confiance, marshal.

—Pourquoi vous ferais-je confiance ? Cette maison est imprégnée de magie au point qu'elle a presque fait évaporer notre cynisme naturel. Nous avons déjà parlé plus librement devant vous que nous ne l'aurions dû.

—Le cynisme n'est pas toujours compatible avec l'étude et la pratique de la magie.

—Mais dans la police, il est indispensable.

—Je n'ai pas protégé ma maison dans l'idée que des représentants de la loi viendraient m'interroger un jour.

—Certes. Mais comment pouvons-nous démêler nos réactions naturelles de celles qui sont influencées ? je ne me rends même pas compte si nous parlions déjà trop avant que vous répariez vos sceaux de protection, ou si nous avons commencé seulement après. Si c'était après, vous l'avez fait exprès pour nous pousser à vous en dire davantage sur la mort de Randy Sherman.

—Ce serait très limite de la part d'une prêtresse wiccane, marshal.

J'eus un grand sourire.

—Mais vous l'avez fait, n'est-ce pas ? Vous avez profité de cette urgence pour bidouiller les sorts afin de nous rendre plus bavards. (Je lui agitai un index sous le nez.) C'est illégal. User de magie sur des policiers en pleine enquête, c'est l'arrestation systématique. Je pourrais vous faire coffrer pour malfaisance magique.

—Je serais automatiquement condamnée à six mois de prison.

—En effet.

Nous nous dévisageâmes.

—Le chagrin me fait faire des bêtises, et je m'en excuse. Mais je veux savoir ce qui est arrivé à Randy.

—Non, vous ne voulez pas savoir, la détrompai-je.

Elle fronça les sourcils, puis son visage s'obscurcit.

—C'est si affreux que ça ?

—Vous n'avez pas envie que la dernière... image que vous garderez de votre ami soit celle des photos de la scène de crime, et encore moins la vision de son corps à la morgue.

Je voulus lui tapoter la main en un geste réconfortant, mais je me retins. J'avais un doute sur les capacités psychiques humaines : un contact physique les augmentait-il ? Il n'augmente pas les miennes, mais elles sont assez spécialisées. Dans le doute, je laissai retomber ma main.

—Faites-moi confiance sur ce coup-là, Phoebe.

—Comment le pourrais-je alors que vous menacez de me jeter en prison ?

J'entendis un frémissement de colère dans sa voix. Je suppose que je ne pouvais pas lui en vouloir.

En réalité, je n'avais pas menacé de la jeter en prison : j'avais seulement mentionné que je pourrais le faire. Il y avait une grosse différence entre les deux, mais si elle voulait prendre ça comme une menace, soit. Si ça pouvait m'aider à obtenir davantage d'informations sur les meurtres, sur Randy Sherman ou sur n'importe quoi d'autre, encore mieux. Je n'étais pas là pour gagner un concours de popularité, mais pour résoudre un crime.

Quelque chose bougea dans l'encadrement de la porte qui donnait sur le reste de la maison. Mon flingue apparut soudain dans ma main. « La pensée et l'action ne font qu'un, petit scarabée. »

—C'est ma fille, dit Phoebe.

Mais elle regardait fixement mon arme, comme si c'était une chose répugnante. Je ne la braquais même pas sur qui que ce soit, et pourtant, Phoebe avait peur. Comment passer d'une sorcière puissante, habituée à contempler la magie divine, à une civile effrayée, en un clin d'œil...

—Je peux vous parler, ou vous voulez juste me tirer dessus ?

Kate était furieuse. Une très belle onde de colère rouge vif, saupoudrée d'un peu de peur, émanait d'elle. Mon estomac se noua comme si j'avais toujours faim, mais pas de nourriture terrestre.

Je m'écartai de la mère et de la fille, me plaçant de sorte que ma main libre puisse ouvrir la porte pour me permettre de m'enfuir si, face à cette colère délectable, la faim jaillissait trop vite et trop fort pour que je puisse la contrôler. Fatal m'attendait dehors ; si je devais choisir entre nourrir l'ardeur avec lui ou violer psychiquement une sorcière, il passerait à la casserole, un point c'est tout. Au moins, il était consentant.

—Je vous fais peur ? demanda Kate en s'avançant prudemment dans la pièce.

Elle avait enfilé une veste courte par-dessus son jean, et ses mains étaient fourrées dans ses poches.

—Montrez-moi vos mains, réclamai-je d'une voix basse et égale.

Kate grimaça, mais sa mère ordonna :

—Fais ce qu'elle dit.

Elle ne devait pas être beaucoup plus jeune que moi, cinq ans maximum, mais elle avait eu une vie très différente de la mienne. Elle ne pensait pas que je lui tirerais dessus - contrairement à sa mère.

—Kate, je suis ta prêtresse et je t'ordonne de faire ce qu'elle dit, insista Phoebe.

Kate poussa un soupir exaspéré et, lentement, sortit les mains de ses poches. Elles étaient vides. Sa colère avait une odeur riche et épaisse, laissant présager qu'elle serait plus savoureuse que la moyenne.

—Je ne la laisserai pas te mettre en prison, dit-elle en fixant sa mère de ses yeux noirs, comme si je ne me tenais pas face à elle avec un flingue à la main.

J'espérais vraiment ne pas avoir à lui tirer dessus ; ce serait la même chose que de descendre un Bambi en colère. Elle ne se rendait compte de rien, c'est tout. Sa naïveté même m'aidait à reprendre le contrôle de ma faim. Je pris de grandes inspirations pour me calmer et pensai à des choses neutres et apaisantes.

—Kate, j'ai laissé mon chagrin obscurcir mon jugement, dit Phoebe. Ce n'est pas la faute du marshal.

Kate secoua la tête assez fort pour que sa queue-de-cheval brune fouette l'air derrière ses épaules.

—Ça m'est égal. (Elle tourna son regard furieux vers moi.) Si je vous donne le nom de quelqu'un qui aurait pu faire ça, vous laisserez ma mère tranquille ?

—Kate, non ! protesta Phoebe.

—Notre dette envers lui n'est pas assez grande pour l'envoyer en prison. Et puis, s'il y était réellement pour quelque chose ? La prochaine fois qu'il tuerait quelqu'un, ça rejaillirait aussi sur notre karma. Je ne mérite pas ça.

—J'étais sa prêtresse, Kate.

—Pas moi. (La jeune femme reporta son attention sur moi.) Je sors avec un flic. Il a mentionné que les corps avaient été déchiquetés, et pas seulement

par un ou des métamorphes. En principe, les victimes mutilées font toujours la une des journaux. La presse ne rate jamais une occasion d'accuser les métamorphes des environs.

Je me contentai d'acquiescer. Elle était décidée à parler, et je ne voulais pas qu'elle change d'avis.

—Mais il a dit que les corps avaient aussi été découpés par des lames. Que le légiste n'avait jamais rien vu de pareil, et vous non plus.

Son copain avait la langue beaucoup trop bien pendue, mais si elle me donnait le nom auquel elle pensait, je ne le dénoncerais pas. J'essaierais peut-être de trouver qui c'était pour lui conseiller de tenir sa langue, à l'avenir, mais je n'irais pas rapporter à ses supérieurs. Si seulement elle me donnait ce nom.

—C'est vrai ? demanda-t-elle comme mon silence se prolongeait.

—Je ne suis pas libre de discuter d'une enquête en cours. Vous le savez.

—Si c'est vrai, vous devez parler à Todd Bering.

—Il a de nouveau arrêté les médicaments, soupira Phoebe. Vous devez comprendre. Quand il prend son traitement, c'est un brave homme, mais quand il arrête...

—Il prend un traitement contre quoi ?

—Todd a été diagnostiqué schizophrène parce qu'il entendait des voix et qu'il avait des visions. Il se peut qu'il ait réellement été malade, mais c'est l'un des sorciers naturels les plus puissants que j'aie jamais rencontrés.

—C'est quoi, un sorcier naturel ? demandai-je.

—Quelqu'un comme vous, répondit Kate. Votre pouvoir s'est manifesté sans que vous ne fassiez rien pour ça, pas vrai ? Vous n'avez jamais eu besoin d'étudier : c'était une capacité innée.

—J'ai quand même dû apprendre à le contrôler, tempérai-je.

—Et c'est ce en quoi nous avons tenté d'aider Todd.

Kate n'avait plus l'air furieuse à présent, juste un peu triste. Ce dont je me réjouissais, ça rendait ainsi les vestiges de sa colère bien moins appétissants.

—Mais ça n'a pas marché ?

—Si. (Phoebe soupira de nouveau.) Jusqu'à ce qu'il retombe malade et qu'il appelle des créatures qu'il aurait dû laisser en paix. Il est des choses qu'on ne doit pas faire si on veut rester un bon sorcier.

J'acquiesçai.

—C'est ce que j'ai entendu dire.

—Todd a invoqué un démon. C'était vraiment horrible ; on avait l'impression de ne plus pouvoir respirer.

Kate avait baissé les yeux, mais son regard était hanté, comme si elle se sentait encore suffoquer.

—J'ai déjà eu affaire à des entités démoniaques.

—Donc, vous savez ce que c'est, dit-elle en relevant les yeux vers moi.

Je hochai la tête.

—Oui, je sais.

—Il avait des espèces de serpes en guise de mains. Pour ce que j'en sais, il est toujours à l'intérieur du cercle, chez Todd. Mais si Todd a réussi à en prendre le contrôle...

Elle haussa les épaules.

Je les dévisageai, sa mère et elle.

—Le scénario le plus probable, c'est que si le démon sort du cercle, il tuera votre ami et retournera là d'où il est venu. Vous semble-t-il très probable que Todd Bering soit assez puissant et assez doué pour contrôler ce genre de créature ?

Phoebe acquiesça.

—Il en serait capable.

—Vous auriez dû aller voir les autorités immédiatement quand vous l'avez découvert.

—Je pensais, comme vous, que le démon s'échapperait du cercle et tuerait Todd. Rétribution karmique instantanée. Je n'imaginais pas que Todd puisse le contrôler, et encore moins qu'il s'attaque à des policiers. Selon la rumeur, les assassins seraient ce tueur en série vampire et les métamorphes qui lui obéissent. Personne n'a parlé d'un démon ou de blessures par lame. La presse a dit que les victimes avaient été déchiquetées par des griffes et des crocs.

Il y avait de graves fuites au département de police de Las Vegas ; il faudrait que j'en cause à qui de droit. Parler à votre petite amie, c'est une chose ; parler à la presse, c'en est une autre. Il était possible que le copain de Kate ne soit pas notre bavard, mais je ne pouvais pas courir ce risque.

—Non, c'était des lames.

Je ne corrigeai pas Kate. Inutile de préciser que c'était les deux.

—Merci pour les informations ; j'apprécie.

—Si vous m'aviez simplement dit que Randy portait des blessures à l'arme blanche, je vous aurais parlé de Todd, dit Phoebe.

—Je sais, mais c'est difficile de deviner à qui on peut faire confiance. Je vais avoir besoin de son adresse.

Les deux femmes échangèrent un regard, puis Phoebe attrapa un bloc-notes près du téléphone et griffonna rapidement quelques mots.

—Que la Déesse me pardonne s'il est vraiment responsable de ces horribles meurtres.

Je rengainai mon Browning et pris le papier qu'elle me tendait de la main gauche.

—Je ne pourrai pas cacher d'où je tiens mes renseignements.

—Ils ouvriront une enquête sur nous ! glapit Kate en faisant un pas vers moi.

Sa colère jaillit de nouveau, si proche, si tentante...

Je sentis la porte s'ouvrir derrière moi, et je m'écartai pour laisser passer Edward.

—Tout va bien là-dedans ? demanda-t-il.

Je commençai par secouer la tête, puis acquiesçai.

—Nous avons affaire à un sorcier fou qui a invoqué un démon avec des serpes en guise de mains. La dernière fois qu'elles l'ont vu, il était à l'intérieur du cercle d'invocation. Nous devons vérifier qu'il s'y trouve toujours.

—Si c'est le cas, il n'est pas responsable des meurtres, ajouta Kate.

Je lui jetai un coup d'œil et détournai très vite la tête. Mais que je la voie ou non, sa colère m'enveloppait comme un parfum capiteux. Mon estomac se noua, et je contournai la porte ouverte.

—Todd a très bien pu le laisser sortir puis l'emprisonner de nouveau, objectai-je.

—Vous allez démolir notre réputation et tout ce que nous avons construit, enragea Kate. Tout le bien que ma mère a fait s'effacera devant la nouvelle qu'un membre de notre chapitre a invoqué un démon meurtrier !

Elle marchait sur moi en vociférant. Je ne pouvais pas la laisser me toucher. Je voulais me nourrir - aspirer toute la colère qui irradiait d'elle.

—J'ai l'adresse, et j'ai besoin d'air, articulai-je.

Edward me jeta un coup d'œil.

—Il serait fatal que je reste une minute de plus, dis-je à voix basse.

Il comprit le message.

—Vas-y, me répondit-il avant de se tourner vers la prêtresse chagrinée et vers sa fille furieuse pour les calmer.

Olaf et Bernardo empêchaient Michael d'entrer dans la cuisine. Personne ne portait de menottes - pour le moment.

—Vous auriez dû nous parler de Bering et de son démon, dis-je en passant devant Michael.

Je tendis le papier à Bernardo, qui le prit et demanda :

—C'est quoi ?

—L'adresse d'un démon avec des serpes en guise de mains.

—Anita, appela Olaf.

Je secouai la tête sans ralentir. Je sentais les sceaux comme une présence physique, de l'eau tiède ou une bulle épaisse, qui se déplaçait en même temps que moi. Mais elle était conçue pour empêcher des choses d'entrer, pas de sortir. Je me glissai hors de cette chaude barrière protectrice pour retrouver la nuit fraîche du désert, et Fatal adossé à notre voiture.

CHAPITRE 57

Fatal s'écarta de la voiture et se mit presque au garde-à-vous. Chaque centimètre de sa haute taille s'en trouva mis en évidence, et ses larges épaules eurent l'air encore plus impressionnantes. Il portait un trench beige par-dessus un costard d'une couleur similaire. Le clair de lune jetait des reflets argentés sur ses cheveux blonds, qui balayaient ses épaules. Il découpait ses pommettes hautes, la fossette de son menton et accentuait tous les angles de son visage en les rendant encore plus aigus et plus virils qu'ils ne l'étaient vraiment. Ses yeux, qui dans cette lumière semblaient argentés plutôt que gris-bleu, s'écarquillèrent alors que je m'approchais de lui.

Peu importait que je ne me sois jamais nourrie de lui. Peu importait que nous n'ayons jamais couché ensemble. Le temps que je traverse le jardin et que je sorte sur le trottoir, toutes mes bonnes intentions s'étaient évaporées comme neige au soleil du désert.

J'entendis le cliquetis du déverrouillage des portières. Jetant un coup d'œil par-dessus mon épaule, je vis Edward sous le porche. C'était lui qui avait appuyé sur le bouton. Toujours l'esprit pratique, mon Edward.

Je me tournai de nouveau vers Fatal.

—Que se passe-t-il, Anita ? me demanda-t-il d'une voix déjà enrouée par l'impact de ma faim.

Je voulais juste me jeter sur lui, telle une bête. C'était comme si ma magie et tous les appétits dont j'avais hérité à travers les marques vampiriques avaient fait surface en même temps, formant un tourbillon de besoin dévorant.

Je regardais ce grand homme séduisant, et je ne voyais que de la nourriture. Je pensais « chair », « sang » et, très vaguement, « sexe ». Fermant les yeux, je tentai de reprendre un semblant de contrôle sur moi-même. Si je le touchais dans cet état d'esprit, je risquais de le mordre et de le bouffer pour de bon au lieu de me contenter de le baiser. L'idée de planter mes dents dans sa chair jusqu'à ce que ce liquide rouge et chaud jaillisse dans ma bouche

était terriblement tentante. Mais... les vampires sont trop froids pour faire un bon repas de ce type.

Le vent soufflait dans mon dos, et je sentais Edward toujours debout sous le porche. Lui, il était chaud. Je commençai à me retourner et me figeai au milieu de mon mouvement.

—Fatal, chuchotai-je.

—Je suis là.

—Quelque chose cloche.

—Je sens ta faim. Si tu étais une vampire, je t'emmènerais chasser tout de suite.

—Aide-moi à me nourrir.

—Tu peux changer la soif de sang en ardeur ?

—Je ne sais pas.

Ce qui était la stricte vérité. Et ça m'effrayait suffisamment pour que je commence à ôter mes armes et à les laisser tomber par terre.

—Edward, lançai-je par-dessus mon épaule. Tu les ramasseras dès qu'on sera dans la voiture ?

—Entendu.

Je me débarrassai de mon gilet pare-balles, et une fois libérée de son poids, j'eus l'impression de respirer mieux. Ma peau était brûlante. Certains lycanthropes sont pris par une sorte de fièvre juste avant de se transformer.

—Anita, appela Fatal tout près de moi.

Je rouvris les yeux. Nous n'étions plus séparés que par quelques centimètres. A cette distance, je distinguais chacune des lignes, chacun des traits de son visage. Je pouvais plonger mon regard dans ses prunelles argentées. Machinalement, je le baissai sur sa gorge, que protégeaient sa cravate et son col de chemise. Je scrutai le côté de son cou en quête d'une veine palpitante, mais bien entendu, sa peau était immobile. Son cœur ne battait plus. Il n'avait plus de pouls.

Je fis un pas en arrière. Ce n'était pas normal. Ce n'était pas ce que je voulais. Je voulais quelque chose de... chaud.

Je me tournai vers la maison, son porche, sa tiédeur. Fatal m'agrippa le bras et me tira brutalement contre lui. La force de son geste me surprit. L'espace d'une seconde, je pus de nouveau réfléchir.

—Emmène-moi loin d'eux, Fatal. Peu importe où. Fais-moi penser « sexe » plutôt que « viande ».

Je glissai mes mains sous sa chemise, et tirai violemment, faisant sauter les boutons du milieu, jusqu'à ce que je puisse envelopper sa taille de mes bras. Le contact de sa peau nue et de sa chair musclée m'aida à penser à d'autres choses qu'au goût que pourrait avoir le sang de mon ami.

—Ta peau est brûlante, ce soir.

Fatal m'enlaça et me souleva de terre. Mes bras remontèrent jusqu'à sa poitrine, bien trop large pour que je parvienne à l'encercler. L'instant d'après, nous fusions vers le ciel. Je sentis la poussée de quelque chose d'invisible contre le sol, et mes pieds pendirent tout à coup dans le vide.

La peur m'éclaircit les idées et m'aida à mettre mes faims en sourdine. Je n'avais jamais volé avec un vampire, et je trouvais ça encore plus flippant, si possible, que de voler en avion. Je plantai mes ongles dans le tissu de la chemise que j'avais déchirée, m'accrochant à Fatal comme si ma vie en dépendait. Ce qui était justement le cas. J'avais le cœur dans la gorge, et un cri coincé au même niveau. J'enfouis mon visage contre sa poitrine nue en luttant contre une horrible et perverse envie de regarder vers le sol.

Je finis par perdre cette lutte intérieure et par baisser les yeux. Le désert s'étendait en contrebas, tel un tapis mouvant. Il n'était pas aussi loin que je le craignais. J'imaginais les maisons et les voitures réduites à la taille de jouets, mais nous n'étions pas si haut que ça. Si Fatal me lâchait, je n'en mourrais pas forcément: je resterais, peut-être, juste paralysée. Hum. Mieux valait ne pas penser à ça. Puis je constatai que le sol se rapprochait.

—C'est difficile de se poser quand on porte quelqu'un, dit Fatal d'une voix grondante qui fit vibrer sa poitrine contre mon oreille. Je vais rouler pour absorber l'impact.

—Hein ?

—Laisse tes bras où ils sont, et tout ira bien.

Le sol se rapprochait très vite maintenant, et il ne me restait que quelques secondes pour décider quoi faire. Je voulus crocheter mes chevilles autour de Fatal, mais il protesta :

—Ne bloque pas mes jambes !

Je m'interrompis. Mais ma peur subsistait, et le temps dont je disposais pour réagir diminuait. Je fermai les yeux pour ne plus voir le sol se précipiter vers nous, et je m'accrochai à Fatal.

Je sentis une secousse te parcourir lorsque ses pieds touchèrent le sol. Puis il roula en avant, laissant son élan nous faire culbuter. Nous finîmes

allongés sur le flanc, ses bras toujours autour de moi pour absorber l'impact. Blottie contre lui, je tentai de réapprendre à respirer.

—Tu vas bien, Anita ?

Je ne savais pas trop quoi répondre, mais je parvins à articuler :

—Ouais, ouais.

Ma voix était essoufflée et effrayée.

Fatal desserra son étreinte et s'écarta suffisamment de moi pour pouvoir me dévisager. Il sourit et posa une de ses grandes mains sur ma joue.

—Je n'avais pas fait ça depuis un bail. Je suis un peu rouillé.

—La plupart des vampires ne peuvent pas porter quelqu'un quand ils volent, fis-je remarquer d'une voix toujours étranglée.

—Je t'avais dit que Vérité et moi, on était très doués pour ça.

Il eut un nouveau sourire d'un genre très reconnaissable - d'autant plus qu'il se pencha vers moi en me le décochant. Je posai une main sur sa poitrine pour l'arrêter.

—Je crois que je n'ai plus besoin de nourrir l'ardeur. Tu m'as foutu une telle trouille qu'elle s'est fait la malle.

Fatal partit d'un rive grave, éminemment masculin. Tout était si viril chez lui et son frère ! Je préfère les hommes qui ont un peu d'énergie féminine en eux, mais je devais reconnaître que c'était un rire agréable à entendre.

—Ta peau est toujours brûlante, comme si tu avais la fièvre. Quoi qu'il se soit passé dans cette maison, ça ne s'est pas volatilisé. Quand ta peur s'estompera, la faim reviendra. (Il redevint grave.) Tu as besoin de te nourrir avant que ça n'arrive, Anita.

—Je voulais rebrousser chemin pour me nourrir, Fatal, couinai-je. Je ne pensais pas que c'était Edward, ou des êtres humains. Je pensais juste qu'ils étaient chauds.

Il acquiesça, appuyé sur un coude et me touchant la joue de sa main libre. C'était un geste plus réconfortant que sexuel.

—Il faut que tu libères l'ardeur avant que tes autres faims ne se manifestent. Tu dois te nourrir.

—Qu'est-ce qui cloche chez moi, Fatal ?

—Je l'ignore, mais si tu nourris l'ardeur, les autres faims seront satisfaites aussi.

—Jusqu'à la prochaine fois.

Il eut un sourire un peu triste.

—Le problème n'est jamais réglé définitivement, Anita. Peu importe ce dont tu as besoin, tu en auras de nouveau besoin un jour.

Tenant mon visage, il se pencha vers moi, posa sa bouche sur la mienne, et m'embrassa pour la première fois. Ce fut un baiser très doux, une simple pression des lèvres. Puis il s'écarta juste assez pour chuchoter :

—Libère l'ardeur, Anita. Nourris-toi pour pouvoir retourner auprès de tes amis policiers.

Je pensai à Edward ; je l'imaginais, pénétrant dans une maison qui abritait un démon, sans moi pour protéger ses arrières. Oh, je protégerais n'importe quel flic qui participerait à une descente avec moi, mais ne nous leurrons pas : si j'échouais, il n'y aurait que pour Edward que je ne me le pardonnerais pas.

Je scrutai le visage de Fatal.

—Comment as-tu su que c'était le seul argument qui fonctionnerait sur moi ?

—Tu es une personne loyale et honorable. Tu ne laisserais pas tes amis affronter un danger sans toi. Nourris-toi, et nous te ramèneront à eux.

—Nous ?

—J'ai appelé Vérité pour qu'il nous rejoigne. Je fronçai les sourcils d'un air tellement soupçonneux qu'il éclata de rire.

—Pourquoi ? demandai-je.

—Parce que si nous nous y prenons bien, je ne serai pas capable de marcher tout de suite après, et encore moins de voler.

Son regard me fit rougir et baisser les yeux... vers sa poitrine nue, qu'encadraient les pans de sa chemise déchirée par mes soins. Encore plus embarrassée, je m'écartai de lui. Il me laissa m'asseoir, mais resta allongé sur le flanc, dans la poussière.

Je jetai un coup d'œil alentour. Aussi loin que je pouvais voir, ce n'était que sable, roche et terre nue. Une colline se dressait derrière Fatal. Il n'y avait rien d'autre - rien d'autre, sinon le ciel nocturne, couleur d'encre, qui s'étendait au-dessus de nous. Les innombrables étoiles qui le piquetaient brillaient d'un éclat blanc dix fois plus vif qu'en ville.

—À quelle distance sommes-nous ?

—Tu veux dire, de Las Vegas ?

—Oui.

—Je ne sais pas. C'est difficile à estimer depuis les airs.

—On est assez loin pour qu'il n'y ait plus de pollution lumineuse.

Fatal roula sur le dos pour contempler le ciel étincelant.

—C'est joli, concéda-t-il, mais je me souviens d'une époque où le ciel était comme ça presque partout. Même dans les plus grandes villes, il n'y avait pas assez de lumière la nuit pour dissimuler les étoiles.

Je contemplai la couverture scintillante en essayant d'imaginer un monde où le ciel nocturne ressemblerait toujours à ça, mais je n'y parvins pas. De nos jours, il n'est plus ainsi que dans le désert, au-dessus des océans, dans les endroits non habités par les humains.

Fatal toucha mes doigts d'un geste presque hésitant. Je baissai les yeux sur lui. Tout en regardant nos mains, il se mit à caresser la mienne très légèrement. Je ne voyais pas son regard, et pas grand-chose de son expression.

—Relâche ton contrôle sur l'ardeur, Anita. S'il te plaît. Je ne suis pas assez puissant pour la faire jaillir de force, et je ne t'attire pas suffisamment pour qu'elle t'échappe par accident.

—Ne le prends pas mal. Ça n'a rien de personnel. Je te trouve très séduisant.

Il leva les yeux vers moi, et sur son visage, je vis une émotion à laquelle je ne m'attendais pas de sa part : du doute.

—Vraiment, Anita ?

Je fronçai les sourcils.

—Je ne suis pas aveugle, Fatal. Je vois très bien à quoi tu ressembles.

—Vraiment ? insista-t-il.

Il baissa de nouveau les yeux sur sa main, qui remontait le long de mon bras. Trouvant le creux de mon coude, il caressa cet endroit tendre et tiède du bout de l'index. Cela me fit frissonner, et j'expirai en tremblant. Alors, Fatal sourit.

—Peut-être que oui.

Il continua à caresser cet endroit jusqu'à ce que je me tortille et proteste :

—Ça chatouille !

—Je ne crois pas, répliqua-t-il en se redressant.

Assis à côté de moi, il restait beaucoup plus grand. Il posa les mains sur mes deux avant-bras et les fit remonter en frôlant ma peau.

—Laisse-moi entrer, Anita. Laisse-moi entrer.

Le double sens de sa phrase me fit de nouveau froncer les sourcils, mais le contact de ses mains m'empêchait d'être vraiment en rogne contre lui. Au téléphone, il m'avait accusée de faire la difficile, et maintenant que je le sentais si près de moi, je me rendais compte qu'il avait raison. Je m'étais remise

à combattre l'ardeur, je pouvais désormais attendre plus longtemps entre deux repas, et j'essayais d'allonger encore cet intervalle. Je résistais alors même qu'Edward devait être en train de contacter la police locale pour organiser une descente chez Todd Bering. Ils allaient débouler dans une maison qui abritait au minimum un démon, et peut-être des vampires, avec quelqu'un comme Sanchez pour seul renfort magique. Ce dernier était un psy puissant, mais il ne connaissait pas grand-chose aux morts, et j'étais à peu près certaine qu'il ne connaissait rien du tout aux démons. Si je n'étais pas là et que ça dégénérait, je resterais convaincue à vie que j'aurais pu empêcher un massacre. Je porterais cette culpabilité jusqu'à la fin de mes jours.

Pour éviter ça, il me suffisait de coucher avec l'homme assis près de moi. Une fois que j'aurais nourri l'ardeur, je pourrais jouer les héroïnes et aller sauver des vies. Présenté ainsi, ça avait l'air assez simple, pas vrai ? Sexe, bouffe, chasse aux démons et aux vampires, satisfaction du travail bien fait. Mais d'abord, je devais lâcher prise. Je devais accepter de me rendre vulnérable à un homme de plus. Je n'aimais pas beaucoup cette idée. Honnêtement, elle me révulsait. Je déteste me montrer faible devant qui que ce soit et en quelque circonstance que ce soit.

—Je ne suis pas assez puissant pour défoncer tes boucliers, Anita, me rappela patiemment Fatal.

J'avais repris le contrôle. Je pouvais lui demander de me ramener tout de suite auprès d'Edward et des autres. Mais... Et si je perdais le contrôle pendant la descente sur la maison du sorcier ? Si la faim se manifestait dans la voiture, pendant que j'étais avec Edward, Bernardo et Olaf ? Je pourrais faire bien pire que coucher avec eux : je pourrais leur arracher la gorge et me baigner dans leur sang, et je l'aurais déjà fait si Fatal ne m'avait pas emmenée loin d'eux.

Non. Quoi qu'il soit en train de m'arriver, nourrir l'ardeur était vraiment le moindre mal. Un casse-croûte rapide, et je pourrais retourner à mon enquête. Je regardai le grand homme séduisant assis près de moi et dis :

—Pour notre première fois ensemble, je suis désolée qu'il faille faire vite. Tu mérites qu'on prenne son temps avec toi, Fatal.

Et j'étais sincère.

Il eut un sourire qui adoucit son visage si masculin.

—C'est la chose la plus gentille que tu m'aies jamais dite.

Je lui rendis son sourire.

—Quand je libère l'ardeur après être restée si longtemps sans me nourrir, ça peut être un peu brutal.

—Je ferai attention, promit-il.

—Ce n'est pas ce que je voulais dire.

Je secouai la tête et enlevai le tee-shirt acheté au *Trixie's.* Je me retrouvai donc assise en soutien-gorge dans la nuit étrangement chaude. Fatal écarquilla les yeux.

—Je voulais dire qu'on risque de tailler nos fringues en pièces et de n'avoir plus rien à se mettre sur le dos pour rentrer, expliquai-je.

Il haussa les épaules et entreprit de défaire sa cravate.

—J'aurais préféré une révélation plus sensuelle, mais c'est toi qui commandes.

Je soupirai.

—J'aimerais que ce soit vrai.

—Tu me dis de me déshabiller, et je le fais. Crois-moi, c'est toi la patronne.

Il ôta son trench-coat.

—Tu avais bien l'intention d'enlever tes fringues à un moment ou à un autre, pas vrai ? demandai-je.

—Certes.

Il se débarrassa des lambeaux de sa chemise, et le seul fait de le voir torse nu me fit détourner les yeux. Je suis toujours mal à l'aise la première fois que je vois un homme à poil, même à moitié.

Autrefois, si je me sentais gênée en me déshabillant devant un homme, j'avais pour règle d'arrêter là et de rentrer chez moi. À St. Louis, j'avais dit à Jason que j'étais en train de me perdre. Pourtant, j'étais à des milliers de kilomètres de chez moi, et ce n'était pas les hommes de ma vie qui me volaient à moi-même : c'était le pouvoir qui m'habitait. Et cela, je ne pouvais pas le fuir. C'est le fameux coup du : « Où que vous alliez, vous vous emportez avec vous. » Je ne pouvais pas me laisser à la maison ; donc, je ne pouvais pas me soustraire à toute cette merde.

Derrière moi, des mains se glissèrent le long de mes côtes et hésitèrent à la lisière de mon soutien-gorge. Je voulus faire descendre les bretelles le long de mes bras, mais Fatal fut plus rapide. Il les baissa tout en embrassant mes épaules au fur et à mesure. Puis ses mains revinrent dans mon dos pour défaire l'attache de mon soutien-gorge. Celui-ci tomba dans mon giron, laissant échapper mes seins.

Les grandes mains de Fatal les enveloppèrent, les pétrirent, les explorèrent. Et cela suffit pour que je sente mon entrejambe devenir humide. Ses gestes experts m'arrachèrent un petit gémissement. Je voulus défaire ma ceinture, mais une fois de plus, il me prit de vitesse, lâchant mes seins pour ouvrir le devant de mon Jean. Une de ses mains se faufila à l'intérieur, caressant ma toison au passage et cherchant à s'insinuer plus bas. Je ris.

—Tes mains sont trop grandes, et mon jean est trop serré.

—On peut y remédier facilement, gronda-t-il d'une voix rauque, tout près de mon oreille.

D'un geste sec, il me mit debout et fit descendre mon jean jusqu'en haut des cuisses, entraînant ma culotte avec. Je me retrouvai cul nu dans la nuit. Il caressa mes fesses, les malaxa, les explora. Mon souffle s'accéléra, et mon pouls se mit à battre très fort.

—Fatal...

—Voilà comment j'aime t'entendre dire mon nom.

Puis ses mains glissèrent sur mon ventre tandis que je m'agenouillais par terre. Ses doigts s'introduisirent entre mes jambes, effleurant mon point le plus intime, le titillant jusqu'à ce que je pousse un cri. Son autre main fit descendre mon jean plus bas pour pouvoir m'écarter les cuisses plus largement.

Il voulut profiter de cette nouvelle liberté de mouvement pour enfoncer ses doigts plus loin entre mes jambes, mais l'angle n'était pas bon, et sa main restait trop grande pour la place dont il disposait. Il poussa un grognement de frustration et, des mains, tira mon jean jusqu'à mes genoux. Puis il m'attira contre lui, et je sentis combien son sexe était gros, raide et gonflé de désir.

Mais son autre main se glissa de nouveau entre mes jambes. Il me pénétra d'un doigt, puis de plusieurs. Je criai. Il fit aller et venir sa main, étalant ma propre humidité sur ce point si sensible. Son bras libre m'entoura la taille, me pressant contre son érection. Je me frottai plus fort contre lui. Ses doigts continuèrent à s'affairer entre mes jambes jusqu'à ce que je sente monter le plaisir.

Je soufflai :

—Je vais venir.

Il accéléra le mouvement de ses doigts, allant et venant de plus en plus vite jusqu'à ce que je hoquette : « Fatal ! » Alors, il me fit basculer pardessus bord, m'arrachant un cri de ma gorge, et je convulsai contre lui tandis

que ses doigts continuaient à me caresser. Les vagues de plaisir se succédaient, et j'aurais été bien incapable de dire s'il s'agissait d'un seul orgasme très long ou de plusieurs petits qui s'enchaînaient très vite, au point de se confondre les uns aux autres.

Je hurlai mon plaisir à la face radieuse des étoiles. Fatal attendit que je m'affaisse dans ses bras pour cesser de remuer sa main et m'écarter légèrement de son corps. Je sentis le bout de son pénis pousser contre ma vulve. Je n'avais pas encore recouvré l'usage de mes jambes, aussi me soutint-il d'un bras passé autour de ma taille pendant que, de l'autre, il cherchait l'angle approprié. Je répétai son nom. Alors, il m'allongea sur le trench qu'il avait étendu par terre et s'écarta de moi.

—Qu'est-ce qui ne va pas ? demandai-je.

—Tout va très bien, ne t'en fais pas.

Immobile sur le ventre, j'attendis de reprendre le contrôle de mes membres tout en l'observant avec curiosité. Il farfouilla à l'intérieur de ses poches jusqu'à ce qu'il trouve un préservatif. Je prends la pilule, mais j'exige que tous mes partenaires occasionnels utilisent quand même une capote. S'il doit y avoir un accident, je veux que ce soit avec quelqu'un que j'aime. Le fait que j'aie oublié cette règle et que Fatal s'en soit souvenu disaient bien à quel point j'étais barrée.

Après avoir enfilé le préservatif, il revint vers moi à quatre pattes. Passant un bras autour de ma taille, il me souleva pour me mettre quasiment dans la même position que lui. Puis il se remit à chercher l'angle adéquat. Sentir son gland frotter contre mon entrejambe m'arracha de petits gémissements de frustration. Je répétai son nom. Alors, il trouva l'ouverture et commença à s'y introduire, et je n'eus plus assez de souffle pour dire quoi que ce soit.

Il m'appuya sur le dos, me collant la joue contre son trench et me laissant les fesses en l'air. Puis il me prit par les hanches, et se fraya un chemin en moi jusqu'à ce qu'il touche le fond et que nos deux corps s'emboîtent aussi étroitement que possible. Là, il hésita quelques secondes avant de se mettre à aller et venir lentement. Il me pénétrait aussi profondément qu'il le pouvait, mais doucement, comme s'il avait peur de me faire mal, puis il se retirait presque jusqu'au bout, avant de recommencer.

—Tu ne vas pas me faire mal, parvins-je à articuler.

—Je touche le col de l'utérus. Si je ne fais pas attention...

—J'aime ça, coupai-je.

—Pardon ?

—Tu m'as bien préparée, Fatal. J'adore cette sensation.

—Libère l'ardeur, et j'irai plus vite.

Il maintint son rythme prudent, même si la tension de son corps indiquait qu'il devait se battre pour ça.

—Plus fort, réclamai-je.

—L'ardeur, répliqua-t-il d'une voix qui trahissait ses efforts pour se contrôler.

Mais moi, je ne voulais pas qu'il se contrôle.

Alors, je fis ce qu'il me demandait. Je fis ce dont j'avais besoin. J'invoquai cette partie de moi-même qui est l'ardeur. Je ne baissai pas de bouclier : simplement, je cessai de la réprimer, et elle nous submergea tous deux en une vague de chaleur qui nous arracha un cri.

—Baise-moi, Fatal, baise-moi !

Renonçant à toute prudence, il usa de toute la longueur et de la raideur de son membre. Il se mit à aller et venir de plus en plus vite, de plus en plus fort, intensifiant le son que produisait le choc de nos corps, chair contre chair. Et je criai pour lui, je m'égosillai pour lui en le sentant frapper inlassablement ce point si profondément enfoui à l'intérieur de moi. Il dut s'arrêter alors qu'il n'avait pas fini. Il recommença à bouger, de manière un peu plus superficielle et en positionnant ses hanches différemment. De nouveau, je sentis la tiède pression de l'orgasme enfler en moi. Je me mis à répéter son nom comme une litanie, au rythme de ses allées et venues.

—Fatal, Fatal, Fatal, Fatal, Seigneur !

L'orgasme m'arracha un hurlement de gorge et transforma mes mains en griffes, qui labourèrent le sol à travers son trench-coat. Si j'avais pu atteindre Fatal, je lui aurais lacéré la peau, mais je n'étais pas en position de le faire et je devais trouver un autre moyen pour libérer toute cette énergie sexuelle dont je débordais.

Fatal poussa un cri au-dessus de moi, et le rythme soigneusement étudié de ses allées et venues flancha. Puis soudain, il se remit à me baiser le plus vite et le plus fort possible. Je croyais qu'il l'avait déjà fait quelques minutes auparavant, mais je me trompais : même à ce moment-là, il était resté prudent. Sans l'ardeur, l'impact répété de son sexe au plus profond de moi aurait sans doute été douloureux, mais l'ardeur supprimait tout ce qui n'était pas passion ou plaisir.

Il me fit jouir encore une fois ; alors seulement, il perdit le contrôle. Alors seulement, il donna un dernier coup de reins pour s'enfoncer au plus profond

de moi, et nous criâmes ensemble, et je sentis son sexe avoir un spasme à l'intérieur du mien. Et alors seulement, je me nourris.

Je me nourris de la poussée de son membre, je me nourris de la sensation de sa semence qui se répandait en moi, je me nourris de la puissance de son corps, alors qu'il se dressait à genoux au-dessus du mien. Je me nourris de la crispation de sa main sur mon épaule, comme il se retenait pour donner un dernier coup tremblant. Je criai de nouveau.

Puis il s'écroula contre mon dos, se retenant avec ses bras pour ne pas m'écraser. Il était assez grand pour s'arc-bouter au-dessus de moi ; son corps me surplombant comme un pont un cours d'eau. Sa poitrine humide de sueur était plaquée contre ma peau nue, son sexe toujours profondément enfoui en moi. Nous étions collés l'un à l'autre aussi étroitement que deux corps peuvent l'être ; notre souffle haletant grondait à nos oreilles, et son cœur cognait puissamment contre mon dos. Il battait pour moi, à présent.

Fatal se retira avec un petit rire et un grand frisson. Je poussai un dernier cri étouffé et m'affaissai sur le flanc, tandis qu'il m'enlaçait en se recroquevillant. Nous restâmes allongés là, reprenant notre souffle. Alors seulement, mon regard se posa sur Vérité, debout face à nous dans la lumière des étoiles.

CHAPITRE 58

Vérité était planté là, avec son regard sérieux et ses cheveux bruns qui contrastaient si fort avec ceux de son frère. Il nous détaillait de ses yeux gris, sertis dans un visage identique à celui de Fatal, mais dont une barbe de quelques jours adoucissait la mâchoire éminemment virile.

Je m'attendais à ce qu'il détourne la tête, car il était du genre pudique. Mais il n'en fit rien. Il nous observait, froid et pâle dans la lumière des étoiles. Il nous observait, et sur ses traits, je discernai quelque chose que je n'y avais encore jamais vu : de la faim. Il avait l'air d'un homme affamé, ou peut-être en train de se noyer.

Fatal passa sa main sur mon ventre, me faisant déplier les jambes pour révéler ma nudité à son frère. Je voulus lui dire d'arrêter de le provoquer, mais les mots moururent sur mes lèvres comme Vérité se dirigeait vers nous. Il jeta son blouson en cuir par terre, et son tee-shirt noir suivit très vite un chemin identique. Fatal et lui avaient presque le même torse large et puissant ; seule une longue cicatrice, devenue brillante au fil du temps, les différenciait.

Il s'apprêtait à défaire sa ceinture quand je tentai à nouveau de parler. Lorsqu'il laissa tomber le holster qui contenait son flingue sans une hésitation ni un regard en arrière, je sus que quelque chose clochait. Vérité et Fatal sont toujours très soigneux avec leurs armes, toujours.

Avant que je puisse articuler la moindre syllabe, le pantalon de Vérité s'affaissait sur le sol, et je découvris que le torse des deux frères n'était pas la seule partie quasi identique de leur corps.

—Vérité, dis-je.

Alors, je le sentis. L'ardeur n'était pas rassasiée. D'habitude, quand je me suis nourrie, elle se rendort - à moins qu'elle n'ait eu le temps de se communiquer à d'autres personnes autour de moi. Mais en principe, elle ne contamine que les gens que je touche. Vérité venait juste d'arriver, et il ne nous avait pas encore rejoints. Pourtant, alors que j'essayais de comprendre ce qui

se passait, il se mit en équilibre sur une jambe pour enlever une de ses bottes, puis l'autre. Cela fait, il enjamba son pantalon.

Toujours allongée sur le sol contre le corps de son frère, je levai les yeux vers lui. Je n'eus que quelques secondes pour me demander ce que j'en pensais ; puis il s'agenouilla devant nous et tendit les mains vers moi.

Je réussis à prononcer son nom, « Vérité », avant qu'il me prenne à son frère et m'allonge sur le dos. Je me retrouvai les yeux levés vers lui. Il se laissa tomber sur moi, plaquant sa bouche sur la mienne, et m'embrassa comme s'il voulait se déverser à l'intérieur de ma gorge, de mon corps tout entier. Je lui rendis son baiser en l'enlaçant ; je fis courir mes mains le long de sa colonne vertébrale jusqu'à l'endroit où le dos se change en renflement et prend un autre nom. Je ne pouvais pas descendre plus bas : je n'avais pas les bras assez longs.

Il m'embrassa longtemps et avec fougue, jusqu'à ce que de petits gémissements de protestation s'échappent de sa bouche. Alors, il se redressa sur ses bras tendus. Il était trop grand pour continuer à m'embrasser tout en me pénétrant. Ses mains puissantes m'écartèrent les cuisses. J'eus un instant pour entrevoir son membre raide et épais ; puis la main de Fatal s'interposa, brandissant un préservatif.

Vérité émit un grognement sourd, mais il prit la capote et l'enfila. Le temps qu'il ait fini, son grognement s'était changé en un grondement presque animal. Dire que ce son exprimait son impatience virile serait un doux euphémisme. Alors, il pressa son membre contre mon bas-ventre. Je le regardai l'introduire en moi centimètre par centimètre. Le simple fait de le voir glisser à l'intérieur me fit renverser la tête en arrière et m'arracha un cri.

Le regard rivé au ciel nocturne dans lequel dansait un million d'étoiles, je sentis Vérité me pénétrer avec force. Il se tenait à genoux, en appui sur ses bras tendus au-dessus de moi, si bien que la seule partie de lui qui me touchait, c'était ce barreau de chair qui coulissait à l'intérieur de moi.

Je lançai son nom en direction des étoiles, et il se mit à aller et venir en moi de plus en plus vite, de plus en plus fort, jusqu'à ce que son souffle se fasse haletant et qu'il commence à perdre le rythme. Je regardais son corps au-dessus du mien, ses yeux perdus dans le vague, qui ne me voyaient pas. Je voulus lui dire de plonger son regard dans le mien, mais l'orgasme me prit par surprise, et je n'eus pas d'autre choix que de crier à pleins poumons, m'agrippant à lui et inscrivant mon plaisir dans sa chair avec mes ongles. Il m'entoura la taille de ses bras, et souleva mon bassin avant de donner cette

dernière poussée frissonnante pour s'enfoncer aussi loin que possible. Alors, il se déversa en moi, et l'ardeur se nourrit.

Elle se nourrit non seulement de son énergie sexuelle et de sa sueur douceâtre, mais aussi de sa peur. Vérité redoutait l'ardeur depuis que Belle Morte la lui avait fait goûter des siècles auparavant. Il avait fait tout son possible pour l'éviter depuis lors ; pourtant, elle avait fini par le rattraper dans le désert, en pleine nuit, sous un ciel piqueté d'étoiles. Toujours à genoux, il s'écroula sur moi sans me lâcher la taille, et sa tête tomba entre mes seins. Je levai une main pour toucher ses cheveux : ils étaient plus fins que ceux de Fatal, presque soyeux sous mes doigts.

Je lui caressais les cheveux pendant que je reprenais mon souffle et que mon pouls frénétique se dissolvait dans ma gorge, comme si l'air pur et frais du désert s'était mué en Champagne. Son corps se mit à trembler, et je compris qu'il pleurait.

—Vérité, tu vas bien ? m'inquiétai-je. Vérité ?

Il leva vers moi un visage baigné de larmes scintillant dans la lumière froide des étoiles.

—Je voulais dire « non », mais je n'ai pas pu. En te voyant nue au clair de lune, je n'ai pas pu résister.

—Oh, Vérité, je suis désolée.

J'étais sincère. Je savais ce que ça faisait de ne pas avoir le choix. Fatal s'approcha de nous et passa un bras en travers des épaules de son frère.

—Ne t'en fais pas. Elle n'est pas comme Belle.

Vérité s'écarta de nous deux.

—L'ardeur finit toujours par changer ses porteurs en monstres.

Je me redressai en position assise et, très doucement pour ne pas l'effrayer, je me penchai vers lui. J'essuyai ses larmes avec mes mains, et il me laissa faire, mais ses yeux écarquillés roulaient dans leurs orbites tels ceux d'un cheval sur le point de décaler.

—Aide-moi à ne pas me changer en monstre, Vérité.

Il fronça les sourcils et me dévisagea, non pas comme si j'étais une créature à baiser ou à redouter, mais comme s'il me voyait vraiment - quoi que ça puisse signifier.

—Que veux-tu dire par là ? demanda-t-il d'une voix encore enrouée par les larmes.

—Si tu vois que je commence à devenir un monstre, que le pouvoir est en train de me transformer, dis-le-moi.

—Jean-Claude le fera.

—Une fois, il m'a dit qu'il me faisait confiance pour le tuer s'il devenait aussi impitoyable que Belle Morte. Qu'il comptait sur moi pour ne pas le laisser devenir un monstre.

—Tu me demandes de te tuer si jamais tu perds le contrôle ? interrogea Vérité.

Je réfléchis.

—Pas encore. Mais si les ténèbres s'emparent de moi au point d'oblitérer celle que j'étais, alors, oui.

—Tu ne te rends pas compte de ce que tu demandes, intervint Fatal.

—Je sais que tous les autres m'aiment trop pour faire ça, mais s'il ne reste plus de moi que l'ardeur, je serai déjà morte d'une certaine façon.

Les deux frères échangèrent un regard, puis reportèrent leur attention sur moi avec des expressions quasi identiques.

—Comment saurons-nous qu'il ne reste plus rien de toi ?

Je réfléchis et admis :

—Je l'ignore.

Vérité toucha ma joue du bout de l'index, y récoltant une larme solitaire et tremblante.

—Tu es sérieuse.

J'acquiesçai et m'enveloppai les genoux des bras, comme pour m'étreindre.

—Je pensais que c'était à cause de tous mes amants. Que vivre avec Jean-Claude et les autres me faisait perdre le contrôle de moi-même. Mais ils ne sont pas ici avec moi. C'est moi. C'est moi, Vérité, tu comprends ? Je ne sais pas ce qui m'arrive, et je ne sais pas comment le contrôler.

Je posai la tête sur mes genoux et me mis à pleurer. Je savais que j'aurais dû m'habiller, qu'un démon m'attendait, et qu'Edward était peut-être déjà en route pour aller l'affronter, mais à cet instant, la seule chose qui m'importait, c'est que je n'osais plus me fier à moi-même.

Vérité m'enlaça, et Fatal vint se placer derrière moi. Ils me tinrent entre eux pendant que je pleurais. Ils me tinrent entre eux pendant que je leur confessais une chose que je n'étais pas sûre de pouvoir dire à Edward ou aux hommes de ma vie. Comment demander à quelqu'un qui vous aime de vous tuer si vous devenez trop puissante, trop maléfique ? Jean-Claude me l'avait demandé une fois, et je l'avais maudit pout ça. A présent, dans l'étreinte des deux frères, je leur livrais ma peur la plus ténébreuse.

—Si l'ardeur te submerge et si tu deviens aussi cruelle que Belle Morte, chuchota Vérité dans mes cheveux, je te promets...

—Nous te promettons, rectifia Fatal.

—Nous te promettons de ne pas te laisser faire.

—Vous me tuerez, dis-je doucement.

Ils gardèrent le silence quelques instants, puis me serrèrent plus fort entre eux et répondirent d'une seule voix :

—Nous te tuerons.

Et c'était le mieux que je puisse espérer. Si l'ardeur ou les ténèbres s'emparaient de moi, Vérité et Fatal me tueraient avant que je ne puisse faire ce que les méchantes sorcières de l'Ouest voulaient que j'accomplisse. Et peu importait que j'entraîne dans la tombe tous les gens qui m'étaient métaphysiquement liés, car si Marmée Noire me possédait, ou si je devenais un vulgaire calice pour l'ardeur, le mal en moi finirait par s'étendre à eux aussi.

La pensée de ce dont nous serions capables si nous étions réellement maléfiques, réellement cruels, était trop affreuse à contempler. Nous pourrions régner sur les vampires et sur la plupart des métamorphes de ce pays, puis étendre notre conquête à l'Europe. Rien ni personne ne pourrait plus nous arrêter, à moins que les deux vampires qui me tenaient dans leur bras ne puissent étouffer cette horreur dans l'œuf en m'éliminant, moi.

J'étais assise sous le ciel étoile, dans l'étreinte des deux seules personnes que je croyais assez puissantes, assez pragmatiques et assez honorables pour me tuer si je le leur demandais. Autrefois, je pensais qu'Edward le ferait si ça devenait nécessaire, mais aujourd'hui, je sais que, même si on l'a surnommé la Mort, il hésiterait. Il tient trop à moi. Mais Vérité et Fatal ne m'aimaient pas, pas encore, et si nous faisions très attention, ils ne s'attacheraient jamais à moi. J'avais besoin qu'ils tiennent leur promesse, en cas de nécessité. J'avais besoin de savoir que, si j'échouais misérablement et totalement, il me resterait un garde-fou. Un garde-fou fait de lames, de balles et de deux des meilleurs guerriers qui aient jamais arpenté cette planète. Ce n'était déjà pas si mal.

CHAPITRE 59

Nous nous rhabillâmes parce que, curieusement, une fois l'ardeur évaporée et le chagrin retombé, je me mis à frissonner dans la nuit du désert. Vérité m'offrit son blouson en cuir. Comme je protestais, il me rappela que les vampires ne sentent pas le froid de la même façon que les humains. Bien entendu, je le savais déjà, mais j'avais été un peu ébranlée par toutes ces révélations émotionnelles. Lorsqu'il me tendit son blouson, je vis qu'il avait des estafilades sanglantes le long des avant-bras. J'avais même réussi à lui griffer le dos de la main droite.

—Seigneur, Vérité, je suis désolée.

Il baissa les yeux sur les égratignures comme s'il les remarquait, lui aussi, pour la première fois.

—Ce n'est rien.

—Tout de même, je suis désolée de ne pas t'avoir demandé d'abord si ru n'avais rien contre les ongles.

Il eut un petit sourire.

—Nous n'avons pas eu beaucoup de temps pour négocier.

—Certes.

—Je considère ça comme une marque de mon service envers Jean-Claude et toi.

Je frémis légèrement.

—Ne dis pas « service », ça fait tellement...

—Ne cherche pas de problème là où il n'y en a pas, Anita, intervint Fatal. Ce n'était pas un reproche déguisé.

Je laissai tomber, car tout ça était trop troublant pour moi. Les manches du blouson de Vérité engloutissaient mes mains, et le bas me descendait jusqu'à mi-cuisses. On aurait dit que j'avais cinq ans et que je m'étais déguisée avec les fringues de mon père, mais au moins, ça me tenait chaud. La brigade de la mode n'aurait qu'à me mettre une contravention plus tard.

J'appelai Edward avec le portable de Vérité. Le mien se trouvait sans doute dans le jardin de Phoebe Billings. J'espérais qu'il l'avait ramassé. Je voulais

savoir où il était, et si j'avais encore le temps de venir l'aider à chasser les démons.

—Anita, dit-il sur un ton mi-soulagé, mi-effrayé qui lui ressemblait très peu.

—Tu vas bien ? m'inquiétai-je.

—C'est moi qui devrais te poser cette question. (Il baissa la voix comme s'il craignait qu'on l'écoute.) La dernière fois que je t'ai vue, un vampire s'envolait avec toi - et je l'ai laissé faire. Une demi-heure plus tard, tu n'es toujours pas revenue. Je croyais qu'un petit coup vite fait te suffirait pour nourrir l'ardeur.

Je luttai pour ne pas regarder les deux frères.

—Fais-moi confiance, c'était un petit coup vite fait. J'ai raté quelque chose ? Il y avait un démon chez Bering, ou pas ?

—Tu n'as rien raté du tout. Tu as déjà essayé d'obtenir un mandat basé sur la supposition qu'un particulier pourrait abriter un démon ?

Je faillis répondre par l'affirmative, mais réfléchis, et me ravisai.

—En fait, non.

—Eh bien, nous avons affaire à un juge persuadé que les démons sont juste des esprits maléfiques, et qu'il est donc impossible que l'un d'eux soit responsable du massacre.

—En temps normal, il aurait raison, mais peu importe. Notre mandat d'exécution devrait nous permettre d'entrer chez Bering.

—Shaw n'est pas de cet avis, et c'est le shérif en second.

—Laisse-moi deviner. Bering est riche, ou il a des relations, ou les deux.

—Sa famille est très respectée dans le coin depuis que Max a pris le pouvoir. Et Todd est son dernier représentant, à moins qu'il ne se reproduise - ce qui semble peu probable si nous arrivons à entrer chez lui.

—Tu peux quand même utiliser notre mandat. Il a été émis par les autorités fédérales. Les autorités locales ne peuvent pas le contester.

—Je voulais te laisser le temps de revenir.

—Merde, Edward, tu n'étais pas obligé de retarder l'enquête à cause de mon pétage de plombs métaphysique.

—Vois les choses sous cet angle : de tous les flics qui sont sur le coup, à part toi et moi, qui enverrais-tu affronter un démon ?

Je réfléchis quelques secondes.

—Grimes et ses hommes sont bons.

—Ils sont parmi les meilleurs, mais je ne les ai pas vus prier les anges et faire flamber tous les objets saints alentour.

De fait.

—D'accord, dis-moi où vous êtes, et Fatal me déposera à proximité.

Olaf, Bernardo et lui étaient revenus au quartier général du SWAT.

—On a été briefés sur la maison de Bering. On attend juste de recevoir un nouveau mandat, sauf si je me décide à utiliser celui qu'on a déjà.

—Le reste de mon matos est stocké là-bas. Tu pourrais échanger quelques trucs pour moi ? Je ne m'étais pas équipée pour la chasse aux démons.

—J'ai déjà refait ton sac, et trouvé ton portable dans le jardin de Phoebe, avec tes armes. Tu veux une liste de ce que je t'ai préparé ?

—C'est bon, je te fais confiance. De toute façon, la plupart des démons ne sont pas assez solides pour que les armes ordinaires aient le moindre effet sur eux. Ceux qui le sont suffisamment peuvent très bien ne le rester que quelques secondes, et si tu leur tires dessus au moment où ils redeviennent intangibles, tu risques de toucher tes collègues.

—Tu vois ? Aucun des pratiquants de Grimes ne savait ça, et le prêtre qu'ils ont fait venir pour bénir nos balles ne le savait pas non plus.

—Le prêtre qu'ils ont fait venir pour quoi ?

—Tu mas bien entendu.

—Mmmmh, Je n'avais jamais essayé.

—Moi non plus.

—Je me demande si les balles brilleront en présence d'un démon.

—Nous ne tarderons pas à le découvrir.

Je soupirai.

—Probablement.

—Tu n'as pas l'air ravie.

J'ouvris la bouche, la refermai et répondis la seule chose qui me vint à l'esprit :

—J'en ai marre d'être la victime de mes propres pouvoirs métaphysiques, Edward.

—Comment te sens-tu, là, tout de suite ?

—J'ai nourri l'ardeur. Je devrais pouvoir tenir au moins douze heures, peut-être même vingt-quatre.

—Pourquoi le double ?

—Disons que je me suis enfilé une double ration, et restons-en là.

—D'accord. Rejoins-nous le plus vite possible.

—Tu veux quoi, que je débarque en invoquant notre autorité supérieure et que je me mette tout le monde à dos, histoire que tu aies l'air du gentil et moi de la chieuse de service ?

—Je passerais en force si je pouvais, mais je l'ai joué trop conciliant jusqu'ici. Ils ne comprendraient pas ce brusque revirement.

—OK, donc c'est moi la chieuse.

—Imagine la tête de Shaw quand tu piétineras son autorité.

J'eus un sourire désagréable.

—Excellent argument. D'accord, je ferai le méchant flic. Mais la prochaine fois, ce sera à ton tour.

—Ça ne nuit pas à ta réputation de le faire,

—Mais ça nuirait à la tienne ?

—Ted est un type sympa.

—Tu sais que ça me fait toujours flipper quand tu parles de lui à la troisième personne ?

Il eut un rire qui n'avait rien d'affecté.

—Dépêche-toi juste de rappliquer. Il te reste un insigne ?

Je portai la main à ma ceinture et découvris que mon second insigne et mon holster vide avaient survécu à ma séance de galipettes avec Vérité et Fatal.

—Aussi surprenant que ça puisse paraître, oui.

—Dans ce cas, n'hésite pas à t'en servir. Et viens expliquer à tous ces gens pourquoi nous ne sommes pas obligés d'attendre l'accord de Shaw et du juge.

—Ça ne va pas saper votre autorité à tous les trois ?

—Ils pensent déjà qu'on file doux devant toi. Pourquoi les décevoir ?

Je haussai les épaules, me rendis compte qu'il ne pouvait pas me voir et dis :

— D'accord, mais préviens Olaf et Bernardo de ce qu'on va faire pour qu'ils ne rejettent pas la faute sur moi.

—Entendu. Viens vite. (J'entendis du bruit à l'autre bout de la ligne, et la voix d'Edward s'éloigna.) Inspecteur Morgan. Oui, c'est le marshal Blake. (Il y eut un autre mouvement.) Demandez gentiment, et je le ferai peut-être.

Morgan dut demander gentiment, car Edward lui passa son téléphone.

—Où diable êtes-vous passée, Blake ?

—Je suivais une piste.

—Quel genre de piste ?

—Vampirique.

—Et elle vous a menée où ?

—Nulle part.

—Donc, vous nous avez juste fait perdre une demi-heure, dit-il sur un ton hostile.

—La plupart des pistes ne donnent rien, et vous le savez. Et puis, ce n'est pas moi qui essaie d'obtenir une double couche de paperasse pour couvrir mon cul.

—Contentez-vous de revenir ici, et fissa.

—Vous n'êtes pas mon chef, Morgan. Repassez-moi Ted.

—C'est lui, votre chef ?

—C'est la seule autorité que je reconnaisse à Las Vegas.

Encore du bruit et du mouvement, puis j'entendis de nouveau la voix d'Edward.

—Désolé, Blake, dit-il sur son ton le plus jovial. (Je l'entendis marcher, ses bottes de cow-boy martelant une surface dure. Puis il reprit sa voix normale.) Morgan n'était pas d'accord avec Shaw pour consulter un juge. Il pensait qu'on devrait jeter Bering aux loups.

—Donc, il passe sa colère sur nous ?

—Comme ça, il ne se fera ni virer ni rétrograder.

—Je commence à en avoir marre d'être le souffre-douleur de tout le monde, Edward.

—Je sais. (Il s'arrêta de marcher.) Dépêche-toi de rappliquer, Anita. Il faut qu'on en finisse.

L'instant d'après, la tonalité résonna à mon oreille.

Franchement, j'aurais préféré m'occuper de ce démon en plein jour, mais ça posait deux problèmes. D'abord, les démons ne se montrent pas dans la journée ; si vous voulez en tuer un ou le renvoyer d'où il vient, vous devez attendre qu'il fasse nuit. Ensuite, si les vampires étaient eux aussi chez Bering, ils risquaient de tuer quelqu'un d'autre pendant que nous attendrions pour jouer la sécurité. Ce n'était pas acceptable. Ces derniers temps, mon boulot se résume à choisir le moins grave de plusieurs désastres potentiels. Mais je suppose que beaucoup de flics pourraient en dire autant.

Je reportai mon attention sur les deux frères.

—Il faut que je rentre à Las Vegas pour appuyer Edward et faire valoir notre mandat. La police ne veut pas l'accepter pour organiser une descente chez un civil.

—Je croyais que ton mandat te donnait le droit de fouiller le domicile de n'importe qui, fit remarquer Fatal.

—En effet, mais nous avons affaire à un shérif qui ne nous aime pas et à un juge qui déteste le principe des mandats d'exécution – comme beaucoup de ses collègues.

—Pourquoi détestent-ils ça ? C'est une parfaite excuse légale pour tuer tous ceux qui se dressent sur votre chemin.

—Tu n'as pas l'air l'approuver non plus.

—Ce n'est pas mon boulot d'approuver ou de désapprouver.

—Très bien. Vérité, tu me ramènes à Las Vegas ?

—Je n'ai pas dit que je ne le ferais pas.

—Alors, cesse de m'emmerder. J'ai déjà ma dose avec les flics du coin.

L'expression de Fatal s'adoucit.

—Désolé, Anita, mais je suis un vampire, et un exécuteur pourrait me tuer à n'importe quel moment, sans procès et pratiquement sans preuves.

—Au moins, on ne vous abat pas à vue dans ce pays. C'est mieux que dans beaucoup d'autres endroits du monde, lui rappelai-je.

Son frère et lui se plantèrent devant moi, me regardant de la même façon comme s'ils pensaient exactement la même chose.

—Nous t'emmènerons où tu as besoin d'aller, dit Vérité.

—Tu n'as pas peur de me toucher ?

Il secoua la tête. J'étudiai son visage si sérieux.

—Tu n'as plus peur de l'ardeur ?

—Si.

Ce fut Fatal qui expliqua :

—Ce n'est pas de toi qu'il a peur, Anita. Nous savons que tu étais sincère tout à l'heure. Belle n'aurait jamais demandé une chose pareille à personne. Elle adore être un monstre.

Je frissonnai, et pas de plaisir cette fois.

—Je l'ai sentie.

Je repensai à sa visite dans mon rêve. J'étais presque sûre qu'elle avait empêché Victor de me faire quoi que ce soit pendant mon sommeil, mais en contrepartie, elle avait altéré mon ardeur. Était-ce pour cette raison que celle-ci avait pu se communiquer à Vérité sans que je le touche ? Je l'ignorais, et si je lui posais la question, elle mentirait.

—Que celui de vous deux que ça dérange le moins me ramène à Edward.

—Elle a peur de voler, révéla Fatal à son frère.

—Beaucoup ?

—Plutôt, ouais.

Vérité me toisa.

—Jamais on ne te laisserait tomber.

J'agitai la main.

—Les phobies ne dépendent pas du cerveau logique. Décidez-vous vite, avant que je me dégonfle.

Ils éclatèrent de rire en stéréo.

—Tu as beaucoup de défauts, mais tu ne seras jamais une dégonflée.

—C'est gentil de me dire ça, grinçai-je. Alors, qui sera mon pilote pour le vol retour ?

—Pourquoi tu n'ordonnes pas tout simplement à l'un de nous de te ramener ?

—Parce que je ne sais pas voler, et que j'ignore si Fatal est trop fatigué après m'avoir portée jusqu'ici. Donc, je préfère vous laisser décider lequel de vous deux est le plus apte.

Fatal sourit.

—Que tu nous fasses confiance au lieu de nous commander, c'est encore plus flatteur que le fait que tu aies enfin couché avec nous.

Je haussai les épaules.

—Inutile de me remercier. Mais décidez-vous, car il faut vraiment que je rentre en ville.

—Je vais l'emmener, dit Vérité.

—J'ai eu plus de temps pour récupérer, objecta Fatal.

—Je vais l'emmener, répéta Vérité.

Les deux frères se regardèrent un long moment. Impossible de dire à quoi ils pensaient ; je sentais juste peser dans l'air toutes les choses tacites qui passaient entre eux, et j'avais l'impression d'être limite immorale, une voyeuse, en somme. Je compris soudain la remarque que Bernardo avait faite un peu plus tôt dans la voiture, au sujet d'Edward et de moi.

—Si tu veux, lâcha enfin Fatal.

—Oui, je veux, acquiesça tranquillement Vérité.

De nouveau, j'eus l'impression que ces quelques mots résumaient une dizaine d'arguments non formulés. Mais vous n'êtes pas censé laisser les gens deviner que vous entendez leurs conversations silencieuses ; ça a tendance à les rendre nerveux. Je fais déjà suffisamment flipper mon monde sans commencer à jouer de mon intuition féminine.

Vérité reporta son attention sur moi.

—Tu es prête ?

Je pris une grande inspiration, la relâchai lentement en m'empêchant de ne pas trembler et hochai la tête.

Il s'approcha de moi, hésita et dit :

—Il faut que je te porte.

—Je sais, grognai-je, contrariée.

Je pouvais le faire. Mentalement, je m'encourageai : ce n'était qu'un petit vol de rien du tout ; je n'avais rien à craindre, mais... misère, je ne voulais pas le faire. Malheureusement, même si nous avions eu une voiture, nous étions trop loin de Las Vegas. C'était le moyen le plus rapide de rejoindre les autres. Edward avait déjà perdu trop de temps à m'attendre.

Vérité me souleva dans ses bras comme si j'étais une jeune mariée à qui il voulait faire franchir le seuil de sa nouvelle demeure. Je dus faire une drôle de tête, car il se sentit obligé de se justifier :

—C'est le moyen le plus sûr.

—Fatal ne m'a pas portée comme ça.

—J'avais peur que tu ne commences à te débattre à cause de la soif de sang, expliqua l'intéressé. En te tenant contre moi, il m'aurait été plus facile de te maîtriser si tu avais pété un plomb, pendant qu'on était en l'air.

Vérité pivota vers lui.

—La soif de sang ? pas l'ardeur ?

—Le premier de ses appétits qui s'est manifesté, c'était la soif de sang et la faim de chair. Les humains l'attiraient ; c'est pour ça qu'elle m'a demandé de l'emmener dans un endroit où ils ne la tenteraient pas, révéla Fatal.

Vérité baissa les yeux sur moi. Il avait le regard grave et la mine sérieuse, qui étaient son équivalent d'un masque de flic - je le comprenais à présent -, l'expression derrière laquelle il s'abritait quand il ne voulait pas qu'on sache à quoi il pensait.

—Quoi ? demandai-je.

Il secoua la tête.

—Je vais te ramener à tes amis, mais si tes autres appétits se manifestent avant l'ardeur, tu dois faire encore plus attention à avaler régulièrement de la nourriture solide et...

Il n'acheva pas sa phrase.

—Ce qu'il essaie de dire, clarifia Fatal, c'est que pour être certaine de ne pas t'attaquer à tes amis humains, tu dois nourrir l'ardeur plus régulièrement.

—Vous croyez que je devrais avaler encore un petit quelque chose avant de me coucher tout à l'heure ?

—Un en-cas nocturne ne serait pas une mauvaise idée.

—Tout à fait, approuva Vérité.

—Et merde. Je n'ai vraiment pas envie de coucher avec certains des gens que vous avez amenés de St. Louis.

—Une petite séance de sexe avec des volontaires est sûrement le moindre des deux maux, non ?

Je fus forcée d'acquiescer. Voyons, m'envoyer en l'air avec plus de gens consentants, ou risquer d'arracher la gorge d'Edward, d'Olaf et de Bernardo ? Mmmmh...

—Je sais que c'est le moindre mal, concédai-je, mais rien ne m'oblige à m'en réjouir, par-dessus le marché.

—Mais si tu arrivais à te détendre et à profiter davantage, tu contrôlerais mieux l'ardeur, fit valoir Fatal. Tu dois accepter tes pouvoirs vampiriques pour pouvoir les utiliser de manière optimale.

Je levai la tête vêts Vérité.

—Si on ne fait que discuter, je préfère que tu me reposes.

Fatal grimaça.

—Traduction : la dame en a assez de bavarder.

—Dans ce cas, allons-y, suggéra Vérité.

De nouveau, je sentis cette poussée verticale, et je la vis soulever un nuage de sable et de gravillons, qui accompagna notre décollage. Le monde rétrécit sous les bottes de Vérité, et la tête me tourna. Une vague de nausée remonta à l'assaut de ma gorge. Je fermai les yeux très fort et enfouis ma tête contre la poitrine de Vérité.

La nausée reflua, même si mon pouls continuait à battre follement, et mon cœur à cogner douloureusement contre mes côtes. Je luttai pour ne pas étrangler Vérité en lui serrant le cou trop fort avec mes bras. Mais je ne pus m'empêcher d'agripper son tee-shirt à pleines mains, comme si ça pouvait suffire à me retenir en cas de chute. Parfois, quand vous avez vraiment la trouille, les illusions sont la seule chose à laquelle vous pouvez vous raccrocher.

CHAPITRE 60

Croyez-le ou non : je réussis à ouvrir les yeux avant qu'on se pose à Las Vegas. Je découvris qu'il me suffisait de garder le regard braqué sur l'épaule de Vérité, ou le ciel au-delà. Je dus même admettre que c'était très beau de voler dans le noir, parmi les étoiles. Seule la distance qui nous séparait du sol me gâchait cette expérience.

Vérité ne m'avait demandé qu'une fois si j'allais bien. Comme j'avais répondu « Oui », il n'avait pas insisté. Je savais qu'il sentait ma peur : je ne pouvais pas lui cacher le rythme de mon pouls. Mais avant qu'il se pose, les battements frénétiques de mon cœur avaient fini par se calmer. J'avais toujours la trouille, mais je ne pouvais pas maintenir un tel niveau de terreur sans faire une attaque de panique ou m'évanouir.

Les étoiles commencèrent à s'estomper, et je crus d'abord que le jour se levait, même si je savais qu'il était beaucoup trop tôt pour ça. Puis je compris que c'était la faute des lumières de Las Vegas. Elles se découpaient contre le ciel, telle une aube factice, ternissant l'éclat des étoiles et faisant pâlir le velours noir du ciel. La ville s'opposait perpétuellement à la nuit et la maintenait à distance, avec ses néons multicolores.

Vérité dut prendre de l'altitude pour éviter les bâtiments. Nous passâmes si près de certains toits que j'aurais sans doute pu les toucher en me penchant un peu. Et malgré mon vertige, j'eus l'envie perverse de le faire. Je me forçai à m'accrocher plus fort à Vérité, qui en déduisit que ma peur revenait à la charge.

—Nous y sommes presque, dit-il d'une voix tendue.

Je le dévisageai et faillis lui demander s'il se sentait bien, mais dans le cas contraire, que pouvais-je y faire ?

Laissant derrière nous les hauts bâtiments du Strip, nous survolâmes des maisons et des commerces ordinaires. Ici, la ville ressemblait à toutes les autres villes américaines. Puis les signes d'habitation se raréfièrent, et le paysage s'ouvrit devant nous.

La première chose que je vis, ce fut les lumières clignotantes des pistes d'atterrissage de l'aéroport. Je crus d'abord que Vérité allait se poser là, mais il infléchit sa trajectoire vers un groupe de bâtiments qui se dressaient un peu plus loin. Depuis les airs, et de nuit, j'étais incapable de reconnaître le QG du SWAT - et assez inquiète à l'idée d'atterrir et de culbuter sur du bitume, près de murs sur lesquels nous risquions de nous écraser.

Le sol se précipita à notre rencontre. Je dus fermer les yeux pour ne pas vomir. Alors, je compris que le problème n'était pas juste le visuel, mais la sensation que mon estomac remontait dans ma gorge.

Lorsque je rouvris les yeux, un bâtiment s'élevait sur notre droite, et Vérité heurtait le sol en courant. L'impact le fit tituber légèrement, mais il se laissa emporter par son élan sans me lâcher. Il ralentit et put enfin s'arrêter, toujours dissimulé par l'ombre du bâtiment. J'aperçus une route à l'angle et quelques voitures qui passaient en trouant l'obscurité de leurs phares.

Vérité recula un peu pour ne pas qu'on puisse nous voir depuis la route. La zone découverte qui entourait l'aéroport s'étendait derrière nous. Il s'adossa au mur comme s'il était fatigué, en me serrant contre lui telle une enfant.

—Tu peux me poser, lui dis-je.

Il rouvrit les yeux et cligna des paupières avec l'air de quelqu'un qui était à mille lieues de là en pensée. Puis il me lâcha les jambes et me laissa glisser à terre. Lui-même resta appuyé contre le mur, sa poitrine se soulevant et s'abaissant comme s'il avait couru. Les vampires ne sont pas obligés de respirer, donc, ça signifiait qu'il était fatigué ou qu'il avait un problème quelconque.

Je touchai son bras nu du bout des doigts. Sa peau était tiède, et je lui en fis la remarque.

—Touche-moi à un endroit contre lequel je ne te tenais pas.

Je levai une main pour la poser sur sa joue. Elle était froide.

—Donc, c'est juste ma chaleur corporelle qui s'est communiquée à toi ?

Il acquiesça.

—Pourquoi respires-tu aussi fort ? Combien d'énergie as-tu utilisé pour voler jusqu'ici en me portant dans tes bras ?

Il déglutit assez fort pour que je voie sa pomme d'Adam monter et descendre dans sa gorge.

—Pas mal.

—Merde, tu aurais dû laisser Fatal me ramener.

Toujours adossé au bâtiment, il secoua la tête.

—Ça n'aurait rien changé. Tu t'es nourrie plus profondément que je ne pensais, c'est tout.

—Qu'est-ce que ça veut dire ? demandai-je, perplexe.

Il me dévisagea de ses yeux gris qui n'ont jamais l'air aussi bleus que ceux de son frère.

—Quand un vampire se nourrit d'un humain, il peut lui prélever plus ou moins de sang. C'est la même chose avec l'ardeur. Tu étais comme une vampire qui n'a rien bu depuis longtemps. Il t'en fallait plus que d'habitude.

—Mais un vampire ne peut pas boire davantage de sang que son estomac ne peut en contenir. J'imagine que l'ardeur ne possède pas ce genre de limitation ?

Vérité me jeta un regard éloquent. Et merde.

—Tu es très amoché ?

—Je ne suis pas blessé, juste fatigué.

—D'accord, fatigué à quel point ?

—Tu dois rejoindre tes amis de la police.

—Je ne peux pas t'abandonner ici dans cet état. Tu ne tiens même pas debout. Si les gens de Vittorio te trouvaient avant que tu récupères, tu serais une proie facile pour eux.

Ses yeux virèrent entièrement à l'argenté et se remplirent de lumière.

—Je ne suis la proie de personne, répliqua-t-il sur un ton coléreux.

Puis ses yeux redevinrent normaux, et il commença à glisser le long du mur. Je le rattrapai pour l'empêcher de tomber. Il posa une main sur mon épaule, et je le sentis lutter pour rester debout.

—Je suis désolé.

—Non, c'est moi qui suis désolée.

—Voler consomme beaucoup d'énergie, et encore plus quand on porte quelqu'un. J'avais oublié à quel point.

—Donc, le problème, ce n'est pas tellement que je me sois nourrie, mais que tu aies fait quelque chose d'épuisant juste après.

—Oui. Si j'avais pu dormir ou me nourrir à la place, j'irais parfaitement bien.

—Et si tu te nourrissais maintenant, ça t'aiderait ?

Il acquiesça, le corps tremblant de l'effort qu'il faisait pour ne pas s'affaisser. Malgré mon soutien, il avait du mal à se tenir droit.

—Je ne peux pas te laisser dans cet état, Vérité. Ou bien tu m'accompagnes et tu laisses les flics te protéger, ou bien...

Je ne voulais pas m'ouvrir une veine pour lui. Je l'avais déjà fait une fois pour lui sauver la vie, alors qu'il venait d'être poignardé avec une lame en argent en essayant de nous aider, la police et moi, à attraper un très méchant vampire, mais je n'aime pas jouer les banques du sang. D'un autre côté, Grimes et ses hommes ne voudraient certainement pas recueillir un vampire chez eux. Comment pourrais-je leur expliquer le problème de Vérité ? Quand vous ouvrir une veine est le moindre de deux maux, il est peut-être temps de reconsidérer vos priorités.

—Bois mon sang.

—Tu n'en donnes jamais à personne, protesta-t-il d'une voix rauque.

Ses jambes commencèrent à céder. Je l'aidai à s'asseoir dos au mur.

—D'habitude, non. Mais c'est une urgence, comme quand j'ai dû t'utiliser pour nourrir l'ardeur.

Ses cils papillotèrent. Je lui pris le visage entre mes mains.

—Ah pitié, ne t'évanouis pas, ce n'est pas le moment!

Il rouvrit grand les yeux, et je le vis lutter pour m'obéir. Alors, je fis la seule chose qui me vint à l'esprit : je lui offris mon poignet gauche. Ça ferait plus mal que dans le cou, mais ce serait plus facile à cacher aux autres flics.

—Je ne suis pas assez puissant pour te rouler et effacer la douleur, me prévint Vérité.

—Je sais. Dépêche-toi de te nourrir, m'impatientai-je.

D'une main tremblante, il saisit mon poignet gauche ; de l'autre, il releva la manche trop longue du blouson qu'il m'avait prêté. Elle était assez large pour qu'il n'ait pas de problème à dénuder tout mon avant-bras.

Je me crispai dans l'attente de sa morsure, puis expirai à fond et tentai de me détendre pour que ça ne fasse pas encore plus mal, comme avec une piqûre.

Vérité ouvrit grand la bouche, et j'eus le temps d'apercevoir ses crocs avant qu'il baisse la tête. Au dernier moment, je me raidis ; je ne pus m'en empêcher. Je fus assaillie simultanément par une vive douleur et par la sensation de sa bouche agissant comme une ventouse sur mon poignet tandis que ses canines s'enfonçaient plus profondément dans ma chair. Eh oui, cela me fit mal à l'intérieur, mais en surface... c'était bon.

Depuis quelques mois, je nourris Jean-Claude et Asher plus régulièrement, et mon corps a commencé à y prendre un certain plaisir. Il associe leur morsure au sexe, car nous l'avons intégrée à nos préliminaires - et, parfois, à

l'acte même. Jusque-là, je ne m'étais pas rendu compte à quel point ça influait sur ma perception de la chose.

Je restai plantée là, prise en tenaille entre douleur et plaisir, tandis que mon corps s'efforçait de décider dans quelle catégorie ranger cette expérience. Vérité redressa le dos. Ses mains puissantes me tenaient le bras ; sa bouche aspirait de plus en plus fort, et sa gorge déglutissait mon sang.

Je dus poser une main sur le mur pour rester à genoux et ne pas m'affaisser, mon corps avait fini par décider que c'était bon, assez bon pour que mes jambes se dérobent sous moi.

Ce fut Vérité qui mit fin à ce moment en décollant sa bouche de mon poignet. Sans lâcher mon bras, il appuya son front sur ma peau. Je calai une épaule contre le béton frais du mur. Je me sentais lourde, et je devais lutter pour ne pas m'affaisser. J'avais l'entrejambe humide, préparé pour ce qui suivait d'habitude. Depuis quand n'avais-je pas laissé un vampire boire mon sang sans coucher avec lui juste après ? Je ne m'en souvenais même pas. En principe, je ne le faisais jamais. Et merde.

—Ton énergie, dit Vérité d'une voix encore rauque mais plus du tout essoufflée. (Cette fois, la fatigue n'avait rien à voir là-dedans.) Elle n'avait pas le même goût la dernière fois que tu m'as nourri.

—Tu étais mourant. Tu ne dois pas garder des souvenirs très précis de cet épisode.

Il leva la tête et me dévisagea. Ses yeux d'un gris argenté brillaient dans la pénombre.

—Un vampire n'oublie jamais le goût du sang de quelqu'un, Anita. Quelque chose a changé en toi depuis notre première rencontre.

Il donna un long coup de langue sensuel sur la plaie de mon bras, puis ferma ses yeux brillants et se lécha les lèvres comme pour ne pas perdre la moindre goutte de nectar. La plaie saignait encore, et à cause des anticoagulants contenus dans la salive des vampires, elle continuerait un petit moment.

—Lâche mon bras, Vérité, réclamai-je d'une voix un peu hésitante.

Il ne semblait pas lui-même, et l'idée que mon sang ait changé de goût ne me plaisait pas du tout. Qu'est-ce que ça signifiait ?

Vérité rouvrit les paupières, mais ne laissa pas retomber ses mains. Il me dévisagea, les yeux voilés par ses pouvoirs vampiriques.

—C'est incroyable comme je me sens bien, Anita. Ton sang contient plus d'énergie que celui d'un métamorphe.

—Lâche-moi, Vérité. Maintenant, répétai-je plus fermement.

Il obéit avec un large sourire. Je m'écartai de lui en prenant appui sur le mur pour ne pas tomber, jamais encore je ne l'avais vu sourire, pas de cette façon. Assis dos au mur, il me contemplait, l'air béat.

—Tu es soûl ? demandai-je.

—Peut-être.

Je n'avais vu qu'un seul autre vampire réagir de cette façon, après s'être nourri de Jason et de moi. Une pinte de loup-garou plus une petite rasade de nécromancienne en guise de digestif avaient rendu Jean-Claude ivre au point de se mettre à glousser bêtement.

—Il faut que j'y aille, Vérité.

—Vas-y, acquiesça-t-il sans se départir de son grand sourire.

—Je ne peux pas partir sans être sûre que tu pourras te débrouiller seul.

—Oh, dit-il.

Et il se leva d'un de ces mouvements trop rapides pour que l'œil puisse les suivre, passant d'assis à debout comme par magie. Les vampires sont plus rapides que les humains, mais pour obtenir ce genre de résultat, ils doivent utiliser leurs pouvoirs mentaux. Si j'avais eu un flingue, j'aurais mis Vérité en joue, par la force de l'habitude. Je reculai instinctivement, mais s'il m'avait voulu du mal, cela n'aurait servi à rien.

—Merde, lâchai-je.

—Je ne voulais pas te faire peur, mais ainsi que tu peux le voir, je vais parfaitement bien.

J'avais le cœur dans la gorge.

—Ce n'était pas de la manipulation mentale, soufflai-je.

—Tu veux dire, la vitesse à laquelle je me suis levé ?

—Ouais.

—Non.

—Je n'avais jamais vu un vampire bouger ainsi.

Il inclina la tête.

—Venant de toi, j'apprécie le compliment à sa juste valeur. Mais je n'ai aucun mérite : c'est une caractéristique de notre lignée.

—Tu veux dire que vous êtes tous capables de bouger aussi vite pour de vrai ?

—Oui.

—Pas étonnant que vous soyez devenus l'élite des guerriers ! Vous êtes plus rapides que la plupart des lycanthropes.

—Autrefois, quand le Conseil voulait éliminer l'un d'eux, c'est à nous qu'il faisait appel.

—Mais aujourd'hui, Fatal et toi êtes les derniers, n'est-ce pas ?

Il acquiesça.

—Je t'ai déjà vu te battre. Tu ne bougeais pas si vite.

—J'ai l'impression d'être un homme neuf. (Il étira ses bras vers le ciel, faisant saillir et rouler ses muscles.) Je ne m'étais pas senti aussi bien depuis très longtemps. Depuis que... (Il me regarda tandis que la lueur argentée mourait dans ses yeux.) Depuis que nous avons tué la source de notre lignée. (Il fronça les sourcils.) Tu m'as lié à Jean-Claude avec ton sang et son pouvoir. Qu'as-tu fait, ou que t'a-t-on fait, depuis lors ?

—Je ne comprends pas ce que tu veux dire.

Un pli barra son front comme il réfléchissait.

—Je veux dire, Anita, que j'ai l'impression d'avoir ressuscité, comme si notre ancien maître allait apparaître au bout de la rue pour venir nous saluer. (Il s'approcha de moi, et je fis un pas en arrière pour maintenir la distance entre nous. Du coup, il s'arrêta.) Je te fais peur ? s'étonna-t-il.

—J'ignore ce qui vient de se passer ; donc, je prends mes précautions.

Il acquiesça comme si c'était parfaitement logique.

—Je vais te mener à tes amis, puis je rentrerai à l'hôtel.

—Parfait, acquiesçai-je.

Et parce que c'était moi, je ne pus m'empêcher d'ajouter :

—Sans vouloir t'offenser, ça n'a pas l'air de te contrarier que j'aie peur de toi.

Il haussa ses larges épaules.

—Je t'ai surprise, et moi non plus, je ne comprends pas ce qui vient de se passer à l'instant. Jusqu'à ce qu'on détermine si ça venait de ton sang, de ton pouvoir ou du mien, la prudence est de mise.

—D'accord. Dans ce cas, accompagne-moi jusqu'à l'entrée, et tu pourras y aller.

Il acquiesça et, d'un geste, me fit signe d'avancer. Je le contournai en gardant mes distances, et nous nous dirigeâmes vers l'angle du bâtiment. La porte ne se trouvait qu'à quelques mètres de là. Des voitures passaient sur la route sans se soucier de ce que nous faisions. Leur présence me semblait presque incongrue, comme si nous venions de passer les dernières minutes dans une petite bulle, à part du reste du monde.

Je me tournai vers Vérité. Sans son blouson en cuir, le holster qu'il portait à la ceinture était bien visible, remarquai-je. Son tee-shirt noir n'était pas assez long ni assez large pour le dissimuler. Avait-il un permis de port d'armes valable dans le Nevada ? Je l'ignorais, mais je savais qu'un grand type costaud, tout de noir vêtu et arborant un flingue bien en évidence, risquait fort d'attirer l'attention de la police. Et que si un flic cherchait à faire du zèle en l'arrêtant, le fait qu'il soit un vampire n'arrangerait rien,

J'ôtai son blouson et le lui tendis. Il secoua la tête.

—Je t'ai dit que je ne sentais pas le froid autant que toi.

—C'est pour cacher ton flingue, expliquai-je. Je préférerais que tu ne te fasses pas arrêter par la police.

Il faillit porter une main à son arme mais interrompit son geste en plein mouvement. Il prit son blouson en prenant bien garde à ne pas me toucher au passage, ce qui m'apprit que je devais toujours avoir l'air effrayée. Tant pis.

Il renfila son blouson et le serra autour de lui. Un instant, je crus qu'il avait froid, malgré tout, puis je compris qu'il humait le cuir. Qu'il humait l'odeur que j'y avais laissée. Là encore, c'était une réaction de métamorphe plutôt que de vampire. Je le dévisageai dans la lumière des lampadaires. Il avait les joues roses et l'air en pleine forme, Si je n'avais pas su ce qu'il était vraiment, j'aurais presque pu le prendre pour un humain. Que diable se passait-il ?

Plantée sur le trottoir, je demandai :

—Les vampires de ta lignée possédaient-ils d'autres super pouvoirs ?

—Nous pouvions nous faire passer pour humains, y compris aux yeux des sorciers.

—Autre chose ?

—Quelques petits trucs. Pourquoi ?

—Pour rien. On se voit demain soir.

—Tu ne comptes pas rentrer avant l'aube ?

—Il y a peu de chances.

—Je suis très embêté, Anita. Je devrais rester près de toi pour te protéger, mais je dois te laisser affronter le danger sans moi. C'est le monde à l'envers, non ?

—J'ai un boulot à faire, Vérité.

Il hocha la tête.

—Je t'attendrai donc à l'hôtel. J'espère que tu rentreras avant l'aube.

Il se détourna et, par-dessus son épaule, jeta :

—Tu saignes toujours.

Je baissai les yeux sur le mince filet de sang qui me coulait le long de la main et gouttait sur le bitume. Je pressai sur la plaie et levai mon bras. Comment se faisait-il que je ne l'avais pas senti ?

—Comment vas-tu leur expliquer cette blessure ?

—Je trouverai quelque chose. Maintenant, vas-y, Vérité.

Un air de musique classique se fit entendre, un peu trop aigu, mais néanmoins reconnaissable comme étant du Beethoven. Vérité plongea la main dans la poche de son blouson et en sortit son portable.

—Oui ? dit-il en le collant à l'oreille.

Je lui fis au revoir de la main et me dirigeai vers l'entrée du bâtiment.

—Anita, c'est pour toi, appela-t-il dans mon dos.

Je m'arrêtai et me tournai vers lui.

—Qui est-ce ?

—Ton ami marshal, Ted Forrester.

Je revins vers lui et pris le téléphone qu'il me tendait.

—Ted, je suis juste dehors. Je te rejoins dans moins d'une minute.

—Ça m'étonnerait, répliqua-t-il.

J'entendis des bruits autour de lui.

—Tu es en voiture ?

—On a reçu un appel.

—Que se passe-t-il encore ?

—Des vampires ont attaqué un club. Ils ont laissé partir certains des clients mais gardé les danseuses. Les otages libérés ont décrit un mâle portant des cicatrices d'eau bénite semblables à celles que Vittorio est censé avoir.

—Merde.

—Tu avais dit qu'il ferait de nouvelles victimes ce soir. Tu avais raison.

—Crois-moi, Edward, j'aurais préféré me tromper sur ce coup-là.

—Je te donne l'adresse.

—Il reste quelqu'un au QG pour m'emmener ?

—C'était un appel à toutes les forces disponibles, Anita.

—Merde.

—Tu n'as pas de moyen de transport ?

—Si, j'ai Vérité. Je vais lui dire de m'emmener.

—Débrouille-toi pour qu'il se pose loin derrière les barrières de police. Je ne voudrais pas que les agents en faction voient un vampire voler avec une femme dans les bras, ce soir.

—Je comprends.

—Nous venons d'arriver, et je ne peux pas t'attendre. Ils ont envoyé l'oreille d'une des danseuses avec les clients qu'ils ont libérés. Ils menacent de faire sortir le reste de cette pauvre fille morceau par morceau.

—J'arrive le plus vite possible, Edward.

Mais je parlais dans le vide : il avait déjà raccroché.

—Putain de bordel ! m'exclamai-je avec beaucoup de conviction.

—J'ai presque tout entendu. On va où ?

Je donnai l'adresse à Vérité. Il me réclama son téléphone et pianota un moment sur le clavier. En me penchant pour regarder l'écran, je vis un plan partiel de la ville. Il l'étudia quelques minutes, puis déclara :

—C'est bon. Tu es prête ?

—Je ne peux pas te nourrir de nouveau, Vérité. C'est encore trop tôt pour moi.

—Je me sens très bien, Anita. Fais-moi confiance. Je n'aurai pas besoin de boire ton sang quand on se posera.

Je dus le croire sur parole, je le laissai me soulever de terre, et au lieu de m'accrocher à lui, je continuai à appuyer sur ma plaie. J'espérais qu'elle s'arrête de saigner avant qu'on se pose - auquel cas, ça ferait au moins une chose qui se serait passée comme je voulais, ce soir.

CHAPITRE 61

Je me pelotonnai contre Vérité aussi étroitement que je pus le faire, sans m'accrocher à lui. Mais au bout d'un moment, je n'y tins plus : je cessai d'appuyer sur mon poignet pour lui passer les bras autour du cou.

J'enfouis mon visage au creux de son épaule. Il était tiède maintenant. Grâce à mon sang et à mon énergie, la veine de son cou palpitait contre ma joue, donnant l'impression que les battements de son cœur m'appelaient. Il avait une bonne odeur propre et fraîche, semblable à celle des draps qui ont séché dehors. Comme si sa peau conservait une trace des jours ensoleillés qu'il ne reverrait jamais.

Puis quelque chose changea dans la façon dont il me tenait. Je relevai la tête pour voir ce qui se passait. En contrebas – mais pas trop près –, j'aperçus des gyrophares et un gros paquet de flics.

Vérité nous posa de l'autre côté d'un centre commercial plongé dans le noir. Cette fois encore, il dut courir un peu pour absorber son élan, mais ce fut moins brutal que son précédent atterrissage. Ou bien l'expérience jouait, ou bien il était davantage en forme et maître de ses mouvements.

Planqué dans l'ombre du bâtiment, il jeta un coup d'œil en direction des lumières clignotantes.

—Les barrières de la police ne sont pas loin,

—Tu peux me poser maintenant.

Je vis ses dents étinceler dans l'obscurité. Il obtempéra en souriant.

—Tu saignes toujours ?

Je baissai les yeux sur ma main. Le sang avait séché autour des traces de morsure.

—Non.

—Tant mieux.

Un moment, nous restâmes plantés face à face dans un silence gêné. C'était comme cette tension qui s'installe à la fin d'un premier rencard, quand vous ne savez pas si vous devez embrasser l'autre sur la bouche ou si un

bisou sur la joue suffira. C'était vraiment bizarre. Jamais encore je n'avais éprouvé ça vis-à-vis de Vérité. Il se pencha vers moi, et je reculai.

—Désolée. J'ignore ce qui se passe, mais je ne crois pas que ce soit volontaire de ta part ou de la mienne.

Il se redressa en me dévisageant, le visage toujours dans l'ombre,

—Tu crois que tu m'as ensorcelé.

Je haussai les épaules.

— Mais je ne suis pas le seul affecté, Anita. Tu le sens aussi.

Je me souvins d'une chose que Jean-Claude m'avait dite une fois.

—« Beaucoup des pouvoirs de la lignée de Belle sont des lames à double tranchant, qui ne coupent que dans la mesure où le vampire le souhaite. »

—J'en déduis que tu devais viser le cœur.

Je ne savais pas quoi répondre à ça ; aussi me planqua i-je une fois de plus derrière mon boulot.

—Je dois y aller, et toi aussi. (Je secouai la tête.) File, Vérité. Dépêche-toi,

L'instant d'après, il fusait vers le ciel, et le déplacement d'air soufflait dans mes cheveux, balayant mon visage.

Je me tournai vers la foule massée autour des barrières de police. Je devrais me frayer un chemin au travers avant que les agents en faction me laissent rejoindre le SWAT. Je voulais retrouver Edward, non pour des raisons professionnelles ou pratiques, mais parce que j'avais besoin d'un ami - d'un ami qui ne voulait ni me baiser ni tomber amoureux de moi. J'avais besoin de quelqu'un qui n'attendait rien de moi, et la liste raccourcissait chaque jour.

CHAPITRE 62

J'avais presque atteint la lisière de la foule quand un homme en sweat-shirt à capuche gris me barra le chemin. J'ouvris la bouche pour dire : « Excusez-moi, monsieur. » Puis j'aperçus le visage dissimulé sous sa capuche, et les mots se figèrent sur mes lèvres.

Des yeux marron foncé. Des cheveux noirs. Une peau bronzée mais livide. Des traits virils, que je trouvai séduisants... jusqu'à ce qu'il tourne la tête vers la lumière d'un lampadaire et que je voie les cicatrices de brûlure sur son profil droit.

Je portai instinctivement la main à mon Browning, mais il n'était plus à ma ceinture. J'étais désarmée face à mon ennemi.

—Ne contacte pas tes amis télépathiquement. Sinon, je le sentirai, et je dirai à mes vampires de tuer les tentatrices à l'intérieur du club. Eh oui, je savais que tu n'avais pas d'armes. Je ne pensais pas que tu te montrerais aussi négligente un jour, mais ça nous donne une chance de parler.

J'humectai mes lèvres, brusquement sèches, et fis la seule chose qui me vint à l'esprit : je reculai afin d'avoir la place de manœuvrer, pour le bien que ça pourrait me faire.

—Pourquoi vous êtes-vous emparé du club ? Pourquoi avez-vous donné à la police le temps de coincer vos vampires ? demandai-je d'une voix toujours très calme.

Un bon point pour moi.

—C'était pour t'attirer, Anita.

—Et dire que la plupart des hommes se contentent d'envoyer des fleurs.

Il me fixait de ses yeux bruns. Je n'arrivais pas à déchiffrer son expression, mais à mon avis, je ne réagissais pas comme il l'avait cru - ou, peut-être, espéré.

—Si tu appelles à l'aide de quelque façon que ce soit, mes vampires massacreront toutes ces catins.

—Ce sont des danseuses, pas des prostituées, répliquai-je. Mais j'ai pigé: vous êtes assez puissant pour contacter mentalement vos serviteurs.

Il acquiesça.

—Tout comme toi.

Je pris une grande inspiration, luttant pour contrôler les battements de mon cœur et le rythme de mon pouls. Je ne savais pas quoi répondre à ça, aussi gardai-je le silence. Je m'attire rarement des ennuis en fermant ma gueule.

Il me détailla de haut en bas, pas de la façon dont un homme détaille une femme, mais plutôt comme un homme qui envisage d'acheter une voiture. Oui, c'était un regard qui disait « acquisition » plutôt que « rencard ».

—D'accord. Vous voulez qu'on parle: parlons.

—Viens avec moi. Tout de suite.

Il me tendit une main large et longue, bien plus grande que je ne l'aurais voulu, mais aussi élégante que les inflexions de sa voix,

—Non.

—Si tu refuses, je fais tuer les putains que nous tenons en otage.

Je secouai la tête.

—Vous les tuerez probablement de toute façon.

—Et si je te donne ma parole ?

—Je sais que vous êtes sincère, mais je sais aussi que vous êtes un sadique sexuel et un tueur en série. Désolée, mais ça ne m'inspire pas une grande confiance.

Haussant les épaules, je me mis à invoquer furieusement Edward. Je n'utilisai pas ma magie ; simplement, je souhaitai de tout mon cœur qu'il regarde dans notre direction et qu'il vienne voir ce qui se passait. Mais j'étais trop petite, et la foule devait me dissimuler. Vittorio aussi, qui avait pris soin de se placer pile devant moi. Je doutais que ce soit un hasard.

—Je vois ce que tu veux dire. (Il écarta sa capuche du côté droit de son visage.) Regarde-moi bien, Anita. Contemple ce que les humains m'ont fait.

Je tentai de ne pas regarder, parce que ça aurait pu être une ruse pour me distraire, mais il est impossible de détourner les yeux de certaines choses.

Les cicatrices faciales d'Asher courent seulement sur le long de sa joue et jusqu'à sa mâchoire. Mais tout le côté droit du visage de Vittorio, jusqu'au bord de sa bouche et à la pointe de son menton, n'était que tissu cicatriciel durci.

Il lâcha sa capuche, dont l'ombre dissimula de nouveau son visage. Alors, je vis qu'il tendait sa main gauche sur le côté, comme s'il s'attendait à ce que quelqu'un vienne la prendre.

Une jeune fille sortit de la foule. Un moment, je crus que c'était une de ses vampires, mais ses grands yeux gris écarquillés me détrompèrent très vite. Elle cultivait le style pétasse avec sa jupe trop courte, son nombril à l'air et ses seins remontés jusque sous le menton. Avant que ça devienne la mode, j'aurais pensé que c'était une prostituée, mais de nos jours, tellement d'adolescentes s'habillent ainsi que je me demande ce que peuvent bien porter les vraies prostituées.

Vittorio lissa en arrière les cheveux bruns et raides qui lui tombaient devant la figure. La fille lui adressa un sourire rêveur.

—Fichez-lui la paix.

Il lui caressa la joue, et elle se frotta contre sa main tel un chaton ronronnant. Il tourna son visage vers moi pour que je puisse voir combien elle était jeune sous son maquillage : quatorze ans, peut-être quinze - pas plus. C'était difficile d'estimer son âge exact dans cet accoutrement qui tendait à lui rajouter des années non vécues.

—J'ai dit : fichez-lui la paix.

Ma voix ne tremblait pas, et elle contenait même un léger frémissement de colère. Je m'abandonnai à celle-ci, la nourris avec des pensées de douce vengeance et des images de ce que je ferais à Vittorio quand j'en aurais l'occasion.

—Si ta bête se manifeste, je lui arrache la gorge, menaça-t-il en attirant la fille contre lui.

Alors, je dus ravaler ma colère. Vittorio avait raison : dans des circonstances aussi stressantes, elle pouvait très bien générer de gros problèmes avec les différentes souches de lycanthropie que je portais en moi. Si j'avais pu me transformer pour de bon, ça m'aurait fourni des armes naturelles, mais en l'état actuel des choses, ça ne m'aiderait pas : ça ne ferait qu'aggraver la situation.

Vittorio tendit son autre main, et un homme s'approcha. Il était plus grand que le vampire, avec des yeux gris presque identiques à ceux de la fille, et des cheveux du même brun, bien que coupés court. Son regard était perdu dans le vague comme s'il ne voyait rien.

Vittorio baissa la fermeture Eclair de son sweat, révélant sa poitrine. Je savais à quoi elle ressemblerait, car c'est à cet endroit que les cicatrices d'Asher sont les plus spectaculaires. Mais là encore, celles de Vittorio étaient pires. L'eau bénite ne s'était pas contentée de lui brûler la peau : elle avait rongé ses tissus profonds, exposant les ligaments et les os de sa cage thoracique.

Apparemment, son corps avait tenté de régénérer une partie de la chair, mais le côté droit de sa poitrine et de son ventre ressemblaient à celui d'un squelette recouvert de cicatrices. En l'absence d'os pour maintenir sa forme, son ventre était resté un peu concave.

Si Vittorio avait voulu m'attaquer à ce moment-là, il aurait pu me faire très mal, parce que j'étais comme hypnotisée par les dégâts qu'il avait subis - et par le fait qu'il avait survécu.

—Si j'avais pu mourir, j'aurais succombé à une infection. Les antibiotiques n'existaient pas à l'époque où on m'a fait ça.

—Si vous voulez mourir, pas de souci. Attendez-moi ici, je vais chercher un flingue pour vous aider.

—Il fut un temps où j'aspirais à en finir, mais personne n'était assez puissant pour mettre un terme à mes souffrances. J'ai considéré ça comme un message. Puisque la mort ne pouvait pas me toucher, je devais être son incarnation.

—Tout le monde finit par mourir, Vittorio, dis-je sans pouvoir m'empêcher de jeter un coup d'œil au pète et à la fille.

—Les humains sont si fragiles, n'est-ce pas ?

—Vous les avez amenés avec vous pour les utiliser comme otages ?

—Je les ai trouvés dans la foule. Au début, dit-il en serrant la fille contre lui d'un seul bras, j'ai cru que c'était une putain, mais elle fait juste semblant. (Il lui embrassa le sommet du crâne, et elle se lova contre lui.) Elle empeste l'innocence et les expériences jamais vécues.

—Que voulez-vous ? demandai-je en détachant bien les syllabes et en assénant chacune d'elles, portée par la puissance de la colère que j'avais tant de mal à contenir.

A cet instant, j'aurais donné presque n'importe quoi en échange d'un flingue.

Vittorio baissa les yeux sur la fille, qui avait glissé les bras sous son sweat pour pouvoir l'enlacer, et qui le contemplait par en dessous comme s'il était la plus belle invention au monde depuis le pain tranché.

—Elle me voit tel que j'étais avant. J'étais très beau, tu sais.

—Et dans quelques minutes, vous allez lui révéler votre véritable apparence et prendre votre pied à la voir horrifiée. Je comprends.

Il parla en me regardant.

—Je peux m'en aller avec ces personnes ou avec toi. Echangeras-tu ta liberté contre la leur ?

—Ne faites pas ça, dis-je plus doucement.

—Tu m'accompagneras pour les sauver ?

Je jetai un coup d'œil à l'homme au regard flou et à la fille sous le charme.

—Vous ne tuez ni hommes ni enfants, à moins que les hommes ne soient strip-teaseurs. Ce ne sont pas vos victimes types. Relâchez-les.

—Dois-je réveiller suffisamment le père pour qu'il voie ce que nous allons faire à sa fille ?

—Que voulez-vous, Vittorio ?

—Toi.

Nous nous dévisageâmes un moment. Il souriait un peu ; moi pas.

—Vous me voulez pout quoi faire ? demandai-je, soupçonneuse.

Il partit d'un rire amer.

—Oh, tu n'as rien à craindre pour ta vertu avec moi. L'Eglise s'en est assurée il y a bien longtemps.

—C'est à cause des vampires que nous avons éliminés à St. Louis ?

—La vengeance est réservée aux esprits mesquins, Anita. Tu apprendras que mes objectifs sont plus nobles et plus ambitieux.

La fille se mit à embrasser sa poitrine ravagée en poussant de petits gémissements. Il avait fait quelque chose à son esprit, et je n'avais rien senti. Je me tenais à moins de deux mètres de lui, et je n'avais foutre rien senti. Ça faisait des années que je n'avais pas rencontré un vampire capable d'agir à mon insu.

—J'ai des espions dans le camp de Maximilian. Il sait que Jean-Claude ne t'a pas encore fait la quatrième marque - et du coup, je le sais aussi.

Je luttais pour rester impassible, mais ne pus empêcher mes yeux de s'écarquiller, mon souffle de s'étrangler dans ma gorge, et mon pouls de s'accélérer.

—Ton maître a laissé la porte ouverte à d'autres, Anita. Bibiana veut que Max la franchisse. Elle pense que, si tu aimais vraiment Jean-Claude, tu l'aurais laissé faire et épousé depuis belle lurette. Pour elle, ton indécision est la preuve que tu n'as pas encore trouvé le véritable amour.

—Elle est assez conservatrice, acquiesçai-je.

Que pouvais-je dire d'autre ? Si je mentais, Vittorio le sentirait. Les vampires et les métamorphes assez puissants sont des détecteurs de mensonges sur pattes.

—Mais tu n'as pas à te soucier de Max et de sa femme. J'ai décidé que c'était moi qui passerais cette porte.

Je clignai des yeux, ma colère cédant la place à de la confusion. J'avais envisagé un tas de choses que ce cinglé pouvait attendre de moi, et celle-ci ne figurait pas sur la liste.

—Vous voulez faire de moi votre servante humaine ?

—En effet.

—Pourquoi? Tour le monde sait quelle emmerdeuse je suis et à quel point je fais chier Jean-Claude. Pourquoi voulez-vous vous encombrer de moi ?

Je ne pouvais appeler à l'aide de quelque façon que ce soit, sinon, quelqu'un mourrait. Je ne pouvais pas invoquer mes bêtes, ça n'arrangerait rien. Alors, que pouvais-je faire, bordel ? Que pouvais-je faire sans un flingue ?

Vittorio rit de nouveau, mais cette fois, ce fut un son plus bas, plus charmeur.

—À cause de ta magie, Anita. Tu es la première nécromancienne depuis des siècles, et tu détiens tellement d'autres pouvoirs !

Il se rapprocha un peu, entraînant la fille avec lui. L'homme suivit à un pas de distance, tel un robot.

Vittorio tendit sa main libre vers moi. Je reculai. Tous les pouvoirs vampiriques augmentent avec la proximité, et plus encore au contact. Il arrivait à faire des choses que je croyais impossibles. Je ne voulais pas découvrir de quoi il serait capable s'il me touchait.

—Anita, tu feras de moi le Maître de la Ville le plus puissant du monde entier.

—Donc, après m'avoir prise à Jean-Claude, vous voudriez que nous prenions Las Vegas à Max ?

Je réfléchissais à toute allure, passant mes options en revue. Elles n'étaient pas nombreuses. Je ne savais qu'une chose : je ne partirais pas d'ici avec Vittorio. C'est la règle avec les tueurs en série : obligez-les à vous tuer en public, car tout ce qu'ils pourraient vous faire en privé serait pire. Je ne pouvais pas non plus le laisser partir avec le père et la fille. Si doué soit-il, il n'arriverait pas à voler en portant deux personnes : il serait obligé de marcher. Je devrais quand même bien pouvoir arrêter un vampire à pied ! *Réfléchis, Anita, réfléchis !*

—Le tigre est mon animal à appeler. Il nous suffira de tuer Max et sa femme, et tout sera terminé.

—Et Victor, corrigeai-je. Il faudrait tuer leur fils aussi.

Vittorio sourit et fit un pas vers moi. Je reculai de nouveau.

—Bien entendu. Quelle reine tu feras pour notre empire de sang et de douleur ! s'exclama-t-il joyeusement comme s'il n'était pas en train de planifier le massacre de toute une famille. Allons, laisse-moi te toucher. Je veux juste poser mes doigts sur ta joue.

Il leva la main pareil à un magicien cherchant à prouver qu'il n'a rien dans sa manche. C'est cela, oui.

—Ne bougez pas.

C'était la voix d'Edward. Je dus faire un gros effort pour ne pas me retourner et le chercher des yeux, mais je gardai le regard braqué sur le vampire planté race à moi. Les secours étaient là; ce n'était pas le moment de merder.

Le père se rapprocha de Vittorio. J'aurais parié tout ce que je possédais qu'il bloquait la ligne de tir d'Edward.

—L'homme est ensorcelé, Edward, lançai-je en continuant à lutter pour ne pas le regarder.

Vittorio était trop puissant pour que je le quitte des yeux fût-ce une fraction de seconde. Je ne savais pas ce qui se passerait s'il réussissait à me toucher. Peut-être rien, mais peut-être quelque chose de très mauvais. Grâce à Jean-Claude, je suis plus rapide que les humains ordinaires ; donc, si je ne le perdais pas de vue, j'arriverais à éviter qu'il ne me touche. En tout cas, c'était le plan.

—Mes amis, venez à moi, dit-il.

Et cette fois, je sentis la légère traction de son pouvoir. La foule massée contre les barrières se retourna et fondit vers nous.

—Il a ensorcelé les gens ! m'exclamai-je.

Je voulus prendre mes jambes à mon cou, mais Vittorio tenait toujours la fille dans ses bras, et cela me fit hésiter. Erreur fatale. La foule se referma sur nous, protégeant le vampire contre d'éventuels coups de feu et tentant de se saisir de moi. On aurait dit des zombies, avec leurs yeux qui ne voyaient rien, leurs mains avides et leur absence de pensée propre. Comment Vittorio avait-il fait pour rouler autant d'esprits à la fois ? Comment avait-il fait, bordel ?

Au début, je m'efforçai de ne pas leur faire mal, mais quand ils tentèrent de me plaquer sur le sol, je renonçai à être gentille. Je donnai un coup de pied dans un genou et sentis la rotule sauter. Un homme hurla et balbutia :

—Que se passe-t-il ? Où suis-je ?

Je frappai le visage le plus proche en visualisant une cible derrière sa tête, comme on me l'avait appris en cours d'arts martiaux. Le type s'écroula et

disparut dans la foule. J'en arrachai deux autres à leur transe en leur pétant respectivement le genou et le nez. La douleur les fit revenir à eux, et ils s'éloignèrent à quatre pattes sans me menacer davantage. Mais j'avais attendu trop longtemps, et mes adversaires étaient trop nombreux.

—Il faut leur faire mal ! hurlai-je. La douleur les sort de leur transe !

Je ne sus pas si quelqu'un m'avait entendue jusqu'à ce que des cris s'élèvent depuis l'autre côté de la foule- et se rapprochent de moi. Quelqu'un tentait de me rejoindre, quelqu'un qui était dans mon camp. Mais des mains me tenaient ; la simple pression de dizaines de corps m'empêchait de bouger.

Vittorio s'agenouilla près de moi et posa la main sur mon visage, je tentai de détourner la tête, mais je ne pouvais pas lui échapper. Ses yeux se remplirent de flammes brunes. Je sus ce qu'il s'apprêtait à faire.

—Edward ! m'époumonai-je.

J'entendis des gens s'écrouler. L'instant d'après, il ne resta que la main du vampire et ses yeux, deux lacs de flammes brunes qui flottaient devant mon visage. Ils s'avancèrent comme pour me traverser. Je fermai les yeux et hurlai.

CHAPITRE 63

J'attendis que ce feu me pénètre, qu'il me submerge et s'empare de moi, mais rien ne se produisit. Les mains me tenaient toujours ; je continuais à sentir la pression du pouvoir de Vittorio, mais c'était tout.

J'entrouvris les yeux. L'éclat des flammes brun doré était éblouissant, mais il ne se rapprochait pas davantage.

Un coup de feu résonna si près que je restai sourde une seconde. Puis les flammes s'évanouirent, et Vittorio se pencha vers moi. Je crus qu'il voulait m'embrasser, mais, d'après sa posture, il cherchait plutôt à esquiver quelque chose.

Il y eut un autre coup de feu. Les gens qui me tenaient me lâchèrent et se relevèrent pour former un bouclier humain autour du vampire agenouillé.

—Une autre nuit, promit Vittorio.

Il se mit debout et s'élança si vite que mes yeux ne parvinrent pas à suivre le mouvement. Je me redressai en position assise et le regardai disparaître, le cœur dans la gorge. Je ne connaissais qu'un seul autre vampire capable de bouger ainsi : Vérité.

—Merde, il est passé où ? cria un homme.

—Là-bas !

—Vous avez vu ça ?

Soudain, Edward apparut devant moi. Il me tendit la main. Je la pris, et il m'aida à me mettre debout. Comme je vacillais un peu, il me rattrapa.

—Tu vas bien ? s'inquiéta-t-il.

Je hochai la tête. Il me jeta un regard éloquent.

—Vittorio a tenté de me marquer, expliquai-je, mais il n'a pas pu franchir mes boucliers durant le peu de temps que tu lui as laissé.

Olaf nous rejoignit.

—Elle est blessée ? demanda-t-il, nous dominant de sa haute taille.

—Non, non, répondis-je en me forçant à lâcher la main d'Edward alors que, ce que je voulais vraiment faire, c'était de m'écrouler dans ses bras et de m'accrocher à lui.

Des types en uniforme kaki du SWAT forçaient la foule à reculer tandis que les gens ensorcelés par Vittorio revenaient à eux, l'air hébété.

Hooper s'approcha de nous, la pâleur de son visage contrastant avec sa tenue sombre.

—Vous pouvez m'expliquer ce qui s'est passé, Blake ?

—Les otages, le club... c'était un piège.

—Un piège destiné à qui ?

—A moi.

Géorgie s'avança à son tour.

—Sans vouloir vous offenser, marshal - dans ce cas, pourquoi ne vous a-t-il pas tuée ?

—Il ne veut pas ma mort.

—Quoi, alors ? demanda Hooper.

—Il veut que je devienne sa servante humaine.

—Vous appartenez déjà au maître de St. Louis, pas vrai ? lança Cannibale en émergeant de l'autre côté de la foule, qui se dispersait.

Qu'étais-je censée répondre ?

—Quelque chose dans le genre.

—Dans ce cas, c'est trop tard.

—Il pense être assez puissant pour me voler à Jean-Claude.

Hooper m'observait attentivement.

—L'est-il ?

—Il ne l'a pas été ce soir.

Sa bouche frémit. Peut-être était-ce l'ébauche d'un sourire, et peut-être pas.

—Dans ce cas, évitons de lui donner une deuxième chance.

—Je préférerais, oui. (Je me tournai vers Cannibale, alias le sergent Rocco.) Je croyais que vous étiez un caïd. Vous n'avez pas senti Vittorio manipuler la foule ?

—Désolé, Anita, mais mon domaine, ce sont les souvenirs.

—Merde alors. Aucun de vous ne sent ce genre de chose ? Où est Sanchez ?

—Qu'est-ce que tu lui veux ? s'enquit Olaf.

—Je pensais qu'il aurait senti ce que faisait Vittorio.

—Il est avec l'autre équipe, révéla Edward. Celle qui s'occupe de la descente sur la maison de Bering. Grimes voulait que ses pratiquants essaient de percevoir le démon.

—Dans ce cas, que faites-vous ici ? demandai-je à Rocco.

—Mon pouvoir fonctionne au contact et sur les souvenirs. Il est hors de question que je touche volontairement un démon, et je ne veux surtout pas voir dans sa mémoire.

—Les gars essaient de le sentir pour qu'on puisse entrer en lui le plus près ou le plus loin possible, selon ce qu'ils trouveront, expliqua Edward.

—File-moi un flingue, réclamai-je, et foutons le camp d'ici.

D'une poche de son pantalon de treillis, Edward sortit mon Smith & Wesson. Il me le tendit.

—Il y a des vampires là-dedans, protesta Rocco. Pourquoi partit à la chasse au démon ?

—C'est une prise d'otages. Je ne suis pas négociatrice.

Bernardo s'approcha. Du sang coulait sur son visage depuis une coupure sur son front. Apparemment, quelqu'un avait riposté.

Les travailleurs de la Croix-Rouge distribuaient des couvertures et des boissons chaudes aux gens qui nous avaient agressés. Un docteur les examinait avec l'aide d'un infirmier. J'entendis un homme dire:

—Je me rendais compte que ce qu'on faisait était mal, mais je ne pouvais pas m'en empêcher. Je devais obéir à la voix dans ma tête. Je voulais m'arrêter, mais je n'y arrivais pas.

Je me plantai devant Rocco, qui me dévisagea.

—Si Sanchez et les autres pratiquants peuvent sentir le démon, la réciproque est vraie aussi. Si c'est lui qui a tué les autres opérateurs, il pourrait sortir plus tard et les retrouver en suivant la piste de leur magie.

—La plupart des démons ne sont pas si malins, objecta Edward.

—Nous savons que certaines créatures surnaturelles perçoivent les pouvoirs d'autrui, marshal Blake. Les gars sont bardés de sceaux de protection qui brouillent leur signature psychique, dit Rocco en agitant une main.

J'étais impressionnée, et je ne m'en cachai pas. Il haussa les épaules.

—Ça fait partie des précautions d'usage.

Sa radio crépita, et il se détourna pour écouter. Puis il se mit à courir à petites foulées, et nous le suivîmes de la même façon. D'accord : moi, je dus courir à grandes foulées pour ne pas me faire semer. Mes jambes étaient plus courtes que celles des hommes.

—Les vampires ont capitulé. Ils ont libéré les otages et se sont rendus.

—C'est quoi, la mauvaise nouvelle ? demandai-je.

Si quelqu'un m'entendit, il se garda bien de me répondre. Mais il y avait forcément une mauvaise nouvelle. Avec les vampires, il y en a toujours une.

CHAPITRE 64

Quelqu'un avait allumé toutes les lampes de la salle. Les clubs de strip-tease bas de gamme sont faits pour un éclairage tamisé. Des lumières trop fortes révèlent toutes les fissures et les retouches de peinture malhabiles. Elles dissipent l'illusion et mettent en évidence le mensonge : non, les clients n'ont pas la possibilité de coucher avec les danseuses moyennant un petit supplément. Nathaniel, qui vit avec moi, m'a expliqué que les strip-teaseurs des deux sexes gagnent leur vie grâce à cet espoir. Tout leur art consiste à faire de la publicité pour quelque chose qu'ils n'ont pas l'intention de vendre. Mais si vous aviez vu ces filles dans la lumière crue des néons, vous n'auriez pas eu envie d'acheter de toute façon.

La danseuse mutilée avait été transportée en urgence à l'hôpital; comme sa blessure était encore fraîche, on espérait pouvoir lui recoudre l'oreille. Les autres avaient été emmenées en coulisses, où on les interrogeait, tandis que les vampires avaient été regroupés entre les petites tables, qui faisaient office de scènes secondaires. Ils portaient des menottes de ce nouveau métal dont certaines des forces de police les mieux financées disposent désormais pour les criminels surnaturels. On aurait dit un truc de science-fiction. Mais n'ayant pas encore pu les tester, j'attendrais un peu avant de m'y fier.

Les vampires étaient assis en une ligne pathétique, leurs mains ballant entre leurs genoux, à cause de la chaîne qui reliait leurs poignets à leurs chevilles. Même s'ils arrivaient à briser leurs menottes, ils ne pourraient pas se débarrasser du reste de leurs entraves avant que nous dégainions pour les abattre. Ce n'était pas une mauvaise idée de les avoir attachés de la sorte, même si pour ce faire, quelqu'un avait dû s'approcher d'eux - or, à ma connaissance, la seule personne dans cette pièce immunisée contre le regard des vampires, c'était moi.

Olaf tournait autour des prisonniers. Il restait hors de leur portée, mais il les observait tel un éleveur se demandant s'il veut acheter ces bêtes pour son troupeau. A moins que je ne me fasse des idées.

Edward et Bernardo interrogeaient les danseuses. Pourquoi me retrouvais-je encore avec Olaf ? Parce que ces filles sont capables de reconnaître un prédateur au premier regard. Même après avoir passé une soirée retenues en otage par des vampires, certaines d'entre elles avaient flippé à la vue d'Olaf. Pour qu'elles puissent se détendre et donner le meilleur témoignage possible, il ne fallait pas qu'il reste dans la même pièce qu'elles. Quant à moi, comme je viens de le dire, j'étais la seule personne capable de m'approcher des vampires sans risquer d'être ensorcelée, et il eût été idiot que je gaspille cette capacité en interrogeant les danseuses.

Mais Edward avait dû dire un mot au sergent Rocco, alias Cannibale, parce que lui, ou un de ses hommes, restait à mes côtés en permanence. Ils prenaient bien garde à ne pas regarder les vampires dans les yeux, mais ils ne me lâchaient pas d'une semelle. Franchement, après ce qui s'était passé entre nous au QG du SWAT, Rocco me rendait un peu nerveuse, mais la première fois qu'il s'interposa entre Olaf et moi – de manière subtile, juste pour forcer Olaf à me contourner plus largement –, je me réjouis que quelqu'un surveille mes arrières.

—D'accord, les gars, voilà ce qui va se passer. On va vous escorter l'un après l'autre dans une pièce voisine et vous demander de tout nous raconter. Ne parlez pas entre vous pendant notre absence. Le marshal Jeffries et quelques-uns des gentils opérateurs du SWAT vont rester avec vous, alors, je vous conseille de vous tenir à carreau.

Les vampires promirent tous, comme des élèves de maternelle honteux de s'être fait choper la main dans le pot de confiture. Individuellement, il n'y en avait pas un seul que j'aurais eu peur d'affronter. Mais ils étaient dix. Dix vampires, même pas très puissants, ça fait beaucoup. Franchement, même dix humains ordinaires, ça fait beaucoup s'ils se ruent tous sur vous en même temps. Vous n'aurez jamais le temps de tous les abattre avant qu'ils vous atteignent.

Des officiers empoignèrent le premier vampire et le traînèrent dans une petite pièce derrière le bar – la réserve où était entreposé l'alcool. Ils le firent asseoir sur une chaise, qu'ils avaient apportée là exprès. Je m'agenouillai devant lui. C'était un type grassouillet avec des cheveux châtains et des yeux marron clair. Il me sourit en prenant garde à ne pas montrer ses crocs. Il essayait de se montrer inoffensif et amical, voire coopératif, mais je savais que c'était le plus vieux du lot. Je le sentais dans ma tête, comme un écho du temps qu'il avait déjà vécu. Il avait près de trois siècles.

Il portait des fringues un peu trop chic pour cette ville, pour cette chaleur et pour quelqu'un qui voulait qu'on le croie humain : un pantalon beige et une chemise un peu plus foncée, soigneusement boutonnée jusqu'au col. Sa ceinture en cuir de bonne qualité était assortie à ses chaussures. Ses cheveux avaient été coupés récemment par une main experte. Il arborait une montre en or qui avait dû coûter bonbon. Personnellement, s'il n'y a pas écrit « Rolex », je suis incapable d'identifier la marque, mais grâce à Jean-Claude, je sais reconnaître une montre de prix.

Je rendis son sourire au vampire.

—Votre nom ?

—Jefferson, Henry Jefferson.

—Très bien. M. Jefferson, racontez-moi ce qui s'est passé.

—Honnêtement, officier, je n'ai rien compris. J'étais au casino, en train de jouer au poker, quand ce type s'est approché de la table en restant à l'extérieur des cordes.

Autrement dit, M. Jefferson se trouvait à l'une des tables pour clients friqués, celles où une main commence à 500 dollars, voire 10 000 ou plus.

—Et ensuite ?

—Il m'a fait échanger mes jetons et m'a ordonné de le suivre. (Il me dévisagea avec un mélange de perplexité et de frayeur.) Maximilian est puissant, même pour un Maître de la Ville. D'habitude, il nous protège. Mais ce type est sorti de nulle part, et je n'ai pas pu lui dire « non ».

Le vampire suivant était beaucoup plus jeune sur tous les plans. Mort depuis quelques années à peine, et tout juste majeur au moment de sa transformation, supposai-je. Des marques d'aiguille cicatrisées au creux de ses coudes indiquaient qu'il avait décroché depuis longtemps. J'eus une intuition.

— Eglise de la Vie éternelle, c'est ça ?

C'est l'Eglise vampirique, et le culte qui connaît la plus forte croissance actuellement dans le pays. Vous voulez savoir ce que ça fait de mourir ? Demandez-le à un fidèle qui est déjà passé au niveau suivant, comme ils disent. Les fidèles encore humains portent un bracelet d'identité médicale, de sorte que, s'ils sont grièvement blessés et en danger de mort, on peut appeler un vampire pour qu'il vienne finir le boulot.

L'homme écarquilla les yeux et ouvrit la bouche, me laissant voir ses crocs, avant de se ressaisir. Il était vraiment tout jeune. Après avoir compris son erreur, il tenta de faire ce que tous les vieux vampires avaient dû lui dire de faire si jamais il était interrogé par la police : se comporter comme un hu-

main. Pas faire semblant d'en être un, mais ne pas faire trop étalage de tout ce qui le caractérisait comme un vampire.

—Oui, chuchota-t-il d'une voix étranglée par la frayeur. Comment avez-vous... ?

—Les marques d'aiguille. L'Eglise vous a aidé à décrocher, pas vrai ?

Il acquiesça.

—Comment vous appelez-vous ?

—Steve.

—D'accord, Steve. Que s'est-il passé ?

—J'étais au boulot. Je vends des souvenirs, un peu plus bas dans la rue. Les gens aiment bien les acheter à un vampire, vous savez.

—Oui, je sais.

—Et puis ce type est arrivé ; il a dit: « Viens avec moi », et je l'ai suivi. (Il me dévisagea de ses yeux écarquillés.) Pourquoi j'ai fait ça ? Je ne comprends pas.

—Pourquoi un humain vous suit-il une fois que vous l'avez ensorcelé avec votre regard ? répliquai-je.

Il secoua la tête.

—Je ne fais jamais ça. L'Église...

—... vous l'interdit. Mais je parie que vous avez essayé au moins une fois.

Il eut l'air embarrassé.

—Écoutez, Steve, je me fiche que vous ayez fait mumuse avec quelques touristes. Ce vampire vous a-t-il ensorcelé avec ses yeux ?

Il fronça les sourcils.

—Non, j'aurais juré que ce n'était pas ça. Simplement, il a dit : « Viens avec moi », et je n'ai pas pu faire autrement que de le suivre.

—Donc, c'était sa voix ?

Steve n'en savait rien.

Aucun d'eux ne put me dire pourquoi il avait obéi à Vittorio. Tous avaient quitté leur travail, planté leur rencard ou abandonné leur fric sur une table de jeu pour le suivre sans discuter. Parfois, Vittorio avait parlé ; parfois, il s'était simplement approché d'eux. Dans tous les cas, le résultat avait été le même.

La fille devait avoir dix-neuf ans ; mais à l'exception d'Henry Jefferson, c'était la plus âgée du lot. Un peu plus de deux cents ans, à mon avis, et je me trompe rarement. Ses longs cheveux bruns lui tombaient devant la figure, l'obligeant à cligner de ses grands yeux gris. Nous avions déjà couvert les bases quand je lui demandai :

—Vous voulez que je rabatte vos cheveux en arrière, Sarah ?

—S'il vous plaît.

Je m'exécutai, et elle fut la première à remarquer :

—Vous me regardez dans les yeux. La plupart des humains ne le font pas. Je veux dire, je ne roulerais pas votre esprit ni rien, mais les flics ont pour consigne d'éviter notre regard.

Je souris.

—Vous n'êtes pas assez vieille pour me rouler avec vos yeux, Sarah.

Elle fronça les sourcils.

—Je ne comprends pas.

Puis elle écarquilla grand les yeux, et le peu de couleur qu'avait son visage s'évapora. C'est rare de voir blêmir un vampire.

—Oh mon Dieu ! souffla-t-elle, terrifiée.

Rocco entra dans la réserve.

—Que se passe-t-il ?

—Elle a compris qui j'étais, répondis-je tout bas.

—Non, pitié ! se mit à hurler Sarah. Il m'a forcée. Il m'a roulée comme si j'étais une simple humaine. Seigneur, je vous le jure. Je n'ai rien fait. Je ne voulais pas... Oh mon Dieu, oh mon Dieu ! Vous êtes l'Exécutrice ! Oh mon Dieu, vous allez tous nous tuer !

—Vous devriez sortir. Je vais essayer de la calmer, offrit Rocco.

Je le laissai avec la vampire hystérique et repassai dans la grande salle. Dans le coin le plus éloigné des prisonniers, Hooper et Olaf se disputaient à voix basse, mais avec animation. Il restait plein d'autres officiers pour surveiller les vampires. En passant devant ces derniers, je vis qu'ils me suivaient des yeux avec une expression hostile ou effrayée. Ou bien ils avaient entendu les cris de Sarah, ou bien quelqu'un d'autre avait deviné. Evidemment, il y avait une troisième possibilité.

Je m'approchai des deux hommes et captai des bribes de leur conversation.

—Espèce de fils de pute, vous n'avez pas le droit de menacer les prisonniers.

—Ce n'était pas une menace, répliqua Olaf de sa voix grave. Je me suis borné à leur annoncer ce qui les attendait tous.

—Ils sont prêts à nous raconter tout ce qu'ils savent, Jeffries. Inutile de leur faire peur pour leur soutirer une confession.

Ils me regardèrent tous deux et s'écartèrent pour me faire une petite place entre eux.

—Qu'est-ce que tu as dit à la fille ? demandai-je à Olaf.

—Comment savez-vous que c'était une fille ? interrogea Hooper.

—Non seulement je sais que c'est une fille, mais je peux même vous dire laquelle : la petite brune avec les cheveux ondulés.

Il plissa les yeux.

—Comment diable avez-vous deviné ?

—Otto a un genre préféré.

—Il lui a parlé tout bas, mais en s'assurant que les autres puissent entendre. Il lui a dit qu'il allait lui découper le cœur pendant qu'elle serait toujours vivante, et qu'il attendrait la nuit pour qu'elle reste bien réveillée tout le long.

Jamais je n'avais vu Hooper aussi furax. Ses mains tremblaient comme s'il résistait à une forte envie de serrer les poings. Je soupirai.

—Tu lui as dit aussi qui j'étais ?

—Je lui ai dit que nous étions des chasseurs de vampires, et que nous avions l'Exécutrice et la Mort avec nous.

—Je sais que Blake est l'Exécutrice, mais qui est la Mort ? interrogea Hooper. Vous ?

—Ted, répondis-je en foudroyant Olaf du regard. Tu voulais leur faire peur. Tu voulais les voir crever de trouille, pas vrai ?

Il soutint mon regard sans répondre.

—Et vous, Jeffries, c'est quoi, votre surnom ? demanda Hooper.

—Je n'en ai pas.

—Il ne laisse jamais de survivants, lâchai-je.

Hooper nous dévisagea tour à tour.

—Attendez une minute. Vous voulez dire que ces vampires vont tous être exécutés ?

—Ils sont de mèche avec le tueur en série que nous sommes censés éliminer. Donc, notre mandat les concerne aussi, répondit Olaf.

—Les humains de dehors ont attaqué des officiers de police, mais quand ils ont dit qu'ils avaient été manipulés par Vittorio, nous les avons crus, objecta Hooper.

—Oh, je crois aussi les vampires, dis-je.

—Mais ça n'a aucune importance, ajouta Olaf. Ils ont pris des otages humains, menacé de les tuer, et on peut prouver qu'ils l'ont fait sur l'ordre d'un

maître vampire au nom duquel a été émis un mandat d'exécution en cours de validité. Ils n'ont donc plus aucun droit, au regard de la loi.

Hooper le dévisagea une seconde avant de se tourner vers moi.

—C'est vrai ?

J'acquiesçai en silence.

—Personne n'est mort ce soir. J'aimerais bien que ça continue ainsi, protesta Hooper.

—Vous êtes un flic. Vous sauvez des vies. Nous sommes des exécuteurs. Nous ne sauvons pas des vies : nous les prenons.

—Êtes-vous en train de me dire que ça ne vous pose aucun problème de tuer ces gens ?

—Ce ne sont pas des gens, contredit Olaf.

—Aux yeux de la loi, si, répliqua Hooper.

Je secouai la tête.

—Non, parce que si la loi les considérait vraiment comme des gens, j'aurais une autre possibilité. Mais pour les vampires, elle ne prévoit pas d'exception. Otto a raison : à ses yeux, nos prisonniers n'ont plus aucun droit.

—Mais ils ont agi sous influence, comme les humains de dehors !

—Je sais, mais la loi ne reconnaît pas cette éventualité. Elle n'admet pas qu'un vampire puisse en contrôler d'autres. Elle ne protège que les humains.

—Donc, le sort de ces vampires est scellé ?

—On va les emmener directement à la morgue. Ils seront attachés à une table avec des objets saints, à moins que ces nouvelles chaînes ne suffisent, je ne sais pas. Mais ils seront immobilisés d'une façon ou d'une autre. Puis nous attendrons l'aube, et quand ils s'endormiront, nous les tuerons jusqu'au dernier.

—La loi ne précise pas que nous devions attendre l'aube, lâcha Olaf.

Je ne pus réprimer une grimace de dégoût.

—Personne ne les exécute volontairement quand ils sont réveillés. On ne fait ça que lorsqu'on n'a pas le choix.

—Si on en finit le plus vite possible avec eux, on pourra rejoindre Sanchez et les autres pratiquants pour les aider.

—Ils viennent de nous contacter par radio, annonça Hooper.

Je reportai mon attention sur lui.

—Que s'est-il passé ?

—La maison était vide, mais complètement sens dessus dessous. Bering – ou du moins, ils supposent que c'est lui – est mort, et depuis un bail apparemment.

—Donc, nous sommes dans une impasse.

—Je croyais qu'ils devaient juste faire une reconnaissance psychique des lieux et nous attendre avant d'entrer, fit remarquer Olaf.

—Ils n'ont rien senti à l'intérieur. Ils l'ont dit au lieutenant, et c'est lui qui leur a donné l'ordre d'y aller. (Hooper se tourna de nouveau vers moi.) Si nous pouvons prouver que ces vampires disent la vérité, serait-il possible de retarder leur exécution ?

—Nous bénéficions d'une certaine latitude dans le choix du moment opportun.

—Cannibale peut fouiller leurs souvenirs.

—Pour cela, il devrait s'ouvrir psychiquement à des vampires. Ce n'est pas la même chose que sonder un esprit humain.

—Peu importe pourquoi ils ont fait ce qu'ils ont fait, intervint Olaf. La loi est formelle : quelle que soit la raison de leur geste, c'est la peine de mort pour eux.

—Nous sommes censés protéger tous les habitants de cette ville, protesta Hooper. (Il tendit un doigt vers les prisonniers enchaînés.) Eux y compris.

—Je ne sais pas quoi vous dire, sergent. Aucune prison ne voudra les accueillir, et nous ne pouvons pas les laisser enchaînés à une table plusieurs jours. Ce serait trop cruel, et inapproprié d'un point de vue juridique. Ils doivent être exécutés au plus vite.

—Donc, il vaut mieux les tuer tout de suite que leur accorder quelques jours de sursis, fût-ce dans une position inconfortable ?

—C'est la loi qui veut ça, pas mes convictions personnelles. Les mettre dans des cercueils bardés de croix éviterait à la fois qu'ils ne s'échappent et qu'ils ne souffrent trop en attendant, mais ce serait tout aussi inapproprié d'un point de vue juridique.

—S'ils étaient humains, ça ne se passerait pas ainsi.

—En effet. S'ils étaient humains, nous ne serions pas obligés de leur ôter la tête et le cœur. S'ils étaient humains, nous serions au chômage.

Hooper me dévisagea comme s'il venait juste de comprendre quelque chose et que ça le remplissait de dégoût.

—Attendez ici. Je vais parler au lieutenant.

—La loi est la loi, dit Olaf.

—Je crains qu'il n'ait raison.

Sans prêter attention à Olaf, Hooper me dévisagea.

—S'il existait une autre solution, renonceriez-vous à exécuter ces gens ?

—Tout dépendrait de l'autre solution, mais j'adorerais avoir une excuse légale pour ne pas commettre un meurtre dans ce genre de circonstances, admis-je.

—Ce n'est pas un meurtre, affirma Olaf.

Je me tournai vers lui.

—Bien sûr que si, et tu en es conscient. Sans ça, tu n'y prendrais pas autant de plaisir.

Il me fixa de son regard caverneux, et au fond de ses yeux sombres, je perçus une lueur de colère. Peu m'importait. Je savais juste que je ne voulais pas tuer Sarah, Steve, Henry Jefferson ou la fille qu'il avait fait pleurer. Mais pour empêcher Olaf de rester seul avec les femmes, je me chargerais des exécutions moi-même. Simplement, je n'opérerais pas tant qu'il ferait nuit, tant qu'ils pourraient voir venir le coup fatal et être terrifiés.

—Exécuter des vampires ne t'amuse pas, pas vrai ? demanda Olaf, l'air un peu surpris.

—Je te l'ai déjà dit.

—Oui, mais je ne t'ai pas crue.

—Pourquoi me crois-tu maintenant ?

—Je vois la tête que tu fais. Tu cherches un moyen de les sauver ou d'atténuer leurs souffrances.

—Tu peux dire ça d'après mon expression ?

—Pas une seule - d'après une série d'expressions qui se succèdent sur ton visage comme des nuages passant l'un après l'autre devant soleil.

C'était presque poétique, à tel point que je ne sus pas quoi répondre.

—Ces gens sont innocents de tout crime. Ils ne méritent pas de mourir pour la seule raison qu'ils ont été incapables de résister à Vittorio.

—Ted te dirait qu'aucun vampire n'est innocent.

—Et toi, tu dis quoi ? demandai-je en essayant de conjurer quelque colère pour effacer le tremblement de mes entrailles.

Je ne voulais pas tuer ces gens ; je ne voulais vraiment pas.

—Moi, je dis que personne n'est innocent.

Hooper revint, flanqué de Grimes.

—Nous avons un avocat qui parle depuis un moment d'essayer de réclamer un « sursis à exécution » dans un cas comme celui-là, révéla Grimes.

—Vous voulez dire, comme le coup de fil que le gouverneur donne à la dernière minute dans les films ?

Il acquiesça et me dévisagea de son regard brun si sincère.

—Nous avons besoin qu'un marshal de la branche surnaturelle rédige la demande et la signe pour attester qu'il ou elle pense que cette exécution serait un meurtre et ne servirait pas le bien public.

—Que Cannibale lise dans leur esprit pour s'assurer que nous n'avons pas été dupés, et si c'est bien le cas, je le ferai.

—Anita, dit Olaf.

—Toi, ta gueule, et ne t'approche plus des prisonniers.

—Tu n'es pas mon supérieur, répliqua-t-il, la voix frémissante de colère.

Génial.

—Non, mais moi, si, intervint Grimes. Tenez-vous à l'écart des prisonniers jusqu'à nouvel ordre, marshal Jeffries. Je vais prévenir vos collègues de ce que nous comptons faire.

Ils se dirigèrent vers les coulisses, où Edward continuait à interroger les ex-otages.

—Ça ne va pas plaire à Edward, déclara Olaf.

Je me disais justement la même chose, mais...

—Ça n'a pas besoin de lui plaire.

—La plupart des femmes tiennent compte de l'opinion de leur petit ami.

—Va te faire foutre, Olaf ! crachai-je avant de m'éloigner de lui.

—Si c'est par toi, volontiers, lança-t-il dans mon dos.

Je continuai à marcher. Les prisonniers me regardaient comme si j'étais Vittorio, ou quelqu'un d'aussi effrayant. Je voyais de la haine dans le regard de certains, mais surtout, je sentais leur peur. Je pouvais la goûter sur ma langue, comme une friandise légèrement amère - du chocolat un peu trop noir, par exemple.

La porte du fond s'ouvrit, et Cannibale aida Sarah, la vampire, à sortir de la réserve. En me voyant, elle se remit à glapir :

— Elle va nous tuer ! Elle va tous nous tuer !

En temps normal, elle aurait eu raison. Mais avec un peu de chance, nous allions réussir à sauver tout le monde, ce soir.

CHAPITRE 65

Il ne restait que deux heures avant l'aube. J'étais si fatiguée que j'avais mal partout, mais les vampires étaient toujours en vie. On les avait enchaînés à des tables, à la morgue, et comme celle-ci n'était équipée que pour recevoir un seul vampire à la fois, le personnel n'avait pas été très content d'en voir débarquer dix d'un coup.

Mais Grimes avait laissé des gens sur place pour monter la garde. Il avait réclamé des volontaires, et ses hommes l'avaient dévisagé comme s'il lui manquait une case. S'il disait que c'était bien de procéder ainsi, de toute évidence, ça l'était. Il avait présenté les choses de cette façon :

—Personne n'est mort ce soir, et de cette façon, personne ne mourra demain, non plus.

Edward n'était pas content du tout. Bernardo trouvait ça marrant. Olaf me fichait la paix, perdu dans ses pensées, dont je préférais ne rien savoir.

Comme Edward ne proposait pas de me déposer à mon hôtel, je laissai le sergent Rocco me servir de chauffeur. En temps normal, cette distance entre Edward et moi m'aurait fait de la peine, mais pas cette fois. Pas pour une chose aussi grave.

—Je n'avais encore jamais testé mon pouvoir sur un vrai vampire, lança soudain Rocco tandis que nous roulions en silence à travers la nuit.

—Vous avez trouvé ça très différent ? demandai-je en regardant défiler les bâtiments obscurs.

A l'instar de la plupart des villes, tout était fermé à cette heure-ci. Même les strip-teaseuses finissent par rentrer chez elles pour dormir.

—Ils réfléchissent toujours comme des humains, mais plus lentement.

Rocco réfléchit un instant avant de rectifier :

—Non, ce n'est pas tout à fait ça.

Le ton de sa voix me poussa à tourner la tête vers lui. Dans la lumière intermittente des lampadaires, son profil était très sérieux.

—On aurait dit... Ces insectes figés dans l'ambre. Comme si leurs souvenirs les plus clairs étaient les plus anciens, et que ce qui s'était passé ce soir avec notre tueur restait flou dans leur esprit.

—Mais je parie que vous n'avez, observé ça que chez Henry Jefferson et Sarah.

Il me jeta un coup d'œil avant de reporter son attention sur la route.

—Oui. Comment le savez-vous ?

—C'était les plus âgés. Vous savez qu'en vieillissant, certaines personnes se rappellent mieux leur jeunesse que ce qu'elles ont fait la veille ?

Il acquiesça.

—Je crois que c'est la même chose pour certains vampires. Ceux qui n'ont pas réussi à se faire à leur nouvelle existence et qui se sont contentés de survivre. Ils restent focalisés sur leur période de gloire.

—C'est le cas de votre petit ami ?

Je voulus demander : « Lequel ? », mais décidai de ne pas chercher la petite bête.

—Non, mais c'est le maître de sa ville.

—Vous voulez dire qu'il est heureux.

—Oui.

—Henry portait une montre qui coûte plus cher que cette bagnole. Il s'en est bien sorti, alors pourquoi son souvenir le plus vivace remonte-t-il à une époque où les femmes portaient des anglaises et des robes longues, et où lui-même était en costard avec une montre à gousset et un haut-de-forme ?

—La femme que vous avez vue - était-il amoureux d'elle ? demandai-je.

Il réfléchit avant d'acquiescer.

—Oui. (Il me jeta un autre coup d'œil.) Je n'avais jamais réussi à capter ce genre d'images avant, Anita, Ma spécialité, c'est la violence, la haine, les pulsions les plus obscures des gens. Mais ce soir, j'ai eu des visions d'amour en premier lieu, et j'ai dû me concentrer pour extirper des choses plus noires de la mémoire de mes sujets. M'avez-vous fait quelque chose quand je vous ai lue ?

—Pas exprès, mais j'ai tendance à affecter les pouvoirs vampiriques, admis-je.

—Je ne suis pas un vampire.

—Nous sommes seuls, Rocco. Vous vouliez me parler en privé. Alors, plus de mensonges. Vous savez, je sais et vos collègues savent que vous vous nourrissez des souvenirs que vous récoltez.

—Mes collègues ne le savent pas.

—Ils vous ont surnommé Cannibale. Ils savent. À un certain niveau, ils savent.

Je me radossai à mon siège. Rocco tourna sur le Strip, et, tout à coup, je compris où étaient les gens : ils étaient ici. Deux heures avant le lever du soleil, l'avenue était toujours aussi animée qu'aux alentours de minuit.

—Je croyais que c'était New York, la ville qui ne dort jamais, fis-je remarquer.

Rocco rit.

—Je n'étais jamais venu ici à une heure pareille, mais le Strip a aussi cette réputation. (Il me jeta un nouveau coup d'œil avant de reporter son attention sur les lumières et les panneaux d'affichage.) Vous aussi, vous vous êtes nourrie de mes souvenirs.

—C'est vous qui m'avez montré comment m'y prendre.

—Il vous a suffi de me sentir vous le faire une seule fois pour être capable de me rendre la pareille ?

—Apparemment.

—Vous logez où ?

—Au *New Taj.*

—Chez Max, lâcha-t-il comme si ce n'était pas une bonne idée.

—Max sait que s'il nous arrive quelque chose, ça bardera pour son matricule. Il veillera à notre sécurité dans l'intérêt de ses relations diplomatiques avec Jean-Claude.

—Votre petit ami est un gros bonnet au sein de la communauté vampirique, hein ?

—On se débrouille.

—Ça ne répond pas à ma question.

—Non, en effet.

—D'accord.

Je regardai le bateau pirate en feu devant le *Treasure Island,* une vision aussi irréelle qu'un rêve dépourvu de sens.

—Posez-moi la question qui vous brûle les lèvres, Rocco.

Je m'attendais à ce qu'il proteste, mais non.

—Vous êtes comme moi, commença-t-il. Vous vous nourrissez à travers votre pouvoir.

—Je suis une nécromancienne. Je ne recharge pas mes batteries en relevant les morts.

—Je ne parlais pas de ça. Je me nourris de violence, ou de souvenirs de violence, mais vous vous nourrissez d'émotions plus positives, pas vrai ? Des émotions telles que le désir ou l'amour.

Je me demandai comment répondre, et peut-être parce que j'étais fatiguée, je dis la vérité :

—Oui.

—Est-ce que je vais continuer à voir des choses plus douces ?

—Je n'en sais rien. C'est comme si nous avions échangé un peu de nos pouvoirs respectifs.

Nous étions arrêtés à un feu rouge devant le *Bellagio,* non loin de la fausse ligne d'horizon de New York et de la tour Eiffel en modèle réduit, comme si le monde avait été comprimé dans une seule rue.

—Vous aviez déjà partagé du pouvoir de cette façon ?

—Je peux servir de focus à des gens possédant la capacité psychique de relever les morts.

—C'est-à-dire ?

—Je peux combiner mon pouvoir avec celui d'autres réanimateurs pour qu'ensemble nous réussissions à relever les morts plus anciens ou plus nombreux.

—Vraiment ?

—Ouais. J'ai écrit un article là-dessus dans le magazine *Le réanimateur,* il y a quelques années.

—Si vous me l'envoyez par mail, je le lirai. Nos pratiquants peuvent peut-être faire quelque chose de similaire ici.

—Leur pouvoir ne ressemble pas beaucoup au mien.

—Mon pouvoir ne ressemble pas non plus beaucoup au vôtre.

—Nous sommes tous deux des vampires vivants, Cannibale. C'est une similitude suffisante.

Cette fois, le regard qu'il me jeta fut un peu plus long.

—La loi ne s'est pas encore étendue aux vampires psychiques.

—Personne ne comprend suffisamment nos pouvoirs pour légiférer à leur sujet.

Il grimaça.

—Et puis, trop de politiciens seraient concernés.

—Sans doute.

Nouveau coup d'œil.

—Vous en connaissez beaucoup ?

—Non, je suis juste naturellement cynique.

—Félicitations, vous êtes douée.

—Un compliment qui me touche beaucoup, de la part d'un flic.

J'avais l'impression qu'il ne m'avait pas demandé tout ce qu'il voulait. J'attendis dans le silence illuminé par les néons. Par contraste, l'obscurité paraissait encore plus dense aux endroits non éclairés. Ou peut-être avais-je juste cette impression à cause de mon état d'esprit.

Rocco se gara dans l'allée circulaire du *New Taj.* Je pensai que j'aurais dû appeler et demander à certains de nos gens de descendre à ma rencontre. Mais je m'attendais à ce qu'Edward ou un des deux autres me ramène, ce qui aurait été une escorte suffisante. Là, j'étais toute seule.

—Vous voulez que je vous accompagne jusqu'à votre chambre ? offrit Rocco.

La main sur la portière, je lui souris.

—Je suis une grande fille.

—Ce vampire en a vraiment après vous, Anita.

—Vous m'avez posé toutes les questions que vous vouliez me poser en privé ?

—On vous a déjà dit que vous étiez drôlement directe ?

—On me le dit tout le temps.

Il rit de nouveau, mais nerveusement cette fois.

—Ça vous arrive d'être tentée de prendre plus qu'il ne vous en faut ?

Un valet s'approcha. Je lui fis signe que nous n'avions pas besoin de lui.

—Que voulez-vous dire, Rocco ?

—Je peux prendre un souvenir, Anita. Je peux le prélever et l'effacer de la mémoire de mon sujet. C'est comme s'il devenait mien, et franchement, c'est le pied. Ça m'éclate. Je crois que si je m'écoutais, je pourrais prendre tous leurs mauvais souvenirs jusqu'au dernier. Et d'autres, aussi. Je pourrais peut-être effacer complètement l'ardoise de leur mémoire. Je me demande ce que ça me ferait.

—C'est tentant, hein ?

Il hocha la tête sans me regarder.

—Vous l'avez déjà fait ? demandai-je sur un ton détaché.

Il me jeta un coup d'œil horrifié.

—Bien sûr que non. Ce serait mal.

J'opinai.

—Le problème, ce n'est pas d'avoir la capacité de faire quelque chose, Rocco. Le problème, ce n'est même pas de penser à le faire ou d'en avoir envie.

—Alors, c'est quoi ?

Je scrutai son visage d'adulte compétent qui en avait vu d'autres, et dans ses yeux, je lus du doute. Un doute que je connaissais bien.

—Tout ce qui compte, c'est de décider qu'on ne le fera pas. De ne pas céder à la tentation, si forte soit-elle. Ce ne sont pas nos pouvoirs qui nous rendent mauvais, sergent, c'est le fait de nous y abandonner, de nous laisser dominer par eux. Les capacités psychiques ne sont pas si différentes d'un flingue. Quand vous êtes armé, vous pourriez abattre la moitié des gens que vous croisez..., mais ça ne signifie pas que vous allez le faire.

—Je peux toujours enfermer mon flingue, Anita. Je ne peux pas extraire mon pouvoir et le ranger en lieu sûr.

—Non, vous ne pouvez pas, et moi non plus. Alors, chaque jour et chaque nuit, nous faisons le choix d'être des gentils plutôt que des méchants.

Il me dévisagea, les mains toujours posées sur le volant.

—C'est ça, votre réponse: nous sommes des gentils parce que nous ne faisons pas de mauvaises actions ?

—C'est la définition d'un gentil, non ?

—Non. Un gentil doit aussi faire de bonnes actions.

—Vous en faites tous les jours, il me semble.

Il fronça les sourcils.

—J'essaie.

—Rocco, c'est tout ce à quoi chacun de nous peut s'employer. Essayer. Faire de son mieux. Résister à la tentation, et continuer à avancer.

—Je dois avoir dix ans de plus que vous, comment se fait-il que ce soit moi qui vous demande des conseils plutôt que l'inverse ?

—D'abord, je fais plus jeune que je ne le suis réellement. Ensuite, je suis la première personne que vous rencontrez et dont vous pensez qu'elle partage peut-être vos tentations. Quel que soit votre âge, c'est dur de penser que vous êtes unique dans votre genre.

—On dirait que vous parlez par expérience, fit-il remarquer.

Je hochai la tête.

—Mais parfois, j'ai tellement de compagnie que je m'en passerais bien.

—Comme maintenant ? dit Rocco avec un signe du menton en direction de la fenêtre.

Dehors, Vérité et Fatal attendaient patiemment que nous ayons fini de parler. Me guettaient-ils depuis que j'avais quitté Vérité, ou avaient-ils senti que je venais d'arriver ? Voulais-je leur poser la question ? Pas à moins d'être prête à entendre la réponse.

—Ouais, comme maintenant. (Je me tournai vers Rocco et lui tendis la main.) Merci de m'avoir ramenée.

—Merci de m'avoir parlé.

Nous nous serrâmes la main, et cette fois, aucune magie ne passa entre nous. Nous étions crevés tous les deux, notre niveau d'énergie au plus bas, et notre flamme assourdie par trop d'émotions.

Rocco descendit de voiture et nous aida à décharger. Le porteur trop serviable eut le droit de prendre ma valise, et rien d'autre. Mon matos le plus dangereux était toujours enfermé au QG du SWAT, mais j'avais encore assez de choses dans ces sacs pour ne pas les confier à un simple civil. Vérité et Fatal les empoignèrent. Le sergent Rocco leur tendit la main. Cela les surprit, même s'il ne s'en rendit probablement pas compte. Ils lui serrèrent la main ; puis Rocco me souhaita une bonne nuit et me dit :

—À demain.

—On commencera dans le coin où Vittorio a trouvé les vampires qu'il a possédés ce soir.

—Ouais, sa planque sera peut-être dans les parages.

Rocco remonta dans sa voiture, et nous nous dirigeâmes vers les portes du casino. J'aurais voulu croire que Vittorio ne chassait que dans les parages de sa planque. Mais il ne me semblait pas du genre à commettre des erreurs aussi flagrantes.

Vérité et Fatal gardèrent le silence jusqu'à ce qu'on soit seuls dans l'ascenseur.

—Tu as l'air fatiguée, commenta Vérité.

—Je le suis.

—Tu t'es nourrie de nous deux, et tu es déjà vidée. Devrions-nous nous vexer ? demanda Fatal.

Je souris et secouai la tête.

—C'était une soirée stressante, et non, ça ne vient pas de vous. Vous savez à quel point vous êtes bons.

—C'est assez détourné comme compliment, mais je m'en contenterai, grimaça Fatal.

—Je n'essayais pas de te soutirer un compliment, je faisais juste remarquer que tu avais l'air fatiguée, répliqua son frère.

—Désolée, Vérité, mais la nuit a été longue.

Ils échangèrent un regard qui ne me plut guère.

—Quoi ?

—Requiem t'attend dans ta chambre, révéla Fatal.

—Je me doutais que c'était là, ou dans la pièce voisine, qu'on rangerait les cercueils.

—Ce n'est pas ce qu'il a voulu dire, me détrompa Vérité.

—Ecoutez, je n'ai pas la force de jouer aux devinettes. Crachez le morceau.

—Il t'attend pour te nourrir, dit Fatal.

—Je me suis nourrie de vous deux il y a... (je consultai ma montre en plissant les yeux) moins de six heures. Je n'ai pas besoin de recommencer tout de suite.

—Jean-Claude a donné des instructions pour que tu aies toujours un casse-croûte sous la main, en cas de besoin.

—Vraiment ?

Les portes de la cabine s'ouvrirent.

—Il a peur que tu perdes les pédales à un moment où tu seras seule avec la police, expliqua Fatal.

Je ne pouvais pas prétendre que ça ne serait pas catastrophique, mais...

—Là tout de suite, je ne suis vraiment pas d'humeur, les gars.

—On ne faisait que te prévenir.

—Vous avez dit à Requiem que je m'étais déjà nourrie de vous deux ?

De nouveau, ils échangèrent un regard.

—Quoi encore ?

—Nous n'en avons pas eu besoin. A peine avions-nous franchi le seuil de la chambre qu'il nous lançait : « Elle s'est nourrie de vous. Elle s'est nourrie de vous deux. »

—Comment l'a-t-il su ? m'étonnai-je.

Ils haussèrent les épaules d'un même mouvement.

—Il a dit qu'il sentait ton odeur sur notre peau.

—Requiem est un vampire, pas un loup-garou.

—Hé, ne tire pas sur le messager, d'accord ? Tu dois juste savoir qu'il t'attend dans ton lit et que, si tu le repousses, il risque de le prendre mal.

Je m'adossai au mur du couloir entre deux portes de chambres qui n'étaient pas les nôtres.

—Vous voulez dire qu'il est jaloux que je me sois nourrie de vous ?

Fatal hésita.

—« Jaloux », c'est peut-être un peu exagéré.

—Non, c'est exactement ça, contra Vérité.

Son frère lui jeta un regard de reproche.

—Tu n'es pas obligé d'être toujours fidèle à ton nom.

Vérité haussa les épaules.

—Voilà pourquoi c'est vous que Jean-Claude a mis de garde cette nuit, et pas Requiem, devinai-je.

—Parce que c'est un emmerdeur caractériel, précisa Vérité.

—Ouais. (Je m'écartai du mur et consultai ma montre.) Il nous reste une heure avant l'aube. Misère. (Je me remis à marcher dans le couloir, les deux vampires sur mes talons, et m'arrêtai soudain.) Messieurs, je ne sais pas dans quelle chambre nous sommes.

Fatal passa devant, et Vérité ferma la marche. Arrivé devant la bonne porte, Fatal glissa la clé magnétique dans la fente, poussa le battant et me le tint.

C'était une belle suite. Très grande, peut-être un peu trop rouge et opulente à mon goût, mais belle. Nous n'aurions pas à nous plaindre de l'hospitalité de Max sur ce point. La première pièce était un salon/salle à manger, avec une table pour quatre personnes près de la baie vitrée qui surplombait les lumières du Strip. Il y avait un cercueil près de la porte - un seul.

—Vous dormez où ? demandai-je aux deux frères.

—Dans la suite voisine, pour cette nuit. Il te reste moins d'une heure. Amuse-toi bien.

Ils posèrent mes bagages près de la porte fermée qui donnait sur la chambre à coucher, puis sortirent.

—Lâches, sifflai-je.

Fatal repassa la tête par la porte de la suite.

—Requiem n'aime pas les hommes, et nous non plus.

—Tout à l'heure, ça ne vous a pas dérangés que quelqu'un regarde.

—Mais Requiem n'aime pas ça. Bonne nuit.

Il referma la porte après avoir saisi le panneau « Ne pas déranger » pour l'accrocher à la poignée extérieure. Je compris que Jean-Claude ne l'avait pas seulement chargé de gérer les vampires - il avait dû le charger également de me gérer, moi. Pour être juste, Requiem n'était pas le seul emmerdeur caractériel dans cette suite.

Mais sa réaction était la raison pour laquelle je tentais de me nourrir de lui le moins souvent possible. Il réagissait comme un de ces types dont vous ne pouvez pas vous dépêtrer une fois que vous avez commis l'erreur de sortir avec eux : plus vous tentez de les larguer, plus ils s'accrochent. Et c'était aussi l'une des choses qui me donnaient envie de regagner mes propres pénates et de ne plus vivre sous le même toit que la plupart de mes amants.

J'étais crevée. Je voulais juste dormir un peu avant de devoir me lever et repartir sur les traces de Vittorio.

La porte de la chambre s'ouvrit juste assez pour me révéler la ligne du corps de Requiem - une main, un bras, une cascade de longs cheveux brun foncé qui lui tombaient jusqu'à la taille et que la pénombre faisait paraître presque noirs. Difficile de dire où s'arrêtait la soie de son peignoir et où commençait sa chevelure. La peau de son visage, de son cou et du triangle de poitrine révélé par le col était aussi pâle que les premières lueurs de l'aube, aussi belle et glacée que de la neige. Son bouc et sa moustache « à la D'Artagnan », plus foncées encore que ses cheveux, encadraient sa bouche telle une œuvre d'art, attirant le regard vers elle.

Pourtant, ce fut plus haut que mon propre regard se porta, car mon truc, ça a toujours été les yeux. Une belle paire d'yeux masculins, ça me fait craquer à tous les coups. Ceux de Requiem sont turquoise comme la mer des Caraïbes au soleil, une teinte étonnante, généralement due à des lentilles colorées. Mais chez lui, c'est naturel. Belle Morte a un faible pour les hommes aux yeux bleus. Elle a voulu ajouter Requiem à sa collection, à côté de Jean-Claude, qui a les yeux bleu marine, et d'Asher, qui a des yeux bleu glacier. Requiem a fui l'Europe pour ne pas devenir une de ses possessions.

Une minute plus tôt, j'étais prête à dire: « J'ai chassé des tueurs en série toute la journée, mon chou, on ne pourrait pas remettre ça à plus tard ? » Mais là, je ne pouvais rien faire d'autre qu'admirer sa beauté.

Je laissai tomber mes sacs et me dirigeai vers lui. Je glissai mes mains dans l'échancrure de son peignoir pour caresser la perfection lisse de sa peau. Je posai un baiser sur sa poitrine et fus récompensée par un soupir de bien-être.

—Tu étais en colère contre moi quand tu es arrivée.

Les mains sur sa poitrine, je levai les yeux vers lui. Requiem mesure un mètre quatre-vingts. J'étais encore tout équipée; je ne pouvais pas lui tomber dans les bras dans cette tenue.

—Puis je t'ai vu, et j'ai compris que tu t'étais fait du souci toute la nuit. Tu te demandais où j'étais, ce qui m'arrivait, et je n'ai pas appelé pour te rassurer. Tu as cru que l'aube se lèverait sans que tu saches si j'étais saine et sauve.

Il acquiesça en silence.

—Je suis un mauvais mari, Requiem. Tout le monde sait ça.

Il posa les mains sur mes épaules et les fit courir le long de mes bras en récitant :

—« Le cœur lourd, je puis témoigner des chagrins subis depuis mon plus jeune âge, ceux du passé et ceux du présent, plus lourds que jamais, car pas un jour ne s'est écoulé sans que je doive lutter contre une nouvelle affliction. »

—Je ne connais pas, mais ça a l'air déprimant, commentai-je.

Requiem eut un petit sourire.

—C'est un très vieux poème ; la version originale a été écrite en anglo-saxon. On l'appelle « La complainte de l'épouse ».

Je secouai la tête.

—J'essaie de m'excuser, et je ne sais même pas pourquoi. Tu me donnes toujours l'impression d'avoir fait quelque chose de mal, et j'en ai assez.

Il laissa retomber ses mains.

—Je t'ai de nouveau mise en colère.

J'acquiesçai et, le contournant, entrai dans la chambre. Personne n'était assez beau pour que je supporte un besoin aussi dévorant de sa part. Je ne savais tout simplement pas quoi faire de Requiem et de ses attentes extravagantes.

Dos à lui, j'ôtai mon gilet pare-balles, mes armes, et tout le reste de mon équipement. Cela fit une jolie pile de mon côté du lit - le côté où je dors quand je suis avec un seul homme. Ce qui ne m'arrive plus beaucoup ces derniers temps. Dieu sait que ça ne me dérange pas de dormir au milieu, mais certains soirs, mes amants sont tout bonnement trop nombreux. Et ce soir en particulier, un seul, c'était déjà plus que je n'en pouvais supporter.

J'entendis son peignoir glisser sur la moquette ; la soie fait un bruit très reconnaissable. Je le sentis s'approcher dans mon dos et tendre les bras vers moi.

—Non.

Il se figea.

—Je sais que tu ne m'aimes pas, mon étoile du soir.

—Il y a déjà trop d'hommes que j'aime dans ma vie, Requiem. Pourquoi ne pouvons-nous pas juste être amants ? Pourquoi faut-il que tu me rappelles constamment que tu es amoureux de moi, et que ce n'est pas réciproque ? C'est une pression dont je me passerais bien. Je ne suis pas responsable de ta déception. Je n'ai jamais promis ni offert de t'aimer.

—« Je servirai ma dame de quelque manière qu'elle voudra, car il ne me reste plus aucune fierté en ce qui la concerne. »

—Je ne veux même pas savoir d'où sort cette citation. Va-t'en.

—Regarde-moi quand tu me dis de m'en aller, et je le ferai.

Je secouai obstinément la tête.

—Non, parce que si je te vois, je n'arriverai pas à te chasser. Tu es très beau, et tu es un merveilleux amant. Mais tu es aussi un emmerdeur de première, et je suis fatiguée, Requiem. Je suis tellement fatiguée...

—Je ne t'ai même pas demandé comment ta nuit s'était passée. Je n'ai pensé qu'à mes propres sentiments, à mes propres besoins. Je ne mérite pas le doux nom d'amant, car je suis trop égoïste pour ça.

—On m'a dit que tu serais là pour m'aider à nourrir l'ardeur.

—Nous savons tous deux que c'est un mensonge, chuchota-t-il tout près de mon oreille. Je suis là parce que ça me brisait le cœur que tu aies couché avec la Vérité Fatale.

Je voulus l'engueuler. Il me prit de vitesse.

—Chut, je ne peux pas lutter contre mes sentiments, mon étoile du soir. J'ai demandé à Jean-Claude de me trouver une nouvelle ville, un endroit où je pourrais être le second du maître local plutôt qu'un lointain troisième dans la chaîne de commandement.

Je me retournai et le dévisageai.

—Tu dis la vérité.

Il eut un autre petit sourire.

—Oui.

Alors, je le serrai contre moi, moulant mon corps au sien, comme on ne peut le faire que lorsqu'on a perdu le compte du nombre de fois où on a couché avec quelqu'un. Quand on connaît par cœur son anatomie et la musique de son souffle lorsqu'un parfum de sexe flotte encore dans l'air. Je le serrai contre moi, et je compris qu'il me manquerait. Mais je compris aussi qu'il avait raison de vouloir s'en aller.

Il me caressa les cheveux.

—C'est bon de savoir que je te manquerai.

Je levai la tête pour scruter ses incroyables yeux turquoise aux pupilles cernées de vert.

—Tu sais que je te trouve très beau et très doué au lit.

Il acquiesça avec un sourire triste.

—Mais tous tes amants sont beaux et doués au lit. Je veux pouvoir me distinguer. Je veux être avec une femme qui me choisira et qui n'aimera que moi.

—Je ne suis pas sûre de pouvoir aimer un seul homme, avouai-je.

Son sourire s'élargit un peu.

—Ce qui me console un peu, c'est que Jean-Claude est presque aussi frustré que moi. Je n'aurais jamais cru rencontrer un jour une personne capable de lui résister.

Je fronçai les sourcils.

—Lui résister, moi ? Tu plaisantes ?

—Tu es sa maîtresse et sa servante humaine, mais tu ne lui appartiens pas.

Je voulus reculer, mais Requiem me retint en me serrant plus fort contre lui.

—Il m'a dit presque la même chose au téléphone. C'est toi que je dois remercier pour cette petite conversation ?

—Je lui ai expliqué pourquoi je devais partir, et il a approuvé. C'est pour ça que je suis venu à Las Vegas, pour voir si je me plairais ici.

—Je ne pense pas que ce soit ton genre de ville.

—Moi non plus, mais c'est un début. Je regarderai leur spectacle, et je danserai, et les femmes me trouveront beau, et elles me désireront, et je finirai par les désirer aussi.

—Je n'ai pas le cœur assez grand pour vous aimer tous, Requiem. Je peux coucher avec une dizaine d'hommes, mais pas être la chérie de chacun d'eux. Aucune femme ne parviendrait à se couper en autant de morceaux.

Il acquiesça.

—Je sais. Maintenant, embrasse-moi. Embrasse-moi sincèrement. Embrasse-moi comme si j'allais te manquer. Embrasse-moi avant que l'aube se lève, car lorsque tu auras fini de chasser ce tueur, je ne rentrerai pas à St. Louis avec toi. Si Las Vegas ne me plaît pas, le maître de Philadelphie a besoin d'un second, et elle a réclamé un homme de la lignée de Belle Morte.

Je le dévisageai. Il était sérieux. Il allait vraiment partir. Je me dressai sur la pointe des pieds, et il inclina la tête vers moi. Je l'embrassai très doucement

d'abord, comme on effleure une œuvre d'art qu'on a peur d'abîmer. Puis je laissai mes bras l'étreindre et ma bouche le dévorer.

Je l'embrassai ainsi qu'il le désirait, comme vous embrassez quelqu'un quand le contact de ses lèvres, la pression de ses mains, l'élan de son corps sont votre boire et votre manger. Je ne pouvais pas lui donner mon cœur, mais je lui donnais ce que je pouvais, et je ne simulais pas. J'aimais son corps et la tristesse de sa poésie ; simplement, je n'étais pas amoureuse de lui. Dieu sait que j'ai essayé de les aimer tous, mais il n'y a pas assez de place dans mon cœur pour ça.

Il s'écarta le premier, les yeux brillants, et un rire joyeux sur les lèvres.

—L'aube est trop proche pour que je rende justice à un tel baiser. Je sais que même Jean-Claude n'a pas le droit de dormir dans ton lit une fois qu'il meurt pour la journée ; aussi vais-je me retirer dans mon cercueil. Mais non sans renvoyer des partenaires au sang plus chaud, afin que tu ne sois pas seule et que tu puisses te nourrir à ton réveil.

—Requiem..., commençai-je.

Il me posa un doigt sur les lèvres.

—« Elle marche tout en beauté comme la nuit des climats sans nuages et des cieux étoiles ; et le plus pur de la clarté comme de l'ombre se rassemble dans son aspect et dans ses yeux. »

Sans savoir pourquoi, je sentis une larme brûlante couler sur ma joue. Requiem ôta son doigt de mes lèvres pour la rattraper. Il la but au bout de son index, et but les suivantes sur ma peau, à coups de baisers.

—Que tu pleures mon départ compte beaucoup pour moi.

Puis il s'en fut, refermant doucement la porte derrière lui.

Je passai à la salle de bains pour me débarbouiller. Je lavai mon visage à l'eau pour en nettoyer les larmes. Je ne savais même pas pourquoi je pleurais. J'étais juste fatiguée. Puis j'entendis du bruit et je refermai le robinet au moment où Crispin lançait :

—C'est nous, Anita.

Un instant, je me demandai qui l'accompagnais, parce qu'il ne connaissait aucun des autres métamorphes venus de St. Louis, ou du moins, pas assez pour les entraîner dans mon lit. L'expérience m'a appris que les hommes hétérosexuels sont très pointilleux quant au choix des autres hommes avec lesquels ils acceptent de partager une femme. C'est une question d'amitié plus que de sexe, de confiance plutôt que de désir.

J'envisageai de jeter un coup d'œil par l'entrebâillement de la porte, mais ça n'en valait pas la peine. J'étais crevée, et Crispin et Cie seraient toujours là quand j'aurais fini de me rafraîchir.

Je me déshabillai et m'enveloppai dans un des peignoirs fournis par l'hôtel. Puis je sortis de la salle de bains. Si j'étais couverte des épaules aux orteils, les deux hommes allongés dans mon lit ne portaient rien d'autre que le drap qui leur arrivait à la taille. Ils étaient nus tous les deux, et séduisants tous les deux. Le problème, c'est que je n'avais encore jamais vu celui de droite à poil.

CHAPITRE 66

Crispin était aussi mince et musclé que dans mon souvenir. Il s'assit en souriant, et le drap glissa sur ses cuisses de sorte que je pus voir le côté de sa hanche. C'était maintenant une certitude : rien ne s'interposait entre lui et le drap. La lumière de la lampe qui se trouvait derrière lui éclairait ses courtes boucles blanches en formant comme un halo autour de sa tête. Il arborait ce sourire en coin qui creuse une fossette d'un seul côté de sa bouche. Ainsi dévêtu, il ressemblait à un ange – mais un ange déchu, tombé du ciel pile dans mon lit.

Domino était allongé sur le dos, de l'autre côté du lit, un bras tendu en travers des oreillers et de l'endroit où je devrais poser ma tête si je me couchais entre eux. Le blanc d'une des taies encadrait ses boucles noires et blanches... mais plus noires que blanches, constatai-je. Plus tôt, il m'avait semblé que c'était du cinquante-cinquante. Ses yeux avaient la couleur orange brillante du feu, à ceci près que les flammes ne sont généralement pas veinées d'or et qu'elles ne battent pas de leurs longs cils en vous regardant. Son expression se voulait neutre, mais ses yeux trahissaient un besoin lancinant.

Je voulais me foutre en rogne, mais je n'y arrivais pas. De tous les gens que j'avais rencontrés à Las Vegas, je n'en voyais pas deux autres entre lesquels j'aurais préféré me coucher. J'avais dit à Vérité que les pouvoirs inhérents à la lignée de Belle Morte étaient une épée à double tranchant. Chaque fois que je l'utilisais pour frapper quelqu'un en plein cœur, je me coupais tout aussi profondément que lui. Je ne savais absolument pas quoi faire pour me protéger.

Une impression dominait tandis que je contemplais les deux tigre-garous: celle d'avoir enfin trouvé ma place, d'être arrivée à la maison. Crispin n'avait pas encore mérité de susciter chez moi un tel sentiment de confort ; quant à Domino, c'était encore un inconnu pour moi. Mais parfois, dès l'instant où vous rencontrez quelqu'un, vous sentez qu'il existe un lien très fort entre vous, presque un souvenir, comme si son odeur avait déjà imprégné vos

draps, comme si vous perceviez l'écho d'une histoire passée. J'aurais dû me défendre contre ce sentiment ou le nier, mais j'étais si fatiguée que mes yeux me brûlaient.

Je dis la seule chose qui me vint à l'esprit :

—Je n'ai pas encore besoin de me nourrir.

Ma voix était faible et hésitante. Je m'éclaircis la voix avant de reprendre :

—N'y voyez rien de personnel, mais je suis...

—... crevée, acheva Crispin. On sait. On le sent.

Je regardai Domino. Je percevais son doute et son hésitation ; je sentais combien il voulait que les choses soient faites correctement. Je n'avais plus d'énergie pour lutter, et l'étrange attirance que j'éprouvais pour lui ne m'ennuyait pas. Curieusement, elle me semblait normale, naturelle. Pour une fois dans ma vie, je ne la combattis pas. Je ne lui demandai pas s'il pouvait me promettre de se tenir à carreau une fois que je serais nue contre lui, parce que chez les métamorphes, la nudité n'est pas nécessairement un préambule au sexe. C'est juste une absence de vêtements. C'est mon esprit humain qui lui prête une connotation salace.

Je défis la ceinture du peignoir et me dirigeai vers le lit. Crispin sourit, mais Domino regarda ce qui apparaissait de mon corps entre les pans du peignoir comme s'il était hypnotisé. En cet instant, ma nudité n'était peut-être pas juste une absence de vêtements pour lui.

Il prit la parole d'une voix rauque, de sorte qu'il dut lui aussi se racler la gorge pour pouvoir finir sa phrase :

—J'adorerais coucher avec vous, mais votre épuisement est pareil à un fardeau énorme qui vous écrase et qui menace de nous entraîner avec vous. Laissez-nous simplement vous tenir dans nos bras, Anita.

Je le dévisageai une seconde ou deux. Il leva la main posée sur les oreillers et me la tendit. Je laissai mon peignoir tomber par terre et, à quatre pattes, rampai sur le lit entre les deux hommes. Crispin m'aida à me glisser sous le drap, puis se plaqua contre mon flanc, et je sentis que Domino ne serait pas le seul à avoir du mal à s'endormir.

Je levai les yeux vers le tigre-garou, qui, en appui sur un coude, me regardait avec un large sourire dénué de contrition.

—Il y a une belle femme nue dans mon lit, et je suis un homme, se défendit-il.

Je fus forcée de lui rendre son sourire. Puis le matelas bougea sous moi. Je me retournai et vis Domino se rapprocher de nous, l'air hésitant, comme s'il n'était pas sûr d'être le bienvenu. Ce dont je doutais tout autant que lui.

Il avait le torse plus large que Crispin, et, en les voyant tous deux allongés de part et d'autre de moi, je me rendis compte que si son cadet le dépassait en hauteur, c'était parce qu'il avait la taille beaucoup plus allongée. Pour le reste, les proportions de leurs corps étaient à peu près identiques.

Domino maintenait quelques centimètres de distance entre nous, au lieu de se frotter contre moi comme le faisait Crispin. J'appréciai sa retenue. Je levai la main pour toucher ses cheveux. Ses boucles étaient souples, mais pas autant que celles de Crispin.

—Il y avait plus de blanc dans vos cheveux tout à l'heure, non ?

Domino me sourit.

—Entre-temps, je me suis changé en tigre noir. Quand je reprends ma forme humaine, mes cheveux reflètent la couleur du poil de ma dernière forme animale.

J'écarquillai les yeux.

—Vous pouvez vous changer en tigre noir *et* en tigre blanc?

Il acquiesça en frottant sa tête contre ma main, tel un chat qui veut encore plus de caresses que ce que vous lui en donnez déjà. Du coup, ma main descendit de ses cheveux jusqu'à sa joue. Domino ferma les yeux, et les traits de son visage se détendirent brusquement, comme si une tension invisible venait de s'évaporer en lui.

Je me redressai pour l'embrasser, mais ce faisant, je me rapprochai de lui, et je sentis soudain qu'il était très heureux de se trouver dans ce lit avec nous. Plus que ça, même - au point que ma respiration s'étrangla dans ma gorge et que je laissai échapper un hoquet de surprise.

Il s'écarta de moi.

—Désolé, Anita. Je ne peux pas m'en empêcher.

Je secouai la tête.

—Ce n'est pas... Ne vous excusez pas d'être viril, Domino. J'adore ça.

Il eut un sourire gêné.

Presque malgré moi, ma main glissa le long de sa poitrine et de son ventre. Il ferma de nouveau les yeux, et sa tête partit en arrière comme si ça faisait longtemps que personne ne l'avait touché ainsi.

Crispin parut lire dans mes pensées.

—Le clan du tigre blanc se glorifie de la pureté de son sang. Notre reine était ravie de trouver du sang de tigre noir, mais la plupart de nos femelles refusent de prendre le risque de donner le jour à un bâtard.

Je levai la tête vers l'homme, qui, même allongé, me dominait légèrement. Ma main s'était immobilisée sur son ventre. Sans ouvrir les yeux, il commença à se retourner. Je lui posai une main sur l'épaule pour le retenir.

—Vous n'avez pas à vous cacher, Domino, Vous êtes très beau.

Il secoua la tête.

—Non.

—Séduisant, alors.

Il me coula un regard presque timide.

—J'ai du mal à vous croire.

—Pourquoi ?

—Parce que aucune des femmes qui a compté pour moi ne m'a jamais traité comme si c'était le cas.

Alors je sus que, fatiguée ou non, je ne pouvais pas le laisser ainsi.

—Je vais vous dire une chose que je ne vous redirai probablement jamais.

Il me dévisagea, sur ses gardes.

—Nous n'avons de temps que pour un petit coup vite fait.

Il eut un large sourire surpris, que je lui rendis volontiers.

—Il faut vraiment que je dorme avant que la police me rappelle et qu'on reparte à la chasse aux méchants, mais je tiens à vous faire comprendre que ça n'a aucun rapport avec vous. Vous êtes séduisant, et à en croire ce que je viens de sentir contre ma hanche, votre équipement doit être à la hauteur du reste de votre physique.

Il baissa la tête d'un air gêné. J'estimais son âge à une trentaine d'années, mais il se comportait comme s'il était beaucoup plus jeune. Peut-être l'était-il dans ce domaine seulement, par manque d'expérience.

Je touchai son visage et lui fis tourner la tête vers moi.

—Faites-moi l'amour.

—Il faut du temps pour faire correctement l'amour à quelqu'un, contra-t-il.

J'eus un sourire provocateur.

—D'accord : baisez-moi.

Il parut surpris.

—Elle est toujours aussi directe, y compris sur l'oreiller, l'informa Crispin.

Je tournai la tête vers lui, les sourcils froncés. Il haussa l'épaule qui n'était pas coincée contre le matelas.

—Quoi ? C'est la vérité.

Je le foudroyai du regard avant de reporter mon attention sur Domino.

—Peu importe le verbe que vous voulez utiliser.

—Juste comme ça ? s'étonna-t-il.

—Juste comme ça.

—Pourquoi ?

—Parce que je veux effacer ce regard paumé.

—Que vous importe mon regard ?

—L'épée est à double tranchant.

—Qu'est-ce que ça signifie ?

—La ferme, intervint Crispin. Accepte son offre, qu'on puisse tous dormir.

Domino lui jeta un coup d'œil presque hostile, puis m'avoua :

—Toute ma vie, je n'ai pu faire confiance à aucune des femelles qui m'entourait. Seules les survivantes me laissaient les toucher, jamais les tigresses de mon propre clan.

—Je suis une survivante, fis-je remarquer.

Il secoua la tête.

—Non. (Il se pencha sur mes cheveux et inspira longuement, profondément.) Vous sentez comme moi. Noir et blanc en même temps.

Je laissai glisser ma main plus bas le long de son corps. Il n'était plus aussi raide et palpitant que quelques minutes plus tôt ; toute cette discussion l'avait ramolli. Je l'enveloppai de ma main et serrai doucement. Ses cils papillotèrent, et il ferma les yeux en soupirant.

—Assez parlé, décrétai-je.

Il dut déglutir avant de pouvoir acquiescer.

—D'accord.

Je continuai à le travailler manuellement tandis qu'il se penchait vers moi. Il m'embrassa comme quelqu'un d'affamé qui vient juste de trouver de quoi manger. Je l'entourai de mes bras et de mes jambes. Sans rompre notre baiser, il s'allongea sur moi de tout son poids. Il bandait de nouveau très dur, au point que son sexe tremblait. Le simple fait de sentir son érection pressée entre nous m'arracha un cri.

Crispin apparut debout près du lit, un préservatif à la main.

—Anita m'a fait promettre, après notre première fois ensemble.

Domino releva la tête, haletant. Je dévisageai Crispin comme si je ne savais pas qui il était et que je ne comprenais pas ce qu'il racontait. Domino se mit à genoux sur le lit, et soudain, je pus voir ce que je n'avais fait que toucher jusque-là.

—Oh Seigneur !

Domino enfila le préservatif et se mit à quatre pattes au-dessus de moi. Il baissa les yeux sur son sexe, puis les releva vers moi.

—Nous n'avons pas fait de préliminaires, et je suis...

—... plutôt gâté par la nature, achevai-je à sa place.

Il acquiesça d'un air embarrassé.

—Elle est étroite, mais elle doit déjà mouiller, lança Crispin.

Je le regardai en fronçant les sourcils.

—Tu as besoin de préliminaires ? me demanda-t-il, les mains sur les hanches comme pour me rabrouer.

Je réfléchis.

—Les préliminaires, c'est toujours sympa, mais...

Je baissai les yeux sur Domino, et tout ce qui me vint à l'esprit fut :

—Non, je veux juste le sentir à l'intérieur.

—Je ne veux pas vous blesser.

—Je vous dirai si vous me faites mal, mais... (Je n'achevai pas ma phrase. Aucun homme ne veut entendre que vous avez déjà eu des amants mieux montés que lui, et surtout pas à ce moment précis.) Pitié, Domino, baisez-moi. Maintenant.

Sans insister, il se laissa tomber sur moi, écartant mes jambes d'un mouvement du bassin. Il dut utiliser sa main pour se guider, mais une fois à l'intérieur, il n'eut plus besoin d'aucune aide.

Il était assez large pour avoir besoin de pousser un peu durant les premiers va-et-vient. Il se tenait en appui sur ses bras tendus, ses jambes entre les miennes, de sorte qu'en baissant les yeux je pouvais le voir aller et venir en moi. Cette simple vision m'arracha un nouveau cri.

—Seigneur, tu avais raison. Elle est hyper serrée, mais ça glisse tout seul.

Crispin s'était rallongé de son côté du lit et nous observait sagement.

—Je te l'avais bien dit.

Je m'ouvris sous les coups de reins de Domino, et, soudain, il trouva son rythme. Je regardai son membre s'enfoncer plus vite et plus profondément en moi. Dans cette position, un homme bien monté touche toujours le point qui donne le plus de plaisir, et Domino ne faisait pas exception à la règle.

Je sentis une pression familière grandir entre mes jambes.

—Presque, chuchotai-je.

—Presque quoi ? demanda-t-il, mais distraitement, comme s'il n'allait pas écouter ma réponse.

Sa voix était essoufflée, et il avait les paupières closes.

Puis, entre deux allées et venues, je sentis cette bulle de pression éclater, baignant ma peau de chaleur et de plaisir, m'arrachant un cri de la bouche, jusqu'à planter les ongles dans les avant-bras de Domino. Celui-ci se figea au-dessus de moi.

—Ne t'arrête pas, lui ordonna Crispin.

Domino recommença à bouger, mais il avait perdu son rythme.

—Je croyais que je lui avais fait mal, hoqueta-t-il.

—Non, elle aime bien vocaliser, affirma Crispin.

Je l'aurais sans doute foudroyé du regard si Domino n'avait pas retrouvé son rythme, m'empêchant de penser à autre chose. Il me sembla qu'il luttait pour se retenir et me donner un second orgasme, mais très vite, les mouvements de son corps se firent plus saccadés, et sa respiration devint haletante. Il continua à se retenir. Un coup de reins, deux coups de reins, quatre coups de reins, et la pression recommença à enfler entre mes jambes.

—Je vais encore venir, chuchotai-je.

Au prix d'un gros effort, Domino retrouva un rythme plus fluide. Je me redressai sur les coudes pour mieux profiter de la vue et pour accentuer l'angle, et cela suffit. Une fois de plus, je basculai par-dessus bord en hurlant mon plaisir vers le plafond.

Cette fois, Domino ne s'interrompit pas. Son rythme se modifia, mais ça n'avait plus d'importance tant qu'il continuait à aller et venir en moi. L'orgasme enfla ; les sensations s'enchaînèrent en se modifiant subtilement alors que Domino accélérait, au bord de la frénésie. Il finit par se laisser tomber sur moi pour pouvoir utiliser toute la longueur de son sexe et aller buter contre le col de mon utérus. C'était un plaisir différent, mais comme il m'avait bien préparée, ça restait du plaisir.

—Plus fort, hoquetai-je.

Cette fois, il ne me demanda pas si je le voulais vraiment ; il me prit juste au mot. Il se mit à me marteler l'entrejambe aussi fort qu'il le désirait, aussi fort que je le désirais, son poids me clouant au lit tandis que son corps frissonnait au-dessus du mien.

Soudain, il ouvrit les yeux, et nous nous dévisageâmes à quelques centimètres de distance. Je vis ses pupilles se dilater ; j'entendis sa respiration se faire de nouveau haletante, et je sentis son corps se cabrer, essayant de donner encore un coup de reins. Puis il cogna au fond de moi ; je hurlai et lui plantai mes ongles dans le dos, resserrai mes jambes autour de sa taille et peignis mon orgasme sur son corps dans les cris et dans le sang.

Au-dessus de moi, il poussa un grognement rauque :

—Oh oui.

Puis il poussa une dernière fois, aussi fort qu'il le put, si profondément que cela me fit jouir une fois encore et que nos deux corps tremblèrent ensemble. J'enfouis ma bouche dans le creux de son cou pour que sa chair étouffe mes hurlements.

Il s'affaissa sur moi, le cœur battant à tout rompre contre ma poitrine, la veine de son cou palpitant follement contre ma bouche. J'écartai ma tête, car, subitement, j'avais envie de le mordre. Ou de le mordre plus fort, rectifiai-je en sentant un goût métallique sur ma langue.

Allongée sur le dos, je tenais Domino de mes mains, de mes bras, de mes jambes toujours enroulées autour de sa taille. Je le gardais à l'intérieur, aussi loin en moi que possible.

Enfin, il voulut se redresser, et je le lâchai pour qu'il puisse rouler au milieu du lit, à côté de moi. Les paupières mi-closes, il tentait de réapprendre à respirer. Son pouls battait si follement qu'il avait du mal à déglutir.

—Si c'était un petit coup vite fait, je suis curieux de voir la version longue, commenta Crispin.

Domino eut un sourire vague et, d'une voix essoufflée, réussit à dire :

—Je voulais que ce soit bon. Je ne voulais pas la décevoir.

Incapable de bouger mon corps en dessous de la taille et pas motivée du tout pour le bouger au-dessus, je partis d'un rire tremblant.

—Me décevoir ? Seigneur, j'ai hâte de voir ce que ça donnera avec des préliminaires.

—Donc, tu voudras encore coucher avec moi ?

De nouveau, la voix de Domino était hésitante et son regard perdu.

Je lui tapotai le ventre, c'était l'endroit le plus facile à atteindre.

—Si je pouvais déjà bouger, je t'embrasserais. Toutes les femmes qui t'ont repoussé étaient des idiotes.

Il me tapota la cuisse en retour.

—Je crois que c'est la chose la plus gentille qu'on m'ait jamais dite.

Je trouvai ça triste, mais je gardai cette pensée pour moi. Lorsque nous fûmes en état de bouger, nous allâmes nous nettoyer et rampâmes de nouveau dans le lit. Crispin et Domino me mirent au milieu. Cela ne me dérangea pas. J'ai découvert que les hommes hétérosexuels qui sont prêts à partager une femme avec un autre homme préfèrent quand même ne pas dormir contre lui. J'apprécie d'autant plus ceux de mes amants qui ne réagissent pas ainsi, mais je ne blâme pas les autres. Moi non plus, je n'aime pas dormir à côté d'une femme nue, ainsi que je l'ai découvert grâce aux femelles léopards-garous de St. Louis. Je sais que c'est comme une portée de chiots, ou plutôt de chatons, qui s'entassent sans que ça ait rien de sexuel. Mais si je dois être prise en sandwich, je préfère quand même que ce soit entre deux gars au chocolat plutôt que deux quilles à la vanille. Du coup, je suis mal placée pour râler.

Certains hommes font les cuillères mieux que d'autres. Crispin aime dormir sur le ventre, ce qui le disqualifie d'entrée de jeu. Mais Domino lova son grand corps contre mon dos comme si j'étais son nounours préféré et qu'il ne pouvait pas dormir sans moi.

Je pensais que ce serait bizarre de dormir avec un inconnu. Je veux dire, coucher avec un nouvel amant, c'est une chose, mais... dans votre sommeil, vous êtes vulnérable, et je n'aime pas être vulnérable face à des gens que je viens juste de rencontrer. Mais le corps de Domino semblait avoir été moulé pour s'emboîter au mien, et il me serrait tout contre lui d'un bras, comme Micah aime le faire à la maison.

J'eus une pensée pour mon roi léopard. Il me manquait. Et Nathaniel aussi. Je me demandai comment Domino s'entendrait avec eux. Très vite, je chassai cette interrogation de mon esprit. Un problème à la fois. Je devais tuer Vittorio avant de pouvoir rentrer chez moi. Pour tuer Vittorio, je devais d'abord le trouver. D'ici quelques heures, je m'attellerais à cette tâche avec Rocco.

Mais au final, je n'eus pas besoin de chercher Vittorio : ce fut lui qui me trouva.

CHAPITRE 67

Mais il ne me trouva pas le premier. Marmée Noire fut plus rapide que lui. Je me tenais dans la chambre où gisait son corps. Elle semblait minuscule sous le drap de soie, presque ratatinée. Pour la première fois, elle avait l'air d'un cadavre. J'attendis qu'elle bouge ; j'attendis d'entendre sa respiration ou de déceler un mouvement, mais il ne se passa rien. Elle était morte.

Puis je me retrouvai dehors en pleine nuit, une nuit dont je sentais confusément qu'elle remontait à une époque très lointaine. Une odeur de pluie et de jasmin flottait autour de moi. Il faisait chaud mais pas lourd ; il n'y avait pas vraiment d'humidité dans l'air, et je sentais presque l'avidité du sol sous mes pieds. Il attendait la pluie comme on attend l'étreinte d'une amante.

Par cette nuit antique, elle s'était déjà manifestée à moi sous la forme d'une silhouette féminine, ou en tant qu'obscurité même. Cette fois, elle était une voix, qui chuchota le long de ma peau.

—Nécromancienne, ils viennent me tuer. Ils ont des armes modernes, des instruments que je ne comprends pas. J'ai abandonné mon enveloppe dans la chambre pour qu'ils la trouvent là. Je la leur laisse.

Le parfum de jasmin s'intensifia en même temps que l'odeur naturelle et propre de la pluie.

—Que voulez-vous ?

—Toi, nécromancienne. Je veux ton corps.

—Non.

—Je ne peux pas m'en emparer parce que tu me repousses, et parce que les liens qui t'unissent à tes hommes m'empêchent de te prendre de force. Mais j'ai besoin de pouvoir pour survivre quand mon enveloppe se consumera. Même si je ne peux pas posséder ton corps, je crois que je peux me nourrira travers toi.

—De quelle façon ? demandai-je tandis que mon estomac se nouait - le premier signe avant-coureur de la peur.

—Les tigres, nécromancienne. Crois-tu que c'est un hasard s'ils sont venus à toi ?

—Non. Je savais que vous m'aviez fait quelque chose.

—Nourris-toi de toutes les couleurs de leur arc-en-ciel, et transmets-moi leur énergie. Cela me donnera la force de survivre jusqu'à ce que je trouve un hôte.

—Vous me demandez de le faire, ou vous me l'ordonnez ?

—Si je te le demandais, le ferais-tu ?

—Non.

—Alors, je te l'ordonne.

—C'est non quand même.

—Je peux t'y obliger, nécromancienne, mais ce sera moins agréable.

—Je ne vais pas vous aider à trouver un autre corps pour la seule raison que vous ne pouvez pas vous emparer du mien.

—Souviens-toi, nécromancienne : je t'ai donné le choix. Tu as choisi le chemin de la douleur. Si tu tombais enceinte maintenant, il serait trop tard pour que j'en profite.

—Hein ?

—Quand j'ai compris que je ne pouvais pas te posséder, j'ai tenté de te faire féconder par un des tigres-garous, mais tu t'es tenue trop longtemps loin d'eux. Aujourd'hui, tu as couché avec deux d'entre eux, et tu en as un bleu sous la main - une couleur que, moi-même, je croyais perdue. Deux rois de deux lignées différentes, mais aussi pures l'une que l'autre, sont également à ta portée. Si tu avais accepté de me nourrir, je t'aurais laissée utiliser une protection, mais si tu refuses de le faire de ton plein gré, je procéderai comme la première fois que tu as rencontré ton tigre blanc.

—Attendez, dis-je.

Cette fois, j'avais vraiment peur. J'avais fait la connaissance de Crispin en Caroline du Nord, où il s'était rendu pour dansera l'enterrement de vie de jeune fille d'une VIP. Je logeais alors dans le même hôtel. Je m'étais réveillée deux jours plus tard, nue, contusionnée, couverte de bleus et d'égratignures, avec trois hommes évanouis autour de moi. L'un d'eux était mon ami Jason, mais le second était Crispin, que je venais juste de rencontrer, et le troisième, Alex, un innocent journaliste qui couvrait le mariage et qui se trouvait malheureusement être un tigre rouge.

—Ne faites pas ça, dis-je, le cœur dans la gorge.

—Ou tu te nourris volontairement des tigres et tu me transmets leur pouvoir, ou je t'oblige à le faire. Cette fois, ça ne durera pas plusieurs jours,

puisqu'il ne me servirait plus à rien que l'un d'eux te féconde. Ce sera beaucoup plus rapide.

—Pourquoi vouliez-vous que je tombe enceinte d'un tigre-garou ?

—Parce que, de mon vivant, j'étais une nécromancienne comme toi, Anita, mais aussi une métamorphe. Les tigres sont le plus puissant félin qui subsiste sur cette planète. Si ton bébé avait été à la fois nécromancien et métamorphe, j'aurais eu une meilleure chance de réussir à m'emparer de son corps.

J'avais toujours la trouille, mais je commençais aussi à être en colère.

—Vous n'aviez pas le droit.

—Tu as été dans ma tête, nécromancienne. Crois-tu vraiment que je me soucie de droit ou de moralité ?

Le parfum de jasmin était si épais que je le goûtais sur ma langue.

—Non, chuchotai-je.

La pluie était toute proche à présent je le sentais dans la brise fraîche. Il faisait si noir...

—Pour la dernière fois, Anita, vas-tu m'aider de ton plein gré, ou dois-je t'y contraindre ?

—Si je vous aide, vous utiliserez l'énergie que je vous aurai transmise pour échapper aux assassins et vous dissimuler dans le corps de quelqu'un d'autre. Vous le posséderez pour vous mettre à l'abri.

—Oui.

Le vent plaquait le fin tissu de ma robe contre mon corps. Je portais des sandales que je n'avais jamais vues de ma vie. L'odeur du jasmin était aussi forte que si j'avais bu tout un flacon de parfum. Je sentis quelques gouttes tomber sur mon visage et mes bras nus.

—Le temps presse, nécromancienne. Ta réponse ?

Je savais ce que signifiait ce goût de jasmin sur ma langue. C'était son pouvoir qui grandissait en moi, comme la pression d'un doigt sur la détente d'un flingue prêta tirer.

Je déglutis, et cela me fit mal.

—Je ne peux pas vous aider à posséder un autre corps. Je ne peux pas sacrifier quelqu'un pour me sauver.

—Pas même un inconnu ? insista la voix dans l'obscurité.

Je secouai la tête. Alors, une bourrasque me frappa de plein fouet, et des trombes d'eau s'abattirent sur moi, me trempant de la tête aux pieds en l'es-

pace d'un clin d'œil. La pluie était froide, et le parfum de jasmin dominait le monde.

—Je ne peux pas.

—Oh, non seulement tu peux le faire, mais tu le feras, nécromancienne. Tu me nourriras. Tu me sauveras. Je suis la Mère de Toutes Ténèbres. Je ne mourrai pas à cause de l'entêtement d'une petite idiote.

Je restai plantée là, au milieu d'un désert qui avait existé bien avant les villes et les livres. Je frissonnai sous une pluie glacée qui n'était pas tombée depuis des millénaires. Et lorsqu'elle insinua son pouvoir au goût de jasmin dans ma gorge, j'en eus le souffle coupé.

Je réussis à articuler:

—Non, c'est non, salope !

Puis il n'y eut plus de mots.

CHAPITRE 68

La pluie cessa brusquement, comme si quelqu'un avait appuyé sur un interrupteur. Le parfum suffocant du jasmin reflua de ma gorge. Il continua à flotter autour de moi, mais l'odeur de la pluie, elle, se dissipa. L'air redevint sec, et un vent se mit à souffler depuis le désert de sable que les palmiers dissimulaient à ma vue, le désert dont j'avais pourtant toujours su qu'il se trouvait là.

Un tourbillon franchit la ligne des arbres et fondit sur moi.

—Non, c'est impossible, chuchota la Mère de Toutes Ténèbres à mon oreille.

Le tourbillon s'arrêta à deux mètres de moi. Le vent mourut, révélant Vittorio mais pas le Vittorio que j'avais rencontré à Las Vegas. Le clair de lune baignait son visage séduisant et intact. Il portait de luxueux vêtements brodés, assortis à ma robe et à mes sandales. Il avait encore les cheveux longs, et il venait d'émerger d'un tourbillon tel un magicien de conte de fées. Il m'avait aidée : pourquoi ? Je ne me souciais pas trop du « comment », mais le « pourquoi » m'intriguait.

—Je sais que tu es toujours là, Mère de la Nuit. Je te sens planer dans l'obscurité tel un rêve maléfique.

—Père du Jour, tu n'as pas changé. Je vois que tu as retrouvé tes petits amis.

Vittorio fit un geste, et quelque chose apparut près de lui. De face, je ne vis rien, mais du coin de l'œil, j'aperçus un colosse planté derrière lui. Sa silhouette ondulait et clignotait comme l'image d'un poste de télévision qui a besoin d'être réglée, mais il était quand même là.

—Ne peux-tu appeler le peuple du vent qu'en rêve ? demanda la voix.

—Non. Les pouvoirs que tu m'as arrachés me reviennent un peu plus chaque jour. Plus tu t'affaiblis, moins tu contrôles ce que tu m'as volé.

—J'aurais dû te tuer.

—Oui, tu aurais dû. Moi, je l'aurais fait.

—J'étais trop sentimentale.

—Ce n'est pas pour cela que tu m'as épargné, Mère de la Nuit, Je me souviens très bien de tes paroles. Tu as dit : « Si j'étais certaine qu'il existait un enfer, je te tuerais afin que tu souffres pour l'éternité. Mais puisque je n'en suis pas certaine, je vais te laisser en vie, libre d'arpenter cette terre dans ton propre enfer d'impuissance. »

La voix soupira:

—C'était il y a longtemps. Je ne me souviens plus de mes paroles exactes.

—Tu as toujours opéré un tri soigneux parmi les souvenirs que tu conservais de tes propres agissements.

Je voulais dire quelque chose, mais j'avais trop peur d'attirer leur attention sur moi. Je me demandai si je ne pourrais pas tout simplement m'arracher à ce rêve et me réveiller.

—Ne t'en va pas, Anita, lança Vittorio comme s'il avait lu dans mes pensées. Ne veux-tu pas voir la suite ?

Je déglutis et, tentant de masquer ma peur, je répondis :

—Apparemment, vous avez beaucoup de choses à vous raconter tous les deux. Je préfère vous laisser.

—Non, nécromancienne, tu ne t'en iras pas, dit la voix.

—Non, Anita, je ne peux pas te laisser partir, dit Vittorio en même temps.

Et merde.

—La lumière du jour ne te retient plus prisonnier ?

—Tu m'as toujours envié ce pouvoir qui te faisait défaut.

—Comme te fait défaut ma faculté de relever les morts.

—Je commande au vent.

—Chacun de nous avait ses légions d'esclaves, Père du Jour.

—Tu avais ta horde titubante, et j'avais mon armée de djinns. Je vais reconstituer la mienne, mais pas toi, susurra Vittorio sur un ton mauvais.

Je voulus demander si « djinn » signifiait « génie », mais je n'osai pas me manifester.

—Tu veux m'empêcher de me sauver, devina Marmée Noire, la voix frémissante de peur.

—Et comment, mon amour ! Et comment...

—Nous aimions tous les deux le pouvoir plus que toute autre chose. Ce ne sont pas tes sentiments pour moi qui t'ont retenu de frapper le premier, mon amour, cracha-t-elle comme si ce terme était une insulte.

Vittorio leva les mains et prononça des mots que je ne compris pas. Mais les poils de mes bras se hérissèrent ainsi que le ferait une partie de mon cerveau qui connaîtrait très exactement leur signification.

Il toucha une bague qu'il portait au doigt.

—Tu récites l'invocation, mais c'est l'anneau qui la concrétise. Sans elle, tu n'es pas encore assez fort pour leur commander, dit Marmée Noire.

—Pas encore, mais grâce à tes manigances, je le serai bientôt.

Vittorio répéta ces mots étranges, et tout mon corps en frissonna.

—Ils arrivent.

Un instant, je crus que Marmée Noire parlait des djinns. Puis je la sentis regarder derrière elle, comme si elle se tenait devant une fenêtre invisible. J'eus le temps d'apercevoir une femme à la peau sombre et à la silhouette déliée. La seconde d'après, le vent s'abattit sur elle. C'était un tourbillon argenté plein de lames, qui l'enveloppa et la tailla en pièces.

—Ne lui fais pas confiance, nécromancienne ! hurla Marmée Noire.

Puis elle disparut, mais pas à cause des lames. Je sentis une explosion ébranler les tréfonds de mon être, de la même façon que si elle s'était produite dans mes entrailles. Une douleur vive et brûlante me fit tomber à genoux.

—Ils ont utilisé des explosifs modernes. Elle est morte, rapporta Vittorio, triomphant.

Le tourbillon de lames s'évanouit comme s'il n'avait jamais existé, mais j'entrevis un autre colosse derrière le vampire. Ils étaient deux à présent. Des génies ? Ils ne ressemblaient en rien à la représentation qu'en font les dessins animés, sinon par le fait que l'anneau de Vittorio semblait les contrôler. Ça, ça sortait tout droit d'un livre pour enfants.

Vittorio se tourna vers moi en souriant. Mais son sourire n'avait rien de plaisant : il évoquait plutôt un serpent sur le point de dévorer une souris.

Je décidai que je n'avais rien à perdre en posant des questions :

—C'est un djinn qui a tué les policiers, n'est-ce pas ?

—Oui. A travers mes marques vampiriques, mon serviteur diurne partage mes capacités, dans une certaine mesure.

—Il utilise la bague, voilà tout.

—Non, la bague ne me quitte jamais.

—Si vous ne l'aviez plus, les djinns se retourneraient-ils contre vous ?

—Ce sont des esclaves. Les esclaves veulent toujours se libérer de leurs chaînes.

—Maintenant, je vais briser ce rêve et me réveiller, dis-je en m'efforçant de prendre un ton plein d'assurance.

Vittorio partit d'un rire riche et séduisant, mais qui me parut assez ordinaire comparé à celui de Jean-Claude. De nouveau, il dut lire dans mes pensées car il se justifia :

—Les vampires de la lignée de Belle Morte possèdent des pouvoirs dont ni la Mère de la Nuit ni moi-même ne jouissons. Belle est une créature à part. Tous les autres descendent de nous, à l'exception d'elle et du Dragon. Elle n'a jamais été humaine, pour commencer ; dès le départ, elle différait de nous.

—Donc, votre lignée est tout à fait distincte de la sienne.

—J'en dis sûrement trop, mais ça faisait si longtemps que je n'avais eu personne à qui parler...

—On finit par se sentir seul, acquiesçai-je.

—En effet. Mais mes serviteurs sont en train de me revenir en même temps que ma magie.

—Tant mieux pour vous. Maintenant, je peux partir, s'il vous plaît ?

Je détestais quémander de la sorte, mais si ça pouvait me sortir d'ici, je dirais des choses bien pires que « s'il vous plaît ».

—La Mère de la Nuit a toujours été une excellente stratège. C'est pour ça qu'elle m'a vaincu. Son plan est bon.

—Quel plan ?

—Tu te nourris de toutes les couleurs des tigres, et un vampire siphonne l'énergie résultante. Ça aurait suffi pour la sauver, et ça suffira à restaurer ma gloire d'antan.

—Il vous manque deux couleurs dans le clan de Max. Vous avez encore besoin d'un jaune et d'un rouge.

—Tu as vu les panneaux, Anita. Un tigre rouge se produit à Las Vegas en ce moment, il a été prêté à Max pour la durée de la saison.

—Mais il ne lui appartient pas.

—Je n'appelle pas seulement les tigres de Max, Anita. J'ai eu beaucoup de noms durant ma longue vie ; l'un d'eux était « le Père des Tigres ». Je vais les faire venir dans ta chambre, et toi et eux accomplirez mon désir.

—Il vous manque encore un tigre jaune, insistai-je, le cœur dans la gorge.

—Ne comprends-tu pas, Anita ? C'est toi, le tigre jaune - ou la tigresse, peu importe. Telle était la couleur de celle qui t'a attaquée.

—Ce qui fait de moi une survivante et non une métamorphe de sang pur. Si je me transforme un jour, ce sera en tigresse normale.

—Détrompe-toi, Anita. Comment penses-tu que les clans ont démarré ? Crois-tu vraiment à ces histoires ridicules de tigres qui auraient fécondé des humaines ? Non, ce ne sont que des contes de fées. Au départ, il n'y avait que des survivants d'attaques de tigres-garous de différentes couleurs. Depuis, ils se sont convaincus qu'ils valent mieux que les autres parce qu'ils se reproduisent entre eux, mais ils ont oublié leur propre vérité. Autrefois, ils étaient tels que toi. Ils sentent l'odeur d'une tigresse dorée sur toi. Jadis, le clan doré les gouvernait tous, et ils réagissent encore à son pouvoir. Si tu n'étais pas une véritable tigresse dorée, ils ne répondraient pas à ton appel comme ils le font.

—Non ! protestai-je, consternée.

—Je n'ai pas besoin que tu tombes enceinte ; au contraire, ça me compliquerait les choses. Aussi, nous allons faire vite. J'ai juste besoin que tu te nourrisses d'eux et que tu fasses s'épanouir le pouvoir de tous les clans. Pour ça, il faudra que tu nourrisses tous les différents appétits de Belle Morte.

—Vous n'allez pas me laisser une chance de coopérer avec vous ?

—Pourquoi ferais-je une chose pareille ? Je vois ma mort dans ton esprit, Anita. Par chance pour toi, j'ai besoin de toi vivante. Maintenant, transmets-moi te pouvoir qui était le mien jadis, avant que les ténèbres me l'arrachent.

Je hurlai : « Non ! » Puis il ne resta que l'obscurité, et cette fois, aucune voix ne résonna au travers.

CHAPITRE 69

Je me réveillai dans la pénombre d'une chambre, prise en sandwich entre deux corps chauds. Un instant, je me crus à la maison, entre Micah et Nathaniel. Avec un soupir de bien-être, je me pelotonnai contre le premier et attirai le second vers moi. C'était toujours ainsi que nous dormions. Puis je me rendis compte que l'homme allongé derrière moi était bien plus grand que Micah, et que celui que je tenais dans mes bras n'avait pas la silhouette musclée de Nathaniel.

Soudain, j'ouvris grand les yeux, et mon corps se raidit. Je ne voyais pas l'homme allongé derrière moi. Celui de devant avait de courts cheveux foncés et le visage enfoui dans un oreiller. Retenant mon souffle, je soulevai prudemment le bras que j'avais passé autour de sa taille. Il fallait encore que je déplace celui que l'homme allongé derrière moi avait posé sur ma hanche, mais un seul problème à la fois.

—N'aie crainte : il ne se réveillera pas, lança quelqu'un. Je sursautai et promenai un regard à la ronde. Un troisième homme était vautré à l'autre bout du lit, nu sur les draps, et un bras pendant dans le vide. Même s'il dormait sur le ventre, je reconnus Crispin.

—Tu vas devoir te lever pour me voir.

C'était la voix de Victor. Je tentai de m'asseoir en tenant le bras du deuxième homme par le poignet pour ne pas le déranger.

—Franchement, Anita, aucun d'eux ne se réveillera avant plusieurs heures. Ils doivent tous récupérer après leur transformation.

À présent, je voyais le fils de Max et de Bibiana. Il occupait le gros fauteuil dans un coin de la pièce. Il portait l'un des peignoirs de bain fournis avec la chambre, et ses cheveux étaient ébouriffés comme s'il venait d'y passer les doigts - ou de se réveiller lui aussi.

Alors, j'eus une réminiscence. Pas une vision, mais une sensation. Je me souvins d'avoir empoigné les cheveux de Victor pour l'obliger à me regarder dans les yeux pendant que nous...

—Putain de merde ! lâchai-je. Il acquiesça.

—C'est le mot.

J'étais maintenant assise, dos à la tête de lit en cuir. Je pouvais voir l'homme qui s'était trouvé derrière moi quelques instants plus tôt. Ses cheveux foncés, qui lui descendaient plus bas que les épaules, dissimulaient son visage. Il était grand et musclé, et j'aurais juré que je ne le connaissais pas.

—Qui sont ces gens ? demandai-je à voix basse, comme s'ils étaient juste endormis.

—Tu as déjà rencontré l'un d'eux. (Du menton, Victor désigna l'homme que j'avais d'abord pris pour Micah.) Et lui, tu as dû le voir sur les panneaux publicitaires devant le *Taj.* C'est notre invité du mois prochain. Quand il sera rentré chez lui, c'est ton Requiem qui le remplacera.

Je revis l'image du rouquin souriant et les mots « Venez voir le beau gosse se changer en gros matou » brillant au-dessous tandis que, d'humain, il se changeait en tigre rouge.

—Oh non, me lamentai-je.

Il y eut un bruit du côté de la porte. Je ne voyais pas le plancher, d'où j'étais, mais je me souvenais qu'en Caroline du Nord j'avais retrouvé un tigre-garou sur le sol de ma chambre.

Un homme s'assit en poussant un grognement. Il avait des cheveux noirs et raides, qui balayaient ses épaules, et des yeux en amande pareils à ceux de Bibiana, mais sa peau n'avait rien de pâle. Au contraire, il était bronzé comme quelqu'un qui adore les activités de plein air. Il enfouit son visage dans ses mains et grogna de nouveau.

—Que s'est-il passé ?

—De quoi te souviens-tu ? demanda Victor.

L'homme regarda autour de lui et m'aperçut dans le lit.

—D'elle.

Victor acquiesça.

—Bien entendu.

—Je ne l'ai pas fait exprès, me justifiai-je.

Je me souvenais d'avoir fait un rêve, un rêve avec Vittorio et la Mères de Toutes Ténèbres. Il me revenait plus vite que ce qui s'était passé dans cette chambre.

—C'est la faute du Père des Tigres, déclara l'inconnu assis par terre.

Je le dévisageai tandis que Victor demandait :

—Qui ?

—Vittorio, articulai-je. C'est l'un de ses anciens noms. Comment le connais-tu ?

—J'étais son tigre à appeler, révéla l'homme.

—Tu étais ?

Soudain, un flingue apparut dans la main de Victor. C'était l'un des miens, et Victor le pointait sur l'homme.

—Il m'a appelé depuis l'autre bout du monde. J'ai été forcé de lui répondre. Il était mon maître autrefois, et quand il a recouvré assez de pouvoir, je n'ai pas pu lui résister. (L'inconnu avait le regard perdu dans le vague, et à en juger sa tête, les souvenirs qu'il revoyait n'avaient rien de plaisant.) Je croyais être libéré de lui pour toujours, mais nul ne peut lui échapper s'il en a décidé autrement.

—Il est venu à l'hôtel, ajouta Victor. Il m'a touché, et j'ai dû monter dans cette chambre. Je ne l'ai même pas entendu s'approcher de moi. Je n'ai rien remarqué jusqu'à ce qu'il me touche, et, après ça, j'ai dû lui obéir. Impossible de refuser ses ordres ou même d'appeler au secours.

—Non, acquiesça l'homme assis par terre. C'est comme si tu étais son esclave ou son pantin. Il peut t'obliger à faire des choses horribles sans que tu parviennes à lui résister.

—Qui es-tu ? demandai-je.

—Il m'appelle Hong, mais depuis des siècles, je ne réponds plus qu'au nom de Sebastian.

—D'accord, Sebastian. Tu as dit que tu étais son animal à appeler. Qu'est-ce qui a changé ça ?

—Toi.

Il se leva, aussi peu soucieux de sa nudité que n'importe quel autre métamorphe. Soudain, je le vis au-dessus de moi, le corps parcouru par un spasme, la tête rejetée en arrière par un orgasme, et je le sentis de nouveau à l'intérieur. Cela me fit prendre une grande inspiration et la relâcher très lentement. Il n'était pas grand, la même taille que moi, à vue de nez. Je jetai un coup d'œil à ses mains. Elles étaient presque aussi petites que les miennes.

—Il a peut-être pompé l'énergie dégagée par ce que nous avons fait dans cette pièce, mais pendant que nous couchions ensemble, au moment où je t'ai sentie te nourrir, c'est comme si quelque chose s'était brisé en moi. Tu as brisé son emprise sur moi.

—C'est impossible, protestai-je.

—La Mère de la Nuit l'a fait il y a plusieurs siècles. Rompre les liens entre maîtres et serviteurs était l'une de ses spécialités. Ainsi, elle diminuait ses rivaux en s'appropriant leur pouvoir.

—Victor, passe-moi un flingue, réclamai-je.

Il me regarda sans réagir.

—Fais-le.

Il vérifia que le cran de sûreté était mis - un bon point pour lui - et me lança mon Browning, que je pointai sur Sebastian.

—C'est toi qui as tué le pratiquant du SWAT ?

Sébastian acquiesça très simplement.

—Je hais mon maître, mais lorsqu'il a rétabli son emprise sur moi, j'ai retrouvé mes pouvoirs d'antan. J'ai pu contrôler les deux djinns qu'il avait trouvés. Malheureusement, le sorcier de la police connaissait un sort très ancien qui les aurait délivrés. Les djinns détestent être réduits en esclavage ; à la première chance, ils se retournent toujours contre leur maître.

—Comme les démons, dis-je.

—Oui, parfois.

J'avais replié mes genoux pour caler mon flingue dessus, et je tenais toujours Sébastian en joue.

—Je sais que tu as assassiné un flic. Je devrais te dénoncer, mais je sais aussi que tu n'as pas eu le choix. Vittorio peut forcer les gens à faire des choses contre leur gré.

—Il a l'odeur de quelqu'un qui dit la vérité, Anita, déclara Victor.

—Je suis d'accord.

—Que vas-tu faire ?

—Je ne sais pas encore. Parle-nous des djinns, Sébastian.

Le tigre-garou restait planté là, les bras ballants, s'efforçant de ne pas bouger. Deux flingues braqués sur vous, c'est le genre de chose qui vous incite fortement à vous tenir tranquille.

—Parle-nous des djinns, répétai-je.

—Tu veux dire, des génies ? interrogea Victor.

—Si ce que j'ai vu derrière Vittorio était des génies, les films et les livres de contes se plantent royalement.

—J'imagine qu'ils n'exaucent pas les vœux.

Sébastian et moi partîmes tous deux d'un rire qui n'avait rien de joyeux. Nous nous dévisageâmes, et je vis que ses yeux avaient la même couleur que ceux de Domino, comme deux billes taillées dans du feu solide.

—Où est Domino? demandai-je,

—Au pied du lit, répondit Victor.

Je hochai la tête.

—D'accord. Maintenant, Sébastian, parle-nous de ces créatures.

—Les djinns peuvent être attachés ou liés à un objet, puis forcés à obéir aux ordres d'un sorcier. Sur ce point, au moins, les légendes ne se trompent pas.

—Un objet comme la bague de Vittorio ? suggérai-je.

—Exactement.

—S'il perd sa bague, perdra-t-il aussi le contrôle des djinns ?

—Oui, tant qu'il n'aura pas entièrement récupéré son pouvoir. Au sommet de sa puissance, il pouvait les faire jaillir de nulle part sans aucune aide magique. C'est un talent inné.

—J'ai senti souffler du vent avant qu'ils apparaissent, me remémorai-je.

—Les djinns sont un peuple de l'air, Anita, comme les humains sont un peuple de la terre. Jadis, ils étaient si puissants que le roi Salomon les avait réduits en esclavage, faisant d'eux des serviteurs ou de simples esprits dont la plus grande capacité restait de nous manipuler en nous chuchotant des suggestions maléfiques à l'oreille.

—Le roi Salomon avait fait fabriquer un sceau dont il s'est servi pour emprisonner la plupart d'entre eux, c'est bien ça ?

Sébastian acquiesça.

—Oui. Selon certaines histoires, il les aurait utilisés pour bâtir ses immenses temples.

—Si nous parvenons à prendre sa bague à Vittorio, les djinns se retourneront-ils contre lui pour le tuer ?

—Peut-être. Ou peut-être se contenteront-ils de fuir. Le Père des Tigres est pour leur race ce que le croquemitaine est pour la vôtre.

« La vôtre » ? Ne se considérait-il pas comme humain ? Mais je laissai filer. Je devais décider ce que j'allais faire de lui. Il avait tué un pratiquant et aidé à massacrer d'autres membres du SWAT. Mais j'étais sûre que Vittorio l'y avait contraint, de la même façon qu'il avait contraint les vampires de la veille à prendre des otages et la foule humaine à nous attaquer.

—Nous devons le tuer avant qu'il ne recouvre complètement ses pouvoirs, déclarai-je.

—Je suis bien d'accord, acquiesça Sébastian.

—Comment ? voulut savoir Victor.

—Je sais où il se cache pendant la journée, révéla Sébastian.

Je baissai mon flingue, et Victor m'imita.

—Allume la lumière, enfile des fringues et donne-moi l'adresse. Donne-moi l'adresse de tous les endroits où il a logé à Las Vegas depuis que tu l'as rejoint.

—Volontiers. Cela signifie-t-il que je ne serai pas exécuté ?

—Je crois que oui.

—Tu ne parleras pas de moi à la police ?

—Je tâcherai d'éviter.

—Merci.

—Ne me remercie pas : aide-moi à tuer cette enflure avant qu'il redevienne le Père du Jour.

—Oui. S'il recouvre complètement ses pouvoirs, il pourra invoquer des armées entières de djinns par la simple force de la pensée.

—J'ai un papier et un crayon, annonça Victor.

—Sébastian, dicte-lui les adresses.

Je rampai par-dessus l'homme dont j'ignorais encore l'identité, mais ce faisant, j'aperçus son profil sur l'oreiller.

—Oh Sainte Mère de Dieu, non.

Je tombai au pied du lit et atterris sur Domino, qui poussa un grognement. Il ouvrit les yeux avec difficulté.

—Anita, tu vas bien ?

—Tu as amorti sa chute, grimaça Sébastian.

Je me mis debout en regardant le lit. Crispin était toujours allongé là, près du tigre rouge dont je ne connaissais même pas le nom. Et le troisième homme n'en était pas tout à fait un. Ce n'était encore qu'un gamin - le tigre bleu Cynric, qui devait avoir royalement seize ans.

CHAPITRE 70

La seule chose qui empêcha ce moment de devenir l'un des plus gênants de ma vie, ce fut que le gamin ne se réveilla pas. Je m'habillai dans la salle de bains en expliquant à mon reflet dans le miroir qu'une crise d'hystérie n'arrangerait rien. Mon reflet ne me crut pas, mais il me laissa le dernier mot.

Lorsque je ressortis, tout de noir vêtue pour que mes fringues soient raccord avec mon humeur, Crispin était revenu à lui, tout comme le tigre rouge. Et quand je dis « rouge », ce n'est pas « roux » ni même « rouge orangé façon tigre » : c'est « rouge-rouge ». Ses cheveux avaient une teinte encore plus soutenue que ceux de Damian, le serviteur vampire que j'avais laissé à la maison. Oui, « serviteur vampire », vous m'avez bien entendue. À notre connaissance, je suis la première servante humaine qui ait réussi à en acquérir un. Damian a les cheveux d'un rouge d'autant plus intense qu'ils n'ont pas été exposés au soleil depuis des siècles. Mais dans la lumière des lampes, ceux du tigre-garou étaient de la même nuance qu'un Crayola, le rouge qu'on utilise à l'école maternelle pour vous apprendre les couleurs, mais en un peu plus foncé, comme si quelqu'un avait rajouté quelques gouttes de noir dans le pot, au dernier moment.

Son visage était un peu trop allongé à mon goût ; à part ça, il était plutôt séduisant. Il avait des yeux jaunes de la couleur des feuilles mortes en automne. Quand il se dirigea vers moi et que je vis approcher toute cette grâce musclée, je rougis, me détournai et m'affairai à ranger mes armes.

Crispin s'approcha et me serra brièvement dans les bras.

—Tu vas bien ?

—Non.

—Mes parents ont disparu, annonça Victor. Je me tournai vers lui.

—Quoi ?

—Le Père du Jour avait l'intention de les enlever, lança Sébastian. Je l'ai dit à Victor, mais trop tard.

—Comment diable Vittorio a-t-il pu enlever Max et Bibiana ? m'exclamai-je, incrédule. Tes parents ne sont pas exactement des proies faciles !

—Il disait qu'il attendrait d'être assez puissant pour pouvoir les neutraliser tous les deux, expliqua Sébastian.

Je reportai mon attention sur lui.

—Tu crois qu'il a complètement récupéré ?

—Je n'en sais rien.

Le tigre rouge me rejoignit. Je n'étais plus embarrassée : je m'inquiétais beaucoup trop pour ça.

—Je m'appelle Hunter, dit-il.

Je hochai la tête.

—Tant mieux pour toi. Et désolée si je ne me souviens pas de grand-chose. Ça finira par me revenir.

Son expression passa de l'arrogance à la déception.

—Tu as oublié ?

—Ecoute, Hunter - si tant est que ce soit ton vrai nom et pas juste un nom de scène -, le Maître de la Ville et la reine des tigres-garous de Las Vegas ont disparu, tu comprends ? Je suis sur le point d'appeler le S WAT et de partir à la chasse aux vampires.

—Pardon. J'essayais juste d'être poli.

—On sera polis demain. Pour aujourd'hui, contentons-nous de rester vivants, d'accord ?

Il parut un peu vexé ; du coup, je m'interrogeai sur sa vivacité d'esprit - ou sur l'absence de celle-ci. Mais là encore, peu importait pour le moment.

—Tu veux que je prévienne la police pour tes parents, ou vous préférez vous débrouiller seuls ? demandai-je à Victor.

—Ne leur dis pas encore. Si Vittorio les retient dans sa planque de jour, génial, ils les sauveront en même temps qu'ils le captureront. Dans le cas contraire, nous serons peut-être forcés de recourir à des moyens moins légaux, et je préfère rester sous le radar.

—C'est toi qui vois. Je n'en parlerai pas jusqu'à nouvel ordre.

J'appelai le premier des numéros du SWAT que j'avais rentrés dans mon portable. Comme ils étaient classés par ordre alphabétique, je tombai sur le lieutenant Grimes.

—Marshal Blake, ça fait une heure que nous essayons de vous joindre. Tout va bien ?

—Oui. En fait, j'ai même trouvé la planque de jour de Vittorio.

—Parfait. Donnez-moi l'adresse.

Ce que je fis.

—Nous pouvons envoyer une équipe tout de suite. Les autres marshals sont déjà ici.

—Je préférerais que vous m'attendiez.

Grimes parla à quelqu'un qui se trouvait à côté de lui, puis me reprit au téléphone.

—Ted semble certain qu'on peut commencer sans vous.

—Vraiment ? D'accord. Mais vous pouvez me le passer juste une seconde ?

Grimes obtempéra.

—Forrester à l'appareil, dit Edward d'une voix glaciale et détachée.

Il m'en voulait encore. Tant pis.

—Edward, Vittorio n'est pas son vrai nom. C'est celui qu'il a pris après que la Mère de Toutes Ténèbres lui a arraché ses pouvoirs et l'a jeté dehors. A l'origine, c'était le Père du Jour. Il est aussi vieux qu'elle, et il a récupéré ses pouvoirs au fur et à mesure qu'elle perdait les siens.

—Comment sais-tu tout cela ? demanda-t-il, plus curieux que fâché maintenant.

—Cette nuit, ils m'ont tous les deux rendu visite dans mes rêves.

—Tu vas bien, Anita ?

—Pour le moment. Il semble que quelqu'un d'autre ait accepté le boulot que tu as refusé, et qu'il ait fait sauter Marmée Noire.

—Et Vittorio ? Il fonctionne normalement pendant la journée ?

—Pas encore, pour ce que nous en savons, mais il ne doit plus en être loin. Cela dit, ce n'est pas le pire.

J'expliquai à Edward l'histoire des djinns.

—S'il récupère tous ses pouvoirs, nous aurons sur les bras, dans la ville où nous nous trouvons, un vampire aussi puissant que la Mère de Toutes Ténèbres, résuma-t-il à la fin.

—C'est ça.

—Grimes a envoyé Rocco et Davey te chercher. J'aurais préféré que Davey soit avec nous, au cas où les djinns feraient une apparition.

—Pourquoi ? C'est quoi, son pouvoir ?

—Il peut influencer la météo, mais, globalement, disons qu'il déplace de l'air.

—Hein ?

—Il peut durcir l'air pour en faire des boucliers temporaires à l'épreuve des balles.

—Une combinaison de manipulation du temps et de télékinésie. Très commode.

—À ton avis, que se passerait-il s'il durcissait les djinns, dans la mesure où ce sont des créatures de l'air ?

—Bonne question. Je vais y réfléchir. On vous rejoint dès qu'ils arrivent.

—Entendu. Anita...

—Oui ?

—Je suis désolé.

—C'est bon, Edward.

—A tout à l'heure.

—Mettez-m'en un peu de côté.

—J'ai lu les rapports de la police de St. Louis. Au moins une vampire et un serviteur humain.

—Ouais.

—Il faut que je file.

—Bye.

Mais je parlais dans le vide. Edward avait déjà raccroché... non sans s'excuser auparavant. C'était sans doute une première.

Je décidai de vérifier si mes gardes du corps allaient bien. Au lieu de me rendre dans la suite voisine, je composai le numéro de Haven.

—Anita. Je pensais que tu serais occupée toute la journée. Si tu voulais organiser une partouze, on avait assez de types sous la main, tu sais, lâcha-t-il sur un ton dégoûté.

—Tu parles de gardes du corps ! répliquai-je sur un ton acide. Vittorio m'a roulée mentalement toute la matinée.

—Hein ?

—Tu n'as pas trouvé ça bizarre qu'autant de tigres-garous rentrent dans ma chambre ?

—Tu es sortie dans le couloir et tu m'as dit que c'était bon, que c'est toi qui les avais invités, protesta Haven.

—Et j'avais l'air normale ?

—Ben... oui.

—Jamais je n'aurais couché de mon plein gré avec certains de ces visiteurs.

—Tu parles du gamin, dit-il sur un ton si désinvolte que la moutarde me monta au nez.

—Ouais, celui qui est encore mineur.

—Dans le Nevada, la majorité sexuelle est à seize ans. Donc, tu n'as rien à craindre.

—Le problème n'est pas là !

—Alors, il est où ?

Je tendis le téléphone à Victor.

—Annonce-lui la mauvaise nouvelle pour tes parents.

Puis je me dirigeai vers Sébastian, qui était toujours nu.

—Quelqu'un a encore des fringues portables?

—Apparemment, les miennes ont été taillées en pièces, grimaça-t-il.

—Alors, mets un peignoir.

Docilement, il fit un pas en direction de la salle de bains.

—Attends. As-tu connaissance d'un autre plan, ou d'autres choses que je devrais savoir au sujet de Vittorio ?

—Les policiers qui sont à l'hôpital, ceux qui dorment... Vittorio voyait à travers mes yeux quand ils ont attaqué. Il m'a ordonné de tuer le sorcier, mais seulement de neutraliser les autres. Du coup, je me suis contenté de les endormir.

—Y a-t-il un moyen de les sortir de ce sommeil magique ?

—Ou i: un baiser d'amour.

—Pardon ?

—Ils doivent recevoir un baiser de quelqu'un qui les aime sincèrement.

—Comme la Belle au bois dormant ?

Sébastian acquiesça.

—Oui, c'est le pouvoir fondateur de la lignée de Belle Morte, un pouvoir alimenté par l'amour. (Il se rembrunit.) Je pensais qu'avec un peu de chance la femme d'un de ces types finirait bien par l'embrasser.

—Il faut que ce soit sur la bouche ?

—Pas nécessairement. L'important, c'est qu'elle y mette de l'émotion.

—Tu veux dire, qu'elle pense combien elle l'aime ou le désire en même temps qu'elle l'embrasse ?

—C'est ça.

Chaque fois que je crois avoir découvert le plus bizarre de tous les pouvoirs vampiriques, la suite se charge de me détromper. Je voulus récupérer mon portable pour appeler le SWAT et leur annoncer la nouvelle, mais on frappa à la porte. J'allai ouvrir.

—Laisse-moi faire, Anita, m'arrêta Crispin. On ne sait jamais.

Il avait raison, aussi obtempérai-je. Il jeta un coup d'œil par le judas et tourna la tête vers moi en souriant.

—C'est le SWAT. Tu veux qu'on se cache ?

—Je préférerais, oui.

Tous les tigres-garous s'enfermèrent dans la chambre. Je leur ordonnai de s'habiller et de ne pas laisser Sébastian seul. Puis j'ouvris la porte à Rocco et à Davey.

—J'ai l'adresse de leur planque de jour.

—Génial, vous avez appelé le QG ?

—Oui, et on doit retrouver les autres sur place. Mais ce n'est pas tout.

Je sortis dans le couloir, refermai la porte de la suite derrière moi et, après avoir vérifié qu'on ne pouvait pas l'ouvrir de l'extérieur sans la clé, je m'éloignai en compagnie des deux opérateurs.

Par la porte entrouverte de la suite voisine, j'aperçus les cheveux bleus de Haven, de la même couleur que le Cookie Monster. Je lui adressai un signe de tête discret. Je ne pouvais pas faire mieux : Haven a un casier et, il n'y a pas longtemps, il bossait encore comme exécuteur des basses œuvres pour un mafieux. Je ne pouvais pas jouer en même temps avec les flics et avec lui. *Nous commencerions par tenter l'approche légale, et si elle échouait,.., nous passerions sous le radar,* me dis-je en rapportant les nouvelles de la matinée à Rocco et à Davey. Ce dernier grimaça.

—Pour les balles, ce n'est pas encore cent pour cent fiable.

—Quel est votre pourcentage de réussite ?

—Quatre-vingts.

—Soixante-dix, corrigea Rocco.

—Tout de même, ça peut être utile.

Un sourire rayonnant se peignit sur la belle bouche de Davey, lui donnant l'air plus jeune et plus innocent.

—Mais un monstre fait d'air... je dois pouvoir l'arrêter ou au moins le ralentir.

J'étais contente pour lui, et soixante-dix pour cent de réussite, c'est déjà très bien pour certains des pouvoirs les plus rares. Mais franchement, je n'étais pas sûre de vouloir affronter un géant capable de déchiqueter quelqu'un en armure de combat, ou de le tailler en pièces avec un tourbillon de lames. Soixante-dix pour cent, ça semble pas mal jusqu'à ce que votre vie en dépende. Alors, vous avez tendance à bloquer sur les trente autres pour cent. Mais sur quelle autre protection pouvions-nous compter ?

Soudain, je me traitai mentalement d'idiote. Le pratiquant mort connaissait un sort qui avait fait peur à Vittorio.

Je me mis à chercher le numéro de Phoebe Billings dans mon téléphone. Si un des membres de son chapitre connaissait ce sort, en tant que grande prêtresse, elle devait le connaître aussi. Et j'avais deux autres pratiquants sous la main. En l'apprenant tous les trois et en combinant nos forces psychiques pour le lancer, nous avions peut-être une chance.

CHAPITRE 71

J'étais assise sur le siège passager de la voiture de Rocco lorsque j'aperçus quelque chose. Je crus d'abord que ça se trouvait dehors, dans le soleil éclatant de Las Vegas. Puis ça traversa de nouveau mon champ de vision, et je compris que c'était juste dans ma tête.

—Je vois des choses, dis-je à voix haute.

—Quel genre de choses ? demanda Rocco tandis que Davey se penchait entre les sièges avant.

C'était une bonne question, à laquelle je n'avais pas de bonne réponse.

—Je ne sais pas. Ça a disparu maintenant, mais c'était brillant.

—Prévenez-nous si ça recommence.

—Promis.

J'espérais bien que ça n'arriverait pas, mais, pour une fois, c'était chouette de bosser avec des flics qui ne me prenaient pas pour une illuminée à cause de mes pouvoirs psychiques.

Mon téléphone sonna. C'était Phoebe Billings, qui avait eu mon message et qui me rappelait.

—La police n'est pas venue chez moi, dit-elle d'entrée de jeu. Vous ne leur avez pas parlé de moi et de mon chapitre.

—Je ne voyais pas de raison de vous mêler à ça. Mais depuis, j'ai découvert quel genre de créature a tué Randy, et ce qu'il faisait juste avant de mourir.

Je lui racontai toute l'histoire.

—Des djinns en Amérique, vraiment ? s'étonna-t-elle.

—Je vous jure.

—Attendez une minute, je vais chercher. Je vois de quel sort vous parlez, mais il est très ancien, et il se trouve dans un livre. Randy s'est toujours beaucoup intéressé à l'histoire de notre art. Je me souviens d'une soirée pendant laquelle nous avons parlé des djinns et de la part de vérité dans les légendes qui les concernent. (Je l'entendis se déplacer, à l'autre bout du fil.) Le voilà. Vous parlez arabe ?

—Non.

—Randy le parlait, lui. C'était une de ses spécialités dans l'armée. Un autre membre du SWAT comprend-il l'arabe ?

Je posai la question à Rocco et à Davey, qui répondit :

—Moon. La famille de sa mère est originaire d'Arabie Saoudite.

—Moi, je peux le lire, et d'après Moon, ma prononciation est correcte, ajouta Rocco.

Je lui tendis le téléphone, et Phoebe lui lut le sort. Quand il le répéta, les poils de mes bras se hérissèrent, comme dans mon rêve.

—Elle veut que tu l'écrives.

—Je ne connais pas l'écriture arabe.

—Elle va t'épeler le sort en phonétique. Elle veut vérifier s'il fonctionne quand même lorsque quelqu'un le récite sans le comprendre.

—Comme un mot magique dont le pouvoir reste intact même si on le prononce par accident ?

—Exactement.

—C'est très rare, fit remarquer Davey. La plupart des sorts ne fonctionnent pas à moins qu'on n'y mette du pouvoir.

J'écoutai Phoebe me dicter une longue suite de lettres. En phonétique, ça n'avait pas plus de sens pour moi qu'en arabe, mais j'étais prête à tenter le coup. Lorsqu'elle eut terminé, je lui répétai la totalité de l'incantation.

—Très bien. Plus vite, maintenant, réclama-t-elle.

J'obtempérai. Cette fois, je n'éprouvai aucun picotement. Ce n'était que des sons dépourvus de sens.

—Expliquez-moi ce que c'est censé faire.

—Ça doit repousser les djinns à travers le bouclier de Salomon et les emprisonner de nouveau hors de notre réalité.

—C'est un sort de bannissement, comme pour les démons.

—Oui.

J'essayai à nouveau en me concentrant sur l'effet désiré. Je mis toute ma détermination, toute ma volonté dans ces sons qui étaient censés former des mots, mais en vain. Je tendis mes notes à Davey. Il déchiffra l'incantation à voix haute, et de nouveau, mes poils se hérissèrent.

—Je crois que vous prononcez mal ici et ici, me dit-il.

Je continuai à m'entraîner pendant que nous roulions très vite pour rejoindre les autres. Nous avions le pouvoir de Davey et un sort spécial contre les djinns. Les flingues du SWAT ne suffiraient pas à arrêter ces créatures.

—Appelle Moon, ordonna Rocco. Lis-lui l'incantation. Il saura comment la prononcer.

Davey composa un numéro.

Rocco vira si brusquement que les pneus crissèrent et que je dus me raccrocher à la poignée de ma portière.

—Comment se fait-il que vous ayez appris l'arabe ? lui demandai-je.

—Je voulais pouvoir lire le Coran et la Bible dans leur version originale, non altérée par une traduction. La plupart des gens ignorent que certains des livres originaux de la Bible ont été rédigés en araméen.

—Moi, je le savais. Mais je ne lis pas l'araméen.

—J'ai appris le grec ancien pour la même raison.

—Vous devez passer beaucoup de temps à l'église.

—J'y vais tous les dimanches, quand je ne suis pas de service.

Je lui souris.

—Moi aussi.

—Je suis luthérien, et vous ?

—Episcopalienne.

Il grimaça.

—L'Église du gros Henri.

—Hé, je connais l'histoire de mon Église, et elle ne me dérange pas.

—Du moment que vous êtes au courant.

—Ouais, mon Église existe parce que le gros Henri ne pouvait pas divorcer en tant que catholique.

J'entendis Davey répéter l'incantation au téléphone. Un frisson parcourut ma colonne vertébrale.

—Wizard est mort en essayant de jeter ce sort, dit Rocco.

—Ouais.

—Celle-là, c'est pour Wizard.

—Pour Wizard, répétai-je.

Et même si je ne l'avais jamais rencontré de son vivant, j'étais sincère. Bien entendu, je venais de coucher avec le tigre-garou qui l'avait taillé en pièces, mais il était aussi innocent que les vampires que nous nous efforcions de sauver, ou que les humains que nous avions laissés filer la veille. Pourtant, je ne parlai pas de Sébastian à Rocco et à Davey. Comment aurais-je réagi si ça avait été le corps d'Edward à la morgue et que son assassin métamorphe m'avait dit qu'il n'avait pas eu le choix, qu'il avait été forcé de le tuer ? Réponse : je l'aurais certainement buté.

CHAPITRE 72

Nous avions raté la fête. Trois serviteurs humains gisaient morts sur le sol, chevilles et poignets enchaînés. Oui, dans notre boulot, on attache même les morts, juste au cas où. C'est la procédure standard.

Edward, Olaf et Bernardo avaient plus de sang sur eux que les autres opérateurs. Mais c'est toujours pénible d'enfiler une combinaison pardessus tout notre matos. Du coup, on se salit pas mal. Olaf était le plus crade des trois.

En passant devant moi, Bernardo me lança :

—Il a empalé et décapité ses vampires. Ted et moi, on s'est contentés de flinguer les nôtres.

Et il continua à marcher comme s'il ne supportait pas de rester à proximité d'Olaf.

—Vittorio n'était pas là, Anita, m'annonça Edward. Nous avons juste trouvé un cercueil vide.

—Merde !

De nouveau, j'aperçus quelque chose. Une silhouette vêtue de blanc, à genoux.

Edward me saisit le bras.

—Anita ?

—Vous avez eu une nouvelle vision ? s'enquit Rocco.

—Une personne en blanc, à genoux. Je suis grande, beaucoup plus grande qu'en réalité. Je crois que je vois à travers les yeux de quelqu'un d'autre.

—Qui ça ?

—Vittorio, lâcha Edward.

—Hein ? dit Rocco.

—Il a manipulé ton esprit, pas vrai ? insista Edward. Il veut que tu deviennes sa servante humaine.

—Ouais.

—Tu sais comment ça se passe quand un vampire manipule ton esprit. Plus ça dure, plus tu as de chances d'acquérir ses pouvoirs – temporairement, au moins.

—Ouais, il est arrivé la même chose avec moi, acquiesça Rocco.

Ou bien Edward ne capta pas que ça signifiait que le sergent était un vampire, ou bien il s'en fichait royalement.

—Concentre-toi, Anita, m'exhorta-t-il. Essaie de voir.

Je fermai les yeux et pensai à Vittorio. Je me remémorai l'expression de son visage, les cicatrices profondes sur sa poitrine et son ventre. Le monde ondula, et je me retrouvai face à Bibiana. *Elle gisait enchaînée et bâillonnée au pied d'un lit. Vittorio tourna la tête. Max était attaché, les membres en étoile sur le lit en question, le corps cou vert d'objets saints. Le lit lui-même était immense et en velours rouge. Je le reconnus immédiatement. Je savais où ils étaient. Je luttai pour ne pas laisser l'excitation me gagner, luttai pour rester calme et m'éclipser sans que Vittorio le remarque.*

—Ne pars pas si vite, Anita. Vois qui je détiens encore.

Il se tourna vers la kitchenette. Rick, le garde, était enchaîné les bras au-dessus de la tête. Du sang coulait déjà le long de son torse nu.

—Tu ne devrais pas avoir pitié de Maximilian. Les crochets étaient déjà là. Je te parie qu'il les a utilisés pour suspendre quantité de ses ennemis.

Près de lui, j'aperçus la strip-teaseuse qui m'avait offert une danse gratuite. Bri-quelque chose. Brianna. Vittorio leva une petite torche au butane dont jaillissait une flamme bleue.

—Cette fille ne m'est rien, lui dis-je.

—Donc, peu t'importe que je détruise sa beauté.

—A quoi bon ? Nous savons où vous êtes en ce moment.

—La police est avec toi ?

—Oui.

—Nous avons un autre invité, Anita.

Il pivota, et je vis la grande table sur laquelle j'avais dormi avec Victor. Quelqu'un était attaché dessus. Vittorio s'approcha. C'était Requiem. Mon estomac se noua, et si Edward ne m'avait pas retenue, je serais tombée à genoux.

—Merde.

Vittorio s'approcha encore pour que je puisse scruter les yeux turquoise de son prisonnier. Du chatterton dissimulait la bouche que j'avais embrassée quelques heures plus tôt. Son corps était bardé de chaînes et d'objets saints. Comme Rick, on lui avait enlevé sa chemise pour le mettre torse nu. Mais alors que Rick avait déjà été torturé, la peau pâle et lisse de Requiem demeurait intacte, pour le moment.

—Son cercueil était dans ma suite, chuchotai-je.

—Mais as-tu vérifié qu'il se trouvait dedans ce matin ?

—Merde.

—Non.

—Nous l'avons fait sortir dans un grand sac pendant qu'il était mort pour le reste du monde et que tu étais très occupée dans la pièce voisine. Ensuite, je l'ai ranimé. Autrefois, je pouvais réveiller n'importe quel vampire en plein jour ; je me réjouis d'avoir récupéré cette capacité. C'est tellement mieux quand ils hurlent.

Il toucha le visage de Requiem. Celui-ci écarta vivement sa tête, et Vittorio le frappa d'un revers de la main machinal. Une coupure s'ouvrit sur sa joue. Vittorio baissa les yeux sur la bague qu'il portait.

—Elle conviendrait très bien pour le défigurer, mais je ne voudrais pas prendre le risque de l'abîmer. D'autant que j'ai quelque chose d'encore plus approprié.

Plongeant une main dans sa veste de costard, il en sortit une petite fiole d'eau bénite.

—Non ! m'écriai-je malgré moi. Ne faites pas ça !

—Dis : « s'il vous plaît. »

—S'il vous plaît.

—Bien. Si tu veux le revoir entier, et si tu veux que les autres restent en vie, rejoins-moi seule, sans armes ni objets saints.

—Pourquoi ferais-je une chose pareille ?

—Parce que tu sais ce qui se passera si tu refuses, et parce que je sens que tu tiens à lui - que ça te ferait du mal si je le brûlais.

Je répétai aux autres ce que je voyais et ce que Vittorio avait dit.

—Nous ne vous laisserons pas y aller seule, déclara Rocco.

Je répétai à Vittorio :

—Ils ne me laisseront pas venir seule.

—La police ? Je crois que si.

Il se dirigea vers la porte qui donnait sur la grande salle du club. Celle-ci était bondée de danseuses et de clients.

—Je suis revenu la nuit dernière, et je les ai tous faits prisonniers.

Il se tourna vers les deux seules portes qui donnaient sur l'extérieur. L'air ondulait devant l'une d'elles, et on aurait dit que des épées flottaient devant l'autre. Quelque chose remua sur la scène principale, comme des vagues de

chaleur s'élevant du bitume en plein été. C'était un troisième djinn, et nous ignorions tout de son pouvoir. Merde.

—Si la police ne te laisse pas venir seule et sans armes, mes serviteurs tueront tous ces braves gens. Mais si tu viens à moi, je libérerai les clients.

—Commencez par les libérer, et je vous rejoindrai.

—Pas seule, objecta Edward.

—Puis-je amener quelqu'un avec moi ?

—Si tu veux, mais pas un de tes amis marshals. Plutôt un des membres du SWAT. Ils ont l'air de mourir facilement.

—Non, protesta Edward.

—Tiens, la Mort. Je le connais de réputation. Il n'entrera pas.

Je répétai ce que Vittorio venait de dire.

—Choisis soigneusement, Anita. Ce ne sera qu'un otage de plus à utiliser contre toi, mais si tu veux vraiment m'aider à te torturer...

Vittorio semblait presque guilleret. Sans doute l'était-il réellement. Il avait une pièce remplie de victimes. Qu'est-ce qu'un tueur en série pouvait bien demander de plus ?

—Mais vous relâchez les clients d'abord.

—Entendu. Dès que je te verrai dehors avec ton ami du SWAT. Maintenant, je vais rompre le lien entre nous. J'en ai profité pour jeter un coup d'œil à ce que tu faisais ce matin, et je dois dire que c'était un sacré spectacle.

J'étais trop effrayée et trop en colère pour me sentir gênée.

—Dans ce cas, vous savez ce qu'il est advenu de votre animal à appeler.

—Oui, tu as rompu mon emprise sur lui, comme la Mère de la Nuit pouvait le faire. En tant qu'humaine, elle avait des talents très similaires aux tiens. J'aurais dû y penser, mais personne ne s'attend à rencontrer deux nécromanciennes aussi puissantes au cours d'une seule vie.

—Petit veinard.

—Je vais t'offrir une dernière image pour t'inspirer et te pousser à suivre mes instructions au pied de la lettre.

Il rebroussa chemin dans la pièce du fond, et mon estomac se noua, car rien de ce qu'il pouvait faire à ses occupants ne serait bon pour eux.

Comme je m'en doutais, il s'approcha de Requiem et déboucha sa petite fiole d'eau bénite.

—J'arrive, bordel, j'arrive ! Vous avez gagné !

—Oh, je ne fais pas ça pour te convaincre, Anita. Je le fais parce que j'en ai envie, parce que ça te fera de la peine, et parce que je le déteste d'être aussi beau.

—Vittorio !

Il fit goutter l'eau bénite le long des côtes de Requiem. La chair de ce dernier se mit instantanément à fumer ; son dos s'arqua, et un cri filtra à travers le chatterton.

Vittorio reboucha la fiole.

—Pour le reste, je vais attendre. Je te donne une demi-heure pour me rejoindre, Anita. Passé ce délai, je m'attaquerai à une partie plus tendre de son anatomie.

—J'arrive, fils de pute, j'arrive.

—Quel sale caractère !

—Et encore, vous ne m'avez pas vue vraiment en colère, lui promis-je.

—Et réciproquement, Anita. Et réciproquement...

Sur ces mots, il me chassa de son esprit, rompit le lien entre nous et me laissa, clignant des yeux dans la lumière du soleil, agrippée au bras d'Edward.

—Qui va raccompagner ? demanda Bernardo.

—Cannibale, répondis-je sans hésitation.

Je cherchai Rocco des yeux. Il soutint mon regard sans ciller.

—Que voulez-vous que je fasse ?

—Parlez arabe pour moi. On va se faire cette bande de salopards. Il eut un sourire ravi et mauvais à la fois, un sourire presque « olafien ». Quand vous avez un pouvoir et que vous limitez la manière dont vous l'utilisez parce que vous êtes un gentil, vous vous demandez forcément ce que vous pourriez faire avec si vous étiez un méchant. J'allais donner à Cannibale une chance de le découvrir. Aujourd'hui, il avait la permission d'être aussi méchant qu'il le voulait, aussi méchant qu'il aurait les couilles de l'être. Il existe plus d'une façon d'écorcher un chat, et plus d'une façon de se faire un vampire.

CHAPITRE 73

Grimes fut très mécontent que je compte aller rejoindre Vittorio, et plus mécontent encore que je me propose d'emmener Rocco. Edward fut très mécontent que j'y aille sans lui. Mais nous choisîmes de nous disputer pendant le trajet pour ne pas perdre de temps et arriver dans le délai imparti.

—Lieutenant, dit Rocco, je peux réciter le sort qui bannira les djinns. Anita en est incapable.

—Je sais que sa prononciation n'est pas assez bonne.

—Moi, je parle arabe, intervint Edward.

—Mais vous n'êtes pas un pratiquant, et nous avons besoin d'un peu de magie pour appuyer l'incantation, expliqua Rocco.

—Qu'est-ce que vous ne me dites pas, tous les deux ? lança Grimes sur un ton soupçonneux.

Nous luttâmes pour ne pas nous regarder, et cela se vit.

—Que comptez-vous faire là-dedans ? insista Grimes.

—L'expression que vous cherchez, c'est « déni plausible », susurra Edward.

Grimes nous dévisagea, les sourcils froncés.

—Vous comptez faire quelque chose d'illégal ?

De nouveau, Rocco et moi luttâmes pour ne pas nous regarder.

—Non, monsieur, répondit Rocco. Tout sera parfaitement légal.

—Promettez-le-moi, exigea Grimes.

—C'est légal, affirmai-je.

—Mais je ne veux pas savoir de quoi il s'agit quand même, c'est bien ça ?

—Quelle réponse me permettra d'entrer dans ce club avec le sergent Rocco ?

—Au moins, vous êtes honnête, soupira Grimes. La salle du fond du *Trixie's* interfère avec nos appareils électroniques.

Je ne lui demandai pas comment il le savait. S'il le disait, c'est que ça devait être vrai. Et ça ne me surprenait pas : Vittorio avait bien dit que les crochets du plafond étaient déjà là à son arrivée. J'aurais parié que c'était là que Max effectuait – ou faisait effectuer – une bonne partie de son sale boulot.

—Donc, vous n'aurez aucun moyen d'appeler à l'aide, poursuivit Grimes.

—Lieutenant, si nous avons besoin d'appeler à l'aide, vous ne nous rejoindrez pas à temps pour nous sauver, répliquai-je.

Il me dévisagea.

—Vous êtes sérieuse.

—Tout à fait sérieuse.

—Vous avez l'air calme, pourtant.

—J'ai mes objectifs.

—Et quels sont-ils ?

—Libérer mon ami avant que Vittorio ne lui fasse plus de mai. Libérer les civils. Renvoyer les djinns chez eux. Libérer Max et sa charmante épouse, leur garde du corps et tous les autres tigres-garous qui ne sont pas des méchants. Oh, et tuer Vittorio avant qu'il ne puisse manifester assez de pouvoir pour qu'une explosion nucléaire sur Las Vegas semble un moindre mal en comparaison.

—Est-il réellement capable de faire autant de dommages ?

—Imaginez une armée des créatures qui ont tué vos hommes. Imaginez-les en liberté dans les rues de cette ville. Imaginez Vittorio étendant son contrôle mental à toute la population.

—Vous croyez qu'il est si puissant que ça ?

—Pas encore, et nous devons veiller à ce qu'il ne le devienne pas - faire tout notre possible pour qu'il ne survive pas à cette journée.

—Ça vous intéressait peut-être de savoir que le gouverneur a signé le sursis d'exécution pour les vampires qui étaient au club la nuit dernière.

—J'en suis ravie, lieutenant. Sincèrement. Ils ne méritent pas de mourir.

—Votre rapport a fait pencher la balance du bon côté.

J'acquiesçai distraitement. Déjà, je scrutais le bout de la rue, les patrouilleuses et les barrières de police. Déjà, je me projetais tout entière dans ma prochaine bataille.

CHAPITRE 74

Rocco et moi nous nous tenions devant le *Trixie's* avec les mains croisées sur la tête. Nous avions ôté tout ce qui n'était pas tee-shirt, pantalon, bottes pour lui, et tennis pour moi. Un type, qui avait l'air humain mais qui parlait comme si Vittorio tirait ses ficelles, nous ordonna :

—Retournez-vous lentement, qu'on vous voie bien. Nous obtempérâmes. Il parut écouter une voix dans sa tête, puis acquiesça et s'avança vers nous. Il nous palpa méthodiquement de la tête aux pieds.

—Vous n'avez pas d'armes. Très bien, dit-il avec les inflexions de Vittorio. Maintenant, venez nous rejoindre.

—Laissez d'abord partir les clients, comme vous l'avez promis.

—Ah, c'est vrai.

L'homme parlait, mais c'était Vittorio qui utilisait sa bouche pour s'exprimer. Sa capacité à manipuler les humains s'était améliorée depuis la nuit précédente. Bientôt, il pourrait faire d'eux de vrais pantins sans que personne s'en aperçoive. Il devait mourir.

L'homme rebroussa chemin à l'intérieur du club. Une minute plus tard, des gens sortirent en courant, des dizaines de gens qui se déversèrent dans la rue et allèrent se jeter tout droit dans les bras tendus des policiers. Ceux-ci les conduisirent immédiatement en sécurité.

Debout sur le seuil, l'homme nous fit signe d'approcher.

—Après vous, Anita et... sergent Rocco, c'est bien ça ?

—Oui.

—Entrez, entrez, dit-il avec l'emphase d'un Monsieur Loyal.

—Relâchez aussi cet homme, réclamai-je.

—Notre accord portait sur les clients. Ce type est barman, répondit-il, parlant de lui-même à la troisième personne.

Il arborait jusqu'au sourire que Vittorio avait eu dans mon rêve - un écho perturbant sur un visage qui n'était pas le bon.

Le corps qu'utilisait Vittorio nous tint la porte ouverte.

—Venez vous mettre à l'abri de la chaleur.

Rocco et moi nous nous regardâmes. Puis, lentement, nous baissâmes les mains et nous nous dirigeâmes vers la porte. Aucun de nous deux ne jeta le moindre coup d'œil en arrière : nous voulions laisser à nos yeux le plus de temps possible pour qu'ils s'habituent à la pénombre du club.

Les danseuses étaient regroupées au milieu de la grande salle, assises sur les chaises d'ordinaire réservées aux clients. À notre entrée, elles levèrent vers nous un regard plein d'espoir, mais toute notre attention était mobilisée par le djinn qui se tenait devant nous avec ses couteaux. C'était très tentant d'ordonner à Rocco de réciter l'incantation tout de suite, mais j'étais certaine que, si nous bannissions les djinns, Vittorio tuerait une partie de ses autres otages. Notre objectif était de les faire tous sortir de là avant de déclencher une bagarre. Donc, j'attendis un moment plus propice.

J'avoue que contempler une nuée de couteaux suspendue dans le vide me mettait mal à l'aise. Lui tourner le dos m'inquiétait davantage encore ; pourtant, je dus le faire pour continuer à suivre l'homme.

Je sentis l'air bouger près de moi et me rejetai instinctivement en arrière. Une rafale me frôla. L'autre djinn avait tenté de me toucher.

—Tu l'as esquivé, commenta notre guide. Peu d'humains sont assez rapides et assez doués psychiquement pour faire ça... D'un autre côté, tu n'es pas humaine, n'est-ce pas ?

Je gardai le silence. J'aurais juré que l'attention du djinn n'était plus aussi neutre à présent - je l'aurais presque qualifiée d'hostile, mais peut-être était-ce juste à cause de ma nervosité. Peut-être.

—Je crois qu'ils ne vous aiment pas beaucoup, chuchota Rocco.

—Ah, vous l'avez senti aussi ?

—Et comment...

L'homme ouvrit la porte du fond et nous la tint, en souriant. Comme prévu, je passai devant Rocco. Vittorio me voulait vivante, mais il se fichait sans doute complètement de ce qu'il adviendrait du sergent. Aussi celui-ci dut-il ravaler sa fierté et me laisser en première ligne. Nous avions besoin de lui vivant pour prononcer l'incantation.

La salle du fond était telle que je l'avais vue à travers les yeux de Vittorio. Rick et Brianna avaient les bras levés au-dessus de la tête et enchaînés au plafond. Brianna pleurait ; la ceinture de son peignoir s'était défaite, révélant son corps aussi nu que le soir où Edward et moi étions venus au club. Elle me dévisagea par-dessus le chatterton qui lui barrait le bas de la figure. Je sen-

tais sa terreur émaner d'elle en vagues. Mes bêtes s'agitèrent en moi, et je dus leur ordonner de se tenir tranquilles. Pour une fois, elles m'obéirent.

Quant à Rick, il n'avait pas peur, il était furieux - tellement furieux que je me demandai pourquoi il ne s'était pas encore transformé. Debout près de lui, un couteau à la main, Ava faisait courir la lame le long de sa peau. Elle ne le coupait pas, se contentant de le caresser avec le métal.

D'autres tigres-garous étaient pelotonnés dans un coin. Leur énergie vibrait dans l'air tels des câbles électriques dénudés ; en vous approchant d'eux, vous sentiez une sorte de morsure électrique. La plupart avaient le regard vacant comme s'ils attendaient des instructions. Combien de personnes Vittorio pouvait-il contrôler en même temps, et avec quel degré de précision ?

Je me forçai à balayer lentement la pièce du regard au lieu de foncer tout droit vers Requiem. Je ne voulais pas donner à Vittorio une raison supplémentaire de lui faire mal. Plus j'aurais l'air de tenir à lui, plus Requiem serait en danger.

Mais Vittorio ne se trouvait pas près de la table ; il s'était assis au bord du lit, torse nu, de sorte que ses cicatrices étaient très, très visibles. Max et Bibiana étaient allongés près de lui. Quelqu'un avait ramassé la reine-tigre et l'avait attachée aux deux montants de gauche, les mains au-dessus de la tête. Son corps recouvrait un des bras de Max, toujours attaché les membres en étoile, mais elle était assez petite pour que ses pieds ne touchent pas le mollet de son époux. Avec sa pâleur et sa délicatesse, elle ressemblait à une princesse de conte de fées qui attend qu'on la sauve. Max aussi était torse nu. Apparemment, il y avait eu une séance de strip-tease générale pendant que nous roulions vers le club. Mais Vittorio avait tenu parole : personne n'arborait de nouveaux dommages corporels ; quelques fringues avaient juste disparu.

—Nous sommes là. Et maintenant ?

—Je n'ai pas changé d'avis. Je veux toujours ce que je voulais lorsque je t'ai envoyé une invitation à venir à Las Vegas.

—Vous parlez de cette tête humaine que vous m'avez expédiée par la poste ?

Il acquiesça avec un sourire ravi.

—La prochaine fois, une boîte de chocolats me suffira.

—Mais n'importe quel homme peut envoyer des chocolats. Je pensais que mon cadeau serait unique.

J'eus un sourire déplaisant.

—Erreur. J'avais déjà reçu une tête dans un panier, une fois.

Le sourire de Vittorio s'évanouit comme s'il n'avait jamais existé. Les vieux vampires peuvent changer d'expression en un clin d'œil.

—Dans ce cas, je dois trouver un autre moyen de me distinguer du reste de tes admirateurs.

J'aurais donné cher pour ravaler ma réplique inconsidérée, même si je n'avais dit que la stricte vérité.

—Oh, faites-moi confiance, vous vous distinguez déjà bien assez.

—Non, non, tu as raison. Je dois faire preuve de plus d'imagination. (Il était en colère comme si je l'avais insulté.) On va jouer à un jeu.

—Nous sommes venus négocier la libération des derniers otages, intervint Rocco.

—Et nous la négocierons, promit Vittorio en tapotant le ventre nu de Max. Approchez-vous pour mieux voir. Nous hésitâmes.

—Voici la première règle. Chaque fois que vous m'obligerez à me répéter, il arrivera quelque chose à l'un des otages.

Un son étranglé s'éleva à l'autre bout de la pièce. Ava venait d'entailler la poitrine de Rick. Le tigre-garou n'avait pas hurlé, mais il n'avait pas pu rester complètement stoïque. Ava porta la lame à sa bouche et lécha délicatement le sang dessus.

Je fis face à Vittorio.

—Tu ne sembles ni effrayée ni même impressionnée. J'imagine que ça non plus, ce n'est pas nouveau pour toi ?

De fait, j'avais déjà contemplé ce genre de spectacle, et plus d'une fois. Mais je me contentai de répondre :

—J'ignore quel genre de réaction vous attendez de moi. Si vous me le dites, je ferai un effort pour vous la donner.

—Quelle est la première règle ?

—Si nous vous obligeons à vous répéter, vous faites du mal à un des otages.

—Voici la deuxième. Je vais vous offrir une chance de faire quelque chose d'agréable à quelqu'un ; si vous refusez, je lui ferai du mal à la place. C'est clair ?

—Limpide, acquiesçai-je.

—Oui, dit Rocco.

—Maintenant, approchez-vous du lit, tous les deux.

Cette fois, nous obtempérâmes sans hésitation. Debout au pied du lit, nous regardâmes Max, Bibiana et le psychopathe souriant assis à côté d'eux.

—Anita, embrasse Max.

—Et si je ne veux pas ?

Il sortit un couteau de dessous les couvertures.

—Je le ferai saigner.

Je pris une grande inspiration et la relâchai. Un baiser, ce n'était pas grand-chose, mais j'aurais parié que les requêtes suivantes seraient beaucoup moins anodines.

—D'accord, mais si j'accepte, vous libérez un des otages.

—Pour un baiser ? Il faudrait qu'il soit très spectaculaire.

Je haussai les épaules.

—Si je refuse de libérer quelqu'un, es-tu prête à me regarder découper le Maître de la Ville ?

Je réfléchis furieusement. Je ne savais pas quoi faire. Vittorio entailla superficiellement le ventre de Max.

—Je n'ai pas dit « non », protestai-je.

—Mais tu as enfreint la règle numéro un. Tu as hésité. Embrasse Max, ou je le coupe encore.

Contournant Vittorio, je grimpai sur le lit, à côté de Max. Scrutant ses yeux bleus, je lui dis : « Désolée », puis je me penchai et déposai un baiser sur le chatterton qui recouvrait sa bouche.

—Tu as fait ce que je te demandais, mais ça ne vaut certainement pas la libération d'un otage, commenta Vittorio en se tapotant la cuisse avec la lame de son couteau.

—Vous voulez que je recommence ?

—Enlève le scotch, et montre-moi ce talent pour lequel tu es réputée.

Bibiana émit un son à travers son propre bâillon. Je lui jetai un coup d'œil et répétai : « Désolée. » Puis j'arrachai le chatterton de la bouche de Max.

—Il va nous tuer de toute façon, vous le savez, haleta le vampire.

—Allons, Max. Souviens-toi que je vous ai interdit de parler.

—Vous nous avez interdit de *vous* parler. Je m'adresse à Anita.

—Exact. (Vittorio recommença à se tapoter la jambe avec son couteau.) Soit. Anita, embrasse-le correctement, et je laisserai ton sergent raccompagner une des danseuses à la porte.

Je me penchai et pressai ma bouche sur celle de Max, qui demeura parfaitement immobile sous moi. Je me redressai et regardai Vittorio.

—Une danseuse. Vous avez promis.

—Non.

—Qu'est-ce qui n'allait pas dans ce baiser ?

—Embrasse Max comme si tu en avais vraiment envie.

Il n'y avait plus la moindre trace d'humour en Vittorio à présent, juste un sérieux qui me semblait encore plus redoutable.

Je détaillai Max. Il avait un visage rond et un crâne presque chauve, mais ses biceps étaient énormes et ses épaules musclées. Il avait commencé sa carrière en tant qu'exécuteur des basses œuvres et il était resté en forme depuis. Je voyais bien qu'il était viril, mais il ne me plaisait pas. J'aime les hommes plus raffinés, voire légèrement efféminés. Max était une grosse brute effrayante, totalement dépourvu de délicatesse.

Pourtant, je me penchai vers lui une nouvelle fois. Je touchai sa joue, fermai les yeux et l'embrassai. Doucement d'abord, puis avec un peu plus d'insistance, en laissant mes mains courir le long de ses bras et en pressant ma poitrine contre la sienne. Max demeura absolument immobile sous moi, tandis que Bibiana émettait un son aigu à travers son bâillon. Je me redressai et regardai Vittorio.

—Très bien, une danseuse, concéda-t-il de mauvaise grâce. Mais si tu ne fais pas davantage d'efforts la prochaine fois, notre accord ne tient plus. Ava va choisir la danseuse qui s'en ira, et le sergent... - Rocco, c'est bien ça ? - la regardera partir.

Ava passa dans la grande salle ; Rocco se planta sur le seuil et, au bout de quelques instants, se tourna vers moi en hochant la tête.

—Je vais te faire une offre deux-en-un, lança Vittorio. Si tu laisses la petite catin ici présente te faire une danse érotique et que je trouve ça excitant, je la libère, en plus d'une de ses collègues.

Je me dirigeai vers Brianna sans hésitation, mais une fois-là, je ne pus m'empêcher de demander:

—Quel est l'intérêt pour vous de faire ça ?

—Peut-être que, comme tous les hommes, j'entretiens des fantasmes lesbiens.

—Je ne sais pas quoi répondre à ça.

—Assieds-toi sur la chaise, près d'Ava.

J'obtempérai. Il ne me demandait rien de douloureux, et je ne voulais pas qu'il se serve de mon refus comme prétexte pour faire du mal à quelqu'un d'autre.

—Détachez la fille.

Ava fit ce que Vittorio lui demandait. Brianna ôta elle-même le chatterton de sa bouche et me regarda. Son eye-liner avait coulé le long de ses joues, telles des larmes noires. Elle se frotta les poignets et fit un pas en titubant vers moi dans ses sandales à talons aiguilles.

—Je t'offre le meilleur pourboire de ta vie, Brianna, susurra Vittorio. Fais une danse érotique au marshal, et si tu te débrouilles assez bien, je te libère avec une de tes amies.

Brianna fit un autre pas titubant vers moi. Je pensai : *Elle ne va pas y arriver, elle a trop la trouille.* Vittorio dut penser la même chose, car il précisa:

—Si tu refuses ou si tu ne fais pas du bon boulot, ma torche fera connaissance avec ta peau si rose et si parfaite.

Il avait presque l'air de s'ennuyer.

Brianna laissa tomber son peignoir par terre et se planta devant moi.

—Attendez, dit Vittorio. (Nous tournâmes la tête vers lui.) Sergent, prenez la place d'Anita. Laissez Brianna danser pour vous.

Rocco s'approcha sans discuter ; je me levai; il s'assit, et Brianna se mit à danser. Elle n'avait pas de musique, mais quelque chose devait jouer dans sa tête. Au début, ses mouvements furent un peu saccadés ; puis elle ferma les yeux et trouva son rythme. C'était un rythme plaisant. Son corps ondulait au-dessus de Rocco, qui agrippait la chaise comme si sa vie en dépendait, car la règle des clubs de strip-tease veut que les danseuses puissent toucher les clients, mais pas l'inverse.

Brianna finit assise sur lui, frottant son entrejambe sur la braguette de Rocco. Celui-ci avait l'air tout crispé ; j'aurais parié qu'il essayait de penser à la saison de base-ball en cours, à ses impôts, à des chatons morts, à n'importe quoi d'autre que ce que Brianna était en train de lui faire. J'étais navrée pour lui, et en même temps, je me réjouissais de lui avoir cédé la place.

Enfin, Brianna se rejeta complètement en arrière, les jambes ceinturant à la fois la taille de Rocco et le dossier de la chaise sur laquelle il était assis. Son dos décrivit une courbe gracieuse, et ses seins haut perchés suivirent harmonieusement le mouvement, preuve que c'était des vrais.

Vittorio applaudit.

—Très joli, et le sergent est resté admirablement maître de lui-même. Enfuis-toi, petite. Anita, regarde-la s'en aller ; je ne crois pas que le sergent soit en état de se lever pour le moment.

Brianna ramassa son peignoir et fonça vers la sortie aussi vite que ses talons aiguilles l'y autorisaient.

—Choisis une de tes amies pour t'accompagner, Brianna.

Elle accéléra. Debout sur le seuil de la pièce, je la vis attraper la main de la danseuse la plus proche et l'entraîner rapidement vers la sortie.

J'effectuai un rapide calcul dans ma tête. Il nous restait six otages dans la grande salle. Plus que six, et nous pourrions renvoyer les djinns chez eux avant d'essayer de tuer Vittorio. Plus que six.

—Je force toujours les danseuses que j'ai capturées à me divertir, révéla Vittorio. Évidemment, d'habitude, je les tue à la fin au lieu de les laisser partir.

—Donc, tout ceci fait partie de votre... (j'hésitai) routine.

Tous les autres termes que j'aurais pu employer étaient trop injurieux.

—Oui. (Vittorio se leva et se dirigea vers Rick.) Je pourrais le contrôler, mais en partie seulement. Pareil pour Victor. Ils sont trop dominants tous les deux ; il y a trop de tigre en eux. Je pourrais leur imposer mes marques et faire d'eux mes serviteurs, mais jamais je ne les posséderais aussi totalement que ceux-là, dit-il en indiquant les autres tigres-garous pelotonnés dans un coin de la pièce.

Il avait bougé si vite que mon œil avait à peine pu le suivre.

—Il vient de me manipuler mentalement, prévint Rocco.

—Non, le détrompai-je. Il est vraiment rapide à ce point.

Le temps que le sang commence à couler le long du ventre de Rick, Vittorio était déjà de retour près du lit.

—Vous ne nous avez pas demandé de faire quoi que ce soit, protestai-je.

—C'est vrai. Ava, laisse partir une autre putain.

Ava repassa dans la pièce voisine, et je la vis taper sur l'épaule d'une femme. Celle-ci s'élança vers la porte, et fut avalée par un rectangle de soleil qui disparut très vite. Plus que cinq.

—Anita, bois le sang de la plaie que je viens juste d'infliger au tigre-garou.

Ça ne me plaisait pas du tout, mais je m'approchai de Rick et m'agenouillai devant lui. La coupure était juste au-dessus de la ceinture de son pantalon ; donc, je pouvais l'atteindre dans cette position. J'aurais parié que son emplacement n'avait rien d'aléatoire.

Je posai les mains sur sa ceinture pour me stabiliser, puis me penchai et léchai sa plaie. Son sang était chaud et salé, avec un goût métallique, comme des pièces de cuivre sur ma langue. Collant ma bouche sur sa peau, j'aspirai.

La chair de son ventre était tendre et douce au-dessus de ses muscles, et je savais que dessous, je trouverais des friandises savoureuses.

Je lui entourai la taille de mes bras pour l'empêcher de bouger. Je devais faire de gros efforts pour me contenter de sucer sa plaie au lieu de le mordre à pleines dents.

Je m'écartai de lui en prenant une inspiration tremblante. Je me sentais désorientée ; la tête me tournait. Alors, je pris conscience d'une chose : je m'étais nourrie de plusieurs hommes, le matin même, mais Vittorio avait siphonné toute leur énergie, plus un peu de la mienne. Donc, j'étais très en retard sur mon planning nutritionnel. Et merde.

Je me mis debout, et pour ça, je fus obligée de prendre appui sur le corps de Rick. Je m'essuyai la bouche d'un revers de main. Il m'aurait fallu une serviette, voire un torchon.

—La plupart des gens auraient hésité avant de boire le sang d'un lycanthrope, fit remarquer Vittorio.

—Si nous hésitons, vous leur faites du mal.

—Ava, une autre danseuse.

Cette fois, ce fut Rocco qui regarda partir la fille. Plus que quatre.

Vittorio se mit à faire les cent pas en se tapotant toujours la cuisse avec son couteau.

—Je dois trouver des choses qu'il te répugnera de faire, sans quoi, je vais tomber à court d'otages avant d'avoir pu blesser quelqu'un d'autre.

Il se tourna vers moi avec un immense sourire, qui tira sur le tissu cicatriciel de sa joue et ne parvint pas tout à fait à s'épanouir du côté où il avait été brûlé.

—Tu vas sucer quelqu'un pour de bon. Tu peux choisir n'importe lequel des hommes, du moment que tu vas jusqu'au bout. Si ça peut te motiver, j'utiliserai de nouveau l'eau bénite sur ton bel ami en cas de refus de ta part.

Je jetai un coup d'œil à Requiem.

—Je peux poser une question ?

—Tu peux.

—Requiem s'est-il nourri ?

—Non.

—Dans ce cas, il ne pourra pas jouir, quelle que soit la façon dont je m'y prendrai avec lui.

—Donc, il ne te reste que deux possibilités, à moins de vouloir inscrire le sergent à ton menu.

Je tentai de ne pas montrer à quel point cette suggestion me mettait mal à l'aise.

—Max ne s'est pas nourri ce matin non plus, donc, ça ne peut être que Rick. Vous faites juste semblant de me laisser le choix.

—Très bien. Rick, alors.

Vittorio s'était approché de Requiem, et je vis que plusieurs fioles d'eau bénite s'alignaient sut la table au-dessus de la tête de ce dernier.

Je revins vers Rick et commençai à défaire sa ceinture. Il émit un petit grognement. Je pris une inspiration et la relâchai.

—Ce n'est pas un sort pire que la mort, Rick, lui chuchotai-je.

Il se figea dans ses chaînes et me regarda défaire son pantalon. Je ne savais pas ce qui m'était le plus pénible, qu'il se débatte et qu'il proteste, ou qu'il m'observe sans réagir.

Je baissai son pantalon sur ses cuisses ; pour sa sécurité comme pour la mienne, je préférais que rien ne puisse se coincer dans la fermeture Éclair. Je n'avais pas touché à son slip ; je ne l'écartai qu'une fois à genoux devant Rick. Il était aussi bien foutu au-dessous de la taille qu'en dessus, et encore intact à cet endroit. Je voulais qu'il le reste.

Levant les yeux vers son visage, je vis qu'il m'observait toujours. Ses yeux bleus étaient pleins de colère, mais aussi d'autre chose. Apparemment, il avait fait sienne mon opinion que ça n'était pas un sort pire que la mort, car ses prunelles étaient assombries par la même avidité que j'avais déjà contemplée dans le regard de bien d'autres hommes en un moment similaire.

Il bandait déjà assez fort pour que son sexe soit plaqué contre son bas-ventre. Je le pris dans mes mains et l'inclinai vers ma bouche. Il se glissa à l'intérieur, aussi raide, aussi lisse et aussi savoureux que n'importe quel autre. J'adore tailler des pipes. J'aime sentir le sexe d'un homme dans ma bouche, et regarder sa tête pendant que je le suce. J'aime l'entendre gémir et le faire se tordre sous les caresses de mes lèvres et de ma langue.

Je m'abandonnai complètement à l'homme debout devant moi et à la sensation de son membre dans ma bouche. Je l'embrassai, le léchai, le suçai, utilisant ma main pour le guider, l'encourager, le presser. Je m'absorbai dans ce que je faisais au point que le reste du monde cessa d'exister autour de nous.

Je levai les yeux vers lui. Les siens étaient écarquillés. Son souffle se fit plus rapide. Il était terriblement raide à présent, à l'exception de son gland,

qui restait doux et lisse. Des spasmes parcouraient son corps enchaîné, et cette fois, ils ne devaient rien à la douleur.

Fermant les yeux, Rick rejeta la tête en arrière. J'accélérai le rythme, faisant aller et venir ma bouche le long de sa hampe le plus vite possible. Il ne devait plus être très loin de la jouissance, car je sentis perler une première goutte à la texture encore légère, pareille à un avant-goût de ce qui allait suivre.

—Deux danseuses si tu le laisses venir sur tes seins, lança la voix de Vittorio.

Sans hésiter, j'arrachai mon tee-shirt et le laissai tomber par terre tout en continuant à travailler Rick de la main. J'y étais presque ; je ne voulais pas céder du terrain. Je dus quand même le lâcher pour ôter mon soutien-gorge et l'envoyer rejoindre mon tee-shirt sur le plancher. Puis je le remis tout entier dans ma bouche, prenant ses testicules en coupe dans mes mains, jouant avec lui jusqu'à ce que je sente un spasme parcourir son sexe.

Je m'écartai juste à temps, et continuai à le branler tandis qu'un arc de liquide blanc jaillissait dans l'air. Cette pluie tiède et épaisse s'abattit sur mes épaules et sur mes seins. Je bombai la poitrine et rejetai la tête en arrière pour ne pas en recevoir dans les yeux.

Rick arqua le dos au-dessus de moi, faisant tinter ses chaînes et gémissant sous son bâillon.

Affaissé contre le plan de travail de la kitchenette, Vittorio observait le spectacle avec un air de fascination horrifiée.

J'entendis Ava et Rocco se diriger vers la porte pour faire sortir deux autres otages. À quatre pattes, je rampai vers le vampire. Mes seins pendaient sous moi, et je sentis le sperme de Rick se mettre à goutter.

Soudain, Vittorio se redressa et hurla :

—Tuez-les !

Je sentis un picotement sur ma peau. Alors, je sus que Rocco venait de réciter l'incantation et que les djinns avaient disparu.

Ava poussa un cri. Tournant la tête vers elle, je vis qu'elle avait planté son couteau dans le flanc de Rocco, mais que celui-ci lui tenait le poignet. J'étais bien placée pour savoir ce qu'il pouvait lui faire à travers ce contact apparemment insignifiant.

Mais je n'aurais pas dû tourner la tête, fût-ce une fraction de seconde. Vittorio profita de ma distraction et de sa vitesse stupéfiante pour s'approcher de Requiem et saisir une fiole d'eau bénite. Je ne pouvais pas le rejoindre à

temps pour l'arrêter, mais je disposais d'un pouvoir aussi rapide que la pensée.

Libérant l'ardeur, je la projetai vers lui comme une arme. C'était une tentative désespérée, qui aurait sans doute échoué si Vittorio ne venait pas de me faire exécuter un de ses fantasmes. En cet instant, il pensait à moi d'une manière sexuelle. Il avait envie de me regarder.

Au lieu de m'élancer vers lui, j'ondulai telle une panthère, roulant des hanches et de tout le reste pour l'empêcher de détourner les yeux. Il me dévorait toujours du regard lorsque je me redressai, lui pris la fiole d'eau bénite qu'il tenait à la main et la laissai tomber à terre, où elle s'écrasa sans faire du mal à personne.

—Je vais massacrer ton ami, chuchota-t-il d'une voix rauque.

—Ce n'est pas ce que vous désirez.

—Je ne peux pas avoir ce que je désire.

Je posai ses mains vides sur mes seins et plantai mon regard dans le sien. Machinalement, comme s'il ne se rendait pas compte de ce qu'il faisait, il se mit à étaler le sperme de Rick sur ma poitrine.

—Tes yeux, souffla-t-il. Ils sont pleins de flammes. On dirait des diamants couleur de cognac.

—Dites-le, réclamai-je.

Il inclina son visage vers moi tandis que je levais la tête vers lui.

—Dites-le.

—Être libéré. Je veux être libéré.

Sa bouche se posa sur la mienne, et nous nous embrassâmes. Ce fut d'abord assez doux ; puis soudain, Vittorio commença à se nourrir de moi, si fort que ses crocs m'entaillèrent les lèvres et emplirent nos deux bouches du goût cuivré de mon sang. Du coup, mes autres faims se réveillèrent, mais trop tard : il n'y avait de place que pour l'ardeur. J'avais refusé de lui donner son dû ; j'avais tenté de la mettre en cage, de la contrôler, mais à cet instant, je compris pourquoi des rois avaient offert leur couronne à Belle Morte, pourquoi des femmes avaient donné tout ce qu'elles possédaient pour une nuit de plus avec Jean-Claude. Je compris enfin ce que ça signifiait d'appartenir à la lignée de Belle Morte. L'ardeur n'était pas quelque chose que je devais nourrir pour rester en vie, c'était la façon dont je me nourrissais. C'était mon sang.

Vittorio poussait de petits gémissements contre ma bouche, et ses mains avides me palpaient le corps. Je sentais une pression enfler en lui, et je sen-

tais l'ardeur se mélanger à l'énergie de mes tigresses intérieures - deux pouvoirs chauds, vivants, et pas du tout vampiriques.

La respiration de Vittorio s'accéléra ; son corps se raidit tandis que je propulsais en lui ce mélange d'ardeur et d'énergie métamorphes, mais comme en tâtonnant. Un instant, je lui laissai goûter ce pouvoir. Je le laissai contempler l'ombre de ce qu'il avait perdu, et sa bouche s'arracha à la mienne dans un hurlement, tandis que ses mains m'agrippaient et qu'un spasme parcourait tout son corps. Il s'écroula par terre, près de la table, m'entraînant dans sa chute. Il riait et pleurait, tout à la fois.

—Comment as-tu fait ça ?

—Je suis de la lignée de Belle Morte. J'appartiens à Jean-Claude. Nous sommes faits pour donner du plaisir.

Sa main tâtonna sur le plancher, et je sus ce qu'il s'apprêtait à faire avant de voir l'éclair argenté. Je roulai pour m'écarter de lui, mais il était trop rapide.

Soudain, une masse blanche floue le percuta de côté, puis une seconde. Deux tigres-garous se mirent à lutter avec le vampire, auquel sa vitesse ne servait plus à rien parce qu'ils s'étaient déjà lancés dans un corps-à-corps. Je rampai en arrière pour voir le lit. Les chaînes étaient vides. J'ignorais où était passé Max, mais je savais ce que sa femme et son garde étaient en train de faire.

Les autres tigres-garous sortirent du coin où ils se pelotonnaient. L'espace d'un horrible instant, je crus qu'ils allaient nous attaquer, mais ils se joignirent à la bataille contre Vittorio.

Max apparut près de la kitchenette, Il me tendit un torchon. Je me redressai et entrepris de m'essuyer. Nous gardions tous deux les yeux rivés sur le combat, mais ce n'était qu'un tourbillon de griffes et de crocs au milieu duquel je ne parvenais pas à distinguer quoi que ce soit.

—Vous avez roulé son esprit. C'était le moment de faiblesse dont j'avais besoin pour reprendre le contrôle des tigres.

Rocco s'approcha de nous, une main pressée sur la plaie de son flanc. Ava gisait inerte derrière lui, regardant le plafond sans le voir.

—C'était bon ? demandai-je.

—Pas mal, répondit Rocco. Vittorio ne la contrôlait pas. Elle vous a trahi, Max.

—Je sais. Elle pensait que nous la traitions comme une tigresse de seconde classe, et elle avait raison.

Du sang gicla à travers la pièce.

—Il y a eu une artère sectionnée, commentai-je.

—C'est fini, confirma Max.

Je laissai tomber le torchon par terre, ramassai mon tee-shirt et mon soutien-gorge et me dirigeai vers Requiem. Sautant sur la table, je défis ses chaînes. Il arracha lui-même son bâillon. Je le serrai dans mes bras, et il hoqueta de douleur. Je touchai ses brûlures du bout des doigts. Les larmes me montèrent aux yeux.

—Je suis désolée.

—Tu m'as sauvé.

Je ne pus que hocher la tête.

—Habillez-vous, Anita, lança Rocco. Je dois appeler la cavalerie et la prévenir que les tigres sont de notre côté.

Je suivis la direction de son regard. Les tigre-garous, pour la plupart sous leur forme intermédiaire, étaient couverts de sang. Ils avaient taillé Vittorio en pièces. Maintenant qu'il était mort, ils ne touchaient plus à son corps. Il paraît que la viande de vampire est amère.

Je me rhabillai en me promettant de prendre une douche plus tard. Max m'offrit d'emmener Requiem dans son antre souterrain jusqu'à la tombée de la nuit. J'embrassai Requiem, puis reportai mon attention sur les flics, qui se déversaient dans le club, sur les talons de Rocco, Mais ils arrivaient après la bataille. Cette fois, Edward et Cie avaient manqué toute l'action.

EPILOGUE

Requiem passa le reste de la journée dans l'antre souterrain de Max, avec ce dernier, Rocco et moi dûmes fournir des tas d'explications, même si nous laissâmes soigneusement certaines choses de côté. Ava l'avait attaqué, et il avait été forcé d'utiliser son pouvoir à pleine puissance pour se défendre. Il aurait sans doute pu s'arrêter avant de la tuer, mais ça n'aurait pas changé grand-chose : elle serait morte quand même à cause du mandat.

En privé, Bibiana me demanda :

—Vous lui avez donné le plaisir qu'il n'avait plus connu depuis des siècles. Pourquoi a-t-il tenté de vous tuer ?

Max et moi échangeâmes un regard, et ce fut lui qui répondit :

—Il savait qu'il ferait n'importe quoi pour retrouver cette sensation. Il savait que, du coup, Anita le posséderait jusqu'au trognon. Il ne voulait pas de ça.

—Il préférait son indépendance à un tel plaisir ?

—Il savait qu'il devrait choisir entre les deux. Je soupçonne Anita d'être une maîtresse encore plus exigeante que toi.

Sur ces mots, ils se mirent à rire tous les deux et s'étreignirent affectueusement.

Requiem suggéra que nous coupions sa chair brûlée le lendemain soir et que je tente de le guérir avec l'ardeur, comme il m'était arrivé de le faire par le passé. Cela fonctionna. Il était de nouveau parfait. Du coup, j'envisageais sérieusement d'essayer sur Asher - mais en commençant par un petit bout de peau, au cas où ça ne marcherait pas sur les brûlures plus anciennes et plus profondes.

La sœur de Denis-Luc St. John ne lui avait jamais transmis mon message. Il m'appela un peu plus tard, désolé d'avoir raté ça. Sa sœur, elle, n'était pas désolée : elle se réjouissait juste qu'il soit toujours en vie. Je fus assez d'accord avec elle sur ce coup-là.

Le lieutenant Grimes me dit de venir le trouver si, un jour, j'en avais marre de mon boulot de chasseuse de vampires. Il pourrait me faire passer des

tests pour que je devienne la première femme membre de son équipe. J'en fus vraiment flattée, au point que je ne déclinai pas son offre sur-le-champ. Je ne m'imaginais pas vivre à Las Vegas, mais je me verrais bien bosser dans une unité du SWAT comme la sienne. Leur programme pilote est une réussite suffisante pour que d'autres villes envisagent elles aussi d'enrôler des pratiquants. Pas St. Louis, pour le moment, Mais on peut toujours espérer. Renoncerais-je vraiment à chasser les vampires ? Je continuerais à le faire une partie du temps... Mais je dois dire qu'avoir pour objectif de sauver des vies plutôt qu'en prendre est une idée séduisante pour moi.

Je ramenai Crispin et Domino avec moi à St. Louis. Je renvoyai le tigre rouge dans son clan. Sa reine réclamait que nous nous rencontrions en terrain neutre, vu que je n'arrêtais pas de braconner ses mâles - le premier étant son fils, Alex. Jusqu'ici, les tigres rouges semblent beaucoup moins affectés par moi que les blancs ou les noirs. Sébastian était retourné à sa vie normale, je l'attirais, mais il ne voulait redevenir le serviteur de personne. Ce que je comprenais tout à fait.

Cynric... c'est un autre problème. Oui, il avait l'âge de la majorité sexuelle dans le Nevada, et non, ses tuteurs légaux - Max et Bibiana -n'avaient aucune intention de me poursuivre en justice parce que j'avais couché avec lui, mais, malgré moi, je l'avais ensorcelé. C'était pire qu'avec Crispin, car il avait encore moins de défenses internes. Il était encore si jeune, si naïf ! Et parce que les tigres blancs cultivent la monogamie, j'étais la première femme à qui il avait fait l'amour. L'idée qu'il avait perdu sa virginité durant une orgie induite par l'ardeur me donnait la nausée.

Il allait rester à Las Vegas pendant un an au moins, la majorité sexuelle est à dix-sept ans dans le Missouri. J'avais dit à Bibiana que, même après son prochain anniversaire, il serait toujours un gamin, mais elle avait répliqué :

—Vous avez fait de lui votre tigre à appeler, Anita. Vous devez prendre la responsabilité de vos actes.

—Ce n'est pas moi qui ai roulé son esprit, c'est Vittorio !

—Mais c'est après vous que Cynric soupire.

J'avais commis l'erreur de demander :

—Que voulez-vous que je fasse à son sujet ?

—Laissez-lui vous rendre visite l'année prochaine.

Je lui avais dit qu'on en reparlerait, mais franchement... ce n'était pas juste « non », c'était « putain, non ! »

Les opérateurs qui étaient à l'hôpital s'étaient tous réveillés. On avait trouvé une petite amie, une épouse, une fille, ou une mère pour leur donner un baiser d'amour. L'un d'eux était célibataire sans aucune femme dans sa vie, et avait perdu ses parents depuis des années. On avait fini par faire venir son chien, et une bonne grosse léchouille baveuse plus tard, il était comme neuf. C'est beau l'amour.

Jean-Claude, Asher et moi avions discuté de ce qui s'était passé à Las Vegas, notamment avec Vittorio et l'ardeur. Nous partagions l'avis de Max quant à la raison pour laquelle Vittorio m'avait attaquée, mais nous avions mis un moment à comprendre pourquoi un pouvoir aussi ancien que le sien avait pu être perturbé par si peu de choses. Finalement, Jean-Claude avait lancé :

—Tout le monde considère les vampires de la lignée de Belle Morte comme faibles parce que notre pouvoir porte sur l'amour, mais au fond, ma petite, qu'y a-t-il de plus puissant au monde que l'amour ?

J'aurais pu répliquer que j'avais déjà vu la haine venir à bout de l'amour, ou la violence, ou un tas d'autres choses, mais peut-être qu'il avait raison, je savais que ça n'était pas ma puissance supérieure qui avait vaincu Vittorio : c'était l'amour que je lui avais offert. « Ainsi la belle tua la bête », dit le vieux film. C'est l'amour qui a tué ce monstre-là, ou peut-être le désir. Parfois, je ne suis plus si sûre qu'il existe autant de différence entre les deux que nous aimons à le penser. Pas quand quelqu'un est sincère.

Je ne mentais pas lorsque j'avais offert l'ardeur à Vittorio. A cet instant précis, j'avais voulu lui rendre ce qu'il avait perdu. J'avais senti son besoin, ce chagrin immense qui s'était transformé en une rage hideuse et destructrice. J'avais voulu le serrer dans mes bras et le réconforter, et c'est ce que j'avais fait, et il avait tenté de me tuer pour ça. Les hommes - qui peut savoir ce qu'ils veulent vraiment ?